L'ÉCHO DU TÉMOIGNAGE

Recueil consacré à l'étude
d'après la Parole de Dieu
de divers sujets
Concernant l'église et la prophétie

« Celui qui rend témoignage de ces choses, dit : Oui, Je viens bientôt.
Amen ! Viens, Seigneur Jésus ! »
(Apoc. 22:20)

TOME V^e^
1865

LIMOGES : ADRIEN BOISSIER, 33, Avenue du Crucifix

Édition octobre 2026

Les articles répartis sur plusieurs volumes sont regroupés au niveau du premier volume les concernant.
La version Martin était utilisée pour l'Ancien Testament, la version Darby pour le Nouveau Testament.
Les versets de l'Ancien Testament ont été laissés dans la version Martin.
Les noms propres ont été mis à jour avec la version Darby 1986.
Les fragments et pensées, poésies et cantiques, ont été regroupés à la fin.

Table des matières

1 – Remarques sur 2 Timothée.....1
2 – Méditations sur des sujets intéressants.....5
1. À quoi doit viser le ministère.....5
2. Le bonheur d'adorer le vrai Dieu.....6
3. Notre œuvre nous éprouve.....7
4. La véritable action de la Parole.....7
5. Tenir la ligne.....8
6. Christ ou ses dons ?.....8
7. L'effet de l'association.....9
8. Le service le plus élevé ; ce qu'il requiert.....10
9. Prendre une position, ou être affermi.....11
10. Être occupé de la Parole de Dieu, ou de ses expériences.....11
3 – Remarques détachées.....12
4 – Sur le devoir des femmes de se couvrir dans l'Église – 1 Cor. 11:5, 6.....15
5 – Extrait d'une lettre.....15
6 – La marche chrétienne – Éphésiens 4 et 5.....16
7 – Le roseau froissé et le Lumignon qui fume – Matt. 12:20-21.....17
8 – Associés avec Christ.....18
9 – Communion avec Christ.....18
1re partie : Notre association avec le Christ Jésus dans sa mort.....19
2e partie : Crucifiés avec Christ.....25
3e partie : Ensevelis avec Lui – Rom. 6:4 et Col. 2:12.....27
4e partie : Vivifiés ensemble avec Christ – Éph. 2:4, 5, et Col. 2:13.....29
5e partie : De la vie avec Lui.....34
6e partie : Ressuscités ensemble avec Lui – Éph. 2:6 ; Col. 2:12, 3:1.....38
7e partie : Assis avec Lui dans les lieux célestes.....48
8e partie : Souffrir avec Christ.....55
9e partie : Glorifiés avec Lui – Régnant avec Lui.....59
10 – Notes sur l'Épître aux Galates.....62
Chapitre 1.....62
Chapitre 2.....71
Chapitre 3.....76
Chapitre 4.....86
Chapitre 5.....95
Chapitre 6.....105
11 – L'Église, ou Il y a un seul corps et un seul Esprit – Éph. 4:4.....117
12 – Zacharie.....120
13 – Luc 7.....123
14 – Malachie.....126
15 – Méditation sur l'Épître aux Hébreux ou Les cieux ouverts.....129
Chapitres 1 et 2.....129
Chapitres 3 et 4.....130
Chapitres 5 et 6.....132
Chapitre 7.....133
Chapitre 8.....134
Chapitres 9 et 10:1-18.....136
Chapitre 10:19-39.....138
Chapitre 11.....140
Chapitre 12.....143
Chapitre 13.....145
Conclusion.....147
16 – Esquisse de l'Épître aux Romains au point de vue de l'ordre suivi dans la tractation du sujet principal.....148

17 – Fragments et pensées.....151
18 – Poésies et cantiques.....152
O Seigneur ! quand sera-ce.....152
La délivrance de l’Église.....152
C’est Moi ! ou la voix de Jésus dans la tempête.....153

1 – Remarques sur 2 Timothée

Quelques remarques sur la Seconde Épître à Timothée peuvent, je pense, avoir leur utilité au moment actuel. J'y comprendrai, comme jetant beaucoup de lumière sur la seconde, une courte comparaison avec la première quant à son caractère général.

L'une et l'autre de ces épîtres contiennent, circonstance qui est évidemment du plus profond intérêt, les communications confidentielles de l'Apôtre à quelqu'un à qui il pouvait, plus qu'à aucun autre, ouvrir tout son cœur, et avec qui il pouvait s'exprimer librement. Mais elles sont d'un caractère fort différent, et d'autant plus que Paul pouvait y exprimer tous ses sentiments personnels. Mais, indépendamment de l'intérêt qui s'attache à elles par suite de cette considération, l'enseignement général que l'Esprit nous donne en elles est plein d'importance. La première, comme on s'en aperçoit bientôt, porte généralement l'empreinte de la tranquillité qui caractérise un développement paisible de ce qui existait, en général, comme cela avait été établi d'abord. La seconde se rejette sur les devoirs et le zèle individuels, parce que ce qui avait été établi n'était pas demeuré conforme à ce que c'était dans l'origine. La première maintient la vérité dont on était en possession, mais n'en traite que peu : certains individus devaient être empêchés d'enseigner quelque doctrine différente ; quelques-uns, soupirant après la loi, s'étaient déjà écartés et détournés à un vain babil. Mais, en général, l'Apôtre pouvait parler de l'Église comme étant, ce qui demeure toujours vrai quant à la responsabilité de la position dans laquelle elle est, la colonne et le soutien de la vérité, et sans que sa vue suggérât un pénible sentiment de désaccord entre le fait et la responsabilité. Plusieurs étaient tombés individuellement dans les rêveries et les fables du Judaïsme gnostique, mais l'assemblée n'en était pas moins de fait, comme elle l'est toujours quant à la responsabilité de sa position, la colonne et l'appui de la vérité. Elle n'avait pas été infidèle à son caractère. L'Église, et l'Église seule, jusqu'à ce que le jugement de Dieu l'ait mise de côté, soutient la vérité devant le monde, quoique la grâce soutienne l'Église ; les hommes peuvent travailler à son service, mais c'est l'Église qui la soutient par sa profession. Cette pensée ne fait pas souffrir pour le moment le cœur de l'Apôtre, et donne lieu seulement à la déclaration prophétique qu'aux derniers temps quelques-uns apostasieraient de la foi. Timothée devait en faire souvenir les frères, afin qu'ils fussent sur leurs gardes quand cela arriverait – mais le corps de l'épître suppose l'Église, en général, tranquille sous ce rapport, quoiqu'il apparût des dangers à l'horizon, comme on le voit en Actes 20, et traite, la vérité étant supposée se maintenir, de l'ordre qui convient à la maison de Dieu – de la manière dont il faut que Timothée se conduise dans l'Église qui est la colonne et l'appui de la vérité. Elle règle l'ordre de la maison dans les divers détails pratiques de son administration sur la terre, depuis les anciens qui devaient présider en elle, jusqu'au soin des veuves et au devoir de l'Église envers elles, prenant aussi en considération les liens de famille et les obligations qui en découlent. C'est l'ordre tout entier de l'Église sur la terre, et son administration convenable. L'Église est considérée comme dans ce monde, non comme le corps de Christ : elle est la maison du Dieu vivant, une assemblée ici sur la terre, le vaisseau de la vérité ici-bas, celle qui l'y maintient. L'Apôtre avait soin d'exercer encore lui-même sa surveillance administrative, mais en attendant il instruisait Timothée sur la manière dont il devait se conduire, en tenant son attention fixée sur les choses divines, et l'exhorte à combattre le bon combat de la foi en vue de l'apparition du Seigneur Jésus Christ. En un mot, ce que nous présente cette épître (1 Tim.), c'est la vraie administration, l'administration normale de l'Église sur la terre, l'apparition du Seigneur étant l'objet de son attente comme le terme de sa responsabilité. Envisagée comme un tout, l'Église est ce à quoi le mystère de la piété était confié, et c'est elle qui le maintient sur la terre : le danger de tomber dans le légalisme et l'ascétisme gnostique lui était signalé, mais l'Église n'en maintient pas moins encore, comme telle, la vérité, et a seulement à être convenablement administrée.

On se souviendra que, quoique recevant des instructions concernant l'ordre et l'administration de l'assemblée, Timothée avait été laissé à Éphèse pour veiller à ce qu'il ne fût prêché aucune doctrine différente (1 Tim. 1:3). Or, cette pensée se montre tout le long des deux épîtres ; l'Apôtre appliquant, d'ailleurs, la vérité à des sujets pratiques, et faisant voir que c'est la vérité telle qu'elle est en Jésus.

Dans la seconde épître, l'assemblée est encore là ; mais elle est considérée comme une grande maison, dans laquelle doivent se trouver des vaisseaux à déshonneur. Ici, comme dans les écrits de Jean, la vérité prend une place proéminente – c'est-à-dire, le maintien de la vérité, la fidélité individuelle à la vérité, et la piété individuelle. Paul s'attend à trouver du dévouement et du courage dans l'individu, dans l'homme de Dieu. Ce ne sont pas les privilèges de l'Église qui occupent son esprit ; il peut insister sur la foi juive (la vérité en leur temps) de la mère et de la grand-mère de Timothée (et sa mère avait épousé un Grec), et sur celle de Timothée, comme courant toutes dans le même canal divin, et découlant de la même source divine.

L'assemblée apparaît ici avec un double caractère. Elle est semblable à une grande maison, ayant des vaisseaux à déshonneur aussi bien que des vaisseaux à honneur ; et, dans les temps fâcheux, elle aurait la forme de la piété, mais en renierait la puissance. Pour ce qui concerne les faits à l'occasion desquels les pensées de l'Apôtre prirent cette direction, ils sont manifestes. Paul avait été abandonné par les saints ; il s'attendait à quitter bientôt l'assemblée, et savait ce qui arriverait après son départ, et il donne des avertissements à ce sujet. « Tous ceux d'Asie s'étaient détournés » de lui, et il était heureux d'avoir un seul frère qui se préoccupât de lui dans sa prison ! Le Seigneur n'avait eu personne. Les frères, quelques-uns pour des motifs mondains, d'autres, sans doute, pour le service, mais, dans tous les cas, tous, excepté Luc, l'avaient quitté. Ils n'avaient pas eu à cœur de

se tenir près de lui dans son témoignage. Ils n'avaient pas quitté Christ quant à la foi, mais ils n'avaient pu tenir ferme dans une position aussi exposée que celle de Paul. C'est ainsi qu'à sa première défense dans son procès « personne n'avait été avec lui », « tous l'avaient abandonné » : « mais il savait en qui il avait cru ». C'est à Christ qu'il avait remis le soin de son bonheur, et Il le lui conserverait parfaitement sûr. Une couronne de justice lui était réservée ; il avait combattu le bon combat, il avait gardé la foi. Ce qui caractérise cette épître et lui donne pour ainsi dire son ton, c'est donc une forte foi individuelle avec le sentiment que l'assemblée avait failli et ne s'était pas tenue sur le terrain sur lequel son âme à lui marchait. Néanmoins, c'est un courage personnel sans nuage qu'il s'attend à trouver.

Mais nous pouvons nous occuper d'abord de l'état de l'assemblée sur la terre, et ensuite du devoir de l'individu.

L'assemblée ne se maintenait pas à la hauteur de sa vraie position. C'est Paul qui représentait la fidélité de l'Église dans cette position. Je doute fort que Timothée fût en ce temps-là à Éphèse (Tychique y avait été envoyé) ; mais l'Épître aux Éphésiens nous présente, dans tous les cas, ce que j'entends par la hauteur de la vraie position de l'Église. Nous savons comment Paul fut converti par la révélation d'un Christ céleste, accompagnée de la déclaration que tous les saints étaient un avec Lui-même ; comment le fait que les hommes, Juifs aussi bien que Gentils (car il était un exemple de ce qu'était un Juif), étaient des enfants de colère, que l'homme était éloigné de Dieu, mort dans les offenses et dans les péchés, que c'était un Christ ressuscité que lui, Paul, connaissait ; et qu'il ne le connaissait pas selon la chair, et que tout ce qui était en Christ était une nouvelle création, un second Adam ; nous savons, dis-je, comment tout cela caractérisait l'enseignement de l'Apôtre. Et nous savons aussi comment l'élévation de sa doctrine qui jugeait tout ce qui tenait à la chair et faisait voir ce que l'Église était réellement, réveillait l'opposition de la religion charnelle et de l'orgueil de l'homme. Il avait été d'abord dans les chaînes pour cela, et maintenant il était près de mourir ; mais il avait gardé la foi, « il ne tenait pas sa vie pour précieuse à lui-même ». Mais ici la masse des saints restait en arrière ; cette doctrine exigeait trop d'eux contre le monde et excitait trop le monde contre eux, et c'est pourquoi ils reculaient : Paul était abandonné aussi bien que persécuté. Tel est l'état de choses qu'il avait devant lui. À cet égard il ressemblait extrêmement au Seigneur : placé, pour ainsi dire, entre deux mondes, dans l'un desquels son service était fini, tandis qu'il n'était pas encore passé dans l'autre. Timothée prit sous certains rapports, vis-à-vis de Paul, la place de Jean relativement au Seigneur sur la croix. Il y avait dans le service du ministère une puissance qui n'élevait pas seulement au-dessus du péché (Christ, cela va sans dire, en était absolument exempt), mais au-dessus de la nature, là même où elle n'était pas péché, mais où son action eût été un obstacle et ainsi aurait été une chute, et était incompatible avec une consécration sans partage au service du Seigneur. « Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? ». C'est ainsi que comme un de ceux qui l'écoutaient voulait, avant de le suivre, prendre congé de ceux de sa maison, le Seigneur dit : « Nul qui met la main à la charrue et qui regarde en arrière, n'est propre pour le royaume de Dieu » ; il faut qu'on haïsse son père et sa mère. Paul parle et agit de cette manière : « Nous ne connaissons désormais personne selon la chair » ; il ne prit pas conseil de la chair ni du sang. Après avoir accompli son service, le Seigneur dit : « Femme, voilà ton Fils ; Fils, voilà ta mère ». L'apôtre pareillement revient ici aux pensées et aux sentiments de la nature, c'est-à-dire, aux relations humaines, aux rapports d'affection et de bienveillance. Il ouvre son cœur à Timothée, il se souvient de ses larmes, et éprouve le désir de l'avoir pour être rempli de joie ; il avait servi Dieu dès ses ancêtres ; il se rappelle la piété et la foi de la mère et de la grand-mère de Timothée, il sent aussi son isolement, et peut parler de son manteau, de ses livres et de ses parchemins. En esprit, il passe de son ministère, dans lequel il était soutenu au-dessus de tout ce qui appartient à la nature, aux sentiments tendres et bienveillants (mais qui appartiennent à l'ordre naturel), et recommande solennellement à la sollicitude vigilante et attentive de Timothée, et au sentiment de sa responsabilité à cet égard, la charge qui allait lui être confiée. Lui qui avait représenté l'Église dans son caractère le plus élevé, et qui la soutenait par son énergie spirituelle, était maintenant en prison. Quel intérêt touchant en tout cela, surtout lorsqu'il s'agit d'un pareil serviteur de Dieu ! Mais, de plus, l'Église avait perdu le caractère dans lequel l'élévation d'esprit qui lui avait été donnée de Dieu avait trouvé sa sphère. Il avait sa propre place de la part de Dieu. Il était un architecte, et, quoiqu'il pût signaler prophétiquement ce qui allait survenir, et donner à ce sujet des avertissements précis, on peut bien se demander comment il aurait pu, tel qu'il était, selon que Dieu l'avait donné, travailler dans cet état de choses en déclin – l'Église dont la corruption marchait si rapidement – qui ne garda pas, nous pouvons le dire, un seul jour après la mort de l'Apôtre, la conscience de la hauteur de sa position, ou la doctrine nette de la justification en tant que ressuscitée avec Christ. Elle descendit à cette position de convention qu'elle occupe dans le monde. Sans doute que la connaissance de Christ dans cette position la rend incomparablement supérieure au monde, pour le rien dire du salut des individus. Mais comment Paul eût-il pu descendre jusque-là ? Son ministère eût été plus qu'inutile : il aurait été en lutte avec toute l'Église, lorsqu'elle était en voie de tomber – et non de se ranimer – ou bien il aurait sanctionné, par impuissance d'y porter remède, un état qu'il désapprouvait. Non ; Dieu dispose tout d'une manière parfaite. Au moment où l'Église se change en une grande maison et que tous ont abandonné l'Apôtre, l'Apôtre, rappelé par Dieu, abandonne le service qui n'a plus d'application, après avoir combattu le bon combat et achevé sa course ; et il laisse à Jean, sans sa chère Éphèse si singulièrement bénie, le soin de constater l'abandon qu'elle avait fait de son premier amour, et d'assurer le maintien de la fidélité et de la marche chrétienne individuelles là où le corps avait failli. En attendant, il insiste auprès de Timothée sur le devoir d'une fidélité dévouée et courageuse, ce qui est toujours notre devoir dans la place où nous sommes, quel que soit l'état de l'assemblée, et il montre comment les saints peuvent y marcher en commun. Ce que j'ai à étudier, maintenant, c'est cet état de l'assemblée sur la terre dans ses éléments, sa forme, et la marche que nous devons y tenir.

La vie et l'incorruptibilité, selon la grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant que le monde fût, la puissance de la mort étant annulée, voilà ce dont son esprit est occupé maintenant. Celui qui accomplit la promesse faite à la semence de David était ressuscité d'entre les morts. Nous avons à souffrir, à endurer les maux, les difficultés de tout genre, à ne pas avoir honte du témoignage, ni de voir ceux qui le rendent jetés en prison ; un jour approche qui mettra tout au clair : Christ jugera en son apparition et en son règne. Remarquez qu'il n'y a rien ici de relatif à l'enlèvement ou aux privilèges de l'Église : je dirai un mot de cela plus loin. Quel est donc l'état de l'assemblée ? Quels sont les principes qui la gouvernent ? Je crois voir dans la doctrine d'Hyménée et de Philète la forme de la descente de l'Église à son état mondain : si la résurrection est déjà arrivée, nous sommes établis ici dans notre dernier état. Cela n'avait pas été réduit en système, et n'existait que sous la forme qui faisait disparaître l'attente du Seigneur et les espérances célestes ; car si la résurrection était passée, Christ, en délivrant les siens, les avait établis ici-bas, satisfaits de leur demeure mondaine ; de sorte que si ce n'était pas l'éternité, c'était du moins le germe d'une espèce de millénium spirituel sans Christ. L'Église n'était plus ici-bas une étrangère, et un pèlerin, une épouse qui attend l'époux ; elle était établie dans une place permanente, une place acceptée sur la terre. C'était là un triste écart de la position première, et un écart probablement inaperçu ; mis inaperçu parce qu'on avait perdu le sentiment de ce que l'Église était. Que, par là, fût gâté le caractère de l'assemblée sur la terre en tant que rassemblement en un reconnu des enfants de Dieu, qui avaient été dispersés, manifestation des élus de Dieu (« sachant, frères bien-aimés de Dieu, votre élection », déclin déjà entrevu en 1 Cor. 10), et corps de Christ, c'est ce qui ressort avec évidence de ce qu'était le sceau du solide fondement de Dieu : « Le *Seigneur* connaît ceux qui sont siens ». Ils n'étaient pas manifestés publiquement et d'une manière distincte. On ne pouvait plus dire : « le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés », « en vue de la perfection des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps de Christ, jusqu'à ce que *nous* parvenions *tous* », etc. Cette forme de la vérité a disparu ; le Seigneur lui-même, et lui seulement, sait quels sont ses élus. Et la même pensée est empreinte sur le revers du sceau, la responsabilité sous laquelle se trouve l'homme d'agir conformément à la profession, de telle sorte qu'elle soit évidemment réelle : si un homme prononçait le nom de Christ (il se pouvait qu'il y en eût quantité qui le fissent), il devait se retirer de l'iniquité. Cet état de choses amène aussitôt la forme qu'il devait prendre. Dans une grande maison il faut vous attendre à trouver des vaisseaux à déshonneur aussi bien que des vaisseaux à honneur. Ce qui, lors de sa formation, avait été le corps de Christ assis dans le ciel (et y avait été assis en Lui), et la propre habitation, l'habitation convenable de Dieu par l'Esprit sur la terre, était à présent une grande maison où il fallait s'attendre à trouver des vaisseaux à déshonneur. Mais, tout en étant en lui-même un moyen de nature à montrer aux saints la conduite à tenir, cet état de choses devait se développer dans les derniers jours, en un système terrible d'iniquité ouverte. Il surviendrait des temps fâcheux : Les hommes (car il n'y avait pas de motif réel pour les appeler saints ou chrétiens – quelles que fussent leurs prétentions, le Saint Esprit ne les appellerait pas ainsi, mais bien hommes), seraient égoïstes, etc, ayant la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance. Ce n'était pas l'Église laissant entrer le mal ou perdant peu à peu son vrai caractère céleste. Pour bien dépeindre cet état, il faudrait envisager les coupables du côté opposé à l'idée de l'Église. Les hommes, ce qui était réellement la volonté et l'esprit des hommes, seraient sous le nom de christianisme, aussi mauvais que l'avaient été les païens, auraient leur volonté engagée dans le mal et revêtiraient la forme de la piété, en en reniant la puissance. Telles étaient les formes prédites d'avance sous lesquelles le mal devait se produire, et que Paul plaçait comme choses actuelles, comme pensées pour tous les temps, sous les yeux de Timothée, comme étant la sphère de sa propre activité – tant l'Église se départit vite de sa fidélité – quant à la forme extérieure, une grande maison ; et ensuite vient l'activité de ces amis du plaisir, sans aucune trace de pitié réelle, tout occupés à égarer les âmes insensées sous les formes de la piété.

Voyons maintenant dans quel esprit doit marcher le saint enseigné de Dieu et vigilant, quelles directions divines nous sont données. Le premier trait qui nous frappe et qui est le plus marqué, c'est la manière dont l'Apôtre insiste sur le courage spirituel. Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de puissance, d'amour, et de conseil. Timothée devait prendre part aux souffrances de l'évangile selon la puissance de Dieu, ne pas avoir honte du témoignage, ni de l'opprobre qu'il amenait sur ceux qui étaient fidèles. Il devait être fort dans la grâce qui est dans le Christ Jésus : la foi individuelle devait croître dans la mesure selon laquelle le mal croissait et les saints déclinaient ; il devait combattre selon la règle. Il y avait une puissance au-dessus de toute la puissance du mal : si Paul était lié, la Parole de Dieu n'était point liée. Dieu poursuit son œuvre en dépit de tout ; Il est au-dessus de toutes les circonstances qui nous affectent. Nous ne sommes pas assez pénétrés de la pensée que les œuvres qui se font sur la terre, c'est Lui-même qui les fait : notre part est de nous confier en Lui. C'est ainsi que Paul avait marché, endurant tout dans l'énergie de l'amour. Remarquez ici comment il est semblable à son Maître ; il emploie le langage dont Christ, à qui il en rapporte la puissance, aurait pu lui-même se servir. « C'est pourquoi j'endure tout pour l'amour des élus, afin qu'eux aussi obtiennent le salut qui est dans le Christ Jésus avec la gloire éternelle ». De même, Timothée devait accomplir pleinement son service ; s'il souffrait avec Christ, il régnerait avec lui. La recommandation suivante est de retenir ferme la vérité selon le modèle enseigné par l'Apôtre – la première doctrine enseignée. Timothée devait conserver le modèle des saines paroles qu'il avait entendues de Paul, dans la foi et l'amour qui sont dans le Christ Jésus. C'est dans les épîtres que nous trouvons d'une manière certaine les paroles de Paul, et nulle part ailleurs. Il n'existe pas de progrès pour la vérité révélée, mais il y a à en faire dans son intelligence ; elle a été présentée sous une forme positive, et nous avons à la retenir ferme sous cette forme :[1] c'était un dépôt de doctrine qui lui avait été confié. Ceci est de toute importance de

[1] L'Apôtre nous donne là une directive très importante dans la pratique – la vérité ayant été présentée sous une forme expresse selon la sagesse divine : la retenir dans cette forme. En dehors de l'Écriture, il n'existe pas de formulaire apostolique,

nos jours. Ce que l'on allègue du développement de la doctrine, de l'influence exercée sur les Apôtres par leur siècle et sa manière de penser, donne un caractère souverainement important à cette recommandation de retenir ferme le modèle de la vérité tel qu'il a été donné par l'Apôtre. De fait, le développement fut le premier pas dans l'erreur ; la philosophie s'introduisit bientôt dans le christianisme à Alexandrie, et la simplicité, la perfection divine et la pureté de la vérité furent perdues. La plénitude de la grâce, et notre caractère de sauvés, maintenant que nous croyons, brillaient distinctement dans cette vérité.

Un autre principe important posé dans cette épître quand règne la forme de la piété avec reniement de sa puissance, c'est la foi basée sur l'autorité des docteurs alors envoyés de Dieu et des Saintes Écritures. Elles suffisent pour rendre l'homme de Dieu accompli. Voilà un autre trait caractéristique du vrai chrétien dans les temps fâcheux des derniers jours : il reconnaît l'autorité des écrivains apostoliques, et l'inspiration et la suffisance des Écritures pour rendre sage à salut, « accompli, et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre ». Une chose qui se rattache à cela, c'est la place que prend *la vérité*. La vérité est quelque chose de réel ; il faut la retenir ferme à tout prix. « La vérité », nous dit le Seigneur, « vous affranchira », « sanctifie-les par ta vérité ; ta parole est la vérité ». De même ici, les femmelettes ne peuvent parvenir à la connaissance de la vérité, les séducteurs résistent à la vérité. Ils détourneraient bientôt leurs oreilles de la vérité. Timothée devait enseigner avec douceur, dans l'espérance que Dieu donnerait repentance pour reconnaître la vérité. Ainsi, l'autorité apostolique *directe* et connue pour telle, autorité qu'aucune tradition ne saurait fournir, car par son moyen je ne puis dire de qui j'ai appris la vérité qui est présentée de sorte qu'elle ait pour moi l'autorité apostolique – vérité telle que la formulent les expressions fournies par l'Apôtre ; – en un mot, les Écritures, vérité connue, et fermeté à s'y tenir – voilà ce qui caractérise le disciple approuvé, quand le déclin et l'infidélité sont survenus.

En outre, la constance à endurer les souffrances, la fidélité, la persécution comme mise en contraste avec les aises et la simple profession, caractérisent d'une manière pratique le sentier divin, et non pas l'incertitude quant au salut et le labeur pour l'obtenir. Nous sommes sauvés et appelés d'une sainte vocation, selon le dessein de Dieu, avant que le monde commençât. La mort est abolie, en sorte que nous ne sommes point sous sa crainte. La vie et l'incorruptibilité sont mises en évidence. Nous nous trouvons dans la brillante et heureuse liberté d'êtres sauvés pour lesquels la puissance de la mort est détruite. Tout cela devait être pleinement maintenu. D'un autre côté, l'évangile amenait avec lui des souffrances. Timothée devait y prendre part selon la puissance de Dieu ; Paul souffrait pour l'évangile, et Timothée devait endurer les souffrances comme un bon soldat et être libre des embarras du monde. C'est ainsi que Paul endurait tout pour l'amour des élus. Mais ce n'était pas seulement ceux qui travaillaient dans le ministère qui devaient souffrir. Il y avait une autre source de persécution, non pas le christianisme en lui-même, mais le soin mis à vivre pieusement dans le Christ Jésus. La forme de la piété en compagnie d'une grande abondance de mal régnerait ; mais la vraie piété, la poursuite d'une vie pieuse, le refus de s'unir au courant de la profession religieuse du monde seraient persécutés. L'Église professante se trouvant dans un état pareil, l'assemblée en général serait une grande maison, et des vaisseaux à déshonneur y seraient admis. Ceci mène aux directions ecclésiastiques, pour les appeler ainsi, que l'Esprit voulait donner. L'insouciance quant à la doctrine, l'abandon de la vérité ayant définitivement prévalu ; l'Église professante étant tombée dans un état mondain charnel, dans lequel était perdu le sentiment que, déjà ressuscités en Christ, nous attendions une résurrection pour nous retirer de tout l'ensemble de la condition actuelle ; et ce qui portait le nom de christianisme en étant venu à reconnaître la position de l'homme *de ce côté-ci de la mort*, quelle conduite le chrétien devait-il tenir ? Il devait se purifier de ceux-là de manière à être un vase convenable pour le service du Maître. Il ne pouvait, c'est évident, abandonner la profession du christianisme, tout corrompu qu'il était ; il ne devait pas non plus sanctionner la corruption, et il ne pouvait y remédier pour ce qui concerne la profession publique. Non, le mal demeurait – les imposteurs iraient en empirant. Timothée devait *se purifier* d'eux ; mais sa conduite devait être également exacte : évitant les convoitises, il devait poursuivre la justice, la foi, l'amour et la paix. Fallait-il donc qu'à cause du mal il s'isolât dans sa marche, en poursuivant la piété et la grâce ? Nullement ; il devait reconnaître et distinguer ceux qui invoquaient le Seigneur d'un cœur pur. Si on demande comment cela est possible, je réponds que l'Apôtre nous dit de le faire ; il ne suppose pas que nous ne le pouvons : cela devait être fait. Je puis ne pas être capable de discerner si telle personne réalise ce caractère ; c'est très possible ; je n'ai point à la juger, mais, dans ce cas, elle n'est pas de ceux qui me sont signalés comme étant ceux avec lesquels je dois marcher. Cette direction est très simple. L'Église professante est caractérisée comme une grande maison qui contient des vaisseaux à déshonneur. Dans un état de choses pareil, je ne dois pas prendre mon parti du déshonneur, ni songer à réformer la maison, ou à la quitter ; ce à quoi je suis appelé, c'est à me purifier de ceux qui sont tels, et à reconnaître ceux qui invoquent le nom du Seigneur, le confessent et l'adorent d'un cœur pur – à marcher avec eux.

Il reste quelques points de détail que nous pouvons signaler, mais qui se rattachent plus spécialement au ministère. Je commence par la recommandation de conserver le modèle des saines paroles, d'éviter les disputes sur des questions soulevées sans profit, de tenir à la vérité elle-même, d'éviter les contestations même en combattant pour la vérité. Il fallait aussi éviter les discours vains et profanes – ceux qui les tiennent iront plus avant dans l'impiété. Ici, il ne s'agissait pas de disputes sur des questions sans profit, mais d'erreur, comme nous le voyons par le cas cité par Paul. Ces hommes devaient être évités ; nous n'avons pas à disputer de paroles, ce qui est sans profit. Dans toutes ces choses à fuir, à éviter, il s'agissait de demeurer dans la simplicité de la vérité : mais, quant à la profession chrétienne corrompue, aux formes de la piété, et à l'impiété, nous devons nous en détourner complètement. Il fallait fuir, éviter les premières, c'était quelque chose d'individuel ; pour ce qui est des der-

comme c'est bien connu. Les symboles n'ont paru que des siècles après l'Écriture.

nières, il fallait les laisser, s'en détourner. D'un autre côté, Timothée devait être vigilant, soigneux de se montrer ouvrier approuvé de Dieu, ouvrier qui n'avait pas à avoir honte, exposant justement la Parole de la Vérité ; il fallait la bien exposer, disséquer, et en faire une juste application, aussi bien qu'une saine explication conformément à la pensée de Dieu. Ensuite il devait confier à des hommes fidèles ce qu'il avait entendu de Paul ; non pas établir des hommes en de certaines charges, mais confier la vérité à des hommes, à des hommes fidèles. La vérité, et la vérité rattachée à la vraie piété, à la piété sans hypocrisie, et une position de souffrance dans le monde à cause d'elle en contraste avec une église qui a ses aises, voilà donc le grand sujet des pensées de Paul tout le long de cette épître. Mais toutes ses directions sont d'un caractère individuel. Timothée ne devait pas s'imaginer qu'il pouvait réformer le corps ; il devait fuir, éviter, se détourner, etc, et poursuivre la piété avec ceux qui cherchaient réellement le Seigneur d'un cœur pur (non pas avec ceux qui faisaient simplement profession). Il fallait à tout prix retenir ferme le témoignage et la vérité. Nous voyons comment l'abandon de la vérité fut vite le moyen qu'employa l'ennemi pour introduire l'impiété et la mondanité. Même quand il est question de la forme de la piété, c'est parmi des femmelettes, qui ne parviennent jamais à la connaissance de la vérité, qu'elle se propage. Cela les faisait connaître. Finalement, le Seigneur serait fidèle, il ne pouvait se renier lui-même.

J'ai une autre remarque à faire ici. Le vrai point de départ de l'épître c'est la promesse de la vie qui est dans le Christ Jésus. C'est de vie, non pas de vie ecclésiastique, qu'il est question. Il en est de même de la plénitude de la grâce, comme nous l'avons fait remarquer (1:9) ; mais, d'un bout à l'autre, elle insiste sur la responsabilité personnelle ; et, en conséquence, elle nous place en présence, non d'espérances et de privilèges, mais du jugement, je veux dire même en tant que chrétiens ; Paul désire que le Seigneur fasse trouver miséricorde à Onésiphore en ce jour-là. Timothée est adjuré devant Dieu et le Seigneur Jésus qui jugera les vivants et les morts à son apparition et en son règne. Ainsi la couronne est une couronne de justice ; il faut que l'on combatte selon les lois, et après avoir travaillé premièrement, jouir des fruits. Le Seigneur, le juste Juge, donnera à Paul la couronne de juste ; pareillement, quant à tous les autres, elle est réservée à tous ceux qui aiment Son apparition. Mais il venait de parler de l'apparition du Seigneur, comme du temps où il doit juger. Et il en est bien ainsi, d'abord des vivants, et après des morts. Comment aimer cette apparition ? Ceci suppose, premièrement, la plus complète association avec Christ, et notre pleine acceptation, le jugement ayant été mis de côté pour nous. Mais, de plus, l'amour de son apparition suppose que sa réalisation en ce moment même ne réveille en nous le sentiment de rien qui aurait à être jugé, qui serait de nature à nous empêcher d'aimer ce qui mettra de côté le mal. C'est pour nous le temps de la gloire. Quand il sera manifesté, alors nous serons manifestés avec Lui en gloire. Mais c'est aussi le temps où le mal est mis de côté ; de sorte que, si nous avons toléré en nous quelque chose qui ne soit pas convenable pour l'apparition de Christ, si nous ne sommes pas de tout cœur à l'établissement et à la manifestation de sa gloire, nous ne saurions aimer réellement son apparition. Ceci donne, au milieu du déclin général, un caractère solennel mais très précieux à l'enseignement de l'épître. On peut dire véritablement que tout son contenu suppose une grande proximité personnelle avec le Seigneur, une proximité proportionnée au déclin général.

Puissions-nous nous juger ainsi nous-mêmes, et ainsi tenir ferme près de ce bien-aimé Sauveur !

L'Écho du témoignage, vol.5, p.61-79

2 – Méditations sur des sujets intéressants

1. À quoi doit viser le ministère

Ce but et la fin de Dieu doivent être les nôtres. Avec nous les moyens ne doivent jamais remplacer la fin. Quelle force et quelle puissance dans ces paroles : « Je suis né pour cela, et c'est pour cela que je suis venu au monde, afin de rendre témoignage à la vérité » ! Paul dit qu'il travaille à présenter tout homme parfait en Christ. Quel but que celui-là !

À mon avis, la responsabilité vis-à-vis de la vérité concernant l'Église, loin d'avoir été affaiblie par l'œuvre admirable d'évangélisation qui a miséricordieusement surgi dans ces derniers temps, s'est plutôt considérablement accrue. Le but que poursuit un homme empreint tous ses actes d'un certain caractère. Un but d'une nature basse ne saurait jamais élever, mais un but élevé a puissance pour retirer d'une très basse position ; et s'il est divin, il en sera comme du sentier du juste, et deviendra plus positif et plus clair à mesure qu'il sera poursuivi davantage. Aucun ministre de l'évangile ne doit se contenter pour un croyant quelconque d'une condition inférieure à ce qui est propre à satisfaire le cœur de Christ, non seulement eu égard à l'enfance d'une telle âme, mais à sa fertile maturité. « Pais mes brebis », voilà ce qu'exige une sincère affection pour Christ ; mais si l'organisation qu'il a donnée pour maintenant à l'Église, et sa gloire future en elle sont dédaignées ou désapprises, les secrets les plus précieux de son amour ne sont-ils pas, par cela même, supprimés ou méconnus ? Celui qui, dans son ministère envers les saints du Seigneur, se propose la fin et le but que Dieu a en vue pour eux, et ne se propose rien de moins que cela, tout en ayant de plus en plus le sentiment de la responsabilité du service, sait aussi qu'il n'a besoin que de dispenser honnêtement et fidèlement ce qui lui a été confié, et que les besoins seront abondamment satisfaits.

La vérité est tellement tombée par les rues en ces jours-ci que chacun doit tenir à être apprécié pour la vérité, et non pas simplement pour la justesse d'une position. La vérité étant pleinement révélée par notre Seigneur Jésus Christ, il n'y en aura pas une autre révélation ; et si on en présente quelque partie sous un faux jour, il en résultera une évangélisation imparfaite, car l'évangile consiste en ce que « la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ ». Sommes-nous assez attentifs à la responsabilité sous laquelle nous sommes de veiller à ce que la vérité de Dieu, tue si longtemps, mais maintenant pleinement déclarée par notre Seigneur Jésus Christ, ne souffre pas des tentatives que nous faisons pour l'exposer dans sa plénitude et sa grandeur ? Comme les actes et les intentions de notre Seigneur sont tristement dénaturés dans les publications religieuses du jour les plus répandues ! Aussi je n'hésite pas à dire que si quelqu'un ne voit pas comment il est appelé à défendre Christ en ce temps-ci, je vois peu d'utilité à obtenir qu'il approuve ma position. S'il s'agissait de justifier Dieu, nous devrions nous retirer sur-le-champ d'une œuvre pour laquelle nous sommes tout à fait incompétents ; mais le Seigneur Jésus l'a justifié en déclarant la vérité, et ce à quoi nous sommes appelés, c'est uniquement à donner notre pleine et entière adhésion à ce qu'il a fait. Si « l'Esprit de vérité » travaille dans une âme, elle sera exercée au sujet de la vérité ; et dans l'enseignement des âmes combien il importe d'être assuré qu'elles apprennent la vérité, que, par là, l'Esprit les conduit en elle.

Il n'y a que la vérité complète qui puisse nous préserver d'abandonner notre vraie position ; plus nous la connaissons pleinement et mieux aussi notre position nous est connue ; car la vérité n'est autre chose que la pensée et le jugement de Celui auquel nous sommes d'autant plus liés que nous le connaissons mieux, puisque nous trouvons ainsi combien il est absolument pour notre bénédiction. Plus une ligne de vérités se propage, plus il est nécessaire qu'on insiste sur toutes les autres, ou bien cette symétrie morale qui appartient au corps de Christ sur la terre en souffrira. Que le Seigneur nous garde dans l'amour de la vérité – manifestation de Lui-même ! Il ne m'aime que bien peu celui qui ne tiendrait pas à en savoir le plus possible à mon sujet, ou bien il faut que je sois un être bien indigne.

Quel privilège que Dieu nous admette à répandre les semences de la vérité dans le cœur des siens ; et combien nous devrions nous réjouir de chaque progrès que fait une âme dans l'intelligence de la vérité de notre Dieu.

« C'est le Dieu qui est notre Dieu pour toujours et à perpétuité ; il nous accompagnera jusqu'à la mort ».

2. Le bonheur d'adorer le vrai Dieu

Si nous sommes dans le secret du cœur fidèles à notre Dieu, c'est une chose merveilleuse de voir combien il permet que nous suivions souvent nos propres voies, afin que nous en découvrions la folie sans perdre notre confiance en lui. David est l'homme selon le cœur de Dieu, parce que Dieu fut toujours son Dieu. Il tomba dans bien des erreurs et commit bien des fautes, mais dans toutes ses extrémités Dieu fut toujours sa ressource : si j'ai un faux Dieu, je n'ai aucune ressource réelle ; c'est pourquoi, aussi longtemps que l'âme est véritablement zélée pour la vérité de Dieu et la maintient, bien qu'il puisse lui arriver souvent de vaciller dans la vie pratique, pourtant elle reviendra toujours à Lui, comme l'aiguille aimantée en revient toujours au pôle : elle ne se représente point sous un faux jour-là nature de Dieu, et le cœur retourne à lui de ses propres égarements.

Pierre peut faillir, mais sa foi en Dieu ne faillir point ; et, par elle, il est restauré. Si c'est un véritable Christ que l'âme possède, quelques nombreuses que puissent être ses vacillations, c'est *là*, néanmoins, qu'*à la fin*, elle doit graviter. Et voilà pourquoi il est si nécessaire qu'on se fasse une juste idée, qu'on ait une juste intelligence de Christ. Si nous ne l'avons pas, nous sommes comme les disciples quand ils étaient sur la mer, et que Christ était sur la terre. Si nous possédons cette vraie intelligence, bien que peut-être nous soyons incrédules comme eux, nous avons, en tout cas, l'assurance qu'il est dans la nacelle avec nous. C'est pendant que nous courons dans la lice que nous découvrons les nombreux obstacles que notre nature oppose à nos progrès ; et à mesure que nous les découvrons, si nous sommes réellement désireux de ne point nous ralentir dans notre course, nous prions pour les surmonter et en être débarrassés. Mais pour *cela*, il faut que l'œil soit fixé sur le but. S'il en est ainsi, plus notre course sera rapide, plus, peut-être, sera grand notre écart, parce que nous serons exposés d'autant plus aux embarras occasionnés par notre activité naturelle, qui entrave constamment l'Esprit. Nous connaissons la fable du soleil et du vent. Le vent peut avoir pour effet de nous faire envelopper de nos manteaux, mais lorsque le soleil brille, nous les mettons vite de côté. Il en est de même de toute entrave morale, de tout fardeau naturel. L'œil sur Christ rend toujours témoignage de notre position, et donne le seul véritable moyen de sortir de toute voie fausse.

L'âme qui regarde à ses difficultés les surmonte rarement. C'est en fixant nos regards en haut, ou plutôt en y tenant notre cœur, que nous remportons la victoire ; et c'est une chose étonnante comme les mêmes difficultés nous apparaissent dans des proportions bien différentes, dans un temps, et dans un autre, simplement parce que le cœur est avec le Seigneur (et quand nous sommes avec Lui nous avons sur nous l'armure), ou qu'il est occupé de ses épreuves. Nos ennemis sont toujours moralement diminués par notre puissance pour leur faire face. Si nous avons de la puissance et que nous le sentions, nous allons à leur rencontre avec calme et confiance. Dans votre enfance, un oiseau peut-être vous a rempli de frayeur ; et pourquoi n'en avez-vous pas peur maintenant ? Parce que vous sentez que vous avez immensément plus de puissance que lui. Ce qu'il nous faut, c'est le sentiment de la puissance, et il ne s'obtient qu'en nous tenant près du Seigneur. Nous tenir près de Lui, c'est le tout. « Fortifie-toi dans le Seigneur et dans la puissance de sa force ». « Celui qui me mange vivra par moi ». Ne

désespérez jamais ! Si vous ne voyez pas où vous manquez, vous ne saurez pas où vaincre. Nous manquons dans notre point faible ; mais c'est *là* où il y a faiblesse que la force de Christ est nécessaire. Par conséquent, nos diverses épreuves sont bien appropriées pour faire ressortir notre faiblesse, afin que nous puissions être revêtus de la force de Christ, de sorte que même nos fautes travaillent ensemble pour notre bien.

Si nous ne pouvons pas vaincre où nous sommes, nous ne saurons vaincre *nulle part*.

Il n'y a pas de crainte que nous ne puissions surmonter, à moins que nous ne soyons dans une position fausse ; et *alors*, la victoire consisterait à en sortir.

3. Notre œuvre nous éprouve

Ce doit avoir été pour le Nazaréen un exercice d'âme fort pénible, lorsqu'il avait souillé son nazaréat, *de tout recommencer de nouveau*. N'importe combien ses cheveux étaient longs et beaux, il *fallait les raser*.

Il en est de même pour nous aujourd'hui. Si nous avons fait l'œuvre du Seigneur d'une façon mélangée, il faut que tout parte ; le Seigneur sauvera les âmes sincères, mais il faut que le vaisseau soit mis en pièces.

Je crois que souvent là où l'on a vu beaucoup de bénédiction apparente, il y a eu à l'œuvre une mauvaise influence secrète, et que Satan a déçu les âmes et les a empêchées de voir ce qui souillait toute l'œuvre, au moyen de l'état apparent qui annonçait, semblait-il, progrès et bénédiction. Parfois, en effet, l'ennemi s'abstient d'une opposition générale, afin de mûrir, sous le manteau du progrès spirituel, un plus fatal obstacle à la vérité, qu'il ne ferait par une hostilité ouverte. Lorsque le cas est tel, le vrai moyen d'amener réellement la bénédiction, c'est de « recommencer ». Plus d'un reconnaîtra combien il y a du mal en *lui-même*, qui ne voudra pas reconnaître que son œuvre se soit ressentie de ses fautes ; et c'est une chose remarquable que nos fautes doivent sûrement transpirer dans notre œuvre ; c'est-à-dire que notre œuvre sera pour nous une source de souffrance ou d'affliction dans le point même où nous avons manqué dans le service, en conséquence de notre faiblesse à insister auprès des âmes sur la ligne de vérité qui aurait prémuni contre la chute. Qu'une congrégation de saints soit instruite seulement dans ce qui tient aux sentiments, aux affections ou à la beauté morale des croyants, et, tôt ou tard, leur docteur aura à souffrir sûrement lui-même, de leur part, de ce manque de conscience qu'il aura négligé. Sa faiblesse ou son péché se trahiront en eux. Dieu n'exauce pas la prière « Je te prie qu'Ismaël vive devant toi » ! Une pareille prière ne faisait que montrer combien Abraham était en ce temps éloigné de Dieu. Il nous faut prendre garde de ne pas donner des encouragements à une âme avant que la foi soit en œuvre en elle ; car si nous le faisons, nous ruinons l'âme pour la foi.

« Persévérer dans les bonnes œuvres » est merveilleusement efficace ; et être fidèle dans les petites choses garantit qu'on sera fidèle dans les grandes. Si dans toutes les occasions, petites ou grandes, nous savons être fidèles, nous glorifierons toujours le Seigneur et sa grâce, et nous ajouterons à notre repos et à notre joie en Lui.

4. La véritable action de la Parole

Nous savons qu'il est possible de prendre plaisir à écouter les paroles de l'Éternel comme une chanson agréable, et néanmoins de ne pas vouloir les suivre ; car le cœur va après la convoitise. Tous, je pense, nous savons en quelque mesure ce que c'est, et il nous faut être aussi soigneux d'adopter la vérité que nous entendons, que d'en jouir ; c'est-à-dire, qu'il faut que nous ayons conscience d'être soumis à ses droits sur nous. C'est là proprement la recevoir dans « un cœur honnête et sincère ». La vérité comprise et reçue nous touche le plus là où nous en avons le plus besoin, ainsi que, dans une chambre, la chaleur ira toujours à la partie la plus humide ; et par conséquent, si j'ai reçu la vérité, il faut que je la sente agir sur mon âme en ce en quoi je suis le plus en défaut, et où naturellement son action m'est le moins agréable. Si je laisse la Parole éprouver ma partie faible, alors je reçois instruction, quoiqu'il soit possible que je ne sois pas très heureux pendant que la chose se fait ; mais le bonheur qui en résulte est d'un ordre différent et plus élevé. Il nous faut bien prendre garde de ne pas nous contenter de l'exposition exacte de la vérité de Dieu, indépendamment de ce qu'elle demande de *nous-mêmes*, car on peut fort bien en voir la beauté, et être pénétré d'admiration pour elle, tout en manquant complètement à se l'approprier.

La Parole de Dieu est « l'épée de l'Esprit ». La foi est le bouclier qui vous protège contre votre adversaire ; mais être protégé contre ses assauts, ce n'est point l'avoir subjugué. La foi peut me protéger contre mes ennemis, mais elle ne m'en débarrassera point.

Quant à cela, rien que la Parole de Dieu ne saurait le faire, et il faut que je puisse appliquer la parole convenable à sa vraie place. Non seulement le Seigneur Jésus se protège (sa foi le protégeait toujours), mais il confondit et mit en fuite le malin par la Parole de Dieu.

Accoutumez-vous à éprouver toutes choses par la Parole de Dieu ; mettez à cette épreuve toute action et tout jugement, et vous trouverez qu'il se fait bien des choses qui manquent de la sanction de l'Écriture, et, d'un autre côté, qu'un grand nombre que l'on déclare faire pour Dieu, se poursuivent d'une façon non scripturaire. C'est ici un temps où l'on retient le nom des vérités, mais où leur portée véritable, leur sens réel est souvent corrompu ou ignoré. Qu'est-ce, par exemple, qu'un chrétien ? La définition que l'on donne ordinairement de ce terme ap-

proche-t-elle d'une manière quelconque de sa définition scripturaire ? La parole est la pierre de touche, aussi bien que l'épée ; mais si elle nous éprouve et nous sonde, elle nous ranime aussi et nous fortifie.

5. Tenir la ligne

Il n'y a rien d'aussi difficile que de tenir la ligne – toutefois si nous en sortons, il nous arrive comme à un train de chemin de fer – tout est en danger et en confusion. La ligne de l'un ne peut pas être celle de l'autre. Chacun a à fournir une carrière qui est ouverte devant lui selon son individualité particulière, et ce qui serait convenable pour quelqu'un ne le serait pas pour un autre ; mais avec la Parole de Dieu dans nos mains, si nous la lisons par l'Esprit de Dieu, il est facile de dire quand quelqu'un est hors de la ligne. Je remarque, lorsqu'il en est ainsi, que l'âme est souvent comme Pierre en Jean 21, très active au travail de « pêcher » et « nue » aussi ! Il y a beaucoup de précipitation et d'agitation, et un constant désir de se justifier : – mais si on est sur la ligne, tout va sans effort dans le calme et la tranquillité.

Rien ne nous gardera sur la ligne, si ce n'est la présence d'un *Christ ressuscité* marchant avec nous dans un monde qui l'a rejeté. Je crains que nous ne sachions beaucoup mieux ce que c'est que marcher en cherchant à être utile, que marcher dans la conscience de l'influence qu'ajoute la présence de Christ. Nous pouvons savoir si quelqu'un est sous l'empire de sa présence, parce qu'une telle personne manifeste involontairement les intérêts qui sont chers au Seigneur. Si je suis sous l'influence de quelqu'un que je révère, j'adopte et manifeste imperceptiblement, et toutefois d'une manière bien nette, le sujet principal de ses pensées et de ses voies. Si je ne le faisais pas, on pourrait dire avec vérité que je ne le révère pas et que sa présence n'a pas sur moi d'influence particulière. L'influence qu'exerce la présence personnelle est d'une nature si particulière, qu'aucun art ne saurait produire quelque chose qui lui ressemble. Si la personne est absente, ni mémoire, ni effort d'esprit, ne saurait rappeler cette influence ; mais du moment que la personne reparaît, toute l'influence revient. Nous pouvons bien rappeler les paroles d'un ami absent, mais non l'intérêt particulier que nous inspirait sa présence. Maintenant – comme les disciples qui allaient à Emmaüs – vous pouvez bien sentir votre cœur brûler au-dedans de vous, pendant que les Écritures vous sont ouvertes, mais la *reconnaissance* de la présence de Christ aura un effet qui dépassera infiniment ce que peut produire la plus admirable explication de l'Écriture. Ils retournèrent à cette même heure de la nuit vers leurs frères à Jérusalem. Tel fut le fruit de l'énergie qu'ils recueillirent du fait béni qu'ils reconnurent la présence du Seigneur. Je déplore pour moi-même de mieux connaître la joie que goûte le cœur à voir le Seigneur lui ouvrir l'Écriture, que celle qui provient du bonheur de le reconnaître actuellement, Lui, le Seigneur ressuscité, par rapport à toutes les choses d'ici-bas.

6. Christ ou ses dons ?

Le kikajon attire les affections de Jonas ; mais sa disparition révèle toute l'insoumission que sa présence avait voilée ou supprimée pour un moment. Si nos cœurs sont plus occupés des dons de Dieu que de Dieu lui-même, nous trouverons, tôt ou tard, que les dons nous ont cachés à nous-mêmes, et que nous n'avons pas cru (la croissance est le développement de la nature de Christ en détail) comme nous l'aurions fait si le Seigneur eût été la ressource de nos cœurs. Satan accusait Job de penser davantage aux dons qu'à Dieu, et quoique Job fût tourné vers Dieu, il eut toutefois à découvrir son propre néant dans la présence de Dieu ; non pas pour être plus misérable, mais pour que sa dépendance de Dieu fût établie d'une manière plus absolue, et qu'il fût indépendant de lui-même et de toutes choses excepté Dieu. Quand les dons disparaissent, vous découvrez si c'est sur Dieu ou sur les dons que votre cœur est arrêté. Le premier ne saurait disparaître ; et si je le connais, comme le connaissaient Abraham ou Marie, je puis, quoique tout dépouillé, avoir confiance en Dieu pour rendre les Isaac ou ressusciter les Lazare.

Je rencontre souvent des âmes qui ont appris la grâce de Dieu, marchent dans la pleine paix de leur acceptation et même le servent avec dévouement, mais dont les affections sont très peu concentrées en lui. La meilleure preuve que je l'aime, que mon cœur est arrêté sur lui, c'est que j'aime *comme* lui. Le cœur qui a appris la grâce de Dieu en notre Seigneur Jésus Christ, apprend pour la première fois qu'il peut et doit se confier pleinement en un homme véritable, et que, s'il le faisait, il serait constamment heureux et n'aurait jamais de déception ; mais, en général, c'est lentement et de différentes manières qu'il a à l'apprendre. Rien ne convient si parfaitement au cœur de l'homme, et n'est aussi propre à le satisfaire comme cette sympathie et cette amitié. Rarement il y atteint en quelque perfection parmi les hommes : il peut et doit y arriver avec le Seigneur ; mais pour cela, le cœur a besoin d'apprendre d'une manière ou d'une autre que cela ne se trouve pleinement nulle part ailleurs. Quelquefois il nous est permis d'en trouver une ressemblance dans la nature humaine, si seulement on l'emploie comme une image de ce que Dieu est ; c'est-à-dire que le cœur apprend par les affections humaines, qui lui tiennent de si près, la variété et l'activité de l'amour de Dieu. Envisagée de ce point de vue, l'amitié humaine est pour moi ce que son chariot est pour l'enfant qui apprend à marcher ; mais si, d'un autre côté, je me nourris tellement de l'amitié humaine que je sois en quelque mesure indépendant de la sympathie et de l'affection de Dieu, il est de toute évidence que le kikajon même qu'Il peut m'avoir envoyé est un obstacle à ma pleine bénédiction, et il faut qu'il l'ôte. Néanmoins, tout ce temps-là (quoique j'aie remplacé l'affection du Seigneur par une affection inférieure), je me suis tellement accoutumé aux délices de l'amitié même d'un ordre inférieur, et il sait cela, qu'il faut que mon cœur recherche l'affection la plus élevée, c'est-à-dire Dieu lui-même – celle qui était « vraiment veuve » espérait

en Dieu. Il y a dans l'humanité une lacune qui ne saurait jamais être remplie, une souffrance que ni temps ni soins ne sauraient adoucir. Le Seigneur sait parfaitement ce qu'est la souffrance humaine ; il ne rencontrera jamais que souffrance dans le cœur de l'homme, car la joie vient de Dieu ; et le dessein de son amour qui surpasse toute intelligence est d'abattre notre nature pour nous remplir de la plénitude de Dieu. Il regardera à votre douleur ; où exprima-t-il autant de sentiment que pour Marie quand il se dirigeait vers le tombeau de Lazare ? Ce dont nous devrions être profondément affligés, c'est de voir combien nous dépendons d'autres choses à côté de Dieu. C'est réellement en cela que consiste le seul obstacle à notre plein soulagement.

7. L'effet de l'association

En toute association, et il en est d'autant plus ainsi que l'association est plus intime, la tendance de la nature humaine est plutôt de descendre moralement que de monter ; de là grand dommage, grande perte pour celui qui s'allie avec quelqu'un qui lui est moralement ou spirituellement inférieur. De pareilles associations ne peuvent exister longtemps sans affecter l'élément le plus élevé ou le plus bas ; et la raison de la tendance du plus élevé à s'abaisser – c'est qu'il y a en nous un mal sympathique à quelque mal que ce soit avec lequel nous sommes mis en contact, et que ce contact doit avoir lieu du moment qu'il y a communications sur le pied de l'égalité. Par pied d'égalité, je veux dire où je puis largement me confondre en m'accommodant à un état de choses au-dessous de ce que je pourrais approuver avec mes lumières. Quand cette inégalité existe relativement aux choses de Dieu – une association pareille est, de tous les cas, celui que nous devrions le plus supplier au Seigneur de nous épargner, car indépendamment du sacrifice de la vérité, il faut que les idées de l'ordre le plus élevé et les sentiments sur le sujet le plus précieux demeurent non partagées ; et la conséquence en est invariablement ou bien que les deux parties déclinent graduellement, ou que l'une d'elles se relève et sent tous les jours davantage que rien n'est approprié et ne répond chez l'autre à l'activité et aux aspirations les plus nobles de l'âme. Nous devrions nous bien pénétrer de cela relativement à tous les genres d'association, qu'il s'agisse d'association spirituelle, ou de l'ordre naturel, car conjurer des inégalités pareilles n'est point faire preuve d'élévation d'esprit ; c'est parfaitement le contraire : plus je connais le Seigneur ou sa vérité, moins je dois m'occuper de moi, mais je dois être d'autant plus jaloux de sa gloire.

Mais lors même qu'on chercherait toujours à les conjurer, il n'est que trop vrai que ces inégalités existent et qu'on s'y engage constamment ; bien plus – je remarque que souvent le Seigneur nous *permet* de faire des choses et de contracter des alliances qui manifestent le véritable état de notre âme, ou du moins répondent à une ligne non encore soumise en nous. Un homme d'une spiritualité de sentiments élevé ne trouvera pas beaucoup d'intérêt dans quelqu'un dont les sentiments sont d'une nature inférieure. Si j'y en trouve, quoi que je puisse penser ou imaginer de mon état à cet égard, ma compagnie révèle mes dispositions véritables, et parce que je ne me juge pas moi-même en raison de mes goûts réels, le Seigneur permet que je m'unisse à ce qui indique véritablement mes prédilections, et par là amène la discipline qui m'est nécessaire. Le Seigneur avait dû voir Pierre portant l'épée, et cependant il ne le reprit jamais pour cela, jusqu'à ce qu'il eût commis un acte manifeste, et Pierre aurait pu alléguer qu'Il lui avait dit de la prendre ; mais il était nécessaire pour Pierre que son acte propre montrât combien il était peu en communion avec l'esprit de son Maître. C'est bien humiliant que l'état de nos âmes soit tellement bas qu'il faille que le Seigneur en agisse ainsi avec nous. Mais c'est peut-être la seule manière de nous convaincre de la subtilité de nos cœurs.

Lorsqu'on a contracté irrévocablement une association illégale (car il ne nous est pas toujours possible, ou même permis, de revenir sur une fausse démarche), la position, lors même qu'elle ne soit pas effectivement mauvaise, est *toujours dangereuse*, et l'unique moyen d'éviter une chute, à laquelle il y aura tendance constamment, c'est de s'appuyer sur le Seigneur, et de rechercher sa force pour conserver, d'une manière inébranlable, la mesure de lumière que nous avons reçue. La lumière est très généreuse et expressive, et toujours prête à communiquer sa vertu pour aider quiconque se trouve dans les ténèbres. Si je possède la lumière et que je marche dans la lumière, je connaîtrai la manière douce, insinuante, et pourtant directe et efficace, dont la lumière aborde les ténèbres ; mais si je revêts les ténèbres afin de ménager les ténèbres, il n'y a pas de doute que ma lumière se changera en fatales ténèbres. Rien de plus difficile que de conserver, vis-à-vis d'un chrétien qui vous est inférieur en lumière et en connaissance de la grâce du Seigneur (bien que peut-être au-dessus de vous quant à la pratique), cette puissance de témoignage à la vérité qui ferait sentir à sa conscience que votre présence agissait sur lui, et que, d'un autre côté, vous ne lâchez pas la vérité de Dieu afin d'être en communion avec quelqu'un qui est au-dessous d'elle. C'est une chose bien propre à atteindre profondément notre cœur (mais ne reculons pas devant cette pensée) que souvent la lumière soit absorbée par nous-mêmes, pour ainsi dire ; et lorsqu'il en est ainsi, il n'y a ni émanation, ni témoignage de sa puissance. « Si donc tout ton cœur est éclairé, n'ayant aucune partie ténébreuse, il sera tout éclairé, comme quand la lampe t'éclaire de son éclat ». Je comprends par ce passage que si je suis moi-même parfaitement sous l'influence de la lumière (c'est-à-dire, si la lumière a pris possession de moi), alors les autres la verront comme on voit l'éclat d'une lampe. Ce qui explique comment nous manquons constamment à faire rayonner la lumière avec puissance, c'est qu'il n'en est pas ainsi de nous. N'étant pas nous-mêmes sous son influence, elle ne rayonne pas de nous comme la brillante lumière d'une lampe. Je puis ajouter, comme conclusion en terminant, que l'élément inférieur cède à l'élément supérieur, si *ce dernier demeure fidèle à lui-même* quoique l'action de celui qui est dans les ténèbres doive être nécessairement accompagnée de plus ou moins de peine et de difficulté ; mais l'élément inférieur corrompt le supérieur, du *moment* que ce dernier

s'abaisse jusqu'à la communion avec lui. Puissions-nous chercher à marcher avec le Seigneur dans son élévation, et ne pas l'obliger, pour nous faire rentrer dans l'ordre, à descendre à notre niveau.

8. Le service le plus élevé ; ce qu'il requiert

Je remarque que certains chrétiens, lorsqu'ils abandonnent une partie de la lumière qu'ils ont reçue, tombent, en proportion, dans le formalisme et l'esprit légal. On a recours à l'activité charnelle pour compenser la perte d'une marche spirituelle conséquente. Ceux qui allaient à la bataille donnaient de cinq cents, un, aux *sacrificateurs* ; et ceux qui n'y allaient point (ceux, ne puis-je pas dire, qui n'avaient pas été exercés spirituellement), donnaient de cinquante, un, aux *lévites* (Nomb. 31). Ils *donnaient* plus et recevaient moins. L'exercice spirituel nous met en état d'user, en sacrificateurs pour Dieu, des dépouilles gagnées dans le combat ; tandis que la même portion du butin attribuée à celui qui était resté à la maison (l'âme non exercée), ne le conduisait jamais au-delà du service de lévite.

Le genre de service le plus élevé est compris dans ces paroles : « M'aimes-tu ? – Pais mes brebis ». Quand nous aimons quelqu'un, c'est merveilleux comme nous découvrons vite et parfaitement ce qui peut lui plaire, et combien il nous est agréable de lui faire plaisir ; mais nous n'atteignons ce résultat qu'en étudiant son cœur et ses goûts. Nous n'imposons pas nos propres préférences à celui à qui nous avons le désir de plaire, ou, si nous le faisons, nous montrons clairement par là que nous sommes plus occupés de nos goûts que des siens ; et on peut voir que nous cherchons (peut-être sans intention, mais pourtant dans tous nos actes, car les actes d'un homme révèlent son cœur) à produire une impression, c'est-à-dire à être reconnus comme faisant et accordant des faveurs, plutôt que comme ayant réellement le désir de nous consacrer ainsi à rendre service et causer de la satisfaction à celui qui nous intéresse tant. Ainsi, si je ne sais pas quel est le désir du Seigneur, de fait, quelle est sa pensée ? Je ne saurais jamais y répondre de manière à le réjouir ; mais plus je le connaîtrai, plus aussi je l'étudierai dans le but de faire ce que l'amour inspire.

Si on a suivi de près l'activité des hommes religieux de cette époque, on sentira combien il est difficile de soumettre le service simplement à cette épreuve : « Procède-t-il de l'amour pour Christ, et mon amour s'exprime-t-il en harmonie avec le caractère de sa pensée au moment actuel ? ». Cette pierre de touche m'oblige à me placer à un point de vue, et à adopter une manière d'agir, complètement différents de ceux de tous les grands ouvriers populaires du jour. Je me trouverai d'un côté, tandis qu'ils seront de l'autre ; mais ma consolation sera que j'exerce mon cœur dans son amour pour mon Seigneur et Maître. Le but avoué que l'on poursuit en ce jour c'est le bien et la bénédiction de l'homme, et non point que le Souverain Pasteur des brebis obtienne du cœur de ses serviteurs un témoignage d'amour et d'obéissance. Sans doute la véritable bénédiction de l'homme ne peut jamais procéder que de Christ ; et je puis alléguer que, si c'est elle que je cherche, je dois prouver par là mon amour pour le Seigneur. Dans un sens, cela est vrai ; mais mon tort, c'est de faire d'un résultat mon *but*, au lieu d'avoir pour but la source même de toutes les parties du résultat, savoir le cœur de Jésus.

Rien ne saurait former le saint si ce n'est Christ, et la foi en lui tel qu'il est. Quiconque ne fait pas de cela son affaire capitale, doit devenir latitudinaire, et on verra que ce sont les hommes simplement qu'il cherche et non pas Christ. Un seul homme fidèle à Christ et vaillant pour lui, fera plus de bien réel qu'un million de latitudinaires, même dévoués. Voici la grande pierre de touche en cette affaire : « Cela s'accorde-t-il avec la pensée de *Celui que j'aime* » ? Je ne me mets pas en peine de la pensée d'aucun autre. Si je puis répondre à *celle-là*, je suis heureux, et je suis utile.

Suis-je jamais peiné de mon peu d'utilité ? Certainement je le suis. Mais si je demande quel est mon chemin ? Dois-je chercher à satisfaire mes propres sentiments en travaillant ; ou bien, faire exactement ce que Christ peut déterminer pour moi ? Est-ce que j'accomplis avec efficace et comme il le désirerait le peu qu'il met à ma portée ? Et s'il faut que je réponde honteusement « Non », comment puis-je attendre qu'il m'introduise dans une sphère où je pourrais me voir plus utile, mais où *il* ne serait pas la fin que je poursuivrais. Je crois que c'est selon la mesure dans laquelle Christ est en nous, que nous servirons d'une manière agréable au Seigneur. Je ne saurais dire où ni comment, mais la veuve qui mit deux pites, surpassa tous les autres. C'est le motif et non point l'acte qui détermine la condition. Dans un sens, le Seigneur n'a pas pour nous d'occupation plus élevée que celle de le servir. Que cet honneur est grand ! Mais, dans un certain sens, il n'a jamais besoin de serviteur ; c'est-à-dire qu'il peut aisément se pourvoir de serviteurs pour les choses générales ; mais il a très peu de serviteurs de confiance : quant à des serviteurs de ce caractère, il en cherche, et avant d'être tels ils faut qu'ils soient élevés dans sa pensée. C'est là, je crois, l'occupation la plus haute que notre nature est portée à peu apprécier, ainsi que le firent peut-être Moïse au pays de Madian, Josué dans sa retraite, ou Paul en Arabie. L'œuvre et le service sont aujourd'hui de grands pièges. Le vase de parfum est trop souvent donné au peuple au lieu de l'être à Christ.

Qu'est-ce qu'un « Père » (1 Jn. 2:13) ? Quelqu'un qui connaît « Celui qui est dès le commencement » – Christ. C'est là le point le plus haut, le plus grand à atteindre. Que notre but soit d'apprendre Christ afin qu'il puisse nous employer *comme il voudra*. Alors notre service aura véritablement un caractère sacerdotal, sera très agréable à Christ et l'honorera le plus.

9. Prendre une position, ou être affermi

Un sujet intéressant, c'est de rechercher comment une âme est affermie. Je crois qu'il y a ce que j'appellerais un affermissement général et aussi un affermissement particulier. Rom. 1:11, montre clairement que Paul comptait que son ministère serait tellement en aide aux saints qu'ils seraient affermis. C'est là ce que j'appellerais être affermi d'une manière générale ; mais je ne doute point qu'il n'existe un affermissement particulier par rapport à chaque vérité spéciale reçue.

Nous pouvons observer que beaucoup de jeunes chrétiens passent par une période plus ou moins longue de vacillation, d'hésitation, et que cette indécision ne provient pas tant de l'incrédulité à la vérité, que de l'incertitude à l'égard de la question comment nous devrions agir, quand l'épreuve arrive ; car ce sont les tentations dans le sens général du mot qui mettent à l'épreuve la foi et la puissance de la vérité sur nos âmes. Si nous résistons à l'assaut comme Samson résista au jeune lion, nous sommes affermis d'autant, et nous prenons une position ; c'est notre impuissance à résister ainsi qui est, j'en suis convaincu, la raison secrète pour laquelle il y en a si peu qui soient réellement capables de prendre une position. Pierre est exhorté à fortifier ses frères quand il sera lui-même converti. Prendre une position serait ce que j'appellerais être affermi d'une manière générale ; et tel est le sens de 1 Pierre 5:10, où il s'agit des souffrances provenant de la persécution, et dont l'âme devait sortir, non seulement affermie contre la souffrance, mais aussi dans un sens plus général et plus étendu : « Lorsque vous aurez souffert un peu de temps, vous rendra lui-même accomplis (proprement vous mettra ensemble), vous *fortifiera* » etc.

Mais il me semble que le mot « affermir » est plus fréquemment employé par rapport à quelque vérité, quelque pratique, ou quelque épreuve particulière contre laquelle vous pouvez vous élever, et qui, lorsque vous êtes au clair à son sujet dans la puissance de l'intelligence de l'Esprit, vous communique une force qui vous met en état de demeurer ferme. Il est possible que cette question vous ait troublé ; mais à présent que vous êtes convaincu, et, par conséquent, affermi, vous recevez de la force de la vérité ou de l'épreuve qui vous remplissait d'agitation et d'incertitude quand c'était une question indécise. Et ce n'est pas cela seulement, mais le fait même que vous êtes affermi sur un sujet particulier communique nécessairement à votre *caractère* de la fermeté et de la fixité. Son effet n'est en aucune manière limité à la vérité ou à la vue exacte de la question, ou à l'intention de l'épreuve qui y a donné lieu ; mais cet affermissement sur un point particulier communique à tout le caractère une décision dont le mot « affermir » suggère particulièrement l'idée.

Vous verrez même de vieux chrétiens dans un état de confusion et d'incertitude, parce qu'ils sont troublés par quelque question de doctrine ou de pratique qui a surgi, ou par quelque épreuve ; et jusqu'à ce qu'ils soient au clair là-dessus, leurs cœurs ne sont pas « affermis ».

Il y a, comme je l'ai dit, un affermissement dans la vérité, comme elle fut reçue au commencement dont l'Apôtre parle en Rom. 16:25 : « Or, à Celui qui est puissant pour vous affermir selon mon évangile » ; mais dans tous les autres passages, quoique l'effet dût être de produire l'affermissement général, sa nécessité, néanmoins, provenait de quelque cause spéciale. Pierre devait évidemment affermir sur le point particulier dans lequel il avait failli lui-même. En 1 Pierre 5:10, c'étaient la souffrance et le poids de la persécution qui rendaient nécessaire l'affermissement et le produisaient. Chez les saints de Thessalonique c'était aussi en rapport avec le trouble et l'agitation auxquels la persécution donnait naissance, et les questions qui s'étaient élevées relativement au jour du Seigneur.

Le moyen le plus béni pour apprendre, c'est d'abord d'être affermi sur son titre, si je puis m'exprimer de la sorte, car jusque-là on ne saurait prendre de position ; et après cela, d'aborder toujours toute question, tout ce qui peut être de nature à troubler, avec la détermination d'être affermi à ce sujet : car il ne saurait y avoir ni force, ni bien-être, ni témoignage, jusqu'à ce que vous soyez capable de prendre une position sur la difficulté qui vous occupe pour le moment.

10. Être occupé de la Parole de Dieu, ou de ses expériences

Nous pouvons observer que quelques-uns sont plus occupés de la Parole de Dieu, et d'autres des expériences qu'ils font de Lui et de sa présence.

Sans vouloir déprécier le moins du monde la dernière manière d'agir, je dirais que la première est plus sûre. En effet, quand l'âme perd le sentiment de la présence de Dieu, comme cela arrive souvent, elle tombe dans les ténèbres et dans l'accablement ; tandis que si elle est tenue devant le Seigneur par sa Parole, elle a toujours la conscience de son appui.

« Il a mis sa parole au-dessus de tout son nom » *(v.Angl.)*. Si la parole occupait véritablement mon âme, elle m'introduirait toujours dans le sentier des sympathies de Christ, et ainsi il me serait révélé *lui-même*. La parole me conduit à son côté, et alors je monte du désert appuyé sur mon bien-aimé. Je puis avoir des sentiments très sincères, mais les sentiments ne sont pas l'essentiel pour le combat ou l'accroissement, quoique ils soient les conséquences du progrès et de la victoire. On ne saurait se reposer sur eux au-delà du présent, et un changement dans les circonstances les affecterait aussitôt.

La *foi*, elle-même, n'est pas une épée, bien qu'elle soit un bouclier, et nous trouvons, en conséquence, que la foi sans l'épée, pour la défendre, ne sera pas suffisante pour soutenir l'âme dans l'épreuve. Mes sentiments peuvent être parfaitement vrais et honorer le Seigneur, mais ils appartiennent plutôt à la salle du festin qu'au soldat ou à quelqu'un qui a besoin d'avoir les pieds semblables à ceux des biches, afin de pouvoir marcher sur les lieux élevés. Quelquefois nous cherchons la joie de la salle du festin sans voir que, non seulement nous avons tout titre pour y entrer, ce que la robe de noces exprime, mais que nous sommes revêtus de toutes les armes de Dieu de manière à ne pas être repoussés ni délogés. Je dois voir que j'ai été rendu convenable pour l'hôte ; je dois porter le costume auquel il a pourvu pour mou, savoir, l'intelligence joyeuse de la manière dont Il m'accepte : « rendus agréables dans le bien-aimé » ; mais si je me trouve en pays ennemi (comme c'est le cas pendant que nous sommes lassés ici-bas), il faut aussi que je voie que l'ennemi de l'hôte sera impuissant dans ses attaques contre moi. Quoique en pays ennemi, l'armée d'occupation peut festoyer avec le général ; mais ce n'est pas une raison pour qu'on ne monte pas bien la garde ; au contraire, en de pareilles circonstances, il faut que la garde soit d'autant plus attentive et vigilante, de peur qu'il n'y ait quelque surprise. En d'autres termes, quoique je sois préparé à jouir de mon Seigneur dans une condition digne de lui-même, je dois aussi être pourvu et armé contre toutes les attaques par lesquelles Satan essaierait de troubler mon bonheur ; et cela ne peut se faire que par la Parole qui, en habitant richement en nous, produira à la fin dans nos cœurs une douce mélodie.

L'étude de l'Écriture, qui est réellement fortifiante, est celle qui ne s'occupe pas *d'idées abstraites*, mais bien d'une *personne*. L'énonciation d'un précepte ou d'une idée par une *personne*, qui en est elle-même le témoin, non seulement fortifie la conviction, mais communique de la force pour la retenir.

L'âme adopte progressivement la vérité en puissance, non pas tant en vertu de la force de raisonnement et de l'autorité avec lesquelles elle a été présentée, que par suite de la manière dont la personne qui la lui a présentée l'a imprimée sur elle. Vous ne pouvez demeurer (mentalement et moralement) avec un plus grand que vous sans contracter sa ressemblance.

Souvent une glace qui a recouvert un certain temps une gravure, présentera l'esquisse du tableau pendant un jour ou deux, après quoi l'image s'effacera, la ressemblance dépendant uniquement de l'association avec l'original, qui devrait être toujours gardée. C'est là une faible image de ce que produirait sur nous l'association avec la Personne dans l'étude de la Parole.

L'Écho du témoignage, vol.5, p.104-130

3 – Remarques détachées

Je crois que les Églises se sont perdues dans la masse du hiérarchisme ecclésiastique populaire ; mais je crois également que l'Église visible, comme on l'appelle, s'y est perdue aussi.

Il y a pourtant une différence, parce que les églises étaient la forme administrative, tandis que l'Église, comme un corps sur la terre, était l'unité vitale.

Voici ce que je sentis dès le commencement et par quoi je commençai : reste le Saint Esprit, et par conséquent le principe essentiel de l'unité avec cette présence ; car (ce fait est tout ce qui nous concerne maintenant) « *où* deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux ».

Lorsque cela sera réellement recherché, il y aura certainement bénédiction par la présence de Jésus ; nous l'avons éprouvé d'une manière très douce et très miséricordieuse, nous qui nous sommes réunis à part.

Lorsqu'on se préoccupera de faire voir la position et l'unité, il y aura toujours gâchis et chute ; Dieu ne prendra pas une telle position avec nous.

Il nous faut entrer dans sa pensée pour avoir sa force. Sa pensée est maintenant la chute de l'Église. Mais il sera là avec nous.

J'ai toujours dit cela. Je sais que quelques-uns en ont été peinés, même parmi ceux que j'aime particulièrement ; mais je suis sûr que c'est la pensée du Seigneur. J'ai dit : Nous sommes les témoins de la faiblesse et du pauvre état de l'Église.

Nous ne sommes pas plus forts ni meilleurs que les autres (Dissidents, etc.), mais seulement nous reconnaissons notre mauvais état, notre état ruiné, *et par conséquent*, pouvons trouver la bénédiction. Je ne mets pas de limite à ce que l'Esprit peut faire pour nous dans cette humble condition, mais je prends la place *où* il peut le faire.

Par suite, je ne crois pas qu'il existe de gouvernement de corps, avec autorité ; là où on prétendra à cela, il y aura de la confusion. Il a été dit ici (Plymouth), et on l'a dit constamment et ouvertement, que ce devait être un modèle, de telle sorte que tous dans les lieux éloignés puissent s'y référer. Ma conviction profonde est que la conscience avait complètement disparu de là, sauf chez ceux qui étaient entièrement misérables.

Je ne poursuis donc la position originelle de l'Église, que pour ce qui est de croire que partout où deux ou trois seront assemblés en son nom, Christ s'y trouvera, et que l'Esprit de Dieu est nécessairement l'unique source de puissance, et que ce qu'il fait sera bénédiction par la Seigneurie de Christ. C'est là (la présence de l'Esprit et la

Seigneurie de Christ) ce qui pourvoit aux nécessités de tous les temps. Si on entreprend aujourd'hui davantage, il y aura de la confusion.

La condition originelle est reconnue, comme un pécheur ou comme un homme mutilé reconnaît l'intégrité et un corps intact. Mais là vient un point port important. Je ne saurais suppléer à ce qui manque par un arrangement humain, ou la sagesse humaine. Il faut que je sois dépendant.

Je dois refuser de reconnaître tout ce qui n'est pas de l'Esprit, et dans ce sens repousser tout ce qui – non pas est au-dessous de la position originelle, car cela, je le suis complètement – mais tout ce que l'homme a fait pour y suppléer, parce que agir ainsi c'est ne pas reconnaître le manquement ni l'Esprit de Dieu. Je voudrais toujours reconnaître ce qui est de l'Esprit de Dieu en qui que ce soit. *La règle* me paraît ici très simple.

Je ne doute pas que l'autorité qui s'exerçait dans la dispensation ne soit désorganisée ; mais le Saint Esprit est toujours compétent pour agir dans les circonstances où se trouvent les enfants de Dieu. Le secret consiste à ne pas prétendre aller au-delà. La vie et la puissance divine sont toujours là ; et j'use des membres que j'ai, en confessant pleinement que je suis dans cet état imparfait.

Nous devons nous souvenir qu'il faut que le corps existe, quoique non pas dans un état d'union, et même d'une manière locale. En conséquence, je puis alors reconnaître les dons de ceux qui se réunissent et trouver ma garantie dans le fait des deux ou trois unis pour la bénédiction promise à cela.

Ensuite s'il existe des dons, ils ne peuvent être exercés que comme membres du corps, parce qu'ils sont tels ; non point en vertu d'une union extérieure, mais en vertu de la puissance vitale de la Tête par le Saint Esprit.

L'expression de « corps visible » nous égare un peu, je le crains. Évidemment l'opération collective du corps se trouve dans le corps réel vivant, ici-bas sur la terre, mais c'est là que les membres doivent agir, de sorte que je ne pense pas que cela souffre de difficulté.

Je crois que si nous agissions sur le principe de 1 Cor. 12:14, au-delà de ce qu'il y a pouvoir de réaliser, nous ferions un gâchis.

Mais alors le corps, quel que soit son état de dispersion, continue nécessairement d'exister, parce que son existence dépend de celle de la Tête et de son union avec elle. En cela le Saint Esprit est de toute nécessité au-dessus de tout.

Le corps existe en vertu du fait qu'il y a un Saint Esprit. Il y a un seul corps et un seul Esprit, comme aussi nous sommes appelés pour une seule espérance de notre vocation ; à la vérité c'est le point même qui est nié ici.

Puis Christ nécessairement nous nourrit et nous chérit comme sa propre chair, comme membres de son corps ; et continue ainsi « jusqu'à ce que nous arrivions », etc. (Éph. 4). De là, je comprends que nous ne saurions nier le corps et son unité (quelles qu'en soient l'infidélité et la condition), et, pour autant que le Saint Esprit est reconnu, son opération en lui, sans nier le droit divin du Saint Esprit, l'autorité souveraine de Christ sur l'Église et le soin qu'il prend d'elle.

Ici je trouve qu'il est question non pas de la conduite de l'Église mais de celle de Christ, et de la vérité de la présence du Saint Esprit sur la terre, et de son droit quand il y est ; et pourtant la reconnaissance de la Seigneurie de Christ. Et c'est jusque-là que je reconnais les autres.

Si un ministre de l'Église nationale a des dons, je reconnais cela comme ayant lieu par le Saint Esprit. Christ engendrant ou nourrissant les membres de son corps. Mais je ne puis aller avec ce qui est mêlé à cela parce que ce n'est pas du corps, ni de l'Esprit. Je ne puis toucher à ce qui est impur, je dois séparer la chose précieuse de la méprisable.

Mais je ne puis abandonner Éph. 4, tant que je reconnais la fidélité de Christ. Or, si nous nous réunissons ; bien plus, quand nous nous réunissons, tout ce que j'attends c'est que ce principe soit reconnu, parce que c'est reconnaître le Saint Esprit lui-même, et cela est tout pour moi.

Nous nous réunissons et nous rendons culte ; et en ce moment-ci, nous qui sommes séparés, nous réunissons en différentes chambres, pour pouvoir de la manière la plus vraie *et* la plus simple, *rendre culte* dans notre faiblesse. Alors, quoi que ce soit que le Saint Esprit donne à qui que ce soit, il est souverain pour nous en nourrir ; peut-être ne donnera-t-il rien en fait de discours ; et il faut que ce soit fait dans l'unité du corps.

Si vous étiez ici, vous seriez dans l'unité du corps, comme l'un de nous. Cela, Satan ne peut le détruire, parce que c'est en rapport avec le droit et la puissance de Christ.

Si on se met à faire une imitation de l'administration du corps, ce sera sur le champ du papisme ou de la dissidence.

Et voici ce que je vois quant à la visibilité du corps ; elle se rattache à ce principe d'une importance infinie, la présence et l'action du Saint Esprit sur la terre.

Ce n'est pas simplement une chose sauvée dans les conseils de Dieu, mais une chose animée, vivante, ici-bas, en vertu de son union avec la Tête, et de la présence du Saint Esprit en elle. C'est une chose réelle, actuelle, le Saint Esprit agissant ici-bas. S'il y en a deux de fidèles en cela, ils y seront bénis.

S'ils disaient « Nous sommes le corps » ne reconnaissant pas tous les membres, dans quelque condition qu'ils se trouvent, ils cesseraient moralement d'en faire partie. Je les reconnais eux, mais je ne reconnais en rien leur condition. Ce principe est de toute importance.

Christ a donc rattaché son opération pratique aux deux ou trois ; et les reconnaît par sa présence. Il a pourvu à ce qu'elle fût maintenue parmi eux. Aussi, dans tous les états possibles de ruine, ne peut-elle point cesser jusqu'à ce qu'il cesse, lui, d'être la Tête, et que le saint Esprit cesse d'exister comme le Guide et le Consolateur descendu ici-bas.

Dieu sanctionna ce que Saul établit ; il n'a jamais sanctionné qu'on abandonnât le Saint Esprit. Les « deux ou trois » prennent bien décidément, comme principe d'union, la place du temple, qui était le lieu de la présence de Dieu. C'est ce qui fait toute la différence. De là quand Israël fut divisé, les justes recherchaient le temple comme centre d'unité, et ici pour nous, David, c'est Christ par le Saint Esprit.

D'un autre côté, on ne peut pas agir sur le principe du gouvernement de l'Église, sauf en tant que l'Esprit est toujours puissance.

2

Je soupçonne que bien des frères ont eu des espérances qui ne m'ont jamais entraîné, et qui ont été pour leur esprit une cause de perplexité quand elles ne se sont pas réalisées. Je n'ai jamais senti, par exemple, que mon témoignage fût l'aptitude du Saint Esprit à gouverner un corps visible. Non, certes, que j'en doute ; mais je doute de la justesse de son application aujourd'hui, comme matière de témoignage. Cela ne nous convient point.

Ma confiance repose dans la certitude que Dieu nous bénira et nous maintiendra, si nous prenons la place dans laquelle nous sommes véritablement. Cette position est celle de la ruine générale de la dispensation. Cependant je crois que Dieu a pourvu au maintien de son principe général (sauf la persécution), c'est-à-dire, le rassemblement d'un résidu dans la consolation de l'amour en un état d'union par la puissance et la présence du Saint Esprit, de telle sorte que Christ puisse là chanter des louanges. Tout le reste est un ministère pour former, entretenir, etc. Parmi d'autres choses, le gouvernement peut avoir sa place ; mais il est bon de se souvenir, qu'en général, le gouvernement a rapport au mal, et qu'en conséquence il est en dehors de la bénédiction positive, et a, dans l'Église, la portée la plus basse.

De plus, quoiqu'il y ait un don de gouvernement, en général, le gouvernement est d'un ordre différent du don. Le don sert, remplit un ministère ; à peine peut-on dire cela du gouvernement. Ils peuvent être réunis, comme dans l'énergie apostolique ; les anciens étaient plutôt le gouvernement, mais ils n'étaient pas des dons.

C'est particulièrement, je crois, l'ordre de la partie gouvernementale, qui a failli, et que nous devons laisser en dehors, au moins pour ce qui est de faire du gouvernement d'une manière formelle. Mais je ne crois pas que Dieu n'ait pas pourvu en conséquence à un tel état de choses.

Je crois que les frères sont, dans la pratique, extrêmement sortis de leur place et de la conscience de leur position, et qu'ils ont montré leur faiblesse, et maintenant le Seigneur les enseigne. Pour ma part, lorsque je vis que tout était en ruine autour de moi, ma consolation fut que, où deux ou trois sont réunis au nom de Christ, il y serait. Ce n'était point le gouvernement ni quelque chose d'autre que je cherchais. Maintenant, je crois que Dieu est fidèle, et capable de maintenir la bénédiction.

Je crois que les grands édifices et les grands corps ont été une faute : et même, je l'ai toujours pensé. En outre, je crois que maintenant (quoique cela ait été toujours véritable dans la pratique), la manière dont il faut agir avec le mal, c'est par la conscience en grâce. Saint Paul a toujours agi de cette manière, quoiqu'il eût la ressource d'une commission positive. Et je crois que deux ou trois réunis, ou un nombre plus considérable, avec quelques frères ayant un don de sagesse en grâce, peuvent, en trouvant la pensée du Seigneur, agir en discipline ; et c'est là, avec les soins pastoraux, le principal moyen pour tenir les saints réunis, qui nous est présenté en Matt. 18. Il fait allusion à cet accord comme étant le signe de la puissance du Saint Esprit.

Je ne doute point que quelques-uns soient capables de mettre au clair la conscience des autres. Mais c'est sur la conscience du corps qu'il faut agir, c'est elle qu'il faut bien assurer. C'est là ce qui caractérise toute action salutaire de ce genre, lors même qu'il puisse y avoir la ressource de la présence du pouvoir apostolique ; mais elle ne saurait annuler la déclaration « si deux ou trois sont d'accord, ce sera fait ».

De sorte que je ne vois pas la plus petite nécessité de la soumission au Papisme : c'est-à-dire de l'unité charnelle par l'autorité de la chair ; non plus que la nécessité de rester seul, parce que Dieu a pourvu à un rassemblement des saints, fondé sur la grâce et formé par l'opération de l'Esprit, rassemblement qui, sans doute, peut faillir par manque de grâce, mais qui a son libre cours dans tous les dons qui restent, et dans lequel la présence et l'opération du Saint Esprit sont manifestées ; mais qui doit être maintenu sur le principe de la condition réelle de l'Église, sans quoi il dégénérerait en une secte organisée par l'homme, avec quelques idées nouvelles.

Là où l'on se confiera en Dieu dans la position et en vue de la position dans laquelle nous sommes, et où il nous suffit de le trouver infailliblement présent avec nous, je suis convaincu qu'Il suffira pleinement à tous nos besoins, et sera fidèle à y subvenir.

S'il est besoin quelque part d'un frère qui ait plus de sagesse que ceux qui sont réunis là, ils sentiront humblement leur besoin, et Dieu leur enverra qui il faudra, s'il trouve ce moyen convenable.

Il n'y a pas d'autre remède au manque de grâce que la bonté Souveraine qui mène à une humble confession. Si nous dressons notre autel, il servira de murailles (Esd. 3:3). Dieu prendra soin de la visibilité, comme a fait toujours ; on parlera de la foi du corps, et l'unité dans l'amour manifestera la puissance du Saint Esprit dans le corps.

Je n'ai aucun doute que Dieu ne fournisse pour nos besoins, tout ce que nos besoins requièrent dans la position où il nous a placés dans l'intelligence de ses pensées. Si nous songions à rétablir l'Église, je dirais, Dieu nous en garde. Je préférerais être près de la fin pour vivre et mourir pour elle dans le service là où elle est aussi chère à Dieu : c'est là mon désir et ma vie.

L'Écho du témoignage, vol.5, p.130-139

4 – Sur le devoir des femmes de se couvrir dans l'Église – 1 Cor. 11:5, 6

J'ai été frappé de la grande et particulière signification que renferme l'ordonnance concernant le devoir des femmes de se couvrir dans l'Église (1 Cor. 11:5, 6). Il faut évidemment la considérer tout d'abord comme exprimant cette soumission que la femme doit à l'homme, son chef, ou la soumission que l'Église doit au Seigneur. L'autorité, ou sur la tête un vêtement qui la couvrît, était le signe de cette soumission, et c'est pourquoi c'était convenable à la femme dans la congrégation. Mais il y a plus encore, car l'Apôtre ajoute que « si la femme n'est pas couverte, qu'on lui coupe aussi les cheveux » ; et il déclare que le fait d'être découverte était « la même chose que si elle était rasée », et c'eût été une honte pour elle, soit d'avoir les cheveux coupés, soit d'être rasée. Mais en quoi consistait la *honte* dont le fait d'avoir les cheveux coupés ou d'être rasée eût été l'expression pour une femme ? Pour déterminer ceci, il faut, je pense, recourir à la loi, sous laquelle nous trouvons deux occasions où la femme était rasée ou découverte. Premièrement, lorsqu'elle était *soupçonnée* d'infidélité par son mari (Nomb. 5:18) ; en second lieu, lorsqu'elle venait d'être faite captive et qu'elle pleurait la maison de son père, n'étant pas encore unie au Juif qui l'avait faite prisonnière à la guerre (Deut. 21:10-13).

Le fait d'être rasée exprimait donc que la femme ne jouissait pas, soit de la pleine *confiance*, soit de la pleine joie d'un mari. Or, la femme ne doit pas se montrer maintenant avec de pareilles marques sur elle. L'Église ne doit pas apparaître comme si elle était *soupçonnée* par Christ, ou si elle sentait encore une malheureuse captive ; ce serait sa honte. Mais sa tête couverte montre qu'elle n'est ni dans l'une ni dans l'autre de ces conditions, mais, fait voir d'un autre côté, qu'elle est *heureuse* dans la *confiance* de son Seigneur ; et c'est là ce qui doit être. Ainsi, la femme couverte dans l'assemblée exprime ces deux choses qui concernent l'Église. D'abord, sa *soumission* au Seigneur ; secondement, son privilège d'être sous sa pleine *protection*, de posséder sa confiance, et d'être consolée par lui : Comme l'Église reconnaît la Seigneurie de Christ, mais en même temps, jouit de sa ravissante présence qui bannit tout sentiment de captivité, et que la tête découverte serait la dénégation de l'une et de l'autre, un *déshonneur* pour l'homme et une *honte* pour la femme, et serait, en conséquence, un faux témoignage rendu aux anges qui apprennent par l'Église ces profonds mystères de Christ (Éph. 3, 10 ; 1 Cor. 11, 10). Christ a été vu d'abord par eux (1 Tim. 3, 16). Ils ont suivi attentivement tout le cours de sa carrière, de la crèche à la résurrection ; et maintenant c'est par l'Église qu'ils apprennent, et c'est aux voies de l'Église qu'ils sont attentifs : en sorte que si les femmes se présentaient dans l'Église la tête découverte, les anges n'y seraient pas bien enseignés.

L'Écho du témoignage, vol.5, p.140-142

5 – Extrait d'une lettre

Je ne sais pas ce que nous avons de plus à faire ici-bas, que de mieux connaître Dieu et de le servir ; mais ce que je cherche surtout chez les frères, c'est le dévouement. Je ne doute pas que leur place ne soit justement le témoignage de Dieu, non d'après aucune sagesse à nous, mais, par la souveraine bonté de Dieu et par plus ou moins de connaissances. Mais le témoignage n'est pas complet, ni réalisé, s'il n'y a pas le dévouement. Ce n'est pas que je regarde la doctrine comme étant sans importance ; plus j'avance, plus je vois que le corps évangélique s'est perdu, qu'il n'a jamais eu la doctrine de Paul et qu'il y résiste, non seulement quant à l'Église (il y a longtemps que cela est clair), mais même quant à notre position totale comme chrétiens. Je suis journellement plus explicite dans mon témoignage à ce sujet, quand l'occasion le requiert. Il peut être inutile de contester, mais je crois que la clarté dans le témoignage est utile, et qu'il faut rendre ce témoignage sans crainte. Les temps sont trop sérieux ; – seulement il faut savoir ce que l'on fait, ce dont il s'agit en réalité. Mais la controverse à l'égard de la justice, et ainsi à l'égard de la loi, a manifesté la chose. Sommes-nous dans le premier ou dans le second Adam ? Excepté l'utile et pénétrante épître de Jacques, les écrits du Nouveau Testament ne traitent pas de la justification, excepté ceux de Paul. Jean s'occupe du principe qui y est renfermé, mais non sous cette forme. Sans doute il confirme la doctrine comme celle de l'Esprit ; mais être ressuscités avec Christ, et ainsi présentés devant Dieu, c'est la doctrine de Paul. Seulement il faut veiller à ce que ce caractère divin soit pleinement développé, si

nous sommes occupés de cette doctrine, je veux dire dans notre propre esprit et notre propre foi. C'est là ce que Paul fait pleinement de la manière, sans doute, qui lui est propre ; je veux dire, dans cette ligne de vérité dans laquelle il fut conduit par le Saint Esprit : et il est merveilleux de voir de quelle manière c'est en dehors de la loi, et au-dessus de la loi, car ces légalistes sont méprisables quant à leur doctrine. Nous devons être les « imitateurs de Dieu », Christ étant notre modèle, et faire voir la vie divine en nous par l'entier sacrifice de nous-mêmes, et cela, envers Dieu, afin que le principe soit parfait.

J'ai été occupé de cela dernièrement, et j'ai la pensée d'écrire un article sur ce sujet. Je crois que Dieu a été quelque peu en aide aux frères dans leurs publications dernièrement, et c'est une miséricorde de sa part. Mais nous avons à remplir un bien plus grand cadre de témoignage que nous ne le faisons. Les ouvriers doivent avoir la foi pour tout ce qu'ils ont à faire. Souvent les plaintes et les questions quant à l'état des frères viennent en grande partie d'un manque de foi chez ceux qui les expriment. Toutefois, je crains le monde pour eux ; quelquefois des assertions téméraires ont lieu, mais ici le mal est moindre ; mais le dévouement, la séparation d'avec le monde, l'absence de conformité au monde, c'est ce que je cherche.

J. N. Darby

L'Écho du témoignage, vol.5, p.325-327

6 – La marche chrétienne – Éphésiens 4 et 5

Nous trouvons en Éph. 4 ; 5, un exposé bien remarquable des principes de la marche chrétienne, de la hauteur des principes qui doivent la gouverner, et de son élévation morale, sur lequel je désire attirer l'attention de vos lecteurs. Dans le quatrième chapitre, l'Apôtre, après avoir développé la doctrine chrétienne à l'égard de nos relations avec le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, relations fondées sur ces deux noms, et ensuite les relations de l'Église avec Christ, commence ses exhortations aux chrétiens à l'égard de leur marche. Ils ne doivent pas marcher comme les païens, dans la corruption qui se rattachait à l'état de ténèbres dans lequel ils se trouvaient ; ils n'avaient pas ainsi appris le Christ, s'ils savaient réellement ce qu'était la vérité en Jésus, savoir : d'avoir dépouillé le vieil homme et revêtu le nouvel homme, lequel était créé selon ce que Dieu était dans la justice et dans la sainteté de la vérité.

Car c'est là la vérité telle qu'elle est en Jésus, non pas que nous nous dépouillions, mais en tant que ressuscités avec lui, que nous avons dépouillé le vieil homme et revêtu le nouvel homme. Voilà donc le premier principe de la marche chrétienne : nous avons revêtu le nouvel homme ; et voici son caractère, créé selon Dieu ; non seulement l'absence du péché, ce qui était réalisé dans le premier Adam, mais selon Dieu pleinement révélé à celui qui a déjà la connaissance du bien et du mal, et créé selon les pensées de Dieu Lui-même à l'égard du bien et du mal, selon l'estimation que Dieu par sa nature même a du bien et du mal. Quel privilège immense ! Le nouvel homme né de Dieu est, dans sa nature, le reflet, et le reflet intelligent, de la nature de Dieu Lui-même. C'est pourquoi l'apôtre Jean dit : Il ne peut pécher parce qu'il est né de Dieu. Aussi trouvons-nous dans le passage de l'Épître aux Colossiens qui est parallèle à celui-ci : « renouvelé en connaissance[2] selon l'image de Celui qui nous a créés ». Tel est le premier principe de la marche chrétienne, une nature qui vient de Dieu, créé comme expression et reflet de ce qu'Il est en justice et en sainteté de vérité. Ici, c'est une vie, une nature, ce que nous sommes. Le second principe, c'est la présence du Saint Esprit. Ne contristez pas le Saint Esprit par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption. C'est Dieu Lui-même qui demeure en nous par son Esprit. Rien d'indigne d'un tel hôte, d'indigne de la présence de Dieu Lui-même, ne doit se passer en nous. Aussi notre marche doit être caractérisée par ce qui caractérise Dieu Lui-même, car son Esprit est actif en nous. Par conséquent nous trouvons ici l'amour aussi, et non pas seulement la justice et la sainteté. Nous nous pardonnons les uns aux autres, comme Dieu pour l'amour de Christ nous a pardonnés. Christ étant monté en haut et la justice de Dieu établie ainsi, nous-mêmes parfaitement purifiés par le sang de Jésus, le Saint Esprit est descendu, et les corps des croyants en sont devenus les temples. C'est le sceau de Dieu mis sur leurs personnes, et les arrhes de leur entière rédemption et de leur part dans l'héritage de gloire.

La marche du chrétien doit donc être la manifestation de la nature divine, et des voies de Dieu en grâce envers nous. C'est l'instruction que nous donne le chap.4 ; mais le cinquième fournit d'autres lumières encore. Qui est-ce qui a été l'expression de cette nature dans l'homme ici-bas ? Il est évident que c'est le Sauveur, l'image du Dieu invisible. Ainsi, Christ lui-même devient l'expression de cette vie divine dans l'homme, le modèle de notre conduite. Examinons ce chapitre 5 sous ce rapport, pour en tirer l'instruction qu'il contient.

« Soyez donc des imitateurs de Dieu ». N'ai-je pas eu raison de parler de l'élévation morale de la marche chrétienne ? Soyez des imitateurs de Dieu : participants de sa nature, et la demeure de son Esprit, nous sommes appelés à L'imiter dans les principes de sa conduite. Mais alors, ainsi que nous l'avons dit, Christ en est le parfait exemple ; aussi l'Esprit Saint continue-t-il en disant, « Et marchez dans l'amour, comme Christ nous a aimés et s'est donné pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en odeur de bonne senteur ». Ceci ajoute un élément bien précieux aux principes de la marche chrétienne. Ici l'amour n'a pas le caractère de cet amour divin qui par-

[2] Le mot grec traduit par connaissance, signifie pleine connaissance, connaissance personnelle, de manière à reconnaître quelqu'un.

donne, étant au-dessus du mal, quand un tort nous a été fait, comme Dieu pardonne à cause de Christ le péché contre Lui. C'est le dévouement, une offrande faite de soi-même à Dieu. Ce n'est plus la loi qui veut qu'on aime son prochain comme soi-même, ce qui serait le bonheur sans qu'il restât du mal dans le monde ; ce n'est pas aimer Dieu de tout son cœur, ce qui suppose que le mal n'y est pas. C'est un dévouement qui suppose le mal, une nécessité qui soit l'occasion de l'exercice de l'amour. On se donne pour les autres, on se dévoue. Mais pour l'amour dans l'homme, il faut un motif, un objet. Pour que cet amour soit parfait, il faut que l'objet, le motif de l'amour, soit parfait. Si l'on se donne à un homme, il peut s'y trouver un noble dévouement, mais le motif est imparfait ; l'amour ne s'élève pas, et ne le peut, au-dessus de son objet. Tout de même, pour que ce soit du dévouement, il faut qu'il y ait des objets nécessiteux. Ces deux éléments se retrouvent en Christ. Il s'est donné pour nous, pour des êtres nécessiteux, objets de compassion de sa part ; mais il s'est donné à Dieu, objet infini et parfait : Ce qui n'aurait pas été, s'il s'était donné simplement à nous et pour nous.

C'est ainsi que nous devons marcher, prêts à nous sacrifier pour nos frères, toujours faisant abnégation de nous-mêmes pour les servir, mais en nous offrant à Dieu lui-même, au Christ à qui nous sommes. Ainsi la mesure de notre conduite, c'est celle de Dieu lui-même, Christ lui-même étant notre exemple dans sa vie d'ici-bas, pour que nous ajoutions l'amour, le lien de la perfection, à l'amour fraternel. Il n'est pas dit que nous sommes amour, c'est la prérogative de Dieu. Il l'est, et Il aime, quant à nous, sans autre motif que ce qu'Il est : ce qui ne saurait être le cas d'une créature. Nous l'imitons dans le cas des torts qui nous ont été faits. Mais l'amour qui tend de son propre fonds vers les autres, est de Dieu seul. Mais la lumière est une qualité en soi, la pureté qui aussi manifeste tout. C'est le *second* nom que Dieu se donne pour exprimer ce qu'Il est. Dieu est lumière : de même, Christ, quand Il était dans ce monde, était la lumière du monde. Nous étions ténèbres, nous sommes lumière dans le Seigneur. Aussi dans l'Épître aux Philippiens trouvons-nous à l'égard des chrétiens ce qui pouvait se dire en tout point de Christ lui-même. « Sans reproches et purs, des enfants de Dieu, irréprochables au milieu d'une génération tortue et perverse, parmi laquelle vous reluisez comme des luminaires dans le monde, présentant la parole de vie ». À cette nature pure, nous participons en tant que nous avons Christ pour vie en nous. La pureté dans les motifs, dans les pensées selon la nature divine, ce qui, manifesté dans ce monde, manifeste le vrai caractère de tout ce qui est autour de nous. Nous sommes lumière dans le Seigneur. Ainsi les deux noms, les seuls que Dieu se donne pour exprimer ce qu'Il *est*, amour et lumière, deviennent l'expression de ce que le chrétien doit être dans sa marche. Il est même lumière dans le Seigneur.

Il existe un autre genre de motifs et de règle, les relations dans lesquelles l'on se trouve comme Père et enfants, mari et femme, maître et esclaves. Nous sommes dans ces relations aussi avec Dieu et avec son Christ. Mais c'est un autre terrain sur lequel je n'entre pas à présent. Ce dont je parle, c'est le caractère chrétien en tant qu'ayant la vie divine et le Saint Esprit en Christ, de sorte qu'il doit imiter la conduite de Dieu et prendre Christ pour modèle sur la terre.

J. N. Darby, Toronto (Canada)

L'Écho du témoignage, vol.5, p.327-332

7 – Le roseau froissé et le Lumignon qui fume – Matt. 12:20-21

« Il ne brisera pas le roseau froissé, il n'éteindra pas le lumignon qui fume, jusqu'à ce qu'il ait fait sortir en victoire le jugement. Et les nations espéreront en son nom ».

J'appelle l'attention sur le passage ci-dessus, persuadé que, quelque d'accord que l'interprétation qu'on en donne généralement soit avec la véritable idée de la grâce du Seigneur, c'est une interprétation fausse, soit quant aux personnes auxquelles il se rapporte, soit aussi quant à leur condition.

En général, on voit dans le roseau froissé la figure d'un cœur contrit et brisé, et dans le lumignon qui fume une âme dans laquelle le feu de la vie divine a été nouvellement allumé, ou du moins dans laquelle la grâce opère quoique encore faiblement et d'une manière peu distincte ; et on pense que le Seigneur ne brisera pas l'un et n'éteindra point l'autre. Ceci tombe complètement comme interprétation, car le Seigneur fera précisément l'un et l'autre quand le moment convenable arrivera ; les propres paroles sont en effet « *jusqu'à ce qu'il ait fait sortir le jugement en victoire* ». Mais brisera-t-il jamais le cœur contrit et brisé ? Ne fut-il pas envoyé au contraire pour le guérir (És. 61:1) ? Est-ce qu'il éteindra jamais les opérations de sa propre grâce ? Inutile de répondre à cette question.

Dans l'Écriture le roseau est un emblème de faiblesse, et, dans plusieurs passages, pour une nation, comme 1 Rois 14:15 – « l'Éternel frappera Israël comme un roseau est agité dans l'eau », etc. ; et 2 Rois 18:21, où l'Égypte est appelée « le bâton d'un roseau cassé » ; et aussi Éz. 29:6. En outre, un roseau fut mis dans la main droite du Béni, en dérision de son droit à porter le sceptre du royaume.

Mais ni l'une ni l'autre des figures du passage que j'examine ne sont l'expression d'un bon état, d'une condition désirable, de nature à plaire au Seigneur et qu'il eût à environner de ses tendres soins ; elles expriment au contraire une condition mauvaise qu'il doit certainement juger, quoique non pas jusqu'à un certain moment.

Premièrement, le roseau froissé exprime, je crois, la condition *extérieure* du peuple juif en tant que sous le joug des *Gentils*, mais non abandonné encore à la volonté sans frein de leurs ennemis, sous tout le poids du jugement de Dieu. C'est dans cette condition qu'ils se trouvaient lorsque le Seigneur était sur la terre, quoiqu'ils ne le sentissent et ne le reconnussent pas.

En second lieu, le lumignon qui fume est un emblème de la condition intérieure ou morale des Juifs remplis de cette envie et de cette haine pour le Seigneur qui se trahirent de si bonne heure et si constamment, qui conduisirent à sa crucifixion, et qui mènent encore en avant à la réception de l'Antichrist, sous la main duquel, comme instrument de Dieu, le roseau froissé sera expressément brisé, et le lumignon qui fume sera éteint, ou en d'autres termes, le Seigneur visitera de son jugement l'inimitié de son peuple parvenue à son complet épanouissement. Mais, se souvenant de sa miséricorde au milieu du jugement, Il les sauvera d'une entière destruction, les rendant un peuple de franche volonté au jour de sa puissance et les amenant à dire « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » de sorte que le jugement finira en *victoire* « et que les nations espéreront en son Nom ». En És. 7:4, Retsin et le fils de Remalia sont appelés, à cause de « l'*ardeur de leur colère* », « *des tisons fumants* ». Et vers. 8, dans soixante-cinq ans Éphraïm devait être « *froissé pour n'être plus un peuple* » : deux passages qui suggèrent presque la manière de voir que nous exposons. En Luc 12:49, 50, le Seigneur dit : « Je suis venu jeter le *feu* sur la terre ; et que veux-je s'il y est *déjà allumé* ? Mais j'ai à être baptisé d'un baptême ; et combien suis-je à l'étroit, jusqu'à ce qu'il soit accompli ». Il y avait bien des signes que le feu était allumé, et Matthieu cite le passage d'après És. 42, comme expliquant la défense qu'Il leur faisait de rendre son nom public, mais en rapport avec le fait qu'il s'était retiré de là, en conséquence de ce qu'il avait appris que les Pharisiens étaient sortis et avaient consultés contre lui comment ils le feraient périr. C'était là une bouffée du tison fumant ; mais le temps où il devait être jugé et éteint n'était pas encore venu. Il devait couver et s'accroître jusqu'à ce qu'il eût amené la mort de Christ – ce baptême par lequel les écluses de l'amour divin seraient ouvertes, et en vertu duquel, Celui qui était l'expression de cet amour, étant glorifié, serait le Dispensateur souverain de la vie éternelle à tous ceux que le Père lui a donnés.

L'Écho du témoignage, vol.5, p.332-335

8 – Associés avec Christ

Quels termes merveilleux le saint Esprit applique au *Croyant*, dans l'Écriture au Croyant depuis le jour de la Pentecôte !

1. *Identifiés* avec Christ dans sa mort et dans sa vie (Rom. 6:6).
2. *Cohéritiers* avec Lui de la souffrance et de la gloire (Rom. 8:17).
3. *Rendus conformes* à Lui dans l'humiliation (Phil. 3:16) et dans la gloire (Rom. 8:17 ; Phil. 3:21).
4. *Crucifiés avec Lui* (Rom. 6:6).
5. *Morts avec Lui* (2 Tim. 2:11).
6. *Ensevelis avec Lui* (Rom. 6:4 ; Col. 2:12).
7. *Vivifiés ensemble avec Lui* (Éph. 2:5 ; Col. 2:13).
8. *Nous vivrons aussi avec Lui* (Rom. 6:8 ; 2 Tim. 3:1).
10. *Assis ensemble* (Éph. 2:6).
11. *Collaborateurs* (1 Cor. 3:9 ; 2 Cor. 6:1).
12. *Concitoyens avec Lui* (comp. Éph. 2:19, et Phil. 3:20).
13. *Un même corps avec Lui* (Éph. 1:22, 23, et 3:6).
14. *Coparticipants de la promesse* (Éph. 3:6).
15. *Tous ajustés et liés ensemble* (Éph. 4:16) ou *bien unis ensemble* (Col. 2, 2, 19).
16. *Bien ajustés ensemble* (Éph. 2:21 et 4:16) formant le corps dont Il est la tête.

L'Écho du témoignage, vol.5, p.335-336

9 – Communion avec Christ

Toute notre bénédiction – tout ce que Dieu a à nous donner, et tout ce que nous pouvons recevoir – découle pour nous du fait béni que nous sommes associés avec le Christ de Dieu, dans sa position comme rejeté sur la terre mais honoré dans le ciel.

1re partie : Notre association avec le Christ Jésus dans sa mort

Rom. 6:5. – « Si nous avons été identifiés[3] avec lui (Christ) dans la ressemblance de sa mort, nous le serons donc aussi dans la ressemblance de sa résurrection ».

Adam (le premier) devint transgresseur en Éden. Il y eut mort morale[4] *dans* le Paradis ; pour ce qui est de la mort du corps, c'est hors du jardin qu'on la vit pour la première fois. En se rendant coupable de transgression, l'homme se plaça sous la colère, sous une colère dont toute la force ne se verra point jusqu'à l'infliction de la seconde mort.

Or, la miséricorde de Dieu s'est montrée en ceci – que, lorsque l'homme, comme tel, tous les hommes, se trouvaient sous le juste jugement de Dieu contre le péché de leur premier père Adam[5] – que tout homme avait reçu de ce chef de famille la loi du péché et de la mort dans ses membres – que chacun était en lui-même, de fait, aussi pécheur, et beaucoup, aussi, transgresseurs de la volonté connue de Dieu – s'aimant eux-mêmes, et haïssant Dieu et se haïssant les uns les autres – Dieu a donné son Fils, en amour, afin que quiconque croirait en Lui ne périt point, mais qu'il eût la vie éternelle. Ce Fils de Dieu alla, comme Fils de l'homme, à la croix, et y reçut – et dans quelle pleine mesure ! – les gages amers du péché dans sa mort sur la croix. Quoique personnellement innocent, et non seulement innocent mais d'une pureté incorruptible, et qu'il n'eût encouru aucune pénalité, Il fut traité comme s'Il était le seul qui eût encouru une pénalité – comme s'Il était coupable. Il lui fut donné une coupe à boire – la coupe de la colère, qui était due à nous seuls – et il la but à notre place. Et maintenant la voie est ouverte à Dieu pour agir envers ceux qui sont personnellement coupables sous la pénalité, comme s'ils étaient innocents et libres de toute pénalité. C'est cette voie qu'il propose aux pécheurs. Son amour, sa miséricorde et sa compassion à procurer une pareille voie, ainsi que la perfection de l'œuvre, se voient dans l'évangile.

Dans un champ où le péché est entré, et par le péché la mort – où la sentence de mort repose sur tous, en ce que tous ont péché – où tous sont morts par l'offense de leur source commune – tous sous un jugement de condamnation, la mort régnant sur eux en ce qu'ils sont pécheurs et transgresseurs – nul n'étant capable de détourner la pénalité, nul en état de la porter – dans ce champ-là, dis-je, a été introduite la doctrine de la grâce par le moyen du Seigneur Jésus Christ. « Le don gratuit » ; « la grâce de Dieu, et le don de la grâce » ; « le don gratuit vient de plusieurs offenses en justification » ; « ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice régneront en vie par un seul, Jésus Christ » ; « par une seule justice accomplie (les conséquences de cette justice furent) envers tous les hommes en justification de vie » ; « où le péché abondait, la grâce a surabondé, afin que, comme le péché a régné par la mort, ainsi aussi la grâce régnât par la justice en vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur » : – telles sont les expressions dans lesquelles le cinquième chapitre de l'Épître aux Romains nous présente ce sujet béni.

Revenons maintenant à notre passage de Rom. 6.

Dans toute religion qui repose sur ce que l'homme, comme créature, peur faire, on prend pour le moment certaines choses pour accordées : on se trouve qu'il se trouve en lui une certaine puissance – qu'il peut, au moins, y avoir une certaine bonté de *volonté*, car, autrement, pourquoi et comment chercherait-il à traiter pour son propre compte avec Dieu ? S'il s'estimait ruiné sans espoir, sans force ni volonté pour Dieu, il essaierait difficilement d'utiliser son temps de manière à se préparer pour la mort et le jugement. Car, qu'il soit réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela d'être jugés, c'est une vérité qui caractérise non seulement la réalité de la position de l'homme comme créature, mais aussi toutes les pensées religieuses qu'il a comme créature. Comme créature

---

[3] Le mot rendu par *identifiés avec* est l'adjectif *σύμφυτοι* qui ne se trouve nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament. Il se trouve deux fois dans les LXX : 1° en Zach. 11:2, « la forêt plantée serré », où il représente le mot hébreu *batsir* rendu dans la version de Martin « … comme une place forte » ; 2° en Amos 9:13, « les côteaux seront plantés », où il exprime la forme *Hithpahel* de *moy* : Martin dit « les côteaux en découleront ». L'idée de *« consolidation en un »* de quelque chose qui pourrait être envisagé comme se composant de parties nombreuses, se découvre aisément dans toutes ces diverses manières de rendre le terme grec. Dans le grec ordinaire (comme en contraste avec le grec de la Bible) nous pourrions donner comme en étant la signification – *Croissant ensemble, lié naturellement ou nécessairement ensemble ;* comme, par exemple, les *querelles* vont naturellement avec un caractère disputeur, le courage avec un caractère viril, etc. Dans un sens secondaire, le mot s'applique à une blessure fermée, guérie, où les parties ont crû ensemble et ne font plus qu'un.

Le mot *φυσις* vient de la même racine (sans le *συν*). Il est ainsi rendu en Éph. 2:3 : « par *nature* des enfants de colère » ; et en 2 Pierre 1, 4 : « vous participiez à la nature divine ». La force de la préposition *συν,* en tant qu'ajoutée à l'adjectif serait celle de *co-, associés avec, faits participants de ceci ou de cela, etc. – « faits d'une même nature »*. La signification propre de co- est celle de *CROISSANCE, comme de nature* (en contraste avec l'art) les expressions, « quand elle fut levée », « elle leva » (Luc 8:6, 8), et « une racine d'amertume *bourgeonnant en haut* » (Héb. 12:13) suggèrent la pensée (c'est ce qu'il me semble), du développement, selon la nature, de quelque chose qui existe, et naturellement, comme en contraste avec l'art.

[4] Par mort morale, et mort dans les offenses et les péchés, je comprends ce qui est apparu dans l'homme aussitôt qu'il eut péché. Il fut incapable de se faire une juste idée de Dieu ou de lui-même. D'un côté, après avoir fait outrage à Dieu, il se défia, lui, comme transgresseur, de Celui qu'il avait outragé – il avait perdu toute capacité de reconnaître ce qui était vrai de Dieu. D'un autre côté, il se crut en état, après être tombé, de déjouer la Toute-Puissance et la Toute-Science, tandis qu'il n'était lui-même que la proie de Satan, qui s'était prise dans ses pièges (voir Gen. 3). Il était moralement mort à l'égard de Dieu.

[5] La loi de la souveraineté du Créateur sur la créature, ainsi que de l'obéissance et de la dépendance volontaire de la créature à l'égard du Créateur, avait été violée une fois pour toutes, en Éden par Adam ; et toute sa race était coupable, qu'elle le sût ou qu'elle ne le sût point.

tombée, il a à affronter la mort et à venir en jugement. La religion de la grâce est en parfait contraste avec cela : en elle la mort et le jugement sont derrière nous, et non pas devant nous.

Ceci change tout ; car, évidemment, le croyant est rattaché par là à un système dans lequel une simple créature humaine, comme telle, n'a point place. Comme créature je ne vais pas au-delà du champ des pensées d'une créature et de la ruine dans laquelle je suis ; je pense à employer ma vie de manière à faire face à la mort et à subsister au jugement. Mais, comme croyant, j'ai à faire avec la puissance de résurrection qui a fait sortir Christ du tombeau ; et la mort et le jugement sont derrière moi, pour que je sois capable de vivre dans la grâce. Quant à être sur les deux terrains à la fois, ou avoir un pied sur l'un, et l'autre pied sur l'autre, c'est absolument impossible.

Moi, la vie naturelle – la mort et le jugement à venir – tout cela est en contraste avec Christ, autrefois mort mais à présent vivant aux siècles des siècles, avec la puissance de la résurrection, le ciel et la gloire.

Je ne pense pas que les chrétiens aient remarqué suffisamment le contraste, ou qu'ils aient dans la mesure convenable le sentiment de l'impossibilité qu'il y a pour une personne de se trouver dans un temps donné sur les deux terrains. La religion de la nature suppose que je suis vivant ; celle de Christ que je suis mort et enseveli. La religion de la nature humaine déchue suppose que j'ai plus de pouvoir maintenant que je suis tombé, que n'en avait l'homme avant sa chute ; *c'est-à-dire*, que je puis détruire les effets de la chute dont mon premier père ne s'est pas gardé lui-même ; la religion de la grâce pose que la puissance est toute en Dieu et en Christ. La première suppose que je puis subsister devant Dieu dans mes péchés pour régler mes affaires avec lui ; la seconde déclare que le Christ de Dieu a tout réglé devant Dieu, quand il a été abandonné sur la croix, parce qu'il portait mon fardeau et subissait la pénalité que j'avais encourue.

Un homme ne saurait être en Christ et hors de Christ dans le même temps. S'il est en Lui, tout est réglé ; s'il est hors de Lui, il est perdu.

Mais pour ce qui concerne le croyant en Christ : « Demeurerons-nous dans le péché ? » dit Paul. Loin de nous cette pensée. Si nous y sommes morts, comment y vivrions-nous ? Nous avons été identifiés avec Jésus Christ dans sa mort – baptisés pour le Christ Jésus – baptisés pour sa mort.

Placé sous une sentence de jugement pour la transgression d'Adam, moralement mort moi-même – transgresseur aussi et pécheur – je n'avais en moi-même rien à attendre que le châtiment, les conséquences pénales de cet état de péché. Mais Christ a subi la peine, a pris sur Lui, dans la coupe amère, les conséquences pénales, le châtiment qui m'était dû : et la grâce m'a identifié avec lui – m'a enseveli, par le baptême, pour sa mort. La peine subie, je suis net. J'ai été identifié avec Christ dans la ressemblance de sa mort, de telle manière que, aussi certainement qu'Il était personnellement innocent, Lui qui fut regardé comme coupable sur la croix, tout le moi, qui était si affreusement coupable, est tenu pour innocent. Christ était le Fils bien-aimé, en qui Dieu a toujours mis son bon plaisir. Il n'y avait en lui, ni dans tout ce qu'il fit, rien qui pût lui attirer de la part de Dieu autre chose que sa faveur. Même en allant à la croix Il ne faisait qu'obéir : « Obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix », « la coupe que mon Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ? ». « Voici, je viens pour faire, ô Dieu ! ta volonté ». Il n'y avait rien qui L'exposât à la colère, il n'avait encouru aucune peine ; mais il se chargea, Lui, le juste, du châtiment qui nous était dû. Il voulut se présenter au jugement à notre place. C'est de moi, de moi-même qu'il s'agit, et non de mes actions, de mes pensées, ou même de mes intentions. Ce qu'un homme est, l'état de son être, est infiniment pire que ses actions[6]. J'étais coupable, exposé à la colère de Dieu en raison de ce que j'étais ; mais, par la mort de l'innocent, je suis innocent devant Dieu.

[6] Il est intéressant de comparer des passages comme Ps. 103, et Éph. 1 et 2. Le premier nous présente la manière dont un Juif bien enseigné, l'homme selon le cœur de Dieu, envisageait la miséricorde ; et le dernier, la manière dont l'envisageait l'apôtre de l'incirconcision. Puis aussi la manière dont un Juif apprenait le péché, par des actes accomplis, en 2 Sam. 11 et 12 (les terribles actes du péché du roi d'Israël revêtu de l'onction), mise en contraste avec ce que se trouvaient avoir été ceux que Dieu prenait pour qu'ils devinssent membres de Christ, en Éph. 1:20 ; 2:5, est fort instructive. Le principe est plus profond que la pratique ; il en est la racine.

En ce qu'Il est mort, Il est mort une fois pour toutes au péché[7] (Rom. 6:10). Il n'y a qu'un sens dans lequel il peut être dit de Christ qu'il est mort au péché, c'est dans ce sens qu'il a porté la peine. Nous étions moralement morts et sous la sentence de mort. Christ a subi la sentence, et pour tous ceux qui croient toute l'affaire est finie. Le jugement d'Adam est passé et exécuté. La sentence contre toutes nos transgressions, tous nos péchés, péchés d'omission, et péchés de commission – et cela aussi, contre la racine même de toutes ces choses, le péché dans notre nature – est exécutée et passée, et ne peut plus jamais revivre. Ce qui était impossible à l'homme – ce qui, dans la nature des choses, semblait absurde – Dieu l'a rendu véritable pour la foi. « J'ai à vivre de manière à être en état, si possible, de rencontrer la mort, et ensuite de subsister devant Dieu dans le jugement » dit l'homme pensif et inquiet en dehors d'Éden. « Dieu a mis la mort et le jugement pour toujours derrière moi », tel est le langage de la foi ; « par la mort du Seigneur Jésus, ils sont passés pour moi, et non pas à venir ».

La foi laisse Dieu être véritable, quoique tout homme soit menteur, et, en conséquence, la foi reçoit le témoignage de Dieu. Celui qui a la foi est mort au péché ; – il a été baptisé pour la mort de Jésus Christ ; – enseveli avec lui par le baptême pour la mort ; – le vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé ; celui qui est mort est quitte du péché, etc. Oui, tout ce dont l'homme dans sa condition naturelle d'homme dans sa nature déchue, avait à rendre compte à Dieu, tout ce qu'il pensait avoir à régler avec Dieu, mais que jamais il n'eût pu régler, tout cela a été réglé et expié entre Dieu et Christ. Dans sa nature, la mort est pour l'homme la porte par laquelle il sort de la vie – de cette vie-ci – et entre dans le monde invisible ; et la seconde mort est la réalisation pleine et entière de ce qui dans la présence de Dieu constitue l'angoisse préparée pour le diable et ses anges, dont l'homme a été l'esclave. Dans la grâce, la mort de Christ est pour la foi, la réponse, placée dans le passé, à tout ce qui était, ou semblait être, contre nous ; elle est la porte d'entrée de la vie – porte où toute notre culpabilité est laissée, car là le jugement contre nous est passé – porte dans la vie éternelle où tout est vie, amour et faveur.

Dans la dernière partie de Rom. 5, Paul avait montré les deux chefs de race, Adam et Christ, et fait ressortir le contraste entre les positions et les portions de ceux pour lesquels ils étaient respectivement chefs de race devant Dieu. Dans le chap.6 il montre de quelle manière on passe de la position en Adam, dans laquelle sont tous les hommes par le fait de leur naissance, à la position en Christ qui appartient seulement à ceux qui ont la foi, et reçoivent la grâce que Dieu présente à la foi. La foi et la confession à salut (dit la Parole) nous identifient avec Christ ; et avec Christ non pas seulement comme Celui qui a des mérites et contre lequel personnellement ne *peut* s'élever d'accusation, mais avec Christ qui a subi dans sa propre personne toutes les conséquences justement dues à tout ce à quoi nous étions exposés – envisagés comme faisant partie d'une race déchue, comme ayant en nous la loi du péché, comme ayant fait le péché, et comme ayant à rencontrer la mort et le jugement. Pas un seul article, pas un seul point de tout ce qui s'élevait contre nous, à quoi il n'ait été satisfait ; et plus encore, car « moi » – la créature déchue *moi*, je suis mort. La foi nous place de l'autre côté de la mort et du jugement ; cela ne fait point partie de notre portion, héritage, ou lot, par Adam ; mais la foi nous établit dans la vie éternelle, et nous donne le ciel et la gloire. Pour la nature et le sens commun, comme dérivés d'Adam, la chose est impossible, déraisonnable, absurde ; et pour la nature elle suppose une confusion du passé et de l'avenir. Quoi ! moi qui suis ici, avec la mort et le jugement devant moi, je dois considérer la mort et le jugement comme étant derrière moi ! Ainsi peut parler la nature, et elle pourrait bien ajouter : Il serait plus facile que le soleil s'arrêtât encore sur Gabaon et la lune sur Ajalon (Jos. 10:12) – plus facile que l'ombre retournât encore en arrière des dix degrés par lesquels elle était descendue (2 Rs. 20:11 ; És. 38:8), qu'il n'est possible que la chose soit ainsi ! Mais, pour la foi c'est, et *non* **seulement** cela. Par la foi non seulement je puis dire que je suis *mort* et que j'ai passé le jugement, de telle sorte qu'il ne peut y avoir rien contre moi, car qui punira un homme mort qui déjà a été pleinement jugé ? – la justice de Dieu, justice due à Christ qui meurt pour moi, est ma sûreté ; – mais je puis dire que je suis de nouveau vivant pour toujours, d'une vie que la mort ne saurait toucher, qui ne connaît pas de sépulcre, et est au-delà du jugement – bien plus, dans laquelle le jugement est changé en victoire.

C'est ainsi que Dieu estime, compte la chose, et, en conséquence, elle est sûre. Mais, en même temps que cela est vrai et assure tout pour la foi qui croit à la parole écrite de Dieu, nous avons mieux que la simple connaissance que c'est ainsi compté et estimé : car le *pourquoi* de cela est révélé. Dieu nous a donné l'Esprit de Celui

[7] En ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché. Il n'y a qu'un sens dans lequel il peut être dit que Christ est mort au péché, celui qu'il mourut au jugement, à la peine du péché, quand il fut notre substitut dans le jugement. Il était lui-même, ainsi que sa position, d'une nature toute particulière. Ève était une côte prise d'Adam, et que la puissance divine avait bâtie en une femme ; et le Seigneur était la semence de la femme par le Saint Esprit qui l'avait couverte de son ombre, et, en conséquence, cette sainte chose qui naquit d'elle fut appelée Fils du Très-Haut. Mais de cette manière il n'y avait pas seulement un corps humain, une âme humaine, et un esprit humain ; le Fils éternel de Dieu habitait dans cette chair sainte, innocente, et pure. Satan n'avait rien en Lui. La mort, en tant que gages du péché ne lui revenait point, ni par suite de sa position, comme descendant d'Adam, ni par suite de sa nature ; dire autrement serait un blasphème. Il avait le pouvoir de laisser sa vie, et il avait le pouvoir de reprendre sa vie, et personne n'avait le pouvoir de la lui ôter. Étant ainsi en lui-même et dans sa position, entièrement libre et net, il se chargea volontairement de la peine due à d'autres ; et après l'avoir subie en mourant – étant mort à elle, sous son effet – il en fut délivré, et ceux pour lesquels il mourut trouvent en lui leur délivrance de cette peine. Mais si nous trouvons la délivrance du châtiment, nous y trouvons aussi délivrance de beaucoup d'autres choses encore : comme 1° de la position des descendants d'Adam ; 2° délivrance de la puissance de la loi, et 3° des convoitises excitées par la loi, 4° délivrance de la domination de Satan, 5° du train de ce monde, et 6° délivrance de l'esclavage du péché dans la nature. Évidemment, on ne pourrait dire sans blasphème que l'une ou l'autre de ces choses ont été pour notre Seigneur lui-même des fruits de sa mort. Elles existaient toutes de fait, quant à Lui, antérieurement, sans quoi il n'aurait pu devenir notre substitut ; il n'aurait pas été propre à se donner pour les autres, s'il se fût trouvé lui-même, en quelque manière, sous le joug du péché.

qui – étant saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, lui-même le Juste – est mort pour nous, injustes. Cet Esprit nous a communiqué la nature divine, nous sommes nés d'une semence incorruptible. Et quoique les corps dans lesquels nous demeurons ne soient pas encore renouvelés, ils sont toutefois rachetés ; et la puissance qui les changera et les renouvellera se trouve en Celui qui est assis à la droite de Dieu. La grâce qui m'a fait un avec Christ – la grâce qui a donné Christ pour être la Tête de son corps, l'Église – la grâce qui a voulu faire connaître en nous ses immenses richesses au moyen de l'amour de Dieu, sont le *pourquoi* et la *cause* de cette estimation, de ce compte que fait Dieu.

Je puis aussi signaler une différence, et pour une conscience en la présence de Dieu, et pour un homme renouvelé, elle est très importante – la différence entre, d'un côté, le fait que moi, dans ma nature, j'ai à mourir lorsque la providence de Dieu amène le moment pour cela, et ensuite à paraître en jugement devant le grand trône blanc après que les mille ans sont finis ; et, d'un autre côté, le fait que le Dieu et Père du Seigneur Jésus Christ pour lui assurer une race, a exécuté la sentence de mort et a opéré mon acceptation individuelle en dedans du voile où Christ, rejeté sur la terre, est assis à sa droite ; et le moyen par lequel cela est effectué – la mort sur la croix, sous l'effet du jugement, du Fils de l'Homme, qui était divinement parfait, et toutefois (preuve de sa perfection) prit ma place et porta mon jugement. Lui-même, le Juge des vivants et des morts, n'oubliera jamais son jugement comme porté par lui-même pour moi.

La différence est immense ; parce que c'est tout autre chose que les choses soient réglées conformément aux droits de Dieu en tant que Créateur sur une créature, ou qu'elles le soient conformément au droit de Dieu comme Rédempteur pour se faire lui-même un nom en déployant les richesses de sa grâce dans le salut de rebelles.

La foi sait que c'est accompli ! Non pas seulement la mort de Christ sur la croix, mais la nôtre aussi à la culpabilité et à tout châtiment, par Lui. C'est accompli, la peine est subie, la culpabilité est passée : nous étions coupables et sous le châtiment, mais nous n'y sommes plus, car la pénalité a été subie – c'est accompli ! Pour ce qui concerne la plupart des chrétiens, la vérité dont je parle ne s'est pas saisie de leurs cœurs, et leurs cœurs ne se sont pas saisis de cette vérité.

Quand ils pensent à ce qu'ils *étaient* par nature, ils savent peut-être que dans sa miséricorde et sa compassion Dieu a trouvé en Christ une réponse à tout cela. Mais leur pensée à la plupart d'entre eux, est plutôt comme s'ils étaient un avec Christ expirant sur la croix, qu'un avec Christ comme ayant passé par la mort mais désormais vivant aux siècles des siècles. Leur esprit ne voit point la sentence comme ayant été jusqu'à présent pleinement exécutée – et ils n'ont jamais de paix solide. Ils veulent que leur vieil homme, leur moi originel soit encore en vie devant Dieu, quoique peut-être près de mourir. Quelques-uns pensent que ce vieil homme, ce moi originel, a *encore à être crucifié*, pour qu'ils puissent trouver acceptation auprès de Dieu ; mais naturellement ils ne trouvent pas de quelle manière réaliser cela. D'autres en parlent aussi comme étant en voie de *crucifixion*, mais comme ne devant *mourir* que lorsque le corps et l'âme seront séparés ; – naturellement la paix est alors renvoyée jusqu'à la mort. D'autres encore demandent dans leurs prières que nous mourrions en Christ ; appliquant ainsi à tort la question de leur acceptation solennelle devant Dieu, des passages qui, dans l'Écriture, s'appliquent à la marche de quelqu'un personnellement accepté. Ce verset, par exemple, « Par votre confiance que j'ai dans le Christ Jésus, je meurs chaque jour », est souvent appliqué de cette manière : or, il ne signifie rien de pareil, mais bien une chose toute différente, savoir, que Paul ne se préoccupait aucunement de la conservation de la vie de son corps dans son état actuel, parce que sa résurrection était assurée ; et de plus, pour lui vivre c'était Christ, et mourir était gain. Il est encore deux autres passages dont on fait ainsi bien tristement un mauvais emploi, Rom. 8:13, et Col. 3:5. Dans l'un et l'autre c'est de la marche et de l'œuvre de personnes acceptées que Paul parle, et non de l'œuvre par laquelle on obtient d'être accepté.

Dans le premier de ces deux versets, remarquez-le, la mortification des actions du corps découle de la vie en Christ et est le sentier dans la vie, la vie en gloire. Dire que la vie s'obtient par la mortification des actions du corps, c'est du Romanisme et du légalisme de la pire espèce. Puis, quant à Col. 3:5, il suffit de la simple lecture du passage : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ qui est votre vie sera manifesté, alors vous aussi vous serez manifestés avec lui en gloire. Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre, la fornication, l'impureté, les affections déréglées, la mauvaise convoitise, et la cupidité qui est une idolâtrie » (v.3-5).

Et observez **ce que** sont *les membres* dont il s'agit, la fornication, l'impureté, etc. Et (v.6) ce sont les choses qui attirent la vengeance sur les fils de désobéissance – les choses qui *caractérisaient autrefois* ceux auxquels Paul écrivait (v.7) ; mais qui ne devaient plus les caractériser maintenant. En outre, n'y a-t-il pas bon nombre de chrétiens qui ignorent réellement la force de la mort de Christ en jugement comme leur substitut, par suite d'un système qui, tout en reconnaissant Christ comme vivant afin d'intercéder pour eux, suppose leur vieux moi coupable vivant et reconnu aussi comme vivant et coupable devant Dieu ? pendant qu'ils sont en saint commerce avec Dieu et avec l'Agneau, ils ont un sentiment béni actuel de l'abolition de leur culpabilité, ou, plutôt, ils oublient tout ce qui la concerne, et jouissent de leur acceptation et de leur sécurité : mais quand ils se trouvent dans la routine de la vie ordinaire, ils sont, dans leurs propres pensées, véritablement coupables. Le fait est, qu'au lieu d'avoir été une fois pour toutes déchargés de tout ce qui appartient au premier Adam, et mis dans la liberté de marcher dans la puissance d'une nouvelle vie en Christ, ce sont des manquements et des péchés habituels, et une recherche nouvelle du pardon, de la paix et de l'acceptation qui marquent leur état et le cours de leur vie. L'habitude de manquer et de pécher se trouve ainsi justifiée. Adam est honoré et nourri et reconnu comme vivant, est

soigneusement conservé, et il doit bien lui être permis de respirer et d'agir, pendant qu'il est en vie, conformément à sa nature – c'est-à-dire, de pécher ; et ils pensent que c'est là ce qui constitue une vie chrétienne, savoir, le soin de laver constamment, par de nouveaux recours au trône de la grâce et au sang devant ce trône, la souillure qui provient de nous-mêmes. Une vue pareille est la négation pratique que nous sommes morts avec Christ, et mène à la *sanction* du péché, et à la négation de la perfection du sacrifice offert une seule fois et de la purification du péché faite une seule fois aussi. Je ne l'ai jamais rencontrée là où il y avait une vue nette de la vie nouvelle en Christ ; elle ne pouvait même pas exister dans un cas semblable ; bien plus, on ne saurait avoir une vue nette de la vie nouvelle en Christ, à moins que l'on ne voie que nous sommes morts quant à tout ce que nous *étions* en Adam : morts quant à la peine qu'il a encourue et à sa seigneurie sur nous.

Croyant en Christ, je suis un avec lui. Un avec Celui qui (n'étant pas injuste, mais bien le seul Juste) mourut pour moi (qui étais injuste) ; en tant que devant Dieu je dois reconnaître que si je suis si indissolublement un avec Christ dans sa mort, par grâce et par la puissance divine, que je suis délivré de la position que j'avais en Adam, que Dieu n'a rien contre moi. Je suis justifié sur les chefs d'accusation : 1° que je suis un descendant d'Adam le rebelle ; 2° que j'ai une nature portée au péché par la loi du péché et de la mort dans la chair ; 3° que les résultats de cette nature en moi ne sont pas selon Dieu mais lui sont contraires. À chacun de ces chefs d'accusation, je puis dire que j'étais coupable, mais que je suis net comme quelqu'un qui était coupable mais qui a été justifié. Je suis personnellement accepté – je n'ai pas de pardon à demander en vue de l'acceptation de ma personne – tout le pardon dont j'avais besoin en *ce sens-là* est par Christ mort et enseveli. Je n'ai pas besoin en *ce sens-là* de purification nouvelle, ni que Christ ou bien meure de nouveau ou répande plus de sang, ou offre de nouveau son sang, ou m'en fasse encore l'application ; ses mains, ses pieds, son côté et son front, aussi bien que le fait qu'Il est assis à la droite de Dieu, me disent que tout *cela* est accompli. Je suis donc libre de marcher dans une vie nouvelle, savoir, dans la vie sans mélange que je possède en Christ, qui est Dieu. Sûrement il n'existe pas en Lui de mélange de la vieille vie d'Adam le rebelle, et de la nouvelle vie du Christ de Dieu. Oui, dira-t-on, mais pour ce qui concerne les manquements pratiques, en avez-vous fini avec Adam ? N'avez-vous pas dans vos membres une loi de péché et de mort ? que faites-vous de cela ?

Voici quelle serait ma réponse à une telle question. – Je puis envisager les choses : 1° selon Dieu, et selon la présence de Dieu, ou, 2° selon l'homme et la présence de l'homme, ou, 3° selon ce qui sera lorsque Dieu amènera les siens chez Lui en sa propre présence.

1°. Touchant les choses vues selon Dieu et la présence de Dieu, je ne puis savoir quoi que ce soit si ce n'est par l'Écriture. « Il est écrit » est la seule explication des pensées de Dieu pour ceux qui ont la foi et sont conduits par l'Esprit. Or, selon cette parole, je trouve que ce que Christ a fait quant à ceux qui lui sont unis, à lui qui mourut une fois, quoiqu'il vive maintenant aux siècles des siècles, les a déchargés personnellement et individuellement de toute culpabilité. Qui condamnera – qui mettra quelque chose à la charge de ceux que Dieu a justifiés par la mort et la résurrection de Christ ? Tout ce que j'étais, comme issu d'Adam, appartenant à Adam et en Adam, Christ l'a pris sur lui-même ; ce que tout cela été a été pleinement manifesté une fois pour toutes sur sa croix, et le jugement qui devait frapper cela a été porté par lui : et d'un autre côté tout ce que Christ était et tout ce qu'il est, est à moi dans l'efficace de la vie nouvelle dans laquelle je suis associé avec lui. Il y a même plus que cela, car la garantie que j'ai d'être plus tard avec lui et semblable à lui, se trouve en lui-même qui est caché en Dieu ; et la réponse à toute ma marche dans le désert comme chrétien ici-bas se trouve en lui comme vivant d'entre les morts, avocat auprès du Père, Jésus Christ le juste.

2° Selon l'homme et la présence de l'homme. Le fait que je suis personnellement sans culpabilité devant Dieu, *n'ôte pas* de mes membres la loi du péché et de la mort. Alors, direz-vous, il me faut pécher encore et toujours manquer. Nullement. La loi du péché et de la mort est laissée en moi à cause du bon plaisir de Dieu, qui, comme le Dieu vivant, s'est plu à entreprendre de conduire lui-même les siens à travers le désert. Il veut que nous trouvions grâce pour faire choix de Lui et de ses voies de préférence à nous-mêmes et à nos propres voies ; et Il nous laisse pleinement le temps de faire voir si nous voulons nous identifier avec lui qui s'est identifié le premier avec nous, si nous voulons nous approprier et son sentier et Lui qui nous a appropriés à lui-même. Ceci, toutefois, est du domaine du *gouvernement* de Dieu dans le temps ; de Dieu gouvernant les voies et formant pour l'éternité le caractère de ceux *qu'il a sauvés d'un salut éternel*. Comme, selon l'homme et dans la présence de l'homme, je désire me justifier d'avoir salué Jésus Christ comme l'unique Sauveur, et préféré la justice qui est sur le principe de la foi à celle qui est sur le principe des œuvres ; je désire prouver que les œuvres de l'Esprit de vie qui est dans le Christ Jésus sont meilleures que les œuvres de la chair sous la loi ; selon la nouvelle nature, je désire justifier Dieu, et Christ, et l'Esprit de grâce, contre le monde, Satan et la chair. Pour moi vivre c'est Christ et mourir c'est gain, car l'inscription « en toutes choses plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés », n'est point effacée de notre bannière. Je ne suppose pas un moment que le péché soit ôté de mon corps ; cela ne doit pas être ; en tant que chrétien, je ne désire même pas que cela soit pendant que je suis dans le désert. Dieu m'en garde. Non : mais étant occupé de Christ en haut et de Christ dans la gloire qui vient, je puis, *non pas* moi pourtant, mais Christ qui habite en moi, le tenir assujetti. En mortifiant mon corps et l'asservissant, Paul pouvait faire ce que Saul ne pouvait pas – rendre son corps et tous ses membres propres à glorifier Dieu, et se donner au service de Christ en dépit de Satan qui, au moyen de la convoitise et du train du monde, avait jadis été son maître absolu. Paul était par grâce lui-même le maître, quand il marchait près du Seigneur et réalisait la douceur de la victoire, non pas seulement sur celui qui avait été son maître, et sur les circonstances, mais encore sur lui-même.

La puissance de cette vie qui est la nôtre et de cette marche que nous devons suivre ici-bas ne se trouve pas dans la mort de Christ, bien qu'elle nous affranchisse de la voie de l'homme et de la terre, pour vivre la vie de Christ et du ciel sur la terre. N'était la mort de Christ, il n'y aurait pas une telle liberté : mais la puissance de notre vie et de notre marche ici-bas gît dans la grâce vivante d'un Christ vivant. Tête au-dessus de toutes choses de son église qui est son corps, et Lui-même le Grand Souverain Sacrificateur – le Capitaine du salut. C'est comme vivant d'entre les morts qu'il nous garde, que si nous manquons il nous restaure, et qu'il lave les siens de la souillure qu'ils contractent dans le désert à mesure qu'ils le traversent. Au lieu de cela, le misérable système que je signale nie dans la pratique cette grâce présente du Dieu vivant, et en niant notre mort par le moyen de Celui qui mourut, nous laisse continuer de pécher, et dans l'incertitude travailler en vue du pardon ; et il nie aussi pratiquement l'existence d'une Église militante sur la terre, ainsi que la grâce de Dieu qui, tout en assurant le salut de Lot aussi bien que celui d'Abraham laissait à chacun après qu'il était sauvé de faire voir sa propre marche et les expériences qui en étaient la conséquence dans le désert[8].

3° Quant à ce qui sera quand Dieu amènera les siens chez lui en sa propre présence. Si Dieu nous a déjà identifiés, nous qui croyons, avec son Christ qui est en lui-même – s'Il nous permet ici-bas, chacun dans son petit coin de mondanité, de confondre le mal, et d'embrasser le bien en détail – un temps vient où nous qu'Il a rachetés, ; nous Le rencontrerons dans ses propres circonstances et sa gloire. La foi désire que la présence personnelle de Christ soit la place honorée de la pleine jouissance, et c'est elle seule – être avec Lui, Le voir, Lui être semblable – qu'elle attend ; et la foi voudrait l'attendre jusqu'à ce qu'Il ait sa pleine joie, et jusqu'à ce qu'il puisse recevoir son Église, et se la présenter à lui-même comme une Église glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable. Je ne le voudrais pas autrement. Dans le désert, *laissez*-moi avoir la portion que Christ m'a marquée pour le désert ; laissez-moi souffrir avec lui ; laissez-moi accomplir ce qui reste de ces souffrances de Christ ; si je dois être absent du corps et présent avec lui-même en esprit – la patience et la félicité iront ensemble, comme à présent la patience et la souffrance vont ensemble ; – mais, ce n'est que lorsqu'*Il* aura SA pleine joie, que je voudrais avoir la mienne, savoir à la seconde venue. Mais alors Il changera ce corps vil et le rendra semblable à son corps glorieux par ce puissant pouvoir par lequel il peut même s'assujettir toutes choses.

Comme en rapport avec le gouvernement du Seigneur dans l'église (1 Cor. 11:27-34), et avec l'ordre que le Père a établi dans sa famille (1 Jn. 2:1), quelqu'un qui se sait sauvé peut très évidemment, si et quand il vient à manquer, faire confession de sa faute, et demander non seulement son pardon comme serviteur ou comme enfant, mais aussi que les conséquences de la faute soient écartées. Mais alors remarquez premièrement qu'il n'y a que quelqu'un qui se sait déjà sauvé qui puisse penser à son œuvre comme serviteur ou à sa marche comme enfant. Si un homme non sauvé devait agir ainsi, ce serait de la propre justice, ce serait se justifier soi-même. Il n'est pas sauvé, ses œuvres ne sont pas, dans sa pensée, des fruits de l'Esprit et de la communion avec Christ. Que dois-je faire pour être sauvé ? est réellement la question qui convient ; c'est du moi et non de Christ qu'il s'agit. C'est une chose monstrueuse de penser aux œuvres, si elles sont bonnes ou mauvaises, si elles peuvent être ou non acceptées, en la présence de Celui qui a *déjà* condamné l'être même dont les œuvres sont en question. Et selon Jean 3:18, l'homme est déjà sous la condamnation. Les pensées de l'homme sont, qu'un pécheur doit travailler et qu'un saint, s'il s'en trouve, doit se reposer[9]. Le commandement de Dieu est, que le pécheur se repose de ses propres œuvres, et que le saint travaille pour porter du fruit pour Dieu. Et le salut de l'âme est si entièrement distinct des œuvres devant Dieu, que l'Écriture ne fait jamais allusion aux œuvres d'un homme qui n'est pas sauvé, sauf pour faire voir qu'il est condamné ; l'arbre est condamné, et son fruit le prouve. D'un autre côté, jamais elle ne parle d'un homme sauvé, sans supposer qu'il aura des œuvres et du fruit pour Dieu, que Dieu aura à examiner. L'arbre était planté pour porter du fruit. Celui qui est un avec Christ est fertile.

Et, secondement, qu'on dise ce qu'on voudra quant à ce qu'on mange tous les jours, à toute heure, et en toute chose. Ce peut être vrai ou non – pour moi cela ne fait point de différence. – J'ai à imiter (non pas ces chrétiens-là mais) Paul, savoir comme il imitait Christ. Or, je nie entièrement que sa vie fût une vie de manquements continuels. Le cours même de sa vie justifiait sa parole, « Pour moi, vivre c'est Christ » ; et encore, « selon ma vive attente et mon espérance, que je ne serai confus en rien, mais qu'avec toute hardiesse (de ma part) maintenant encore, comme toujours, Christ sera glorifié en mon corps, soit par la vie, soit par la mort » (Phil. 1:20).

Je sais qu'il est facile d'exciter la chair à dire, dans la confiance en soi-même, « Pour moi vivre *sera* Christ » : mais je sais aussi que le premier pas dans la vie de l'obéissance nous donne lieu de demander jusqu'à quel point nous connaissons cette mort dont je parle : je ne dis pas mourir, ni simplement bonne volonté de souffrir ou disposition à se renoncer soi-même, mais jusqu'à quel point nous avons appris à nous tenir nous-mêmes comme déjà morts par Christ. C'est ce que Paul voyait et sentait être le cas quand il écrivait à Timothée. « Cette parole est certaine, car si nous sommes morts avec lui, nous vivrons aussi avec lui » (2 Tim. 2:11).

Ici ce qui occupait la pensée de l'Apôtre, ce n'était pas la valeur de l'association avec Christ qui était mort (comme en Rom. 6), de manière à délivrer judiciairement de toutes les peines reposant sur l'homme comme créa-

[8] Ici pourrait venir la question de la responsabilité, simplement comme hommes, de ceux qui ne sont pas croyants, bien qu'ils aient les oracles de Dieu, et qui sont des professants. Mais je n'y entre pas ici, parce que, comme parlant à des croyants, je parle à des personnes qui n'ont pas besoin d'être convaincues de responsabilité comme hommes ayant la lumière, puisqu'ils se savent eux-mêmes perdus en Adam et trouvés en Christ.

[9] C'est peut-être en raison de cela que l'homme réserve le mot saint, contrairement à l'usage de la Bible, à ceux qui sont morts.

ture, et comme descendant d'Adam (lumière dans laquelle tout jugement est passé, et il n'en reste aucun sauf à nous juger nous-mêmes dans notre marche) ; mais c'était la valeur de cette association comme délivrant du moi, afin que nous puissions souffrir pour Christ et endurer la souffrance comme ses bons soldats.

Un chrétien doit être pleinement assuré, par la foi et l'Esprit, que dans la présence de Dieu il est mort judiciairement en Christ – qu'il est considéré par Dieu en ce sens comme mort – qu'il est capable de se tenir lui-même pour mort afin de pouvoir se servir de cette mort contre Satan, le monde, et la chair : planter là, si on me permet l'expression, et lui-même et tout ce que fournit le moi comme moyen de prise à Satan, au monde ou à la convoitise.

Le peu d'efficace que la plupart des chrétiens attribuent à la mort de Christ ; la manière dont ils l'ont judaïsée, au-dessous de son éternelle valeur et de l'estimation que le ciel en fait, et l'ont rabaissée jusqu'à n'être qu'une partie d'un système humain à eux, emprunté à la loi de l'humanité déchue et aux éléments du monde (choses qui l'une et l'autre caractérisaient le judaïsme) est un péché bien solennel. Voici en quels termes Paul charge les Colossiens (qui avaient été morts dans leurs offenses et dans l'incirconcision de leur chair (2:13), c'est-à-dire moralement morts) : « Si vous êtes morts avec[10] Christ aux éléments du monde, pourquoi établissez-vous des ordonnances, comme si vous étiez encore en vie dans le monde ? » etc. (2:20). Ils sanctionneraient la mondanité et accréditeraient leur propre chair, s'ils agissaient de la sorte. Et il ajoute : « Pensez aux choses qui sont en haut, et non pas à celles qui sont sur la terre ; *car vous êtes morts* et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu » (3:3). « Morts », dit-il – fort correctement – « ayant dépouillé le vieil homme avec ses actions » (3:9). Puisque les fondements sont renversés, que fera le juste ?

Christ s'est tellement approprié tout ce que j'étais, qu'il en a porté les stigmates dans son propre corps ; mon âme connaît ces mains, ces pieds, ce côté, ce front – mais, béni soit Dieu, je les connais en Celui qui a été mort mais est de nouveau vivant ; je les connais en Celui qui régnera à toujours – comme l'Agneau qui a été mort, mais qui est de nouveau vivant aux siècles des siècles.

Lecteur ! si Dieu vous a fait comprendre ces choses, qu'il daigne ajouter cette grâce, savoir qu'elles agissent sur vous avec puissance, et que vous trouviez puissance pour agir d'après elles.

2e partie : Crucifiés avec Christ

Quoique j'aie parlé, en tout premier lieu, de notre association avec Christ, comme dans sa mort – il y a notre association avec Lui en tant que sur la croix, qui, dans l'ordre des sujets, devrait venir naturellement avant l'autre. Suivant, toutefois, l'ordre que les besoins de la conscience semblaient suggérer, j'ai pris, d'abord, celle qui, selon que l'Écriture présente la vérité, donne de la manière la plus directe la liberté et la paix à l'âme.

Le fait d'être, par la grâce qui nous identifie avec Christ dans la mort, « morts au péché » – baptisés pour sa mort – « ensevelis avec Lui pour la mort », et en tant que « morts – quittes du péché », change toute la *position* d'une âme. Il l'enlève de dessus un fondement, et l'établit sur un fondement tout autre ; la retire d'une place qui a un caractère, un jugement, et des expériences qui lui sont propres, et l'établit dans une place toute différente, et ayant un caractère, un jugement et des expériences qui sont en contraste avec ceux de la première place, et qui lui sont particuliers.

Israël en Égypte faisait un grand contraste avec Israël hors d'Égypte. L'Égypte était le fourneau de fer, la maison de servitude, le pays de captivité – un lieu condamné, sous le jugement de Dieu ; et bien qu'elle pût avoir ses poireaux, et ses melons, et ses concombres, elle avait aussi son histoire de briques, et ses villes de greniers d'abondance qui devaient être bâtis par le labeur d'Israël. En outre, Israël était une nation d'esclaves, poussés de côté comme impropres à s'associer avec les seigneurs de la terre – les meurtriers de leurs enfants mâles. Hors d'Égypte, ils étaient les affranchis du Seigneur – engagés pour un pays découlant de lait et de miel, un pays de repos, et un lieu de bénédiction. Et ils dressaient leurs tentes autour de la tente de Jéhovah des armées, le roi de toute la terre, possesseur du ciel et de la terre.

Le dessein du Seigneur à leur égard avait toujours été le même ; mais ils sont successivement placés dans deux positions qui contrastent l'une avec l'autre. D'abord, la providence de Dieu les laisse tomber dans la condition d'une nation esclave en Égypte ; mais ensuite le Dieu de providence prend ce même peuple pour être son Fils premier-né, et renverse la puissance de leur oppresseur. C'est leur passage à travers la Mer Rouge qui signala définitivement la rédemption des élus, car le retour des eaux qui détruisirent celui qui les poursuivait, leur ferma réellement l'Égypte, et les enferma *avec* Dieu dans le désert. Leurs positions sont au nombre de deux, et faciles à distinguer l'une de l'autre.

[10] Dans l'expression « morts avec » remarquez la différence qu'il y a entre « être mort *judiciairement* » selon Dieu, « ensemble avec Christ », et le fait d'être mort, selon l'homme, selon la nature, ensemble avec Christ. Les deux larrons sur la croix moururent tous les deux, selon l'homme, selon la nature, comme dirait l'homme, avec Christ. L'un mourut endurci dans le péché, l'autre crut pour la vie. C'est du dernier seulement que nous pouvons dire qu'il fut judiciairement identifié par Dieu avec Christ dans SA mort, de telle sorte que toute la peine du péché fut ôtée de dessus lui par la mort de Christ. Ce que Dieu a uni que l'homme ne le sépare pas. Pour le croyant, Dieu a uni d'une manière indissoluble « le péché » à la mort de Christ – c'en est fait, et pour toujours, de son châtiment, et aussi de la liberté de vivre en lui.

Ce sont aussi deux positions, et qui se distinguent par des traits bien contraires, que celle d'un homme quand il s'efforce de tirer une chose pure de lui-même, qui est impur, et la position du même homme quand la mort de Christ est devenue sienne. Il était un exilé d'Éden, membre d'une race sous le jugement, tellement misérable et ruiné lui-même qu'il s'estimait capable de trouver Dieu, et comme pécheur, de se tenir en sa présence, et de régler les choses avec Lui en vue de la mort et du jugement à venir, et de ramener la vie, par sa propre puissance, là où régnait la mort. La base de sa position était la nature humaine en tant que créature. Mais il a appris que Christ mourut, Lui juste pour les injustes, et que la foi identifie le pécheur avec Celui qui mourut sous le châtiment dû aux pécheurs. Tout ce qu'il avait et tout ce qu'il était, a trouvé sa réponse et sa fin dans la mort de Christ. Une divine, indissoluble, association du vieux Moi, et de tout ce qu'il avait ou était, avec la mort de Christ le Fils de l'Homme sous le jugement pour moi, est le terme, la fin de ce Moi. « Je *vis*, non pas moi pourtant (le moi *qui* prit fin dans la mort du Fils de l'Homme sous le jugement), mais Christ qui vit en moi ».

Les croyants incrédules d'aujourd'hui connaissent peu de la mort de Christ *dans ce sens-là*, comme la Mer Rouge entre l'Israël de Dieu dans le désert et l'Égypte. Ils ont oublié que c'est « après avoir fait par Lui-même la purification de nos péchés », que c'est alors (et non pas avant) que Christ « s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux ». Ils ont laissé écouler que « nous avons été sanctifiés par l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes » ; que Celui-ci, après avoir offert un seul sacrifice pour les péchés pour toujours (pour ce qui est de sacrifice expiatoire) « s'est assis à la droite de Dieu » ; – Il s'est reposé de toute offrande ultérieure, et s'est assis ; – « Car par une seule offrande, Il a rendu parfaits, à perpétuité, ceux qui sont sanctifiés ». Sûrement, si, au lieu de regarder au vrai tabernacle que le Seigneur a dressé, et non pas l'homme, et de se juger eux-mêmes et leurs sentiments, conformément à ce qui se trouve dans le déploiement de la miséricorde de Dieu dans les cieux ; si, dis-je, au lieu de faire cela, quelques-uns sont absorbés dans ce qui se passe au-dedans d'eux-mêmes, et ainsi laissent écouler le déploiement de miséricorde dans les cieux, substituant aux voies de Dieu en miséricorde, la conduite de Dieu en gouvernement à l'égard de son peuple sauvé, il y a grand danger et juste motif pour nous d'être dans l'incertitude à leur sujet. Quoique sans intention de leur part, ils ne se servent pas moins dans la pratique, de la mort de Christ comme du moyen de se placer dans une position de jugement, et en dehors de la position de liberté et de paix de l'autre côté du jugement.

Pour ce qui est de la portée sur le croyant, par grâce, de la croix du Seigneur Jésus Christ, nous la trouvons expliquée en Rom. 6:6, et Gal. 2:20.

Ainsi que nous le verrons, la pensée que nous présentent ces passages, n'est pas celle que nous portons la croix aujourd'hui (quoique cela, sous un autre rapport, comme peuple sauvé, puisse être enseigné ailleurs) ; mais ce qui nous est présenté, c'est l'estime que Dieu fait de « notre vieil homme », la manière dont Dieu l'a traité, une fois pour toutes, lorsque Le Juste se tint autrefois devant Lui comme représentant les plusieurs injustes, et porta notre jugement à notre place.

<« Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec Lui, afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché » (Rom. 6:6).

« Je suis crucifié avec Christ, mais je vis – non plus moi, mais Christ vit en moi ; et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis dans la foi, la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même pour moi » (Gal. 2:20).

La croix était un châtiment honteux et cruel ; et lorsque Dieu donna ses lois à son peuple d'Israël, il établit une autre manière de mettre un pécheur à mort, et stigmatisa la croix en disant : « Maudit est quiconque est pendu au bois » (Deut. 21:23). De quelle manière merveilleuse Il avait ainsi en grâce anticipé une voie par laquelle sa propre miséricorde se répandrait en faveur d'un peuple rebelle ! Nous pouvons voir cela en Gal. 3:10-13. « Tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de la loi, sont sous malédiction ; car il est écrit : Maudit (est) quiconque ne persévérera pas dans toutes les choses qui sont écrites au livre de la loi pour les faire. Or, que par la loi personne ne soit justifié devant Dieu, (cela est) évident, parce que le juste vivra de la foi. Mais la loi n'est pas sur le principe de la foi, mais, celui qui aura fait ces choses vivra par elles. Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous, car il est écrit, « Maudit est quiconque est pendu au bois ». Tous ceux qui sont *sur le principe de la loi* sont sous la malédiction, parce qu'elle maudit tous ceux qui ne la gardent pas, et que nul ne peut la garder : mais Christ a porté la malédiction en son propre corps sur le bois. Mais, alors, si Celui qui méritait toute bénédiction quand il était notre substitut dans le jugement, a été ainsi traité, nous – le vieil homme – (c'est-à-dire ce que nous étions, et ce que notre corps est) y avons trouvé exprimée sur lui l'estimation que Dieu en fait – Dieu l'a traité, quand nous étions représentés par son Fils, d'une manière qui montre l'estimation qu'Il en fait, c'est-à-dire, qu'Il fait de nous selon notre relation avec Adam. La crucifixion et la mort ne sont pas nécessairement identiques ; un homme pouvait être sauvé de la mort quoiqu'il eût été exposé publiquement à la honte devant Dieu et les hommes, et qu'il eût été cloué à une croix ; aussi, Christ n'a-t-il pas été seulement cloué à la croix, et n'y a-t-il pas fait seulement des expériences, comme si, au lieu d'être le Prophète, le Sacrificateur, et le Roi fidèle que Dieu prenait plaisir à honorer, Il avait été quelqu'un dont les péchés et les iniquités surpassaient en nombre les cheveux de sa tête, et comme s'Il ne pouvait pas regarder en haut – Son cri avant qu'il mourut fut, « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » – mais, outre cela, Il a donné sa vie en rançon pour nous.

L'estimation que Dieu fait de notre vieil homme, du « Moi » qui a été crucifié avec Christ est assez claire ; et c'est une bonne chose pour ceux dont les goûts et les pensées sont formés dans leur communion avec Dieu, de voir son estimation de ce qu'ils étaient quand il les trouva. Un peu plus de mépris et de dégoût pour notre propre

vieux moi, et pour l'homme en lui-même, ne serait nullement en nous une chose mauvaise. La manière dont Dieu a traité notre représentant, nonobstant toute sa perfection personnelle, a montré ce qu'Il pense de *moi*, et cela peut suffire pour former et fixer ma propre opinion.

Il est nécessaire qu'un chrétien ait les mêmes pensées que Dieu à l'égard de son vieil homme – de son ancien moi. Dieu a exprimé ses pensées d'une manière qui n'a rien d'ambigu ; elles ont été fortement exprimées : mais, si elles ont été exprimées avec force, quelle circonspection dans la manière dont Dieu les a exprimées ! Le propre Fils de Dieu crucifié, afin qu'on pût voir sur Lui, pendant qu'Il portait, en amour dévoué pour nous, le jugement qui nous était dû, ces pensées de Dieu concernant ce que nous étions par nature ! Et qu'on remarque bien, que, de même que Dieu, pour notre consolation et notre salut, tient notre vieil homme pour crucifié avec Christ, de même Il nous invite aussi à le tenir pour tel.

« Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec Lui, afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché. Vous aussi tout de même tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché » (Rom. 6:6, 11).

Paul connaissait la puissance qu'il y avait à prendre ainsi Dieu au mot ; et quelle force la foi par laquelle il disait, Je suis crucifié avec Christ (Gal. 2:20), ne lui donnait-elle pas !

Au lieu de cette simplicité et de cette fermeté de foi, qui en Paul tenait pour vrai ce que Dieu déclarait, et en dépit de l'expérience et des sentiments, ajoutait foi à la déclaration de Dieu, et, par conséquent, agissait d'après elle, nous sommes enclins à tout changer. Paul prenait la manière de voir de Dieu, et agissait d'après ceci – d'après la manière de voir de Dieu – que « notre vieil homme est crucifié avec Christ, afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché ». Paul tenait que Dieu était véritable en cela et agissait en conséquence. Il se tenait lui-même pour avoir été « crucifié » et pour « être mort véritablement au péché », et agissait en conséquence ; car il savait *qui* avait dit : « Car le *péché n'aura* pas d'empire sur vous ». Au lieu d'une foi pareille à ceci, nous trouvons de nos jours qu'il n'y en a que peu qui reçoivent et tiennent ferme ce que Dieu a dit touchant le fait que le vieil homme a été crucifié et qu'il est mort même dans la portée de cette doctrine à l'égard de leur justification ; et il y en a moins encore qui le reçoivent et le tiennent quant au principe du péché en eux.

Maintenant la chose difficile *n'*est *point* que la foi donne les résultats de la foi, car les résultats de la foi découlaient aussi naturellement de la foi dans le cas de Paul, que les résultats de l'incrédulité, aujourd'hui, découlent naturellement de l'incrédulité. Paul se tenait lui-même pour crucifié et mort, parce que Dieu disait qu'Il le tenait pour tel, par Christ – et le péché n'avait pas d'empire sur Paul. De nos jours, les chrétiens reconnaissent la croix et la mort de Christ comme la seule porte du repos, mais ils ne tiennent pas que, pour ce qui tient au châtiment dû et à la puissance du péché en eux, ils sont morts par la crucifixion et la mort de Christ, et ainsi ils continuent à douter et à pécher. La difficulté ne consiste point dans la connexion entre la foi et les bonnes œuvres, ou entre l'incrédulité et les mauvaises œuvres ; la connexion est naturelle et assez facile dans les deux cas. Non ; voici plutôt où sont les difficultés : laisser Dieu être véritable et tout homme menteur ; croire Dieu et nous confier nous-mêmes implicitement à Lui et à sa main.

Quelle différence entre être crucifié avec Christ (comme en Matt. 27:44 ; Marc 15:32 ; Jean 19:32, nous lisons que deux larrons furent crucifiés sur le calvaire, quand le Seigneur fut crucifié) et cette bénédiction d'être crucifiés avec Christ, par grâce (Rom. 6:6 ; Gal. 2:20) !

Dans le premier cas (précisément comme dans la crucifixion du Romaniste, et des autres religions charnelles qui se proposent de punir les corps des hommes pour les péchés de leurs âmes) toute la peine du monde tombe sur la chair de péché : dans le dernier cas, elle est tombée toute, et tombée dans des temps qui sont passés – la rétribution qui nous revenait justement – sur l'innocent Jésus, qui a porté nos péchés en son propre corps sur le bois.

Voilà sur Rom. 6:6, et Gal. 2:20, et sur le croyant un avec Jésus, et qui doit tenir son vieil homme et son ancien moi sont tenus par Dieu comme crucifiés avec le Christ Jésus.

La croix de Christ m'a marqué (dans tout ce que j'étais en tant qu'homme tombé) comme d'un stigmate ; mais, par contre, sa mort m'a affranchi, sur le champ, de la peine due au péché, et de la liberté de continuer de pécher. Puissions-nous agir en conséquence !

3e partie : Ensevelis avec Lui – Rom. 6:4 et Col. 2:12

Nous avons donc été *ensevelis avec Lui*, par le baptême pour la mort.

Ensevelis avec Lui dans le baptême.

Ce qui est enseveli est ôté de devant les yeux. Dieu a, dans sa grâce, révélé, et la foi a reçu le témoignage que tout ce que nous étions a disparu de la vue, par notre association avec le Seigneur qui mourut. Moi, non pas moi pourtant, mais Christ qui vit en moi, telle est l'expression dont se servit Paul en parlant de l'énergie qui agissait en lui comme Apôtre. Mais que cela fût vrai de lui, en tant que Paul, il y avait eu à pourvoir au cas de Saul. Il avait eu à dire auparavant comme parlant de *celui-là*, « je suis (ou j'ai été) crucifié avec Christ » ; ce fut là son sort et sa fin

en tant que Saul. La lumière d'un Christ vivant, ressuscité et monté en haut, avait brillé sur son âme, et il apprit que la grâce considérait tout ce qu'avait été Saul, tout ce qui était de Saul, comme tellement identifié avec ce Christ, que la fin de tout cela, en fait de mort et de jugement, était estimée de Dieu comme étant là – en Christ crucifié. Si Dieu l'estimait ainsi, il ferait de même ; et, en conséquence, il dit, « Je suis (ou j'ai été) crucifié avec Christ ». Mais si le chapitre relatif à Saul contenait cette vérité bénie, le chapitre relatif à Paul continuait par un, « Mais je vis, non pas moi pourtant, mais Christ vit en moi ». Mais il y avait cette très miséricordieuse provision à noter, quant à Saul, non pas moribond, mais défunt – à noter la louange de la grâce qui voyait que la gloire de Dieu le requérait, et qu'il fallait cela pour la consolation de la personne ainsi trouvée et bénie – savoir, que le mort était aussi enseveli, ôté de la vue par la grâce de Dieu par Christ – enseveli avec Lui par le baptême. « Ensevelir nos morts de devant nous » est parfait en son temps et à sa place.

Abraham, et Isaac, et Jacob, et Joseph sentirent cela, et, par la foi, virent Dieu en rapport avec leur lieu de sépulture. Dieu vit d'avance le tombeau où le corps de notre Seigneur devait reposer, comme nous le montre Ésaïe 53. Des hommes pieux emportèrent aussi Étienne à son sépulcre ; et la sagesse et la grâce divines ont pourvu à un tombeau pour le « Moi » qui fut Saul le persécuteur, et pour le « Moi » quelconque, trouvé mort dans les offenses et dans les péchés, qui trouve grâce pour la vie éternelle. La foi pouvait maudire un tel être – elle pouvait le percer de part en part de ses foudres – elle pouvait faire voir qu'il n'y avait de vie en aucun de ceux qui se tenaient aux pieds de la Montagne de Sinaï, et que la mort morale régnait dans chacun d'eux et chez tous ; – mais Moïse ne pouvait ni tuer ni mener à une fin la vie de quelqu'un comme Saul, ni lui donner une vie nouvelle. Mais Christ lui a assuré pleinement tous les avantages de la mort – lui a transféré Sa propre mort dans toute sa plénitude – a partagé avec lui la croix dans tout son fruit – et se déclare lui-même le lieu de sépulture. Ensevelis avec Lui par le baptême pour la mort ; ensevelis avec Lui dans le baptême.

Toutes ces choses appartiennent à la foi, et par conséquent, sont ratifiées aux individus par la foi, et c'est par la foi que les individus en jouissent. Ce *peut* être vrai individuellement de chaque membre d'une famille ou d'une communauté, que cette famille ne se compose que de trois membres, comme un homme, sa femme et un enfant, ou que la communauté soit aussi nombreuse que l'est l'église de Dieu ; – **mais** ces choses ne sont pas vraies de la famille, ou d'une communauté quelconque, comme telle. On ne saurait dire d'aucune famille, d'aucune communauté comme telle, qu'elle est « crucifiée, morte et ensevelie, en Christ ». Dire que l'église est morte, crucifiée et ensevelie avec Christ, serait une proposition absurde ; et si elle signifiait quelque chose, elle signifierait quelque chose de bien éloigné de la vérité. C'est vrai cependant de tout membre de l'église, quant à ce qu'il était ; et Dieu tient quiconque croit, pour crucifié, mort et enseveli avec Christ, pour ce qui est du vieil homme ; et la Parole nous commande de tenir cela comme la mesure et l'estimation que Dieu fait du moi en nous, en tant que formés ainsi en Christ – le crucifié.

« Être comme Dieu, connaissant le bien et le mal », c'est la folie pratique de notre « Moi » tombé, la croix pour Son Christ, est l'équivalent, selon Dieu, de cette folie en nous. Ainsi agit-Il, quand Il agit envers Christ selon son estimation de nous – c'est ainsi qu'Il a flétri comme d'un stigmate notre *moi*, notre sagesse si contente d'elle-même, et notre amour du pouvoir.

Voilà donc pour ce qui concerne le « Moi » qui était, et était envisagé comme se trouvant sur son propre fondement en tant que créature, sur les mérites et l'être de ce qu'il est, et est trouvé en *nous-mêmes* et de *nous-mêmes* devant Dieu. Par grâce Dieu a dit de tout *cela*, « crucifié avec Christ, mort avec Christ, enseveli avec Lui ». L'estimation que Dieu fait de ce que chacun de nous était, le jugement de Dieu sur cela, et l'acte par lequel Dieu l'ôte, pour ainsi dire de devant les yeux, nous sont présentés dans la crucifixion, la mort et la sépulture du Seigneur. Ce qui était vrai de nous moralement, a été visité sur Lui d'une manière pénale. Dieu nous identifie tellement, nous tient tellement (dans tout ce que nous étions et avions de nous-mêmes) pour un avec Christ dans sa crucifixion, sa mort et sa sépulture, que nous pouvons compter que c'est accompli, et que comme croyants nous sommes tenus de le faire. Dieu, qui appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient (Rom. 4:17) est Celui avec lequel nous avons à faire. Il l'a compté ainsi : qui Lui dira, Que fais-tu ? ou, Qu'est-ce que tu as fait ? Ses droits sont-ils limités ? Son pouvoir est-il restreint qu'Il n'ait pas le droit de faire comme il Lui semble bon, ni le pouvoir d'accomplir ce qu'Il veut ? Non : mais plutôt, Il a parlé et ne le ratifiera-t-Il point ? Si ce n'eût été pour tenir dans sa grâce quiconque croit, pour un, selon tout ce qu'il avait ou tout ce qu'il est, pour un avec Christ, Christ n'aurait jamais été crucifié, ne serait jamais mort ou n'eût jamais été enseveli. Mais Il a été crucifié, mort et enseveli ; et la foi dit, « Et je suis crucifié, mort et enseveli avec Lui ».

La grâce divine est merveilleuse en puissance et en sagesse. Elle a fait que la mort et le jugement, qui sont en perspective *devant* l'homme dans l'avenue de la vie humaine, se trouvent dans une place rétrospective *derrière* le croyant dans le cours de la grâce. La grâce a su aussi comment substituer la mort du seul innocent et du seul juste, et le jugement sur la croix de Celui qui doit juger les vivants et les morts, à la place du pécheur qui croit et à la place du jugement du coupable qui s'accuse lui-même. Et non seulement la grâce a ainsi répondu par anticipation aux besoins du pécheur qui croit, mais elle a aussi dans la même et unique délivrance par la crucifixion, la mort et l'ensevelissement avec Christ, éteint tous les vieux comptes, toutes les vieilles dettes de famille. Il y avait un compte à régler en jugement à cause de la rébellion du premier chef de la famille ; un autre, à cause d'une nature en état de corruption provenue de lui – mise à l'épreuve, comme elle l'avait été, de toutes sortes de manières depuis la chute d'Adam, et toujours néanmoins se trouvant rebelle. La grâce a répondu à tout cela, a annulé tout cela : car si la peine portée par le Fils de l'Homme sur la croix a été portée parce qu'Il était identifié avec des personnes dont le cas appelait le jugement, parce qu'Il a été substitué à elles dans le jugement, il a été pourvu à

tout ; et la foi peut dire, « Je me tiens moi-même (tout ce que j'étais, comme simple créature, comme descendu d'Adam) pour crucifié, mort et enseveli ; et toute l'affaire est terminée pour moi, du moins, parmi les hommes, parce que Dieu a dit que c'est la fin de toute l'affaire avec Lui pour quiconque croit.

Si un homme ne se tient pas lui-même pour crucifié, pour mort, pour enseveli avec Christ, où est sa foi – où est son intelligence de ce que Dieu tient pour vrai à l'égard de quiconque croit ? J'insiste là-dessus, 1° parce que je connais, par l'Écriture, et aussi par l'expérience, les besoins de l'âme et de la conscience du pauvre pécheur devant Dieu. Il n'y a pas de *mesure* du moi – c'est-à-dire, de mesure divine et parfaite – capable de satisfaire l'âme dans la présence de Dieu, parce qu'elle a satisfait Dieu lui-même – sauf la croix du Christ Jésus ; il n'y a pas de *fin* pour le moi, sauf la mort du Christ Jésus ; il n'y a pas de lieu de *sépulture* pour le moi, à moins que ce ne soit le Christ Jésus Lui-même ; et 2° parce que à moins qu'un homme n'ait dit « mort », comment peut-il dire « Je suis de nouveau vivant » ? Ceci nous mène au terme de la première partie de notre sujet.

Je désirerais placer devant ma propre conscience et celle de mon lecteur, cette question – Jusqu'à quel point la conscience, dans la solitude secrète de la présence de Dieu – là où elle pense à la justice, à la tempérance et au jugement éternel à venir – connaît-elle ces choses comme *réelles* et existantes, selon les pensées que Dieu a de nous et de nos propres pensées de nous-mêmes ?

Crucifiés,
Morts et ensevelis,
avec Christ.

4e partie : Vivifiés ensemble avec Christ – Éph. 2:4, 5, et Col. 2:13

Dans les trois articles précédents, nous avons examiné ce que le Saint Esprit nous enseigne dans l'Écriture, relativement à la provision faite par Dieu pour faire face à tout le mal de notre vieux premier moi de nous-mêmes, envisagés dans notre nature déchue et selon notre descendance d'Adam. En Christ il y avait la vie ; et l'œuvre de Christ fut telle, que par elle Dieu put faire face (leur faire face et les mettre de côté) à toutes les conséquences de ce qu'Il trouve qu'il y a en nous par nous. *Crucifiés avec Christ ; morts avec Christ ; ensevelis avec Christ,* sont trois bénéfices bien précieux que nous recueillons de l'humiliation du Seigneur. Quelle épitaphe, digne du Dieu de toute grâce, à mettre sur Saul le persécuteur, et ses pareils, quand, par grâce, ils viennent à croire : « Crucifiés, morts, et ensevelis avec Christ » ! D'autre remède, d'autre refuge – il n'y en avait, il n'y en a, il ne saurait y en avoir, pour un fils ou une fille d'Adam ayant hérité de lui la perdition, aucun que celui qui est présenté ici. Mais la pensée de Dieu n'était pas seulement de nous rencontrer dans notre mal, et de nous délivrer de ses conséquences terribles ; – l'amour qui jeta les yeux sur nous quand nous étions dans nos péchés (et quand nous étions des enfants de colère jeta les yeux sur nous et pensa à s'interposer entre nous et les fruits de nos péchés, par l'œuvre de Christ), cet amour avait en lui une longueur et une largeur qui ne pouvaient se déployer pleinement dans les limites de notre misère ; mais nous ayant aimés, en dépit de ce que nous étions, et ayant pleinement fait face à tout le mal, à ses propres dépens, cet amour a pris pour lui-même une arène qui est assez vaste pour qu'il puisse y faire voir toute son étendue. Le Fils de Dieu s'est associé comme Fils de l'Homme, avec toutes les circonstances de notre misère, a été exposé à l'ignominie à notre place sur la croix ; est mort là à notre place et a été enseveli. Tel fut son sentier ici-bas : obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix. « Il est mort pour nos péchés selon les Écritures ; et – Il a été enseveli » (1 Cor. 15:3, 4). Mais « Il est aussi ressuscité d'entre les morts, etc » et, comme nous le verrons, Il nous a associés avec Lui dans toutes les phases de sa carrière d'honneur et de bénédiction dans le ciel. En s'associant Lui-même avec nous, Il eut à souffrir pour nous : en nous associant avec Lui-même. – Oh ! de quelles riches bénédictions Il nous rend participants et possesseurs en Lui ! Ce sont elles que nous voulons considérer maintenant.

« Mais Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés avec le Christ » (Éph. 2:4, 5).

« Et vous lorsque vous étiez morts dans vos offenses, et dans l'incirconcision de votre chair, Il vous a vivifiés ensemble avec Lui » (Col. 2:13).

Remarquez d'abord ce que nous étions, selon que l'établissent ces deux passages. Morts dans les offenses et les péchés – ayant marché autrefois selon le train de ce monde – lequel est caractérisé comme étant selon le prince de l'autorité de l'air – l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance – entre lesquels aussi nous avons tous conversé autrefois, dans les convoitises de notre chair, accomplissant les volontés de la chair et des pensées ; et nous étions par nature des enfants de colère comme les autres. Remarquez-le. La mort dans les offenses et dans les péchés ; une marche selon le siècle de ce monde (en inimitié contre Dieu et contre le Père) ; un siècle où tout se fait par l'énergie de Satan, qui a autorité sur les rebelles ; une conduite habituelle caractérisée par les convoitises de la chair, les volontés de la chair et des pensées ; enfants de colère : voilà dans quel lieu, dans quelle condition la grâce nous a trouvés, si nous pouvons ajouter foi à l'Épître aux Éphésiens. Et l'Épître aux Colossiens ne nous présente pas un tableau plus favorable, qu'il s'agisse des Juifs ou des Gentils. Mais tandis qu'il ne pouvait pas trouver de réponse dans un pareil état de choses, considéré en la présence de Dieu, Dieu a fait voir qu'il se trouvait une réponse en lui-même : Il était riche en miséricorde et aussi en puissance. Si l'objet sur lequel Il portait ses regards était le contraste même de ce qu'il aimait, de ce qui faisait ses délices dans le Christ Jésus, il pouvait toutefois montrer sa compassion et sa miséricorde – miséricorde et compas-

sion envers ce qui était en contraste avec Lui-même et avec sa propre beauté morale comme elle trouvait son expression dans le Christ Jésus – Il pouvait sauver le pécheur ; cependant, dans l'acte même qui le justifiait d'agir de cette manière, il donnerait la parfaite expression de sa propre puissance, et en même temps de sa haine contre le péché. Son Fils, son Fils unique, prendrait, comme Fils de l'Homme, la place due pénalement au pécheur, et porterait en son propre corps sur le bois le parfait jugement dû au péché. Substitué au pécheur – Lui (le Juste en lieu et place de plusieurs injustes) a porté le péché en son corps sur le bois. En faisant cela Il s'est montré en parfaite sympathie avec le divin et céleste conseil de miséricorde de son Père – Il est devenu obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix. Le jugement est passé ; bien passé par Christ, tout seul – tout ce que Dieu pensait, sentait, savait, être dû au péché en sa présence. Celui qui a passé par ces souffrances (qui nous étaient dues selon la justice, mais nous auraient plongés dans l'enfer pour l'éternité), est maintenant de nouveau vivant. Car si la justice divine a parfaitement exprimé son jugement et son action contre moi, mon péché et mon iniquité, lorsque Christ s'est présenté pour être puni à ma place [11] – la justice divine avait *aussi* à s'exprimer, si elle voulait être claire et nette, au sujet tant de la gloire personnelle que de la gloire essentielle de Celui qui pouvait accomplir une œuvre pareille – Dieu l'a ressuscité des morts et lui a donné la gloire, en sorte que notre foi et notre espérance fussent en Dieu. Il L'a ressuscité d'entre les morts et L'a placé à sa droite dans les lieux célestes bien au-dessus de toute principauté et autorité, et puissance, et domination, et au-dessus de tout nom qui se nomme, non seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir. Et il a assujetti toutes choses sous ses pieds, et l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'Église qui est son corps, et la plénitude de Celui qui remplit tout en tous (Éph. 1:20-23) ; Dieu L'a haut élevé et Lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes et terrestres et infernaux, et que toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur à la gloire de Dieu le Père (Phil. 2:9-11).

Le Chef de toute principauté et autorité (Col. 2:40). Oui, il en est ainsi : Celui qui fut l'Homme de douleurs, est maintenant assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux, couronné d'honneur et de gloire ; et, comme Seigneur de tous et établi Juge des vivants et des morts, Il sait comment appeler un pauvre pécheur, un Saul de Tarse ou un Jean de Bedford, et placer devant lui et en lui le contraste entre –

Il sait très bien comment placer sa propre mort et ses propres souffrances merveilleuses devant l'âme d'un pauvre pécheur qui mérite le jugement éternel, et montrer lui-même, établi pour Juge des vivants et des morts, comment la grâce L'a donné lui-même comme une victime, afin que tous ceux qui croient puissent, en acceptant le jugement qu'Il a porté comme ayant été à la place de leur propre, échapper eux-mêmes au jugement. Et que dira le pauvre pécheur ? Dieu veut-il réellement reconnaître que le Juge a porté la peine du prisonnier ? Le Juge attend-il comme en un temps agréable, de voir quel effet aura un pareil message sur le cœur d'un misérable perdu ? Oh ! la nouvelle n'est que trop bonne ! quoique, béni soit son nom, elle n'est pas moins vraie que bonne. C'est accompli ! Je m'incline devant la parole bénie de la grâce de Dieu, par Christ, proclamée au premier des pécheurs. Par grâce, elle m'a atteint ; par grâce elle a soumis mon âme. Qu'il en soit ainsi ; que Dieu soit juste, et qu'il me justifie moi pécheur. Qu'Il ait la gloire d'avoir imputé tous mes péchés à Jésus ; qu'Il ait la gloire d'avoir trouvé le moyen, par ce Fils, de me tenir pour crucifié avec Lui, pour mort avec Lui, pour enseveli avec Lui. Que Dieu mette ainsi honneur et gloire sur l'œuvre de son Fils, accomplie pour nous ; cette œuvre par laquelle Il fait face à tout ce qui nous appartenait comme étant dans la nature humaine déchue, et par le moyen de laquelle il fait disparaître tout cela.

L'œuvre de Christ pendant qu'Il était sur la terre était *pour* nous – et nous est *imputée.* Lui, le Fils de l'Homme, l'Agneau de Dieu, il fut crucifié, il mourut, et fut enseveli. Dieu *tient* que tout ce qu'un Saul de Tarse, un Jean de Bedford, et leurs pareils, avaient et étaient, trouve sa réponse dans la crucifixion, la mort et la sépulture du Seigneur Jésus ; c'est-à-dire, quand eux, les premiers pécheurs, ils viennent à croire. Toutefois, cela leur est *compté* ainsi. Mais les autres parties de la bénédiction ne sont pas *simplement* imputées, mais elles renferment en elles quelque chose de réel, d'essentiel. Être vivifié avec Christ est quelque chose de plus que ce qui est simplement *imputé.* Christ dans toute sa perfection, fut crucifié, mourut et fut enseveli. Dieu m'*impute* dans toute mon imperfection et tout mon mal positif, le plein bénéfice de cela. Lui, Christ, le Juste, a enduré tout cela, selon le bon plaisir de Dieu *pour* moi, injuste, *et à ma place.* Dieu m'impute tellement cela, que c'est Son épitaphe pour moi, conformément à ce que j'étais. Mais cette épitaphe ou inscription sur la tombe ou le lieu de repos final du vieil homme en moi, est encore un Christ parfait – parfait quoiqu'Il porte (déploiement de sa perfection) les marques

[11] Le jugement fut parfait, même jusqu'à ce point, qu'il fut montré sur la croix que le péché ne pouvait venir en la lumière de la présence de Dieu. Il n'était pas possible que les péchés de l'homme, qui n'est que d'hier, et dont le souffle est dans ses narines, fussent portés, même par imputation, par le parfait Serviteur de Dieu, le Fils de l'Homme, et que, en même temps, Celui-ci jouît de la clarté de la face de Dieu : la parole si solennelle « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » prouve l'éternelle impossibilité que Dieu et le péché se rencontrent, pour ainsi dire. Mais cet Être infini qui était là, but la coupe de colère qui nous était due ; et la colère même qui vint, par grâce, sur Lui, ne fit que donner à sa perfection l'occasion de se déployer. Abandonné de Dieu, Il ne voulut pas abandonner Dieu, Il ne L'abandonna pas : mais, au contraire, ainsi que le psaume 22 nous le montre, Il justifia les voies de Dieu à son égard, disant qu'elles étaient toutes justifiées vu la place qu'Il avait prise en grâce. Après que la colère du Dieu Infini contre le péché de la créature finie avait été pleinement déclaré, comment aurait-il pu se faire que Dieu n'exprimât pas ses pensées à l'égard de Celui (le compagnon de Jéhovah) qui pour l'amour de la miséricorde s'était présenté et avait porté la colère – et en justifiant la justice et la miséricorde, avait été obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix – et donné sa vie en rançon pour nous ?

du jugement qu'Il subit jadis pour moi. Toutefois le *moi* qui mérita d'être stigmatisé de Dieu, je ne le suis plus actuellement en *Lui.* Ce que Dieu *compte,* la foi le *compte* aussi ; et ainsi nous tenant nous-mêmes pour morts pénalement au péché, nous comptons que nous avons cessé d'agir dans le péché, et non pas seulement que nous avons à cesser de le faire. Maintenant il y a, en un certain sens, un contraste avec cela dans ce qui suit ; car la **« vie »** est une chose très positive, très réelle. Et la vie ne nous est pas *comptée* simplement, mais nous a été donnée d'une manière absolue à nous qui croyons, et est positivement possédée par nous en Christ, en même temps que nous en jouissons en nous-mêmes. Il importe d'avoir une vue claire de cette différence : arrêtons-nous y un moment.

Tout ce qui nous était dû comme pécheurs a été *compté* à Christ. Il en a porté le jugement et il garde encore les marques du jugement ainsi porté. Or, de même que nous voyons quelquefois sur les murs des chapelles et des églises une tablette érigée en mémoire d'une personne morte en un pays étranger et dont le corps y repose encore, de même on peut envisager ainsi, sous un point de vue, les marques de la passion qui restent encore et peuvent être vues par la foi en la personne du Seigneur. Mon méchant moi n'est point en Lui. La mémoire de toute ma culpabilité, de tout ce que Dieu avait contre moi, a trouvé jadis son lieu de repos définitif dans la personne de Christ quand Il but la coupe de la colère sur la croix. Et à présent lorsque, par la foi, je regarde à Lui, je vois en Lui, la relation authentique, le mémorial de ce qu'Il a porté à ma place. Ceci est de toute importance quand il s'agit de la question *comment* je puis, moi, en moi-même créature coupable, trouver la paix avec Dieu. Le Juste, Celui qui doit tout juger, a porté sur la croix le jugement qui m'était dû, à moi l'injuste. Je n'ai ni crainte ni doute sur la question, s'Il voudra ou non se souvenir de ses propres souffrances sur lesquelles il a fait trouver le repos à mon âme. Mais cela n'est pas tout. Non seulement c'en est fini du châtiment, du pouvoir, et de l'existence du vieil homme, mais il en est introduit un autre, un nouvel homme, ayant être, pouvoir et liberté, pour remplacer le vieil homme. Et ce nouvel homme est une chose positive, et une chose entièrement nouvelle. Adam dans la condition où il était en Éden, ne possédait pas ce que le plus faible croyant en Christ possède aujourd'hui : « Régénérés non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible par la parole de Dieu vivante et permanente » (1 Pier. 1:23). « La parole du Seigneur… cette parole qui vous a été annoncée » (v.25), est le moyen instrumental de la communication de cette chose, mais la chose communiquée est elle-même une chose *nouvelle.* Christ est le Donateur – « l'eau que je lui donnerai sera en lui une fontaine d'eau jaillissante jusque dans la vie éternelle » – une telle portion n'est pas de la nature humaine, mais est de Dieu. Et lorsque nous en venons aux Écritures, que trouvons-nous relativement à cette vie-là ? Premièrement : si Adam était une âme vivante, Christ est un Esprit qui donne la vie : « si le premier homme, Adam, devint âme vivante, le dernier Adam Esprit vivifiant » (1 Cor. 15:45). Ensuite, non seulement Sa gloire est décrite en ces termes : « Au commencement était la parole, et la parole était auprès de Dieu, et la parole était Dieu. Elle était au commencement auprès de Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, et sans elle rien ne fut fait de ce qui a été fait », mais aussi une autre gloire est sienne : « En elle était la vie ; et la vie était la lumière des hommes » (Jean 1:1-4). « Vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec Lui en gloire » (Col. 3:3-4). « Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est en son Fils » (1 Jn. 5:11). Je cite ces passages comme montrant que la « vie » est, pour nous qui croyons, non pas simplement l'ordre moral rétabli dans les éléments du vieil homme, mais quelque chose que ne possédait pas non seulement l'humanité déchue, mais aussi l'humanité avant la chute, telle qu'elle fut d'abord placée dans le jardin d'Éden ; quelque chose qui nous rend propres non pas seulement pour le ciel, son pays natal ; mais pour « la communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ » (1 Jn. 1:4). Mais l'Écriture nous donne de nombreuses instructions sur les détails en rapport avec ce sujet.

Ces paroles, « Vivifiés ensemble avec Christ » si nous pouvons le goûter et le voir, offrent beaucoup à notre attention. J'en ai entendu des expositions qui, tout en contenant beaucoup de vérité, et aussi de vérité précieuse, n'étaient pas des expositions de ce que renferme notre texte. Ainsi par exemple être « vivifiés ensemble avec Christ » ne signifie point que, *comme* Il fut vivifié Lui qui était mort et enseveli dans le tombeau, dans le jardin, *de même* nos âmes qui étaient moralement mortes deviennent moralement vivantes si nous avons cru. Si à l'expression « moralement vivantes » nous substituions l'expression « spirituellement aussi bien que moralement vivantes » cela serait vrai ; mais évidemment cela ne mettrait pas l'emphase sur les mots *ensemble avec.* Et une vérité pareille eût été mieux exprimée ainsi « avons été vivifiés quant à l'âme, comme Christ le fut quant au corps ». Notre passage ramène réellement à l'heure où Christ fut vivifié, et signale une gloire spéciale comme se rattachant à Lui quand il fut ainsi vivifié, et une gloire qui se rattache aujourd'hui au croyant. Ayant mis sa vie comme se substituant aux pécheurs, Il l'a reprise comme le second Adam, Esprit qui donne la vie, chef de race. Dans la rédemption, il n'*existe* rien devant Dieu ou ne sera trouvé stable, sauf ce qui procède de Christ. Il est le Rocher, Lui seul. Il fut frappé à mort. Mais les eaux vivifiantes, expression de la Vie qui était en Lui, qu'Il était lui-même, jaillirent en Vie – vie après la mort, vie qui était en elle-même au-delà de la mort et qui était manifestée telle par le fait qu'Il avait passé par la mort. C'était nécessaire pour la gloire de Dieu et pour la conscience du pécheur, qu'il fut pleinement satisfait aux outrages faits par le péché à Dieu, et au péché lui-même, par Celui qui seul pouvait le faire. Christ fit cela par sa mort. Mais sa mort ayant pourvu à tout ce qui concernait le péché passé, présent ou à venir – sa vie qu'il reprenait allait avec l'aveu de son caractère de Chef de race. Jamais vie ne découla si ce n'est de Lui. De quelle autre source pourrait-elle couler ? *Vivifiés ensemble avec Christ* ! Alors je dois revenir dans ma pensée, pour ce qui est de cette vie que je sais avoir dans le Fils, à Celui en qui est la vie ; et revenir à Lui, non pas seulement comme Celui de qui cela était vrai en tant que la Parole de Dieu – mais comme Celui de qui cela est déclaré par l'Écriture être manifesté comme vrai – *à l'heure même* où il fut vivifié en

tant que Fils de l'Homme, qui était mort mais ne pouvait pas voir la corruption. Une vue simple de cela change tout pour une âme qui croit, parce que cela ramène la pensée sur le moment et les circonstances mêmes que Dieu avait arrangés comme témoignage pour l'homme. Il savait qui son Fils était, et ce que son Fils était et voulait faire ; Il n'avait pas besoin, dans sa nature infinie, du développement et de l'accomplissement de ses plans et de ses conseils pour voir ce qu'il pourrait savoir et comprendre. Mais, dans sa grâce, Il a présenté, dans un temps et des circonstances qui sont appropriés à l'homme, de grands faits manifestes, de nature à faire appel à l'homme comme homme, et tels, que l'homme, quand il est sous la grâce et dans la lumière, peut en avoir l'intelligence. La crucifixion, la mort, la sépulture de Christ furent des faits manifestes, solennels. Accomplis par l'homme, et, en grâce et dans un but de miséricorde, permis par Dieu, ils dirent d'abord la méchanceté de l'homme, et, par la grâce de Dieu, sa fin pour le croyant. La vivification, la résurrection, l'élévation et la glorification de Christ sont aussi de grands faits manifestes, des actes accomplis par Dieu pour la confusion de l'homme pécheur et pour le salut du croyant. Et ils disent (oh ! de quelle manière bénie !) la source, pleine de toute bénédiction, d'où Dieu fait découler tous les privilèges, toutes les grâces dont Il nous comble.

Ai-je la vie éternelle ? Oui, dans le Fils. Comment est-ce que je le sais ? Premièrement, parce que Dieu identifie la foi et la vie d'une manière inséparable ; et, secondement, parce que je connais par la foi ces choses que la Parole déclare ne pouvoir être connues si ce n'est là où il y a la vie – la vie divine. Cette vie est dans le Fils et vient du Fils. Mais à quel moment du temps, à quelles circonstances la parole de Dieu me renvoie-t-elle comme au lieu de naissance, à la scène de la venue à la lumière pour la première fois, de cette vie qui est mienne ? À la vivification et à la résurrection d'entre les morts du Christ de Dieu, honoré de Dieu, quoique rejeté par l'homme. Il a été vivifié, et Il a été vivifié comme un Chef. Immédiatement je crois et comprends la parole – la tombe de Christ resplendit de lumière, non plus maintenant fermée et sombre comme le lieu de repos de Celui qui a été enseveli, mais ouverte et pleine de lumière (car le Fils de Dieu, la Parole, et le Jésus de Nazareth étaient là prouvés justement n'être qu'une seule et même personne) – que, c'est là la scène à laquelle la Parole me ramène. Je crains qu'il y en ait peu parmi nous qui reviennent simplement à cette scène comme à la scène d'où notre nouvelle vie a sa date et la manifestation de son origine. L'homme (nous-mêmes selon ce que nous étions) ne voulut de Christ à aucun prix. Dieu voulut l'avoir, et voulut l'avoir comme le second Adam – avec primauté et relation vis-à-vis de l'homme trouvé rattaché à Lui tant pour le ciel que pour la terre. Je n'ai pas besoin de dire que mon vieil homme ne fut point vivifié – il fut crucifié, il mourut, et fut enseveli avec Lui. Non, mais Dieu me communique une nouvelle nature, la nature divine ; et Il m'a donné avec elle pouvoir pour devenir un fils de Dieu, pouvoir pour entrer non seulement dans la jouissance des choses et des circonstances de Dieu, mais dans ses propres pensées et ses propres affections, et d'y entrer conformément à la manière dont elles ont été révélées, comme manifestées par Dieu manifesté en chair – par le Fils de l'homme ; par Celui qui, quoique Dieu sur toutes choses béni éternellement et le compagnon de Jéhovah, fut jadis, en effet et en vérité, l'homme de douleurs et sachant ce que c'est que la langueur – crucifié en faiblesse.

La parole « Vivifiés ensemble avec Christ » me donne trois vérités profondes : 1° la source de la vie, présentée selon la forme et les circonstances dans lesquelles il devait y avoir communication de la vie ; 2° que le trait principal, le plus marquant de la scène est la vivification de Christ du sein du tombeau. Dans le temps, au point de vue de l'importance, sous tous les rapports, quand Dieu parle, Christ doit avoir la prééminence, la première place – cela doit être ainsi ; 3° qu'il y avait une unité, quelque chose que Dieu et l'Esprit de Dieu ne voulaient pas briser en deux, dans la vie ainsi communiquée, dans la communication de la vie – d'abord pour le Christ, en tant que Fils de l'Homme, se réveillant du sein du tombeau dans lequel il était descendu afin de nous décharger de notre culpabilité, et en second lieu, pour le croyant déchargé de sa culpabilité ; une vie en nous pour Dieu.

Le Fils de l'Homme devait être trois jours dans le sein de la terre. Quant à voir la corruption, il ne le pouvait point – et il était aussi impossible qu'il y eût en Lui un changement moral quelconque. Mais il avait le pouvoir de laisser sa vie (et il la laissa) et le pouvoir de la reprendre (et il la reprit) ; car il avait reçu ce commandement du Père. Il laissa sa vie à notre place, il la reprit et nous en rendit participants.

Que le vieil homme et l'homme nouveau ne sont pas simplement des états d'un seul et même être à des époques différentes, c'est une chose évidente ; car, premièrement, ils coexistent – ils se trouvent tous les deux en moi croyant ; et, en second lieu, ils sont en contraste l'un avec l'autre : le vieil homme ne peut pas connaître et aimer Dieu – la nouvelle nature qui nous a été donnée de Dieu, aime Dieu ; le premier ne peut s'élever jamais plus haut que l'âme vivante – le second a été amené à l'existence en nous par Christ.

Les expressions « être dans la chair » et « être dans l'Esprit » (Rom. 8:9) se rapportent à la *position.* Nous ne sommes pas dans la chair (notre position n'est point selon la chair) mais dans l'Esprit (notre position est selon l'Esprit) si du moins l'Esprit de Dieu habite en nous. Mais, alors, quoique notre position devant Dieu soit selon l'Esprit, et cela, d'après le contexte, ne met évidemment pas la chair, le vieil homme, etc, hors de nous, il se trouve encore en nous ; mais notre position devant Dieu étant selon une relation formée avec Christ par la foi, par le moyen de l'Esprit, nous ne sommes point sous la culpabilité, et nous sommes tenus d'agir contre la vieille nature de laquelle nous ne retirons aucun avantage, et conformément à la nature nouvelle qui nous a été donné, par le moyen de la foi, relation et position avec Christ. La doctrine de l'Écriture est très simple et très claire, quoique, par manque de simplicité en nous-mêmes, nous la trouvions souvent pleine de difficultés.

Pour Dieu, l'unité qu'il y a entre le Fils de Dieu parfait et le Fils de l'Homme dans toute sa perfection, n'offre aucune difficulté ; – car Dieu était manifesté en chair. Pour Lui il n'y a pas non plus de difficulté à ce que cet Être bé-

ni communique, en tant que Fils de l'Homme, Esprit vivifiant, une nouvelle nature au pécheur ; pas de difficulté pour Lui à fournir ce qui rend capables, et cette nature, comme semence incorruptible, de demeurer dans un pauvre pécheur, et l'Esprit de Dieu de la servir – pendant que le péché demeure dans le corps du pécheur. La croix de Christ répond à la difficulté sous une forme ; l'intercession et le ministère du Souverain Sacrificateur le font sous une autre, et la puissance de Christ le fera sous une troisième. Mais cette nature introduite en nous par Christ ressuscité du tombeau, par le moyen de la foi, par la Parole, peut et veut supplanter avec toute sa propre supériorité de nature et de caractère, la vieille nature ; et finalement à la fin, quand nous aurons vu le Christ, elle ne laissera absolument pas de trace en nous de la vieille nature. Si, par un changement continu qu'effectue dans mon corps naturel le jeu de la vie naturelle, etc, mon corps est, comme on le dit, graduellement changé dans toutes ses molécules, *je* n'en reste pas moins toujours le même : je ne vois pas de difficulté, même pour mon propre esprit, à comprendre qu'une nouvelle nature d'un ordre plus élevé, peut m'avoir été donnée – une nature introduisant d'autres objets, d'autres motifs, d'autres affections et d'autres désirs ; et que sa coexistence en moi, pour un temps, avec l'autre nature peut amener pour un temps un certain état de lutte ; et que toutefois, à la fin, lorsque j'aurai vu Christ, elle peut être tellement rendue parfaite quant à sa possession à elle seule de moi, esprit, âme et corps, qu'il ne reste plus un élément de la vieille nature dans son premier état, sans qu'il ait été néanmoins porté l'atteinte la plus légère à mon identité et à mon individualité.

Je ne dis pas ceci comme ayant une théorie à établir ; mais comme réponse aux questions et aux difficultés qui ont été soulevées par quelques-uns qui (avec l'idée de rester hommes de bien, et de conserver leur position simplement comme tels) ont repoussé le témoignage de la parole sur la nature divine par un – comment se peuvent faire ces choses ? Je reçois ce que l'Écriture dit, *parce que* Dieu le dit ; mais, en vérité, je ne puis voir dans ces choses des difficultés plus grandes que celles que présentent des vérités appartenant au domaine de la nature et de la providence ; ni aussi grandes que celles que le sens et l'orgueil de l'homme trouveraient aux sujets les plus élevés de la révélation – tels que l'incarnation, l'expiation, la rédemption, etc.

Selon 1 Jean 1:1-3, la vie éternelle qui était auprès du Père, a été manifestée en Christ. Mais le Fils de l'Homme avait le pouvoir de laisser sa vie et le pouvoir de la reprendre (Jean 10:18). Il est important de remarquer la différence entre la vie éternelle dans le Fils de Dieu comme en 1 Jean 5:11, ainsi que Jean 1:4 (en Elle (la Parole) était la vie) – et le Fils de l'Homme ayant le pouvoir de laisser sa vie, de donner sa vie en rançon pour plusieurs, et le pouvoir de la reprendre pour leur bénédiction. Le Fils de Dieu (le Fils unique de Dieu) a été donné de Dieu ; – mais le Fils de l'Homme a été élevé sur la croix. La vie éternelle était dans le Fils, dans la Parole, et elle nous a été manifestée dans le Fils de l'Homme ; la vie de cet homme Jésus pouvait être laissée – elle a été laissée comme une rançon pour nos péchés ; elle pouvait être reprise – elle a été reprise – et, de plus, c'est d'une manière différente et dans des circonstances différentes de ce que c'était avant sa mort que le Fils de l'Homme posséda la vie après sa résurrection. Sa naissance, comme un petit enfant, se fit en tant que Semence de la femme par l'opération du Saint Esprit couvrant de son ombre la Vierge Marie. Tel était le Fils de l'Homme, la Semence de la femme comme l'Homme de douleurs. C'est pourquoi cette chose sainte qui était née d'*elle,* fut appelée Fils du Très Haut, devenu de cette manière homme, le Fils de l'Homme, la Semence de la femme, l'Homme de douleurs. Mais après avoir laissé sa vie, en faisant l'abandon lui-même pendant que l'homme de ses mains criminelles le crucifiait et le tuait – Il la reprit sans aucune intervention comme il y en avait eu à sa naissance. C'était un acte qui est en dehors des limites du premier Adam, qui, s'Il eût été obéissant, ne fût jamais mort, n'eût jamais pu être en position de faire l'expérience de la résurrection. Il n'en était pas ainsi de Christ – Christ avait le pouvoir de laisser sa vie, et le pouvoir de la reprendre ; il fut vivifié de Dieu : mais en prenant une vie au-delà des limites et de la sphère du premier Adam, il la prit quant à sa forme et à ses circonstances conformément aux limites et à la sphère dans lesquelles il la prit ; c'est-à-dire dans les limites et la sphère d'une rédemption éternelle.

En se révélant à Saul, il révéla une gloire en Lui-même qui est Fils de Dieu et Fils de l'Homme et sur le trône du Père – une gloire qui communique une semence incorruptible à quiconque en qui elle brille. Or, cette bénédiction procède de Lui comme Fils de l'Homme ressuscité d'entre les morts et monté sur le trône du Père, mais assis et reconnu là comme Fils de l'Homme. Beaucoup se perdent ici dans leurs pensées, en ne voyant pas que la gloire du Fils envers nous est d'agir comme « le Second Adam, Esprit vivifiant ». Or, la semence incorruptible que je reçois, est reçue du Fils lui-même – elle est appropriée, dans l'ordre dans lequel elle est donnée (comme donnée de Celui qui porta mon jugement avant qu'il prît la position formelle de Vivificateur, et qui maintenant attend à la droite de Dieu que vienne pour Lui le temps d'être manifesté comme la Puissance de Dieu) à répondre à toutes les difficultés qui me concernent comme simplement homme en état de ruine et dans des circonstances ruinées ; à répondre, dis-je, à toutes les questions provenant de la forme et du mode de vie de l'homme ruiné. C'est une vie qui est aussi propre à entrer dans les choses de Dieu et de l'homme, que l'est la vie du Fils de l'Homme, qui est maintenant glorifié sur le trône du Père de la gloire que, comme Fils de Dieu, il avait auprès de Dieu avant que le monde fût. Elle est sa vie en moi, comme il est lui-même ma vie. S'il est ma vie et sa vie en moi, c'est selon Lui-même et non selon mon moi déchu, ruiné, et c'est selon Lui conformément à ce qu'Il est *maintenant,* ressuscité d'entre les morts parmi lesquels Il a été en raison de ce que j'étais et, dans ma nature ruinée, suis encore. Cette nouvelle nature est en nous en contraste avec la vieille. La première supplantera la dernière. Il peut, il doit y avoir maintenant lutte entre les deux. Le moi, créature, sur le terrain et dans la condition de la créature, ayant à faire avec Dieu comme Créateur dans un monde ruiné où Satan sait comment faire agir la chair contre Dieu, et la nature nouvelle mise en moi par l'Esprit de Christ au moyen de la foi, ayant un monde à elle, ainsi que des motifs et des objets particuliers à elle, ne peuvent qu'être en lutte. Mais la vieille nature peut être *tenue* par nous pour morte, parce que Dieu la tient pour telle à ceux qui croient, et nous pouvons marcher en nouveauté de vie. La

vieille n'est pas changée en la nouvelle et la nouvelle ne travaille pas non plus (pareille au levain) à remplir la vieille. La vieille a *encore* à être changée. La miséricorde et la grâce ne suffiraient pas pour cela, c'est-à-dire sans la *puissance* divine, et cette sagesse qui sait de quelle manière changer ce corps de notre abaissement afin qu'il soit rendu conforme au corps de la gloire de Christ.

Il y a, dans le temps présent, à se garder de deux erreurs sur ce sujet, si nous voulons retenir la vérité dans sa pureté. La vérité scripturaire sur ce sujet semble, en effet, se trouver entre deux extrêmes où l'erreur a pris position.

D'un côté, la religion des écoles a effacé les déclarations de l'Écriture, de telle sorte, que la précieuse vérité que nous sommes vivifiés avec Christ est réduite à une simple amélioration de la nature déchue. Dans cette théorie la nouvelle naissance n'est qu'un redressement de la vieille nature, et tout ce à quoi on vise ou on pense, c'est à rétablir dans le cœur, l'esprit et la vie, ce qu'Adam possédait en Éden. D'après elle la rédemption peut être la rédemption du péché et de l'enfer, mais elle n'est pas la rédemption pour placer dans la communion avec Dieu au moyen de la nature divine qui nous est donnée de Dieu par la foi.

De l'autre côté, il existe une autre erreur bien terrible, qui, si elle se glisse par les mailles d'un système, a pour conséquence les écarts du plus extravagant fanatisme. D'après elle les rachetés doivent posséder la toute-puissance, l'omniscience, l'omniprésence : et au lieu d'un seul Dieu (Père, Fils et Saint Esprit) il doit y avoir beaucoup de dieux. Car chacun des rachetés doit être Dieu, tout-puissant, connaissant toute chose, présent partout. Hélas ! qu'est-ce que l'homme ? Corrupteur de tout ce qu'il touche. Notre privilège, notre portion, notre bénédiction, comme rachetés, n'est ni selon Éden qui est passé, ni selon la gloire propre à Dieu et dont Dieu seul peut porter le poids. Le Fils de Dieu, Lui, est Dieu, essentiellement et éternellement Dieu, et comme tel est tout-puissant, connaît toute chose, est présent partout. Mais il a opéré un salut comme *Fils de l'Homme,* et, selon la gloire de ce nom, comme le second Adam, le Seigneur venu du ciel, il a ouvert un lieu, une sphère et une gloire appropriés à la nature que, comme tel, il nous a communiquée – une nature qui, tout en étant capable de goûter les choses, les pensées, les sentiments de Dieu lui-même, reconnaît toujours Celui de qui elle a découlé à nous, comme Dieu au-dessus de toutes choses béni éternellement, et nous reconnaît nous-mêmes, nous, qui sommes participants de sa grâce, comme quelque rapprochés de Lui-même que nous soyons, absolument et éternellement dépendants de Lui comme adorateurs et serviteurs. Si nous avons la vie, la vie éternelle, c'est conformément à sa source avouée et manifestée, savoir la vivification, du sein du tombeau, du Christ, du Fils de l'Homme venu du ciel – et le saint a cette précieuse parole pour son abri, sa sécurité – Vivifié ensemble avec Christ.

5e partie : De la vie avec Lui

Dans le dernier article sur ce sujet (p. 29$) nous considérâmes quelques-uns des témoignages fournis par le Saint Esprit dans l'Écriture, sur la vérité, que le croyant a été *vivifié ensemble avec Christ.* Les passages que nous citâmes alors nous conduisirent plus spécialement à considérer l'acte par lequel Christ reprit sa vie, et le moment où il le fit, comme l'acte et le moment dans lesquels *le lieu de naissance* (pour ainsi dire) de cette vie que nous, croyants, possédons en Christ, et tenons de Lui, est marqué pour nous. À la vérité, la teneur de ces passages limite dans une certaine mesure les pensées de l'Esprit à l'acte de *prendre la vie.* Mais il y a d'autres passages qui se rapportent à cette même vie, et dans lesquels la pensée n'est pas limitée à sa *réception, sa communication,* mais dans lesquels il s'agit plutôt de la possession de la vie elle-même.

Ce que je veux dire sera compris tout de suite par les esprits les plus simples, si on fait attention à la différence qu'il y a entre les deux verbes grecs zwopœvw et za'w qui sont exactement rendus en français par leurs équivalents « vivifier (ou *rendre* vivant) avec » et « vivre avec ».

Dieu nous a vivifiés (ou nous a rendus vivants) ensemble avec Christ, est ce que nous avons vu en Éph. 2:5 et Col. 2:13 ; c'est Dieu dans sa grâce qui a agi, et son Christ est celui en qui cette œuvre de notre vivification a été formellement effectuée pour nous, quand Il a repris sa vie. Voilà ce qu'enseignait notre dernier article. Que déjà nous possédons la vie en Christ – et que nous serons bientôt manifestés comme possédant nous-mêmes cette vie lorsqu'Il sera manifesté en vie, tel est l'enseignement contenu dans les passages auxquels nous arrivons maintenant. Ils nous font voir non seulement que nous avons été vivifiés avec Lui, mais aussi que nous participons d'une manière si manifeste à sa vie maintenant, que nous savons que, lorsqu'Il sera manifesté dans la vie à tous et qu'Il régnera sur tous, nous serons alors *manifestés* aussi avec Lui *dans la vie* (car nous participons déjà à sa vie, et nous le savons) et nous régnerons avec Lui. C'est à ces passages-là, d'une portée plus étendue que ceux de notre dernier article, que nous en venons maintenant. Ce sont :

Rom. 6:8. « Or, si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous *vivrons* aussi *avec* Lui ». Et

2 Tim. 2:11. « Cette parole est certaine, car si nous sommes morts avec Lui, nous *vivrons* aussi *avec* Lui ».

ROM. 6:8. « *Or*, *si nous sommes morts avec Christ*, *nous croyons que nous vivrons aussi avec Lui* ».

La doctrine du baptême, du baptême chrétien, c'est que Dieu a pourvu à un lieu de sépulture pour notre vieil homme ; il peut tenir le *vieil homme* de ceux qui croient, pour crucifié, mort et enseveli avec Christ. Le baptême chrétien est l'acte par lequel le croyant met son propre sceau à la vérité de cette divine doctrine – sa déclaration qu'il tient, par grâce, que la sépulture que Dieu propose, suffit parfaitement ; car le croyant peut se confier en

Dieu, qui, après avoir ressuscité son Fils, lui a donné la gloire, pour que notre foi et notre espérance fussent en Dieu. C'est pourquoi il tient ou compte qu'il est enseveli avec Christ par le baptême, pour la mort (Rom. 6:1-14). Mais si la foi peut compter que le vieil homme mourut avec Christ, parce que Dieu déclare qu'Il le compte ainsi, la foi est aussi occupée d'une autre vie. – « Nous croyons que nous vivrons aussi avec Lui ». Le *premier* grand point à remarquer ici est, qu'il y a une autre vie que la vie du premier Adam. Si tout ce que nous étions ou avions de nous-mêmes, du chef du premier Adam, est tenu pour être mort avec Christ – nous ne sommes pas sans vie – car, *secondement,* la vie de Christ prise par lui en résurrection, nous est donnée, richement donnée, comme tout le chapitre (Rom. 6*)* le montre. Remarquez qu'il ne s'agit pas simplement de notre existence future dans un autre monde que celui-ci – chose qui est, certes, véritable, mais qui n'est pas le grand point ici – mais plutôt de notre possession actuelle d'une vie, maintenant ensemble avec Christ – de la vie qu'Il prit, quand il ressuscita du tombeau, vie sur la possession certaine de laquelle actuellement par nous, l'Apôtre pouvait faire reposer notre obligation de vivre pour Dieu : tel est le sujet qu'il traite. Et que le lecteur remarque ici, en troisième lieu, quelques-uns des traits caractéristiques essentiels de cette vie, selon que ce contexte la présente. C'est une « vie éternelle » (ch.5:21) ; elle est ce par quoi nous pouvons « marcher en nouveauté de vie » (ch.6:4) ; elle nous assure « la ressemblance de sa résurrection » (v.5) ; c'est la vie « avec Christ » (v.8) ; une vie sur laquelle « la mort n'a plus d'empire » (v.9) ; une vie par laquelle nous sommes « vivants à Dieu dans le Christ Jésus » (v.11) ; « vivants d'entre les morts », et nos « membres à Dieu comme instruments de justice » (v.13) ; « sous la grâce » (v.14).

Nous voyons donc, premièrement, que si la grâce porte et exécute sa sentence sur la vie de la nature en nous, sur la vie du premier Adam, elle nous donne aussitôt une autre naissance ; secondement, que cette nouvelle vie en nous est la vie de Christ, le Christ qui ressuscita du tombeau ; et, en troisième lieu, qu'il faut juger de cette vie et l'apprécier conformément à son origine et à sa source – le Christ qui est en Dieu. C'est la vie éternelle – elle a une voie nouvelle qui lui est propre – en harmonie avec la gloire du Ressuscité – car c'est une vie de communion avec Lui – une vie au-delà de la puissance de la mort – une vie pour Dieu – d'entre les morts ; une vie de piété pratique sous la grâce.

Qu'on fasse bien attention qu'il y a trois déclarations distinctes quant à cette vie : 1° la vie était dans le Fils en tant que la Parole (Jean 1:4) ; 2° le Prince de la vie qui fut mis à mort (Act. 3:15) avait la vie éternelle en Lui-même (comp. Jean 5:26, 27) ; et, 3° la vie éternelle nous est donnée dans le Fils (1 Jn. 5:11, 12).

Le premier de ces passages rapporte la gloire de la vie qui doit nous être donnée, au Fils, en tant que la Parole ; et son contexte rapporte tout autre gloire de Dieu, qui ait jamais été déployée, au Fils en tant que la Parole de Dieu. Le second affirme que cette vie était dans l'homme Jésus qui a été crucifié. Le troisième nous signale un Christ ressuscité et monté dans le ciel, Fils de l'Homme et Fils de Dieu, actuellement dans la gloire, comme Celui en qui cette vie nous est maintenant présentée.

Cette distinction est importante à faire pour plusieurs motifs. Ainsi, par exemple, en la faisant, nous sommes gardés, d'un côté, de supposer que notre communion est une association avec le Fils de Dieu dans son caractère de la Parole ; de la folie de s'attendre à s'asseoir sur le trône de Dieu, à être revêtu de la divinité, à connaître toutes choses, à être présent partout, et absurdités pareilles. Secondement, nous sommes gardés de la pensée que notre association avec Christ est selon ce qu'Il était pendant qu'Il se trouvait sur les principes juifs et n'avait pas encore accompli l'expiation, chose qui mène à l'esclavage de l'esprit et au légalisme ; et troisièmement, retenus à la vérité que notre association est avec un homme ressuscité et monté *dans le ciel*, qui est dans le ciel et non sur la terre, est assis comme Fils de l'Homme sur le trône du Père, et est assis là comme Celui qui est hors du jugement qu'il a porté à cause de nous, et n'est pas seulement Tête de son corps, l'Église, mais est aussi Celui en qui est notre vie. Tant que ce point n'est pas nettement saisi, je ne pense pas que le chrétien soit affranchi de ce dont il doit être affranchi, ni libre pour ce pour quoi il doit être libre. Je m'y arrêterai donc un peu, et j'attirerai l'attention sur lui en citant quelques versets qui font voir quelle est la position et la place de notre Seigneur Jésus Christ, lorsque l'Écriture parle de lui comme *notre vie.*

1° La doctrine telle qu'elle est enseignée par le Seigneur :

Jean 14:19, 20. « Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus ; mais vous me verrez : parce que je vis, vous aussi vous vivrez ; en ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et *moi en vous* ».

2° La réalisation de cela par les Apôtres et les premiers chrétiens :

Col. 3:1-4. « Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut et non pas à celles qui sont sur la terre ; car vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi vous serez manifestés avec Lui en gloire ».

L'Épître aux Éphésiens tout entière envisage aussi l'Église comme étant en Christ, et ayant sa vie là, en Lui, dans le ciel (lisez les chap.1 ; 2 ; 3).

3° Nous pouvons remarquer la même chose dans les passages où l'Esprit de Dieu argumente touchant la manière dont Dieu bénit, c'est-à-dire seulement en Christ et par Christ, en Rom. 5 et 6. Prenez par exemple, ces versets :

Chap.5:10. « Car si, étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, beaucoup plutôt, ayant été réconciliés, *serons-nous sauvés par sa vie* » ; et (v.17) « régneront en vie par un seul, Jésus Christ ».

Chap.6:4. « Nous avons donc été ensevelis avec Lui (Christ) par le baptême, pour la mort, afin que comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi nous marchions en nouveauté de vie ». Vers. 23 : « Les gages du péché, c'est la mort ; mais le don de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus notre Seigneur ».

Chap.8:2, 6, 10, rendent le même témoignage. Ici le sujet est ce que la vie du chrétien ici-bas devrait être, une vie découlant du salut que l'Apôtre venait précisément de montrer consister dans l'amour, dans la vie avec le Christ qui avait passé par la mort.

Prenez, encore, la forme *même* de l'évangile tel qu'il fut révélé à Saul – de Christ, comme le Sauveur et le salut de Paul.

Nous pouvons bien en vérité citer la parole : « J'ai été trouvé de ceux qui ne me cherchaient point » (Rom. 10:20). C'est le Christ monté en haut et glorifié qui dit, « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu, etc » (Act. 9) et nous trouvons indiquée en 1 Tim. 1:16 l'une des fins de cette révélation : « Mais miséricorde m'a été faite à cause de ceci, savoir, afin qu'en moi, le premier, Jésus Christ montrât toute sa patience, afin que je fusse un exemple de ceux qui viendront à croire en lui pour la vie éternelle ».

Prenez encore l'évangile tel qu'il est formulé par Paul : « Et si notre évangile est voilé, il est voilé pour ceux qui périssent, chez lesquels le dieu de ce siècle a aveuglé les pensées des incrédules, pour que la lumière de l'évangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu, ne leur resplendît pas. Car nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais nous prêchons le Christ Jésus comme Seigneur, et nous-mêmes comme vos esclaves pour l'amour de Jésus. Car c'est le Dieu qui a dit à la lumière de resplendir des ténèbres qui a relui dans nos cœurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ » (2 Cor. 4:3-6).

C'est à cette position de Christ évidemment qu'il faut rattacher 2 Tim. 1:1 et 10, ainsi que 1 Jean 1:2 ; 5:11, 12 ; et non pas à sa position sur la terre avant qu'il souffrît.

J'en viens maintenant à mon deuxième texte.

2 TIM. 2:11. « *Cette parole est certaine, car si nous sommes morts avec Lui*, *nous vivrons aussi avec Lui* ».

Nous avons signalé plus haut, comme on les trouve en Rom. 5 et 6, quelques-uns des caractères essentiels de la vie que nous avons de Christ et avec Lui. Elle est « éternelle », donne puissance pour « marcher avec Dieu », nous assure la ressemblance de la résurrection de Christ, est une vie sur laquelle la mort n'a pas d'empire, est la vie avec Christ ; une vie pour Dieu d'entre les morts, etc. Dans la portion où elle se trouve dans l'Épître aux Romains, le sujet dont l'apôtre traite, c'est *le comment* nous sommes sauvés. Dans l'Épître à Timothée, le sujet est plutôt la marche qui convient ici-bas à une telle vie. Et en conséquence, voici quelle est, à ce qu'il me semble, la force du passage que nous considérons à présent : il faut vous décider, si la vie de Christ est véritablement votre portion, à avoir ici-bas des expériences semblables à celles qu'il eut. Paul s'efforçait, à ce qu'il me semble, de resserrer un peu la ceinture de Timothée à l'égard de la patience dans la souffrance. « Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus » (v.4) ; « Endure les souffrances comme un bon soldat de Jésus Christ » (v.3). « Nul homme qui va à la guerre, ne s'embarrasse dans les affaires de la vie ». Ces expressions « un bon soldat » (v.4) ; « combattre dans la lice… combattre selon les lois » (v.5) indiquent toutes la position et la portion de *serviteur.* Puis il ajoute, « Considère ce que je dis, et que le Seigneur te donne de l'intelligence en toutes choses. Souviens-toi de Jésus Christ, ressuscité d'entre les morts (et) de la semence de David selon mon évangile, pour lequel j'endure des souffrances jusqu'à être mis dans les chaînes comme un malfaiteur ; cependant la Parole de Dieu n'est pas liée. C'est pourquoi j'endure tout pour l'amour des élus, afin qu'eux aussi obtiennent le salut qui est dans le Christ Jésus avec la gloire éternelle. Cette parole est certaine ; car si nous sommes morts avec Lui, nous vivrons aussi avec Lui. Si nous souffrons, nous régnerons aussi avec Lui ; si nous le renions, Lui aussi nous reniera. Si nous sommes incrédules, Lui demeure fidèle, car il ne peut se renier lui-même » (v.7-13).

Si Christ était ressuscité *d'entre les morts.* Si Paul prêchait aussi l'évangile de Christ *ressuscité* D'ENTRE LES MORTS (c'est-à-dire, d'un Christ qui avait souffert jusqu'à la mort), qu'avait Timothée, qu'avons-nous à attendre ici-bas, si nous sommes devenus un avec Christ (Lui, la Tête, et nous les membres, et devant être manifestés plus tard comme tels, vivant et régnant avec Lui), qu'avons-nous, dis-je, à attendre dans le monde et de sa part, si ce n'est la souffrance ?

Telle est, je le suppose, la pensée de l'apôtre. Évidemment, nous qui, par grâce, mourûmes avec Christ, nous avons *déjà* une vie en Lui, et de Lui. La manifestation de cette vie aura lieu plus tard dans la gloire ; car dans le ciel et devant Dieu, qu'est-ce qui brillera si ce n'est ce qui est de Christ ? Et quel brillant éclat jettera alors *tout ce qui sera* l'expression de sa vie ! Mais à présent, cette même vie, qui, plus tard, dans la présence de Dieu, se produira en une brillante gloire, à présent, en présence d'un monde impie, et devant la chair et Satan, se traduit, comme fit celle de Christ, dans la souffrance.

Je ne parle pas des souffrances de Christ sur la croix, quand il fit propitiation pour nous, mais de ses souffrances comme le Fils et le Serviteur de Dieu dans sa vie sur la terre. Pour un Être tel que le Christ de Dieu, il ne

pouvait résulter que douleur et souffrance de sa lutte avec Satan, de son opposition au monde, de son train de sainte vie, de son témoignage pour Dieu, de sa sympathie pour ses disciples, et de sa compassion pour un monde mort dans les offenses et les péchés. La vie que nous avons, nous l'avons en Lui et de Lui ; et, par conséquent, dans quelque mesure que sa vie soit développée et manifestée en nous, cette vie qui doit être pleinement déployée en nous quand nous régnerons avec Lui, dans la même proportion, il y aura, sans aucun effort de notre part, rapprochement et expérience de la portion de Celui qui fut « l'Homme de douleurs, et sachant ce que c'est la langueur » dans tout le cours de sa vie, de la crèche à la croix ; cette croix où il fut entièrement seul, où nul ne fut avec Lui : la douleur fut sa portion – la douleur parfaite – la douleur à un degré tel qu'il n'y en a pas qu'on puisse lui comparer. Dans notre mesure (oh, combien elle est petite ! toutefois, dans notre mesure, parce que nous avons sa vie, et que nous sommes dans le même monde où Il était, monde *déclaré* aussi maintenant être inimitié contre Dieu) nous avons la douleur et la souffrance. Puissions-nous ceindre les reins de notre entendement et être sobres, endurant jusqu'à la fin !

La vie dans le Fils en tant que la Parole ; vie vécue par Lui sur la terre même où nous sommes ; vie donnée en rançon pour nous, et maintenant reprise par Lui, et se déployant en Lui pour la foi ; devenue nôtre pour notre entière liberté, notre privilège, notre service, dès à présent, et comme la puissance de la communion avec Lui dans toutes ses souffrances (sauf celles de l'expiation, dans lesquelles il souffrit seul, et nous sommes faits gratuitement participants de ce qu'il fit pour nous) : c'est ce que nous venons précisément de considérer d'une manière rapide. Puissent les saints peser ces choses ! Nous aurons plus tard à considérer cette vie telle qu'elle doit être déployée dans la gloire ; mais les deux pensées sur lesquelles nous nous sommes arrêtés plus particulièrement ici, constituent les qualités essentielles de la vie de Christ, comme sienne et (par grâce) nôtre, et sa conséquence nécessaire, pendant que nous sommes sur la terre, la souffrance.

L'importance qui s'attache à *cette* partie de notre sujet, ressortira à mesure que nous avancerons. Mais, évidemment, si notre *évangile* est l'évangile de la vie, de la vie éternelle dans le Fils, la vie dont nous avons parlé est d'un intérêt devant lequel tout autre s'efface. Pareillement, aussi, en traitant le sujet de la « Communion avec Christ », quelle place immense nous devons donner à *la vie* à laquelle nous participons ! vie qui est, en nous, la puissance de notre communion avec Lui-même d'abord, et ensuite avec Lui dans la portion dans laquelle, par grâce, Il nous introduit. Pour un cœur simple, cela suffirait ; mais (nous sommes si peu simples lorsque nous sommes occupés des choses de Dieu et du ciel et non des choses de nous-mêmes et de la terre, que) je m'aventurerai à présenter une ou deux pensées qui puissent aider quelques esprits.

D'abord, regardez en arrière aux temps que Gen. 1:1 nous révèle, et voyez le Dieu infini à l'œuvre, appelant à l'existence ce qu'Il veut avec un pouvoir tout-puissant, avec sagesse et bonté. Regardez ensuite, en Éden, tel qu'il est révélé en Gen. 2 : les circonstances – l'Être, et les attributs et les actions du Dieu infini. Combien cela est différent des circonstances – l'être, les attributs, et les actions de la créature finie, dans le chap.2 ! L'aptitude à jouir de la possession d'Éden, supposait la possession d'un être, d'un cœur et d'un esprit tels que ceux d'Adam. De sorte que lorsque pour la première fois il regarda autour de lui en Éden, il vit qu'il n'y avait pas d'aide qui lui fût semblable. Ève fut le complément d'Adam sous ce rapport ; son complément à lui-même pour lui-même, et pour la sphère d'alors de bénédiction : et remarquez aussi quelle distance infinie il y avait entre le Dieu infini et ses créatures. Selon ce que je puis savoir, depuis l'ange de l'ordre le plus élevé jusqu'à la plus humble créature, il peut y avoir une longue série régulière de degrés. Il semble qu'entre l'homme, seigneur de la création, et la plus humble créature il a existé une suite de créatures d'une puissance graduellement décroissante ; et, dans cette chaîne aux nombreux chaînons, pas de lacune aussi énorme que celle qui apparaît entre la raison humaine, avec sa capacité de reconnaître Dieu comme le Donateur, et l'instinct le plus humble, ou (plus bas encore) la plus faible preuve de vie dans un sens quelconque. Toutefois cette lacune n'est pas infinie. Mais la distance entre l'infini et le fini est une distance infinie ; ou bien le Dieu infini ne serait pas infini, et l'homme ne serait pas fini. Maintenant remarquez l'étonnante perspective qui est devant nous : le Fils de Dieu est l'héritier de toutes choses ; mais c'est comme Fils de l'Homme qu'Il doit prendre l'héritage (Héb. 1:2, et 2:8). Or, si je pense au Fils de l'Homme, possédant, de la part de Dieu, le ciel et la terre, et si je le vois dans la nouvelle Jérusalem en haut, dans le ciel, avec l'Église, son épouse, je puis voir quelque peu du genre de *vie*, d'esprit, de cœur, d'habitudes que doivent avoir ceux qui doivent jouir réellement d'une telle position et d'une scène pareille avec Lui, pour Lui et pour sa gloire. La vie de Dieu n'eût pas été appropriée à Adam dans le jardin d'Éden ; il avait été fait pour remplir une scène appropriée à une âme vivante ; la vie d'Adam ne ferait pas pour la nouvelle Jérusalem. La capacité d'avoir communion avec Christ, d'être là sa joie, aussi bien que de trouver là toute notre joie en Dieu et en l'Agneau, suppose que nous avons part, communion, avec Lui, conformément à *la vie* qu'Il veut alors déployer là et en gloire ; et (remarquez-le) ce n'est pas une gloire de création, mais de rédemption, dans le ciel et non sur la terre. Le Dieu infiniment bienheureux, Père, Fils, et Saint Esprit ; le ciel (aussi bien que la terre) réorganisé et organisé selon un ordre nouveau ; et le Fils de l'Homme, *comme fils de l'homme,* centre de toute la sphère de gloire, l'Église avec Lui, objet de son amour, participante de la gloire alors, comme elle l'est même déjà de la vie de sa Tête glorifiée, et, par conséquent, de sa souffrance maintenant.

Une vie d'âme vivante, de la plus belle sphère de la création, ne rendrait pas capable d'avoir part à la sphère plus élevée du Tout-Puissant vivificateur, divine et céleste qu'elle est, de sa gloire de rédemption. Aussi, le se-

cond Adam est-il un Esprit vivifiant ; et nous avons la vie éternelle en Lui, et nous la tirons de *Lui,* afin d'être capables de goûter les cours célestes en haut, d'y avoir part, d'en jouir, et de leur faire honneur [12].

Napoléon 1er passa sa vie à renverser ce qui ne lui appartenait pas, et à le relever pour lui-même. La carrière publique de Wellington, comme soldat, ne fut pas caractérisée ainsi par l'injustice et l'égoïsme, mais par une fidélité de serviteur du roi sous lequel la providence de Dieu l'avait placé. Il travailla, comme serviteur, à contrecarrer les ennemis de son roi et de son pays. À leur service, il eut toujours à la main sa vie mortelle, prêt à la sacrifier pour leur bien. Paul, dans la puissance d'une vie nouvelle, éternelle, qui lui avait été donnée, tenait sa vie mortelle toujours prête à être laissée, si le Christ, qu'il servait, pouvait par là être servi, même dans les besoins et les nécessités de ses plus faibles membres ici-bas. Mais la vie nouvelle était le moyen par lequel son objet était vu et recherché. Jésus, en haut dans le ciel, Seigneur de tout, Lui-même, le centre et la fin de tous les conseils divins, était Celui en qui l'Esprit avait révélé à Paul ce qui était la source de sa nouvelle vie. Chrétien ! vous avez à vivre ici-bas, comme étant déjà vous-mêmes partie intégrante de cette gloire qui a encore à être révélée aux yeux mortels, quoique connue maintenant à la foi : comme étant déjà vous-mêmes associé, et vous sachant vous-mêmes associé, avec ce même Jésus, Seigneur de tous, qui est assis dans le ciel, centre et fin de tous les conseils, de toutes les pensées, de tous les désirs, de tous les plans de Dieu. Avez-vous réalisé cela ? Vivez-vous en ce temps-ci dans la puissance d'une telle vie ? La vie éternelle qui sera plus tard déployée en gloire, est maintenant rattachée, se rattache maintenant elle-même, à Jésus, assis comme Seigneur à la droite du Père, et, à proprement parler, n'a pas de rapport avec quoi que ce soit envisagé comme à part de Lui et qui ne soit pas pour Lui un sujet d'intérêt.

6e partie : Ressuscités ensemble avec Lui – Éph. 2:6 ; Col. 2:12, 3:1

Le verbe grec egeirw n'implique pas nécessairement l'idée de la résurrection. La première idée que ce mot suggère, est celle de *faire surgir, faire lever,* et en lui-même, il s'applique parfaitement à une foule de circonstances diverses. C'est ainsi que les auteurs classiques s'en servent quand ils veulent dire, « *réveiller* des dormeurs » ; « *éveiller* l'esprit » ; « *animer* le combat » ; « *exciter* la flamme, le chant » ; « se *relever* d'un lit de maladie » ; « *élever* un bâtiment », etc. ; et dans le sens passif, « *s'éveiller* du sommeil », « se réveiller », (être réveillé de manière à) « veiller ».

La *résurrection* est une idée, une vérité, essentiellement biblique et évangélique, que nous ne saurions nous attendre à trouver jamais dans les historiens et les poètes grecs. D'un autre côté, c'est une doctrine de l'évangile si fondamentale, que nous ne sommes pas surpris de trouver que les cœurs des chrétiens (comme gens qui savent que le Seigneur est ressuscité et que toute leur bénédiction dépend de Lui et dans la résurrection) sont incons-

[12] « Vous êtes dans nos cœurs à mourir ensemble et à vivre ensemble » (2 Cor. 7:3). Telles furent les énergiques paroles de Paul lorsqu'il fit part aux Corinthiens de son empressement à se regarder complètement comme leur serviteur. S'ils vivaient, il voulait vivre avec eux ; s'ils mouraient, il voulait mourir avec eux. Car s'ils étaient un seul esprit avec le Seigneur, il en était de même de lui aussi ; et de cette manière, aussi, il était un seul esprit avec eux ; et prêt, par conséquent, à tenir la vie ou la mort de son corps comme étant tout à fait à leur service. Uni à eux par le lien le plus élevé, savoir, celui qui était de Dieu et en Dieu, il pouvait regarder sa vie ou sa mort quant au corps comme un rien en comparaison de son association avec eux. La grâce avait opéré cela en Paul. Pierre et les douze avaient vécu avec Christ, et déclaré qu'ils étaient prêts à mourir avec Lui ; mais à l'heure de l'épreuve, lorsque le Berger fut frappé, les brebis furent dispersées. « Chacun donnera peau pour peau, et tout ce qu'il a pour sa vie » (Job 2:4) : telle est l'idée que Satan se faisait de l'homme ; et plus encore, car il y ajoute ce trait : « mais étends maintenant ta main, et frappe ses os et sa chair, et tu verras s'il ne te blasphème point en face ». L'homme, par ses propres forces, ne peut demeurer ferme – la volonté de l'homme n'ira que fort peu de chemin à la suite de Christ. « Tu laisseras ta vie pour moi ! En vérité, en vérité, je te dis, le coq ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois » (Jean 13:38). Mais la force de Paul n'était pas dans la chair, mais dans l'Esprit ; et la puissance sur laquelle il comptait, quand il écrivait ainsi, était celle dont notre Seigneur parlait à Pierre. « En vérité, en vérité, je te dis, quand tu étais jeune, tu te ceignais et tu allais où tu voulais ; mais quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et un autre te ceindra et te conduira où tu ne veux pas. Or, il dit cela pour indiquer de quelle mort il glorifierait Dieu. Et quand il eut dit ces choses, Il lui dit : Suis-moi » (Jean 21:18-19). Toutefois, le point que je désirais plus spécialement signaler, était la différence entre la bonne volonté de Paul de mourir et de vivre avec les Corinthiens quant à la vie de son corps, et le fait qu'il était mort avec Christ, et vivait avec Lui quant à l'esprit. Dans le premier cas, il avait une vie qu'il était disposé et prêt à laisser, à répandre pour en faire une libation à Dieu, si la vie que les disciples avaient le demandait en quelque manière. Son désir était que sa vie fût conservée ou sacrifiée, selon que la conservation ou le sacrifice de sa vie semblerait plus utile. Dans le second cas, Christ était mort sous le jugement, avait subi la peine de la mort, parce que lui, Paul, était moralement mort : il était tenu pour mort, il se tenait lui-même pour tel : mais il avait la vie en commun avec Christ qui était ressuscité du tombeau ; et cette vie était la vie éternelle, une vie que lui, Paul, ne pouvait jamais laisser, qui ne pouvait jamais voir la mort ; et dont la puissance et la valeur ne feraient que ressortir avec plus d'éclat, s'il était appelé à laisser sa vie corporelle, et à être absent du corps, et présent avec le Seigneur.

ciemment enclins à tordre tous les passages qui peuvent être tordus ainsi, et à les faire rapporter à la résurrection. Plusieurs des passages dans lesquels ce mot se trouve, ont, à mon avis, été tordus de cette manière ; car, quoiqu'il soit employé dans le Nouveau Testament pour exprimer la résurrection, ce n'est pas là son sens principal. Nous le trouvons diversement traduit ; par exemple en

Matt. 2:13. *Lève-toi,* et prends le petit enfant.

3:9. *Susciter* des enfants à Abraham.

8:15. Elle *se leva* (de son lit de maladie) et les servit.

25. Le *réveillèrent* disant : Seigneur sauve-nous.

11:11. Il n'en a été *suscité* aucun plus grand que Jean.

12:11. Ne la prenne et ne la *relève.*

24:7. Nation s'élèvera contre nation.

11. Plusieurs faux prophètes *s'élèveront.*

Luc 1:69. Nous a *suscité* une corne de délivrance [13].

Trois passages dont le sens me semble avoir été forcé à tort pour leur faire parler de la résurrection, sont Act. 5:30 et 13:23 ; et Col. 3:1. Act. 5:30 : « Le Dieu de nos pères hgeiren *a ressuscité* Jésus que vous avez fait mourir, le pendant au bois. C'est lui que Dieu a exalté par sa droite pour être Prince et Sauveur, afin de donner la repentance à Israël, et la rémission des péchés » (v. 31).

L'expression hgeiren a trait ici, je crois, à l'humiliation du Seigneur, et ainsi fait ressortir ce que fut le péché des Juifs. Jésus avait été suscité comme « une corne de délivrance » (Luc 1:69) [14], vous l'avez fait mourir ; Dieu l'a relevé d'entre les morts : exposé concis mais expressif de l'ensemble des faits ; et comme exposé, beaucoup plus naturel, aussi bien que beaucoup plus complet, que si, au lieu de voir dans le relèvement du Seigneur l'intervention de Dieu le faisant apparaître, on y voit tout simplement sa résurrection.

Quant au passage, Act. 13:23, je le lis comme ayant le même sens que le verset précédent (le 22) : « Il leur suscita David pour roi »… (v.23). « De la semence de cet homme, Dieu, selon sa promesse, a suscité à Israël, Jésus pour Sauveur, Jean ayant déjà prêché » etc. Et je pense que quiconque lira attentivement les versets 24-30, reconnaîtra combien cela est raisonnable. D'abord, un Sauveur *suscité ;* puis, immédiatement avant son arrivée, la prédication et la carrière de Jean ; ensuite l'allusion à la conduite des habitants de Jérusalem ; puis la mort et la sépulture du Seigneur (v.29), et enfin (v.30) sa résurrection, « mais Dieu l'a relevé d'entre les morts ».

Col. 3 ne se rapporte ni au fait que le Seigneur a été *suscité* comme « une corne de délivrance », ni au fait qu'il a été *relevé «* d'entre les morts » : mais à celui que nous avons été élevés de la terre au ciel avec Lui – « Si donc vous êtes sunhgerqhte avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu ». Nous allons maintenant considérer cela d'une manière plus détaillée ; mais, et il est nécessaire qu'on le remarque bien, le terme egeirew convient au Seigneur, en tant que Sauveur, manifesté soit dans son incarnation soit dans sa résurrection, ou dans son ascension [15].

Il peut être utile d'appeler ici l'attention sur la différence qu'il y a dans les diverses manières dont se déploie le pouvoir de résurrection. Quelques-uns ont été relevés d'entre les morts pour posséder de nouveau la même vie qu'ils avaient antérieurement à leur mort : Lazare [16] par exemple, le fils de la veuve de Naïn ; puis il y a la première résurrection (au commencement du millénium, ou juste au moment qui précède son établissement) de ceux

[13] Je ne connais pas d'exemple, sauf dans le Nouveau Testament, de l'emploi de ce mot en rapport avec la résurrection finale du corps. Dans les Septante, on peut le trouver rattaché au rétablissement de cette vie-ci dans un mort (comme en 2 Rois 4:31, et (dans une figure), És. 26:19). En tout il peut se rencontrer dans le Nouveau Testament environ 143 fois, sur lesquelles en 70 cas il a trait à la résurrection du corps. Quel changement il se fait en toute chose aussitôt que d'une manière ou d'autre elle se rattache à Dieu ! Quel changement s'opère même dans la langue grecque lorsqu'elle fut adoptée pour celle dans laquelle le Nouveau Testament devait être écrit. Les philosophes grecs n'avaient aucune idée de la Résurrection ; et lorsque Paul parla de Jésus et d'elle, ils pensèrent que « Jésus » et « la Résurrection » étaient deux nouveaux dieux (Act. 17).

[14] Ici (c'est-à-dire en Luc 1:69) c'est évidemment de l'incarnation qu'il s'agit, et non de la résurrection.

[15] Si tout cela semble à quelques-uns une digression de mon sujet, j'en suis fâché : mais un passage dégagé d'une interprétation erronée et restitué à son véritable sens, est toujours une chose importante pour le lecteur de la Bible.

[16] Nous ne trouvons que trois récits au sujet de trois personnes rendues à la vie par notre Seigneur : une jeune fille (Matt. 9:25), le fils de la veuve de Naïn (Luc 7:14), et Lazare (Jean 11). Toutefois, les termes dans lesquels il avait donné leur mission à ses disciples (Matt. 10:8) « ressuscitez les morts », et sa parole aux disciples de Jean (11:5) « les morts sont ressuscités » conduiraient à supposer qu'il y a eu d'autres cas de résurrection, et pas en petit nombre.

qui doivent vivre et régner avec Christ mille ans ; et enfin la résurrection *générale,* où tous ceux qui n'auront pas été antérieurement ressuscités d'entre les morts, seront ressuscités. Mais toutes ces opérations, tous ces déploiements du pouvoir de résurrection[17] se rattachent au Seigneur Jésus, comme le seul qui pouvait dire : « Je suis la Résurrection » (Jean 11). L'Écriture déclarant que les gages du péché, c'est la mort, et en outre, que celui qui a la puissance de la mort, c'est le diable (Héb. 2), il est évident qu'il n'y a que Dieu, Lui qui a fixé la mort comme gages du péché, et qui est plus fort, plus puissant que celui qui a en tant qu'exécuteur[18] la puissance de la mort – qui puisse renverser la puissance de la mort ; et c'est en Christ, comme étant « la résurrection », que réside le pouvoir de le faire. Mais, béni soit Dieu ! le même passage nous signale une autre gloire rattachée à ce titre de résurrection, celle d'être « *la Vie* » – « Je suis la Résurrection et la Vie ». La puissance de Résurrection nous fait remonter hors du tombeau, conformément à ce que nous étions essentiellement et devant Dieu, quand nous y sommes descendus. Et ceux qui y descendent sans avoir été jamais faits participants de la bénédiction d'être vivifiés ensemble avec Christ, seront ressuscités dans le même état dans lequel ils se trouvaient quand ils descendirent dans le sépulcre. De cette manière, il y a une connexion manifeste entre la gloire personnelle du Fils de Dieu, parce qu'Il est Fils de l'Homme, et tous les hommes.

« Je suis la Résurrection et la Vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais ». Cette parole en Jean 11 donne la connexion bénie entre la résurrection et la vie en Christ pour le croyant (c'est à Marthe, un vrai disciple, qu'elle était adressée) et le croyant ; mais elle laisse l'incrédule entièrement de côté. D'un autre côté, voici comment le Seigneur s'exprime en parlant aux Juifs rebelles (ch.5:19-30) : « Comme le Père réveille les morts et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'Il veut. Car aussi le Père ne juge personne, mais il a donné tout jugement au Fils ». Remarquez-le : le Père réveille les morts et les vivifie, et le Fils pareillement vivifie ceux qu'il veut ; et *tout jugement* est remis en *sa* main. Ce jugement, il semble l'exercer de différentes manières. C'est ainsi, d'abord, qu'il met les hommes à l'épreuve par sa parole, et là où l'efficace vivifiante de sa parole est rendue manifeste, la ruine de la créature est jugée et mise de côté ; – « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne viendra pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie ». « En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient, et elle est *maintenant,* que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et l'ayant entendue, ils vivront. Car comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même » (v.24-26). Quand Dieu veut bénir un homme quelconque, il faut absolument qu'il ne tienne aucun compte de ce que l'homme est ; il le transfère de la manière la plus complète possible, à Christ pour une partie intégrante de sa gloire. Les *droits* d'un homme se trouvent dans l'enfer, s'il est un esclave de Satan ; les droits de Dieu et la valeur de Christ peuvent seuls expliquer *ma* présence dans le ciel. En s'en allant en son propre lieu, un Judas trouvera d'une manière terrible la juste sentence de Dieu contre son propre goût pour la compagnie de Satan ! Sûrement il le trouvera là lui-même et il en sera aussi reconnu. Car l'homme a perdu par le péché son héritage propre ; et le lac de feu et de soufre fut préparé non pas pour l'homme, mais pour le diable et ses anges (Matt. 25:41). D'un autre côté, c'est pour le Christ de Dieu qu'est préparée la gloire dans les cieux. Dans l'un de ces lieux comme dans l'autre nous ne devons avoir qu'une importance *secondaire ;* mais je n'ai pas besoin de dire combien il en est plus encore ainsi dans le ciel que dans l'enfer. Mais ce sur quoi je voulais insister c'est le fait que la rédemption, en tant que nous ayant été communiquée, est trouvée par nous, être, non pas seulement l'expression de l'estime que Dieu fait de la valeur et de la puissance de Christ, mais le jugement le plus complet de tout ce que nous étions ; et d'autant plus ainsi, qu'une âme ne se séparera jamais réellement d'elle-même, ne sera jamais capable de se juger, de se prendre en dégoût, si ce n'est par la connaissance de la rédemption qui est dans le Christ Jésus. Je désirerais que nous connussions tous un peu plus de ce dégoût de soi-même [19]. Puis après avoir ainsi montré que toutes les sources du pauvre pécheur perdu étaient en Lui, le Sauveur, notre Seigneur continua en parlant des méchants. Il a « autorité aussi de juger, parce qu'il est Fils de l'Homme. Ne vous étonnez pas de cela ; car, l'heure vient en laquelle **tous** ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix, et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie ; et ceux qui auront mal fait en résurrection de jugement ». Qui est-ce qui s'appuiera sur ses propres œuvres et sera sauvé ? Et, qu'on le remarque, c'est là un résultat du fait qu'il est *Fils de l'Homme.* Tous les hommes se relèveront, *donc,* du tombeau : quelques-uns, d'abord, pour parler des vertus vivifiantes trouvées en Lui, le Fils, et par grâce, goûtées par eux-mêmes – eux-mêmes assujettis à ces vertus ; – ressuscités pour déclarer qu'ils avaient connu ce que c'était qu'être vivifiés avec Lui du tombeau ; et leurs œuvres rendront témoignage et obtiendront aussi une récompense en la résurrection. Ensuite, à la fin, tous seront ressuscités ; et ceux-là aussi moissonneront la récompense de la racine sur laquelle ils ont crû, et de leur

[17] On dit souvent que le printemps est l'époque de la résurrection dans le règne végétal. C'est là une de ces notions fausses qui neutralisent parmi les hommes la puissance de la vérité. Un arbre, une plante qui possède la vie, se revêt de nouveau de feuilles au retour du printemps, et devient ainsi une expression de la puissance de Dieu, conformément à une loi de la création. Mais la résurrection est une tout autre chose. Dieu seul peut ressusciter les morts ; et le déploiement de sa puissance, dans un acte par l'effet duquel l'âme est ramenée avec Christ pour être revêtue d'un corps rendu conforme au corps glorieux du Seigneur Jésus Christ, quoique ce corps ait pu être réduit en une poussière dispersée aux quatre vents, est une chose tout autre que le retour de la végétation au printemps.

[18] Je crois que c'est là un point de grande importance pour les saints dans plus d'un combat encore à venir.

[19] Voici comment avait coutume de prier quelqu'un qui est à présent avec le Seigneur : « Seigneur, donne-nous de la patience envers nous-mêmes », tant il sentait profondément le mal intérieur.

séparation d'avec Celui qui seul donne à l'âme la nouvelle vie (la vie de Dieu) ; mais leurs œuvres ne pourront point soutenir le jugement. La racine, l'arbre et le fruit vont ensemble, qu'il s'agisse d'Adam ou de Christ. Puissions-*nous* nous en bien souvenir.

Il est un sujet que nous devons signaler ici en quelques mots, la transmutation des saints qui sont vivants quand le Seigneur vient : leur changement à sa venue sans qu'ils passent par la mort. On peut voir cela en 1 Thess. 4:15-17, et Phil. 3:20. « Notre conversation est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur ; qui transformera le corps de notre abaissement afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire, selon l'opération de cette puissance par laquelle il peut même s'assujettir toutes choses ». C'est une pensée ineffablement précieuse que, du moment où nous qui restons, verrons Christ lui-même, il sortira de Lui une vertu pour changer ces corps d'humiliation et les transformer à la ressemblance de son propre corps en gloire.

J'ai à peine besoin de dire que la différence parfaite qu'il y a entre Celui qui ressuscite et ceux qui sont ressuscités (ou changés), ne doit jamais être oubliée. Toute la vertu et toute la puissance sont de Christ et de Christ seul, mais elles peuvent se déployer, par grâce, envers nous. Néanmoins, c'est une chose trop douce pour mon cœur pour que je néglige de rappeler qu'il n'y en a *qu'***un seul** (notre Seigneur et notre Dieu) dont il peut être dit qu'Il est « la Résurrection et la Vie » ; *qu'***un seul** qui avait le pouvoir de laisser lui-même sa vie, et de la reprendre lui-même ; *qu'***un seul** dont il pût être dit qu'il a été déterminé Fils de Dieu en puissance par la résurrection des morts ; *qu'***un seul** qui puisse vivifier maintenant ceux qu'il veut, et à la voix duquel tous ceux qui sont dans les sépulcres en sortiront plus tard. Sa gloire et son honneur sont notre bénédiction la plus élevée ; et il est doux pour ceux qui l'ont connu comme leur Ami Éternel de penser à la gloire qui les attend – non pas comme ce qui servira pleinement et parfaitement à leur propre jouissance, mais comme ce que *son* amour opérera en eux : – expression à la fois de sa propre gloire native, du choix que Dieu a fait d'eux dans sa grâce souveraine, et de son désir de les avoir rendus parfaitement propres pour sa compagnie et pour la présence de Dieu. Oh ! combien peu nos pauvres âmes – bénies, toutefois, richement bénies – savent penser à Christ et à son amour ! Et malgré tout, pourtant, nous sommes aimés par Lui, et il nous fait connaître le caractère divin de son amour qui met sa joie à donner, à donner abondamment, à ceux sur lesquels il repose.

J'en viens maintenant à mes textes.

Éph. 2:6. – « *Nous* a ressuscités ensemble ». Lisons d'abord le contexte. « Nous étions par nature des enfants de colère comme les autres. Mais Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce), et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, dans le Christ Jésus » (v.3-6).

Quelques-uns ont signalé l'union dans l'Église de ceux qui avaient été distingués sur la terre en Juifs et Gentils, comme la raison de l'expression *ensemble* (*ressuscités ensemble*). Or, c'est un fait incontestable que le corps céleste, l'Église, renferme ceux qui étaient autrefois Gentils, aussi bien que ceux qui étaient autrefois Juifs. Mais ce N'EST POINT là du tout ce que veut dire l'apôtre. Qu'on n'oublie pas en effet, que les gens ne sont pas ensemble, *dans l'Église,* comme Juifs et Gentils : comme tels ils étaient séparés les uns des autres par Dieu lui-même ; mais ceux qui étaient tels sont ensemble dans l'Église, comme membres du corps de Christ. Mais assurément, le fait que je suis de compagnie avec un Paul dans le ciel n'est point la merveille étonnante (quoique véritablement avoir une place là, et être là, et dans une heureuse association avec d'autres hommes, ce soit une chose très précieuse) ; mais *la* merveille, dans ce passage, est le privilège béni qui se trouve dans l'entrée même de toute âme dans la condition et la position de cette communion les uns avec les autres, c'est-à-dire, la communion personnelle et individuelle avec Christ la Tête[20]. Je suis un membre de Christ ; Il a dépouillé tout ce qui selon la nature reposait en moi et sur moi lorsque cela lui a été imputé. En conséquence Il a été crucifié, est mort, et a été enseveli ; et je suis tenu, et je me tiens moi-même, par la foi, pour quitte de tout cela, en tant que tenu par Dieu pour crucifié, mort et enseveli ensemble avec Lui. Mais Il m'a aussi rendu un seul et même esprit avec lui-même ; et, par une grâce divine qui est infiniment grande, je partage[21] certaines choses *ensemble avec* lui-même. La Parole me ramène au fait qu'il a repris la vie, comme le Fils de l'homme, dans le sépulcre, afin que je comprenne comment, ayant été vivifié – rendu vivant – ensemble avec Lui, je suis libre parmi les morts. Et la vie que j'ai, est une vie ensemble avec Lui. Lui la Tête et moi rien que comme un membre. Il est vrai que la bénédiction que je possède en Lui, je la possède en commun avec tous les autres membres de son corps ; mais la puissance qui me rend capable d'être étroitement lié de cœur avec un Paul, se trouve dans le privilège connu et dont je suis conscient que je possède des bénédictions ensemble avec Christ. Oui, certainement ; et c'est parce qu'Il trouve son intérêt dans tous ses membres, que le nôtre peut aussi s'épancher librement sur eux. Car la conscience de la communauté de bénédiction entre les membres, ne suffit pas pour donner puissance à un membre individuel

[20] On ne doit pas oublier qu'outre l'Église, il se trouvera dans le ciel d'autres classes de personnes avec lesquelles Christ n'aura pas la relation d'une Tête avec un corps qui a des membres.

[21] Je ne partage pas seulement sa gloire qui lui est donnée, et plusieurs de ses positions les plus bénies dans la gloire, mais j'y ai part comme une conséquence (oh ! la merveilleuse grâce !) du fait que je partage sa vie. Un croyant est si indissolublement un avec Lui, quant à la vie (Christ est notre vie), que Dieu lui-même ne pourrait pas me faire plus un avec Christ qu'Il n'a fait déjà. Un seul et même esprit avec le Seigneur – pas de ce monde, de même que Lui n'est pas de ce monde.

quelconque d'agir d'une manière conséquente avec cette communauté de bénédiction ; il a besoin de l'amour de Christ répandu dans son cœur par le Saint Esprit qui lui a été donné, et de la communion avec le cœur du Seigneur Jésus.

J'admets pleinement, d'abord, que les voies de Dieu relatives à la terre avaient séparé (depuis les jours d'Abraham, sinon même depuis les jours des fils de Noé) le Juif du Gentil ; et secondement que c'est là un ordre de choses qui non seulement a existé pendant que les choses étaient laissées entre les mains de l'homme pour son épreuve et sa manifestation, comme ç'a été le cas de Noé à Christ, mais qui existera lorsque le Fils de l'homme viendra du ciel pour bénir l'homme et prendre en ses propres mains le gouvernement de la terre ; car les Juifs, les Gentils et les nations extérieures auront encore alors respectivement des bénédictions particulières et distinctes. Et, en troisième lieu, j'admets pleinement aussi que l'Église, comme n'étant pas pour la terre mais pour les cieux – faisant partie, non pas des voies gouvernementales de Dieu à l'égard de la terre, mais de son *conseil de grâce* et pour le ciel – met de *côté* (ainsi que le font aussi les autres conseils pour le ciel) *cette* distinction de classes, quoiqu'elle puisse sanctionner une autre classification. Je dis que j'admets tout cela ; mais je nie que ce soit là *la* grande merveille du « nous a ressuscités ensemble » du passage qui nous occupe. Pour le Juif inconverti c'était un scandale que la pensée même d'une association avec un chien de Gentil ; pour le Gentil inconverti l'étroite bigoterie du Juif était une méprisable folie ; et pour l'homme converti Gentil ou Juif était ouverte une nouvelle et merveilleuse scène – le ciel. Et la vérité proposée était merveilleuse au-delà de toutes les autres : que Dieu a fait celui qui croit être vitalement un avec Jésus de Nazareth rejeté sur la terre et méprisé de l'homme, mais reconnu dans le ciel et honoré de Dieu. La séparation du Juif d'avec le Gentil était, est, et sera pour la terre : mais ni Juif ni Gentil n'attendaient le ciel. La merveille étonnante pour un Paul n'était pas qu'un homme jadis adorateur de Diane, la grande déesse des Éphésiens, fût estimé une compagnie convenable pour lui, Pharisien, qui avait pensé rendre service à Dieu (non seulement en s'efforçant d'effacer de la terre le nom de Jésus de Nazareth, mais aussi) en cherchant à détruire l'Église, le conseil de Dieu le plus cher à son cœur concernant Christ. Mais voici quelle était la merveille : qu'il y eût union vitale, communion de vie entre lui et ce même Christ Jésus qu'il avait persécuté, et cela, aussi, dans le ciel où Christ est assis à la droite de la Majesté dans les lieux très hauts ; bénédiction aussi accessible au Gentil qu'au Juif, dans sa teneur et dans sa place, et si entièrement divine et en dehors de l'homme, si entièrement céleste et en dehors de la terre, que nul n'était capable de communiquer même une pensée juste à son sujet, si ce n'est Dieu le Saint Esprit [22].

Puisse le croyant en Christ ne jamais oublier que le ciel est sa patrie, son lieu natal ; et qu'il en est ainsi, précisément, parce qu'il est un seul et même esprit avec le Seigneur Jésus le Christ, participant de la nature divine comme fait un avec le Christ céleste, et, en conséquence, devant partager toutes choses ensemble avec Lui en tant que le Christ.

Mais continuons. Nous avons déjà considéré (dans l'art. 4) 1° le privilège *d'être vivifiés ensemble avec* le Christ. Celui qui avait laissé sa vie comme une rançon et pour faire propitiation, reprit sa vie comme Fils de l'homme dans le sépulcre. Et le sujet de prières de l'apôtre est encore un bon sujet de prières ; afin que nous sachions « quelle est l'excellente grandeur de sa puissance (*sa* se rapporte ici au Dieu de notre Seigneur Jésus Christ) envers nous qui croyons selon l'opération de la puissance de sa force qu'il a opérée dans le Christ en le ressuscitant d'entre les morts, et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes » (Éph. 1:19, 20). Toutes choses placées sous Lui, et Lui donné pour être Tête sur toutes choses à l'Église, qui est son corps et la plénitude de Celui qui remplit tout en tous.

Et, 2° nous avons vu que la vie ainsi donnée est la vie de Christ lui-même – vie qui, si elle nous identifie maintenant avec Dieu d'une manière consciente, et nous met ici-bas en lutte avec tout ce qui, en dedans de nous et autour de nous, est en lutte avec Dieu, se déploiera néanmoins, sous peu, librement en nous dans sa sphère propre, dans le ciel, et sera l'efficace de notre association désormais en gloire avec Christ. À présent nous avons à examiner quelle est la force de l'expression de Éph. 2:6 qui dit que nous *sommes ressuscités ensemble avec Christ*. D'abord, elle a trait évidemment à quelque chose qui se place naturellement, pour autant qu'il s'agit du Christ, entre l'acte par lequel Il reprend sa vie pendant que son corps est encore dans le sépulcre, et celui par lequel Il s'assied dans les lieux célestes. Il intervient ici nécessairement, peut-être, deux actes de sa part : l'un, par lequel il laisse la tombe et manifeste sa résurrection d'entre les morts ; l'autre, son ascension. Je n'ai pas même besoin de dire *peut-être,* car il est tant insisté avec force sur sa résurrection indépendamment de son ascension, et l'Écriture rattache à ces deux actes du Seigneur des passages et des vérités d'un caractère si entièrement différents, qu'il est parfaitement clair que Dieu entendait nous signaler leur différence. Il a été dit, par exemple – « Il faut donc que… quelqu'un d'entre eux *soit témoin avec nous de sa résurrection* ». Ainsi parle Pierre (Acte 1:22). Et cela est confirmé par Paul là où il dit (1 Cor. 15:3-7) – « Car avant toutes choses je vous ai communiqué ce que j'ai aussi reçu, que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures, et qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures, et qu'il a été vu de Céphas, puis des douze. Ensuite il a été vu en une seule fois de plus de cinq cents frères, dont la plupart sont demeurés en vie jusqu'à présent, mais quelques-

[22] J'ai vu bien des articles sur l'Épître aux Éphésiens qui s'étendent si immodérément sur la merveille de la réunion en un du Juif et du Gentil qu'on est conduit à supposer que la religion de leurs auteurs est une religion purement pour la terre, et qu'ils ne voient pas que ce qui est prêché maintenant ce sont les merveilles du ciel ouvert et de l'union vitale avec Christ. J'accorde la vérité des merveilles du contraste qu'il y a entre les conseils de Dieu pour le ciel et ses voies pour la terre : elles envisagent la matière simplement comme parmi les hommes et laissent entièrement de côté l'union vitale.

uns aussi se sont endormis. Ensuite il a été vu de Jacques, puis de tous les apôtres ». L'importance de cette démonstration de la résurrection du Seigneur est ensuite signalée – « Si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, et votre foi aussi est vaine. Et si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine et vous êtes encore dans vos péchés » (v.14, 17). La doctrine même du pardon des péchés – du pardon des péchés pour qui que ce soit, où que ce soit – dépend de la réalité de la résurrection de Christ. À nous aussi la justice « sera imputée si nous croyons en Celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur, lequel a été livré pour nos offenses, et a été ressuscité pour notre justification » (Rom. 4:24, 25). « L'engagement envers Dieu d'une bonne conscience par la résurrection de Jésus Christ » (1 Pier. 3:21). Il est évident que sans elle il ne saurait y avoir de bénédiction dans la présence de Dieu pour qui que ce soit, non plus que rien de tel qu'une bonne conscience, qu'il s'agisse de la conscience dans un chrétien, dans les membres des résidus d'entre les Juifs et d'entre les Gentils qui entrent dans le ciel sans y faire partie de l'Église, ou de la conscience dans le Juif, le Gentil ou l'adorateur extérieur. La mort et la résurrection du Seigneur Jésus Christ ont été et sont la voie par laquelle Dieu se montre juste tout en justifiant un pécheur d'une classe quelconque, et fait à tout croyant une bonne conscience. Le péché était contre Dieu. Si Dieu a établi que les conséquences du péché de l'homme vinssent sur son Fils comme Fils de l'homme – il faut qu'Il meure. Il est mort, et s'est relevé, et a repris vie de nouveau. Désormais la voie était ouverte à Dieu pour rencontrer l'homme en grâce et en bénédiction où Il lui plairait et de la manière qu'il lui plairait, mais, (comme Il l'entendait) le rencontrer ainsi seul et en tant que pécheur accepté – où que lui soit assignée la place pour rencontrer ainsi Dieu, quel que soit le trait particulier de bénédiction que la grâce puisse lui assigner quand il rencontre ainsi Dieu – c'est là, dis-je, ce que trouvera tout pécheur accepté. Un Christ ressuscité peut seul être le canal par lequel Dieu atteint la conscience d'un pécheur ainsi que la véritable réponse de la conscience ; et cela simplement par la raison que la conscience trouve seulement dans ce Christ ainsi considéré, de même que la réponse de Dieu à ses besoins, la réponse même que Dieu a préparée pour elle aux exigences de son propre caractère à Lui. Ce qui a satisfait Dieu, peut bien me satisfaire aussi.

Mais c'est avec intention que j'ai passé sous silence la citation que Paul fait de lui-même comme un des témoins de la résurrection.

« Et après tous, il a été vu de moi aussi, comme d'un avorton ». Or, lorsque Christ fut vu de Paul, ce ne fut pas simplement dans son caractère de ressuscité. Quand il fut sorti du tombeau, son évangile dut commencer par Jérusalem ; après que Jérusalem eut refusé de le recevoir, il retentit par la Judée et la Samarie ; et lorsque Étienne fut lapidé, les cieux s'ouvrirent sur lui, et il y eut, entre Jésus se tenant à la droite de Dieu, et le martyr, des rapports précieux. Mais Saul, l'arc-boutant de la persécution contre l'Église, ne vit rien alors, n'entendit et ne comprit rien. Mais à un moment un peu plus avancé dans l'histoire, Jésus ressuscité et monté en haut, l'appelle par son nom : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » etc. Or, la gloire de l'ascension prit évidemment dans l'esprit de Paul une place tout à fait distinctive, et en garda dans son ministère une toute particulière. Voyez, par exemple, pour la place qu'elle eut dans son esprit, comment il la fait ressortir et insiste sur elle, Act. 22:6-11, dans son discours au peuple en langue hébraïque, et encore au chap.26:12-18, quand il parle en présence d'Agrippa. Ces passages, comparés avec le récit de sa conversion au chap.9:3-9, sont d'un grand intérêt. Et pour voir la place que l'ascension occupait dans sa doctrine, on n'a qu'à se reporter, pour en être pleinement persuadé, à ce qu'il dit de son évangile en 2 Cor. 4:3-6, au commencement de sa lettre aux Galates, chap.1:11-16, et à toute la teneur de ses lettres aux Éphésiens et aux Colossiens.

Mais, en outre, toute la position distinctive de l'Église, toute la doctrine selon laquelle tout particulièrement chaque croyant a aujourd'hui à diriger sa conduite individuelle, se trouvent dans l'ascension du Seigneur Jésus Christ. Un pauvre pécheur peut aujourd'hui penser à la miséricorde qu'il y a en Dieu, d'une manière qui eût été assez exacte aux jours des patriarches (c'est-à-dire la miséricorde sans explication à l'égard du mode de sa manifestation) ; mais la miséricorde de Dieu qui est mise maintenant sous nos yeux, c'est cette miséricorde et cette compassion de Dieu qui, ayant substitué le Christ, le Juste, à la place de plusieurs injustes, déclare qu'elle prend ses délices à couler avec toutes ses bénédictions par un Christ qui est maintenant assis sur le trône de la Majesté dans les lieux très hauts. Nous ne pouvons rencontrer Dieu que dans le lieu où Christ nous est présenté comme nous rencontrant ; pour nous ce lieu de rencontre est le lieu très saint en dedans du voile ; pour le Juif ce sera dans le pays ; et le caractère de la conscience est conforme au lieu où nous le rencontrons. La lumière est plus parfaite en dedans du voile, et la conscience est d'un caractère plus élevé, c'est-à-dire, selon que la vérité qui nous est présentée est plus manifeste dans son expression, et selon que la puissance donnée est d'un ordre plus élevé ! Car la conscience a besoin pour rencontrer Dieu de ce dont Dieu a besoin pour la rencontrer elle ; et il faut à la conscience un pouvoir en conséquence. Il n'existe qu'un seul sang d'expiation ; il n'existe qu'un seul Esprit pour l'appliquer : cela est de toute évidence. Mais si quelqu'un voulait conclure de là que, parce que, pour ce qui est de lui et relativement à lui tout homme qui est sauvé est sauvé par l'Esprit et uniquement par le moyen du sang, il en résulte que, pour ce qui est de Dieu, relativement à Dieu, tout pécheur sauvé doit être aussi rapproché qu'un autre, il se tromperait complètement. La miséricorde et la compassion n'appartenaient qu'à Dieu ; il leur donne cours comme il veut ; elles s'appliquent à qui il veut ; elles établissent aussi des classes diverses, et placent une âme dans une classe et une autre âme dans une classe différente, suivant que Dieu a trouvé convenable dès avant la fondation du monde. Un saint a plus besoin pour être dans la nouvelle Jérusalem, pour faire partie de l'Épouse de Christ, d'une conscience et d'une puissance spirituelles, que n'en avait besoin un saint qui avait à faire partie du royaume d'Israël – du peuple de l'Éternel sur la terre. Or une âme qui ne connaît pas un Seigneur *monté en haut,* ne saura jamais ce que c'est qu'être échappé à la ruine dans laquelle sont toutes choses autour de nous. Une telle âme est étrangère à cette forme de vérité qui caractérise notre économie, et ne

saurait avoir cette intelligence et ce pouvoir dont on a besoin pour marcher comme quelqu'un qui est ressuscité avec Christ, et qui, par conséquent, sa bourgeoisie étant dans le ciel, a à rechercher les choses qui sont dans le ciel et à s'y affectionner. Mais nous parlerons plus en détail de cela un peu plus loin.

À laquelle donc des deux choses qui se sont passées entre la vivification de Christ dans le tombeau et sa séance dans les lieux célestes (c'est-à-dire sa sortie du tombeau et son ascension dans le ciel), l'expression « nous a élevés ensemble » (Éph. 2:6, *v.Angl.*) s'applique-t-elle ?

Je puis en réponse à cette question dire 1° que pour ce qui concerne *la vérité,* je ne vois pas qu'il s'attache quelque importance à la manière de rendre cette expression ; car quelle que soit celle des deux que l'on adopte, il s'agit toujours d'un des deux faits qui se placent entre notre bénédiction d'être « vivifiés ensemble avec Christ » et celle d'être « assis ensemble avec Lui dans les lieux célestes » ; et 2° que la manière la plus commune de la rendre, et par conséquent, peut-être, la plus naturelle, c'est comme se rapportant au premier de ces deux faits. Remarquez-le bien, entre la communication de la vie, et le fait d'être assis dans le ciel, deux choses sont supposées : d'abord, l'acte de remonter du tombeau (dans lequel sa vie fut reçue) au milieu des hommes ; et en deuxième lieu, l'acte de monter d'entre les hommes dans le ciel.

J'admets que la première de ces choses se rattache, en réalité, au fait précédent, et, si vous voulez, que la résurrection implique deux choses : la communication nouvelle de la vie, et la manifestation de la vie, s'il s'agit de quelqu'un qui vient de mourir et qui n'a pas été enseveli, ou le fait par lequel la personne remonte hors du tombeau, si après avoir expiré elle a été aussi ensevelie. Toutefois elles ne constituent pas réellement une seule et même chose ; et, dans le cas de notre Seigneur bien-aimé, ce sont deux faits, deux actes parfaitement distincts, que celui par lequel il reprend sa vie dans le tombeau, dans toute la vérité que ce fait implique relativement à Dieu et relativement à Lui-même, à l'Esprit, et aussi au monde spirituel – et celui par lequel il est vu et connu parmi les hommes comme ressuscité, et s'arrêtant parmi ses disciples un certain temps avant de monter dans le ciel. Cette distinction peut être d'une grande utilité dans l'action à exercer à l'égard des âmes individuellement à une époque nébuleuse et sombre ; le récit de la conversion de Paul en Act. 9 autorise à la faire, et on peut en suivre la trace au point de vue dispensationnel (selon l'analogie de la foi) dans l'entrée de l'Église dans la gloire et la bénédiction à venir de la terre. Paul fut vivifié avant qu'il prît sa place avec les disciples – avant qu'il pût montrer rien de ce qui leur prouverait qu'il vivait à Dieu.

Je n'insiste pas sur l'argument tiré de l'analogie de la foi, bien que, selon moi, il ait de l'importance pour confirmer la vérité (si on a reçu de Dieu capacité pour saisir des analogies) ; mais il est bien certain que l'Église sera dans la gloire avant d'être manifestée en gloire, et que le résidu Juif et le résidu Gentil auront la vie l'un et l'autre avant que l'homme les voie en possession de la vie ; pareillement la nation juive possédera la vie, avant que cette vie se soit manifestée extérieurement de manière à amener les résultats précieux qu'elle doit amener pour la nation en bénédiction extérieure.

Je voudrais toutefois, pour ce qui concerne le croyant individuellement, insister sur cette pensée, que, si « la vie de Dieu » (comme Paul s'exprime en Éph. 4:18) appartient à ceux qui ont connu Christ, ou plutôt qui ont été connus de Lui, elle se montre en ceux qui l'ont entendu et qui ont été instruits en Lui « selon que la vérité est en Jésus ». Si notre évangile dans lequel nous nous glorifions est l'évangile de la vie – de la vie éternelle, en et par Jésus Christ notre Seigneur, il s'ensuit que notre témoignage est pareillement le témoignage de la vie – de la vie éternelle. Si nous sommes cachés en Christ en Dieu, Christ doit être manifesté en nous dans le monde. Paul ne connaissait pas seulement Christ comme vie – sa vie, et ne savait pas seulement que lui, Paul, avait sa vie éternelle en Christ, mais il marchait aussi ici-bas de manière à ce qu'il pouvait dire : « Nous sommes manifestés à Dieu, et j'espère aussi que nous sommes manifestés dans vos consciences » (2 Cor. 5:11). Et il explique quel était le mode de cette manifestation. C'était non seulement dans une manifestation extérieure, mais dans le cœur ; mais alors ce n'était pas seulement quelque chose dans le cœur, mais il y avait aussi une manifestation extérieure. Sa vie avait des motifs, des fins, et des objets : une manière de voir aussi particulière, qui lui était propre, qui lui donnait son caractère devant Dieu, et menait à un témoignage tel que les Corinthiens pouvaient le lire. Le moi n'était ni sa fin, ni son point de départ, ni la source de son énergie, comme, hélas ! c'est si souvent le cas avec les chrétiens de profession d'aujourd'hui. Moi, moi, moi, moi, moi, moi, moi – un nombre parfait en égoïsme – est une triste chose chez un chrétien. Telle n'était point la vie chrétienne de Paul. « Car si nous sommes hors de nous-mêmes, c'est *pour Dieu ;* si nous sommes de sens rassis c'est *pour vous* » *(v.13*). C'est *pour Dieu* seul qu'il vivait ; mais Dieu avait ici-bas des objets de son affection, et, par suite, l'homme que l'Esprit de Dieu conduisait, avait à chercher les intérêts de ceux dont Dieu, qui les menait captifs dans ses cordeaux d'amour, poursuivait Lui-même les intérêts. Nous apprenons ensuite quelle était la chose qui agissait avec tant de force sur son cœur et sur son esprit (heureux homme qu'il était !). « Car l'amour de Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux » (v.14, 15, etc). Quel contraste entre ce genre de vie et le genre de vie d'un si grand nombre : « faire ceci, et faire cela » ; « ne pas faire ceci, et ne pas faire cela » ! Les actions de l'homme du monde sont la manifestation de ce qui règne au dedans de lui, et si les actions du chrétien sont aussi la manifestation de ce qui règne au dedans de lui, alors la vie de l'homme du monde et la vie du chrétien doivent être fort différentes l'une de l'autre.

Le moi, cette vie-ci, la terre, les circonstances et Satan, remplissent l'intérieur de la vie du mondain ; Christ, l'éternité, le ciel, l'amour rédempteur, et le Père, le Fils et le Saint Esprit sont tout ce que connaît la vie intérieure

du chrétien. Est-ce que les chrétiens, ceux qui sont réellement chrétiens, sentent cela suffisamment ? Qu'est-ce que c'est que l'excellence du travail, des matériaux, dans une montre, si elle n'a pas d'aiguilles pour indiquer le temps qu'elle marque ? Lecteur, pour quelle fin es-tu laissé ici-bas sur la terre ? Tu possèdes une rédemption éternelle et un salut parfait, et pour garantie de ta sécurité tu as été empreint d'un tel sceau que personne ne peut te ravir ta bénédiction. À quelle fin es-tu donc laissé ici-bas ? Assurément, c'est pour y être un témoin pour le Seigneur Jésus, dans la puissance de ta vie, aussi bien que de tes lèvres, et si par là nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec Lui.

C'est une chose touchante de voir comment, aussitôt que Christ fut redevenu vivant d'entre les morts, il ne descendit pas seulement vers lui des anges pour le saluer, mais son propre cœur et son esprit furent occupés du besoin de se présenter devant son Père comme le Fils de l'Homme, et remplis de pensées d'amour et de sollicitude pour chacun des siens. Il peut à l'égard de chacun d'eux, prendre une manière différente de se présenter à lui ; mais les disciples qu'il avait laissés comme des brebis qui étaient dispersées (parce que Lui, le Berger, il avait été frappé) devaient être rassemblés de nouveau – c'étaient les brebis de son Père ; et en conséquence il monte dans le ciel pour devenir lui-même, dans une nouvelle position, le sujet du témoignage de ses disciples, garantir en même temps les plus chers intérêts de ses disciples, leur envoyer aussi le Saint Esprit, et, pendant qu'il reste là et prend soin des siens qui sont dans le monde, les former, les diriger et les aider dans leur service, Lui-même étant le sujet de leur prédication aussi bien que la joie de leurs cœurs. Oh ! comme nous vivons peu dans la puissance de la vocation céleste et de la communion du mystère de Christ et de l'Église ! Que le Seigneur nous regarde pour renouveler en nous l'efficace de ces choses ! Puissions-nous bien remarquer que Christ, après être redevenu vivant, eut à accomplir des choses propres à cette vie, en tant qu'ainsi reprise par lui, et qu'il nous soit donné d'aller et de faire de même.

2. Notre deuxième verset est Col. 2:12. « Ensevelis avec lui dans le baptême dans lequel aussi vous avez été ressuscités (*angl. risen)* ensemble par la foi dans l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts ». Bien des expressions dans ce passage, aussi bien que sa portée générale, tendent à prouver que c'est de la résurrection qu'il parle. La dernière clause, par exemple, en est une preuve décisive. « Dieu qui l'a relevé (Christ) d'entre les morts ». Le grand sujet dont l'apôtre s'occupe ici est – non pas le Christ montant de la terre dans le ciel, ni la présentation de Christ tel qu'il est dans le ciel – mais la résurrection de Christ d'entre les morts. « Dieu l'a relevé d'entre les morts ». Il s'agit de son relèvement du sein du tombeau où il avait été enseveli après avoir laissé sa vie pour nos péchés ; de sa sortie de ce tombeau pour être vu de ses disciples et être le sujet de leur prédication à ses ennemis ; et ce n'est pas seulement le sujet principal du verset, mais c'est celui qui le donne tout entier, car ce qui est déclaré dans la dernière clause, avoir été effectué en Christ, en ce qu'il fut comme homme ressuscité d'une façon manifeste d'entre les morts, est affirmé être vrai de nous qui croyons en lui : Dieu nous envisageant et jugeant selon l'Esprit de Christ qu'il nous a donné, juge de nous qu'étant un même esprit avec le Seigneur, nous sommes ressuscités avec lui. Cela est vrai de tous ceux qui croient en Celui qui a ressuscité d'entre les morts Christ, qui a été livré pour nos offenses et a été ressuscité pour notre justification.

Les corps des croyants, s'ils sont retournés en poudre, ressusciteront comme ressuscita le corps de Christ ; ils ressusciteront à sa venue et seront ressuscités par son pouvoir à lui-même présent alors pour faire cela. Mais ces corps seront ressuscités parce qu'ils appartiennent à des âmes qui ont été vivifiées, qui, si elles sont absentes du corps, sont présentes avec le Seigneur. L'esprit d'Étienne, l'esprit de Paul, celui de Pierre, sont avec le Seigneur ; leurs corps sont dans la poussière. Dans son conseil et dans sa pensée, Dieu unit la poussière de ces corps – de ces vases de terre, avec les âmes que son Fils vivifia, et, plus tard, les corps ressusciteront en preuve de cela. Mais, lorsqu'ils étaient vivants sur la terre, ces hommes, Étienne, Paul, Pierre, etc, ayant cru en Christ avaient été vivifiés par Lui, comme Celui qui s'était relevé du tombeau, et étaient considérés par Dieu comme vitalement un avec son Christ ; et Il pouvait leur dire (non pas toutefois de leurs corps, mais *d'eux-mêmes*). – Vous êtes ressuscités avec Celui que j'ai ressuscité d'entre les morts. Que Christ était ressuscité d'entre les morts, c'était un fait manifeste quand Paul écrivit aux Colossiens : pareillement c'était, en cette même époque, un fait aussi manifeste, que Paul et ces Colossiens avaient reçu l'Esprit de Christ, et que Dieu les considérait (non pas comme si leur position devant Lui était selon la chair et la nature en tant que reçues du premier Adam et *dont* il fallût les dégager – toutes les conséquences de cette position avaient été imputées à Christ, et, en conséquence, Il avait été crucifié, était mort, et avait été enseveli ; ils devaient tenir tout cela comme vrai d'eux-mêmes, car c'est ainsi que Dieu faisait réellement – mais) comme ayant devant Lui une position selon l'Esprit et la grâce. Cet Esprit était abondamment découlé de Christ quand Il avait de nouveau repris sa vie – leur avait été abondamment donné. Son point de départ était le Christ Jésus reprenant vie dans le tombeau ; mais c'était la vie éternelle, la vie divine quoique dans l'homme ; et elle était envisagée par Dieu, telle qu'elle se trouvait en eux, non pas comme quelque chose qui resterait encore couché dans le tombeau, mais comme quelque chose qui se manifestera comme ayant été ressuscité du tombeau et d'entre les morts. Et nous pouvons remarquer ici comment le verset qui précède est à l'unisson avec cette pensée. Nous sommes « circoncis d'une circoncision faite sans main, dans le dépouillement du corps de la chair » (v.11) ; circoncision (c'est la seule circoncision que nous connaissions comme ce que Christ est pour nous) qui est ainsi expliquée (Phil. 3:3) : « Car nous sommes la circoncision, nous qui servons Dieu en esprit, et qui nous glorifions dans le Christ Jésus et n'avons aucune confiance dans la chair ».

Le contexte du verset qui nous occupe, me semble renfermer, premièrement, la doctrine du dégagement du nouvel homme de la coquille, de l'enveloppe, du vieil homme ; et en second lieu, l'édification de l'homme nou-

veau : les deux choses effectuant ensemble le résultat dont parle le verset 10, savoir le fait que nous sommes « accomplis en lui qui est le chef de toute principauté et autorité ».

Je voudrais, en outre, faire remarquer, quant à la première partie, de quelle manière positive et nette, notre délivrance, le Christ mort comme subissant la peine du péché mais ressuscité, et nous-mêmes autrefois moralement morts, sommes présentés ensemble (Christ et nous) dans les versets 12 et 13. « Ressuscités ensemble » – « Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts », « Vous qui étiez morts dans vos offenses… vous a vivifiés ensemble avec lui, nous ayant pardonné toutes nos offenses » ; et puis il ajoute comme ayant en vue le Juif, et toutes les ordonnances clouées « à la croix » (v.14).

Jusqu'à quel point éprouvons-nous notre vie et notre marche ici-bas, en nous demandant si elles sont en harmonie avec la vie que nous avons en commun avec le Christ relevé d'entre les morts ? Il est le même avant la mort et après, mais sa position est différente. Lorsqu'Il était sur la terre il était le serviteur de Dieu au milieu d'Israël sur la terre – peuple reconnu de Dieu et qui doit être béni sur la terre ; et sa vie extérieure se donnait carrière, non seulement en zèle pour Dieu, mais en zèle pour sa Maison sur la terre, et aussi pour son peuple sur la terre. Il honorait le Temple dans la mesure dans laquelle Il y avait accès ; la maison du roi Lui était fermée et contraire, un autre la possédait. Toutefois Il était Berger d'Israël, et ses sympathies se manifestaient en sa faveur. Tel n'est pas le cas maintenant. Il a été mis à mort, et depuis sa résurrection Il a été rejeté de nouveau par Israël ; et à présent Il ne s'identifie avec rien d'autre qu'une compagnie de personnes qui gardent le caractère de pèlerins et d'étrangers, tout le peu de temps qu'ils restent sur la terre en attendant qu'il revienne une seconde fois.

Quelle merveilleuse vocation que d'être appelé sur la terre à une marche qui soit en harmonie avec cette vérité, que Dieu nous considère et juge de nous comme des hommes qu'Il a fait être un même Esprit avec son Fils qui est ressuscité d'entre les morts ! C'est la liberté devant Dieu ; délivrance de tous les éléments de la religion naturelle aussi bien que de la religion terrestre ; liberté pour Dieu ; liberté pour souffrir et pour faire Sa volonté, quoique dans un corps de péché et de mort – dans un monde méchant, tout ce qui nous entoure étant sous la puissance de Satan, jusqu'à ce que la gloire vienne.

3. Nous arrivons maintenant à notre troisième et dernier passage sur ce très intéressant sujet. « Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu » (Col. 3:1). « Pensez aux choses qui sont en haut et non pas à celles qui sont sur la terre ; car vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec Lui en gloire » (v.2-4).

Ici le Christ est envisagé, non seulement comme ressuscité du tombeau, mais comme monté de la terre au ciel. « Il fut élevé au ciel » (comme nous lisons en Luc 24:51). « Et… comme ils regardaient, une nuée le reçut et l'emporta de devant leurs yeux. Et comme ils regardaient fixement vers le ciel, tandis qu'il s'en allait, voici, deux hommes en vêtements blancs, se tinrent là à côté d'eux, qui aussi dirent : Hommes Galiléens, pourquoi vous tenez-vous ici en regardant vers le ciel ? Ce Jésus qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel » (Act. 1:10, 11). Telle est la doctrine de l'Écriture. La grâce par laquelle Il se montra vivant à ses disciples sur la terre – « étant vu par eux durant quarante jours, et parlant des choses qui regardent le royaume de Dieu » (Act. 1:3) ne doit pas être oubliée, non plus que la parfaite distinction qui existe entre l'ascension, en tant que doctrine, et la doctrine de la résurrection du Seigneur. Dans notre verset actuel Il est signalé comme assis à la droite de Dieu – après être monté. Et l'exhortation qui nous est adressée est de penser « aux choses qui sont en haut » (c'est-à-dire dans le ciel), et non pas à celles qui sont sur la terre : conséquence assez naturelle, si nous réalisons en effet que nous sommes ressuscités ensemble avec Lui ; car la place dans laquelle nous sommes ressuscités est celle où se trouveront les objets de notre intérêt, nos circonstances propres pour ainsi dire. Ensuite, comme pour donner du poids à ce qu'il vient de leur dire, il leur rappelle leur position, « car vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu ». Telle est notre bénédiction actuelle. « Nous sommes morts » et « notre vie est cachée avec le Christ en Dieu ». La sûreté dans laquelle était gardée au dedans de l'arche, où elle était enfermée par Dieu, la manne contenue dans la cruche d'or, n'est qu'une faible image de la sécurité qui est notre partage si notre vie est cachée avec Christ en Dieu. C'est la vie, la vie éternelle ; c'est la vie inséparable de Christ ; et Christ, non seulement occupe un siège de puissance dans le ciel, mais est en Dieu. Nous avons à chercher les choses qui sont en haut. Voilà pour le moment notre occupation convenable ; et c'est une occupation à laquelle le Saint Esprit veut avoir des gens occupés sur la terre jusqu'à ce temps-là. Quand le Christ qui est notre vie, sera manifesté, alors nous aussi nous serons manifestés avec lui en gloire. C'est la foi qui le reconnaît comme « notre vie » : l'œil ne voit pas cela ; bientôt Il prendra la place dans laquelle nous le verrons pour nous-mêmes, et alors que nous adviendra-t-il sinon d'être vus ensemble avec lui en gloire ?

Je puis faire remarquer précisément ici que l'emploi que l'apôtre fait ici du petit mot « si » (v.1), « Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ », n'implique pas, ne doit pas être pris comme impliquant la moindre incertitude quelconque, comme si Paul doutait, comme s'il sanctionnait un doute de leur part, comme si même il supposait qu'ils doutassent s'ils étaient ou n'étaient pas en Christ, et ressuscités avec Lui. Toute l'argumentation de l'apôtre se fonde sur le fait qu'il n'y avait pas un doute quelconque à cet égard – pour la foi la chose était claire et sûre. Il avait quitté le Judaïsme en raison de cela ; il cherchait à prouver que ces Colossiens étaient exposés au danger de judaïser, parce qu'ils ne retenaient pas ce fait devant eux ; et dans les chap.2 et 3 il expose devant eux cette précieuse grâce de Dieu afin qu'ils puissent trouver la force de chercher les choses qui sont en haut.

« Mais », diront quelques-uns, « nous sommes ici-bas », « nos corps sont sur la terre » : – Eh bien ! après ? Dieu ne peut-il pas nous envisager, non pas selon ce que nous sommes dans la chair, mais selon ce que nous sommes dans l'esprit, comme participants d'une vie nouvelle en Christ, vie qui nous rend capables de savoir que Dieu nous identifie avec Celui qui est assis à sa droite et nous considère comme un même esprit avec lui ? Ou, Dieu ne peut-il pas, après avoir effectué cela pour un Paul, pour de pauvres Colossiens, les exhorter à marcher par la foi en cette bénédiction ? Certainement il l'a fait ; et la foi, en nous, aussi certainement qu'elle sait ce qu'il a fait, saisit sa parole, sa pensée, et la tient pour vraie et pour n'être que l'expression de quelque chose qui renferme plus de vérité positive et de réalité éternelle que tout ce que Satan et la chair de l'homme peuvent alléguer de contraire. C'est une chose profondément triste de voir les chrétiens mettre en avant l'expérience et le sentiment de ce qu'ils sont en eux-mêmes, de ce qu'est le monde qui les entoure, et de la puissance que Satan a sur eux, et refuser de se saisir de l'appréciation que Dieu fait du monde, de la chair, et de Satan ; et par suite ne pas trouver un refuge pratique en Christ pour eux-mêmes, ni en lui, aussi, cette nouvelle vie, nouvelle dans sa nature – une vie en Christ, vie de Christ ressuscité du tombeau, et après monté dans le ciel.

Je voudrais ajouter quelques mots sur l'expression, « Cherchez les choses qui sont en haut ». Et d'abord, quant à la détermination précise du lieu dont l'Esprit parle ici ; rien ne saurait être plus marqué ; « les choses qui sont *en haut* ». Où ? « Où le Christ est assis à la droite de Dieu ». Or, pour beaucoup d'esprits, tout cela est dans les nuages, très vague en vérité. Du moins, c'est ainsi qu'ont parlé plusieurs. Mais remarquons précisément dans cette même épître, comment Paul, marchant par la foi, tel qu'un homme ressuscité avec Christ, vit en Christ gloire sur gloire, par quoi il put répondre (avec une perfection divine dans son cas, comme quelqu'un d'inspiré pendant qu'il écrivait ainsi) à tous les sophismes et à toutes les vaines déceptions de l'adversaire. À la lumière de Christ il vit la lumière, et il vit gloire sur gloire dans le Christ. Il vit aussi en lui des offices et des relations d'où non seulement jaillissait une lumière dans laquelle il put marcher comme homme vivant, de manière à éviter les fosses, les pièges et les embûches dans lesquelles d'autres tomberaient, mais qui aussi donnèrent à son âme nourriture et force, et lui fournirent un sujet salutaire d'occupation dont quelques-uns de ces Colossiens avaient un pressant besoin. Oh ! si les chrétiens d'aujourd'hui avaient les yeux de leur entendement rivés sur le Christ de Dieu – sur Celui qui ne doit pas être maintenant uniquement vu par la foi couronné d'honneur et de gloire (comme l'Épître aux Hébreux et l'Apocalypse le présentent), mais dans lequel est en jeu toute cette vivacité d'affection pour les enfants adoptifs de son Père, ainsi que des milliers de grâces et de gloires brillantes et magnifiques – quel changement dans la vie et dans le témoignage de plusieurs ! La religion naturelle apportera ses enfilades de grains de chapelet pour y compter ses prières : est-ce que la religion spirituelle ne trouve rien en Christ pour répondre à cela ? Oui certainement ; Il fournit tout un enchaînement de gloires sur gloires et de grâces sur grâces que nous devons dérouler en louanges devant Dieu. Et quelle auréole de lumière brillante, mais douce et belle, est vue autour de Lui par ceux qui Le connaissent dans le ciel ! Que Dieu daigne raviver et restaurer le cœur des siens pour le culte spirituel, céleste ! Si le silence nous convient pour nous-mêmes, sûrement il y a beaucoup à dire pour notre précieux Seigneur Jésus et à son sujet.

L'exhortation est double : d'abord, « cherchez-les », ces choses qui sont en haut, et, ensuite, secondement, « pensez-y », aux choses d'en haut.

Il y a quelque chose digne d'être remarqué dans la manière pleine de grâce dont est introduite la vérité exprimée par le vers. 3. « Car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu ». Cela répond au besoin de l'homme quant à la double manière dont la petitesse de la foi, ou l'état charnel, ou le penchant mondain du cœur pourraient objecter. « Comment puis-je faire cela ? ». La réponse est : « Vous êtes morts ». Et, de l'autre côté, la conscience que l'on peut avoir de sa faiblesse et de sa petitesse est attiré et amorcé par la contrepartie de la déclaration qui doit être à jamais précieuse à tout saint, « Votre vie est cachée avec le Christ en Dieu ». Combien cette parole fait face à toute disposition qui peut se trouver dans l'âme ! « Votre vie est cachée avec le Christ en Dieu ».

Pour terminer, il est évident que la communion avec Christ en vie ne renferme pas tout ce que Dieu nous a donné, ni tout ce à l'égard de quoi Dieu a voulu engager notre responsabilité. Et la vie ne serait pas assez non plus, tout en étant la vie de Christ en tant que ressuscité des morts – car comme tel il régnera sur les Juifs et aura les Gentils sous son pouvoir ; et même la connaissance de la gloire du Seigneur couvrira la terre, comme les eaux couvrent la mer, sous la puissance de Christ, comme ayant la vie en lui-même, et comme étant dans une position d'où il peut la communiquer – et donner communion avec lui-même à de pauvres pécheurs – lui étant ressuscité du tombeau. Ce n'est que lorsque nous arrivons à son ascension, et à la place qu'il a prise dans les lieux célestes, que nous trouvons ce qui, comme rattaché à la vie reprise par le Seigneur, caractérise la position distinctive du croyant, pendant qu'il est assis comme Fils de l'Homme à la droite du Père. Il n'y a pas de vie dégagée des choses terrestres, pas de vie séparée de toute mondanité, comme celle qui découle d'affections formées et développées pour la gloire divine et céleste du Fils de l'Homme, affections nourries par la communion avec Celui dont les pensées étaient les premières en toutes ces choses. Le mécontentement d'un mauvais caractère qui n'est satisfait de rien, peut nous porter à nous plaindre du désert ; les souffrances endurées pendant que nous le traversons peuvent nous faire gémir ; et aussi les châtiments de Dieu pour nos inconséquences pratiques peuvent produire un effet pareil ; mais aucune de ces choses ne produira des gémissements pareils à ceux que poussera une âme qui a le mal du pays, un cœur tout rempli du ciel, une âme qui est trop occupée de Christ en Dieu, et de la gloire à venir pour avoir beaucoup de temps ou de pensées à donner soit à elle-même, soit aux expériences du désert. Christ sentit le désert et les épreuves qui l'assaillirent sous ce rapport de la part de l'homme

aussi bien que de celle de Satan, car son âme était heureusement remplie de la gloire d'où Il était venu, du Père dont les regards étaient toujours sur Lui, et de la maison et du royaume de gloire de ce Père qu'Il devait nous ouvrir. Puissions-nous connaître ces choses, *les chercher* et *y penser* !

7e partie : Assis avec Lui dans les lieux célestes

« Et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus » (Éph. 2:6)

Les mots *a fait asseoir ensemble* sont ici la traduction en français d'un verbe composé d'une préposition signifiant « ensemble avec », et d'un verbe qui signifie asseoir, placer, faire asseoir. Ce verbe, dans sa forme simple, est employé pour exprimer la position qu'occupe le Seigneur Jésus depuis son ascension dans le ciel. Voici quelques-uns des passages où il se rencontre.

D'abord : Éph. 1:20… « qu'Il (le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ, le Père de gloire) a opérée dans le Christ en le ressuscitant d'entre les morts, et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté et autorité et puissance, et domination, et au-dessus de tout nom qui se nomme, non seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir. Et il a assujetti toutes choses sous ses pieds, et l'a donné (pour être) chef sur toutes choses à l'église ; qui est son corps et la plénitude de celui qui remplit tout en tous » (20-23). L'idée dominante de ce passage est évidemment celle de la gloire dans laquelle le Seigneur est reconnu. Il avait pris la place de serviteur : comme Fils de l'Homme, Il pouvait dire « Mon Dieu » à Celui à qui par grâce nous disons « Notre Dieu » (Jean 20:17). Ici, c'est Dieu lui-même comme tel qui agit : le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ – le Père de gloire a agi à son égard de manière à signaler l'estime qu'Il fait de Lui et nous l'a déclaré dans sa Parole, afin qu'ayant les yeux de notre cœur éclairés, et étant revêtus de l'esprit de sagesse et de révélation, dans sa connaissance, nous connaissions ces choses concernant le Christ.

Le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ, le Père de gloire, a fait asseoir à sa droite dans le ciel, et a comblé là de titres d'honneur et de gloire Celui qui disait de lui-même quand il était sur la terre : « Les renards ont des tanières et les oiseaux des cieux ont des demeures, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête ». L'acte par lequel *Il le fait asseoir* à sa droite, est la constatation que Dieu reconnaît la dignité de Celui qui est ainsi placé – Lui confère l'honneur qui lui est dû. Il est vrai, comme nous le verrons bientôt par d'autres passages, que l'expression « s'asseoir », « faire asseoir » implique assez naturellement l'idée d'un repos personnel ; mais elle est employée *ici* en rapport avec la pensée de la gloire, et dans ces autres passages elle l'est en rapport avec la prise d'une position qui supposait une certaine *œuvre* achevée, un certain service accompli. Et cela fait une différence importante.

En second lieu, le passage Héb. 1:3 qui sous quelques rapports ressemble beaucoup au premier : « Dieu… à la fin de ces jours-là, nous a parlé dans le Fils qu'il a établi héritier de toutes choses, par lequel aussi il a fait les mondes, qui étant le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance et soutenant toutes choses par la parole de sa puissance, ayant fait par lui-même la purification de nos péchés, *s'est assis* à la droite de la Majesté dans les hauts lieux » (2, 3).

Une chose à remarquer, c'est qu'ici l'action est attribuée au Fils, Il s'assied lui-même ; non pas considéré dans ce genre de gloire qui lui est propre comme le Fils du Père, mais dans celle qu'il possède comme Fils de Dieu. Ayant fait par lui-même la purification de nos péchés, Il s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux. C'est là que nous le voyons couronné de gloire et d'honneur. Il ne s'agit nullement dans ce passage de quelque office ou de quelque service de Christ ; ce qui nous y est présenté c'est uniquement la position de gloire et d'honneur qu'Il a prise lui-même, que Dieu reconnaît comme justement à lui, et que ceux qui ont la foi confessent avec bonheur lui appartenir. Il se repose dans la gloire ; gloire en contraste avec son humiliation qui a pris fin ; gloire dans la Majesté des hauts lieux, prise par Lui-même et reconnue de Dieu comme Lui appartenant en ce qu'Il l'a couronné de gloire et d'honneur : – mais s'il est ainsi personnellement glorifié, Il attend là, au sein de la gloire qui lui est propre et que seul d'entre les hommes il pouvait posséder, jusqu'au moment où il pourra revêtir celle qu'il pourra partager avec les siens. Il est assis à cette droite de la Majesté jusqu'à ce que vienne le temps où il prendra le royaume. Sa position est envisagée dans les chap.1 et 2, comme une position en gloire et ayant des gloires nombreuses rattachées à elle ; mais ce n'est qu'au chapitre troisième qu'est introduite l'idée du vrai tabernacle que le Seigneur a dressé, et non pas l'homme. Il importe d'autant plus de remarquer cela, que, plus tard, nous retrouvons présenté de nouveau le même fait qu'Il s'est assis, après qu'Il a été traité de diverses fonctions se rattachant au culte (voir chap.10). Le gouvernement et le culte sont pour la pensée deux vérités inséparables lorsque Dieu, connu tel qu'il est maintenant, est révélé. Les chap.1 et 2, contiennent maintes allusions au gouvernement quant à l'homme sous la direction de Dieu. La vérité relativement au culte commence d'être traitée au chap.3, et au chap.8:1, nous trouvons la suprématie de Christ dans cette association d'idées.

Nous citerons maintenant ce passage : « Or la somme de ce qui a été dit, c'est que nous avons un tel souverain sacrificateur qui *s'est assis* à la droite de la Majesté dans les cieux ». L'un et l'autre de ces passages (1:3 et 8:1)

attribuent à Christ la place la plus élevée, mais le premier a trait plutôt à la domination [23] et le dernier au culte. Ils disent tous deux la prééminence de sa gloire.

Dans un autre passage l'accent n'est pas mis sur la gloire dans laquelle Christ est assis, ni sur ce qui s'attache à celui qui est assis ; mais on y trouve signalé un contraste entre la position de se tenir debout et celle d'être assis. Sous la loi « tout sacrificateur se tient debout chaque jour faisant le service et offrant souvent les mêmes sacrifices qui ne peuvent jamais ôter les péchés ; mais celui-ci, ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis (et demeure assis) à perpétuité à la droite de Dieu » (Héb. 10:11, 12).

Les *nombreux* sacrificateurs, et CELUI qui devait venir, et dont ils étaient tous le type ; le service de chaque jour et les offrandes répétées – le sacrifice offert une seule fois ; le fait aussi de se tenir debout pour faire l'œuvre – le fait d'être assis parce que l'œuvre était finie ; voilà les points qui sont mis en contraste. Le sacrificateur de l'ordre lévitique avait nécessairement à répéter le sacrifice, parce que le tabernacle était sur la terre et avait simplement pour but la gloire de Dieu comme Roi d'Israël, et les besoins de ce peuple, et que tout le service était achevé dans un cycle limité à une année. C'est bien aussi sur la terre que Christ a répandu son sang, mais c'est dans le vrai tabernacle que le Seigneur a dressé et non pas l'homme, qu'Il s'est présenté dans la puissance du sang ; son œuvre a servi à glorifier Dieu, comme Dieu, pour l'éternité, et à pourvoir aux besoins de tous ceux qui croient, qu'ils fassent partie des saints célestes ou des saints terrestres, et c'est dans la propre éternité de Dieu que Son œuvre a été faite. « S'est assis (et demeure assis) à perpétuité à la droite de Dieu » peut très bien s'appliquer à l'œuvre dont il s'agit dans le passage – qui ne traite pas du lieu où doit se déployer la dernière gloire de Christ, ni de ce en quoi consiste son service actuel, mais de la valeur du sacrifice expiatoire offert en ce grand jour des propitiations auquel Il présidait : – l'œuvre était achevée, achevée pour toujours ; et, quant à elle, Il s'est assis. Et il l'a fait avec d'autant plus de raison aussi, que, par cette seule offrande, « il a rendu parfaits, à perpétuité, ceux qui sont sanctifiés » (v.14). Or, si par la foi dans le sang je suis sanctifié, je suis, par cette seule offrande, rendu parfait à perpétuité : ma conscience a pour sa réponse devant Dieu ce que Dieu a fait pour se justifier lui-même, en agissant en miséricorde, comme sur le trône du ciel : Christ qui a la pleine intelligence de l'estime que Dieu fait des choses et de l'exactitude de cette estime, ne pouvait pas affirmer qu'il était encore besoin de sacrifice, sans dépriser sa propre œuvre et l'estimation que Dieu en fait ; et ainsi, l'estime que fait l'âme qu'elle n'a besoin de rien en fait de sacrifice, est prouvée être exacte et juste.

Dans les passages où il ne s'agit pas de la pleine suffisance et de la perfection du sacrifice de Christ offert une seule fois, mais des sympathies de Christ pour les souffrances de ses fidèles témoins (comme en Act. 7:55, 56), le Seigneur Jésus est représenté, non pas comme assis, mais comme debout. « Mais lui (Étienne) étant plein de l'Esprit Saint, et ayant les yeux attachés sur le ciel, vit la gloire de Dieu et Jésus se *tenant* à la droite de Dieu, et il dit : Voici, je vois les cieux ouverts et le Fils de l'Homme se tenant à la droite de Dieu ». D'un autre côté, dans les passages qui nous le présentent, non comme sympathisant avec les souffrances des siens encore dans le désert, mais comme en ayant fini (non pas avec son offrande sacerdotale, parce qu'il était lui-même la seule offrande qui pût être offerte, et qui l'a été et a été acceptée, mais) avec ses souffrances, comme l'Homme de Douleurs, nous trouvons le repos dans lequel il est entré à cet égard, signalé par le mot *s'asseoir.*

« Rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, courons avec patience la course qui nous est proposée, fixant les yeux sur Jésus, le Chef et le Consommateur de la foi, lequel, à cause de la joie qui lui était proposée, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et s'est assis à la droite du trône de Dieu » (12:1, 2). Véritablement Il est dans la gloire, mais c'est une gloire dont le repos est mis en contraste avec le sentier de douleur qui l'y a conduit et que nous avons à fouler maintenant. Apoc. 3:21, est un verset semblable sous quelques rapports. « Celui qui vaincra, je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme j'ai vaincu et je me suis assis avec mon Père sur son trône » [24]. Un repos dans la gloire, voulu et préparé par l'amour, tel est le prix du vainqueur, ou l'un des prix nombreux par la pensée desquels notre Seigneur veut réjouir nos cœurs.

Dans le passage, Apoc. 20:4 : « Je vis des trônes ; et ils étaient assis dessus », il semble que le mot emporte surtout l'idée d'« installation dans une charge ». Ils étaient rois et sacrificateurs avant – et ils l'avaient su ; ils avaient été les bienvenus en la présence de Christ ; la gloire avait déjà commencé. – Mais c'est à présent qu'ils commençaient à être assis sur les trônes et à régner avec lui.

On peut parfaitement recueillir de ces précieux passages, quelque juste idée de ce que sont les pensées de l'Esprit de Dieu en rapport avec la séance de Christ à la droite de Dieu. « Le Christ », en tant qu'espérance juive sur la terre, devait *être roi et avoir des sujets ;* mais le Seigneur Jésus, comme tel, fut rejeté, et nous trouvons, dans les écrits de Paul aux Éphésiens, ce qu'est « le Christ » que le ciel accueillit quand la terre l'eut rejeté. Il fut donné pour être Tête sur toutes choses à son Église, qui est (de même que le corps avec ses divers membres l'est pour la tête) nécessaire pour faire l'homme parfait. Le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ, le Père de gloire, nous connaît comme membres de son corps, comme un seul Esprit avec le Seigneur. Et, en conséquence, non seulement il ne peut exister de séparation entre la Tête et les membres, mais le membre est nécessairement et

[23] La lecture des Psaumes et des passages cités dans le chap.1 démontre abondamment cela : – la domination est leur principale pensée à tous ; pareillement les citations contenues dans les chap.8 ; 9 et 10 font voir que dans ces chapitres le culte est la pensée dominante.

[24] Ceci rappelle naturellement à la pensée Jean 17:5 ; une gloire très précieuse dont nul autre que Lui ne pouvait porter le poids.

toujours considéré par Dieu comme un membre et vu comme un membre du corps dont Christ est la Tête. A-t-il repris sa vie ? Nous avons été vivifiés avec lui. A-t-il quitté le tombeau et s'est-il montré de nouveau vivant ? Nous avons la vie ensemble avec lui. Est-il monté en haut ? Nous y sommes montés avec lui ! Dieu l'a-t-il fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes ? Dieu nous voit comme assis ou placés également avec lui dans les lieux célestes. Plus bénie, infiniment plus bénie que la gloire, que tous les privilèges, tout l'honneur possible, est cette grande vérité de notre identification, dans la pensée divine, avec la personne de Christ lui-même. Lui la Tête – nous, rien que les membres, il est vrai, mais quelle union, quelle communion, est pareille à l'union, à la communion de la vie – une vie en commun ! Et, chose merveilleuse, nous avons une vie, sa propre vie, si complètement en communion, si inséparablement en union avec le Christ qui est assis en haut dans les lieux célestes, que Dieu parle de nous (faibles et toutefois riches) comme assis ensemble avec Christ dans les lieux célestes. C'est une chose tout à fait accidentelle que nos corps soient encore ici-bas : que seulement le Christ se lève du trône de son Père (son Père et le nôtre), et nous sommes aussitôt trouvés, corps, âme et esprit, là où nous sommes maintenant ; c'est-à-dire, maintenant au moyen de la vie qui est dans le Christ qui est là-haut, et en nous qui sommes ici-bas. C'est pour un homme une anomalie, quelque chose d'anormal, d'avoir son corps sur la terre, et de posséder une vie divine et céleste, coulant par lui du ciel et revenant au ciel. Cette vie est une réalité éternelle ; son principe et sa source c'est Christ, et l'union vitale que nous avons avec Lui est une chose beaucoup plus réelle, efficace et importante, que le fait accidentel de la présence de nos corps ici-bas. Il me semble que beaucoup méconnaissent l'unité de vie du Christ et de ses membres : ils peuvent penser qu'il y a une abondance de vie en Lui en Dieu pour eux ; ils peuvent admettre qu'Il leur a donné la vie éternelle, que l'Esprit habite en eux pour nourrir une semence incorruptible, etc. ; mais quant à L'UNITÉ DE VIE *entre eux-mêmes et le Christ* ils ne la voient pas ou ne la reconnaissent pas, et, en conséquence, ils ne peuvent pas agir selon elle et d'après elle. Tous ceux en qui l'Esprit de Dieu et de Christ habite, sont réellement et vitalement un avec le Christ qui est en haut. Cette union est dans l'Esprit, mais elle existe réellement et est connue de nous comme existant – et c'est une union qui exclut pour toujours toute idée de séparation entre la Tête et les membres. La voir et en jouir, et voir la grâce à laquelle nous en sommes redevables, donne intelligence à l'esprit et chaleur aux affections du croyant, comme rien autre ne saurait le faire : une intelligence et des affections telles qu'il les faut, pour leur marche céleste ici-bas, à des gens qui sont fils et filles du Seigneur Dieu Tout-puissant.

J'ai pensé plus d'une fois qu'entre tous les passages qui enseignent la doctrine de la communion du croyant avec Christ, aucun ne montre que c'est réellement une communion en vie avec autant de force que le passage qui nous occupe en ce moment, et d'autres semblables qui font voir que Dieu reconnaît notre union avec son Fils, comme le Christ, dans l'intervalle qui s'écoule entre le rejet de Christ par l'homme et sa prise de possession de la gloire qui doit encore lui échoir. Le Fils de Dieu « étant en forme de Dieu, n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu » (Phil. 2:6). Comme Fils du Père, il est écrit de lui : « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique qui est au sein du Père, lui, l'a fait connaître » (Jean 1:18). La gloire divine lui était propre personnellement. Il avait la gloire auprès du Père avant que le monde fût (17:5). Lorsqu'il devint Fils de l'Homme, il devint en grâce et en miséricorde homme de douleurs et sachant ce que c'est que la langueur – de manière (car cela ne pouvait avoir lieu qu'ainsi) à pouvoir partager avec d'autres hommes les titres de gloire appartenant au Fils de l'Homme. Son œuvre sur la terre achevée, mais le peuple terrestre n'étant pas prêt à recevoir la bénédiction, et bien plus la rejetant – il s'en alla en haut et prit son siège sur le trône de la Majesté, dans les lieux très hauts, glorifié comme Fils de l'Homme de la gloire qu'il avait comme Fils de Dieu auprès du Père avant que le monde fût.

Ce n'est point qu'il y ait plus d'une source, plus *d'une puissance* de bénédiction permanente, durable, pour les Juifs, les Gentils ou l'Église de Dieu. Mais ce qui, selon la sagesse divine, donne sa forme caractéristique et sa limite à l'action de cette puissance en ceux qui sont bénis – c'est la relation dans laquelle les parties diverses (toutes participantes de la source unique de bénédiction) sont avec Christ ; et cette relation est en rapport avec la place dans laquelle elles rencontrent Dieu et le Seigneur. C'est ainsi que l'a trouvé bon la sagesse divine. Pour *nous,* nous rencontrons Dieu en Christ sur le trône, et nous connaissons ce qu'il a plu à Dieu de révéler en la face sans voile de son Fils, rejeté sur la terre, mais assis sur le trône de Dieu et dans la gloire qu'il avait auprès du Père, comme Fils de Dieu, avant que le monde fût. Mais il ne se trouve pas là sans que nous soyons reconnus comme y étant nous-mêmes ; oui, nous-mêmes là en Lui : assis ensemble avec Lui dans les lieux célestes. Ceci fait ressortir, au moins pour moi, combien est chère au cœur de Dieu et du Père la pensée – la vérité – de l'union vitale de Christ et de l'Église : car quand il signale la présence du Christ avec Lui-même pendant cette durée, de maintenant presque deux mille ans, de sa séance là-haut comme Fils de l'Homme, Dieu nous y fait asseoir ensemble en Lui. Il est plus facile à notre esprit de saisir la pensée d'être « crucifiés avec », « morts avec », « ensevelis avec », parce que les premières pensées que de telles doctrines font naître en nous sont celles de notre délivrance de l'état de ruine ; ou bien, encore, la doctrine que nous sommes « vivifiés avec », « ressuscités avec », « montés avec », tout en nous parlant de vie, comme les autres parlent de délivrance de la mort, peut nous présenter des actions se rattachant davantage avec l'activité et les opérations de Christ occupé à accomplir l'œuvre qui lui avait été donnée à faire [25].

Mais il y a quelque chose de très particulier dans sa position actuelle que nous considérons maintenant : – c'est une position *ad interim,* en attendant – sa gloire personnelle la plus élevée est reconnue. Nul autre que Lui ne pouvait s'asseoir où il est assis ; pour participer à cette partie de la gloire de Dieu, ainsi qu'il le fait, il fallait qu'il fût

[25] Il eût fallu qu'il mourût, qu'il ressuscitât et qu'il montât en haut – lors même qu'Israël sur la terre eût dû seul être béni.

Dieu ; et il se trouve là, en tant que Fils de l'Homme, en un certain sens d'une manière anormale, car le trône de Dieu et du Père n'est pas la sphère du déploiement de sa gloire comme Fils de l'Homme : toutefois c'est une chose très précieuse et très bénie qu'il soit là ; et le fait d'y avoir été si longtemps reconnu dans cette gloire de Fils de l'Homme, jettera un éclat particulier sur toute la gloire qui est encore à venir. Car Dieu s'associera lui-même avec le Fils de l'Homme dans sa gloire spéciale, de même qu'il a associé le Fils de l'Homme avec la plénitude de sa gloire comme Dieu et de sa gloire comme Père. Mais alors, quelle position merveilleuse c'est, qu'il reconnaisse l'unité de l'Église avec le Fils de l'Homme dans celle qu'expriment ces paroles – assis avec lui dans les lieux célestes ! La pensée, le plan, l'accomplissement de cette œuvre merveilleuse de l'Église, l'Épouse de Christ, tout est divin. Et, béni soit Dieu, il y a une puissance divine prête à nous la faire connaître, à nous en faire jouir – puissance suffisante pour ouvrir plein et libre accès à Dieu et à cette bénédiction même dans mon pauvre cœur ; – puissance et empressement pour faire que la coupe déborde de toutes parts de la bénédiction accordée.

Ce peut être ici le lieu d'introduire quelques passages de l'Écriture, dans lesquels les associations les plus intimes et les plus bénies sont présentées comme provenant pour le croyant de cette racine de toute sa bénédiction, savoir, de son association et de son union vitale avec le Christ de Dieu. Et j'introduis d'autant mieux ces passages ici, qu'ils font voir tout de suite les délices merveilleuses que Dieu prend dans l'Église, et, en conséquence de cela, les merveilleux privilèges que, de sa propre riche grâce illimitée, il avait préparés pour elle dès avant la fondation du monde.

Voici les passages que je désire faire remarquer :

1. 1 Cor. 3:9 : « Nous sommes *collaborateurs de Dieu,* vous êtes le labourage de Dieu, l'édifice de Dieu ».

Qui donc était Paul ? Qui était Apollos ? Des serviteurs par l'instrumentalité desquels était prêché l'évangile que ces Corinthiens avaient cru. Mais Celui concernant lequel était l'évangile, savoir, le Dieu de Miséricorde et de Compassion, qui avait placé toute sa gloire dans la croix du Christ – était Celui, et c'était Lui seul, qui choisissait les messagers de son évangile et allait avec eux « et comme le Seigneur donnait à chacun d'eux ». Et plus que cela ; car il n'allait pas seulement avec eux, mais il était l'auteur de toute la bénédiction qui accompagnait leur service. Un Paul pouvait planter, un Apollos arroser ; mais c'était Dieu seul qui donnait l'accroissement : « Ni celui qui plante, ni celui qui arrose ne sont rien ; mais Dieu qui donne l'accroissement ». Il est tout. C'est tout une même chose que planter et arroser, et toutefois chacun recevra sa propre récompense selon son propre travail. « Car nous sommes *collaborateurs de Dieu :* vous êtes le labourage de Dieu, l'édifice de Dieu ». Quel honneur la grâce, la libre grâce, ne mettra-t-elle pas sur ses serviteurs ? Dieu a un labourage – Dieu a un édifice. Dieu emploie-t-il quelque homme que ce soit en rapport avec son labourage, avec son édifice ? Il ne s'en sert pas comme d'outils morts, mais comme de saints vivifiés, pleins de franche volonté au jour de sa puissance. Dans ce labourage, dans cet édifice, tout est de Dieu ; et Dieu est le tout – pour la bénédiction. Toutefois, il met cet honneur sur ses serviteurs de les rendre capables de dire : « Nous sommes *collaborateurs de Dieu* ». Qu'est l'énergie d'un Alexandre, d'un César, d'un Napoléon, comparée à celle qui opérait en un Paul, un Apollos ? Qu'est l'exaltation propre d'un moment que recherchaient les premiers, comparée à l'exaltation conduisant à « une félicité éternelle » que les derniers possédaient ? La présence de Dieu, de Dieu en puissance d'opération, peut bien, doit même avoir pour effet que toute âme qui sait ce qu'elle est s'abatte devant elle : mais si, d'un côté, elle renverse le moi d'un « il n'est rien » (v.7) ; de l'autre, comme elle exalte les serviteurs en leur donnant le pouvoir de dire : « Nous sommes collaborateurs de Dieu » ! Des choses pareilles ne furent jamais dites, si ce n'est de gens qui étaient un même esprit avec le Seigneur Jésus Christ.

Le mot employé ici est le substantif sunergo ", ou *collaborateur ;* quelqu'un associé dans un travail avec un autre. C'est le même mot que celui qui se trouve en Rom. 16:3, 9, 21. Quand on examine un passage, on doit naturellement avoir toujours dans l'esprit le sujet principal du contexte : dans ceux que nous avons déjà considérés, Dieu est le Tout, bien qu'il Lui plaise dans sa grâce d'agir et de travailler par l'homme ; et parce que les affections, les pensées et l'énergie de l'homme qu'il emploie sont ainsi mues et dirigées par Dieu – ce que cet homme était en lui-même est tenu pour mort et enseveli – et lui pour vivant ; toutefois non pas lui, mais Christ qui vit en lui – c'est pourquoi Dieu parle de ceux qui sont tels comme d'*ouvriers avec Lui.* Dans les passages suivants, ils sont considérés comme collaborateurs les uns des autres. Ainsi :

Rom. 16:3 : « Saluez Prisca et Aquilas, mes *compagnons d'œuvre* dans le Christ Jésus ».

Rom. 16:9 : « Saluez Urbain, notre *compagnon d'œuvre* en Christ ».

Rom. 16:21 : « Timothée, mon *compagnon d'œuvre*, et Lucius vous saluent ».

Puissent nos cœurs connaître non seulement la communion avec un Paul, dans ses travaux et les souffrances qui s'y rattachent, mais aussi la communion de cette Toute-puissante grâce avec toute la bénédiction et la liberté qui s'y rattachent et qui formaient pour Paul la base et la racine même de sa vie, aussi bien que de tout ce qu'elle produisait !

2. Mon second passage est 2 Cor. 6:1 : « Or, travaillant ensemble avec Lui *(v.Angl.)*, nous vous supplions que vous n'ayez pas reçu la grâce de Dieu en vain » (ou comme une chose vaine, légère, insignifiante).

Le mot employé ici est le verbe qui correspond au substantif employé dans les derniers passages cités. Les deux passages se ressemblent beaucoup, il y a cependant une différence. Dans celui que nous avons déjà examiné, le champ de travail est l'Église qui est sur la terre. Paul pouvait planter, poser, comme un sage architecte,

le fondement des Églises ; Apollos pouvait les arroser. Ni Paul, ni Apollos n'étaient rien ; mais Dieu était Celui qui bénissait. Toutefois, Celui qui bénissait appelait ceux par les travaux desquels il opérait, *ses compagnons d'œuvre*. Quelle grâce ineffable ! Dans ce *passage-ci,* le Seigneur, devant le jugement duquel l'homme comparaîtra (v. 10), a pourvu pour les hommes à un évangile de bonnes nouvelles d'une grande joie. Cet évangile avait fait que Paul était manifesté devant Dieu (v.11), et manifesté aussi devant ceux parmi lesquels il travaillait. Et qu'est-ce qu'il avait rendu manifeste ? Que si Paul était hors de lui-même c'était pour Dieu (v.13), et que s'il était de sens rassis c'était pour ceux parmi lesquels il travaillait. Car l'amour de Christ le menait captif dans son étreinte bénie ; un amour qui déclarait que comme Christ était mort, de même tous ceux qui croyaient en lui étaient morts ensemble avec Lui ; et que son but en faisant cela pour tous les siens était, que ceux qui vivent ne vécussent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui était mort et ressuscité pour eux. Ceci plaçait Paul dans un système de choses tout autre que celui de ce monde ; et, en conséquence, il ne connaissait personne selon la chair ; il avait connu Christ selon l'Esprit, et toutes choses prenaient leur place en harmonie avec cela. Si quelqu'un était en Christ, c'était une nouvelle création ; les vieilles choses étaient passées, un nouvel ordre de choses était introduit – non pas encore en gloire, mais toutefois dans le principe de toute véritable gloire et de toute vraie bénédiction – toutes choses sont de Celui qui, d'abord, nous a réconciliés avec Lui-même, par Jésus Christ notre Seigneur, et qui, là-dessus, nous a confié le ministère de la réconciliation. Tel était son amour. Non pas seulement de faire de nous de nouvelles créatures, mais de nous faire connaître que toutes choses sont de Celui qui nous a réconciliés avec Lui-même, et, après avoir fait cela, nous a identifiés avec l'œuvre dont, dans son amour, il est occupé – œuvre que notre propre salut, notre position de bénédiction, notre nouvelle vie et nos privilèges nous ont rendue chère – c'est-à-dire l'annonce de son propre caractère et de son évangile. Ce n'est pas simplement que nous sommes appelés à plaider avec les pauvres pécheurs, et à leur dire : « Pourquoi mourriez-vous ? » ; « Nous vous supplions que vous n'ayez pas reçu la grâce de Dieu en vain » etc, etc. (comme dans le chap.6 qui est notre texte) ; mais plus que cela, nous sommes associés par Dieu avec Lui-même comme Celui qui se révèle, qui a confié la parole de la réconciliation à nous qui l'avons goûtée, car nous connaissons nous-mêmes la miséricorde de Dieu ; l'œuvre par laquelle cette miséricorde ouvrait un chemin pour elle-même vers nous et pour nous vers elle ; nous avons goûté combien elle est convenable pour nous-mêmes et pour les pécheurs ; et nous savons aussi comment Dieu y prend plaisir (v.18-21), et comment s'il nous convie, s'il invite et *convie* ceux que nous pouvons rencontrer, il se tient là Lui-même pour bien accueillir ceux qui viennent. Car il dit : « Je t'ai exaucé au temps agréé et t'ai secouru dans un jour de salut ; voici maintenant le temps agréable, voici maintenant le jour du salut ». Le contexte est toujours la plus sûre lumière à laquelle il faut considérer un texte. Et tandis que ces deux textes sont fort semblables par leurs termes, la lumière des contextes respectifs fait voir entre eux une différence. Dans le premier, l'auteur parle comme travaillant dans l'Église sur la terre ; dans le dernier, comme travaillant à la lumière du trône du Seigneur du jugement, et comme proclamant sa miséricorde et les bonnes nouvelles que « Celui qui n'a pas connu le péché (le Juge) avait été fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui ». Dans ce service, il était associé par grâce avec l'œuvre, et aussi avec toute l'affection de Dieu [26].

3. J'arrive maintenant à Éph. 2:19, où il est fait allusion à un autre genre d'association intime et bénie qui est aussi une des précieuses conséquences de notre communion avec Christ. « Ainsi donc, vous n'êtes plus étrangers, ni forains, mais *concitoyens* des saints et gens de la maison de Dieu ». Le « vous » s'adresse aux Éphésiens croyants, qui avaient été païens, et par conséquent, n'avaient pas eu, comme les Juifs, de position de relation avec Dieu dans le monde – *sans Dieu dans le monde.* Car cette expression ne signifie point qu'ils avaient été impies, athées, et plongés dans la méchanceté du monde en tant qu'individus – cela, hélas ! bien des Juifs l'étaient aussi – mais, que les Gentils, comme tels, n'avaient pas de relation désignée pour eux avec la seule chose qui fût reconnue devant Dieu, comme religieuse sur la terre, je veux dire, le peuple Juif. Voilà ce qu'ils avaient été. Ils n'avaient eu rien à faire avec le culte juif. Mais maintenant, depuis qu'ils croyaient dans le Christ ressuscité et monté en haut, ils avaient une relation très particulière avec Dieu dans le ciel ; – ils étaient parmi ses saints célestes, gens de sa maison ; comme nous l'avons vu, ils avaient trouvé cela par le moyen du Christ et en Lui ; chacun l'avait trouvé pour lui-même, chacun avait été trouvé de Dieu – il y avait communion, dans le caractère de citoyens, de tous ceux qui étaient tels, qu'ils eussent été tirés du terrain juif ou du terrain gentil. Ils étaient *concitoyens* des saints (du ciel) et membres de la famille de Dieu. « Notre conversation [27] est dans les cieux » (Phil. 3:19).

Ce n'est que quand on pèse la portée de l'Épître aux Éphésiens, et que l'on considère le caractère particulier de ses bénédictions dans leur contraste avec les bénédictions terrestres, que l'on voit la merveilleuse excellence de ce lot d'être *concitoyen* des saints du ciel, et de faire partie de la maison de Dieu. Mais ce rang, cette bénédiction,

[26] Le même mot que nous venons d'examiner se trouve aussi en Marc 16:20 ; Rom. 8:28, et Jacq. 2:22. Marc 16:20 : « Et eux étant partis prêchèrent partout, le Seigneur opérant avec eux, et confirmant la Parole par les signes qui l'accompagnaient ». Rom. 8:28 : « Mais nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos arrêté ». Jacq. 2:22 : « Tu vois que sa foi agissait avec ses œuvres ». La foi était le pouvoir qui faisait travailler – les œuvres étaient le fruit de cette énergie. Tous ces passages donnent l'idée et le sentiment d'une coopération, d'un travail en commun – dans toute la portée du sens que leurs sujets respectifs admettent, et ainsi confirment ce qui vient d'être dit.

[27] Politeuma (conversation) – notre train de vie, notre état civil et politique, si on peut parler ainsi : c'est là que nos noms sont inscrits (Luc 10:20) ; car c'est là que se trouvent le livre de vie de l'Agneau, et le livre des vivants (Phil. 4:3).

n'est pour chacun de nous qu'une des nombreuses bénédictions qui résultent de notre association en vie avec le Fils de l'Homme. Ceux qui sont ainsi associés au Christ ont, très certainement, leur plus grande bénédiction dans l'association qu'ils ont avec Lui-même – c'est-à-dire, *dans la vie* et dans l'association, comme d'un membre avec la Tête, de tout ce qui est à Lui : elle les introduit, par la plus pure grâce, dans le privilège de certaines associations avec Dieu en fait de service ; mais elle les place aussi tous, comme nous le voyons ici, en association très précieuse les uns avec les autres, dans la liberté de la cité qui est dans le ciel, et aussi dans la liberté de la maison du Père. Et ces choses sont tellement liées et unies ensemble dans la pensée de l'Esprit, que l'Apôtre n'a pas plus tôt mentionné ce privilège d'être « concitoyens des saints et gens de la maison de Dieu », qu'immédiatement il poursuit en disant qu'ils sont « édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin, en qui tout l'édifice bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur… édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit ».

4. Il y a un autre passage dans lequel il est fait allusion à une sorte de bénédiction quelque peu semblable ; nous l'examinerons maintenant :

C'est Éph. 3:6. « Que les nations seraient cohéritières et d'un même corps, et coparticipantes de sa promesse dans le Christ par l'évangile ». Tout est *en* Christ ; toutes nos bénédictions, de quelque nature qu'elles soient, ont leur racine et leur source en Lui. Rien de ce qui ne L'a pas, Lui, pour sa racine, n'est bénédiction, ou ne peut nous être donné par Dieu comme estimé par Lui propre à être une bénédiction pour nous.

La participation signalée dans ce verset a trait à trois choses : 1° Une place dans l'attente de l'héritage ; 2° Une place dans le corps ; et 3° Une place dans la bonne promesse – elles appartenaient toutes trois à autant de ces pauvres Éphésiens (tout Gentils qu'ils avaient été), qu'il y en avaient qui croyaient – position en commun avec ceux d'entre les Juifs aussi qui avaient cru – mais la position était *en Christ* et en Lui seul ; et c'est « en Lui » qu'on avait participation, car l'héritage était sien, il était aussi la Tête de son corps l'Église, et c'est en lui seul que toute promesse pouvait être accomplie ; et elles étaient toutes oui et amen en Lui à la gloire de Dieu par nous. Celui qui avait été un pauvre Gentil idolâtre pouvait rencontrer en Christ celui qui avait été un Pharisien, fils de Pharisiens – mais en Christ la vieille histoire de chacun perdait sa place de prééminence. Une fois en Christ, vous vous trouvez là où tout est gouverné et s'arrange selon un ordre nouveau, c'est-à-dire selon les délices que Dieu prend en Christ qui est l'Héritier, la Tête du corps, l'Église, et à qui appartiennent toutes les promesses de Dieu. Quelques-uns, en traitant de ce verset, se sont tant préoccupés de l'union des croyants d'entre les Juifs et d'entre les Gentils, qu'ils ont négligé la question de savoir *en qui* et *en quoi* il y a union.

En Christ il n'y a ni Juif ni Grec ; ceux qui sont en Lui sont un peuple céleste ; ils sont, par grâce, tous cohéritiers, les uns avec les autres, dans cet héritage qui est dû à Celui en qui ils sont ; ils forment un corps ensemble, chacun d'eux étant, en particulier, un membre du corps (et ils sont ainsi unis les uns avec les autres) dont il est la Tête ; savoir, comme chacun d'eux participe, ainsi que tous les autres, dans la promesse. Quelque variés que soient les privilèges dans lesquels ils ont communion les uns avec les autres, ces privilèges sont tous en Christ, et Christ est la seule voie pour les posséder et en jouir.

Les passages suivants se rattachent naturellement à notre sujet, et montrent, d'une manière frappante, la nature du lien qui unit les membres ensemble, après les avoir d'abord unis à la Tête.

Éph. 2:20, 21 : « Jésus Christ étant Lui-même la maîtresse pierre du coin, en qui tout l'édifice *bien ajusté ensemble,* croît pour être un temple saint dans le Seigneur ».

Éph. 4:15, 16 : « Le Christ : duquel tout le corps *bien ajusté et lié ensemble*… produit l'accroissement du corps ».

Dans l'un et l'autre de ces passages, le terme qui exprime le fait d'être *ajusté ensemble,* est sunarmologoumeno" [28].

Dans les passages des Éphésiens, cette intimité d'adaptation des parties les unes avec les autres, en vue d'accomplir une fin commune, est évidente. D'abord, dans l'édifice, Christ est la maîtresse pierre de l'angle, choisie et précieuse, d'un temple saint pour le Seigneur ; – et ensuite chaque pierre qui est en lui, est ajustée et soigneusement rendue propre à occuper la place qui lui est réservée et préparée en vue de l'accomplissement de cette fin commune. Secondement, dans le corps, Christ est la Tête, chaque membre en particulier est un membre de Christ, et, comme tel, a une place qui lui est bien appropriée, dans le corps dans lequel il est en relation avec les autres membres. Mais aucun membre ne peut se dire membre d'un autre membre ; ce serait faire de cet autre membre la Tête, et déplacer Christ, comme faisaient quelques-uns à Corinthe. Le corps est le corps de Christ, et chacun en particulier est un membre ; et parce qu'il est en particulier un membre de ce corps dont Christ est la Tête, il a une responsabilité comme tel à l'égard des autres membres, et aussi il possède, ce qui est infiniment meilleur, le privilège d'être employé comme tel par la Tête pour la bénédiction des autres membres.

Être bien approprié à des places si près de Christ, quand il s'agit du temple (l'habitation de Dieu), et du corps de Christ, est un précieux privilège. Dans l'un et l'autre cas, ce n'est ni par armée, ni par force, mais par l'Esprit du

[28] Ce verbe sunarmologeô n'est employé dans le N.T. Que dans ces deux passages. Liddell et Scott disent dans leur Lexicon que sa force dans le N.T. Est la même que celle de sunarmozô dans le grec classique ; et ils donnent comme exemples de la force de sunarmozô la parfaite jointure des paupières ; s'unir en mariage ; de deux mots en faire un seul ; approprier deux choses l'une à l'autre, comme la flûte avec la harpe, etc, etc.

Seigneur ; et cette appropriation unit – si elle est *à toujours* – pour des scènes dont Dieu et l'Agneau seront la gloire ; toutefois elle *nous* unit (les hommes qui croient en Christ durant les jours de son rejet), en un faisceau de vie, dans lequel, non pas notre individualité, mais celle de Christ, comme homme – homme céleste – aura toute la prééminence.

Ensuite, nous avons encore le mot sumbibazw [29] employé par exemple en Éph. 4:16, et Col. 2:2, 19 :

« Duquel tout le corps bien ajusté et *lié ensemble* par chaque jointure du fournissement, produit l'accroissement du corps pour l'édification de soi-même, en amour, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure » (Éph. 4:16).

« Car je veux que vous sachiez combien grand est le combat que j'ai pour vous… et pour tous ceux qui n'ont point vu mon visage en la chair, afin que leurs cœurs soient consolés, *étant bien unis ensemble* dans l'amour et pour toutes les richesses d'une pleine certitude d'intelligence pour la connaissance du mystère de Dieu » (Col. 2:1, 2).

« Ne tenant pas ferme le Chef, duquel tout le corps fourni et *bien uni ensemble* par des jointures et des liens, croît d'un accroissement de Dieu » (Col. 2:19).

L'opération par laquelle on est *lié ensemble, bien uni ensemble,* a lieu dans chaque cas, par l'efficace de la vie de ce corps, dont Christ est la Tête. Paul, envisagé comme un individu, n'était qu'un membre en particulier ; de même Apollos, et de même Céphas. Mais la puissance de la Vie qui les unissait à la Tête, leur donnait toujours en subordination à Christ, une puissance de communion – quelque chose par suite de quoi ils étaient bien liés ensemble, faisaient un tout bien uni les uns avec les autres.

De nos jours, *l'union vitale avec le Christ* a été trop considérée comme une doctrine *avancée,* la doctrine des classes aînées dans l'école de Dieu. Et, hélas ! là où elle a été recouvrée comme la doctrine de la famille de Dieu comme telle, elle a été, en plus d'un cas, tellement corrompue que, tout en retenant la doctrine de la communion des membres, on ne l'a pas gardée dans sa subordination à la suprématie de Christ comme Tête. Et ainsi la vérité la plus précieuse a été tournée contre le Seigneur en tant que l'Auteur et le Donateur de cette union vitale.

Jusqu'ici nous avons vu trois grandes choses distinctes : 1° Dieu imputant ; 2° Dieu communiquant ; 3° la position en bénédiction (devant Dieu et dans la relation mutuelle des parties les unes avec les autres), de ce en quoi la bénédiction de Dieu s'est présentée dans ces derniers jours.

1° *Dieu imputant.* Il a imputé à Christ tout ce que nous étions comme hommes descendus d'Adam, et tout ce que nous avions fait ; Il a visité tout cela sur Lui, et a reçu comme une rançon sa vie, donnée par Lui comme Fils de l'Homme. Il tient ces trois choses être vraies de nous qui croyons, et nous commande de les tenir pour telles à l'égard de nous-mêmes et d'agir en conséquence.

2° *Dieu communiquant.* Le Fils de l'Homme reprenant la vie dans le tombeau est la fontaine d'où la vie divine découle pour nous ; mais si c'est la vie divine, elle est toutefois la vie divine dérivée et appropriée à l'homme ; – c'est la vie avec le Christ, la vie dans laquelle il sortit du tombeau et, après s'être fait voir sur la terre, monta dans le ciel.

3° *La position en bénédiction* de ce en quoi la bénédiction de Dieu se présente maintenant. Dans le ciel nous sommes assis ensemble avec Christ, dans les lieux célestes. Sur la terre, nous sommes reconnus comme associés avec l'œuvre que Dieu fait ; comme entièrement identifiés avec la cité et la maison de Dieu, et avec le corps et les membres dont Christ est la Tête ; *entièrement* identifiés parce que nous sommes identifiés avec ces choses dans la puissance d'une vie qui est Christ – une vie qui est cachée avec Christ en Dieu, notre vie éternelle.

Dans ce qui va suivre, nous aurons à considérer, 4°, ce qui résulte de tout cela. Étant fait un avec le Christ, déjà un avec Lui, il s'en suit naturellement deux choses : 1° nous avons maintenant à souffrir avec lui ; et, 2°, il faut que nous soyons glorifiés ensemble plus tard. Nos souffrances peuvent être maintenant de diverses sortes, comme le furent les siennes ; la gloire peut aussi être envisagée, dans les différents passages de l'Écriture, sous des aspects différents, comme nous verrons qu'elle l'est. Mais il ne faut jamais oublier ceci : que, pour tout ce qui concerne notre pèlerinage et notre caractère d'étrangers ici-bas, avec toute l'immense variété de manières dont nous pouvons être appelés à souffrir de la part du monde, de la chair et du diable ; et pour tout ce qui tient à la vie de gloire et de puissance réservée pour nous plus tard, l'une et l'autre de ces choses sont pour nous des résultats – des résultats nécessaires et inséparables de notre union vitale avec le Christ de Dieu. Il a ôté de la voie tout ce que Dieu avait contre nous ; il nous introduit dans cette position et ces choses en connexion avec nous, en vertu desquelles Dieu, non seulement ne pouvait avoir rien à dire contre nous, mais pouvait prendre son plaisir en nous ; et tout cela, dans la puissance de cette bénédiction qu'il avait donnée lui-même en Christ, pour entreprendre de nous conduire à sa propre maison, formant et façonnant nos cœurs, et nous enseignant ses voies en contraste avec les nôtres durant tout notre pèlerinage à travers le désert. Toute la colère qui nous était due est tombée sur le Christ – et *c'est accompli.* La croix a réglé toute la question de la colère de Dieu contre nous qui croyons – Christ l'a toute portée, et moi qui crois je n'en porterai point. En Christ a été aussi réglée toute la question de notre acceptation devant Dieu et de la nature de cette acceptation. – Il est ressuscité et monté : Dieu lui a

[29] Littéralement : 1° réunir ; de là métaphoriquement, réconcilier, accorder ; 2° mettre ensemble, comparer ; de là, déduire, prouver, enseigner.

confié toute la gloire qu'il avait à donner – la Lui a conférée comme à Jésus qui était mort, Le Juste pour les injustes ; et ainsi la justice de Dieu en Christ est inséparable de la pleine acceptation du croyant. Le croyant est accepté (objet de faveur) dans le Bien-aimé. Mais la même grâce qui nous a liés, rattachés à Dieu par et dans le Christ, a trouvé bon de nous lier aussi, de nous associer à la fortune de Christ tant dans ce monde que dans celui qui est à venir. Dans notre prochain article, nous aurons donc à considérer ces résultats de la vie dont nous jouissons ainsi déjà, savoir : « que si nous souffrons maintenant, plus tard nous serons glorifiés ».

8e partie : Souffrir avec Christ

Trois passages de l'Écriture peuvent servir comme d'introduction à notre méditation :

1. Romains 8 17 : « Et si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ, si du moins *nous souffrons avec Lui (ειπερ συμπασκομεν)* afin que nous soyons aussi glorifiés avec Lui ».

2. 2 Timothée 1 8 : « Ne prends donc pas à honte le témoignage de notre Seigneur, ni moi son prisonnier ; mais *prends part aux souffrances (συγκακοπαθησον*) de l'évangile, selon la puissance de Dieu ».

3. 2 Timothée 2 12 : « Si nous *souffrons,* nous régnerons aussi avec Lui ». (ει υπομενομεν και συνβασιλευσομεν).

Le dernier de ces passages (2 Tim. 2 12) rattache et fait contraster la souffrance ou le support patient de l'épreuve maintenant, avec la participation future à la domination de Christ. *Maintenant,* la patience ; *alors,* la domination avec Christ. Cette manière de rendre la chose est plus expressive que si on disait : « *la souffrance*, maintenant ; *la domination,* alors."

Le second (2 Tim. 1 8) rattache *la souffrance* des afflictions avec l'œuvre du témoignage de Paul, et invite les autres à prendre part aux épreuves. Il rappelle naturellement à l'esprit un texte bien connu de l'Épître aux Hébreux qui nous présente un autre témoin qui vivait en d'autres jours (ch. 11 24-26) : « Par la foi, Moïse étant devenu grand refusa d'être appelé fils de la fille de Pharaon, choisissant plutôt d'être affligé avec συγκακουκεισθαι le peuple de Dieu que de jouir pour un temps des délices du péché, estimant l'opprobre du Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte : car il regardait à la rémunération ». En Égypte, place honorable ; être appelé fils de la fille de Pharaon ; et posséder là assez de trésors pour servir à goûter pour un temps de telles choses que les délices du péché. Mais la foi qui révéla Dieu à Moïse fit préférer à Moïse les afflictions du peuple de Dieu et l'opprobre de Christ.

Qu'avaient de commun Dieu et l'Égypte, ou Dieu et la maison de Pharaon et les richesses de cette maison ? Absolument rien ; et Moïse le savait et agit en conséquence. Le monde d'aujourd'hui est pour nous chrétiens, d'après la parole de Dieu, ce que l'Égypte était pour Moïse. L'estime morale que nous en faisons et la conduite que nous tenons à son égard, ressemblent-elles à celles de Moïse à l'égard de l'Égypte ? (Lecteur, votre choix et votre goût sont-ils, dans la pratique, les mêmes que ceux de Moïse ?) Quelles que soient les souffrances à endurer, quelles que soient les afflictions qui attendent maintenant les prédicateurs de l'évangile, en toutes ces choses, la foi réclamera sa part.

Mais ce n'est pas simplement que nous devons être patients pendant que nous attendons le royaume qui nous est réservé, ou qu'il y a certaines afflictions qui accompagnent naturellement le travail donné à faire au serviteur du Seigneur : la position dans laquelle il est placé, le peuple auquel il est rattaché, l'œuvre du témoignage, tout cela amènera maintenant de la souffrance ; c'est parfaitement vrai. Mais l'enseignement contenu dans notre premier texte est d'une portée plus étendue encore. Cette parole, *si nous souffrons avec Christ,* met devant nous le Fils de l'Homme.

C'était d'un don de pure grâce aux Philippiens que Paul parlait (ch. 1 29) : « Il vous a été gratuitement donné dans ce que vous faites pour Christ, non seulement de croire en Lui, mais aussi de souffrir pour Lui ; ayant à soutenir le même combat que vous avez vu en moi, et que vous apprenez être maintenant en moi ». Mais ensuite il continue (ch. 2) en leur montrant qu'il y avait encore quelque chose de plus à quoi l'accès leur était ouvert, savoir d'agir comme des gens qui avaient la pensée de Christ : Car il était un serviteur de Christ qui pouvait dire de lui-même par grâce : « Je me réjouis maintenant dans mes souffrances pour vous, et, ce qui manque aux afflictions du Christ, je l'accomplis pour ma part dans ma chair, pour son corps qui est l'assemblée ». (Col. 1 24).

Pour ce qui est de la *croix,* Christ l'avait portée tout seul ; il y avait pris sur lui seul toute la colère due au pécheur. Mais la croix ne constituait pas toutes les afflictions de Christ ; il savait encore ce qui manquait aux afflictions de Christ pour nous aussi ; et lorsque nous considérons que l'Esprit rendit témoignage aux prophètes des « souffrances de Christ » en un temps où la manifestation de la condition réelle de l'homme était plus l'objet des voies de Dieu que maintenant, où, l'homme s'étant montré irrémédiablement mauvais par son rejet de l'amour du Fils de Dieu, Dieu manifeste son propre amour envers l'homme comme pécheur ; quand, dis-je, nous considérons cela, nous ne devons pas être surpris de trouver ces souffrances de Christ, qu'il endura de la main de l'homme, et comme fruits de la condition de l'homme, largement développées dans l'Ancien Testament. L'Apôtre eut sa part dans beaucoup de ces souffrances, et porta par grâce sa portion. Jaloux contre ceux qui désiraient éviter ces souffrances de Christ, il combattait avec force et sans ménagement ceux qui prétendaient détourner la colère de Dieu contre le péché par une autre voie que par la Croix de Christ endurée par Lui seul sur le Calvaire. Jamais

apôtre ne songea follement à partager lui-même la colère de Dieu due au péché, qui avait été déjà portée par Christ le Juste, à la place de plusieurs injustes.

Je ne trouve pas dans les huit premiers psaumes d'allusion aux souffrances expiatoires ; mais je ne saurais lire ces psaumes sans y voir ces souffrances de Christ auxquelles le serviteur de Dieu peut participer.

La perfection du Bien-Aimé, dont il est parlé dans le Psaume 1er, est présentée de cette manière : – « Il prend plaisir en la loi de l'Éternel, et Il médite jour et nuit en sa loi ». Mais quel est l'effet de cela sur Lui-même quand autour de lui tout ne présentait que le spectacle du conseil des méchants, de la voie des pécheurs, du banc des moqueurs ? L'isolement pour quelqu'un qui aime la communion ; le rejet pour un cœur dont les affections sont expansives ; l'amour et le zèle ardent pour le Seigneur et la dépendance de Lui au milieu d'une scène pareille – dans un lieu aimé de Lui, mais parmi un peuple qui n'avait pas de cœur pour le Seigneur – sont autant de causes de souffrance. Mais être pénétré et jouir de la parole de Dieu ; trouver que demeurer en elle est le but même de la vie, et savoir quel misérable sort elle annonce à ceux qui la rejettent à cause de son contraste avec leurs propres plans, leurs voies et leurs desseins arrêtés, c'est là une profonde douleur pour quelqu'un qui connaît Dieu et sait ce qu'Il est, et qui voit ce qu'est l'homme pour s'opposer à Dieu. Or, en tout cela, ce qui fut pleinement développé dans le Christ peut être partagé par tous ceux qui ont jamais eu l'esprit et la foi des élus du Seigneur.

Dans le Psaume 2, nous voyons que non seulement l'homme individuellement est méchant, mais qu'il existe un pouvoir qui gouverne le monde dans son ensemble, et qui mène à l'entier rejet, de la part de la terre, tant de Christ que de ceux qui sont à Lui.

Le Seigneur Jésus a fait pleinement et tout seul l'expérience de cela ; mais Pierre, Jacques et Jean la firent ensemble, quand, en Actes 4, par exemple, ils citent la fin du Psaume 2 comme s'appliquant à la fois à le rejet de Christ et à leur propre position.

Dans le Psaume 3, nous trouvons quelqu'un n'ayant que des multitudes de difficultés devant lui et autour de lui, et pas de réponse à aucune d'elles si ce n'est dans le Seigneur. Qui, sauf le Christ, a goûté cela pleinement ? Qui a jamais marché réellement avec le Seigneur, et ne l'a pas, selon la mesure de sa foi, goûté aussi et l'affliction qui en résulte ?

C'est une chose bénie, et non sans douceur, bien que l'amer y soit mêlé avec le doux, quand, au milieu de milliers et dizaines de milliers d'épreuves, l'énergie de l'âme est réveillée, comme dans le Psaume 4, par le sentiment du contraste entre sa propre intégrité envers Dieu, et l'entière corruption dans la méchanceté de tout ce qui est autour d'elle ; et ce genre de souffrance a son propre genre de consolation – consolation qui lui est aussi particulière que l'espérance est la consolation particulière de l'état décrit dans le Psaume 1er ; l'attente, celle de l'état présenté au Psaume 2 ; le privilège de se fortifier en Dieu, la consolation de celui que décrit le Psaume 3.

L'appel à Dieu contre les méchants caractérise le Psaume 5, comme la patience sous la discipline et le châtiment caractérise le Psaume 6, et l'appel du jugement sur l'ennemi, le Psaume 7.

La pensée de Christ peut n'être que peu connue, si on ne connaît pas ses souffrances au sujet de la méchanceté des méchants qui l'entouraient. Son cœur peut ne nous avoir été que bien peu révélé, si nous n'avons jamais vu sa douleur quant à l'état du peuple d'Israël, humilié par la discipline et le châtiment à cause de sa marche insouciante avec Dieu. Comment pouvait-il être le Fils, le Serviteur de Dieu – Celui auquel étaient échus tous les devoirs de Roi, de Prophète et de Sacrificateur de cette nation – et ne pas souffrir douloureusement de la discipline sous laquelle se trouvait la nation ? Et ses sévères paroles contre les cœurs endurcis de cette race de vipères – ses larmes sur Jérusalem qui lapidait les prophètes, etc, tout cela était pour lui un service de souffrance – service dans lequel Paul avait part avec son Maître, à quelque distance qu'il s'y tînt de Lui, d'ailleurs, quant à la mesure. Nous pouvons appliquer à tout cela la précieuse déclaration : « Si du moins nous souffrons avec Lui, pour que nous soyons aussi glorifiés avec Lui. »

Le Psaume 8 est un psaume de gloire ; mais comme le chapitre 2 de l'Épître de Paul aux Philippiens nous l'enseigne, la gloire due au Fils de l'Homme était au terme d'un sentier de souffrance et de douleur. Celui qui devait, selon le conseil divin, être le centre d'un système nouveau en tant que Fils de l'homme, avait à s'abaisser à suivre un sentier de service plein de souffrance, et à être obéissant jusqu'à la mort – la mort de la croix, avant d'être souverainement exalté, de recevoir un nom au-dessus de tout nom, et d'être placé comme Fils de l'Homme à la droite du Père. La croix n'est pas envisagée en Philippiens 2, comme l'expression soit de l'amour de Dieu pour l'homme dans sa miséricorde à procurer un agneau, soit de l'amour de Christ pour l'homme dans sa grâce à se donner Lui-même, le Juste pour plusieurs injustes, mais comme l'expression de la perfection de son obéissance – obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix. Béni soit Dieu, nous savons que c'est là, et là seulement, que fut trouvée cette unique chose sans laquelle Dieu ne pouvait être juste tout en justifiant le pécheur – sans la connaissance de laquelle aucune âme ne peut jamais avoir à faire avec Dieu dans la paix ; mais le but de ce passage n'est pas de nous montrer cela, mais bien une autre vérité. Et nous n'honorons pas la parole de Dieu et n'avançons pas non plus une pensée juste, lorsque, quoique sans intention de le faire, nous imposons à des passages un sens autre que leur simple signification. Or, le sens de Philippiens 2, aussi bien que le but de l'Apôtre en l'écrivant, est d'insister auprès du disciple sur la conformité pratique de ses pensées et de sa conduite avec celles de Christ, et non pas de faire voir à celui qui cherche, où il pourra trouver la paix. Et certainement ceux qui se sont connus bénis ainsi avec Christ, par grâce, et ont essayé de faire voir en eux le sentiment et la marche de leur Maître, ont appris que c'est un sentier de souffrance, de soumission et de renoncement.

Les fidèles de l'Ancien Testament doivent avoir trouvé dans les Psaumes (non pas tout ce que nous y trouvons), mais un témoignage manifeste que, indépendamment de toutes les bénédictions de Dieu pour un peuple sur la terre, la maison de la foi, qui, d'une manière ou d'une autre, fut toujours éprouvée, avait à faire avec Dieu dans le ciel. Le sentier de leur foi fut toujours un sentier de souffrance.

Ces quelques remarques peuvent suffire quant au fait qu'il y a pour notre précieux Seigneur des souffrances tout à fait distinctes de celles qu'Il endura comme portant le péché, ou même de ses souffrances dans le témoignage. Si nous reposons sur l'œuvre qu'Il opéra en souffrant sur la croix, nous pouvons participer à ses souffrances, dans le témoignage, etc. Et de cette manière seulement.

La vie du Seigneur se divise en trois parties.

Il y a, d'abord, sa vie privée, depuis sa naissance jusqu'à sa manifestation publique à Israël ; en deuxième lieu, sa vie publique comme témoin pour Dieu à Israël ; et, troisièmement, cette portion seule, et en un certain sens, séparée du reste, dans laquelle il porta nos péchés en son propre corps sur le bois.

Une âme, enseignée de Dieu, aura appris la différence qu'il y a pour elle-même entre ces trois parties de la vie du Seigneur, bien qu'elle n'en ait peut-être jamais remarqué par elle-même les traits de distinction. La question concernant la manière dont Dieu peut recevoir un pécheur, la manière dont un pécheur peut aller à Dieu, ne peut jamais être vue si ce n'est par la croix où toute la colère de Dieu fondit sur Celui qui était le Substitut. Il a fait Celui qui n'a pas connu le péché, être fait péché pour nous – afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui. Je n'ai en aucune façon l'idée que j'aie à endurer moi-même la colère de Dieu, ou quelque portion de sa colère, comme colère de Dieu contre une créature : ce serait pour moi la misère et la ruine éternelle. Dieu n'a pas vu d'autre moyen que la croix de Christ, pour introduire et rendre efficace sa miséricorde envers une créature trouvée sur le terrain de la rébellion. Et la foi ne connaît pas d'autre règlement de la question de la culpabilité de l'homme que celui-ci, savoir que toute la pénalité en a été portée par Christ – Le Juste à la place de plusieurs injustes.

Que, dans sa vie, Christ ait souffert pour la justice, ait souffert en tant que juste et comme un juste témoin pour tous les droits de Dieu, et pour avoir insisté auprès de l'homme sur sa responsabilité vis-à-vis de Dieu, c'est ce qui ne peut être nié. Et ceux qui sont un avec Lui auront pareillement à souffrir. Ce serait impossible de tenir la parole, de la justice, d'insister sur les justes droits de Dieu comme Créateur, Dieu de providence, et de presser sur le cœur de l'homme la responsabilité sous laquelle il est de satisfaire à ces droits dans un monde tel que celui-ci, et de ne pas souffrir pour cela. Mais tout en souffrant parfaitement pour la justice – comme quelques-uns ont fait et d'autres font maintenant d'une manière imparfaite – Christ introduisit pour ainsi dire une nouvelle espèce de souffrance – car Dieu fut pour la première fois publiquement présenté en Lui, comme agissant en grâce – « Dieu était en Christ réconciliant le monde avec Lui-même ». Non que la responsabilité en l'homme eût pris fin, mais il était introduit un nouvel élément qui avait en lui-même un caractère entièrement nouveau. L'homme était redevable à Dieu pour tout ce en quoi Il avait successivement béni les hommes. La création, la providence, le gouvernement, ne constituaient pas seulement des courants de bénédiction pour l'homme, mais par ces mêmes courants rendaient l'homme responsable. Mais lorsque Christ vint, quoiqu'il pût rappeler et qu'il rappelât en effet toute cette bénédiction et cette responsabilité au cœur de l'homme, Il vint dans un système ruiné comme Sauveur en grâce, et c'était là une tout autre chose. Si Israël n'avait pas voulu reconnaître Jéhovah habitant entre les chérubins, et être préservé ainsi de la famine, de la maladie et de l'oppression, voudrait-on reconnaître Jéhovah venant comme Fils de l'Homme au milieu de la ruine que leurs péchés avaient amenée – pour nourrir ceux qui avaient faim, guérir les malades, sauver les pauvres et les débonnaires ?

Telle était la position nouvelle prise par Dieu en Christ : Christ fit ressortir avec force toutes les obligations de l'homme envers Dieu, mais Il était là lui-même comme la réponse en grâce à tous les besoins. Lorsqu'Il agira en justice et soutiendra cette justice de sa puissance, ce sera la révélation du jugement : mais Il agissait en justice – reconnaissait tous les droits de Dieu – reconnaissait toutes les dettes de l'homme – mais se tenait là humble et débonnaire, s'offrant lui-même pour satisfaire à tous les droits, à toutes les dettes, et faire cela à ses propres dépens. Il fut ainsi continuellement repoussé de la muraille, et Il supporta tout cela avec une débonnaireté et une patience merveilleuses.

Les Apôtres, et Paul en particulier, ne songèrent jamais un moment à nier les justes droits de Dieu, ou la responsabilité de l'homme à l'égard de la création, de la providence et du gouvernement – et ils souffrirent tous pour cela ; mais ce qui donna son caractère à leur souffrance comme souffrance avec Christ, c'est qu'ils étaient des témoins de la miséricorde et de la grâce de la part de Dieu envers l'homme, par le moyen de Christ et par la puissance du Saint Esprit, *dans la résurrection.* La place même que la résurrection tenait en rapport avec leur témoignage – « Jésus et la Résurrection » – disait comment ils avaient à s'estimer comme les brebis pour la tuerie.

Il est impossible d'obéir à la parole de Dieu et de ne pas souffrir ; et la parole de Christ est inséparable des souffrances pour la grâce. Il en est beaucoup qui ne font pas de différence entre souffrir pour la justice et souffrir pour la grâce.

Mais de plus, dans le passage qui nous occupe (Rom. 8:17), la souffrance est nettement définie par le contexte. Il ne s'agit pas ici de souffrance pour la justice, en quelque sens que ce soit : ni dans le sens que souffrit Abel qui fut tué parce que ses œuvres étaient bonnes, et qui était haï par son meurtrier dont les œuvres étaient mauvaises ; ni dans le sens que souffrirent Jérémie et d'autres prophètes pour le juste témoignage qu'ils rendaient pour Dieu contre un peuple injuste ; et même dans ce passage, la souffrance n'est pas limitée non plus aux souf-

frances qui accompagnent le service et le témoignage en rapport avec la grâce, comme faisant contraste avec la justice. Mais le contexte définit une certaine position, maintenant la position des croyants, et qui a des privilèges, une puissance, des espérances et des souffrances qui lui sont propres. Et tout cela est d'autant plus précieux que la position, les privilèges, la possession de la puissance, et la jouissance des espérances, sont présentement inséparables de la souffrance. Christ a goûté la mort pleinement, et réalisé la résurrection pleinement aussi – pour nous ouvrir cette position. Et bien qu'il n'ait pas laissé de colère à goûter à nos âmes, et qu'il soit lui-même la résurrection et la vie pour nous : toutefois Il nous donne de connaître d'une manière pratique les principes de la mort et de la résurrection ; et cela, non seulement comme parfaitement mises devant nous en principe, comme réalisées par et en Lui-même, mais à cause qu'elles sont ainsi réalisées pour nous dans l'esprit, Il ajoute pour chaque membre qui a participé à la bénédiction un goût expérimental de la mort et de la résurrection en eux-mêmes et dans leur carrière à travers leurs circonstances.

Le privilège d'une inséparable association avec Lui, comme le premier-né entre plusieurs frères, est un préliminaire au privilège de souffrir avec Lui. Il est maintenant dans le ciel comme Fils de l'Homme ; mais Il y est avec un cœur capable d'être touché de tout ce qui touche Dieu et les siens là-bas dans le désert Si nous avons besoin d'avoir sa mesure d'une marche dans le désert, nous la trouvons parfaitement dans sa vie quand Il était ici-bas. Mais la vie et la puissance pour marcher avec Lui, et (selon la mesure de notre foi) comme Il a marché, ne commence pour nous que dans notre connaissance de Lui comme monté en haut et comme restant là un certain temps pour l'amour de nous ; et la puissance pour continuer dans cette vie se trouve dans notre communion avec Lui dans le ciel. Dans la bénédiction d'être amenés à Lui, et dans notre communion avec Lui en haut, nous trouvons, en l'une, le commencement de la puissance, et, dans l'autre, le torrent par le chemin pour renouveler notre capacité d'être ici-bas dans les affections, les sentiments, et les pensées qui soient l'expression actuelle de Christ dans le ciel. Oh combien tout est déchu en nos jours ! Où sont ceux qui montrent pratiquement la grâce régnant par la justice comme témoignage de leur jouissance présente de leur association avec le Fils de l'Homme dans le ciel ? « Si du moins nous souffrons avec Lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec Lui. »

Dans un monde dont les fondements sont si ébranlés, où la puissance du mal domine, et où nous sommes nous-mêmes dans des corps de mort et de péché, la souffrance doit sûrement être la portion de l'homme. Les « souffrances de l'humanité » ne sont pas, cependant, les souffrances avec Christ. Le mondain les partage avec nous ; et la seule manière pour *nous* de les rattacher à Christ c'est de les supporter dans la force de Christ et pour l'amour de Lui, en reconnaissant que toutes choses nous viennent de Celui qui nous a réconciliés avec Lui-même. Si on les supporte en chrétien dans la force de Christ, il y a une récompense de chrétien.

Il y a aussi une sorte de souffrances dans lesquelles, quoique la douleur en provienne pour nous de notre fidélité aux droits de Dieu, et de notre fidélité à reconnaître nos responsabilités propres comme créatures, nous ne pouvons être dits « souffrir comme chrétiens » comme s'exprime Pierre (1 Pier. 4:6).

La fracture d'un membre, une fièvre, la pauvreté, peuvent être communes à moi et à mon voisin inconverti. Il peut murmurer ; et je puis trouver dans chaque souffrance pareille une occasion de patience, et de courage, et comme il convient à un chrétien. Puis encore, dans bien des questions concernant le gouvernement, le commerce, etc, la crainte de Dieu et le respect pour les justes droits de l'homme distingueront du mondain le chrétien conséquent. Mais dans aucun de ces deux cas l'épreuve ne provient de la position dans laquelle nous a placés la foi de Christ ; dans aucun de ces deux cas un chrétien conduit par l'Esprit, ayant ses pensées aux choses célestes n'agirait autrement que ne ferait un Juif dont les espérances et les pensées n'allaient pas au-delà de la terre.

Mais il y a des souffrances qui proviennent de la foi en un Christ rejeté sur la terre et honoré dans le ciel, et qui, depuis le ciel, s'est révélé par la foi. Christ a ses sympathies et ses sentiments concernant les choses d'ici-bas, et c'est par un sentier de souffrance, de mort et de résurrection qu'Il veut faire passer son troupeau élu. Les souffrances de ce sentier proviennent de la communion en vie avec Christ et sont l'expression de l'intelligence de sa pensée et de la sympathie avec son cœur. Telles sont les souffrances, avec Christ, que nous sommes occupés à considérer.

Le pèlerinage et la position d'étrangers ici-bas ; les exercices de cœur et d'esprit comme cherchant la gloire de Christ parmi les siens ; la douleur que l'on éprouve de la chute du témoignage et de l'état de faiblesse du troupeau avec toute la souffrance qui vient du privilège d'être placé dans la position par laquelle nous sommes un, pratiquement un, un de cœur et de pensées, un d'intérêts et de sentiments (hélas ! comme nous y atteignons peu !) avec un Christ honoré dans le ciel, qui est toujours visible pour nous par la foi, pendant que nous sommes dans le lieu où et d'où Il fut rejeté, et qui, comme lieu, ne nous connaît point parce qu'il ne L'a point connu : voilà l'espèce de souffrances que comprend l'expression. « souffrir comme chrétien ». L'onction de Christ est sur nous, et nous sommes un avec Lui ; et il faut que nous souffrions, comme mourant nous-mêmes tous les jours, si la vie de Christ doit être manifestée en nous.

Tous les conseils de Dieu ont pour ainsi dire leur centre en son Oint. C'est parce que le Fils de Dieu est en haut dans le caractère de créateur, de providence, et d'auteur des dispensations, que tous les desseins de Dieu demeurent fermes, et que Dieu peut agir d'après eux et à leur égard. Je ne saurais douter que c'est parce que le Messie est en haut que Dieu se souvient en haut d'Israël ; que c'est aussi parce que le Messie, qui est le Chef du gouvernement et du culte sur la terre, est en haut, que Dieu pense aux nations telles qu'elles sont, et aux nations telles qu'elles seront, et agit à leur égard. Mais alors le croyant spirituel, céleste, en même temps que sa foi voit

tout cela, et trouve en cela sa joie par rapport à Christ et son repos par rapport à lui-même, sait que la sphère de la vie et de l'action positive de l'Esprit en fait de vie et comme le Consolateur ou Paraclet, est une sphère circonscrite. Le témoignage actuel du Seigneur Jésus se rattache à sa position présente, et l'œuvre actuelle du Paraclet se rattache à la foi présente. Dieu nous a faits ce que nous sommes, Dieu nous a trouvés où nous sommes, et Il nous voit là où nous sommes ; mais ce qui *est de nous,* tout en pouvant être, et étant l'occasion pour Dieu et pour Christ d'être reconnus et honorés par nous, est une chose très différente de ce qui découle de l'onction, laquelle se rattache à la Personne de l'Oint qui est dans le ciel, et de laquelle nous devons vivre, en agissant d'après elle et la reconnaissant ici-bas, selon la pensée de Christ, et par l'Esprit. Cette onction se rattache, dans toutes ses parties, à la grâce divine et céleste ; mais se rattache, pour nous, si nous vivons en elle, avec la souffrance. Non seulement le Fils de Dieu a appris l'obéissance comme Fils de l'Homme, par les choses qu'Il a souffertes, mais, en outre, il était impossible que la vie de Dieu fût parfaitement déployée dans un monde tel que celui-ci, si ce n'est au milieu des souffrances. La grâce a besoin des circonstances difficiles de la nécessité et de la disette où elle puisse se manifester ; et elle ne peut voir des circonstances pareilles sans en faire une juste et, quant à elle, une triste appréciation en elles-mêmes, ainsi que du péché qui les a produites.

L'homme peut voir l'affliction et peut tâcher de l'alléger sans que le cœur goûte l'amertume, non pas de celle qui se trouve dans les circonstances seulement, mais de ce qui a amené les circonstances. Il n'en fut jamais ainsi de Christ ; il n'en est jamais ainsi de l'homme conduit par l'Esprit pour autant qu'il est enseigné de Dieu. Et qui peut voir ce qu'est la condition ruinée de l'Église, ce qu'est le triomphe du mal, ce qu'est la souverainement bonne opinion que l'homme a maintenant de lui-même, et voir cela avec des yeux éclairés par la gloire de Christ et avec une affection vivante pour Christ par l'Esprit, et ne pas trouver que c'est ici un monde de malheur pour lui, comme chrétien, comme quelqu'un qui s'occupe de Dieu et de son Christ, comme quelqu'un qui entre en vraie et pleine sympathie avec Christ dans ses pensées, ses sentiments, et ses désirs pour la gloire de Dieu et la bénédiction du peuple de Dieu ici-bas sur la terre ? Telle est la communion de Ses souffrances. Entrer dans ses sympathies – sympathiser avec Lui, et vivre selon cette sympathie, c'est « souffrir avec Christ."

9e partie : Glorifiés avec Lui – Régnant avec Lui

Il y a entre ces deux pensées – domination et gloire – un rapport suffisant pour engager l'esprit à les considérer ensemble. Qu'on se souvienne, toutefois, que, dans l'Écriture, le Saint Esprit n'a pas trouvé à propos de présenter les vérités par sujets traités séparément l'un après l'autre (ainsi que l'homme aurait fait) jusqu'à ce qu'ils fussent tous considérés, et en présentant chacune d'elles sous une forme aussi abstraite et aussi parfaite en elle-même que possible. Un symbole, ou une confession de foi rédigés par l'homme peuvent nous donner ainsi la vérité ou son squelette, par voie de dissection, dirai-je. Ce que Dieu révèle arrive au contraire tout empreint de la puissance divine et rempli de l'énergie de la vie – et arrive dans la puissance des associations qui lui appartiennent. L'oubli ou la négligence de cela conduira à la faiblesse et à la langueur dans la foi.

1. En Romains 8 17, nous lisons : *ἵνα καὶ συνδοξασθῶμεν* « l'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu ; et si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ ; si du moins nous souffrons avec Lui, *afin que nous soyons aussi glorifiés avec Lui ».*

La personne de Christ, tel qu'Il est maintenant dans le ciel, est le centre même et le régulateur de la vérité qui nous est présentée dans ce chapitre : Christ là-haut ; Christ en Dieu et devant Dieu – l'objet présent des fidèles, tel que le Saint Esprit leur en rend témoignage ; et leur place et leur position présentes ; leurs privilèges, leurs expériences, leur vocation et leurs espérances – tout selon cette vérité bénie qu'ils sont considérés par Dieu comme un avec le Christ. Conduits par l'Esprit de Dieu, et soumis à Lui, ils sont fils de Dieu. Ils le savent ; car c'est selon cette position qu'ils ont reçu l'Esprit, qui n'est pas un esprit de servitude pour qu'ils soient encore dans la crainte, mais un esprit d'adoption par lequel ils crient, Abba ! Et le Saint Esprit rend témoignage, selon la Parole, à la même vérité de cette position de fils appartenant à la nouvelle nature qui nous a été divinement donnée.

Dans les épîtres de Paul aux Éphésiens et aux Colossiens, les bénédictions des croyants nous sont souvent présentées selon la loi de la relation qui existe, 1° entre Christ en tant que Tête de son corps, et les membres de ce corps, et 2° entre Christ, considéré comme le second homme, et son épouse : bénédiction selon les positions prises par le Fils comme le Christ, et qui nous ont été assignées. Dans l'Épître aux Romains[30] nous sommes considérés davantage dans l'individualité de notre être : et en conséquence, cette épître nous fait pénétrer davantage que celle aux Éphésiens dans toute la question du péché dans l'homme et dans l'individu ; et la bénédiction y est présentée en harmonie avec la place que Dieu nous a assignée dans sa famille, en tant que placés là autour du Christ qui est son Fils. La nature qui nous a été donnée et la place qui nous a été assignée dans cette nouvelle nature correspondent l'une à l'autre. Nous « étions par nature des enfants de colère » (Éph. 2 3) ; nous

[30] Dans l'Épître aux Romains nous avons l'homme et les voies de Dieu avec l'homme comme une créature sur la terre, quoique ce puisse être pour le ciel. Dans celle aux Éphésiens, c'est l'homme céleste et ceux qui sont célestes ; et dans les épîtres de Jean, la vie éternelle envisagée en elle-même. L'âme bénie jouit pour elle-même de chacune de ces portions de la Parole, et a besoin de l'instruction contenue dans elles toutes. Comme elles sont toutes divinement parfaites, il n'y a pas possibilité qu'une créature qui reste dans sa juste position les préfère l'une à l'autre ; bien qu'il se puisse que nous ayons besoin en un temps, de l'enseignement de l'une, et dans un autre temps, des enseignements de l'autre.

avons été faits « participants de la nature divine » (2 Pier. 1 4). Ayant la nature divine, nous sommes (comme nous le voyons en Romains 8) fils de Dieu. Car l'Esprit de Christ (v. 9, 10) selon qu'Il nous a été donné pour nous conduire, est l'Esprit d'adoption. Nous sommes fils de Dieu (v. 14) ; et *nous savons* dans quelle position bénie la grâce nous a ainsi établis, car « nous avons reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions Abba, Père ». La position qui nous est échue est en harmonie avec la nature qui nous a été donnée.

Les bénédictions qui découlent pour nous de ce don, comme Romains 8 les fait voir, sont nombreuses. Nous trouvons en lui, par la foi dans l'œuvre de Christ : 1° complète délivrance de tout ce qui nous était contraire ; et 2° introduction complète dans un monde nouveau et une nouvelle vie – vie selon laquelle (en marchant dans la lumière de cet autre monde dans lequel nous sommes introduits) nous pouvons vivre pour Dieu et le servir dans l'Esprit – quoique le corps soit mort à cause du péché. Et quelle bénédiction d'être fils de Dieu selon le modèle de Christ ! Non pas fils, comme l'était Adam par la création ; ni comme l'était Israël, dans les dispositions gouvernementales de Dieu sur la terre ; mais fils par grâce, par adoption, rendus capables, par la capacité qui nous a été donnée, de savoir que Celui qui est le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, est aussi notre Dieu et Père ; et capables de lui dire dans l'énergie : de la nouvelle nature et en harmonie avec elle, Abba ! Père. Mais alors, non seulement le cœur instinctivement avec la nouvelle nature, dans sa joie confiante, heureuse, paisible, dit Abba ! mais « l'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu » (v. 16). Oui ; le témoignage du Saint Esprit dans la parole, et toute son action divine à notre égard comme personne vivante (dans la sollicitude avec laquelle, comme Paraclet, il s'occupe de nous) – tout rend témoignage qu'Il nous reconnaît et nous avoue pour enfants de Dieu. Mais quelle place de sainte sécurité, d'heureux privilège et d'honneur étonnant, est celle-là ! Nous sommes déjà fils de Dieu ; déjà appelés et nommés fils de Dieu ; et nous le savons ; et nous avons des cœurs pour en jouir ; et un témoin sûr, plus grand que nous-mêmes (par lequel est la Parole, et duquel procède toute action, toute impulsion et toute mesure de bénédiction) agit envers nous comme Dieu le Consolateur (ou plutôt Paraclet, Gardien) s'occupant de nous tout le long de notre carrière, comme de gens dont les noms sont écrits dans le Livre de Vie, et qu'il sait être chers à Dieu et au Seigneur Jésus Christ. Une relation est au-dessus de toutes ses conséquences, et contient plus en elle que toutes ses conséquences. Être enfant de Dieu, et le savoir ; être reconnu présentement dans une telle relation non seulement par Dieu et par Christ dans le ciel, mais par l'Esprit de Dieu dans la parole et dans toutes ses voies personnelles et individuelles envers moi présentement, c'est une bénédiction qui me rattache au Dieu vivant dans toutes les affections de son cœur comme Père de notre Seigneur Jésus Christ ; et c'est là pour le cœur une joie très précieuse.

Mais les bénédictions ne s'arrêtent pas là. Quand la fontaine de Dieu est ouverte les ruisseaux jaillissent, et chaque bénédiction a une histoire de plénitude éternelle à raconter ; une bénédiction de la part de Dieu ne vient jamais seule. Aussi lisons-nous, verset 17, « Et si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; héritiers de Dieu, et cohéritiers de Christ ». Telles sont les espérances inséparables de l'adoption. Les enfants appartiennent à une famille, ils sont appelés maintenant à aimer comme membres d'une famille qui a un brillant lendemain. La rédemption a un héritage pour Christ avec Dieu. Celui qui est l'héritier, attend l'héritage – c'est l'héritage de Dieu comme rattaché à la rédemption ; c'est le nôtre aussi, à nous, qui avons, comme dès a présent fils, les espérances de la famille de Dieu – héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. Les hommes ont à attendre que leurs pères, aimés selon la nature, soient morts, avant de pouvoir hériter, et bien des cœurs aimeraient mieux ne pas avoir l'héritage et garder leurs parents. Mais lorsque Dieu prendra possession, ensemble avec son Christ, de la gloire de la rédemption – nous, comme fils, nous serons là ; et nous savons qu'Il en contemple maintenant la perspective Lui-même, car Il nous a invités à nous réjouir dans l'espérance de la gloire de Dieu ; et plus que cela, Lui, le Christ, nous a donné la gloire qui lui a été donnée. Assurément, indépendamment de l'héritage lui-même et de la manière dont nous le recevons, comme associés avec Christ, il y a une nourriture divine dans l'amour qui dore ainsi à ses yeux l'horizon du chrétien : – Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. Certes, il est évident que notre association avec Dieu et avec son Christ est l'objet même qu'a en vue cette portion de la Parole, car l'Apôtre continue en disant : Christ : et jamais séparés de Christ ! Nos cœurs peuvent bien s'humilier quant au peu d'association pratique que nous réalisons, dans le privilège de *souffrir avec Christ.* Le Seigneur nous montre lui-même de la miséricorde sous ce rapport et nous donne de cette gloire morale qui remplissait son Fils et qui peut nous remplir, comme elle a fait pour beaucoup de chrétiens, jusqu'à faire déborder leurs petits vaisseaux ; mais cette gloire morale et ce caractère ne peuvent jamais exister et briller sans souffrance dans un monde tel que celui-ci. Le dévouement de l'amour éclairé, qui ne cherche pas ses propres intérêts, mais ceux de Dieu, et qui cherche, quant à l'homme, sa bénédiction en ce qui est de Dieu, ne peut exister ici-bas sans souffrance. Que personne ne se séduise lui-même quant à cela.

Mais, de plus, comme le privilège de souffrir avec Christ *maintenant* est le résultat de notre association en vie avec Lui, car la vie n'est pas en harmonie avec l'état soit de notre corps soit du monde autour de nous, ainsi, lorsque le Seigneur de la vie aura expulsé Satan de la position qu'il a usurpée, Il changera de telle manière nos corps, et aussi les mènera dans une sphère où tout sera en harmonie avec Lui-même et avec cette vie dont nous sommes en possession maintenant, que la gloire de cette vie alors résultera aussi naturellement du fait qu'elle sera là, que la souffrance résulte maintenant du fait que nous sommes ici. La vie a sa propre gloire morale qui lui est particulière, de sympathie avec Dieu, et de dévouement à Lui, a ses plans, et à ses voies. Elle fut parfaitement manifestée en Christ, en humiliation ; elle sera aussi manifestée dans toute la plénitude éternelle de sa source en Lui, dans la gloire de la rédemption. Elle est en nous, et sa gloire. Morale peut maintenant être déployée dans la pensée de Christ ici-bas ; plus tard sa gloire morale, native, intrinsèque, aura un brillant éclat ; mais la partie la plus douce de la portion de gloire à venir sera encore que c'est une gloire *avec Lui*.

La gloire dont il s'agit ici peut, naturellement, être d'abord en rapport avec le royaume ; mais elle est séparable du royaume, car elle dure plus que lui, et a une plus grande portée. C'est le déploiement en gloire de l'association avec le Seigneur.

C'est « La gloire qui doit être révélé en nous » (v. 18), ainsi que le Seigneur dit ailleurs lui-même – « Moi en eux, et toi en moi ; afin qu'ils soient consommés en un » (Jean 17 23). C'est « la révélation des fils de Dieu » (v. 19) – « la liberté de la gloire des enfants de Dieu » (v. 21). Et c'est à cette heure brillante que Dieu a rattaché les espérances de la création (v. 20) quoique nul cœur ne possède l'espérance, sciemment et avec intelligence, sauf NOUS, qui, ayant reçu les prémices de l'Esprit, soupirons en nous-mêmes, attendant l'adoption, la délivrance de notre corps. Cette espérance dans le cœur, divinement soutenue, et en accord avec ce pour quoi la création est gardée par Dieu, caractérise notre association et l'intelligence de notre association avec le Christ que la grâce nous a donnée. Nous connaissons avec certitude une gloire qui ne se voit pas encore, qui vient ; et, en conséquence, nous l'attendons avec patience (v. 25).

Puis (v. 26) l'Esprit continue en faisant voir les résultats de cette association actuelle *en* vie avec le Christ, association qui mène *maintenant* à la souffrance dans la chair et de la part du monde, comme elle donne aussi l'assurance d'une future révélation en gloire. Mais elle a un côté céleste, qui, même maintenant, dans le temps présent, est rempli de bénédiction. Car Dieu travaille en notre faveur au milieu de toutes nos infirmités présentes, et elles peuvent n'être que l'occasion de nous faire pénétrer dans l'immense grâce de Dieu. Nous avons des infirmités, de la faiblesse, et nous ne savons pas ce qu'il faut demander comme il convient. Ceci serait triste si l'instruction s'arrêtait là ; mais elle continue en nous montrant de quelle manière l'Esprit, Christ, et Dieu se servent de ces mêmes infirmités qui se trouvent présentement en nous, pauvres et toutefois bénis, comme d'autant de moyens de déployer les richesses de la grâce. « De même aussi l'Esprit nous est en aide dans nos infirmités, car nous ne savons pas ce qu'il faut demander comme il convient ; mais l'Esprit lui-même intercède pour nous par des soupirs inexprimables. Et celui qui sonde les cœurs connaît quelle est la pensée de l'Esprit, car il intercède pour les saints selon Dieu ». (v. 26, 27.) Et de cette manière nos infirmités mêmes, au lieu de nous décourager, nous amènent à mieux connaître, à mieux apprécier la valeur insondable de cette vie qui nous a été donnée, qui est insondable pour l'esprit humain dans ses sympathies maintenant, dans l'étendue de sa gloire plus tard, et qui, précisément lorsque nous faisons l'expérience des infirmités, est le moyen de nous faire mieux sentir notre dépendance et la tendre et attentive sollicitude de Dieu. Nous connaissons aussi (v. 28) notre relation avec les conseils de Dieu comme concourant tous à notre bénédiction, parce que (v. 29) la fin de ce conseil est la gloire de son Fils qui ne doit pas être tout seul dans la gloire de la rédemption, mais doit y être environné d'un grand nombre.

« Et nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos arrêté. Car ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères » (v. 28, 29). Celui dont les souffrances ont dépassé celles de tous les autres, sera encore le Premier dans la joie : mais le conseil et le plan divin sont qu'Il ne soit pas tout seul dans sa joie et sa gloire, mais qu'il soit environné de plusieurs frères. Aussi lisons-nous (v. 30) « Et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés ».

La dernière partie du chapitre dirige pareillement la pensée, non pas sur la domination, mais sur l'association avec Christ, selon la pensée de Dieu.

« Que dirons-nous donc à ces choses ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Lui qui n'a pas épargné son propre fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement de toutes choses avec lui ? Qui intentera accusation contre des élus de Dieu ? – C'est Dieu qui justifie ; qui est celui qui condamne ? – Christ est celui qui est mort, mais plutôt qui est ressuscité, qui aussi est à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous ; qui est-ce qui nous séparera de l'amour de Christ ? affliction, ou détresse, ou persécution, ou famine, ou nudité, ou péril, ou épée ? Ainsi qu'il est écrit : Nous sommes livrés à la mort pour l'amour de toi, tout le jour, et nous avons été estimés comme des brebis de la boucherie. Au contraire, en toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses à venir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur » (v. 31-39).

La foi peut méditer la merveilleuse, immense, révélation qui nous est donnée ici. Certainement – oui, très certainement, elle décrit les privilèges de l'association avec Dieu et avec son Fils, association qui est notre partage, comme possédant l'Esprit du Christ Jésus. Celui qui place nos infirmités devant nous, pour nous révéler notre bénédiction, pour nous faire nous prosterner et admirer ici dans le silence, fait passer devant nous la vision de son plan, de ses œuvres, et de sa tendre sollicitude divine ; pendant que son Esprit meut intérieurement nos cœurs à s'écrier, *Que dirons-nous à ces choses ?*

2. Si nous souffrons, nous régnerons aussi avec Lui. (2 Tim. 2:12)

Le caractère moral, la relation et la manifestation extérieure, sont naturellement et nécessairement, étroitement liés ensemble devant Dieu, soit dans le bien soit dans le mal. Celui qui a usurpé la puissance dans ce monde a un caractère (celui de menteur et de meurtrier dès le commencement), et tout ce qui est opposé à Dieu peut se grouper autour de lui et se ranger sous sa loi. Il peut, durant le jour de l'homme, faire passer les ténèbres pour la

lumière et la lumière pour ténèbres ; mais il vient un jour, le jour du Seigneur et de Dieu, où tout sera vu sous sa véritable couleur, et sera manifesté en conséquence. D'un autre côté, le Prince de la Vie a un caractère moral à Lui ; – Il a des relations de la nature la plus précieuse, en sympathie parfaite avec tout le bon plaisir de Dieu, et en parfaite soumission à ce bon plaisir ; et un temps approche où Il ne sera pas seulement reconnu sur le trône du Père, comme il y est maintenant, quoique d'une manière cachée, mais où il s'avancera confessé comme le Champion et le Vainqueur que Dieu prend plaisir d'honorer. C'est encore dans le caractère de Serviteur qu'il prendra sa puissance et son règne. Il est bon, avec des cœurs tels que les nôtres, de nous rappeler cela ; car beaucoup regardent en avant au jour de la puissance, sans se souvenir qu'en ce jour-là le don de la puissance ne sera pas pour nous la bride lâchée au moi, mais l'expression de notre parfait affranchissement de tout égoïsme, et de toute recherche du moi. La puissance de ce jour-là est la puissance de Dieu et de l'Agneau.

De même que, dans l'Épître aux Romains, notre privilège d'être glorifiés avec Christ fait ressortir la bénédiction de notre association avec Lui, en tout ce avec quoi il sera en rapport en ce jour qui approche ; de même, ce passage-ci (2 Tim. 2 12) fait ressortir la vérité, fort importante à sa place, que, si maintenant nous sommes les associés de Christ pendant qu'Il fait l'expérience de notre faiblesse et de notre souffrance de la part d'un monde rude et grossier ainsi que l'était Timothée, le temps approché où la puissance et la domination seront à nous.

Nous régnerons aussi avec Lui ». Car Celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, nous a faits un royaume de sacrificateurs pour son Dieu et Père ; et nous régnerons avec Lui (Apoc. 1 6). Lorsqu'Il viendra pour renverser ses ennemis, Il nous amènera avec Lui (Apoc. 2 26, 27). Pendant qu'Il les abattra, nous serons avec Lui (1 Corinthiens 15).

Et lorsqu'Il régnera, nous régnerons avec Lui (Apoc. 16 ; 21). Comme stimulant pour faire endurer patiemment la souffrance et combattre courageusement, rien n'est meilleur pour l'âme, au milieu de ses souffrances, que de s'occuper, de se nourrir, de la gloire et de la puissance qui lui sont réservées. Seulement, comme il a été dit déjà, que nous soyons bien établis dans la pensée que c'est de communion *avec le* Christ, soit dans la souffrance soit dans la gloire, qu'il s'agit. Si nous sommes associes avec Lui, aucun fardeau de souffrance, de faiblesse, de peine ou d'angoisse, ne sera trouvé trop pesant pour nous, car il a porté le poids de notre charge ; et si notre perspective est d'être associés avec Lui dans la gloire et la domination, il n'y a pas à craindre que le cœur s'enfle ou s'élève. La gloire est à Christ, et la part que nous y avons, bien que ce soit un poids de gloire éternelle et souverainement excellent, est un don purement gratuit de sa part ; et sa grandeur même ne fera qu'humilier nos âmes, si nous avons bien dans l'esprit la personne et la pensée de Christ. Qui suis-je ou que suis-je, qu'est-ce que je possède, ou que puis-je être ou faire, que le Seigneur de toute gloire ait daigne me dire clairement, que, lorsqu'il prendra sa domination et sa gloire, Il veut que je sois là, comme participant avec Lui à cette gloire et à cette domination ?

L'Écho du témoignage, vol.5, p.337-383, vol.6, p.29-54, 151-169, 297-338, 429-460,

vol.7, p.64-83 [62-81], 161-176 [159-174]

10 – Notes sur l'Épître aux Galates

Chapitre 1

J'espère qu'Il me sera donné de montrer, en examinant l'Épître aux Galates, que cette portion de la Parole est conçue (et il en est nécessairement ainsi d'une révélation venant de Dieu) avec la même perfection de sagesse que nous avons eu occasion de remarquer dans d'autres livres de l'Ancien et du Nouveau Testament ; qu'elle est empreinte de la même évidence d'un but divin ; et que le Saint Esprit, ayant un objet spécial, subordonne tous les détails à la grande pensée et à la grande tâche qu'il a en main.

Or, il est clair, même d'après un coup d'œil rapide, que l'objet de l'épître n'était pas tant de proclamer la vérité de la justification par la foi en contraste avec des œuvres de loi, que de la défendre contre les efforts de l'ennemi qui cherchait à l'ensevelir sous des ordonnances et sous une autorité humaine ; en d'autres termes, elle est l'antidote contre le poison judaïsant de plusieurs, qui faisaient profession du nom du Seigneur.

Dans l'Épître aux Romains, il s'agit plutôt de publier des vérités positives ; dans celle aux Galates de recouvrer la vérité après qu'elle a été enseignée et reçue, lorsque l'ennemi cherchait à l'absorber en introduisant la loi comme étant conjointement un moyen de justification. Le Saint Esprit, par l'Apôtre Paul, s'applique à mettre entièrement à néant toute cette force de Satan ; et c'est là ce qui donne un ton particulier à cette épître.

Comme de coutume, les quelques versets du commencement portent l'empreinte de l'épître entière, et montrent ce que le Saint Esprit allait faire ressortir dans chacune de ses parties. Nous trouvons, naturellement, le choix d'expressions le plus parfait ; tous les points étrangers au sujet sont évités, de manière à révéler dans un cadre limité la pensée de Dieu quant à l'état des choses parmi les églises dans la Galatie. C'est ce qui explique la froideur comparative du ton de l'épître – la réserve, pouvons-nous dire, avec laquelle l'Apôtre leur parle. Je crois que la chose est sans exemple dans aucune autre partie du Nouveau Testament. Et voici quelle en était la raison : le mauvais état dans lequel les Galates étaient tombés, ne provenait pas tant de leur ignorance que d'un

manque de fidélité. Or, cela fait une grande différence. Dieu montre une très grande patience envers un simple manque de lumière ; mais il ne souffre pas que ses saints agissent légèrement à l'égard de la lumière qu'il leur a donnée. L'Apôtre était pénétré de la pensée de Dieu ; et il nous l'a donnée dans une forme écrite, sans le moindre mélange d'erreur humaine. Il nous a donné non seulement la pensée, mais les sentiments de Dieu. Or l'homme réserve sa censure amère pour ce qui est immoral – pour un homme coupable de friponnerie ou d'ivrognerie, ou de quelque autre chose grossière : toute personne d'une vie régulière serait sensible à ces choses. Mais ces mêmes personnes, qui sont vivement émues par le scandale moral, peuvent être indifférentes à un mal qui est mille fois pire aux yeux de Dieu. La plupart des gens sont sûrs de sentir l'immoralité, en partie parce que cela les touche eux-mêmes ; tandis que dans ce qui touche le Seigneur ils ont toujours besoin d'être fortement exhortés, et d'avoir la lumière de Dieu présentée de manière à porter dans toute sa force sur le mal. Satan n'est pas disposé à présenter l'erreur nue et sans déguisement ; mais il l'orne généralement d'une mesure plus ou moins grande de vérité, ayant de l'attrait pour l'esprit. C'est ainsi qu'il séduit les personnes et les amène à refuser ce qui est bon et à choisir ce qui est mal.

Nous apprenons de Dieu ce que nous devrions sentir à l'égard de mauvaises doctrines. Prenez l'Épître aux Galates, comme comparée à celle aux Corinthiens, pour preuve de ce que j'affirme ici. Si vous étiez entré dans une réunion à Corinthe, vous y auriez vu une foule de gens, bien fiers de leurs dons. Ils étaient charnels, faisant étalage de la puissance dont l'Esprit de Dieu avait scellé ces dons. Car on peut avoir un don réel de Dieu employé d'une manière très charnelle. À Corinthe, il y avait aussi beaucoup de choses qui étaient ouvertement scandaleuses. Dans les premiers temps du Christianisme, c'était la coutume d'avoir ce qu'on appelle une agape, qui était réellement un repas, ou un souper, pris en commun, après que les hommes avaient fini leur ouvrage, ou avant leur ouvrage, lorsqu'ils pouvaient se réunir. À Corinthe, et ailleurs peut-être, ils associaient ce repas d'amour à la cène du Seigneur. Or on peut bien comprendre qu'ils pouvaient aisément se trouver excités : car il faut nous rappeler que ces croyants ne faisaient que de sortir des corruptions et des ténèbres du paganisme. L'ivrognerie était très commune parmi les païens : ils se faisaient même un point d'honneur de s'enivrer en l'honneur de leurs dieux. Ces saints de Corinthe ne doivent pas être jugés d'après la lumière que les personnes ont reçue depuis ; et même c'est en grande partie par les fautes des premiers chrétiens, que nous avons appris ce qu'est la moralité chrétienne ou ce qu'elle devrait être. Ils étaient comme des petits enfants sortant des mains de leur nourrice, et leurs pas étaient faibles et chancelants. Il y avait trop souvent des ébullitions de la nature qui se montraient parmi eux comme parmi les païens. Il y avait, en outre, des partis parmi les saints. Les uns se rangeaient sous une bannière, et les autres sous une autre. Ils avaient leurs divers favoris qu'ils suivaient. D'autres même étaient tombés dans le mal le plus notoire, et d'autres encore se levaient pour défendre leurs droits, et avaient des procès entre eux. Il y avait en toute manière du relâchement dans leur marche. Toutes ces choses se manifestaient parmi eux. L'ordre moral des choses était bien bas. Si nous n'avions pas ce qu'un apôtre a écrit à de telles gens, nous aurions pu regarder comme une chose impossible qu'ils fussent en aucune façon des chrétiens. Mais, au contraire, quoique dans toute cette épître, on trouve le ton de sainteté le plus élevé, et la plus solennelle condamnation de leur péché, l'Apôtre commence néanmoins d'une manière qui est d'autant plus frappante, que l'on y pense davantage et qu'on se rappelle l'état des croyants de Corinthe. Il commence par leur dire qu'ils étaient « sanctifiés dans le Christ Jésus », et « saints appelés ». Il leur parle aussi de la fidélité de Dieu, par lequel ils avaient été « appelés à la communion de son Fils, Jésus Christ notre Seigneur ». Quel contraste avec l'impulsion naturelle de notre esprit ! Nous aurions pu être disposés à douter qu'il pût y en avoir parmi eux de convertis, sinon un bien petit nombre.

Maintenant, d'où vient que Paul se sert d'expressions si fortes d'affection avec les Corinthiens parmi lesquels il y avait un tel désordre, tandis qu'on n'en trouve aucune dans ce qu'il écrit aux Galates ? Écrivant aux premiers, il les appelle « l'assemblée de Dieu ». « Paul, apôtre appelé de Jésus Christ… à l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe, (aux) sanctifiés dans (le) Christ Jésus, saints appelés… Je rends grâces en tout temps à mon Dieu pour vous, à cause de la grâce de Dieu qui vous a été donnée dans (le) Christ Jésus, de ce qu'en toutes choses vous avez été enrichis en lui en toute parole et toute connaissance…, de sorte que vous ne manquez d'aucun don pendant que vous attendez la manifestation de notre Seigneur Jésus Christ ». Puis il aborde la question de ce qui était mal, et il continue d'en parler dans toute l'épître. En écrivant aux Galates, au contraire, il dit : « Paul, apôtre, non de la part des hommes, ni par le moyen de l'homme, mais par Jésus Christ, et Dieu le Père qui l'a ressuscité des morts, et tous les frères qui sont avec moi, aux assemblées de la Galatie : Grâce et paix vous soient de la part de Dieu (le) Père, et de notre Seigneur Jésus Christ ». Pas un mot qui les mentionne comme étant en Christ ou en Dieu le Père ! Pas un mot qui les mentionne comme étant des saints en Christ Jésus et des frères fidèles. Il dit tout simplement le moins qu'il soit rigoureusement possible de dire à l'égard de chrétiens collectivement ici-bas. Il parle d'eux comme des « assemblées de la Galatie », il ne les associe pas à d'autres ; mais il les met, pour ainsi dire, tout seuls, comme étant méchants. D'un autre côté, l'apôtre a soin de dire : « Tous les frères qui sont avec moi aux assemblées de la Galatie ». S'il ne parle pas des saints en général, il parle universellement des frères qui étaient alors avec lui, de ses compagnons de service, qu'il associe à lui-même en écrivant aux Galates. Il avait une raison pour le faire. Il n'était pas seul dans son témoignage, quelles que pussent être les insinuations des faux docteurs. Tous les frères qui étaient avec lui, s'identifiaient, pour ainsi dire, avec ce qu'il écrivait alors.

En considérant la manière dont il parle de lui-même, nous y trouvons quelque chose de bien remarquable. « Paul, apôtre, non de la part des hommes, ni par le moyen de l'homme, mais par Jésus Christ, et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts », etc. Il commence aussitôt sa controverse. Les premières paroles mêmes sont un coup porté à la racine de leurs notions judaïques. Ils blâmaient l'apôtre parce qu'il n'avait pas été avec le

Seigneur Jésus, lorsqu'il était sur la terre. Quelle est la réponse de Paul ? J'accepte, dit-il, ce que vous m'adressez comme un reproche, je ne suis pas apôtre de la part des hommes, ni par le moyen de l'homme. Il exclut complètement et en toute manière un acte quelconque de la part de l'homme pour nommer ou reconnaître. Son apostolat n'était en aucune façon « de la part des hommes », quant à sa source, « ni par le moyen de l'homme » comme intermédiaire. Rien n'aurait été plus aisé pour Dieu de convertir Paul à Jérusalem : c'est là qu'il avait été élevé aux pieds de Gamaliel ; c'est là qu'avait d'abord éclaté sa violence contre les chrétiens. Mais quand Dieu le rencontra, il était loin de Jérusalem, poursuivant son ardente persécution contre les saints : et là, aux environs de Damas, en plein jour, le Seigneur, depuis le ciel, invisible pour les autres, se révèle à Saul de Tarse, qui demeure frappé d'aveuglement. Il n'était pas seulement un saint appelé, mais un apôtre appelé ; « apôtre, non de la part des hommes, ni par le moyen de l'homme, mais par Jésus Christ, et Dieu le Père qui l'avait ressuscité d'entre les morts ». Et, pour rendre la chose plus frappante encore, quand il fut baptisé, quel est celui que le Seigneur choisit, pour en faire l'instrument de son baptême ? Un disciple dont il ne nous est parlé que cette seule fois, comme d'un homme âgé et pieux, qui résidait à Damas. Dieu mit un soin particulier à montrer que l'apôtre, appelé à une position éminemment importante – la plus importante fonction qu'ait jamais occupée aucun homme appelé à servir le Seigneur Jésus Christ dans l'évangile – de montrer, dis-je, que Paul avait été ainsi appelé sans l'intervention de l'homme, sans l'autorisation de l'homme, et sans être formellement reconnu par l'homme, en quelque manière ou sous quelque forme que ce soit. Son baptême n'avait rien à faire avec sa qualité d'apôtre. Chaque croyant est baptisé comme chrétien, jamais comme apôtre. Paul s'en alla aussitôt en Arabie ; il y prêche l'évangile, et Dieu le reconnaît aussitôt comme serviteur de Christ dans l'évangile, sans aucune intervention humaine. Tel est, en réalité, le vrai principe du ministère, pleinement mis en relief, dans l'appel et l'œuvre de Saul de Tarse, désormais l'esclave de Jésus.

Il y a néanmoins des personnes qui pourront objecter qu'il est expressément parlé dans le Nouveau Testament de ceux qui ont été mis à part par des hommes, et qui ont reçu l'imposition des mains. Nous le reconnaissons pleinement. Mais dans certains cas, il s'agit d'une personne qui s'est déjà montrée qualifiée pour l'œuvre, puis mise à part d'une manière formelle par l'autorité apostolique pour une charge locale, et revêtue d'une certaine dignité aux yeux des saints, peut-être parce qu'il n'y avait pas beaucoup en fait de don. Car il faut remarquer qu'il n'est pas dit de l'ancien qu'il soit un « docteur », mais simplement « propre à enseigner ». La charge extérieure n'est pas nécessaire, lorsque la puissance existe à un haut degré. La puissance se fait sentir. Les saints de Dieu seront toujours à la longue obligés de la reconnaître. Dès lors, quand un homme a reçu un don du Seigneur, il devrait être le dernier à avoir de l'anxiété à ce sujet pour ce qui le touche lui-même. Dieu sait comment faire respecter le don, si les hommes manquent de voir ou d'entendre. Mais lorsqu'il y a des hommes qui ont des qualités graves et pieuses, sans une puissance qui soit évidente pour tous, ils ont besoin d'être investis d'autorité, s'ils doivent avoir du poids auprès de gens qui manquent de spiritualité. C'est pour cela, il semble, que nous voyons un apôtre, ou un délégué apostolique faire une tournée, prendre la direction en gouvernant, nommer à des charges, donner des conseils, là où il y avait du mal parmi les saints ou quelque chose qui manquait.

Le fait est que l'on confond la charge d'ancien avec le ministère. Les anciens étaient établis par ceux qui tenaient eux-mêmes directement de Christ une autorité supérieure, mais il n'y eut jamais une telle chose que de consacrer un homme pour prêcher l'évangile. Dans l'Écriture, c'est le Seigneur, et le Seigneur seul, qui appelle les hommes à prêcher. Il n'y a pas, dans tout le Nouveau Testament, un seul exemple du contraire. C'est un désordre positif et une chose positivement contraire à la Parole de Dieu, qu'un homme recherche une commission humaine, afin de prêcher l'évangile, ou pour prendre la place d'un docteur en relation avec les assemblées chrétiennes. Dans les temps apostoliques, il n'y eut jamais une telle chose, qu'un homme établi pour être docteur, pas plus que pour être prophète. Mais parmi les anciens, il pouvait y en avoir qui fussent évangélistes, docteurs, etc. C'est pourquoi il est dit : « Que les anciens qui président dûment soient estimés dignes d'un double honneur, spécialement ceux qui travaillent dans la parole et dans l'enseignement ». Les presbuteroi, ou anciens, dont l'affaire était de présider, quand même ils n'étaient pas docteurs, étaient en danger d'être méprisés. Mais ils doivent être « estimés dignes d'un double honneur », s'ils présidaient dûment. Ils devaient être honorés comme une classe de personnes, et « spécialement ceux qui travaillent dans la parole et dans l'enseignement ». Plusieurs d'entre eux, outre qu'ils étaient anciens, pouvaient aussi être docteurs, et ceux-là auraient encore un surcroît de droit à l'estime des saints. Je ne désire nullement mettre de côté le fait, qu'il y avait des personnes mises à part par l'homme ; mais ce que je nie c'est que tel fût le cas dans les classes ordinaires de ministère – pasteurs, docteurs, etc, etc. Ceux-ci ne furent jamais établis par l'homme, en quelque manière que ce soit. Le corps entier de ceux qui sont ministres selon la parole, est entièrement indépendant de la consécration. Le choix de l'assemblée trouvait sa place dans le cas des diacres, qui avaient soin des choses extérieures : ils étaient établis par la sanction apostolique – du moins, c'est ce qui fut mis en pratique en établissant les sept hommes sur l'affaire des tables à Jérusalem. Il en est de même encore à l'égard des administrateurs de la libéralité des assemblées d'entre les nations, dont il est parlé dans 2 Cor. 8:19 à 23. Ils furent choisis pour cette œuvre par les diverses assemblées dont les contributions leur furent confiées. Les anciens étaient appelés plutôt à prendre la direction et à gouverner dans les diverses localités, quoiqu'il ne soit jamais donné à entendre qu'ils fussent élus par l'assemblée. Néanmoins, ils étaient formellement choisis par des apôtres ou des délégués apostoliques ; et le poids de ceux qui les choisissaient était sans doute destiné à leur donner une juste importance dans l'esprit des saints généralement.

Le cas de Timothée est sans doute particulier. Il avait été désigné par prophétie pour une certaine œuvre bien spéciale – celle de maintenir la saine doctrine. Puis l'apôtre et le corps des anciens lui imposèrent les mains ; et

par là, un don spirituel lui fut communiqué, qu'il ne possédait pas auparavant. Il est évident qu'il n'y a aujourd'hui aucun homme vivant, qui ait été doué d'une telle manière et appelé à une telle œuvre.

On pourrait dire que, dans le cas de Paul, l'imposition des mains eut lieu, comme nous le lisons dans Act. 13. Qu'est-ce que cela montre ? Non pas, certainement, qu'il était un apôtre choisi par l'homme, car le Saint Esprit déclare ici qu'il était apôtre, *non* de la part des hommes, *ni* par le moyen de l'homme. Ce qui eut lieu à Antioche ne fut, dans aucun sens, une consécration de Paul pour être apôtre. Il est évident, d'après bien des portions de l'Écriture, que depuis bien des années avant qu'on lui eût imposé les mains, il avait été occupé à prêcher, et qu'il était l'un de ceux qui étaient des prophètes et des docteurs reconnus à Antioche (Act. 13, 1). Je crois que le point était alors de mettre à part Paul et Barnabas pour la mission spéciale pour laquelle ils étaient sur le point de partir – pour planter l'évangile dans de nouvelles contrées. Assurément, quand le Saint Esprit dit : « Mettez-moi à part Barnabas et Paul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés », cela ne signifie pas que, jusque-là, ils avaient été occupés, soit l'un, soit l'autre, à prêcher de leur propre volonté, sans l'autorité du Seigneur ; et, encore moins, que le grand apôtre des nations fut alors constitué tel par ses inférieurs. C'était donc, purement et simplement, une recommandation à la grâce de Dieu, pour la nouvelle œuvre dans laquelle ils allaient entrer. Quelque chose de semblable pourrait encore se faire de nos jours. Supposons qu'un homme, qui aurait déjà été occupé à prêcher l'évangile en Angleterre, se sentît pressé dans son cœur d'aller visiter les États-Unis d'Amérique, et que ses frères sentissent qu'il était justement l'homme pour cette œuvre, ceux-ci pourraient, afin de montrer leur concours et leur sympathie, se réunir, avec prière et jeûne, pour imposer leurs mains sur le frère qui allait s'y rendre. La chose, selon moi, serait tout à fait scripturaire. C'est ce qu'on a fait dans de tels cas. Mais ce n'est pas la consécration, c'est uniquement la recommandation à la grâce de Dieu, de personnes déjà douées pour l'œuvre qui ont quelque sentier nouveau tracé devant elles.

Mais voici ce que je regarde comme antiscripturaire, et même comme un péché positif, c'est d'insister sur une certaine cérémonie, par laquelle un homme est obligé de passer, avant d'être reconnu comme étant, à proprement parler, un ministre de Christ. Quelque générale que soit la chose, c'est une imposture traditionnelle, sans un seul lambeau de l'Écriture pour la couvrir. C'est uniquement quelque chose que l'homme a introduit, fondé principalement sur la sacrificature judaïque. Si quelqu'un appartenait à la famille sacerdotale, il ne pouvait entrer dans ses fonctions sacerdotales avant d'avoir passé par un bon nombre de cérémonies. C'est ce que les Catholiques Romains, plus que tous les autres, ont imité dans la mesure qui leur est propre. Mais la chose étonnante, c'est que des hommes, qui, dans leur langage, s'élèvent contre le papisme, ont continué à en imiter une des plus mauvaises parties ; car je crois que c'est dans cette chose même que le Saint Esprit est le plus attristé. L'effet de cela c'est d'accréditer un bon nombre d'hommes, qui ne sont pas ministres de Christ, et de décréditer un bon nombre d'hommes qui sont ses ministres, parce qu'ils ne passent pas par cette innovation particulière. Cela a pour effet de faire tout le mal possible, et d'empêcher tout le bien possible. C'est là un mal qui découle du cœur même du Judaïsme, et on ne peut concevoir de plus grand obstacle à l'action du Saint Esprit dans l'assemblée dans le temps présent ou à quelque époque que ce soit. Il en est qui pourront prendre un air grave en entendant ces remarques, et dire qu'il n'est pas charitable de parler ainsi ; mais de telles personnes ne savent pas ce que charité veut dire. Elles la confondent avec l'indifférence. Et l'indifférence est la mort de la charité. Si vous voyiez votre enfant avec ses mains sur des charbons ardents, vous ne vous abstiendriez pas du cri le plus fervent, ni d'aucun autre moyen énergique de le délivrer, parce que certaines personnes vous diraient qu'il ne convient pas au chrétien d'élever la voix ou d'employer la vive force. Il en est ainsi du sujet même qui nous occupe : il y a ce qui se lie à la bénédiction de l'assemblée d'une part ; et à la malédiction de la chrétienté de l'autre. Que d'horreurs en sont sorties ! Le pape lui-même en est un produit : car si vous avez des sacrificateurs, il vous faut naturellement un souverain sacrificateur ; si vous avez les fils d'Aaron, vous avez besoin qu'Aaron aussi soit représenté. Le pape fut établi sur ce fondement même, et le système entier du papisme en dépend. Hélas ! c'est un démon que le protestantisme lui-même n'a pas réussi à exorciser.

« Paul, apôtre, non de la part des hommes, ni par le moyen de l'homme » ; cela exclut entièrement l'homme, soit comme étant la source de son ministère, soit comme étant d'une manière ou d'une autre l'intermédiaire qui s'y rattache. La grande chose que nous avons à nous rappeler quant au ministère, c'est que sa source est dans les mains de Christ ; comme Paul le dit ici : « par Jésus Christ ». Il ne dit pas : « *de la part* de Jésus Christ ». Je regarde l'expression : « *par* Jésus Christ », dans cette connexion spéciale, comme beaucoup plus forte, et par cette raison, c'est que les docteurs qui judaïsaient, auraient dit : nous accordons pleinement que c'est *de la part de* Jésus Christ, mais il faut que la chose ait lieu *par* ceux qui furent choisis et établis par le Seigneur lui-même lorsqu'il était sur la terre ; il faut que les apôtres soient le canal. Dieu portait un coup de mort à l'idée de succession apostolique. Dans sa grande bonté, il excluait, pour tout homme spirituel, tout prétexte pour un pareil mal. Les Galates étaient probablement troublés et dans la perplexité, de ce que, de son propre aveu, Paul était un apôtre entièrement en dehors des douze autres. Pourquoi n'avaient-ils pas tous jeté le sort à l'égard de Paul, si Paul devait être l'un des apôtres dans le sens le plus élevé ? C'est à cela qu'il répond ici. Il lie son apostolat avec Dieu et notre Seigneur, non seulement quant à sa source, mais encore quant au moyen – « par Jésus Christ, et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts ». Voici encore un autre coup porté aux scissionnistes. Ils avaient établi un contraste entre Paul et les douze autres apôtres, au désavantage de Paul. Mais l'apôtre montre que, s'il y avait une différence entre lui et eux, c'est qu'il était apôtre par celui qui avait ressuscité Christ d'entre les morts. Les autres n'avaient été appelés qu'au moment où notre Seigneur était ici-bas sur la terre, prenant sa place comme homme ici-bas. Paul fut appelé par Jésus Christ ressuscité d'entre les morts. Il y avait une plus grande puissance, une plus grande gloire, une plus grande distinction, en tant qu'il en existait, dans le cas de l'appel de

Paul pour être apôtre, que dans celui d'aucun des autres. L'apôtre met en déroute toutes leurs théories, et introduit ce qui était spécialement sa propre place, avec beaucoup de force. Paul est le patron des vrais ministres, même jusqu'à nos jours. En parlant du ministère, il aime à se placer sur ce terrain, le terrain sur lequel reposait son propre appel. Lorsqu'il est question de sa prédication, il dit : « nous croyons, c'est pourquoi aussi nous parlons » (2 Cor. 4). Il prend la chose sur la base la plus simple et la meilleure, savoir, si un homme connaît la vérité, qu'il en parle. Il n'y avait pas besoin d'attendre aucune chose. C'est dans ce but que le Seigneur agit dans l'assemblée. D'après cela, quand il parle de dons relatifs au ministère, dans l'Épître aux Éphésiens, où la chose nous est présentée dans les formes les plus élevées qu'il est possible, sur quoi les fonde-t-il ? Sur Christ monté en haut, « et donnant » des dons aux hommes : « Et lui a donné les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs, en vue de la perfection des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps de Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi, et de la connaissance du Fils de Dieu à l'(état) d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ ». Le ministère tout entier, depuis ses fonctions les plus élevées jusqu'aux plus basses, est posé sur le même principe. Si on insiste en disant : Tout ce que vous avez dit à l'égard de Paul est très bien, mais cela ne s'applique pas aux ministres ordinaires, je réponds que cela s'applique ; parce que le Saint Esprit nous enseigne, par le moyen de l'apôtre Paul, que, lorsque, depuis les apôtres et prophètes vous descendez aux pasteurs, docteurs ou évangélistes, ils sont tous placés sur cette seule et même base ; ils sont tous des dons venant du même Seigneur, sans l'intervention de l'homme, de quelque manière ou à quelque degré que ce soit.

Mais alors, il en est qui diront : Que direz-vous à l'égard des anciens ? Ici vous avez tort : vous ne les avez pas. Je réponds : Nous n'avons pas des anciens d'une manière formelle, parce que nous n'avons pas d'apôtres, et que nous ne sommes pas des apôtres. Il est clair qu'en cela, pour dire le moins, nous ne sommes pas plus mal partagés, que tout ce qu'on appelle église ou secte ; car il n'en est pas une, que je sache, qui ait des apôtres. En sorte que la véritable différence entre ceux qui se réunissent autour du nom du Seigneur Jésus Christ, et d'autres, c'est que *nous* ne prétendons pas avoir ce que nous n'avons pas, tandis que *ceux-là* le font qui prétendent établir. Vous ne pouvez avoir des anciens établis, sans apôtres ; nous pouvons pourtant avoir certaines personnes qui possèdent les qualités propres aux anciens, et de telles personnes doivent être reconnues ; mais imiter l'établissement des anciens (presbuteroi), maintenant qu'il n'existe plus d'apôtres, c'est pécher. Ceci peut suffire sur le sujet du ministère.

Et que faisaient donc alors ces Galates ? Dans quel but imposaient-ils la loi à des chrétiens ? Si le Seigneur s'est déjà « donné lui-même pour nos péchés », et a réglé cette question-là, supposer qu'il s'est « donné lui-même pour nos péchés », et que néanmoins les péchés ne sont pas effacés, c'est nier l'efficace de son œuvre, sinon la gloire de sa personne. Il leur montre la vérité élémentaire même de l'évangile, savoir, que Christ « s'est donné lui-même pour nos péchés ». En sorte qu'il ne s'agit pas du tout de l'homme, comme cherchant à acquérir une certaine justice, mais de Christ, qui « s'est donné lui-même pour nos péchés », alors que nous n'avions rien, sinon des péchés. Et il ne l'a pas fait dans le but de placer les personnes de nouveau sous la loi, et faire de la loi le patron qui leur fût propre, comme chrétiennes, mais il « s'est donné lui-même pour nos péchés, afin qu'il nous retirât du présent siècle mauvais ». Quel est l'effet produit, lorsque les hommes prennent la loi pour leur règle comme chrétiens ? Cela les rend mondains. Il n'y a point d'exception. Il ne saurait y avoir une telle chose qu'un homme séparé du monde, lorsqu'il est sous la loi. Nous ne sommes « pas dans (la) chair, mais dans (l')Esprit ». Tel est le patron de tout croyant : non pas de quelques croyants en particulier, mais de tous. Nous ne sommes « pas dans la chair ». Il y a ce qui est de la chair en nous, mais nous ne sommes « pas dans la chair ». Ce que l'apôtre veut dire là, c'est que Dieu ne nous regarde plus comme de simples hommes mortels, chargés de nos péchés, et ne nous traite pas comme tels ; mais Dieu nous regarde d'après ce qu'est Christ, en qui il n'y a point de péché : et si nous considérons notre état comme chrétiens, il n'y en a point en nous ; car notre nature a déjà été condamnée en la croix, et l'intention de Dieu n'est pas de prononcer deux fois la sentence sur elle. Ce que nous avons à faire maintenant, c'est de vivre de Christ, d'entrer dans la bénédiction de cette vérité – il « s'est donné lui-même pour nos péchés, afin qu'il nous retirât du présent siècle mauvais ». La loi s'adressait à des citoyens de ce monde. Christ « s'est donné lui-même pour nos péchés, afin qu'il nous » rachetât – ou retirât du monde, même pendant que nous sommes dans ce monde. « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde ». Nous sommes regardés comme séparés du monde par la mort de Christ, et envoyés dans ce monde par sa résurrection, mais envoyés dans le monde comme n'étant pas du monde – même encore moins de ce monde qu'un ange. La mort de Christ nous place complètement en dehors du monde. La résurrection de Christ nous y envoie de nouveau, comme de nouvelles créatures, messagers de la paix qu'il donne, entièrement à part de ce qui se passe dans le monde. Notre Seigneur dit : « Et je ne suis plus du monde, mais ceux-ci sont du monde… ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis du monde… Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde ». Il donne la même mesure et pour lui et pour eux ; et, en conséquence, après qu'il fut ressuscité d'entre les morts, il dit : « comme mon Père m'a envoyé, ainsi moi je vous envoie ».

L'apôtre se place avec eux devant Christ, « qui s'est donné lui-même pour nos péchés ». C'est la bénédiction commune de tous les croyants, « afin qu'il nous retirât du présent siècle mauvais », selon la volonté de notre Dieu et Père. La chose remarquable, c'est que, quand Dieu se révèle comme celui qui donne la loi – comme Jéhovah – il n'entreprend pas de séparer des hommes du monde. On ne pourrait pas dire que les Juifs étaient séparés du monde. Ils étaient séparés des nations, mais ils étaient le peuple le plus important dans le monde ; et ils furent faits tels, dans le but de maintenir les droits de Dieu dans le monde. Ils ne furent point appelés à être en dehors du monde, mais comme un peuple dans le monde. En conséquence, les Juifs eurent à combattre les Cana-

néens ; et c'est pour cela aussi qu'ils avaient un temple magnifique. Parce qu'ils étaient un peuple qui était du monde, ils avaient un « sanctuaire terrestre » (littéralement : « *Mondain* »). Mais tout cela est entièrement mal pour des chrétiens, parce que Christ « s'est donné lui-même pour nos péchés, afin qu'il nous retirât du présent siècle mauvais, selon la volonté de notre Dieu et Père ». Lorsque Dieu fait connaître sa volonté, qu'il ne donne plus seulement sa loi, mais qu'il se révèle comme « le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ », qui a été donné, afin qu'il mourût pour nos péchés, il en résulte un état de choses totalement différent. Nous entrons dans la relation d'enfants avec Dieu notre Père – d'enfants ayant la conscience de leur relation : et notre affaire maintenant, c'est d'honorer Christ, selon la position qu'il a prise à la droite de Dieu. On oublie que Christ « s'est donné lui-même pour nos péchés, afin qu'il nous retirât du présent siècle mauvais ». On s'enfonce dans le monde, dont l'effet de la rédemption aurait dû être de les délivrer ; et cela vient de ce qu'on s'est placé sous la loi. Si j'ai affaire à la volonté de Dieu mon Père, mon privilège est de souffrir comme Christ a souffert. La loi met une épée dans les mains de l'homme, tandis que la volonté de Dieu fait que le chrétien est content d'aller au bûcher, ou de souffrir par l'épée à cause de Christ : « Ainsi qu'il est écrit : Nous sommes livrés à la mort pour l'amour de toi, tout le jour, et nous avons été estimés comme des brebis de la boucherie. Au contraire, en toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés », mais c'est par les souffrances, et non par les choses dans lesquelles le monde se glorifie. Dieu glorifie Christ maintenant, d'après le modèle de la croix, et c'est là notre modèle ; ce n'est pas Israël, ce n'est pas la loi ; mais c'est la croix de Christ. Et maintenant, voici, pour ainsi dire, le langage de Dieu : J'ai Christ dans le ciel : je suis occupé de celui qui seul m'ait jamais glorifié, et c'est celui dont vous devez être occupés.

Rien ne saurait offrir plus d'exactitude, ni de plénitude ; rien qui soit plus de nature à faire face à ces dangers de nos jours, qui revêtent cette forme, de faire revivre le principe de la succession, et les ordonnances religieuses, comme un moyen d'honorer Dieu. L'Écriture fait face à tous les cas, et un remède est donné pour chaque cas dans la parole bénie de Dieu. Notre sagesse consiste à chercher à l'employer toute, à être « simples quant au mal », et « sages quant au bien ».

Il y a un ton remarquablement brusque dans la manière dont l'apôtre aborde immédiatement son sujet. Il venait de leur rappeler que le Seigneur s'était donné lui-même pour nos péchés, afin qu'il nous retirât du présent siècle mauvais ; et ceci avait amené quelques paroles d'actions de grâces à Dieu, « auquel soit gloire aux siècles des siècles. Amen ! ». Mais maintenant, il en vient aussitôt au grand objet qu'il prenait en main. Son cœur en était trop plein, pour ainsi dire, pour qu'il employât plus de paroles que n'en demandait la nécessité présente. Il y avait ce qui était tellement fatal aux fondements sur lesquels l'assemblée, ou plutôt les chrétiens individuellement doivent être placés devant Dieu, qu'il ne pouvait plus tarder. « Je m'étonne de ce que vous ayez si promptement passé de celui qui vous a appelés par la grâce de Christ, à un évangile différent ». Les paroles : « Si promptement passé », me paraissent être une expression un peu plus forte que celle dont l'Esprit de Dieu se sert. Cette dernière signifie : En voie de passer. Ils changeaient de place et s'éloignaient de celui qui les avait « appelés par la grâce de Christ ». Le mal et le danger n'étaient pas encore une chose tellement déterminée, qu'il ne pût plus regarder à Dieu à leur sujet. Quand nous pensons que c'était l'apôtre Paul qui avait évangélisé ces âmes, et qu'il n'y avait que peu de temps depuis qu'il leur avait prêché, je ne connais pas de plus triste preuve de la facilité avec laquelle Satan trouve moyen d'égarer les âmes. Prenez même les enfants de Dieu qui ont reçu les meilleurs enseignements, et vous verrez pourtant les symptômes, qui ne manquent presque jamais de se montrer, les symptômes d'un penchant à ce qui est faible et mal, une promptitude à suivre des sentiments humains dans les choses de Dieu, détournés de la vérité par l'apparence, là où il n'y a point de réalité. Voilà les choses que vous trouverez, à moins qu'il n'y ait une puissance extraordinaire du Saint Esprit pour arrêter les opérations de Satan. Les choses sans valeur qui peuvent être introduites avec le fondement, dont l'apôtre parle dans Cor. 3 – « du bois, du foin, du chaume » – tout cela nous montre comment il peut arriver que, quoique ce soit Dieu qui a formé l'assemblée, toutefois il y a un autre aspect de l'assemblée dont il faut tenir compte, et c'est celui de l'homme. Paul parle de lui-même comme d'un « sage architecte ». Sous un point de vue, c'est Dieu qui bâtit l'assemblée ; et en cela rien ne peut faillir. Ce que le Seigneur a pris en main directement, il le maintient infailliblement par sa propre puissance. Mais la responsabilité humaine entre dans cette grande œuvre, comme elle le fait dans presque toutes choses, sauf la création et la rédemption où il ne peut y avoir de place que pour Dieu. Mais en tout autre chose, quelque bénie qu'elle soit, qu'il s'agisse de l'appel des âmes à l'évangile, ou de les diriger après qu'elles ont connu le Seigneur, ou du rassemblement des enfants de Dieu en un seul corps – l'Église, l'homme y a sa part ; et il n'y apporte que trop certainement la faiblesse de sa nature. L'histoire que Dieu nous donne dans la Bible, c'est, que dans tout ce qu'il a confié aux mains de l'homme, l'homme y est faible et tombe. « Je m'étonne de ce que vous ayez si promptement passé de celui qui vous a appelés par la grâce de Christ, à un évangile différent ». Or, après tout, ce n'est là que l'histoire, non seulement de l'Ancien Testament et des différentes voies dans lesquelles Dieu a éprouvé l'homme ; mais même là, où vous avez le sujet infiniment plus béni du Nouveau Testament (ce que Dieu est en son Fils et dans ses voies avec les hommes par son Fils, depuis que le Seigneur est monté au ciel, et que le Saint Esprit a été envoyé), même par rapport à ces choses, nous avons la faiblesse de l'homme qui se montre immanquablement. Et ce n'est pas seulement que des hommes inconvertis ont trouvé moyen de se glisser dans l'Église, mais les enfants de Dieu ont aussi la chair en eux. Ils ont leurs sentiments humains et leurs infirmités humaines ; ils ont ce que Satan peut trouver dans tout chrétien, et dont il peut se servir pour empêcher ou obscurcir la puissance de Dieu. C'était par de tels moyens que les saints de la Galatie avaient été égarés, et que tous sont en danger de l'être, à quelque moment que ce soit. Je retire de là deux importantes leçons. La première, c'est de ne pas être surpris, s'il y a un abandon de la vérité parmi les saints de Dieu. Je ne dois pas me

permettre un seul instant de penser, que cela montre la moindre faiblesse dans la vérité elle-même, ou dans le témoignage qui nous est confié, ni que cela jette un reproche sur ce qui est de Dieu, car il se peut que Dieu tolère ce qui est contraire à sa propre nature, et permette pour un temps que l'homme montre ce qu'il est. Mais aussi sûr qu'il y a ce qui est selon Dieu, Dieu se justifiera lui-même en cela, et il permettra que ce qui n'est pas de lui montre son vrai caractère. Mais une autre chose que nous apprenons, c'est que nous sommes appelés à veiller et à nous juger nous-mêmes. À ces mêmes Galates, qui, autrefois, étaient si zélés, qui auraient arraché leurs yeux dans leur amour pour Paul, cet apôtre lui-même a dû maintenant écrire : « Je m'étonne de ce que vous ayez si promptement passé de celui qui vous a appelés par la grâce de Christ ». Remarquez le choix d'expressions : – « La grâce de Christ ». Parce que ce que Satan employait, c'était un mélange de la loi et de la grâce, de légalisme et de Christ. Ce qui avait caractérisé leur appel, c'était, simplement et uniquement, « la grâce de Christ ».

Dieu avait fait connaître aux Galates qu'ils étaient des pauvres pécheurs d'entre les nations, qu'il n'y avait rien pour eux sinon la miséricorde, et que la miséricorde était venue jusqu'à eux en la personne de Christ. Et si c'est là la seule chose à laquelle il invite les âmes – à accepter la miséricorde qu'il leur donne en Christ, cela suppose qu'elles sentent qu'elles ont besoin de miséricorde, et qu'elles sont contentes de regarder à Christ, et à nul autre. Mais il n'en demeure pas moins vrai que c'était uniquement la grâce de Christ qui avait agi sur ces croyants de la Galatie ; et c'est là ce qu'il leur rappelle. À quoi passaient-ils maintenant ?« A un évangile différent, qui n'en est pas un autre ». Dans la plupart des versions il y a une sorte de paradoxe – « un autre évangile, qui n'est pas un autre ». Mais dans la langue dans laquelle le Saint Esprit écrivait il y avait une richesse suffisante pour admettre une autre nuance d'expression. « Je m'étonne de ce que vous ayez si promptement passé de celui qui vous a appelés par la grâce de Christ, à un évangile *différent*, qui n'en est pas un *autre* ». Ainsi donc, la grâce de Christ était la source et la puissance de leur appel, l'évangile en était le moyen. Mais maintenant, ils avaient abandonné cet évangile pour quelque chose de différent. Remarquez qu'il ne dit pas : contraire à l'évangile, mais « un évangile différent » et pour cette raison même, il dit qu'il « n'en est pas un autre ». Il était indigne d'être appelé un autre évangile. Dieu n'en reconnaît qu'un seul. Il ne permet aucun compromis au sujet de l'évangile, et nous ne le devons pas non plus.

Cela peut paraître étrange à certaines personnes, et peut-être trop fort ; mais je suis complètement convaincu que le même mal, qui opérait alors, parmi les Galates, est maintenant en activité universellement dans la chrétienté. Il peut prendre une forme quelque peu différente dans un lieu que dans un autre, mais de quelque côté que vous vous tourniez, partout où vous voyez que l'on parle sur l'Écriture, ou que la possession extérieure du christianisme se présente sous la forme d'institutions chrétiennes, vous trouverez qu'on mêle, d'une manière ou d'une autre, la loi avec la grâce de Christ. Peu importe le nom donné aux gens, c'est la même chose partout. Il y a des différences de degré. Les uns sont plus ouverts ; d'autres plus intelligents, d'autres plus systématiques à cet égard ; mais le même poison, ici délayé, là concentré, se trouve partout, et à un tel point que la vérité sur ce sujet offre un son bien étrange aux oreilles des hommes. Comme preuve de cela, je prends une simple expression que nous rencontrerons dans les diverses épîtres de Paul – « la justice de Dieu », à l'égard de laquelle règnent les idées les plus erronées. On peut se réjouir en apprenant que des personnes prêchent Christ, ou même la loi, parce que Dieu se sert de la prédication de la loi pour convaincre bien des pécheurs. Toutefois nous ne devons pas supposer, parce que Dieu agit, même lorsque ce qu'on prêche est un évangile perverti, que les enfants de Dieu doivent traiter l'erreur légèrement. Une chose est de reconnaître que Dieu opère d'une manière souveraine ; mais autre chose est, quand la question pour nous est de savoir quel est son véritable témoignage. Alors nous sommes tenus en conscience de ne jamais rien permettre, sinon la simple et pleine vérité de Dieu pour nos propres âmes. On ne devrait jamais écouter aucune chose, autre que cette vérité, et la vérité peut éviter d'entendre l'erreur. Je ne parle pas maintenant des méprises qu'on peut faire en prêchant. Une chose échappée ou dite par ignorance n'est pas une perversion de l'évangile. Une chose est d'écouter ce qui peut n'être qu'une méprise ; mais aller où l'on sait d'avance qu'il y a un mélange de la loi et de Christ, c'est pécher.

On pourra dire : c'est là un langage trop fort, que rien ne peut justifier. Mais, je le demande, est-ce que je vais m'ériger en juge du Saint Esprit ? Car il faut rappeler que ce que l'apôtre écrivait, il ne l'écrivait pas comme un simple homme, mais que c'était ce que le Saint Esprit écrivait pour notre instruction. Et voici ce qu'il nous dit : « Il y a des gens qui vous troublent et qui veulent renverser l'évangile du Christ. Mais quand nous-mêmes (vous évangéliserions), ou quand un ange du ciel vous évangéliserait outre ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit Anathème ». Qu'une personne impartiale pèse des paroles comme celles-ci, et qu'elle juge ensuite si, en aucune façon, je puis employer un langage qui insiste trop fortement sur le devoir d'une personne chrétienne par rapport à une perversion du témoignage de l'évangile. Car c'est là ce qui s'introduisait parmi les Galates.

Vous me direz peut-être qu'il y avait plus – que, chez eux, c'était le mélange de la loi cérémonielle avec la grâce, tandis qu'aujourd'hui c'est la loi morale que l'on maintient. Je ne puis dire qu'une chose, c'est que *cela* est encore pire, et plus mortel, parce que la loi cérémonielle peut être représentée comme typique de Christ ; mais la loi morale introduit, sous une forme ou une autre, ce que l'homme fait, tandis que la seule signification de toutes les formalités ou cérémonies judaïques est invariablement dans leur connexion avec Christ. Si je considère les institutions chrétiennes de nos jours, je dis qu'il n'y a aucune vertu dans l'eau du baptême, ni dans le pain ni dans le vin de la cène, sinon en la chose qu'ils représentent. Le fondement est ôté, dès que l'on introduit quelque chose, excepté Christ, pour justifier un homme ; et Christ doit m'être plus cher que tout autre chose – plus cher même que ces institutions. Être attaché à Christ, c'est la meilleure de toutes les preuves d'une âme sauvée. Mais je n'admets pas qu'il y ait un vif attachement pour Christ, quand une âme connaît sa volonté en quelque chose, et

que cette volonté n'est pas devenue pour elle de la toute première importance. Quand des saints de Dieu ont appris la vérité avec simplicité, et sont rendus capables de la retenir fermement, il vient un temps d'épreuve. Peut-être y a-t-il beaucoup de faiblesse et d'infidélité parmi ceux qui possèdent la vérité, et les gens disent : Je ne vois pas que ceux qui possèdent cette vérité valent beaucoup mieux que leurs voisins ; mais il y a cette différence entre la faiblesse de la conduite de ceux qui possèdent la vérité, et l'état de ceux qui ne la possèdent pas – c'est qu'on peut y remédier, tandis qu'il est impossible de changer le mensonge en vérité. Il n'est aucune puissance sur la terre, qui puisse déraciner le légalisme de l'état actuel des choses dans la chrétienté. Il faut que les systèmes religieux qui sont établis, cessent d'être des systèmes sur la terre, s'ils abandonnent la loi. Vous ne pouvez réformer une chose dont les fondations sont totalement vicieuses. L'édifice construit dessus peut être enlevé ; mais si les fondations sont sans valeur et fausses, on ne peut jamais y remédier. Il n'y a qu'une seule marche à suivre : c'est de le quitter tout à fait. Je dis que ceux qui voient ces choses, le doivent à notre Seigneur et Maître – le doivent à la vérité de Dieu et à ses saints – de montrer une séparation entière et sans concessions, d'avec tout ce qui détruit la pleine vérité de cette grâce de Christ. Nous pouvons supporter individuellement ceux qui n'en savent pas davantage.

D'un autre côté, si vous voyez dans un corps religieux une personne bien mondaine, je crois que c'est une chose malséante que de s'accrocher aux individus et d'attaquer des abus, tels qu'un prêtre qui va à la chasse ou qui entonne bien. Nous avons mieux à faire que de faire des remarques sur des membres du clergé qui se livrent à la danse. De telles choses peuvent être dignes de l'attention du monde. Mais c'est une chose différente, lorsque le mensonge est prêché. Alors nous devons chercher à délivrer tout enfant de Dieu de la mauvaise influence. Qu'il est pénible de penser qu'il en est qui sont tenus de prêcher la loi, et tellement tenus, qu'ils manqueraient de droiture s'ils ne le faisaient pas ! Ce que Dieu donne, ce n'est pas seulement un remède, mais une délivrance d'un tel état de choses. Si nous croyons la Parole de Dieu, si nous croyons ce que le Saint Esprit dit sur ce sujet de la manière la plus solennelle, nous devons y renoncer entièrement. Il peut s'y trouver engagés des hommes vraiment pieux, qui sont comme enchaînés ; mais nous parlons du danger qu'il y a de mêler la loi avec l'évangile, et c'était le mal parmi les Galates.

Considérons quel est l'avertissement que le Saint Esprit adresse aux âmes qui se jetaient dans ce piège. Les gens peuvent vous dire qu'ils savent comment séparer le bon du mauvais ; mais Dieu est plus sage que les hommes, et un homme spirituel discernerait qu'une âme recule, quand de telles choses sont permises. Cela explique la force extraordinaire de l'avertissement de l'Apôtre. Ils étaient ses propres enfants dans la foi ; et quant à ceux qui les bouleversaient et les troublaient, il était en perplexité à leur sujet. Voici ce qu'il dit – peu importe à qui cela s'applique : « Si quelqu'un vous évangélise outre ce que vous avez reçu, qu'il soit Anathème ». Et « Quand nous-mêmes (vous évangéliserions), ou quand un ange du ciel vous évangéliserait outre ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit Anathème ». Voici où ils auraient pu chercher un refuge : Sans doute c'est ce que Paul prêchait, mais nous avons des vérités additionnelles, outre ce que Paul donne. Mais il dit : « Si quelqu'un vous évangélise outre ce que *vous avez reçu,* qu'il soit Anathème ». Il ne dit pas seulement : « ce que j'ai prêché », mais « ce que vous avez reçu ». Ce n'est pas seulement qu'il ne devait rien y avoir de mêlé avec ce qu'il prêchait ; mais rien ne devait être ajouté à ce qu'ils avaient reçu. Nous avons ce que Paul écrivait, aussi clairement qu'ils avaient ce qu'il prêchait. Il n'y a point de différence, sinon que ce qui est écrit a même une plus grande autorité, comme moyen employé, que ce qui était verbal. Dans ce dernier cas aussi, ce qui est de la nature pourrait s'introduire. L'Apôtre eut à confesser, en certaines occasions, qu'il avait parlé précipitamment ; jamais qu'il eût ainsi écrit. Il n'était pas question d'ôter l'évangile, mais d'ajouter à l'évangile ce qui était de la loi.

« Car maintenant, est-ce que je cherche à satisfaire des hommes, ou Dieu ? » C'est-à-dire, cherchait-il à les gagner, ou Dieu ? « Ou cherché-je à complaire à des hommes ? Certes si je complaisais encore à des hommes, je ne serais pas esclave de Christ ». Il savait bien que ce genre de témoignage qui ne cédait rien, le rendait particulièrement fâcheux aux hommes, et produisait même de l'hostilité parmi de véritables saints de Dieu. De même maintenant, la même chose serait appelée un manque de charité. En effet, il n'y a pas de manque de charité à parler sans faire des concessions ; mais il y en a à juger ceux qui le font. Il dit que c'est la manière, non de complaire aux hommes, mais de complaire à Dieu. C'est de cette manière même que Christ l'avait appelé à être serviteur. « Or, frères, je vous fais savoir que l'évangile annoncé par moi, n'est pas selon l'homme. Car quant à moi, je ne l'ai pas reçu de l'homme, ni appris, mais par la révélation de Jésus Christ ». Il y avait, sans doute, quelque chose d'extraordinaire dans la manière dont l'apôtre Paul avait reçu la connaissance de l'évangile. Il ne fut pas converti par la prédication de l'évangile, comme le sont la plupart. Le cas de Pierre fut semblable. La chair et le sang ne lui avaient pas révélé cela, mais le Père qui est aux cieux. Pierre fut la première personne à qui fut annoncée la gloire de la personne de Christ – à qui fut annoncée cette gloire, non comme liée seulement avec les prophéties relatives aux Juifs, mais la gloire plus profonde de Christ, comme les chrétiens doivent le connaître maintenant, comme le Fils du Dieu vivant ; – non en rapport avec la terre exclusivement. Pierre fut le premier à qui le Saint Esprit révéla la grande vérité que Jésus était non seulement le Messie, mais le Fils de Dieu dans un sens céleste et divin. Pierre, donc, fut honoré de Dieu, et placé par notre Seigneur dans une position bien spéciale. Il fut celui à qui notre Seigneur fit la première mention de son assemblée. Dans le cas de Paul, la vérité allait plus loin. Car si nous avons le Père révélant le Fils à Pierre, Paul va encore au-delà, et dit que Dieu a révélé son Fils en lui. Pierre aurait pu dire : Il a plu au Père de *me* révéler son Fils ; Paul pouvait dire : *En moi*. Paul fut amené par le Saint Esprit à une reconnaissance graduellement croissante, de la vérité infiniment grande et glorieuse de l'union du croyant avec Christ. Mais la chose n'est pas présentée ici. Toutefois, l'expression : « de révéler son Fils en moi », en est une qui n'aurait guère pu être employée par quelqu'un qui ne connaîtrait pas cette

vérité. Ainsi dans l'Épître aux Hébreux, l'apôtre parle des croyants comme ayant « une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus », quoique l'Épître aux Hébreux ne révèle pas que nous sommes membres du corps de Christ ; toutefois nous ne pourrions être exhortés à « entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus », si nous n'étions pas « membres de son corps, de sa chair et de ses os » ; s'il n'en était pas ainsi, Paul n'aurait pu dire : « Il a plu à Dieu de révéler son Fils en moi ». Cela est lié avec la vérité dont Paul fut le témoin élu – l'union de Christ et de l'assemblée, qui fut comme indiquée à l'époque même de sa conversion. « Saul, Saul, pourquoi *me* persécutes-tu ? » Il persécutait alors les saints, et le Seigneur dit : les persécuter, eux, c'est me persécuter, moi. Ils étaient un. L'assemblée et le Seigneur sont unis. Nous sommes membres, non de la divinité de Christ, mais de son corps. Ce n'est que comme homme qu'il a un corps. Mais pendant qu'il était un homme sur la terre, nous n'étions pas des membres. « À moins que le grain de froment ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » : c'est-à-dire, que c'est sur le fondement de la mort et de la résurrection de Christ, qu'il peut en associer d'autres avec lui-même comme les « membres de son corps, de sa chair et de ses os ». Christ dans le ciel et les saints sur la terre forment un seul corps. C'est là ce que Paul apprit lors de sa conversion. Ayant en vue la substance de cela, l'apôtre dit : « Or, frères, je vous fais savoir que l'évangile annoncé par moi, n'est pas selon l'homme ».

Et permettez-moi seulement de mentionner encore une chose ou deux en connexion avec l'évangile de Paul. Il est le seul qui caractérise son évangile comme étant « l'évangile de la gloire ». Et il est intéressant de savoir que, lorsque l'apôtre emploie cette phrase, il ne dit pas : le glorieux évangile, comme on le traduit souvent, il dit : « L'évangile de la gloire ». Et voici la vraie force de cette expression : c'est l'évangile de Christ glorifié à la droite de Dieu. C'est la bonne nouvelle que nous avons un Sauveur qui est ressuscité et glorifié. Nous sommes appelés à participer à tous les effets de sa gloire, comme à tous ceux de sa mort sur la croix. Jamais aucun autre apôtre n'a écrit sur ce sujet – l'assemblée faite une avec Christ ; Paul seul le fit. Il est donc possible que Paul fût le seul qui fût dans la position de dire : « Si quelqu'un ajoute quelque chose à mon évangile, qu'un tel homme soit Anathème ». Quoique Paul eût ajouté quelque chose à leur évangile, ils ne pouvaient rien ajouter au sien. Les apôtres annonçaient Christ comme le Messie, et faisaient connaître la rémission des péchés par son nom ; mais ils ne proclamaient pas la gloire céleste de Christ, comme le fit Paul. Il proclama toutes ces vérités, et d'autres encore, dont ils ne firent jamais mention. Voilà la raison pour laquelle il dit si constamment : « Mon évangile ». En effet, tandis que naturellement, quant aux grandes vérités de l'évangile, il ne pouvait y avoir aucune différence entre ce que Paul prêchait, et ce que les autres apôtres prêchaient, il y avait dans ce que Paul prêchait une grande avance sur eux. Il n'y avait rien de contradictoire ; mais Paul ayant été appelé après l'ascension de notre Seigneur au ciel, il était celui auquel il appartenait spécialement de faire quelque addition. Jusqu'à ce que Paul eût été appelé, il fallait encore quelque chose pour compléter la somme totale de la vérité révélée. Dans Col. 1:25, il dit qu'il était devenu serviteur de Christ, « pour compléter la parole de Dieu », pour combler un certain vide qui n'était pas encore rempli. Paul fut la personne employée par le Saint Esprit pour le faire. Jean proclama des vérités prophétiques – des prophéties entièrement en dehors de ce dont nous venons de parler, car elles révèlent les voies de Dieu avec le monde, et non avec l'assemblée. C'est pourquoi l'apôtre pouvait insister sur le danger de toute tentative de s'écarter de ce qu'il avait annoncé, ou d'y ajouter quelque chose. Cela est très important. D'autres pouvaient ne pas prêcher toute la vérité, mais ce n'est pas là ce qu'il dénonce si fortement. Personne ne devrait être condamné parce qu'il ne déclare pas les vérités plus élevées que Dieu a données. Ce à quoi nous devons résister en face, c'est l'introduction de quelque chose de contraire à l'évangile, ou le mélange de la loi avec la grâce de Christ – ce qui serait mettre le vin nouveau dans de vieilles outres. Il en est qui peuvent alléguer l'épître de Jacques ; mais Jacques ne présente jamais la loi de manière à la mettre en opposition avec l'évangile, bien que ce qu'il dit puisse prémunir contre le danger qu'il y a pour les âmes à faire un mauvais usage du solennel avertissement du Saint Esprit à l'égard du mélange de la loi avec l'évangile, de quelque manière ou sous quelque forme que ce soit. Nous aurons bien des occasions pour montrer comment l'apôtre Paul touche à ce point dans cette épître.

Le point auquel il fait ensuite allusion dans son argument, c'est sa conduite et sa vie antérieures. Il dit, en parlant de son évangile, qu'il ne l'avait « pas reçu de l'homme, ni appris, mais par la révélation de Jésus Christ ». Ils auraient pu élever des doutes à ce sujet ; mais il montre que toute sa vie antérieure avait été opposée à l'évangile. Il n'y avait aucun autre antagoniste de Christ, tel qu'il l'avait été. « Car vous avez ouï dire (quelle a été) autrefois ma conduite dans le Judaïsme, comment je persécutais outre mesure l'assemblée de Dieu et la ravageais » (il peut y avoir ici un petit mot à leur adresse, parce qu'ils commençaient à persécuter ceux qui s'opposaient à leurs idées sur la loi et à montrer un esprit d'amertume) ; « et j'avançais dans le Judaïsme plus que plusieurs de mon âge dans ma nation, étant le plus ardent zélateur des traditions de mes pères ». Il n'y avait donc aucun doute de la sincérité avec laquelle l'apôtre avait usé de la loi pendant qu'il était inconverti. « Mais quand il a plu à Dieu, qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler son Fils en moi, afin que je l'annonce parmi les nations, aussitôt, je ne pris pas conseil de la chair ni du sang ».

Ici il introduit aussitôt une masse de vérités, laquelle, s'ils en avaient seulement compris la force, ruinait tout leur système de fond en comble. Il montre que c'était Dieu qui l'avait appelé hors de la loi : lorsqu'il était au milieu même de ce qu'ils commençaient à établir de nouveau, il était un ennemi de Christ. Il fait pleinement la part de son histoire providentielle. Il avait été élevé aux pieds de Gamaliel, et il avait avancé dans le Judaïsme plus que plusieurs de son âge. Mais, quoiqu'il eût plu à Dieu de le mettre à part dès le ventre de sa mère, toutefois il insiste sur ceci, c'était plus encore qu'il fût appelé ; cet appel venait de la grâce. « Aussitôt je ne pris pas conseil de la chair ni du sang ». Ici il renverse leur légalisme, à la fois positivement et négativement. Il avait été appelé à prê-

cher parmi les nations, là où l'on ne connaissait pas de loi. Il n'y avait absolument aucune parole de la part de Dieu pour qu'ils montassent à Jérusalem. Et pourtant c'était à une chose de ce genre qu'ils désiraient de revenir. Il en est de même de nos jours. La plus petite secte sous le soleil a une espèce de Jérusalem, un centre auquel il faut envoyer un ministre, afin de le qualifier pour ce qu'il a à faire. Mais lorsqu'on a recours à cela dans le dessein de faire ressortir la gloire de Christ, cela ne se trouve produire que la mort. Bien des personnes ont pris conseil de la chair et du sang, et sont montées à « cette montagne », ou à cette ville, et leur âme a complètement décliné, et s'est éloignée de la croix de Christ ; et maintenant elles deviennent les plus ardents zélateurs de cette loi même dont elles avaient été délivrées ; mais la marche simple est le sentier de la dépendance à l'égard du Dieu vivant. Ainsi donc, quelque valeur qu'aient pour le monde ces écoles pour former les hommes, quelque admirables qu'elles soient pour leur donner une certaine position, la chose aboutit seulement à ce que l'homme peut enseigner, et non à ce que Dieu donne.

Moïse avait pensé qu'après avoir passé quarante ans en Égypte, il avait été rendu propre à délivrer le peuple de Dieu, mais il eut à apprendre que ce n'était qu'après avoir été enseigné de Dieu dans le désert, qu'il fut capable de conduire le peuple hors d'Égypte. En général, il est nécessaire pour Dieu de faire passer les âmes par un crible, de les abattre et de les briser dans leurs propres imaginations, s'il va se servir d'elles d'une manière réellement honorable.

Vous voyez ici Dieu lui-même, lorsqu'il appelle un homme remarquable à une œuvre toute spéciale, l'envoyant dans le désert, au lieu de le faire monter vers les apôtres à Jérusalem. Il y a une telle chose que d'aider non seulement les saints, mais encore ceux qui prêchent dans la vérité ; et l'apôtre Paul fait sentir à Timothée, quant aux choses qu'il avait reçues, qu'il doit les commettre « à des hommes fidèles qui soient capables d'enseigner aussi les autres ». Il y a des instruments humains pour aider dans leur voie ceux qui sont plus jeunes dans l'œuvre du Seigneur. Ainsi, nous devons laisser la place pour les *diverses* voies de Dieu, évitant seulement avec soin les innovations humaines et la présomption humaine, qui ne peuvent jamais édifier les hommes, pas plus qu'elles ne peuvent glorifier Dieu.

« Et je ne montai pas à Jérusalem vers ceux (qui avaient été) apôtres avant moi, mais je m'en allai en Arabie, et de nouveau je retournai à Damas. Puis trois ans après je montai à Jérusalem pour faire la connaissance de Pierre, et je demeurai chez lui quinze jours ». Il fait mention du nombre de jours, dans le but de montrer que ce n'était pas un cours d'instruction qu'il venait de suivre. « Or, dans les choses que je vous écris, voici, (je vous dis) devant Dieu que je ne mens point. J'allai ensuite dans les pays de Syrie et de Cilicie. Or j'étais inconnu de visage aux assemblées de la Judée qui étaient en Christ ; mais seulement elles entendaient dire : Celui qui autrefois nous persécutait, annonce maintenant la foi qu'il détruisait autrefois, et elles glorifiaient Dieu à cause de moi ». Les faits avaient de l'importance, dans le but de démontrer combien peu de temps il avait passé à Jérusalem, et même qu'il était inconnu aux assemblées de la Judée généralement. Mais ces assemblées, au lieu de blâmer Dieu (car c'est à cela que se réduisait la conduite des Galates), au lieu de trouver à redire à son témoignage, avaient glorifié Dieu en la personne de Paul. Les premières assemblées de la Judée, que les Galates considéraient si attentivement, glorifiaient Dieu en lui ; tandis que, quant à eux-mêmes, ils s'élevaient contre la riche miséricorde que Dieu venait de montrer envers les nations. Il leur avait prêché l'évangile plus pleinement que les autres apôtres ne l'avaient présenté ; et pourtant ils s'en écartaient déjà, en cherchant à introduire la loi. Paul sentait que la chose, par sa nature même, était si mortelle que, bien que les âmes détournées par elle, pussent ne pas être perdues, il n'en résultait pas moins un profond déshonneur contre Dieu et un dommage incalculable pour ses saints. Ils pensaient, sans doute, que leur voie était une voie bien plus sûre ; mais l'apôtre affirme qu'il leur avait apporté la vérité de l'évangile, et que mêler la loi avec cet évangile, c'était la renverser absolument.

Combien tout cela est applicable aux besoins des âmes dans un temps comme le nôtre ! Nous ne devons pas nous imaginer qu'il y eût un mal plus profond dans la Galatie que celui qui est en activité maintenant. Au contraire, ce n'étaient là que les germes de ce qui s'est développé beaucoup plus depuis ce temps-là. Que le Seigneur nous donne de rendre nos visages semblables à un caillou contre tout ce qui tend à endommager la conscience, et nous garde de permettre aucune chose que nous savons être contraire à sa volonté et à sa gloire !

Chapitre 2

Nous voyons encore l'apôtre en appeler à certains faits de sa propre vie et de sa propre histoire, comme fournissant les preuves les plus concluantes sur la grande question qui avait été soulevée, savoir, si la loi, sous quelque forme que ce soit, est la chose sous laquelle le chrétien se trouve placé. Il l'envisage pleinement quant à la justification ; mais il ne se borne pas à ce côté de la question. Nous voyons, dans les chap.1 et 2, l'appel divin au ministère, dont l'apôtre lui-même présentait un exemple si frappant, par opposition aux prétentions à la succession ; et nous trouverons, vers la dernière partie de l'épître, qu'il applique la grâce dans toute sa largeur, démontrant qu'en Christ Dieu a introduit un autre principe absolument différent, qui opère efficacement, tandis que la loi ne peut que maudire les coupables. En un mot, Dieu a établi la grande base de sa propre grâce ; et tandis que cette grâce est en parfaite harmonie avec le gouvernement moral de Dieu, elle met entièrement de côté la loi comme impuissante à cause de la condition de l'homme – non pas comme si la loi en elle-même, n'était pas sainte, et juste et bonne. Mais en Christ, Dieu a introduit une telle énergie de vie en résurrection, et une nouvelle justice justifiante qui est à lui, qu'il place pour toujours le chrétien sur un terrain entièrement différent, celui de la

grâce. Dans cette épître, l'apôtre entre dans le sujet avec d'autant plus de force, que le diable essayait d'introduire un emploi de la loi qui était particulièrement mauvais.

Nous trouvons là, je crois, la clef, quant à la différence de langage dans l'Épître aux Romains et dans celle aux Galates. Dans la première il y a une certaine tendresse en s'adressant à ceux d'entre les frères à Rome qui avaient connu la loi avant de connaître Christ, et qui avaient été sous la loi comme Juifs. Ainsi, en parlant de leur observance de jours, et de viandes, et de breuvages, l'Apôtre montre que l'Esprit de Dieu demandait le plus entier support. Celui qui a égard au jour, y a égard à cause du Seigneur ; et celui qui n'a pas égard au jour, n'y a pas égard à cause du Seigneur ; et celui qui mange, mange à cause du Seigneur, car il rend grâces à Dieu : La raison en était que les saints à Rome étaient en grande partie, des gens qui avaient été Juifs, et que, naturellement, il y en avait aussi beaucoup qui avaient été des Gentils. Le point important était donc de les exhorter à se respecter mutuellement et à se supporter les uns les autres. Le frère d'entre les Gentils, qui connaissait sa liberté, ne devait pas mépriser son frère juif, parce qu'il s'arrêtait encore à certaines distinctions, observant des jours, etc. De son côté, le Juif ne devait pas juger son frère, d'entre les gentils, parce qu'il ne s'abstenait pas des viandes, et qu'il n'observait pas les jours. Souvenez-vous que nous ne devons pas nous imaginer qu'en parlant de ces jours, l'Apôtre fasse allusion au jour du Seigneur, car c'est là une chose entièrement nouvelle, qui n'a aucune connexion, soit avec la création, soit avec la loi. Le Sabbat était le repos de la création, et il était aussi le signe, établi par Dieu et bien connu, entre Jéhovah et le peuple Juif à toujours – signe qui leur fut donné comme une alliance perpétuelle, et qui les séparait d'avec toutes les autres nations. Mais le jour du Seigneur a un caractère entièrement nouveau ; l'Écriture en parle comme du « premier jour de la semaine ». *Ce jour* n'appartient qu'au chrétien ; ni Adam, ni les hommes, ni les Juifs n'avaient rien à faire avec ce jour. Ainsi donc, lorsque l'Apôtre dit : « Celui qui n'a pas égard au jour, n'y a pas égard à cause du Seigneur », gardons-nous bien de nous permettre cette mauvaise pensée que le jour du Seigneur s'y trouve compris, et que c'est une question douteuse si on doit l'observer ou non. Quant aux jours et aux viandes, selon les distinctions lévitiques, la question de les observer ou non, est laissée pour être résolue selon le degré de l'intelligence spirituelle. Il n'en est pas ainsi du jour du Seigneur ; on peut bien ne pas le trouver sous la forme d'un commandement formel ; mais la chose n'en est pas moins obligatoire, parce qu'elle se présente à nous avec le sceau de la volonté du Seigneur, et reconnue de lui sous diverses formes solennelles et touchantes. C'est le jour où il ressuscita d'entre les morts, le jour où il sanctionna, par sa présence spéciale, le rassemblement de ses disciples, de même que, plus tard le Saint Esprit les conduisit à se réunir régulièrement ce jour-là pour rompre le pain. Ainsi donc, il ne devrait y avoir aucune question au sujet de la grave importance du jour du Seigneur, et l'intelligence de cette importance accompagne toujours des pensées convenables quant à la véritable grâce de Dieu dans laquelle nous sommes. Il se peut que l'on ait adopté la confusion de ce jour et du Sabbat, afin d'en confirmer l'institution en la faisant résulter de la loi ; mais c'est là une erreur complète, qui en abaisse et affaiblit le caractère, et qui est à la fois le fruit et la preuve de l'ignorance quant au terrain sur lequel le croyant se trouve maintenant placé à l'égard de Dieu. Dans l'Épître aux Galates, à la place de l'exhortation au support fraternel, sur lequel nous voyons l'Apôtre insister auprès des saints de Rome, il y a au contraire une force et une véhémence étonnantes, comme on le voit clairement dans les chapitres 3 et 4. Mais nous parlerons plus au long de ces choses dans leur propre place.

L'Apôtre fait allusion à son voyage à Jérusalem. Quand il dit (Ch. 1:18) : « Puis trois ans après je montai à Jérusalem », cela fait allusion, je suppose, à sa conversion comme point de départ, et les « quatorze ans », dans le premier verset du chap.2, doivent dater de la même époque. La chose importante pour l'Esprit de Dieu, c'était d'enlever tout prétexte de lier avec Jérusalem la mission et le ministère de Paul. Le principe de succession apostolique se trouve ainsi implicitement écarté. Les années qui s'étaient écoulées avant ces visites, et encore plus le caractère de ces visites, lorsque en effet il monta à Jérusalem, excluent absolument toute idée d'une telle chose. « Ensuite au bout de quatorze ans, je montai encore à Jérusalem avec Barnabas, prenant aussi avec moi Tite. Or, j'y montai par révélation ». Cette dernière circonstance n'est pas mentionnée dans les Actes. C'est à la même occasion qu'il y est fait allusion (Act. 15), quoique d'une manière différente. Dans les Actes, il nous est dit : « Et quelques-uns étant descendus de Judée, enseignaient les frères, (disant) : Si vous n'êtes circoncis selon l'usage de Moïse, vous ne pouvez être sauvés. Et une contestation s'étant élevée et une grande dispute entre Paul et Barnabas et eux, ils résolurent que Paul et Barnabas, et quelques autres d'entre eux monteraient à Jérusalem vers les Apôtres et les anciens pour cette question ». Mais quand ils furent arrivés à Jérusalem, ils y trouvèrent le même parti. « Et quelques-uns de la secte des pharisiens qui avaient cru, s'élevèrent, disant qu'il les faut circoncire, et leur commander de garder la loi de Moïse » ; ce qui montrait clairement que la question s'élevait au sein même de l'Église. Puis nous avons la conférence des apôtres et des anciens en présence de toute l'Église touchant cette affaire. Dans Galates 2, le Saint Esprit fait ressortir le fait – qui n'est pas distinctement mentionné dans les Actes – savoir, qu'en cette occasion, Paul prit avec lui Tite, et qu'il monta par révélation : il avait reçu de Dieu une communication positive sur ce sujet. Dans les Actes, nous trouvons les motifs chrétiens qui agirent sur Paul par le moyen d'autres personnes ; mais dans les Galates, il nous fait connaître quelque chose de plus profond encore, savoir qu'il monta par révélation – outre le fait qu'il avait pris avec lui Tite. Quoi qu'il en eût été des autres c'était aussi un fait d'une immense importance, parce que Tite n'était en aucune manière un Juif. Il n'était pas même comme Timothée, dont la mère était Juive. Tite était Grec. Timothée était quelque chose entre les deux ; et à cause de cela, il semble y avoir eu sagesse et grâce dans la conduite bien différente de l'Apôtre par rapport à Timothée. Il ferma certainement la bouche à ceux qui auraient pu soulever à l'égard de ce jeune disciple des questions fondées sur la loi, bien que je ne puisse pas dire que, strictement parlant, Timothée pût se trouver sous l'application de la loi. On doit avouer qu'il n'était pas selon la loi qu'une Juive fût mariée à un Gentil. Toute-

fois, quant à Tite, il était, sans aucun doute, un Grec. L'Apôtre, en face des douze Apôtres, et en face de tous, amène avec lui à Jérusalem ce Grec qui n'avait jamais été circoncis. Il agissait, de la manière la plus hardie, selon la liberté qu'il avait la conscience d'avoir en Christ. Et il ajoute encore : « Or j'y montai par révélation, et je leur communiquai l'évangile que je prêche parmi les nations ; mais (seulement) en particulier à ceux qui sont en estime, de peur qu'en quelque sorte je ne courusse ou n'eusse couru en vain ». Puis, dans une de ses parenthèses si pleines de signification, il ajoute seulement comme en passant : « Cependant, même Tite qui était avec moi, quoiqu'il fût Grec, ne fut pas contraint d'être circoncis ».

Faisons attention à la manière dont le Saint Esprit fait allusion au fait que Paul communiqua son évangile à ceux qui étaient à Jérusalem ; car c'était un coup de mort porté à l'insinuation que Paul l'avait reçu d'une manière irrégulière. Il ajoute aussi : « De peur qu'en quelque sorte je ne courusse ou n'eusse couru en vain ». Il y avait dans ce que Paul enseignait assez d'avancement dans la manifestation de la vérité, mais il ne voulait pas courir le risque de causer une division parmi les saints à Jérusalem. S'il avait été indifférent à l'état des saints, il aurait présenté toute les vérités célestes dans lesquelles il était si loin au-delà des autres. Mais il y a deux choses dont il faut tenir compte en communiquant la vérité. Non seulement il doit y avoir la certitude que c'est la vérité qui vient de Dieu ; mais il faut que ce soit la vérité appropriée à ceux auxquels on s'adresse. Ils pouvaient avoir besoin de toutes ces choses ; mais ils n'étaient pas en état de les recevoir ; et plus la vérité dont il s'agit est précieuse, plus le dommage est grand, dans un certain sens, si elle est présentée à ceux qui ne sont pas en état d'en profiter. Supposez des personnes qui sont sous la loi : à quoi bon présenter à de telles personnes l'espérance de la venue de Christ, ou l'union avec Christ ? Il n'y aurait pas de place pour ces vérités dans un tel état spirituel. Lorsque des âmes sont encore sous la loi, ne sachant pas qu'elles sont mortes à la loi, dans la mort et la résurrection de Christ, elles ont besoin d'être établies dans la grâce de Dieu. Il semble que c'est là une des raisons pour lesquelles, dans l'Épître aux Galates, l'Apôtre ne fait jamais allusion à ces vérités bénies. La sagesse qu'il y avait à les omettre est évidente. De telles vérités seraient inintelligibles, ou tout au moins mal appropriées, pour des âmes dans un état comme le leur. On n'aurait pu leur faire aucun bien en les développant. Il faut nécessairement qu'il y ait d'abord la conscience que la loi a été complètement mise de côté, et que nous sommes introduits dans une atmosphère tout entièrement nouvelle. Le Seigneur avait beaucoup de choses à dire à ses disciples, lorsqu'il était avec eux, mais ils ne pouvaient les supporter alors. De même, l'Apôtre dit aux Hébreux qu'ils avaient besoin de lait et non de nourriture solide ; « car quiconque use de lait, est ignorant dans la parole de la justice, car il est un enfant ; mais la nourriture solide est pour les hommes faits, qui pour y être habitués ont les sens exercés à discerner le bien et le mal ». Mais ils avaient de nouveau besoin qu'on leur enseignât les premiers rudiments ; et pourtant cette épître ne fut pas écrite longtemps avant la destruction de Jérusalem. Il n'y a rien qui arrête autant les progrès des saints que des principes légaux. Il n'y avait pas longtemps que les Corinthiens étaient convertis, en sorte que leur ignorance n'avait rien de surprenant. Mais les Hébreux étaient convertis depuis plusieurs années, et pourtant ils n'étaient occupés que de l'alphabet du Christianisme. Ainsi donc la raison qui en réalité empêchait ces croyants Hébreux, c'était qu'ils ne comprenaient pas qu'ils étaient morts à la loi, ni leur union avec Christ ressuscité. Ils n'étaient pas même affermis sur le fondement complet de la vérité Chrétienne – l'entière et éternelle abolition des péchés par le sang de Christ. Ils n'étaient pas au-dessus de la condition d'enfants en fait de spiritualité.

Ayant donc fait allusion à ces faits, qu'il leur avait communiqué son évangile, mais seulement en particulier à ceux qui étaient en estime, et encore, qu'il avait pris avec lui Tite, qui était connu pour être Grec, et qui pourtant ne fut pas contraint d'être circoncis, l'Apôtre laisse tout cela avoir son propre poids sur l'esprit des Galates ; il donne aussi cette raison : « Et cela à cause des faux frères, furtivement introduits ». Si vous lisez le troisième verset comme une parenthèse, cela ajoute à la clarté du passage. Il était monté à Jérusalem, et il avait communiqué de cette manière son évangile aux apôtres, à cause de ces faux frères furtivement introduits. Il ne désirait pas entrer en controverse touchant des vérités qu'ils ne pouvaient pas supporter, et pourtant il ne désirait pas les cacher à ceux qui pouvaient les apprécier. Mais il donne clairement à entendre quel était le but de ces faux frères, « qui s'étaient insinués pour épier la liberté que nous avons dans (le) Christ Jésus, afin de nous réduire à la servitude ». Ceci montre clairement la connexion entre le légalisme et le manque de droiture en ceux qui s'introduisent furtivement pour épier la liberté qu'ils ne comprennent pas. « Et nous ne leur avons point cédé par soumission, non pas même un moment, afin que la vérité de l'évangile demeurât avec vous ».

Mais maintenant il va plus loin, et fait allusion, non pas à de faux frères qui travaillaient à saper l'évangile par la loi, mais à ceux qui prenaient la place la plus importante à Jérusalem. « Or de ceux qui sont estimés être quelque chose…, quels qu'ils aient pu être, cela ne m'importe en rien ; Dieu n'a point égard à l'apparence de l'homme… à moi certes ceux qui sont en estime n'ont rien communiqué de plus ; mais au contraire, Jacques, et Céphas, et Jean, qui sont estimés être des colonnes, ayant vu que l'évangile (auprès) de l'incirconcision m'était confié, comme celui (auprès) de la circoncision (l'était) à Pierre (car celui qui a opéré en Pierre pour l'apostolat de la circoncision, a opéré en moi aussi envers les nations), et ayant reconnu la grâce qui m'a été donnée, me donnèrent à moi et à Barnabas la main d'association, afin que nous (allassions) vers les nations et qu'ils (allassent), eux, vers la circoncision ». Toutes les insinuations de ces docteurs judaïsants, savoir, qu'il n'y avait pas un accord réel entre Paul et les autres apôtres, étaient ainsi renversées. Ce qui était démontré, c'est que Paul était celui qui avait communiqué, et non Pierre ; et que les trois qui étaient les principaux à Jérusalem, avaient donné à Paul la main d'association. Ils ne contrôlèrent en aucune façon son ministère, mais ils reconnurent la grâce qui lui avait été donnée. Ils sentirent, dans le fait, soit pour ce qui regarde Dieu, soit pour ce qui regarde sa puissance qui opérait dans Paul, que Paul et Barnabas étaient les personnes les plus convenables pour agir à l'égard de l'incir-

concision. La vaste sphère du monde païen était évidemment pour Paul et ceux qui étaient avec lui, tandis que, pour eux, ils demeuraient renfermés dans leur cercle étroit. Paul détruit ici les efforts de l'ennemi pour mettre le croyant d'entre les Gentils sous la loi.

Maintenant il va plus loin. Car tandis qu'il fait connaître le respect que Pierre, et Jacques, et Jean à Jérusalem, avaient pour lui et pour son œuvre, il fait une autre chose plus désastreuse encore pour ceux qui voulaient imposer la loi aux Gentils. « Mais quand Pierre fut venu à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il (méritait) d'être blâmé ». Bien loin qu'il fût vrai que Pierre eût résisté à Paul à Jérusalem, Pierre au contraire lui donna la main d'association. Mais quand Pierre fut venu à Antioche, Paul lui résista en face. Et c'était là évidemment une chose connue. « Car avant que quelques-uns fussent venus d'auprès de Jacques, il mangeait avec ceux des nations », ce qui était une marque de communion avec eux, comme c'est maintenant et partout le signe bien connu de ce qui est équivalent. Je ne parle pas ici de la participation à la cène du Seigneur, qui est le signe le plus élevé de la communion ; mais, dans la vie ordinaire, prendre ensemble un repas commun, est la preuve d'un sentiment d'amitié, et il devrait en être bien particulièrement ainsi parmi les chrétiens, car ils sont appelés à marcher en toutes choses avec une sincérité qui est selon Dieu. De là l'importance attachée à un tel acte entre des personnes, quand il s'agit de chrétiens, et plus particulièrement en face de la séparation des Juifs d'avec les Gentils, séparation qui sous la loi était un commandement de Dieu. Pierre avait été dans l'habitude de manger avec les Gentils, pensée qu'aucun homme, agissant d'après des principes Juifs, n'aurait pu entretenir ; mais après que quelques-uns furent venus d'auprès de Jacques, « il se retira et se sépara, craignant ceux de la circoncision ». Combien est étonnante l'influence des préjugés, et particulièrement des préjugés du légalisme ! Dominé par là, Pierre abandonne sa liberté, et ne mange plus avec les Gentils ; et il s'agissait ici du chef même des apôtres ! Quelque insignifiant que pût paraître cet acte, c'était un acte important aux yeux de Dieu et de son serviteur. Il fut donné à Paul de voir que dans cette chose, en apparence petite, il y avait eu l'abandon de la vérité de l'évangile.

Considérons combien une telle chose est solennelle et pratique. Dans quelque simple affaire de la vie journalière, il peut y avoir virtuellement un abandon de Christ et de la vérité de l'évangile, un mensonge contre sa grâce. Il est bon de se rappeler que, dans un acte tout ordinaire, dans une chose qui pourrait paraître comparativement de nulle importance, Dieu veut que nous considérions les choses dans leurs sources, selon qu'elles touchent à la vérité et à la grâce de Dieu. Nous sommes disposés à traiter légèrement ce qui se rapporte à Dieu, et à donner une grande importance à ce qui nous affecte nous-mêmes. Pourquoi Paul dut-il reprendre ainsi Pierre publiquement ? N'y avait-il pas une cause ? N'y avait-il pas une crise arrivée dans le cours des événements ? Lorsque Pierre agissait comme l'apôtre de la circoncision, alors Paul parle en particulier. Mais maintenant, lorsqu'il est question du fondement de la grâce, le même homme est hardi comme un lion, et résiste à Pierre en face, parce qu'il méritait d'être condamné. Il n'y avait point de compromis, point de timidité, point de prudence purement humaine touchant l'affaire, point de considérations de son propre caractère, ni de celui de Pierre ; mais il regardait à la gloire de Christ dans l'évangile. C'était dans le champ même où Pierre était responsable envers son maître pour le maintien de la vérité, et c'était là qu'il avait failli. C'est pourquoi l'Apôtre se tenait ici sur un terrain solide, et il agissait sans crainte. Il résista en face à Pierre, qui ne s'était nullement montré dans cette affaire selon le nouveau nom que le Seigneur lui avait donné. Il ressemblait plus à Simon, fils de Jonas, qu'à *l'homme-rocher* – ce qu'il aurait dû être. Il était retombé dans ses propres voies naturelles ; car l'ardeur de la nature est constamment disposée à la réaction. Ce qui donnait tant de force aux remontrances de l'Apôtre, c'est que la chose eut lieu après cette solennelle conférence à Jérusalem, où Pierre prit une part active pour prouver la liberté que Dieu avait donnée aux Gentils ; où il montra que Dieu avait fait son choix parmi eux, afin que par sa bouche les Gentils entendissent la parole de l'évangile et la crussent ; où il avait conclu sa déclaration par ces paroles remarquables, si blessantes pour l'orgueil d'un Juif, et si encourageantes pour les Gentils qui auraient pu être inquiets : « Mais par la grâce du Seigneur Jésus, nous croyons être sauvés de la même manière qu'eux aussi ». Il avait enseigné, même à la face des Juifs, non pas que les Gentils seraient sauvés de la même manière qu'eux aussi, mais que les croyants Juifs seraient sauvés de la même manière que les Gentils aussi. Ainsi rien ne pouvait être plus fort. Il n'avait nullement la pensée de traiter les Gentils comme s'ils étaient seulement bénis maintenant d'après quelque titre irrégulier et disputable de miséricorde ; car en vérité, s'il y avait quelque différence, Dieu présentait plus clairement encore le salut aux Gentils. « Par la grâce du Seigneur Jésus nous croyons être sauvés de la même manière qu'eux aussi ». Le salut présenté aux Gentils était devenu le patron même de ceux qui seraient sauvés d'entre les Juifs. Et quelle chose douloureuse qu'après tout cela, Pierre sur ce chef même se soit égaré ! Et Barnabas lui-même, non le compagnon de Pierre, mais celui de Paul – qui avait le premier discerné le prix et le dévouement de Paul et qui s'était réuni à lui dans tant de travaux parmi les Gentils – qui avait été spécialement nommé comme l'un de ceux qui devaient monter à Jérusalem pour la décision définitive de cette grave question ; *lui* aussi fut entraîné par la dissimulation de Pierre et des autres ! L'apôtre Paul ne fut pas en défaut dans cette occasion, et il discerna bientôt « qu'ils ne marchaient pas de droit pied, selon la vérité de l'évangile ». Mais en quoi avaient-ils montré ce manque de droiture ? En cessant de manger avec ceux des nations. Ainsi la vérité de l'évangile dépendait d'un repas. Le simple acte de manger ou de ne pas manger avec les Gentils trahit la pensée du cœur quant à la question de délivrance de la loi.

Ce point était tellement fatal si la chose était permise, que Paul dit « à Pierre devant tous : Si toi, qui es Juif, vis comme les nations, et non pas comme les Juifs, comment contrains-tu les nations à judaïser ? ». Qu'avait fait Pierre ? Il n'avait, en aucune façon, maintenu la loi comme une règle pour les croyants Juifs. Pourquoi donc avait-il cédé à un acte qui impliquait la chose parmi les Gentils ? S'il n'en était pas ainsi à Jérusalem, là où Dieu l'avait autrefois rendue obligatoire pour leurs consciences, quel abandon de la vérité, que celui qui connaissait sa déli-

vrance, insistât pratiquement sur la chose à Antioche ! C'était là la sérieuse affaire pour laquelle Paul reprit Pierre. Et maintenant, il raisonne là-dessus. « Nous (qui sommes) Juifs de nature et non point pécheurs d'entre les nations » (il est nécessaire de remarquer la force du « *nous* » comme comparé avec le « *vous* » dans cette épître et ailleurs), « sachant que l'homme n'est pas justifié sur le principe des œuvres de loi, mais seulement par (la) foi en Jésus Christ, nous aussi, nous avons cru au Christ Jésus, afin que nous fussions justifiés sur le principe de la foi en Christ ; et non pas sur le principe des œuvres de la loi ; car sur le principe des œuvres de loi, nulle chair ne sera justifiée ». Rappelez-vous aussi que quand l'apôtre Paul appuie sur le principe de loi, il ne borne pas ses remarques à la loi donnée aux Juifs, mais il raisonne d'une manière abstraite. Il ne dit pas seulement, et il ne veut pas seulement dire que vous ne pouvez être justifiés par les œuvres de *la* loi mais par aucune loi, quelle qu'elle soit. S'il y avait une loi qui eût le pouvoir de justifier, c'était nécessairement la loi de Dieu divulguée par Moïse. Mais Paul va plus loin, et insiste sur ce point que « sur le principe des œuvres de loi » vous ne pouvez être justifiés. Le principe de loi est opposé à la justification, au lieu d'en être le moyen. Il prend le fait, que sur le principe de ces œuvres de loi, nulle chair ne peut être justifiée.

Puis il en vient à discuter le point, et il demande : « Or, si en cherchant à être justifiés en Christ, nous sommes nous-mêmes aussi trouvés pécheurs, Christ donc est ministre de péché. Qu'ainsi n'advienne ! » c'est-à-dire que, si vous faites profession d'avoir la foi dans le Seigneur Jésus et que vous retourniez à la loi, l'effet en est nécessairement de vous placer dans la position de pécheur. Vous avez dans le fait, le péché dans votre nature, et voici la conséquence : c'est que si vous avez en aucune façon à faire avec la loi, c'est là la condition même dans laquelle vous êtes après tout laissés comme pécheurs. La loi ne donne jamais la délivrance du péché ; comme l'Apôtre dit ailleurs : « La puissance du péché, c'est la loi ». De cette manière, si, en cherchant à être justifiés en Christ, vous êtes vous-mêmes trouvés pécheurs, « Christ donc est ministre de péché » ! Voilà le résultat auquel la loi conduit nécessairement. Elle se saisit du péché. Et par conséquent, si après que vous avez trouvé Christ, vous ne vous trouvez après tout n'être que pécheurs par le moyen de la loi, vous faites de Christ, en réalité, un ministre de péché. Telle est la conséquence nécessaire, quand on introduit la loi après Christ. L'âme qui a à faire avec la loi, ne réalise jamais sa délivrance du péché ; au contraire, la loi, parce qu'elle ne fait que découvrir le mal, et qu'elle n'élève pas l'âme au-dessus du mal, laisse l'homme sans puissance, et misérable, et condamné.

Il y a des gens qui parlent d'un *pécheur croyant,* ou du culte offert à Dieu par de *pauvres pécheurs.* Et même il y a beaucoup de cantiques qui n'amènent jamais l'âme au-delà de cette condition. Mais quand la parole de Dieu parle de pécheurs, elle veut désigner une âme qui est tout entièrement sans paix, une âme qui peut sentir peut-être qu'elle a besoin de Christ, ayant été vivifiée par l'Esprit, mais sans la connaissance de la rédemption. Il n'y a point de vérité à nier ce que sont les saints aux yeux de Dieu. Si j'ai failli en quelque chose, est-ce qu'en prenant la place d'un pauvre pécheur, je ferai que le péché sera moindre, ou que je le sentirai davantage ? Non ! si je suis un saint, béni avec Dieu en son Fils bien-aimé, fait un avec Christ, et ayant le Saint Esprit qui m'a été donné pour demeurer en moi, alors je dis : Quelle honte si j'ai failli, si j'ai succombé, et si j'ai déshonoré le Seigneur, et si j'ai été indifférent à sa gloire ! Mais si je sens ma propre froideur et ma propre indifférence, je dois traiter un tel état comme une indignité, et je dois le haïr comme étant du péché. Tandis que si je prends la place d'un pauvre pécheur, c'est réellement, quoique je n'en aie pas l'intention, faire des excuses pour le mal. Laquelle de ces deux manières d'agir opérerait le plus puissamment sur la conscience ? Laquelle humilierait l'homme le plus, et exalterait le plus Dieu ? Il est clair que plus vous réalisez ce que Dieu vous a donné, et ce que Dieu vous a fait être en Christ – si vous marchez d'une manière qui n'y répond pas – plus vous sentirez et le péché et le déshonneur de votre train de vie. Tandis que si vous continuez de parler de vous-mêmes comme de pécheurs, cela pourra paraître humble à ceux qui sont superficiels, mais cela ne devient qu'une sorte de palliatif pour le mal qui est en vous ; et, dans ce cas, ce mal n'humilie jamais aussi complètement que Dieu l'attend de l'enfant de la foi.

Prenez un autre exemple dans les formes de culte qui sont établies sur ce principe. Une première chose, que l'on trouve dans quelques-unes de ces formes, c'est qu'on y cite l'Écriture au sujet du méchant qui se détourne de sa méchanceté. Mais si chaque dimanche vous recommencez votre carrière comme chrétiens, et que vous ayez besoin encore de l'absolution sacerdotale ou de choses semblables, cela donne du large au cœur pour agir traîtreusement envers le Seigneur tout le reste de la semaine, et en outre c'est une dénégation virtuelle de l'efficace de son œuvre. C'est là une chose bien sérieuse. La semaine de préparation pour le sacrement est une chose du même genre. C'est le méchant qui se détourne de sa méchanceté, qui renouvelle ses vœux et qui tâche de se corriger. Même au troisième et au quatrième siècles, quand on parlait de la cène du Seigneur, on l'appelait un *terrible sacrifice,* etc. Tout cela montre une ignorance complète de la base même du christianisme, qui est celle-ci : que « par une seule offrande il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés ». Et dans ces mots : « Ceux qui sont sanctifiés », je maintiens que le Saint Esprit parle de tous les chrétiens, de cette mise à part qui est vraie de tous les croyants, qu'ils soient nationaux ou dissidents, ou de ceux qui abandonnant le terrain des dénominations, comprennent mieux, selon moi, ce qu'est la volonté de Dieu quant à son église. Ceci contribuera à montrer combien est sérieuse la question de la loi. Toujours et partout lorsqu'elle est maintenue, il n'y a point de délivrance de la condition de pécheur. Le culte chrétien est une impossibilité dans de telles circonstances. Si c'est là le cas, Christ devient ministre de péché ; parce que c'est supposer que nous sommes laissés par lui sous la servitude de notre péché, au lieu d'en être délivrés. « Car si je rebâtis ces mêmes choses que j'ai renversées, je me constitue moi-même un transgresseur ». C'est-à-dire qu'en allant à Christ, j'abandonne virtuellement la loi ; et si après tout cela, je retourne à la loi, alors je me constitue moi-même un transgresseur. Il est clair que si je suis dans le vrai maintenant, j'étais entièrement dans le faux auparavant. Qui est-ce qui m'a fait abandonner la loi ? C'est Christ. Ainsi donc, si je retourne à la loi, l'évangile de Christ est le moyen de constituer les personnes des

transgresseurs, et non de les justifier. Les Galates n'avaient point pensé à cela. Mais le Saint Esprit fait porter sur eux la lumière de sa propre vérité, et montre ce qu'impliquait la chose qu'ils faisaient. L'effet d'imposer la loi, c'était virtuellement, faire devenir Christ ministre de péché, au lieu d'être celui qui en délivre.

Mais il n'en est pas ainsi. « Car pour moi, par (la) loi, je suis mort à (la) loi afin que je vive à Dieu ». Il montre ici comment il se fait qu'il était mort à la loi. C'était *par le moyen de la loi.* Ce n'était pas seulement une chose opérée en dehors de sa propre âme. Il avait passé par la question au dedans, de la manière la plus complète. Il avait été sous la loi ; et quand Dieu l'avait vivifié, et que sa conscience avait été réveillée sous la lumière divine, il réalisa ce à quoi il n'avait pas songé auparavant, sa propre et complète impuissance. « Car pour moi, par (la) loi, je suis mort à (la) loi ». Il avait vraiment senti sa position comme pécheur, et il reconnaît la puissance de la loi pour tuer, et non pour vivifier. Mais alors, il s'agissait en ceci de grâce maintenant, et non de jugement plus tard. Dès lors, dit l'Apôtre, si je suis mort *par* la loi, je suis mort *à* la loi, et je suis complètement en dehors de son atteinte. Je *suis* mort, et je n'ai plus besoin de mourir par elle ; « je suis mort à (la) loi, afin que je vive à Dieu. Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi ». Ainsi, dans l'âme de l'Apôtre, nous voyons la loi maintenue dans toute sa force, et pourtant lui-même affranchi en Christ, et en dehors de la loi en grâce. De même en Christ nous trouvons la même chose, à la fin de Rom. 3. « Annulons-nous donc (la) loi par la foi ? Qu'ainsi n'advienne ! Au contraire, nous établissons (la) loi ». Comment est-elle maintenue ? *La mort de Christ* fut la sanction la plus forte et la plus divine que la loi ait jamais reçue. C'était la loi se saisissant de la Caution, et recevant sa pleine exécution, dans la personne de Christ ; de sorte que son autorité, comme la foi le sait, a été parfaitement maintenue en lui. Elle a été pleinement exécutée, et infiniment plus encore, dans la mort de Christ. Mais si vous appliquez ce passage pour prouver que la loi doit être imposée aux Chrétiens comme leur règle de vie, la chose dénote autant d'ignorance que d'erreur. La loi est la règle de mort, et non de vie : et c'est ce que prouve l'expérience de Paul. « Pour moi, par (la) loi, je suis mort à (la) loi, afin que je vive à Dieu ». Comment *vivait-il* à Dieu ? Ce n'était pas dans cette vieille vie, à laquelle seule la loi s'applique, car il dit qu'il était crucifié avec Christ, qui avait souffert à sa place. Mais si Christ est mort, il est ressuscité aussi, et ressuscité, afin que Paul vive – que moi je vive – à Dieu : non plus moi, il est vrai, « mais Christ vit en moi ». – c'est une vie tout entièrement nouvelle. La loi touche à l'ancienne vie, et n'a aucune autorité au-delà de cette vie. Du moment que je crois, je vis ; et la vie, c'est Christ, et elle est fondée sur la croix. Et en outre, il dit : « Et ce que je vis maintenant en (la) chair, je le vis dans (la) foi, la (foi) du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi ». Sans doute j'ai ma vie naturelle ici-bas, mais celle dans laquelle je vis maintenant en la chair, je la vis dans la foi du Fils de Dieu. Le croyant vit donc, mais c'est en regardant, non pas à la loi, mais à Christ. Ainsi donc, il ne peut rien y avoir qui mette plus définitivement la loi de côté, en quelque manière et sous quelque forme que ce soit. Le croyant est introduit dans un état d'existence tout entièrement nouveau – une vie entretenue par le « Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi ». C'est Christ, non seulement comme caractérisant la nouvelle créature, mais comme une personne, qui vit et qui aime, placée devant l'âme. C'est pourquoi il peut dire : « Je n'annule pas la grâce de Dieu ». Mais ceux-là l'annulaient, qui maintenaient la loi, en quelque façon que ce soit, dans la pensée que la justice vient par elle. « Car si la justice est par (la) loi, Christ est donc mort pour rien ». L'effet de la loi, même sur le croyant, c'est qu'il ne s'élève jamais par sa propre confession au-dessus des sentiments et des expériences d'un pécheur. Il est toujours dans cette condition – s'écriant toujours : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? ». Tandis que, lorsqu'il entre dans la place glorieuse qu'il a en Christ, il est rendu capable de dire : « La loi de l'Esprit de vie dans (le) Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort ». Il devrait dire : Oh ! que je suis heureux ! Christ m'a délivré ! « Il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont dans (le) Christ Jésus ». Telle est la place, la vraie place, la place assurée du Chrétien. En vérité, dans un tel cas, Christ n'est pas mort pour rien.

Chapitre 3

La première section du chapitre est consacrée au contraste entre les principes de la loi et ceux de la foi – de la foi, dis-je, et non précisément de la promesse. La partie suivante prend le sujet de la promesse et montre les rapports mutuels de la loi et de la promesse ; mais les premiers versets sont consacrés à un champ plus étendu. Car, il faut nous rappeler que la foi a une variété de sphère et d'opération, outre la promesse de Dieu. Sans aucun doute, les promesses appartiennent à la foi ; mais alors la foi peut embrasser, et cela pour son profit, beaucoup plus que ce qui fut – non pas révélé, mais – promis. Car quand nous parlons de promesses, il ne s'agit pas seulement des bénédictions dont Dieu parle, comme sa grâce envers des pécheurs coupables ; mais de certains privilèges définis, qui furent assignés d'avance à Abraham, à l'égard desquels « le oui » et « l'amen » sont en Christ quant à toute leur force spirituelle – de promesses qui seront accomplies dans un temps à venir, dans la lettre aussi bien que dans l'esprit, lorsqu'il plaira à Dieu de convertir son ancien peuple. Alors il y aura le merveilleux déploiement de toute bénédiction céleste et terrestre, accomplie par le moyen de la même glorieuse personne, qui en est entièrement la source et le centre – le Seigneur Jésus Christ. Mais dans la partie du chapitre qui nous occupe, il n'est pas tant question de promesse, que de la manière dont il faut nécessairement que la bénédiction soit obtenue.

Les Galates avaient été amenés depuis peu, sous l'immense privilège de la prédication de l'Apôtre, à jouir de la puissance et de la bénédiction du christianisme ; et maintenant (chose triste à dire) ils étaient en danger de se détourner, et ils avaient perdu le sentiment de la grâce en leur âme. Par quel moyen avaient-ils, dans l'origine, reçu de Dieu la bénédiction ? Cette question est soulevée par le dernier verset du chapitre précédent. En effet, l'apôtre

y insiste fortement sur le grand point que le Saint Esprit explique dans cette épître, savoir que ce n'est pas la loi, mais la grâce de Dieu en Christ, qui donne gratuitement toute la bénédiction dont le chrétien jouit. Il nous avait déjà conduits jusqu'ici, savoir, que « par (la) loi je suis mort à (la) loi, afin que je vive à Dieu ». Il a montré comment la chose s'était passée dans son propre cas, pour lui qui était Juif, et qui, par conséquent, était nécessairement sous la loi de Dieu, d'une manière dont aucun Gentil, comme tel, ne pouvait l'être ; comment il se faisait qu'il en avait été délivré et qu'il pouvait maintenant adopter un langage si différent. Il dit : « Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi ». Ainsi donc, sous un point de vue, il parle de lui-même comme étant mort, et sous un autre, comme étant vivant, mais cette vie en laquelle il vivait maintenant, c'était Christ en lui. Quant au vieux *moi*, il le traite comme une chose morte. Tout ce qui constituait son caractère naturel, le vieux *moi* qui était sujet à la loi, il le traite comme crucifié. La raison en est évidente. Quelle est la source de l'énergie d'un homme ? et quel est le but de toutes choses en ce monde ? Qu'est-ce qui se mêle à toutes les pensées et à tous les désirs, et qui les corrompt ? c'est le *moi.* Que vous considériez le courage ou la générosité ou la sollicitude pour sa famille, pour son pays et pour sa religion – toutes ces choses s'étaient trouvées en Paul avant sa conversion ; mais il y avait une chose qui avait une racine plus profonde que tout le reste, et c'était le *moi.* Néanmoins tout ceci avait été mis à mort en la croix de Christ, qui jugeait tout son être moral comme étant fondé sur ce qui était corrompu, c'est-à-dire sur lui-même. Le caractère moral de Paul avait été atteint, jusque dans ses dernières profondeurs. Désormais il part du principe qu'il en a un autre pour sa vie, savoir Christ lui-même ; et tandis qu'il se trouvait entrer dans son amour, et accomplir sa volonté, c'était Christ, comme un objet devant lui, qui était, par le Saint Esprit, la puissance de la vie en lui.

Or, ce n'est pas là une chose particulière à quelques-uns ; au contraire, Christ est la vie de tout chrétien ; mais il se peut qu'elle ne soit pas toujours manifestée. Vous pouvez trouver le vieil homme qui se manifeste dans l'orgueil, la vanité, la recherche de ses aises, ou la force de vieilles habitudes. Quand c'est là le cas, c'est sans doute qu'on a permis à la vieille nature de se montrer de nouveau, parce que l'âme n'a point été occupée de Christ, ni exercée dans le jugement de soi-même.

Il ne saurait y avoir une telle chose que Christ mort en nous, pour ainsi dire ; mais lorsque pratiquement, nous ne vivons pas de Christ, la nature qui amena Christ à la croix, éclate bientôt, et se trahit dans nos voies. Voici le point auquel l'apôtre était arrivé : c'était Christ qui vivait en lui, non la loi. « Pour moi, par (la) loi, je suis mort à (la) loi, afin que je vive à Dieu ». Tout ce que la loi pouvait faire, c'était d'introduire sa puissance pour tuer, sur tous ceux qui étaient sous elle. Il n'y avait pas, comme nous le voyons souvent de nos jours, des efforts pour garder la loi d'une manière spirituelle, maintenant qu'il était converti ; mais « pour moi, par (la) loi, je suis mort à (la) loi, afin que je vive à Dieu ». Cette expression : « que je vive à Dieu » est bien sérieuse et pleine de beauté. La loi n'a jamais produit la vie dans une seule âme : elle tue. Ici, au contraire, vous voyez Paul mort à la loi, mais vivant à Dieu sur un principe totalement différent. La question était : Comment cette vie est-elle venue ? Si tout ce que la loi fit, fut d'apporter en son âme la mort et la conscience de la mort (ce qui se rapporte à la manière dont il passa par le sentiment de sa condamnation devant Dieu), quelle est la source de la nouvelle vie ? Non pas la loi, mais Christ. Il en a fini avec la loi, en Christ, et il demeure libre, et même il a la vie en lui, afin de vivre à Dieu. Dès lors il dit : « Je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi ». Nous voyons donc ici, non seulement la source et le caractère de la nouvelle vie ; mais qu'elle est entièrement soutenue, par la chose même qui lui a donné l'existence. Comme ce fut la foi de Christ qui produisit la vie, de même, c'est la foi de Christ qui en est la puissance. Une personne peut admirer ce qui est bon et aimable ; mais c'est autre chose que de l'*être* soi-même. Et qu'est-ce qui donne la puissance ? C'est de regarder à Christ ; c'est que l'âme se nourrisse avec délices de Christ. Le moyen, objectivement, c'est Christ. « Ce que je vis maintenant en (la) chair, je le vis dans (la) foi, la (foi) du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi ; je n'annule pas la grâce de Dieu », (c'est ce qu'ils faisaient), « car si (la) justice est par (la) loi, Christ est donc mort pour rien ». C'était leur principe que la justice était par la loi, et non pas uniquement en Christ mort et ressuscité. Alors, dit-il, s'il en est ainsi, « Christ est donc mort pour rien ». S'il était seulement question de la loi, tout ce qui aurait été nécessaire, c'est que Christ vécût, et qu'il nous fortifiât pour garder la loi. Mais il *est mort.* Il insiste sur ceci, c'est que l'effet de leur doctrine est que Christ serait mort pour rien ; tandis qu'en réalité, c'est la chose essentielle, la voie même, et la seule voie, par laquelle la grâce de Dieu arrive jusqu'à l'âme.

Ayant touché cette grande vérité, il ne peut retenir un reproche brusque et saisissant ; car il sentait, par le contraste, combien grande était la perte qu'ils faisaient. « O Galates insensés, qui vous a ensorcelés ? ». Dans le teste reçu, il est ajouté : « pour ne pas obéir à la vérité ». Mais cette clause a été empruntée au chap.5, verset 7 : « Vous couriez bien, qui est-ce donc qui vous a empêchés d'obéir à la vérité ? ». Là elle est incontestablement insérée, et à juste titre ; mais ici, les meilleures copies de l'épître l'omettent. Je ne fonde rien là-dessus, mais je constate seulement le fait en passant, parce qu'il est bon de le faire quand une occasion convenable se présente. Une des principales manières dont on a touché à l'Écriture, consiste dans la translation, de quelque autre partie de l'Écriture, d'un texte ou d'une phrase qui est parfaitement vrai à la place qui lui appartient. « O Galates insensés, qui vous a ensorcelés, (vous) aux yeux de qui Jésus Christ a été dépeint, crucifié au milieu de vous ? ». Il est clair qu'il appelle particulièrement l'attention sur la croix de Christ – non pas simplement sur son sang, ou sur sa mort, mais sur sa croix. Et si vous examinez la Parole de Dieu, vous remarquerez que la forme particulière dans laquelle la mort de Christ est présentée par le Saint Esprit, est invariablement en connexion avec l'emploi qui en doit être fait pratiquement. Dans toute l'Épître aux Hébreux, le point dont il s'agit, sauf une petite mais importante exception, n'est pas la croix, mais le sang de Christ ; tandis que dans celle aux Romains, c'est surtout sa mort ; souvent c'est le sang, mais la mort forme la grande base de l'argument. Pourquoi le Saint Esprit dit-il ici, non pas

simplement qu'il a versé son sang (et c'est la chose sur laquelle appuierait un chrétien heureux dans la conscience d'être pardonné), mais, « crucifié au milieu de vous » ? Il n'y a rien d'inutile dans l'Écriture ; il n'y a rien qui soit mis en saillie, sans qu'il y ait pour cela une raison divine. La crucifixion, plus que tout autre chose, couvre de honte l'homme et la chair. L'effet de la mort de Christ, simplement, ne me présente pas l'homme comme étant tenu pour rien, ni l'entière indignité de la nature humaine vue devant Dieu. Quand l'apôtre veut montrer la séparation absolue du chrétien d'avec le monde, il dit : « Mais qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde ». Or il est clair que c'est là une manière bien plus grave et bien plus forte de poser la question. Il n'y avait rien que le monde regardât autant comme une folie, que la croix. Les philosophes méprisaient l'idée qu'une personne divine pût mourir ainsi ; c'était quelque chose qui semblait si faible et sans objet. Ils n'avaient aucun sentiment juste de l'horreur du péché, ni de l'inimitié positive de l'homme contre Dieu, ni du jugement solennel et éternel de Dieu. La croix est le moyen pour faire tout ressortir. Mais il y a plus encore : la croix ne montre pas simplement ce qu'est la chair, et ce qu'est le monde ; mais elle prouve aussi que c'est une chose vaine de regarder à la loi pour amener la bénédiction, sinon d'une manière négative. C'est une chose réelle que la puissance de la loi pour tuer ; mais elle n'a pas celle de vivifier : Christ seul fait cela.

L'apôtre en appelle à leurs propres souvenirs et à leur propre expérience, et leur demande de quelle manière l'Esprit avait été reçu, comment des miracles avaient été opérés et comment ils avaient reçu de la bénédiction. Était-ce sur un principe de loi ? Les Galates avaient été des païens, se prosternant devant la pierre et le bois, et c'était hors de cet état qu'ils avaient été tirés, non par la loi, mais par la connaissance de Christ. Cela présente la chose sous une forme aussi forte qu'efficace. Si Dieu avait trouvé bon d'employer la loi comme moyen, ne se serait-il pas servi de l'apôtre Paul pour les lier par elle ? Mais il n'en est rien. Il avait placé Dieu devant eux, dans son saint amour, dans son amour qui sauve. Dans son discours aux Athéniens, au milieu de l'Aréopage, il avait démontré la folie de leur idolâtrie ; il avait montré qu'il était contraire, même à leur propre raison, dont ils se vantaient, d'adorer ce qu'ils avaient fait. Il y avait au-dessus d'eux et autour d'eux, tous les jours et partout, ce qui indiquait le doigt de celui qui les avait créés. Et même un de leurs propres poètes avait dit qu'ils étaient sa race, ne parlant pas de Dieu comme étant de notre race, et encore moins comme étant l'œuvre de la main des hommes ; et c'est justement ce que fait l'idolâtrie. L'apôtre s'adresse toujours à la conscience des hommes, et montre la manière évidente dont le diable avait troublé leurs esprits, et les avait détournés des faits patents autour d'eux, qui auraient dû leur montrer un Dieu au-dessus d'eux, et leur fournir des preuves de sa bienfaisante bonté. Puis il présente la solennelle vérité, que Dieu appelle tous les hommes, en tous lieux, à se repentir, à s'incliner devant lui en reconnaissant leur péché (ce qui n'est qu'une autre manière d'exprimer la repentance), sur le fondement « qu'il a établi un jour auquel il doit juger en justice » (non d'après la loi, mais entièrement en justice) « le monde habitable par l'homme qu'il a destiné (pour cela) de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts ». C'est Christ qui est mis devant eux, et non la loi. C'était là la vérité habituellement présentée par l'apôtre. De même dans le cas de ces Galates. Il leur rappelle la manière dont ils avaient reçu la bénédiction : « Je voudrais seulement apprendre ceci de vous : avez-vous reçu l'Esprit sur le principe des œuvres de loi, ou de l'ouïe de la foi ? ». C'est un pas important au-delà du chapitre précédent, qui parle seulement de la vie ; mais le chap.3 introduit le Saint Esprit. Jusqu'à la fin du verset 15, vous verrez que, de même qu'il commence par l'Esprit, comme la preuve que Dieu répand sa bénédiction sur les hommes, il termine aussi par l'Esprit. Le but de l'argument est de prouver que la connexion du Saint Esprit est avec la foi, et non avec la loi qui n'a qu'une malédiction pour l'homme coupable. Christ est notre vie, et il donne l'Esprit.

Il est important de distinguer entre la vie et l'Esprit. En effet, lorsqu'une âme reçoit l'évangile, quoiqu'il y ait ordinairement, au même moment, la réception de la vie et du Saint Esprit, toutefois nous ne devons pas oublier que les deux choses sont tout à fait distinctes. La nouvelle vie que le chrétien reçoit en Christ, n'est pas Dieu, quoiqu'elle vienne de Dieu ; mais le Saint Esprit est vrai Dieu. La vie du chrétien est une nouvelle créature, ou création, tandis que le Saint Esprit est le créateur. Ce n'est pas parce que nous avons une nouvelle vie, que nos corps sont faits le temple de Dieu, mais parce que le Saint Esprit y habite. Ainsi, quand les chrétiens ne distinguent pas convenablement ces choses, il est possible qu'ils se servent de cette vie même comme d'une chose propre à nous consoler et à nous mettre à l'aise, nous conduisant à dire : Je sais que je serai sauvé ; et alors tous les exercices spirituels peuvent se terminer là. Combien souvent les âmes se contentent du repos qu'elles trouvent dans la satisfaction d'avoir la vie, ou ne réalisent l'exercice de cette vie que par le désir d'amener des âmes à Christ ! Mais quelque bénédiction qu'il y ait dans un tel zèle, c'est une chose bien inférieure à l'amour pour Christ ; et de même l'amour pour Christ est une chose inférieure à la jouissance de son amour envers nous ; et je crois que c'est là l'ordre véritable des choses dans les âmes des saints de Dieu. La grande chose que Dieu me demande, c'est d'admirer l'amour de Christ, d'y trouver mes délices, et d'apprendre de plus en plus à connaître cet amour. Quel en est l'effet ? L'amour pour Christ est produit dans la proportion même que je connais son amour envers moi. Qu'est-ce qui conduit à juger le *moi*, et à le tenir en bride ? Qu'est-ce qui élève une personne au-dessus d'une marche et d'un but bas et terrestre ? C'est d'entrer dans la bénédiction de son amour. Étant remplis du sentiment de cet amour, nous aimons les âmes d'une manière différente, parce que nous les voyons dans sa lumière à lui, et que nous les envisageons d'après ses affections, et non pas simplement comme étant liées de quelque manière avec nous-mêmes. C'est là le vrai secret de toute puissance spirituelle, du moins dans ses formes les plus élevées.

Voyez encore quelques légères souffrances que nous endurons à cause de Christ, quelque œuvre entreprise pour lui – toutes les choses auxquelles Dieu peut nous appeler : dans toutes ces choses, la vraie bénédiction

pour le chrétien, c'est de ne les pas séparer de Christ, mais d'avoir Christ lui-même comme la source et le patron et la mesure de tout notre service, en sorte que tout notre service puisse découler de notre jouissance de Christ. D'une manière le culte est une chose qui implique une plus grande proximité à l'égard de Dieu, et devrait être une chose plus chère à l'enfant de Dieu, que le service même ; tandis que ce n'est pas une chose rare que de trouver des serviteurs zélés qui connaissent bien peu du véritable culte. Je dis cela, non pour que nous servions Christ moins, mais pour que nous jouissions de lui plus, et le servions dans l'esprit qui vient de la jouissance de ce qu'il est, indépendamment de toute circonstance. Quelle est la base de cette mesure de jouissance ? C'est une paix absolue et un entier repos de notre cœur en lui et en son œuvre. Nous voyons de quelle manière complète, en Christ, tous nos péchés ont été ôtés, et tous les besoins de nos âmes remplis. Nous sommes placés comme enfants en la présence d'un père ; on sait qu'un père emploie toutes ses ressources pour le bien de son enfant. Dans le pauvre pécheur il y a le sentiment du besoin, et il faut que l'âme passe par là d'abord. Dans l'expérience de presque toute âme régénérée, il y a un état dans lequel la vie se trouve, mais au milieu peut-être de la plus grande ignorance, toutefois avec un profond sentiment du péché. Ce n'est pas là, à proprement parler, l'état chrétien ; ce dernier, quand il est bien saisi, suppose le repos trouvé en Christ, avec la conscience que tout m'est donné de Dieu en lui. J'ai reçu l'Esprit d'adoption et non l'esprit de servitude. Ce n'est pas seulement que mon âme soit réveillée pour sentir le péché, mais le Saint Esprit habite en moi ; et le résultat de l'habitation du Saint Esprit, c'est que je sais que j'ai reçu de Dieu cette plénitude de bénédiction.

Dans le chap.2, comme nous l'avons remarqué, il est question de la vie ; mais maintenant au commencement du chap.3, il parle de la réception de l'Esprit. Ce n'était pas simplement une affaire de jouissance ; mais elle était aussi accompagnée de pouvoirs miraculeux. Lorsque à cette époque le Saint Esprit était donné, il y avait des démonstrations extérieures dans lesquelles il se manifestait mais qui ne furent pas maintenues dans l'Église. Il réunit ici les deux choses. « Avez-vous reçu l'Esprit sur le principe des œuvres de loi, ou de l'ouïe de la foi ? Êtes-vous si insensés ? Ayant commencé par l'Esprit, achèveriez-vous maintenant par la chair ? » ou bien : « Êtes-vous en voie d'achever par la chair ? ». C'était un procédé par lequel ils espéraient être rendus parfaits : parce que la chair peut aisément être satisfaite d'elle-même. « Avez-vous tant souffert en vain, si toutefois c'est en vain » ? Il ne veut pas les abandonner ; il ne veut pas supposer que l'ennemi va remporter sur eux une telle victoire, qu'ils ne puissent pas être ramenés d'un tel état. « Celui donc qui vous fournit l'Esprit et qui opère des miracles au milieu de vous, le (fait-il) sur le principe des œuvres de loi ou de l'ouïe de (la) foi » ? Ceci se rapporte à Paul lui-même. C'était Dieu qui avait donné l'Esprit ; mais il opérait par des moyens : par ceux qui avait été employés à la prédication de l'évangile, ils avaient reçu le Saint Esprit. C'est l'ouïe de la foi qui est suivie du don de l'Esprit, après que nous avons reçu Christ ; mais il y a toujours une distinction entre les deux choses. Vous trouverez dans l'Écriture que la réception de l'Esprit était, au moins quelquefois, après qu'on avait cru en Christ. Prenez l'exemple des Samaritains. L'Esprit ne leur fut-il pas communiqué quelque temps après leur conversion ? Et, pour ne pas parler de Corneille, il en était de même des disciples à Éphèse dans Actes 19.

Ainsi nous voyons bien des personnes qui sont remplies de joie en entendant l'évangile, mais elle passe ; et peut-être auront-elles à passer plus tard par de pénibles exercices, parce qu'elles n'ont pas réellement compris l'application de l'œuvre de Christ à leur âme. Elles ont tout simplement saisi la réalité d'une personne bénie et divine, qui est remplie d'amour, savoir le Seigneur Jésus ; mais alors, après qu'elles ont reçu cela, le sentiment de leurs manquements arrive, et elles passent par bien des expériences où leur cœur est brisé et labouré. Je ne pourrais pas dire des personnes qui sont dans cet état, qu'elles ont reçu l'Esprit de Dieu comme celui qui habite personnellement en elles, comme le sceau de la bénédiction qu'elles ont trouvée en Christ. Mais quand elles ont été amenées à se reposer en lui, dans le sentiment complet de leur péché et de ce qu'elles sont, et pourtant, malgré tout cela, à se reposer en la rédemption qui est en Christ, en sorte qu'en face de tout, sachant ce que Dieu est, ce que Satan est, ce qu'elles sont elles-mêmes, ce qu'est la loi de Dieu – toutefois ayant été justifiées par la foi elles ont la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ – de telles personnes ont reçu le Saint Esprit ; elles n'ont pas seulement la vie, mais elles ont l'Esprit de Dieu. Dans les premiers temps, cette distinction était bien clairement présentée ; mais le même principe est, nécessairement, vrai maintenant. Il n'y a pas une seule âme, qui a regardé à Christ, à laquelle Dieu ne donnera l'Esprit d'adoption, et elle sera ainsi introduite dans la plénitude de la bénédiction. Mais cela peut souvent avoir lieu sur un lit de mort, ce qui ne devrait pas être le cas d'un chrétien.

Il y a de nos jours une si faible mesure de vérité prêchée même parmi de vrais chrétiens, que les âmes n'ont pas la conscience de leur relation, ni de la perfection de la rédemption. D'où il résulte qu'ils peuvent demeurer bien longtemps privés de la consolation et de la jouissance qui leur sont propres. Il n'en était pas ainsi de ces Galates ; et l'Apôtre fait allusion à leur pleine bénédiction. Ils avaient été aussitôt introduits dans la possession du Saint Esprit. Ils l'avaient reçu sur le principe de l'ouïe de la foi : et je comprends que cela signifie la réception de l'Esprit en toute manière ; non seulement en vue des miracles et des manifestations de puissance, mais plus encore le Saint Esprit comme celui qui habitait au-dedans d'eux. Lorsque des âmes n'étaient pas nées de Dieu, mais avaient fait une profession purement extérieure de christianisme, elles pouvaient recevoir l'Esprit pour des dons de puissance, mais non en connexion avec la communion avec Dieu. Ainsi, dans Héb. 6, vous trouvez des personnes qui avaient été une fois éclairées et qui avaient goûté du don céleste, et qui étaient devenues participantes de l'Esprit Saint, et qui avaient goûté la bonne parole de Dieu, et les miracles du siècle à venir, et qui pourtant étaient tombées. Il n'est dit nulle part qu'elles avaient été vivifiées, ni qu'elles eussent la vie ; mais elles avaient été éclairées et avaient goûté du don céleste ; elles avaient été baptisées et avaient les miracles du siècle à venir : toutes ces choses étaient vraies à leur sujet, et pourtant elles étaient tombées – elles avaient abandonné

Christ ; elles l'avaient laissé pour retourner au Judaïsme, afin de tranquilliser leur conscience à l'égard de Dieu. Lorsque le cas était tel, l'Apôtre dit : « Il est impossible qu'ils soient renouvelés encore à la repentance ». Ils sont des apostats et c'est là le point en question. Car, sur une grande échelle, ce sera par un moyen semblable que sera amenée la sentence la plus terrible qui doit inévitablement suivre le reniement du christianisme. Et il en est nécessairement ainsi, car Dieu n'a rien de meilleur à introduire – rien au moyen de quoi il puisse agir sur l'homme, alors qu'il rejette la révélation chrétienne et la grâce de Christ. Ces Galates étaient convaincus par cela même. Ils savaient qu'ils n'avaient pas entendu quelque chose touchant la loi, et pourtant ils avaient reçu l'Esprit personnellement. Ils devaient considérer ce qu'implique la réception du Saint Esprit – que ce n'est pas seulement une manifestation de puissance, mais la bénédiction plus profonde qui demeure maintenant. Et quelle bonté de Dieu qu'il en soit ainsi – qu'il n'ait pas retiré la source de la jouissance de Christ ! Nous aurions pu penser que, vu la profondeur de la chute, s'il était probable que quelque chose fût retiré, ce serait cette jouissance de Christ.

Lors de la Pentecôte les saints étaient tous, ou pour la plupart, dans tous les cas, de petits enfants. C'est, moralement, ne pas comprendre ce jour-là, ni l'état antérieur des disciples, que de supposer que le merveilleux déploiement de puissance qui eut lieu alors, montrait qu'il avait été accordé à cette époque en ce lieu, une plus profonde jouissance de Christ, qu'en d'autres lieux plus tard. Et de même, on voit maintenant qu'il y a le danger que les personnes s'imaginent que le temps de la plus riche moisson possible de paix et de joie est au moment de la conversion ; tandis qu'au plus c'est la jouissance qu'a un petit enfant. Il y a un profond sentiment de délivrance ; mais le sentiment de la délivrance n'est pas nécessairement Christ, ni la manière la plus douce de goûter Christ. Cela est lié avec *notre* sentiment de l'amour de Christ ; et c'est là ce dont il est assurément notre privilège de jouir ; mais il y a une connaissance de Christ lui-même et une joie trouvée en lui-même, qui est une chose plus profonde encore, et elle est basée sur une connaissance croissante de sa gloire personnelle et de son amour à lui, aussi bien que de son œuvre.

Ces Galates en venaient à se placer sous la loi, et l'Apôtre met devant eux la folie de tout cela. Ils cherchaient à se rendre parfaits par la chair. C'est là simplement la nature, qui s'occupe activement de ce qui concerne le moi, et non du développement de la connaissance de Christ. Il y avait, selon leur pensée, certaines choses qu'il leur était tout à fait nécessaire de faire. Eh bien ! leur réplique-t-il, c'est la chair. « Avez-vous tant souffert en vain ? ». Puis il montre que tout avait été sur le principe de l'ouïe de la foi, et il remonte à Abraham lui-même. « Comme Abraham a cru Dieu, et cela lui a été compté pour justice ». Il y a une grande force dans cette allusion à Abraham ; car tout Juif en appellerait à lui, comme étant la racine de la circoncision ; et la manière dont la loi avait été introduite parmi les Galates, c'était d'attacher une grande importance au rite de la circoncision. Voici, semble-t-il, l'argument de ces hommes qui judaïsaient : – Vous ne pouvez avoir la bénédiction intérieure de la circoncision, sans passer par sa forme extérieure. L'Apôtre en appelle à Abraham pour prouver le contraire. Dans le cas d'Abraham, c'était une question de foi, et non de loi, ni de circoncision. Quand est-ce qu'Abraham crut Dieu et que cela lui fut compté pour justice ? *Avant que* la circoncision fût introduite ; car ce rite, comme il est évident d'après l'histoire, fut enjoint, selon qu'il nous est particulièrement déclaré, après qu'Abraham eût cru Dieu, et que Dieu le lui eût compté pour justice.

« Sachez donc », continue-t-il, « que ceux qui sont sur le principe de (la) foi, ceux-là sont fils d'Abraham ». Telle est la déduction qu'il en tire. Si Abraham fut introduit par le moyen de la foi, dans cette position de bénédiction, toute sa semence est bénie d'une manière semblable. Il commence par la semence naturelle, le Juif ; mais il introduit aussi les Gentils. « Or l'Écriture, prévoyant que Dieu justifierait les nations sur le principe de (la) foi, a annoncé d'avance la bonne nouvelle à Abraham (disant) : Toutes les nations seront bénies en toi. De sorte que ceux qui sont sur le principe de (la) foi, sont bénis avec le croyant Abraham ». Nous verrons plus tard qu'il ne raisonne pas d'après la promesse faite à Abraham lui-même seulement, mais d'après celle faite à sa semence ; mais il omet ici à dessein la semence. Il fait allusion à la première promesse faite à Abraham, parce que, quand celle-là fut faite, il n'y avait aucune pensée de circoncision. Il dit : « Or l'Écriture, prévoyant que Dieu justifierait les nations sur le principe de (la) foi, a annoncé la bonne nouvelle à Abraham, (disant) : Toutes les nations seront bénies en toi ». Cela montrait qu'ils seraient bénis comme Gentils – et non en devenant virtuellement Juifs ; car la bénédiction leur parviendrait comme Gentils. « De sorte que ceux qui sont sur le principe de (la) foi, sont bénis avec le croyant Abraham ». Il termine ici cette partie du sujet, prouvant que la bénédiction dépendait de la foi, et non des œuvres de loi, ni de la circoncision. Abraham fut béni sur le principe de la foi, et Dieu lui avait promis : « *Toutes les familles* de la terre seront bénies en toi ». – Non pas dans la circoncision, mais en Abraham, de sorte que nous voyons que dans le cas d'Abraham le principe d'une promesse est introduit. De fait, Abraham était un idolâtre à l'époque où Dieu se révéla à lui comme nous l'apprenons par Josué 24, et la véritable bénédiction est toujours l'effet de cette révélation que Dieu fait de lui-même à l'âme. L'effet de cette révélation à Abraham c'est qu'il quitte son pays et la maison de son père, et qu'il part, obéissant à la parole de Dieu, « ne sachant où il allait ». Il comptait sur la bonté de Dieu envers son âme. Il reçoit de Dieu la promesse de bénédiction, et de bénédiction pour d'autres aussi ; comme il fut dit : « Toutes les familles de la terre seront bénies en toi ». Et voici comment la chose a lieu : « De sorte que ceux qui sont sur le principe de (la) foi, sont bénis avec le croyant Abraham ». Et il raisonne ainsi : « Comme la bénédiction dans ce cas dépendait de la foi, il en est de même de la vôtre ».

Puis, dans une sentence bien solennelle et absolue, qui porte sur elle le cachet même de Dieu, il ajoute : « Car tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi, sont sous malédiction ; car il est écrit : « Maudit (est) quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire ». ». Oh ! si

ceux qui veulent être docteurs de la loi, comprenaient seulement une parole comme celle-là ! Il n'est pas dit que tous ceux qui ont violé la loi, sont sous malédiction ; mais toutes les personnes qui prennent leur position sur un terrain légal : quiconque essaie de plaire à Dieu sur ce principe-là est tombé sous malédiction. Et pourquoi ? Parce qu'il y a une telle chose que le péché. Et si l'homme avec le péché, sur lui, ou en lui, essaie de rendre sa cause meilleure par la loi, pour ce qui regarde l'application du principe, il est sous la malédiction de la loi. Nous n'avons pas besoin d'attendre la preuve, comme fournie par des faits ; celui qui prend cette place est condamné. Si Dieu en agissait avec les hommes comme ils en agissent avec Dieu, ils devraient subir la sentence de mort, et il ne pourrait y avoir pour eux ni secours, ni délivrance. La régénération ne délivre pas, et ne saurait être alléguée en atténuation. S'ils sont gouvernés par la loi comme leur règle, elle condamne nécessairement ceux qui la violent. Rien ne peut être plus concluant : « Tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi, sont sous malédiction », etc. Ainsi donc, si je me place sur ce terrain, il n'y a pas le moindre remède présenté pour les manquements, à moins que je ne plaide aussi les sacrifices et les offrandes pour le péché. Si je ne persévère pas en toutes choses, selon qu'il en est écrit dans le livre de la loi, si je ne réussis pas à les observer toutes sans faire de faute, je suis maudit. Une telle position peut-elle jamais convenir à un chrétien ? Impossible ; et par cette raison, tout est inconséquence chez ceux qui parlent ainsi ; car en réalité après tout ils se reposent sur Christ. Mais que dit Paul ? « Or que par (la) loi personne ne soit justifié devant Dieu, (cela est) évident » parce que, comme l'annonce un autre passage de l'Écriture : « Le juste vivra de la foi ». C'est une erreur complète que de supposer que c'est par la loi, comme en étant la source, ou la puissance, ou la mesure. « Mais la loi n'est pas sur le principe de la foi, mais celui qui aura fait ces choses, vivra par elles ».

Au verset 13, l'Apôtre termine cette partie du sujet et montre que notre position comme chrétiens est entièrement différente. Il commence par le Juif. Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous (car il est écrit : « Maudit (est) quiconque est pendu au bois »), afin que etc. Il y a une grande bénédiction à voir que de même qu'il est dit dans 2 Cor. 5:21, que Christ a été fait péché pour nous, de même il est dit ici qu'il est « devenu malédiction pour nous ». Dans l'Épître aux Corinthiens, Paul se met simplement avec les croyants – il n'établit pas un contraste entre nous et le Juif ; par conséquent le « *nous* » dans 2 Cor. 5:21, comprend *tous.* Mais ici le « *nous* » signifie la partie juive des croyants, car il parle ensuite des Gentils d'une manière particulière et distincte. « Afin que la bénédiction d'Abraham parvienne *aux nations* dans le Christ Jésus ». Puis il les met tous ensemble : – « Afin que *nous* recevions par la foi (l'accomplissement de) la promesse de l'Esprit ». « Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous ». Le « *nous* » ici est emphatique ; tandis que dans le verset 14 le mot *nous* ne l'est pas du tout, mais est employé d'une manière générale pour désigner tous les croyants, soit Juifs soit Gentils. Ainsi donc, ce point là est très clair. D'abord, s'il s'agissait de Juifs, il dirait : nous avions également besoin de Christ, parce que nous n'avions pas persévéré « dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire » et Christ est venu, et « nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous ». Puis il peut dire aux Gentils : Quant à vous, Gentils – vous qui n'avez eu rien à faire avec la loi, cherchez-vous à être bénis sur le terrain même où nous ne pouvons attendre que malédiction ? L'Apôtre cite un passage de Deut. 27, où nous trouvons une révélation bien frappante, comme un autre l'a très bien remarqué. Une moitié des tribus devait se tenir sur une certaine montagne pour bénir, et l'autre moitié sur une autre montagne pour maudire. Mais quand, immédiatement après, la disposition finale est proclamée, les malédictions seules sont mentionnées, et il n'y a aucune bénédiction ! Pourquoi ? « Tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi, sont sous malédiction ». Dieu avait parlé de la division des tribus pour bénir et pour maudire ; mais quand vous en venez aux faits, les malédictions seules paraissent, et non les bénédictions. Quelle grande et solennelle confirmation de la vérité que nous venons de considérer ! Dieu ne proclame positivement aucune disposition pour qu'aucun d'eux obtienne ainsi la bénédiction. Aussi certainement qu'ils s'étaient placés sur un terrain légal, ils ne pouvaient obtenir qu'une malédiction ; et en conséquence les malédictions seules sont entendues.

L'Apôtre termine donc d'une manière triomphante cette partie du sujet. Le croyant, après qu'il en est venu à accepter pleinement la malédiction de la loi à cause du péché, peut alors dire, par la grâce de Dieu : « Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous ». Ce n'est pas seulement qu'il est devenu *maudit* pour nous, mais « malédiction ». Qu'est-ce qui pouvait montrer avec plus de force combien il s'est pleinement identifié avec cette condition vue comme un tout ? La conséquence est, que ceux qu'il a représentés en grâce, en sont complètement délivrés ; bien plus, la bénédiction, du moment qu'elle prend son cours, déborde bien au-delà des anciennes limites. Il dit donc : Car il est écrit « Maudit (est) quiconque est pendu au bois, afin que la bénédiction d'Abraham parvienne aux nations dans (le) Christ Jésus ». Avant tout, il fallait que Dieu ôtât entièrement la malédiction ; et quand cela fut accompli, selon la sainteté divine, pour ces Juifs croyants, la même croix de Christ fit déborder la miséricorde envers les Gentils. Christ avait accompli l'œuvre de la rédemption ; et quoique son application primitive fût faite au Juif, toutefois son efficace et sa gloire ne pouvaient assurément pas demeurer cachés La bénédiction d'Abraham parvient aux Gentils dans le Christ Jésus – « afin que *nous* recevions par la foi (l'accomplissement de) la promesse de l'Esprit ».

Telle est la conclusion de l'argument basé sur la promesse de l'Esprit ; et voici les points qui sont décidés : la loi n'a jamais procuré une bénédiction à ceux qui étaient sous elle, encore qu'ils fussent la semence d'Abraham, et cela, parce qu'ils étaient pécheurs : et elle ne fut jamais le moyen pour eux de recevoir le Saint Esprit comme la puissance pour jouir de Christ. D'un autre côté, l'ouïe de la foi, comme pour Abraham lui-même, est l'unique et simple moyen que le Saint Esprit emploie pour toute paix et bénédiction réelle ; et cela est efficace par le moyen

de la rédemption, non seulement pour le Juif orgueilleux, mais maudit, mais même pour le pauvre Gentil maintenant expressément envisagé dans la bénédiction, et cela, dans sa plus riche partie, la promesse de l'Esprit.

Dans la partie précédente du chapitre, nous avons vu le contraste entre la portion de la foi et celle de la loi. Nous avons vu que la loi amenait toujours une malédiction ; non pas que la loi soit mauvaise ; mais parce que les hommes – parce qu'Israël – étaient pécheurs. La loi donc, précisément parce qu'elle est sainte et juste, et bonne, devait condamner ceux qui n'étaient pas bons, mais mauvais. Pour de tels, par conséquent, la conclusion de la loi était une malédiction. C'était la loi de Dieu ; mais tout ce que sa loi pouvait ou devait procurer aux pécheurs, c'était condamnation et malédiction. D'un autre côté, Dieu aime à bénir. Comment ces choses peuvent-elles être ? Comment était-il possible que Dieu introduisît une bénédiction pour l'homme – pauvre pécheur perdu ? La réponse est que ceux qui sont sur le principe de la foi, sont bénis avec le croyant Abraham. Abraham eut une bénédiction, et non une malédiction, et cela à cause de la foi, et non par la loi. L'apôtre prouve d'après cela que, puisque la loi, quelque bonne d'ailleurs qu'elle soit en elle-même, ne peut qu'amener une malédiction sur toute âme qui prend ce terrain dans ses rapports avec Dieu, « tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi sont sous malédiction ». Rien ne pouvait être plus universel, ni plus concluant. La loi n'implique que malédiction sur tout enfant d'Adam, qui essaie de se placer sur ce terrain comme un moyen de relation avec Dieu. Est-ce que je cherche à obéir à Dieu, et que je promets de le faire, afin d'obtenir de lui une bénédiction ? Je ne puis gagner qu'une malédiction. Je devrais obéir ; mais comme je ne suis, moi, qu'un pécheur, l'effet de la loi est de manifester mon péché et de me maudire. D'un autre côté, la foi m'introduit dans une bénédiction, et même dans toute bénédiction, par le moyen de la grâce de Dieu.

Nous arrivons maintenant à la question de la promesse, et c'est une chose très différente. La foi dans tous les cas implique la condition de l'âme dans la personne qui croit ; la promesse regarde aux voies de Dieu ; et bien que nous ayons vu que ceux qui ont la foi sont les seuls qui reçoivent la bénédiction, et non ceux qui essaient d'accomplir la loi, nous avons maintenant à considérer le fait que Dieu donna des promesses, aussi bien que le don d'une loi. « Frères, je parle selon l'homme : personne n'annule une alliance, même (celle) d'un homme (qui est) confirmée, ni n'y ajoute. Or (c'est) à Abraham que les promesses ont été faites, et à sa semence » ; – ce n'est pas la loi qui fut donnée : Abraham ne savait rien de la loi, et il en fut de même de sa semence (ou de son fils) ; et pourtant on ne pouvait nier qu'Abraham eût obtenu la bénédiction ; ainsi donc il est placé ici sur un nouveau terrain. Ce n'est pas seulement que des âmes qui ont la foi, recevront la bénédiction ; mais pourquoi ne s'agit-il pas d'avoir foi en la loi ? La dernière partie du chapitre traite cette question et montre que Dieu a donné des promesses ; et la question est : Comment réconcilier la loi de Dieu avec ses promesses ? Dans quel but a-t-il donné ces deux choses ? Étaient-elles destinées à produire le même résultat ? Étaient-elles sur le même principe ? Le Saint Esprit décide ces questions. « Or (c'est) à Abraham que les promesses ont été faites et à sa semence. Il ne dit pas : « et aux semences » comme (parlant) de plusieurs ; mais comme (parlant) d'un seul – « et à ta semence, qui est Christ ». ». Il est clair qu'il est fait allusion ici à deux occasions distinctes et signalées dans l'histoire d'Abraham. Dans la première de ces deux occasions, il s'agissait d'Abraham seul (Gen. 12) ; dans la seconde, la promesse est à Isaac, ou plutôt dans Isaac seul (Gen. 22). Dans ce dernier chapitre, il est question et de la nombreuse semence et de l'unique semence. Dieu rattache à la nombreuse semence la possession de la porte de ses ennemis, c'est-à-dire, la suprématie juive. Mais ce n'est pas là ce que l'on obtient comme chrétien. Je ne désire pas que mes ennemis soient renversés, mais plutôt qu'ils soient amenés à Christ. Mais les Juifs, comme tels, auront bientôt non seulement les bénédictions par le moyen de Christ, mais leurs ennemis assujettis. Israël sera élevé sur la terre, ce que Dieu n'a jamais promis aux Gentils. Dans Gen. 22, les deux choses sont tout à fait distinctes. Lorsqu'il est parlé de la semence sans allusion au nombre, la bénédiction des Gentils a sa place ; mais quand il est dit qu'elle sera multipliée comme les étoiles et comme le sable, alors ce qui caractérise la bénédiction, c'est la préséance juive. Tel est, je crois, l'argument de l'Apôtre. Lorsqu'il s'agit de Christ, sous le type d'Isaac, c'est simplement « ta semence », sans un mot de la semence innombrable comme les étoiles ou le sable. « Or (c'est) à Abraham que les promesses ont été faites, et à sa semence », savoir, celles de la bénédiction des Gentils, et non pas simplement de l'assujettissement des Gentils. Les promesses furent d'abord faites à Abraham, et puis confirmées à sa semence. « Il ne dit pas : *et aux semences* comme (parlant) de plusieurs ; mais comme (parlant) d'un seul – *et à ta semence,* qui est Christ ». Il prend Christ, comme étant celui qui était désigné par Isaac.

Permettez-moi de rappeler les circonstances dans lesquelles Dieu fit la promesse en Isaac, comme type de Christ. Dans Gen. 22, Isaac est sur le point d'être offert comme sacrifice, et Abraham ignorait jusqu'au dernier moment que son fils ne devait pas mourir. Pendant trois jours, Isaac fut, pour ainsi dire, sous la sentence de mort. Abraham avait confiance en Dieu, qui avait promis qu'en Isaac il posséderait la terre ; et il était par conséquent certain qu'en ce même Isaac la promesse devait nécessairement être accomplie. Il n'était pas question que Sara aurait un autre fils, mais de ce fils-là, de son fils unique. Il était donc parfaitement assuré que Dieu le ressusciterait et le lui rendrait, pour être le chef de la famille juive. Nous avons ici un type magnifique de ce que Dieu fit, quand il n'épargna pas son propre fils. C'était tout comme si Abraham avait offert son fils, et non seulement Dieu rendit Isaac, mais alors même et en ce lieu même, il donna la promesse : « Toutes les nations de la terre seront bénies en ta semence ». C'est ainsi qu'en Christ ressuscité d'entre les morts, la bénédiction parvient à nous. Christ, mort et ressuscité, est parfaitement libre de bénir les Gentils. Tout le temps qu'il fut simplement vivant sur la terre, il dit : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël » ; mais après qu'il est ressuscité, tout est changé. En conséquence, il donne commission à ses disciples : « Allez donc, faites disciples toutes les nations ». Et de même il prédit que l'évangile serait « prêché dans toutes les nations ». L'apôtre appelle l'attention

sur le fait, que cette prédiction ancienne ne rattache pas à la nombreuse semence ce que Dieu dit, quand il parle de bénir les Gentils, mais à l'unique semence, savoir, Isaac comme type de Christ, et de Christ après qu'il avait passé par la mort et qu'il était parvenu à la résurrection. L'importance de cela est immense, parce que, pendant que Christ était sur la terre, il était lui-même sous la loi. Ressuscité d'entre les morts, qu'avait-il à faire avec la loi ? La loi ne touche pas un homme quand il est mort. L'argument de l'apôtre c'est que le chrétien appartient à Christ en résurrection. Quand quelqu'un est baptisé pour Christ, voici ce qu'il confesse : – J'appartiens à Christ mort et ressuscité, ayant été tiré hors de mon ancienne position de Juif ou de Gentil. Les Juifs avaient à faire à un Messie qui devait régner sur eux sur la terre ; les Gentils, en ce jour-là, seront la queue et non la tête, et les rois seront les nourriciers de Sion, et les reines ses nourrices, se prosternant devant elle le visage contre terre, et léchant la poudre des pieds d'Israël ; mais nous, chrétiens, nous commençons par la mort et la résurrection de Christ. Toutes nos bénédictions sont en Christ ressuscité d'entre les morts.

« Or, je dis ceci, (c'est que) la loi qui est venue quatre cent trente ans après, n'annule point une alliance auparavant confirmée par Dieu à Christ » (non *en Christ,* comme le portent plusieurs traductions) « de manière à rendre la promesse sans effet ». Dieu eut soin qu'entre la promesse donnée à Abraham et à Isaac, et la loi, il s'écoula une période de plus de quatre siècles. S'il avait donné la loi bien peu de temps après, ils auraient pu dire que tout n'était qu'une seule et même chose. Mais comment avoir cette pensée, vu que quatre cent trente ans sont intervenus ? La promesse a son objet propre et spécial, et la loi a aussi son but ; et nous ne devons pas mêler ces deux choses ensemble. Ce n'est pas que nous devions les mettre de côté, soit l'une, soit l'autre. Au contraire, je maintiens que nul homme n'a une juste appréciation des promesses de Dieu, qui pourrait mépriser sa loi. Je reconnais la grande valeur de la loi : mais quel est son objet ? Nous trouvons la réponse ici, et nous ne sommes pas laissés à nos propres conjectures. L'alliance de la loi qui intervint quatre cent trente ans après que la promesse fut donnée à Abraham, ne peut annuler ce que Dieu avait dit auparavant. Si un homme, en présentant une récompense, y annexe une condition, rien de mieux. Mais supposons que vous disiez à un autre : J'ai l'intention de vous laisser ma maison avec le jardin, sans ajouter aucune condition ; si, après un an ou deux, vous disiez à cet homme : il faut que vous me payiez vingt-cinq mille francs pour la maison et le jardin, il pourrait leur répondre : Que voulez-vous dire ? Vous repentez-vous de votre promesse ? Vous m'avez donné la propriété sans condition, et maintenant vous m'appelez à payer ! Il y avait la promesse absolue de Dieu à Abraham ; elle doit toujours demeurer intacte. Mais quatre cent trente ans après, des conditions interviennent. « Maintenant donc si vous obéissez exactement à ma voix… vous serez aussi » etc. (Ex. 19:5, 6). Ce fut alors que Dieu fit dépendre la bénédiction de l'obéissance. Est-ce donc que Dieu établit un principe en opposition à un autre ? En aucune façon. Il permit ce laps de temps, entre autres choses, pour montrer que les deux choses sont parfaitement distinctes, comme aussi leur objet. Ainsi donc, selon le raisonnement de l'apôtre ici, le principe de conditions, qui fut introduit avec la loi, ne peut pas annuler celui de la grâce, qui fut introduit avec la promesse. Quand Dieu dit à Abraham : « Je te donnerai, et à ta postérité après toi… tout le pays de Canaan, en possession perpétuelle », il n'ajouta point : Si vous faites ceci ou cela. L'Éternel devait lui donner, en ce pays-là, certaines bénédictions, lesquelles dépendaient entièrement de la bonté de Dieu, et de sa faveur non méritée. C'est ainsi que Dieu agit dans les promesses ; mais dans la loi, tout dépendait de l'observation de la loi par celui qui était placé sous elle. La voix de la loi est pour le juste une bénédiction, et pour le coupable une malédiction. « Celui qui aura fait ces choses vivra par elles ». « Maudit (est) quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire ».

L'apôtre prouve ensuite que « si l'héritage est sur le principe de loi, il n'est plus sur le principe de promesse ». Si un homme possède une chose moyennant ce qu'il a donné ou fait pour l'avoir, ce n'est plus sur le principe de promesse, mais sur le pied de ce qu'il mérite. C'est comme une personne qui fait tant d'ouvrage pour tant de salaire. Sans doute, si un maître fait un présent à son serviteur, l'homme en est reconnaissant ; mais quand il s'agit uniquement d'un équivalent pour de l'ouvrage positivement accompli, c'est clairement une affaire de dette, et non de don. La loi est le principe de ce qui est dû, s'il pouvait se trouver une telle chose parmi les hommes ; mais tout ce qui fut mérité, c'est une malédiction, parce que l'homme est pécheur. « Mais Dieu a fait le don à Abraham par promesse », et non sur le principe de loi. Alors vient la question : À quoi bon la loi ? Si Dieu voulait donner l'héritage par promesse, pourquoi introduire la loi ? Comme c'est là une question des plus importantes, je désire y appeler particulièrement l'attention. Si vous examinez les voies de Dieu avec son peuple dans les premiers temps, vous verrez que Dieu leur promet une bénédiction, et qu'ils la prennent de la main de Dieu, sans regarder à eux-mêmes pour voir s'ils la méritaient ou non. Cette confiance qui ne met rien en question, est sans doute une chose bien bénie : mais ce n'est pas pour le bien de l'homme de ne pas connaître ce qu'il est. Il est d'une grande importance que j'apprenne quel est réellement mon état. Or, l'objet de la loi fut de manifester la vraie condition d'âme du pécheur, nullement de l'introduire dans la bénédiction, mais de manifester la terrible ruine dans laquelle l'homme est tombé par le péché. La loi n'était pas destinée à être la règle de vie ; et même, elle est plutôt la règle de mort. Si l'homme n'avait pas une telle chose que le péché, elle pourrait être la règle de vie ; mais, puisqu'il est pécheur, il est absurde d'appeler la loi la règle de vie, et c'est lui donner un faux nom.

« Pourquoi donc la loi ? Elle a été établie à cause des transgressions ». Il n'est pas dit : à cause des *péchés.* Dieu n'aurait jamais voulu faire aucune chose pour rendre l'homme pécheur – « mais elle a été établie à cause des transgressions ». Quelle est la différence ? Le péché est dans tout enfant d'Adam ; le péché était dans l'homme avant la loi, autant qu'après. Quand le monde entier se fut corrompu – quand toute chair fut devenue si pleine de violence – que Dieu fut obligé de la juger par le déluge, il n'est que trop clair qu'ils étaient tous pécheurs. Après que Dieu eut donné la loi à Israël, ils n'étaient plus simplement des pécheurs, mais ils devinrent

des transgresseurs. Rebelles contre l'autorité de Dieu, ils devinrent de fait des violateurs de sa loi. « (La) loi n'est pas donnée pour le juste, mais pour les iniques et pour ceux qui ne se soumettent pas ». Et qui jamais fut rendu juste par la loi ? Est-il un honnête homme, celui qui ne s'abstient de prendre votre montre que par la crainte de la peine ? La seule personne réellement honnête, c'est celle qui a la crainte de Dieu devant les yeux. La loi a pour effet de punir ceux qui la violent ; mais elle n'est pas ce qui rend un homme honnête, même dans un sens humain, encore moins dans le sens divin. Par la foi de Christ, on devient un nouvel homme, le possesseur d'une nouvelle nature qui est dépendante et obéissante, aimant à faire la volonté de Dieu, parce qu'il le désire, et non pas simplement par la crainte d'aller en enfer. Il est bien juste que nous ayons la conscience de mériter l'enfer ; mais si c'était là la source du motif pour obéir, pourrait-on dire qu'une telle personne fût réellement convertie ?

Ici donc nous avons l'objet de la loi : c'était de prouver que les hommes étaient pécheurs, en manifestant le fait, que ceux qui étaient sous la loi, la violaient et méritaient sa malédiction. « Or, (la) loi est intervenue afin que l'*offense* abondât » – non pas précisément, afin que *le péché* abondât, Dieu ne pouvait jamais faire cela. Mais les hommes étant déjà pécheurs, la loi par sa sainteté même, provoqua le péché, de manière à le rendre manifeste pour eux et pour tous. Les enfants d'Israël étaient pécheurs comme tous les autres ; mais ils ne voulaient pas reconnaître leur péché, et en conséquence Dieu introduisit la loi par Moïse. Avant les dix commandements, ils auraient pu dire : Nous ne voyons pas le mal de se prosterner devant des images taillées, ou de ne pas observer le jour du sabbat. La loi suffisait pour laisser un Israélite sans excuse. Ainsi donc (et c'est sur quoi l'apôtre insiste) « (la) loi n'est pas donnée pour le juste » ; bien que ce soit ainsi qu'on l'applique de nos jours, c'est-à-dire en en faisant une règle de vie. Mais alors, outre la justification qu'il procure au croyant, Christ est le moyen de le rendre juste, et de le garder ainsi, ou bien de rétablir l'âme ; il n'y a aucune autre manière efficace. Tout comme Christ est la vie et la vérité, il est aussi le chemin. Il n'y a ni sentier ni puissance de justice et de sainteté, sinon Christ révélé par le Saint Esprit. Si vous prenez la loi en même temps que Christ, vous devenez au moins à moitié Juif. Nous sommes appelés à regarder à Christ, et à Christ seul (2 Cor. 3), comme à Celui qui crée, et façonne, et constitue chaque particule de justice que le chrétien possède. Ainsi l'apôtre prie pour les Philippiens afin qu'ils fussent de plus en plus « remplis du fruit de la justice » etc. L'homme naturel consentirait à reconnaître la nécessité des œuvres de justice qui sont exigées par la loi ; mais il ne sait rien de ce « fruit de la justice qui est *par Jésus Christ* à (la) gloire et à (la) louange de Dieu ». La loi fut la règle de mort pour un pécheur ; Christ est la règle de vie pour un saint. « Pourquoi donc la loi ? ». Chacun devrait admettre et la fin et les limites ici présentées. « La loi a été établie à cause des transgressions jusqu'à ce que vînt la semence », (c'est-à-dire Christ) « à qui la promesse est faite ». Il plut à Dieu d'employer ce moyen négativement, du moins pour un temps ; mais maintenant la semence est venue, et tout cela a disparu pour le chrétien. La loi est de toute importance pour convaincre le pécheur ; elle est le modèle de ce qu'un homme pécheur devrait faire pour Dieu ; mais elle n'est ni le reflet de Dieu, ni le modèle pour les saints : Christ est l'un et l'autre, et Christ seul.

En outre, « elle a été ordonnée par des anges par la main d'un médiateur ». Ceci est pour montrer le contraste avec la promesse, qui était directe et immédiate entre Dieu et l'homme, sans l'intervention des anges, ni d'aucune simple créature comme médiateur. Dans le cas de la loi, la médiation par le moyen d'une créature est une chose saillante. De là l'immense supériorité des promesses, comme comparées avec la loi. Tout montrait une distance entre Dieu et le peuple. Mais dans les promesses, Dieu vient, parle, agit personnellement et dans l'amour. Il a aussi directement affaire à toute âme convertie aujourd'hui, qu'il l'eut avec Abraham : bien plus, maintenant que la rédemption a été effectuée et que Christ est ressuscité, nous avons à faire à Dieu d'une manière qui montre une proximité encore plus grande.

Puis il ajoute : « Or un médiateur n'est pas (médiateur) d'un seul, mais Dieu est un (seul) ». Sous la loi, vous avez Dieu et l'homme comme les deux parties contractantes, et vous avez aussi un médiateur entre les deux. Moïse se tenait ainsi entre Dieu et des hommes, et quel fut le résultat ? Du côté de Dieu, tout était ferme et sûr ; mais l'homme succomba. Et la chose fut ainsi, et elle est ainsi, et doit l'être nécessairement ; et cela ne vient pas de quelque défaut dans la loi, mais de la culpabilité de l'homme et du mal qui est en lui. La loi est comme un pont qui peut avoir toute la force qu'on peut désirer, *mais qui d'un bout ne repose sur aucune fondation.* Il ne peut y avoir qu'un résultat. Il en est de même de l'épreuve de l'homme sous la loi. La loi ne dépend pas de Dieu seul, sinon en tant qu'il exige ; mais, grâces en soient rendues à Dieu, la promesse dépend de lui seul. Sous la loi, l'homme est, dans un sens, le principal auteur. C'est lui qui rend à Dieu, et non Dieu à l'homme. Au contraire, lorsque Dieu promit la terre à Abraham, il ne dit pas : Il faut que cela dépende de ce que vous ferez. C'était son propre don – gratuit et absolu. Dans la loi, il y a deux parties et la chose entière vient en ruine, parce que l'homme est celui dont tout dépend pratiquement ; et « quel cas mérite-t-il qu'on en fasse » ? Dans la promesse il n'y a qu'une seule partie, et rien n'y peut porter atteinte, parce que Dieu ne peut ni faillir, ni mentir. Sa promesse devra nécessairement s'accomplir. Voici donc le raisonnement concluant de l'Apôtre. « Or un médiateur n'est pas (médiateur) d'un seul, mais Dieu est un (seul) » ; c'est-à-dire, lorsqu'une médiation légale est requise, il doit nécessairement y avoir deux parties, dont l'une est le pécheur ; et ainsi tout est perdu. Mais Dieu est un (seul). Tel est le caractère et la force de la promesse. Dieu demeure seul ; il amène l'accomplissement de tout ce qu'il dit, et le croyant a uniquement à rendre grâces, à jouir de la bénédiction, et à chercher à marcher d'une manière qui en soit digne et qui y réponde.

« La loi est-elle donc contre les promesses de Dieu ? Qu'ainsi n'advienne ! Car s'il avait été donné une loi qui eût le pouvoir de vivifier, en réalité la justice serait sur le principe de (la) loi. Mais l'Écriture a renfermé toutes choses sous le péché ». C'est là qu'en étaient les enfants d'Israël, et la loi les avait tous renfermés ensemble

sous le péché. Et cela, « afin que la promesse sur le principe de (la) foi en Jésus Christ, fût donnée aux croyants » – non pas aux Juifs comme tels, mais « aux croyants ». « Or avant que la foi vint, nous étions gardés sous (la) loi, étant renfermés pour la foi qui devait être réservée : de sorte que la loi a été notre conducteur *jusqu'à Christ* ». Il n'y a rien qui autorise la traduction de la plupart des versions : pour nous amener à Christ ! Le sens du passage est que la loi était un conducteur auquel ces Juifs avaient à faire, jusqu'à ce que Christ vînt ; comme il avait été dit auparavant : « Elle a été établie à cause des transgressions, *jusqu'à ce que vînt la semence* à laquelle la promesse est faite ». Il ne s'agit pas d'amener maintenant des personnes à Christ : l'effet de la loi est plutôt d'amener la mort et la condamnation, comme cela nous est si clairement dit ailleurs. Dieu peut permettre que des personnes viennent ainsi sous la sentence de mort, et ensuite, par Christ, les en retirer ; mais nul ne peut dire qu'une puissance qui tue, soit en elle-même le moyen d'amener des âmes à Christ. « La loi a été notre conducteur ». Elle fit l'office de l'esclave qui avait la charge des enfants en bas âge. Elle en agissait sévèrement avec ceux qui étaient sous elle jusqu'à ce que Christ vînt. Les Galates étaient des Gentils qui n'avaient jamais été sous la loi, auxquels Paul décrit la manière dont Dieu en avait agi avec les Juifs, qui étaient sous la loi. En parlant de ces derniers, il dit : « La loi a été *notre* » – non pas *votre* – « conducteur jusqu'à Christ ». Lorsque Christ vint, il y eut un nouvel objet manifesté, et le système négatif de la discipline légale fut mis de côté, « afin que nous fussions justifiés sur le principe de la foi ». La loi faisait sentir aux âmes leur état ; mais Dieu ouvrait leurs yeux, pendant qu'ils étaient dans cet état, pour voir que la seule espérance de justice était en Christ. « Mais la foi étant venu, nous ne sommes plus sous (un) conducteur ». Pas même les Juifs qui avaient cru n'étaient encore sous la loi ! Du moment que Christ leur avait été révélé, ils cessaient d'être sous l'empire de la loi et c'était à Christ qu'ils devaient leur nouvelle soumission. Christ est le Maître et le Seigneur du chrétien. Le Juif avait eu la loi pour son précepteur. Après avoir reçu Christ, l'office de la loi était terminé, et il entrait dans une sphère tout entièrement nouvelle.

Considérez le changement remarquable depuis le verset 26. Ce n'est plus « *nous* », mais « *vous* ». « Car *vous* êtes tous fils de Dieu par la foi dans (le) Christ Jésus ». Maintenant il s'adresse aux Galates qui, sans doute, avaient été « pécheurs d'entre les nations » ; et pourtant ils jouissaient de la proximité de fils de Dieu. Voici ce qu'implique son langage : Vous êtes introduits dans cette haute relation par la foi dans le Christ Jésus, sans l'intervention de la loi, laquelle après tout s'occupe de gens qui sont esclaves, ou traite tout au moins ceux qui lui sont sujets, comme s'ils étaient esclaves. Paul ne prêchait pas la loi d'abord, et ensuite Christ, mais plutôt « Jésus et la résurrection ». C'était là la somme et la substance de sa prédication ; et c'est ainsi que ces Galates l'avaient d'abord reçu. Ils étaient tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus – Gentils aussi bien que Juifs.

« Car vous tous qui avez été baptisés pour Christ, vous avez revêtu Christ ». Le grand point de tout l'argument, c'était que la semence était ressuscitée, la semence Isaac, après qu'il avait été désigné pour mourir et qu'il avait été réellement sous le couteau ; mais maintenant il était ressuscité des morts en figure – pour montrer que c'est là la condition dans laquelle nous sommes admis, nous Gentils, comme ayant à faire à Christ. Christ était-il sous la loi quand il ressuscita d'entre les morts ? Il n'en était rien. Il en est de même, dit l'Apôtre, de nous chrétiens maintenant. Nous n'avons rien à faire avec le conducteur juif. La foi est venue à la fois pour nous Juifs, et pour vous Gentils ; vous êtes devenus fils de Dieu sans passer du tout sous la loi. « Car vous tous qui avez été baptisés pour Christ, vous avez revêtu Christ ». Savez-vous ce que signifiait votre baptême ? Qu'est-ce qu'un homme confesse quand il est baptisé ? Qu'il appartient à un Sauveur qui est mort et ressuscité. L'Apôtre dit ailleurs : « Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés pour (le) Christ Jésus, avons été baptisés pour *sa mort* ? ». Et la mort de Christ est ce qui brise pour toujours même la connexion d'un Juif avec la loi. Jusqu'à la mort, la loi avait un juste droit sur le Juif, mais du moment qu'il a confessé Jésus mort et ressuscité, le Juif même en est aussitôt délivré, et est passé dans une condition tout entièrement nouvelle. Ayant un Sauveur qui est ressuscité d'entre les morts, pour sa vie et son Seigneur, son affaire est de marcher comme un homme qui lui est uni : la connexion avec l'ancien mari est brisée, et il est à un autre. S'il essayait après cela d'avoir à la fois Christ et la loi, ce serait comme une femme qui aurait deux maris, c'est-à-dire un adultère spirituel. L'effet aussi en est bien palpable. Qui n'a pas trouvé des chrétiens un jour joyeux, le lendemain très abattus dans leur esprit, incertains s'ils ont la vie éternelle ou non, tremblants à la pensée de la venue du Seigneur ? et pourtant ces mêmes personnes admirent Christ, et l'aiment, et l'adorent ! D'ou vient cela ? Elles ne savent ce que c'est que d'être morts à la loi. Il ne faut donc pas s'étonner qu'elles soient dans un si misérable état. La loi les accable mortellement, et ils ne connaissent Christ que tout justement assez pour garder leur tête au-dessus de l'eau, mais avec la tendance continuelle à être submergés. Qu'il est bon pour leur âme d'apprendre que Dieu a brisé par la mort de Christ tous les liens de cette nature ! Mon baptême même est la confession que, quand même j'aurais été un Juif, je suis mort à la loi – comme il est écrit : « étant morts (dans ce) en quoi nous étions tenus ». « C'est pourquoi mes frères, vous aussi vous êtes morts à la loi par le corps de Christ, pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts ». Sans doute ce serait un état bien malheureux, si nous sommes morts à la loi, de ne pas être à un autre. Combien grand serait le danger de penser qu'on a la liberté pour faire ce qu'on aime ! Mais si j'appartiens à Christ, alors viennent les nouveaux sentiments propres à une âme amenée ainsi près de lui. Or maintenant, j'appartiens à Christ, et je suis appelé à faire ce qu'il aime ; notre mari nous donne la liberté pour faire sa volonté, et non pour faire notre volonté – « afin que nous portions du fruit pour Dieu ». C'est là ce que le baptême présente dans un chrétien ; c'est la confession de la mort et de la résurrection de Christ. Le croyant devrait donc savoir qu'il en a fini avec la loi, et qu'il est appelé à vivre à Dieu, « Car vous tous qui avez été baptisés pour Christ, vous avez revêtu Christ » – non pas la loi, mais Christ.

L'objet de tout cela, c'est de montrer que, quelque importante que fût la loi pour mettre les transgressions des personnes clairement devant elles, le chrétien néanmoins, maintenant qu'il a Christ, a déjà confessé ses péchés, et qu'il a à faire entièrement avec un tout autre état de choses. « Il n'y a ni Juif, ni Grec ; il n'y a ni esclave, ni libre ; il n'y a ni mâle, ni femelle ». Paul considère les grandes distinctions naturelles entre les hommes, et il montre que ces choses ne les caractérisaient pas comme chrétiens. La seule chose qui me marque d'une manière distinctive comme tel, c'est que j'ai Christ, et que j'ai revêtu Christ. « Car vous tous, vous êtes un dans (le) Christ Jésus. Or si vous êtes de Christ, vous êtes donc (la) semence d'Abraham, et héritiers selon la promesse ». Ce qui veut dire qu'ils n'avaient pas à passer par la circoncision, ou par aucun autre rite de la loi, afin d'obtenir les promesses. Le Saint Esprit introduit dans les promesses par la possession de Christ. Si vous vous efforcez de les gagner sur le principe de la loi, vous les perdez ; si vous recevez Christ, elles sont assurément à vous. Il est, *lui,* la vraie semence d'Abraham, et si j'ai Christ, j'ai toutes les promesses de Dieu. « Car tout autant qu'il y a de promesses de Dieu, en lui est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu, par nous ». Ainsi, vous voyez, il donne la dernière touche au grand argument du Saint Esprit dans tout ce passage : savoir, que le croyant d'entre les nations n'a rien du tout à faire avec la loi comme moyen de bénédiction de la part de Dieu ; qu'il peut user de la loi comme d'une arme contre les impies, mais qu'en Christ il en a fini de la question de loi – qu'il est sorti d'une manière bien définie de tout cela, et que maintenant il est en Christ. Et si je suis là, j'ai tout ce que Christ peut donner. Ce dont il s'agit, c'est de donner toute la gloire à Christ. La force du passage doit frapper toute âme qui réfléchit, en considérant tout ce qui se passe autour d'elle dans le temps présent. Le mal contre lequel Paul les mettait en garde, est devenu maintenant un mal qui déborde. Sous une forme ou sous une autre, la loi est mêlée avec Christ ; et dans cet état de choses, vous voyez de pauvres chrétiens qui tâchent de garder les deux maris en même temps. Ce n'est pas quelque chose que nous dépeignons simplement par rapport à autrui ; mais la plupart d'entre nous la connaissent par expérience. Nous en avons éprouvé la misère, mais aussi la bénédiction d'en être délivrés. Et qu'il plaise à Dieu d'accorder la même délivrance à tous ceux de ses enfants qui n'ont jusqu'à présent goûté que la misère, et non la délivrance !

Chapitre 4

Nous avons déjà passé en revue l'admirable contraste donné par le Saint Esprit, dans la dernière partie du chapitre précédent, entre les promesses et la loi, montrant qu'elles sont entièrement distinctes, non seulement dans leur date et leurs circonstances, mais encore dans leur principe, leur caractère, et leur dessein. En ce point, sans doute, elles se rapportent, c'est qu'elles sont également venues de Dieu. Mais alors, l'objet pour lequel Dieu les donna, était aussi différent que possible. Ses promesses étaient le fruit de son propre amour – de son dessein de bénir, de sa joie en bénissant, et cela, non seulement à l'égard des Juifs, mais aussi à l'égard des Gentils. Et nous avons vu que l'Apôtre attache une importance spéciale à ces promesses qui furent faites d'abord à Abraham, puis à Isaac, et qui étaient formelles sur ce point, que les Gentils seraient bénis de Dieu. Le fait remarquable que le Saint Esprit fait ressortir, c'est que, partout où il y a une promesse absolue de bénédiction pour les Gentils, il n'y a aucune allusion à la nombreuse postérité d'Abraham si fréquemment mentionnée dans l'Écriture ; mais lorsqu'il est parlé de la postérité multipliée comme les étoiles des cieux et le sable de la mer, il est question des Juifs. Et si nous examinons la chose de plus près encore, nous verrons que le moment où « la semence » unique nous est présentée, est après que le type de la mort et de la résurrection a été pleinement donné en la personne d'Isaac (Gen. 22) : emblème de Christ qui, étant ressuscité, fait entrer les Gentils dans la pleine bénédiction de Dieu, à part toute question de la loi. Et je suis persuadé que ce point est si peu compris qu'il ne sera pas inutile de le considérer brièvement en passant, outre ce qui a déjà passé sous nos yeux. Il n'y a pas une seule portion des vérités fondamentales, qui ait été plus faiblement comprise par les chrétiens en général, que la position dans laquelle la résurrection de Christ place le croyant. C'est la mort de Christ qui met fin à toutes nos questions. Si c'était notre propre mort, il y aurait le jugement, et par conséquent notre ruine ; mais la mort de Christ a précisément une efficace tout aussi grande, et même infiniment plus grande, sous le rapport de la grâce. Et comme Christ étant ressuscité est entré dans une condition nouvelle, où il ne peut y avoir aucune condamnation, le croyant passe devant Dieu dans la même sphère. La puissance de Dieu en la mort de Christ ôte le mal ; la puissance de la résurrection de Christ nous introduit dans la sphère du bien dont il est le centre et la tête. Dans ce quatrième chapitre, l'apôtre prend un autre sujet. Si la loi et les promesses étaient opposées en leur nature – non pas contradictoires, mais totalement différentes dans leur portée et leur objet – quel était donc l'état du croyant sous l'Ancien Testament ? La réponse se trouve au commencement du chapitre 4, et cela particulièrement en vue de la condition dans laquelle tous les croyants Juifs avaient été, et de ce qu'est leur relation actuelle avec Dieu en vertu de la rédemption.

« Or je dis qu'aussi longtemps que l'héritier est en bas âge, il ne diffère en rien d'un esclave, quoiqu'il soit seigneur de tout ». C'est là un principe vrai à l'égard des croyants sous ce que nous pouvons appeler l'ancienne alliance. Ils étaient héritiers, sans doute, et la bénédiction doit être leur portion ; mais l'héritier n'est pas plus que le serviteur ou l'esclave aussi longtemps qu'il est en bas âge, car c'est là la force du mot ; – c'est le mot qu'on employait chez les anciens, comme le terme de loi encore aujourd'hui, pour désigner une personne qui n'est pas arrivée à l'âge fixé par la loi et qui est incapable d'entrer dans des contrats ou des engagements, en un mot d'agir pour elle-même. C'était précisément la position des anciens sous la loi. Ils n'étaient pas arrivés à l'âge voulu ; ils étaient réellement héritiers, destinés à s'asseoir avec Abraham, Isaac et Jacob. Il n'y avait pas de différence quant à cela. La conversion et la régénération sont les mêmes dans tous les temps et dans toutes les économies.

Il peut y avoir aujourd'hui un plus grand degré de plénitude, de simplicité et de joie ; mais quant à la substance de la chose, même depuis la chute, avant le déluge et après, soit sous une loi, soit sans loi, l'héritier était en vérité seigneur de tout. Il doit réellement avoir part dans le royaume de Christ et régner avec Christ ; mais si nous cherchons quelle est sa condition pendant qu'il est en ce monde, nous la trouvons décrite ici comme celle d'un esclave. Le dessein de Dieu est que, lorsque la gloire arrive, il ait une place glorieuse et bénie ; mais pendant qu'il était en ce monde, il était « en bas âge », « sous des tuteurs et des curateurs jusqu'au temps déterminé par le père ». La première expression se rapportant, je le suppose, à la personne, la seconde à ses possessions. Il est sous cela, « jusqu'au temps déterminé par le père ». « Ainsi aussi nous, lorsque nous étions en bas âge » – il l'applique particulièrement à ce qu'ils avaient été comme croyants Juifs – « nous étions asservis sous les éléments du monde ; mais quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous (la) loi, afin qu'il rachetât ceux (qui étaient) sous (la) loi, afin que nous reçussions l'adoption ».

Rien ne saurait être plus clair que cela. Tout est ajusté avec une perspicacité et une force divines. La bénédiction d'un saint sous l'Ancien Testament est présentée, ou celle de quelqu'un qui avait connu Christ « durant les jours de sa chair », parce qu'il n'y avait point entre eux de différence essentielle : Pierre, Jacques et Jean, tous étaient alors « en bas âge ». Il est vrai que Christ était présent en personne et qu'il y avait un immense surcroît de bénédiction ; leurs yeux voyaient et leurs oreilles entendaient, ce que des prophètes et des rois avaient désiré de voir et d'entendre. Néanmoins, ils étaient encore « en bas âge » ; ils n'étaient pas délivrés de la loi, ils étaient encore tenus liés sous elle, par ses injonctions et ses ordonnances, et la terreur qui en résultait les gardait toujours dans une certaine mesure d'incertitude et de ténèbres et c'est ce qui devait être. Un homme sous la loi n'avait pas le droit d'être totalement heureux. Si en quelque manière que ce soit j'ai affaire à la loi, je dois sentir l'effet de la loi : si j'ai la conscience d'avoir manqué sous la loi, je dois sentir sur mon esprit la pression de sa condamnation. Il en était ainsi des saints sous l'ancienne alliance. Ils étaient asservis, parce qu'ils étaient sous des tuteurs et des curateurs. « Mais quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous (la) loi, afin qu'il rachetât ceux (qui étaient) sous (la) loi, afin que nous reçussions l'adoption ». Il était tout à fait nécessaire que Christ fût homme, et qu'il fût Juif. S'il n'avait pas été homme, il ne pouvait y avoir aucune base pour venir à la rencontre d'aucun enfant d'Adam, quelles que fussent les circonstances ; et s'il n'avait pas été Juif, où auraient été également soit la loi, soit les promesses ? Mais comme il fut l'un et l'autre, une chose infiniment plus grande est introduite maintenant – la rédemption. Il vint comme un homme et sous la loi, mais le but était : « Afin qu'il rachetât ceux (qui étaient) sous (la) loi ». Dieu avait trouvé bon de mettre le Juif dans une place spéciale, dans des buts particuliers ; et l'issue de cette épreuve fut que les Juifs amenèrent un plus grand déshonneur sur le nom de Dieu, que même les « pécheurs d'entre les nations ». Nous savons que si jamais il y eut un peuple déterminé à se détruire, et à abandonner ce qu'ils tenaient de la miséricorde divine, ce fut Israël. S'il y avait une idole parmi les nations, ils en prenaient le modèle ; et le roi Achaz en vint même jusqu'à commander que toutes les oblations fussent offertes sur l'autel qu'il avait imaginé d'après le modèle de l'autel païen qu'il avait vu à Damas, insultant ainsi l'autel de Dieu. Le grand crime pour lequel Israël avait été transporté à la fin, c'est qu'ils avaient dressé les veaux d'or. À Jérusalem dans le temple, les Juifs renouvelèrent le péché d'autrefois, pour lequel Dieu les avait frappés au désert. Ils ne furent pas fidèles à Dieu, mais ils s'attachèrent à l'idolâtrie comme à un héritage trop précieux pour être abandonné. Les Juifs qui avaient été appelés d'entre les nations pour être un témoignage spécial pour Dieu contre le culte des images, ne se contentèrent pas de suivre leurs propres idoles, mais ils voulurent adopter celles de leurs voisins – des païens qui les entouraient – et Dieu les balaya. C'est ainsi qu'il nous est parlé dans le livre des Rois et des Chroniques du péché de Jéroboam, par lequel il avait fait pécher Israël. Ce fut la chose spéciale dont Dieu gardait le souvenir. Toutes sortes de nouvelles dynasties s'élevèrent continuellement ; mais il importe peu ce qu'elles étaient, ne fut-ce qu'un homme qui régnât pour un mois, c'était toujours ce même péché uniforme, le péché de Jéroboam, dont Dieu se souvenait, et cette idolâtrie – la plus insultante de toutes – le veau d'or. C'était un péché déterminé devant sa face : « Ce sont ici tes dieux, ô Israël, qui t'ont fait monter du pays d'Égypte ». Jusque-là nous voyons ce que fut Israël ; et si nous regardons la prophétie de Jérémie, nous verrons que Dieu fait ce reproche à Juda, qu'Israël la revêche s'était justifiée en la présence de Juda, parce que Juda était beaucoup plus coupable.

Mais nous ne devons pas limiter à Israël cette triste histoire du mal ; il nous faut lire la Bible comme une leçon quant au cœur, la leçon de ce qu'est l'homme à l'égard de Dieu. Et ce qu'elle nous apprend d'Israël et de Juda, appliquons-le à nous-mêmes. C'est là ce que Dieu me montre que je suis ; c'est là la sorte d'étoffe dont mon cœur est composé ; c'est là ce que fait la nature humaine quand Dieu la met à l'épreuve. L'idolâtrie régnait donc ; et, comme nous le savons, calamité sur calamité fondit sur le peuple. Ils furent transportés en captivité jusqu'à Babylone, et plus tard le résidu fut ramené de la captivité pour recevoir le Fils de Dieu. Quand il vint du ciel, ce fut dans la plénitude de la grâce. Le péché était entré par la femme, et ici nous avons le Sauveur. Et la loi ayant introduit ce qui était écrasant pour les espérances d'un pécheur, Christ vint « né de femme, né sous (la) loi » ; mais c'était pour racheter ceux qui étaient sous la loi. La simple observation de la loi n'aurait pu racheter personne ; il était essentiel pour le maintien des droits et du caractère de Dieu, que le Seigneur montrât qu'il était parfait comme israélite, parfait comme Fils de Dieu au-dessus de la loi – parfait en toutes choses. Mais, quelle que fût sa gloire, et quelle que fût la place dans laquelle il descendît, le but de tout c'était la rédemption – de racheter par lui ceux qui étaient sous la loi. Dieu attendait pour les introduire dans la place qu'il voulait que son peuple occupât. Dieu ne prenait pas plaisir à voir son peuple trembler. Il attendait le moment béni où la mort de Christ donnerait un juste titre pour délivrer son peuple hors de cette condition, pour l'introduire dans un nouvel état de choses

après que le lien de la loi serait brisé pour toujours par la mort de Jésus, du Fils de Dieu. Et il en fut ainsi. Il racheta donc ceux qui étaient sous la loi.

Maintenant vient une autre chose. Dieu ne peut jamais se contenter d'une simple délivrance négative. C'était « afin qu'il rachetât ceux (qui étaient) sous (la) loi, afin que nous reçussions l'adoption ». Mais même cela ne le satisfait pas ; car il aurait pu y avoir encore la pensée que cette adoption comme enfants n'était que pour les croyants en Israël – que c'était ici la position dans laquelle *ils* étaient introduits maintenant. Mais l'Apôtre se retourne vers les Gentils, et dit : « Et parce que *vous* êtes fils », changeant la personne du verbe, et s'adressant aux Galates de la manière la plus marquée. « Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs, criant : Abba, Père ». Ici nous apprenons bien clairement que le Juif, par la loi, n'avait fait qu'entrer dans une position d'asservissement : c'est tout ce que la loi pouvait faire pour lui. Il était impossible qu'il en fût autrement. La loi pouvait condamner ce qui était mal, et rien de plus. Mais maintenant Christ vint ; et en Christ il y a puissance pour délivrer ; et c'est ce dont l'homme ruiné a besoin. Il y a une puissance qui délivre, et Dieu l'introduit, en Christ. « Quant l'accomplissement du temps est venu, *Dieu* a envoyé son Fils ». C'est Dieu lui-même qui introduisait cette œuvre bénie, et même c'est en cela qu'il prend plaisir. Quand la loi fut introduite, quoiqu'elle fût donnée de Dieu, il dit pourtant simplement qu'elle « a été ordonnée par des anges ». Il emploie simplement des serviteurs pour l'œuvre, des serviteurs qui sont comparativement à distance, qui n'eurent jamais le lien que nous avons, celui de la vie et de l'Esprit, le lien de Christ lui-même. Les anges peuvent être saints, mais un ange ne s'élève jamais hors de la condition de serviteur ; ils sont même serviteurs des saints, « envoyés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut ». Mais maintenant quand il nous est parlé de rédemption, c'est Dieu qui est montré bien évidemment et complètement comme en étant la source. « Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous (la) loi, afin qu'il rachetât ceux (qui étaient) sous (la) loi, afin que nous reçussions l'adoption. Et parce que vous êtes fils » (vous Gentils) etc. Sans doute, il n'est parlé que de Gentils qui croient, mais sans un mot qui annonce que nous soyons mis sous la loi, sans la moindre pensée de nous soumettre aux voies de discipline que les Juifs avaient connues.

Le croyant Juif avait été dans la condition de quelqu'un « en bas âge », d'un esclave sous la loi ; le Gentil ne le fut jamais. Il est vrai qu'il était esclave, mais sous un caractère totalement différent. C'est à l'idolâtrie qu'il était asservi ; le Juif était asservi à la loi. Ce dernier, donc, était asservi à une chose qui en elle-même était intrinsèquement bonne, mais destructrice pour lui ; l'autre était asservi à ce qui était de Satan, et n'avait rien qui l'unît à Dieu. Plus le Gentil était religieux, plus complètement il était l'esclave de Satan. Nous verrons bientôt la force de cela. Dans le cas des Juifs ils avaient été sous ce système de tuteurs et curateurs ; quoiqu'ils fussent réellement des croyants, ils avaient su ce que c'était que d'être uniquement à distance, loin de Dieu, incapables de s'approcher de Dieu et d'épancher leurs cœurs devant lui comme enfants. Ils pouvaient crier à lui, faire monter à lui leurs gémissements : c'est ce que vous avez dans les Psaumes, qui sont remplis de cette confiance bénie en Dieu ; mais c'est la confiance de serviteurs qui comptent sur Dieu pour intervenir en leur faveur, qui espèrent en Dieu, mais qui ne sont pas encore capables de le louer – ils ne sont pas amenés près de lui. Même dans quelques-uns des Psaumes les plus élevés, ils prient que la colère de Dieu ne soit pas enflammée contre eux à jamais. Ils n'ont pas la conscience qu'elle soit entièrement détournée pour eux. D'un autre côté, dans les pensées de Dieu, en jugement, à l'égard de ses ennemis, ils attendent le moment comme si c'était un privilège de soumettre les ennemis de Dieu, et ils lui demandent de les rendre comme le chaume chassé par le vent – de se servir de son peuple et de leurs chiens, en sorte qu'ils s'abreuvent du sang des ennemis – pensée remplie pour nous de la plus pénible association d'idées qui répugneraient à tout chrétien. Il y a même bien des personnes qui sont en danger de condamner la Parole de Dieu, parce que de tels désirs s'y trouvent. Le langage est parfaitement adapté à des âmes sous la loi ; mais maintenant, nous sommes sous la grâce, et nous ne sommes pas sous la loi, et nous prions pour les personnes qui nous font du tort et qui nous persécutent ; tandis que tout le ton des Psaumes, quand ils parlent du bonheur de froisser les petits enfants de Babylone contre la pierre, est tout autre chose que de rendre le bien pour le mal : c'est le mal qui trouve sa juste sentence. Je maintiens que toutes les expressions dans les Psaumes sont de Dieu – que toutes ces imprécations sont divines. Chaque malédiction, menace et avertissement, toute cette sympathie avec la rétribution divine, est autant de Dieu que l'intercession du chrétien maintenant pour ses ennemis ; mais elles ne s'adaptent ni au même temps ni aux mêmes personnes, et Dieu n'y accomplit pas le même but. Tant que Dieu prolonge le jour de la grâce, toutes ces choses sont entièrement inapplicables. Elles ne sont pas ce que Dieu manifeste maintenant. Elles demeurent à toujours vraies ; chacune, en elle-même, est toujours une chose juste. Mais le fait est que Dieu a maintenant, en Christ, introduit la grâce, pleine et souveraine ; et par conséquent Dieu met ceux qui appartiennent à Christ dans la position où ils puissent manifester, non une justice terrestre, mais la grâce céleste. Le règne selon la justice est une chose réservée, et qui doit être un jour accomplie à la lettre ; et Dieu emploiera son peuple Israël comme l'instrument spécial pour exécuter ces jugements divins.

Considérons l'Apocalypse. Les voies de justice se présentent après que l'Église a été enlevée au ciel – après que les vingt-quatre anciens ont été intronisés et couronnés devant le trône, représentant les rachetés célestes que Dieu appelle maintenant d'entre Juifs et Gentils. Dieu commence alors à agir sur son ancien peuple, Israël, qui le comprend, et crie à Dieu, et lui demande : « Jusques à quand, ô Maître Souverain, saint et véritable, ne juges-tu pas, et ne venges-tu pas notre sang de ceux qui habitent sur la terre ? » N'est-ce pas là quelque chose qui correspond au ton des Psaumes, et pourtant ce sont des saints de Dieu. Mais faites attention aux conséquences quand on confond maintenant ces économies. La Bible demande qu'on l'expose « justement ». Si vous prenez des parties de l'Écriture et que vous les appliquiez mal, d'une manière ou d'une autre, vous serez un ou-

vrier qui aura certainement « à avoir honte ». Hélas ! comme les hommes pervertissent le Sermon sur la Montagne ! Ils trouvent certaines expressions prononcées par le Seigneur pour ses disciples ; ils le trouvent insistant sur le précepte de ne pas résister au mal, de ne pas rendre coup pour coup, de n'employer aucun moyen terrestre pour revendiquer leurs droits ou les défendre contre les violences personnelles, le dépouillement de ce qui leur appartenait, etc. ; les choses mêmes dont les hommes se ressentent comme étant une violation de leurs droits. Si un chrétien rédigeait aujourd'hui d'après ces principes un code pour tous les hommes, que pourrait-il y avoir de plus contraire à la pensée de Dieu ? Ce serait essayer de gouverner le monde d'après les principes de la grâce. Si vous en faisiez l'expérience sur les hommes tels qu'ils sont, le monde deviendrait une scène de brutalité plus terrible encore que dans le temps de la grande rébellion en Angleterre, quand ils essayèrent d'agir sur le principe de la rétribution que présentent les Psaumes. Alors, on plaçait les chrétiens sous l'esprit et le principe de la loi ; mais essayer de placer le monde sous ce qui est destiné à diriger les enfants de Dieu, produirait une confusion encore pire. On pardonnerait au fripon et au coquin, et on les caresserait, on permettrait au voleur de s'approprier plus, au gré de ses désirs. Il est évident que de tels principes ne pourraient jamais faire pour le monde, et en effet ils ne furent pas destinés pour le monde. Des hommes mal instruits peuvent s'écrier que c'est là ôter la Bible ou une grande partie de la Bible ; mais c'est tout entièrement une fausse alarme. C'est seulement un effort pour les amener à comprendre la Bible, et leur enseigner la signification réelle de ses diverses parties.

Voici le point pratique, c'est que les Gentils, tels que nous-mêmes, ont été complètement arrachés à toute la condition dans laquelle nous étions. Nous n'étions pas sous la loi, mais nous étions sous le péché – dans une insubordination totale quant à Dieu – sous toute sorte de mal. Il se peut que ce ne fût pas nécessairement un mal ouvert, un mal moral ; mais nous vivions pour le mal, nous vivions sans Dieu ; et c'est là une manière bien douce de décrire la condition dans laquelle nous avons tous été. Ces Galates avaient été sous les formes les plus grossières de l'ignorance et de l'idolâtrie ; mais tel est l'esprit de grâce, qu'ils avaient été complètement retirés de tout cela, et, par la foi en Christ, ils avaient été faits fils de Dieu, sans passer par aucun degré intermédiaire. Ils s'étaient repentis ; ils avaient reçu l'évangile ; ils étaient devenus enfants de Dieu. « Et parce que vous êtes fils, Dieu vous a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs, criant : Abba, Père » – l'expression même que lui, le Christ béni, en pleine communion avec son Père, avait proférée. Pensez dans quelle place nous avons été amenés ! Que celui qui, seulement le jour auparavant, était un misérable Gentil, souillé et idolâtre, soit autorisé par le Saint Esprit à prononcer la même douce expression de relation – Père ! Quelle place Dieu a donnée à ses enfants maintenant ! Et la chose est présentée, non en parlant des Juifs, dont il était expressément dit qu'ils avaient été rachetés de leur condition sous sa loi, et introduits dans la relation de fils ; mais le Saint Esprit s'épanche quand il parle concernant les Gentils. Il aurait pu y avoir l'idée que le Gentil, comme il n'avait rien connu touchant la loi, ne pouvait pas être introduit tout d'un coup, dans une place si bénie, comme le Juif croyant. Mais il n'en est rien : le Juif avait dû être retiré, non seulement du péché, mais de dessous la loi. Le Gentil n'avait que son péché dont il doit être retiré ; et à cause de cela l'œuvre s'opérait en lui, si je puis le dire, beaucoup plus simplement. Le Juif avait à désapprendre, le Gentil n'avait qu'à apprendre. Tout ce que le Gentil avait, c'était la nature corrompue uniquement, jusqu'à ce qu'il fût converti, et alors il était aussitôt amené en la lumière de la grâce de Dieu ; tandis que le Juif devait être amené hors de la sphère de la loi, et il était gêné – ou entravé peut-être, par les restes du système légal qui s'attachaient encore à lui.

Rappelez-vous que celui qui comprend la grâce n'affaiblit jamais la loi ; c'est un bien grand péché que de le faire. La doctrine de la foi établit la loi. Si vous pensez que le chrétien soit sous la loi, et qu'il puisse néanmoins être sauvé et heureux, vous détruisez en réalité l'autorité de la loi. Les croyants Juifs, sous la loi, n'eurent jamais la pleine paix ni la pleine joie que l'évangile apporte maintenant ; et partout où vous avez maintenant des âmes sous la loi, en leur esprit, il se peut qu'elles soient sauvées, mais elles n'ont jamais ce plein repos auquel l'œuvre de Christ donne droit. La raison est bien simple. Quoiqu'elles aient reçu Christ, elles ne font pas l'application de son œuvre. Si elles le faisaient, elles verraient qu'un des effets de la rédemption, c'est de délivrer une personne – non pas de la soumission à Christ – mais de la rendre plus que jamais soumise à la volonté de Dieu, et pourtant sans être placée sous la loi. C'est pourquoi l'apôtre montre que la place en laquelle ils avaient été amenés, était celle de fils. Or, la position de fils est une soumission intelligente à son Père : le Saint Esprit, l'Esprit de son Fils, enseigne à crier : « Abba, Père » ; mais nullement à dire : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » C'est là le cri arraché au cœur de quelqu'un qui est sous la loi, qui s'écrie dans l'angoisse de son esprit, ayant toujours le sentiment qu'il y a quelque chose dont il a à être délivré ; un peu consolé parfois, puis abattu sous la pression de la loi. Au contraire, quand l'âme connaît la plénitude de bénédiction que Dieu nous a donnée en Christ, le cœur est conduit par le Saint Esprit à crier : « Abba, Père ». C'en est fait de la chair aux yeux de Dieu, et nous avons le droit de dire que nous en avons fini avec elle nous-mêmes. Dieu ne peut se fier à moi ; et je ne puis me fier à moi-même ; mais je sais que je puis me fier à Dieu en son Fils bien-aimé, qui a aboli le péché par le sacrifice de lui-même, en sorte qu'il y a un parfait repos pour le cœur. Le cri de l'Esprit est : « Abba, Père » ; c'est ainsi que l'enfant de Dieu est conduit à employer le langage propre à sa relation avec Dieu. D'autres peuvent admirer la création de Dieu, peuvent appuyer sur les merveilles des cieux et de la terre ; mais le cri de l'Esprit est : « Abba, Père » ; et vous pouvez le sentir beaucoup mieux que vous ne pouvez l'exprimer. Qu'est-ce que le plaisir d'appuyer sur les attributs de Dieu, ou sur les effets extérieurs de sa puissance, comparé à la joie du cœur qui sent la relation divine ? C'est ainsi que nous voyons l'apôtre rappeler aux saints de la Galatie leur relation avec Dieu ; c'était le cri que le Saint Esprit formait, le cri adapté à la relation, à la conscience de laquelle ils avaient été amenés, ayant été retirés de leur idolâtrie. Car tout dépend de ceci – de la simplicité avec laquelle mon âme reçoit cette grande vérité que, quant à tout ce que je suis, tout a été jugé sur la croix ; et main-

tenant il y a un nouvel homme devant Dieu, et un nouvel homme devant moi – Christ ressuscité d'entre les morts ; et j'ai le droit de dire : C'est là celui dans lequel je suis placé devant Dieu. Pouvons-nous avoir un autre cri que celui-là : « Abba, Père » ?

Mais ensuite il y a un avertissement aussi bien qu'une conclusion. La conclusion est : « De sorte que tu n'es plus esclave, mais fils ; et si fils, héritier aussi de Dieu par Christ ». Tout comme dans le chapitre 6, où il dit : « Frères, quand même un homme s'est laissé surprendre par quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez un tel homme dans un esprit de douceur ». Le Saint Esprit adresse ensuite un avertissement à l'âme de chacun individuellement : – « Prenant garde à toi-même, de peur que tu ne sois aussi tenté ». Ainsi, si Dieu donne un avertissement qui soit individuel, il donne une consolation, et il la donne avant l'avertissement. De sorte que, est-il dit, comme le résultat de tous les raisonnements, « tu n'es plus esclave, mais fils ; et si fils, héritier aussi de Dieu par Christ ». Remarquez-le bien ; ce n'est pas ce qu'ils seront ; ce n'est pas qu'ils sont toujours « en bas âge » dans ce monde, et qu'ils auront leur bénédiction dans le ciel ; mais : « *Tu n'es plus* esclave, mais fils ». Si vous étiez Juif, vous seriez l'esclave de la loi. Mais maintenant, peu importe ce que vous étiez ; si vous aviez été un idolâtre, vous avez, en recevant Christ, passé dans la plénitude de la bénédiction qui est due de la part de Dieu à son Fils bien-aimé. Dieu n'a pas de bénédiction qui soit trop grande pour le cœur qui s'incline devant lui : – « Si fils, héritier aussi de Dieu par Christ ». Il élargit la sphère : ce n'est pas seulement héritier de ceci ou de cela, mais « héritier…, de Dieu ». Ce que Dieu possède, ce que Dieu aura dans le jour béni qui va venir, il le partagera avec ses enfants. Et c'est là ce que signifie la dernière clause dans Éph. 1:18. Voyez aussi Rom. 8. Telle est la place à laquelle Dieu nous destine – rien de moins ; il n'a pas la pensée de rien retenir. Comme la grâce a été, ainsi la gloire sera, la réponse de Dieu à l'insinuation de Satan dans le jardin d'Éden.

Maintenant vient l'avertissement : « Mais alors, ne connaissant pas Dieu, vous étiez asservis à ceux qui de (leur) nature ne sont pas dieux : mais maintenant, ayant connu Dieu, mais plutôt ayant été connus de Dieu » etc. Il est clair qu'il veut parler des Gentils ; il ne dit pas : quand *nous* ne connaissions pas Dieu, parce que les Juifs avaient une certaine connaissance de Dieu sous la loi ; mais : « Ne connaissant pas Dieu, *vous* étiez » etc. – ce qui concerne évidemment les païens. « Comment retournez-vous de nouveau aux faibles et misérables éléments auxquels vous voulez encore derechef être asservis ? ». Pesez bien ces expressions. Il ne peut y avoir une déclaration plus solennelle pour ce qui regarde l'état actuel de la chrétienté. Que veut-il dire en écrivant à ces saints de la Galatie, qu'ils retournaient *de nouveau* aux faibles et misérables éléments auxquels ils voulaient *encore derechef* être asservis ? Ils devaient être complètement choqués. Retourner de nouveau à l'idolâtrie ! Comment cela pouvait-il être ? Ils pouvaient dire : Nous ne faisons que prendre le principe de la loi ; appelez-vous cela les faibles et misérables éléments ? Eh bien ! dit l'apôtre, quand vous étiez inconvertis, vous adoriez de faux dieux – des idoles ; mais si vous, chrétiens, vous allez chercher des principes juifs, même ces jours de fête, ou d'autres principes de la loi, vous êtes en principe des idolâtres, retournant de nouveau à cette idolâtrie de laquelle Dieu vous délivra. Comment cela ? La raison est claire. Ce n'est pas que la loi en elle-même peut être idolâtre, ni que Dieu n'usât pas de patience envers les préjugés de ceux qui avaient été juifs. Mais voici des croyants d'entre les Gentils, qui recouraient à ces éléments légaux. Qui leur en avait parlé ? Ces choses avaient perdu toute leur signification, et un Gentil n'avait rien à faire avec elles ; elles avaient leur valeur comme ombres de Christ, avant que Christ vînt ; mais perdre de vue Christ ressuscité d'entre les morts pour retourner à ce qui n'était qu'une ombre, c'était aux yeux de Dieu retourner à l'idolâtrie. Toutes les fois que la chrétienté professante prend la loi avec ses cérémonies extérieures et ses ombres (quoique cela fût très bien sous la loi), et les adopte comme culte chrétien, elle est, sans le savoir, mais réellement, tombée dans l'idolâtrie.

Supposez qu'une personne dise : Je me trouve bien froid en adorant Dieu, et j'ai besoin de quelque chose pour réveiller mon âme ; quoi de plus convenable que d'avoir un portrait de mon Sauveur, afin que, comme je le contemple avec sa couronne d'épines, je sente plus profondément son amour, et que les affections de mon cœur deviennent plus attirées à lui ? C'est là de l'idolâtrie maintenant, lors même qu'il n'en serait pas ainsi dans tous les temps. Mais il y avait certaines choses semblables, permises sous le système légal à cause de la dureté de leurs cœurs ; ils avaient des sacrifices de bétail et une sacrificature terrestre ; mais pour un Gentil, en venir à ces choses, c'est, aux yeux de Dieu, retourner à l'idolâtrie. Le Saint Esprit insiste là-dessus avec les croyants de la Galatie, car le mal n'était encore qu'en germe. Si c'est là la vérité, quel péché de prendre part à ce qui est idolâtrie au jugement de Dieu, de l'appuyer ou de le sanctionner, d'aucune manière ! Le mal augmente bien rapidement. Il n'est pas maintenant limité au papisme ; mais les pas qu'on a faits dans ces dernières années vers les principes catholiques sont la même chose. S'il renferme quelque élément religieux, c'est un élément idolâtre qui emploie certains sentiments de crainte dans notre nature déchue, pour amener les gens à éprouver plus de révérence dans le culte. C'est précisément la chose qui est opposée à la foi. L'essence de notre bénédiction consiste en ce que l'âme jouit de Christ par la parole de Dieu – le Saint Esprit donnant cette jouissance de Christ, à part tout ce qui agit sur l'œil ou l'esprit naturel. Car c'est précisément cet abus même que l'apôtre dénonce ici si fortement, et qu'il appelle l'élément faible et misérable. Ce que Dieu estime dans le culte serait maintenant, en général, considéré comme maigre et pauvre ; car cela suppose l'absence de décorations extérieures et de toute excitation, afin que ce soit la puissance réelle du Saint Esprit agissant parmi les saints.

« Vous observez des jours, et des mois, et des temps, et des années ». *Ne pas* faire cela, c'est la merveille aujourd'hui. Hélas ! le mal qui existait chez les Galates est regardé comme une preuve de religion. Paul flétrit cette observance, non seulement comme une erreur, mais comme une preuve d'idolâtrie. Dans le paganisme on faisait grand cas de ces fêtes, et Dieu les permettait dans le Judaïsme, parce que les Juifs avaient des moyens de reli-

gion adaptés à leur état et à un sanctuaire terrestre. Mais maintenant, tout est complètement changé, et l'observance de fêtes et de saisons spéciales, comme un moyen de plaire à Dieu, est réprimé avec autorité par le Saint Esprit. « Je crains pour vous que peut-être je n'aie travaillé en vain pour vous ». N'est-ce pas une chose bien solennelle que, quel qu'eût été le mal chez les Corinthiens, l'apôtre ne dit jamais à leur sujet : « Je crains pour vous » ? – Si nous avions connu une assemblée ayant en son sein autant de mal moral, et de mal flagrant – où quelques-uns même cherchaient à renverser la résurrection, n'aurions-nous pas dit qu'il n'y eut jamais rien de si pitoyable que leur état ? Mais l'apôtre leur écrit dans la confiance qu'ils seraient retirés de ce mal. Non pas qu'il ne le sentît profondément ; et il met devant eux leur condition critique ; mais il écrit dans l'assurance que Dieu toucherait leurs cœurs. « Dieu par qui vous avez été appelés à la communion de son Fils Jésus Christ notre Seigneur, est fidèle ». Puis il commence à s'occuper de leur conduite après qu'il a touché cette grande corde dans leurs cœurs. Mais quand il écrit aux Galates, il n'y a pas de telles expressions. Plus tard, le Saint Esprit lui donne de la consolation à leur égard, mais c'est bien loin de ce qu'il sent en écrivant aux Corinthiens. Le légalisme est une chose insidieuse, parce qu'il a une belle apparence. Lorsque le cas est tel, les hommes s'imaginent qu'ils deviennent plus saints pratiquement ; mais le fait est que c'est le contraire. Ce qui produit la vraie sainteté, c'est que ce n'est pas seulement le nom d'un jour, ou d'une heure, ou d'une saison, ou d'un lieu, mais c'est Dieu opérant dans l'âme « et le vouloir et le faire, selon son bon plaisir » ; et cela, parce qu'elle est sanctifiée « par l'offrande de Jésus Christ (faite) une fois pour toutes ». Dieu introduit le croyant dans sa propre présence, et l'y place comme un enfant.

Des personnes peuvent, en réalité, se trouver respirer le souffle vital du papisme, tandis qu'elles pensent en avoir la frayeur la plus salutaire Cherchons et voyons, pour nos propres âmes. Nous pouvons toujours regarder à Dieu, nous attendre à lui, et compter sur la victoire par notre Seigneur Jésus Christ. Que Satan déploie comme il voudra sa rage ; quoiqu'il en soit, Dieu sera toujours Dieu – et sera toujours fidèle à sa propre Parole et à son Esprit.

L'apôtre en vient maintenant à ses propres rapports avec les saints de la Galatie ; et il se sert du reproche même auquel les docteurs légaux les avait poussés contre lui, comme d'un argument de plus pour la vérité. Ils avaient, par leurs représentations, excité les Galates, en sorte qu'ils se sentirent fâchés contre l'apôtre, parce qu'il avait, pour ainsi dire, cessé d'être Juif, avouant qu'il en avait complètement fini avec la loi. C'est à cela qu'il répond maintenant. Il est important de comprendre comment on en a ainsi fini avec la loi. Ce n'est pas que l'apôtre n'en usât point ; mais alors le point est, comme il le dit à Timothée, qu'un homme doit en user légitimement, pour parler aux impies et aux iniques, etc. Mais ils le blâmaient parce qu'il ne défendait pas ses privilèges juifs. Il pouvait se servir de la loi de Dieu, et il s'en servait, en effet, pour des principes moraux et en ayant à faire aux hommes ; mais non comme d'un titre, ni comme d'une règle pour lui-même. C'eût été abaisser le fondement et le caractère de sa bénédiction, s'il avait condescendu à parler d'aucune chose qui lui appartînt selon la chair. La grâce l'avait introduit dans une place bien meilleure. Dans l'homme, la loi et la chair sont toujours ensemble. La loi de Christ fut la fin de l'une et de l'autre aux yeux de Dieu. La chair y fut jugée et condamnée : elle fut traitée comme une chose morte devant Dieu – morte et ensevelie : et nous sommes morts à la loi qui s'occupe de la chair. Nous avons passé en dehors de l'une et de l'autre ; nous ne sommes pas dans la chair, et nous ne sommes plus sous la loi. La chair étant la chose en nous contre laquelle la loi lutte, et la chair étant maintenant par la foi tenue pour une chose morte, il n'y a plus rien dont la loi puisse se saisir. Nous passons hors de sa province dans un autre pays et dans une autre atmosphère.

L'apôtre s'empare donc de ce reproche même, et le change en un argument inattendu pour l'évangile. « Soyez comme moi », dit-il ; c'est-à-dire, soyez affranchis de la loi comme étant morts à la loi, en Christ ; prenez votre place avec hardiesse et fermeté, avec la certitude que c'est la volonté de Dieu, que vous n'ayez aucune relation directe avec elle. « Soyez comme moi ». Je suis affranchi de sa domination et de ses obligations. Ils disent que je ne mets pas en avant mes droits légaux comme Juif : je le sais et je le proclame. Vous étiez Gentils selon la chair ; vous ne fûtes jamais, en aucune façon, dans une position juive : ne la cherchez pas maintenant que vous en avez une meilleure, par grâce et dans sa grâce. « Soyez comme moi, car moi aussi (je suis) comme vous, frères, je vous en prie ». Vous êtes Gentils, et vous n'avez jamais été, et vous n'êtes pas sous la loi du tout, « et je suis comme vous êtes ». Si seulement vous compreniez votre position d'affranchissement de la loi, comment pourriez-vous désirer de passer sous son joug ? Il présente la chose sous une forme concise et très elliptique ; mais je crois qu'on doit la comprendre, quand on la prend en connexion avec ce qui précède et ce qui suit. « Vous ne m'avez fait aucun tort ». Ils craignaient apparemment qu'en laissant voir à l'apôtre qu'il renonçait à la place qui lui appartenait en propre, ils ne fissent quelque chose pour blesser ses sentiments. Pas du tout, dit-il : « Vous ne m'avez fait aucun tort ». Je reconnais pleinement que, quoi que je fusse comme homme dans la chair, j'ai entièrement abandonné ce terrain. Comme descendant direct d'Abraham en supposant l'absence de toute chose et une observation parfaite de la loi, je ne serais pas aussi béni que je le suis en Christ. Puis, se rappelant ce qu'il avait dit au chap.3 vers. 10 (« tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi, sont sous malédiction ») nous voyons que tout ce qui pourrait être gagné en prenant un terrain légal, c'est une malédiction. Eh bien, donc (et l'apôtre pouvait insister d'une manière triomphante) : « Soyez comme moi, car moi, aussi (je suis) comme vous, frères ; je vous en prie ». Vous n'étiez que des Gentils, et vous n'aviez rien à faire avec la loi ; et maintenant je suis amené dans une position en dehors de la loi, tout autant que vous – non pas, sans doute, en devenant un Gentil ; mais en étant délivré de la loi en Christ, et par le moyen de Christ. Telle est la bénédiction de la position chrétienne. Ce n'est pas simplement absence de loi, mais le fait d'avoir été introduit dans l'union avec Christ, ce qui nous élève au-dessus de la loi, et en même temps assure l'obéissance et réveille l'amour envers

Dieu et envers l'homme, comme jamais la loi ne pouvait le faire. Ainsi, ce que la loi avait en vue est accompli (Rom. 8:3, 4), et cela beaucoup plus pleinement qu'il aurait jamais pu l'être autrement, par le moyen de l'amour de Christ qui étreint l'âme. Et cela est fait, non par le procédé purement négatif de dire à un homme qu'il n'a pas la loi pour sa règle, mais en le plaçant sous Christ, c'est-à-dire sous sa grâce. C'est là ce que la foi fait pour l'âme.

« Vous savez comment au commencement je vous ai évangélisé dans l'infirmité de la chair ; et vous ne m'avez point méprisé, ni rejeté avec dégoût ma tentation (qui était) en ma chair ; mais vous m'avez reçu comme un ange de Dieu, comme (le) Christ Jésus ». Bien loin de venir avec quelque chose qui sentît la confiance charnelle, il vint comme un homme qui souffrait. Il fait seulement allusion à la chose ici, mais elle est plus particulièrement présentée en 2 Cor. 12. Et il est bien doux de considérer comment il arriva, et quand il arriva, que l'apôtre reçut cette humiliante marque en sa chair. Il ne nous est pas dit ce qu'elle était. Ce pouvait être quelque particularité dans sa parole, ou son regard, etc. Nous savons que c'était quelque chose en rapport avec son état corporel ; c'était *en sa chair.* Mais il est tout à fait clair, et bien touchant en même temps de le savoir, que plus l'apôtre était conduit de Dieu et béni en sa course, les marques qu'il portait de souffrance, de faiblesse, et de honte en sa personne, n'en étaient que plus profondes. L'écharde dans la chair suivit le fait de son ravissement jusqu'au troisième ciel. L'ange de Satan le souffleta, et Dieu en fit résulter un avantage précieux, afin que l'apôtre fût tenu dans l'abaissement à ses propres yeux et même à ceux d'autrui. Il fut ainsi rendu manifeste que ce qui opérait de telles merveilles dans Paul, c'était la puissance du Saint Esprit, en dépit de ce que la sentence de mort était passée sur toute l'énergie de la nature. Le jour viendra où Dieu rétablira les Juifs, où il les mettra dans la position de « la tête », et les Gentils dans celle de « la queue » – et alors tout sera établi dans l'ordre convenable selon la pensée de Dieu. Mais maintenant il n'en est nullement ainsi. Tel est, pour ainsi dire, le langage de Paul. Être Juif, ce n'est rien. Tout a disparu. Je suis venu ici comme quelqu'un qui souffre et qui est méprisé, et ne revendiquant en rien ce que je suis comme enfant d'Abraham. Je suis mort à tout cela. Et comme preuve, il fait allusion aux circonstances bien connues de sa première prédication parmi eux. Ne se rappelaient-ils pas que lorsqu'il vint à eux, ce ne fut pas avec puissance ou éclat, mais profondément éprouvé ? Au lieu d'attraits extérieurs attachés à sa personne, il y avait ce qui ne pouvait être qu'une pénible épreuve pour lui-même et pour eux. Mais qu'en pensaient-ils alors ? Ils étaient si pleins de l'évangile, si heureux de voir que la grâce et la bénédiction de la vérité étaient prêchées, qu'ils regardaient Paul comme on aurait regardé un ange. « Vous ne m'avez pas méprisé… Mais vous m'avez reçu comme un ange de Dieu, comme (le) Christ Jésus ».

« Quel était donc le bonheur dont vous vous vantiez ? Car je vous rends témoignage que s'il eût été possible, vous eussiez arraché vos yeux et vous me les eussiez donnés ». Leurs affections avaient été complètement aliénées : c'est toujours l'effet produit, lorsque de fausses doctrines agissent sur les esprits. L'inimitié s'accroît et toutes les circonstances tendent à la grossir. L'apôtre présente la chose vivement et fortement à leur conscience. « Je suis donc devenu votre ennemi, en vous disant la vérité ? Ils sont zélés à votre égard, mais non pas comme il faut ; au contraire, ils veulent vous exclure » – « ou *nous exclure* » comme d'autres lisent ; car en réalité c'était exclure l'apôtre de toute communication avec les saints – élevant une barrière entre lui et eux. « Ils veulent *nous* exclure, afin que vous soyez zélés à leur égard » : c'est-à-dire, afin que ce fût une affaire de flatterie les uns à l'égard des autres ; car la loi est invariablement pervertie pour enfler la chair, quand on n'en use pas selon le dessein de Dieu. « Mais il est bon d'être toujours zélé pour le bien, et de ne pas l'être seulement quand je suis présent avec vous ». L'expérience de Paul avec les Galates était exactement l'opposé de tout ce qui se trouvait à Philippes. Vous pouvez vous rappeler un passage bien connu dans Phil. 2, où l'apôtre parle d'eux comme ayant « toujours obéi, non seulement comme en ma présence, mais beaucoup plus maintenant en mon absence ». Ils étaient remarquables pour leur esprit d'obéissance quand il était présent ; et c'est toujours l'esprit de grâce qui produit cela, comme la loi engendre la servilité et la crainte. Quand nous sommes heureux dans la présence de Dieu, nous sommes unis en un seul objet commun, et cet objet c'est Christ. Il y a ainsi un motif qui gouverne toutes les affections et toutes les actions ; et le bonheur, la paix, et la soumission sont les effets propres et naturels de la grâce quand elle opère parmi les enfants de Dieu. À Philippes donc, ils avaient toujours obéi, non seulement quand Paul était là, mais beaucoup plus en son absence. Ils travaillaient à leur propre salut avec crainte et tremblement, ayant la conscience du grand combat dans lequel ils étaient engagés. Ils répudiaient ce vain rêve, que, parce qu'ils étaient chrétiens, toute la difficulté était passée ; mais au contraire, ayant été amenés à Christ, ils se trouvaient néanmoins en présence d'un puissant ennemi, et dès lors ils ne voyaient aucun refuge qu'en *Dieu*. L'apôtre était parti, mais au lieu d'être abattus par là, cela les fit regarder à Dieu de plus en plus ; non pas avec quelque orgueil dans le cœur, mais en sentant la nécessité de dépendre de lui. Le même sentiment qui les portait à reconnaître Dieu en toutes choses, les aurait conduits à se servir le l'apôtre et à l'apprécier quand il était là ; lorsqu'il n'y était pas, cela les amenait à dépendre directement et immédiatement de Dieu. Tandis que l'orgueil du cœur qui aurait méprisé l'apôtre, exposerait les âmes à devenir idolâtres d'elles-mêmes, à ceux qui flattent le moi, et ainsi à toutes les tromperies de Satan. Le grand point pour les Philippiens, c'était que *Dieu* opérait en eux. Pourquoi être abattus, comme s'ils n'avaient pas la confiance que celui qui les aimait le mieux, opérait en eux, et qu'il aurait soin d'eux d'autant plus parce qu'ils étaient engagés dans une lutte si meurtrière ?

Chez les Galates, il n'en était pas ainsi. Prenant avantage de l'absence de l'apôtre, ils étaient bientôt tombés dans un emploi charnel de la loi, et avec des docteurs qui s'en entretenaient dans cette voie, ils perdaient rapidement toute affection réelle pour lui, ainsi que le bonheur dont ils avaient autrefois joui. Bien qu'il eût été mieux qu'ils eussent regardé à Dieu – s'attendant à lui, et qu'ils eussent trouvé la force de se tenir de son côté, quand ils étaient laissés seuls, toutefois, en considérant l'état dans lequel ils étaient, il aurait pu désirer d'être avec eux.

Leur foi avait été ébranlée, et ils avaient été en voie de se détourner de Christ, pour rendre les choses plus sûres par des ordonnances ; et comme l'apôtre avait traversé une grande épreuve à leur sujet lorsqu'ils vinrent d'abord à la connaissance de Christ – qu'il avait connu, comme il l'exprime lui-même, de pénibles et profondes angoisses à cet égard, ainsi il passait de nouveau en son esprit par tout cela. « Mes petits enfants, pour l'enfantement desquels je travaille de nouveau jusqu'à ce que Christ soit formé en vous ». Le légalisme avait tellement défiguré la vérité dans leurs âmes, qu'ils avaient besoin d'être enracinés et fondés tout de nouveau dans les premiers éléments de la grâce. Ils avaient cessé de retenir fermement la croix, et l'apôtre était en perplexité à leur sujet. Extérieurement, ils pouvaient être bien zélés ; mais quant à ce qui concernait le témoignage pour Christ, et la jouissance de Christ en leur âme, tout avait disparu. L'apôtre désirait que l'œuvre fût renouvelée dans leur âme, depuis l'origine même. « Je voudrais être maintenant avec vous et changer de langage, car je suis en perplexité à votre sujet ». Il veut dire qu'il désirait agir à leur égard, selon ce qu'il voyait que leur état demandait. Un effet pourrait être produit, et il leur parlerait avec douceur ; ou bien ils pourraient être légers, orgueilleux et durs, et alors il lui faudrait agir avec sévérité ; il voudrait « changer de langage », comme il dit aux Corinthiens : « Que voulez-vous ? Irai-je vers vous avec la verge, ou avec amour et un esprit de douceur ? ». Ici l'apôtre était en perplexité à leur sujet.

« Dites-moi, vous qui voulez être sous (la) loi, n'écoutez-vous pas la loi ? ». Il emploie le mot « loi » en deux sens différents dans ce verset. Vous qui désirez être sous le principe de loi, n'écoutez-vous pas ce que disent les livres de la loi ? Il veut parler des premiers écrits de la Bible. Le mot « loi » est employé quelquefois pour désigner la Parole de Dieu en général, telle qu'elle était alors révélée ; comme dans Ps. 19 : « La loi de l'Éternel est parfaite, restaurant l'âme ». Mais quand il en est parlé comme de la chose sous laquelle le chrétien n'est pas placé, c'est le principe par lequel la conscience est soumise à certaines obligations, afin d'acquérir une position avec Dieu. C'est cette fausse doctrine que Paul met à nu. C'est pourquoi il dit : « Vous qui voulez être sous (la) loi, n'écoutez-vous pas la loi ? car il est écrit qu'Abraham a eu deux fils, l'un de la servante, et l'autre de la femme libre. Mais celui (qui naquit) de la servante (naquit) selon la chair, et celui (qui naquit) de la femme libre (naquit) par la promesse ». Vous voyez ici la connexion entre la chair et la loi, entre la promesse et la grâce. L'Esprit a affaire à la promesse ; la loi, à la chair. Il explique cela d'après la Genèse.

Le Saint Esprit a pris un soin particulier de s'emparer de certains faits dans l'Ancien Testament, que nous n'aurions jamais supposés applicables, pour faire ressortir des vérités bénies dans le Nouveau Testament. Qui aurait discerné la différence entre la loi et la promesse dans la lutte d'Agar et d'Ismaël avec Sara et Isaac ? Non seulement l'Esprit de Dieu la voyait, mais Il voulait que la relation inspirée des circonstances présentât d'avance la magnifique figure des deux alliances : celle de la loi qui n'a qu'un enfant de la chair ; et celle de la promesse, laquelle, au contraire, enfante, dans le temps convenable, l'enfant de l'Esprit. L'apôtre ne nous laisse pas à nos propres imaginations. Il montre qu'Agar « correspond à la Jérusalem de maintenant » – la cité des Scribes et des Pharisiens, la pauvre, orgueilleuse, et misérable Jérusalem, qui n'avait aucune liberté envers Dieu, gémissant sous la servitude romaine, et sous la servitude plus amère encore du péché. L'apôtre applique cela à ce qui se passait parmi les Galates. Qu'ils prissent garde de devenir virtuellement les enfants d'Agar. Ne prenaient-ils pas la place d'être zélés pour la loi ? Et pourtant, après tout, ils ne comprenaient pas sa voix ; « voulant être docteurs de la loi, mais n'entendant, ni ce qu'ils disent, ni ce sur quoi ils insistent ». La loi était complètement contre eux. Elle montrait clairement que Dieu attachait la promesse, non à ce qui était simplement la postérité de la lettre, mais aux enfants de l'Esprit.

Tout système religieux qui s'établit sur le pied de la loi, prend invariablement un caractère judaïque. Nous n'avons pas besoin de regarder bien loin autour de nous, soit pour comprendre ceci, soit pour l'appliquer. D'où vient que les hommes ont des édifices magnifiques, ou la splendeur d'un rituel dans le service de Dieu ? Sur quel modèle tout cela est-il fondé ? Certainement ils ne ressemblent pas à ceux qui étaient rassemblés autrefois dans la chambre haute. Le temple est évidemment leur type, et il leur faut avec cela une classe de personnes spéciale et sacrée, le principe d'un clergé étant fondé sur l'idée de la sacrificature judaïque. Lorsque le cas est tel, il faut que le service dépende de ce qui peut avoir de l'attrait pour les sens – déploiement d'ornements, musique, cérémonies imposantes, tout ce qui est de nature à frapper l'esprit de l'homme, ou à attirer une multitude, non par la vérité, mais par quelque chose qu'on peut voir ou entendre, et qui plaît à la nature. C'est l'ordre de ce que la Parole de Dieu appelle le « sanctuaire terrestre ». Ce n'est pas que le tabernacle ou le temple n'eussent une importante signification avant que Christ vînt ; mais après cela leur caractère figuratif devint apparent, et leur valeur temporaire prit fin, et la plénitude de la grâce et de la vérité de Dieu fut manifestée en la personne de celui qui vint du ciel. Quand Christ fut rejeté de la terre et retourna au ciel, tout fut changé, et la soumission de cœur de la part des enfants de Dieu, est transférée au ciel. Pour nous le vrai sanctuaire c'est le nom de Christ. Ce que l'Ancien Testament rattachait au temple pour un peuple terrestre, le Nouveau Testament le rattache à Jésus. « Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux ». Quelque faible que fût le nombre des âmes fidèles à cela, ils en recueilleraient la bénédiction. Il est d'une grande importance de retracer les choses jusqu'à leur principe. Quand l'apôtre écrivait aux Galates, les germes seulement se montraient ; ils n'en étaient pas venus si loin que d'avoir des édifices consacrés et des castes d'hommes, avec toute la pompe et toutes les circonstances d'un culte religieux adapté au monde, comme nous le voyons autour de nous maintenant – le résultat des invasions graduelles de l'erreur dans le corps qui professe le christianisme. Mais pourtant il y avait le commencement du mal, l'effort pour introduire les principes de la loi pour les imposer aux chrétiens. Et quel en est l'effet ? Vous ne faites que quitter la position d'Isaac pour tomber dans celle d'Ismaël ; c'est renoncer aux promesses et devenir simplement un enfant de la servante. Tel est l'argument dont l'apôtre se sert pour reprendre les Galates,

qui se flattaient qu'ils avaient fait un progrès immense ; mais en réalité c'était sortir de la liberté et glisser dans la servitude.

« Mais la Jérusalem d'en haut, est la femme libre qui est notre mère ». Le texte reçu lit : « la mère de *nous tous* », ajoutant le mot « tous ». Nous avons donné le vrai texte qui finit par « de nous ». Et le sens est évidemment plus complet et meilleur sans l'addition. Il est probable que le mot « tous » fut ajouté par ceux qui pensaient rendre ainsi plus forte la connexion de tous les enfants de la Jérusalem d'en bas ; mais nous appartenons à la Jérusalem d'en haut. Quant à la Jérusalem terrestre, elle n'a aucun droit sur nous maintenant ; nous appartenons à Christ, et par conséquent à la Jérusalem céleste. « Car il est écrit » – et maintenant il fait allusion à un passage dans les prophètes : « Réjouis-toi, stérile qui n'enfantes point, éclate (de joie) et pousse des cris, toi qui n'es pas en travail d'enfant, car les enfants de la délaissée sont plus nombreux que (les enfants) de celle qui a un mari ». Le sens peut paraître un peu obscur au premier abord, mais lorsqu'il est compris, il ajoute beaucoup à la force de ce sur quoi l'apôtre insiste. Il est lié, non pas tant avec Agar et Sara, qu'avec l'allusion à Jérusalem. Voyez Ésaïe, chap.54, où Jérusalem dans un jour à venir jette un regard en arrière sur ses épreuves passées, et Dieu compte tout selon sa grâce d'une manière bien remarquable. Il parle du temps où elle fut longtemps désolée, de la saison actuelle de ses épreuves, quand elle est privée de ses anciens privilèges ; mais il dit de ce temps-là même, qu'elle a plus d'enfants qu'alors même que l'Éternel était son mari. Dans Osée, il est parlé d'Israël comme étant très coupable, et l'Éternel est sur le point de la répudier. Puis elle est la désolée : l'Éternel l'a abandonnée à cause de son péché ; mais dans le temps convenable, avant qu'il y ait aucune délivrance extérieure de la captivité chez les Gentils et de l'oppression sous lesquelles elle gémit, la grâce commence à opérer, et tous ceux qui sont amenés sous Christ maintenant, sont comptés sous un certain rapport, comme étant ses enfants. Mais tout est lié avec Jérusalem telle qu'elle sera un jour – Jérusalem qui aura pris le terrain de la grâce. En sorte que, quand elle considère les chrétiens qui seront alors dans la place céleste qui leur est propre, le Seigneur les comptera comme enfants de la femme désolée. Il dira : « Réjouis-toi, stérile qui n'enfantes point, éclate (de joie) et pousse des cris, toi qui n'es point en travail d'enfant, car les enfants de la délaissée sont plus nombreux que (les enfants) de celle qui a un mari ». C'est une comparaison de son état pendant le temps de sa désolation, avec son état quand elle avait un mari. Ce dernier temps était celui où elle était reconnue dans sa position terrestre, et elle n'avait alors que peu d'enfants ; mais maintenant, pendant sa désolation, il y a une puissante effusion de la grâce de Dieu, et une abondante moisson d'âmes rassemblées, qui, par grâce, sont comptés comme ses enfants.

L'Épître aux Galates ne traite jamais de ce qui est à proprement parler la position de l'Église, car elle ne va pas au-delà de l'héritage de la promesse. Il y a des privilèges que nous partageons en commun avec tous les saints : « Abraham crut Dieu, et cela lui fut compté pour justice ». Nous aussi, nous croyons, et nous sommes justifiés. En substance, dans ces limites-là, la foi a dans tous les temps les mêmes bénédictions. Nous sommes enfants de promesse, entrant dans la portion de la foi, comme l'ont fait avant nous les saints des temps passés ; et c'est là ce que nous trouvons dans l'Épître aux Galates, bien qu'il y ait en même temps un certain progrès de bénédiction pour nous. Mais si vous regardez l'Épître aux Éphésiens, le grand point là c'est que Dieu fait connaître des privilèges entièrement nouveaux et célestes. Ce n'est là sous aucun rapport ce qui est traité dans l'Épître aux Galates. Là nous sommes sur le terrain commun des promesses. « Or si vous êtes de Christ, vous êtes donc (la) semence d'Abraham et héritiers selon la promesse ». Mais dans celle aux Éphésiens, il y a certains privilèges distincts et donnés en surcroît, auxquels Abraham ne pensa jamais et dont il n'entendit jamais parler : je veux dire la formation de l'Église de Dieu, le corps de Christ – la vérité que Juifs et Gentils seraient tirés de leurs positions terrestres et faits un avec Christ dans le ciel. C'était là le mystère par rapport à Christ et l'Église, mystère « caché dès les siècles et dès les générations », mais maintenant révélé par le Saint Esprit. Ainsi donc pour avoir une vue juste de la pleine bénédiction du chrétien, il faut prendre ensemble la bénédiction présentée dans l'Épître aux Éphésiens et celle présentée dans l'Épître aux Galates. Le temps spécial, c'est pendant que Christ est à la droite de Dieu. Même par rapport aux saints du millénium, croyez-vous qu'ils jouiront de tout ce que nous avons maintenant ? Bien loin de là. Ils posséderont bien des choses que nous ne possédons pas, telles que la gloire manifestée de Christ, l'exemption de l'affliction et des souffrances, etc. Mais notre vocation est totalement différente et d'un contraste complet. C'est d'aimer celui que nous n'avons pas vu ; de nous réjouir au milieu de la tribulation et de la honte. Si un homme ne formait ses pensées à l'égard du christianisme que d'après l'Épître aux Galates, il pourrait confondre les saints d'aujourd'hui avec ceux de l'Ancien Testament, en se rappelant toutefois la différence que nous trouvons ici, « qu'aussi longtemps que l'héritier est en bas âge, il ne diffère en rien d'un esclave », tandis que nous sommes introduits dans la pleine possession de nos privilèges. Mais il y a dans l'Épître aux Éphésiens, d'autres choses, et des choses plus élevées, qui sont appelées le conseil de Dieu, ou qui au moins découlent de ce conseil. En sorte qu'il est bon de distinguer cette double vérité – la communauté de bénédiction dans toutes les économies, et la spécialité de privilèges qui s'attache à ceux qui sont appelés maintenant par le Saint Esprit envoyé du ciel.

« Or nous, frères, nous sommes enfants de promesse comme Isaac. Mais comme alors celui qui était né selon (la) chair, persécutait celui (qui était né) selon (l') Esprit, (il en est) de même aussi maintenant ». Il montre là les fruits pratiques ; néanmoins, il ajoute : « Que dit l'Écriture ? Chasse la servante et son fils, car le fils de la servante n'héritera point avec le fils de la femme libre ». Quel coup de mort pour ceux qui soutiennent que l'enfant de Dieu a quelque chose à faire avec la loi, comme étant ce qui détermine sa propre relation avec Dieu ! La loi est une arme puissante pour sonder les impies ; mais dans notre propre position nous en avons fini avec elle. « Ainsi donc, frères, nous ne sommes pas enfants de la servante, mais de la femme libre ». Telle est la conclusion de l'argument de l'apôtre. Et que peut-il y avoir de plus concluant ? D'après la loi elle-même, il contredit toutes les

choses pour lesquelles ils se servaient de la loi ; et avant que la loi fût donnée à Sinaï, nous trouvons présentée dans ce type remarquable, la vraie position du chrétien en contraste avec le légaliste. Le Juif répond à l'enfant de la servante, et il était alors aussi dans la servitude. L'apôtre montre que telle est l'inévitable portion du Gentil aussi qui désire prendre cette place, et qui doit même souffrir encore plus des conséquences de sa folie en cette position qu'il a choisie. Il abandonne la condition de liberté, pour être un esclave. « Mais que dit l'Écriture ? Chasse la servante et son fils, car le fils de la servante n'héritera point avec le fils de la femme libre ». Nous voyons donc ici, de la manière la plus claire possible, comment Dieu combat tous ces efforts pour introduire subrepticement la loi parmi les enfants de la femme libre. Au contraire, quant à l'enfant de la femme libre, les promesses lui sont assurées par Dieu lui-même en Christ ressuscité.

Ainsi donc, il est de la plus grande importance que nous saisissions clairement notre position, et que nous comprenions ce que c'est que Dieu nous a donné. Il nous a appelés, quand même nous aurions été des Juifs, dans une tout autre condition que celle de sujétion à la loi. Il nous a fait devenir enfants de la femme libre et nous a introduits dans la liberté.

Chapitre 5

Il est bon de remarquer la manière différente dont le Saint Esprit présente la liberté dont le croyant jouit maintenant. Dans Jean 8:32 à 36, elle est attribuée au Fils, et au Fils de Dieu agissant par la vérité ; et sous les deux points de vue en contraste avec la loi. Et même le chapitre entier est très frappant à cet égard. Car nous avons le cas d'une femme surprise en adultère, sur le fait même ; et l'homme ne se fait aucun scrupule de se servir de cela dans un but d'égoïsme : et remarquez-le bien, c'est l'homme *religieux* ! Il se place, comme il pouvait le supposer, du côté de Dieu, pour juger la culpabilité la plus grave, la plus claire et la plus positive, et cela sans miséricorde et sans jugement de soi-même. Bien plus : il voudrait employer le cas du péché et de la honte de l'homme, et la loi de Dieu, non seulement pour s'élever lui-même et prétendre à une justice qu'il n'a pas, mais pour déshonorer le Fils de Dieu. Or, c'est là la thèse du chapitre, et elle a fait ressortir d'une manière triomphante la gloire de Christ. Car il ne vint nullement pour ternir la loi. Mais alors il y avait une gloire qui l'emportait de beaucoup, et elle était venue – une gloire devant laquelle la dignité de la loi devenait pâle ; et Christ la manifestait bien clairement. Ce n'est pas qu'il ait proféré une seule parole pour rabaisser la loi ; ce qui assurément n'aurait pu venir de Dieu. Mais néanmoins il démontra l'impuissance totale de la loi pour répondre à l'état du pécheur, sinon par le moyen d'une destruction qui va bien plus loin que ceux qui la citent ne s'y attendent. La loi détruit la main coupable qui la manie, aussi bien que celui contre qui elle est dirigée. Elle est à deux tranchants dans son caractère, quand Christ parle ; et ceux qui en appelaient à la loi contre la pauvre femme adultère remplie de honte, furent forcés d'en sentir le plus vivement le tranchant. Ce furent eux, et non elle, qui se retirèrent couverts de confusion de la présence de Christ ; mais, remarquez-le bien, il ne s'agit pas de Christ se servant de la loi, mais de Christ, comme lumière divine agissant sur la conscience. Néanmoins, il exposa de la manière la plus complète leur folie et leur péché de recourir à la loi. Il montra que celui-là seul qui serait sans péché pouvait justement jeter le premier la pierre. La loi n'avait jamais soulevé une telle question. Mais Christ fait paraître une puissance, et une étendue de portée, et un caractère scrutateur qui n'avaient jamais brillé auparavant : et qui ne peuvent maintenant être vus que dans lui et par lui. La loi disait simplement : tu ne feras pas cela ; mais ce n'est pas là : « Que celui qui est *sans péché*… ». Et qui était celui qui n'avait pas de péché ? Celui-là seul qui n'était pas venu pour condamner. La loi pouvait dénoncer, mais il n'y avait personne pour l'exécuter. Car si sa sentence avait été exécutée, ils auraient tous été des hommes morts – tous également laissés sous la peine de la loi, quoique pour des causes différentes. Ils se retirent dans une confusion sans espoir ; et la femme fut laissée en la présence du Fils, qui brille avec la parole de Dieu comme la lumière sur l'âme.

Dans tout le chapitre, ceux qui se tenaient sur le terrain de la loi, sont manifestés comme esclaves du péché. Ils pouvaient se vanter de ce qu'ils étaient enfants d'Abraham ; mais ils ne faisaient pas ses œuvres. Et certes Abraham, qui n'avait pas même connu cette loi dont ils se vantaient, avait connu, *lui*, le jour de Christ. Il avait vu la lumière de Dieu, et avait tressailli de joie de voir ce jour-là. Ici donc, lorsque l'homme, orgueilleux et coupable, est banni de la présence de Christ, il se présente à celle qui extérieurement était plus coupable, avec rien autre que la miséricorde. Ceci découle de ses droits divins comme Fils de Dieu ; employant la parole de Dieu et non la loi. La loi, au contraire, condamne toujours et tue, et ne peut que mettre l'âme dans la servitude. Mais c'est la prérogative de Christ, et de Christ seul, de donner la vraie liberté. C'est le Fils qui affranchit. La liberté que nous recevons découle de sa parole. Ainsi donc, c'est par la foi ; parce que « la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu ». Ces choses vont toujours ensemble – le Fils de Dieu opérant par la parole, et la parole reçue par la foi dans l'âme.

Mais il y a un autre point de vue qu'il appartenait spécialement à l'apôtre Paul de présenter ; c'est que Christ a accompli une œuvre en vertu de laquelle ceux-là mêmes qui étaient sous la loi sont amenés complètement hors de son domaine ; et quant à ceux qui précédemment n'étaient pas sous la loi, c'est-à-dire les Gentils, il est démontré qu'ils pèchent contre la miséricorde qui leur est faite, si en aucune manière ils passent sous son joug. C'est à ce point qu'est arrivé l'apôtre Paul dans notre épître : « Tenez-vous donc fermes », dit-il, « dans la liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant, et ne soyez pas de nouveau retenus sous un joug de servitude ». Rappelez-vous aussi ceci, que parmi les Galates, le caractère de la servitude n'était pas tant ce qu'on appelle la loi morale que la cérémonielle. Je sais bien que beaucoup de personnes croiraient le dernier

beaucoup plus sérieux que le premier. Mais au contraire, la sujétion du chrétien à la loi morale accuse un bien plus profond abandon de la vérité, que s'il s'agissait de la loi cérémonielle ; parce que la loi cérémonielle, comme tout chrétien doit le sentir, tire toute sa signification et toute sa valeur de ce qu'elle est un type de Christ. Il n'en est pas ainsi des dix commandements ; ils ne sont pas un type de Christ, mais ce que Dieu demande directement de la force et de la justice de l'homme, si l'homme en a. Et par conséquent, on peut comprendre qu'un chrétien vienne à s'embarrasser de types et d'ombres. Un esprit raisonneur peut se dire : Est-il possible de penser que la circoncision, sur laquelle Dieu a tant insisté avec Israël, doive être abandonnée maintenant ? Si elle n'eut jamais aucune valeur, pourquoi fut-elle enjointe à la semence d'Abraham ? Et si elle était alors si significative et si obligatoire, pourquoi ne l'est-elle pas maintenant ? D'ailleurs Christ n'enseigne-t-il point qu'elle n'était pas de Moïse, mais des pères ?

Tout cela peut fournir un terrain plausible pour les sentiments et les arguments humains ; mais l'Apôtre était conduit par le Saint Esprit à traiter la question de l'introduction de la loi dans la mesure la plus minime. Prenez la circoncision – le type de la mortification de notre nature : la chose est devenue vraie du chrétien en la mort de Christ. Mais les croyants auraient pu dire : Il doit y en avoir aussi une déclaration extérieure : pourquoi ne pas retenir le rite qui nous lie avec Abraham, Isaac et Jacob ? Nous sommes faibles et sujets à oublier ; pourquoi ne pas maintenir ce que « *les anciens* » estimaient si profondément, en même temps que nous jouissons de la bénédiction qui est nouvelle ? Mais l'Apôtre traite la chose d'une manière décisive dans cette épître. Quel que soit l'usage auquel Dieu ait appliqué la circoncision avant Christ, cela disparaît maintenant. « Tenez-vous donc fermes dans la liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant, et ne soyez pas de nouveau retenus sous un joug de servitude. Voici, je vous dis, moi, Paul, que si vous êtes circoncis, Christ ne vous profitera de rien » – c'est-à-dire, si vous êtes circoncis après cela : il n'était pas question de ceux qui l'avaient déjà été. Mais s'ils le recherchaient encore comme chrétiens, « Christ ne vous profitera de rien ». Il ne veut pas dire que si quelqu'un avait fait la méprise grossière d'être circoncis, la chose ne pourrait pas lui être pardonnée ; mais que s'ils se soumettaient maintenant à cette ordonnance comme nécessaire à leur complète justification, l'efficace de Christ serait rendue nulle pour eux. Ainsi ce n'est pas seulement que Christ est un parfait Sauveur, mais il est Sauveur à l'exclusion de tout autre chose. Essayer d'ajouter à Christ, c'est au fond détruire le salut par Christ.

Ce principe est très important ; parce que vous trouverez toujours que c'est constamment la ressource de l'ignorance que de dire : Eh bien ! nous recevons tous la même chose à un certain degré ; la seule différence c'est que je crois quelque chose de plus que vous. Oui, mais ce quelque chose de plus, c'est éteindre la foi et annuler la valeur de Christ. Introduisez ce que vous voudrez, peu importe quoi, comme devant nécessairement être fait par vous – nécessaire comme moyen d'être « justifié devant Dieu », l'avertissement de l'Apôtre s'applique : « Voici, je vous dis… Christ ne vous profitera de rien ». Il y a plus : voyez la circoncision, que Dieu institua autrefois avec une solennité particulière, menaçant de mort ceux qui ne s'y soumettraient pas ; et voyez maintenant comment ce même Dieu, après avoir donné Christ, met fin à tout cela. La circoncision avait rempli son office ; et maintenant l'introduire de nouveau, ce serait obscurcir, déshonorer, et même détruire l'œuvre de Christ. Dieu avait par elle montré en figure, que le vieil homme devait être traité comme une chose vile et morte. Mais Christ est venu, et il n'y a pas maintenant un simple exercice de discipline sur le vieil homme, mais « une nouvelle création » ; et l'idée de mêler quelque chose qui serait fait au vieil homme, avec la nouvelle création, comme moyen de justification, offense à un haut degré l'Esprit de Dieu. « Voici, je vous dis, moi, Paul, que si vous êtes circoncis, Christ ne vous profitera de rien ; et je proteste de nouveau à tout homme circoncis, qu'il est dans l'obligation d'accomplir toute la loi ». Vous pouvez distinguer entre la partie cérémonielle, qui avait une signification si bénie, et la partie morale, par laquelle, comme vous l'avouez, l'homme ne peut être justifié ; mais vous ne savez pas ce que vous faites. Vous ne pouvez séparer la circoncision de la loi. Dieu a incorporé ce rite si formellement dans toute la structure de la loi, que, quoiqu'elle eût existé auparavant, elle en devint ensuite une partie intégrante ; et à partir de là elle s'amalgame si intimement avec elle, que vous ne pouvez séparer le rite du système entier. Si vous reconnaissez une partie quelconque du rituel comme ce à quoi vous êtes assujetti, vous êtes responsable à l'égard de tout le système légal en général ; vous êtes débiteur quant à tout ce qu'il demande. Et je désire appeler toute votre attention sur ce point : vous êtes dans l'obligation d'accomplir toute la loi.

Tout chrétien donc n'est-il pas sous cette obligation ? Qu'ainsi n'advienne ! c'est une fausse doctrine. S'il l'était, ce serait un homme perdu. Je sais bien qu'il y en a qui ne comprennent pas ceci ; qui croient que Christ, outre qu'il a apporté le pardon, est simplement un moyen de les fortifier pour garder la loi. Mais c'est une ignorance triste et fondamentale du christianisme. Un chrétien a-t-il donc la liberté de violer la loi ? Je m'écrie encore plus hautement : Qu'ainsi n'advienne ! c'est une chose d'être dans l'obligation d'accomplir toute la loi, et une autre que Dieu puisse traiter légèrement aucune violation de la loi. Ne peut-il donc rien y avoir entre ces deux conditions – l'obligation d'accomplir la loi et la liberté de la violer ? Ni l'une ni l'autre ne s'accordent avec la position du chrétien. Celui qui est libre de faire sa propre volonté est un homme méchant et sans loi. Celui qui est sous la loi pour l'accomplir, présente la condition propre du Juif et de nul autre. Le chrétien est placé sur un terrain entièrement différent. Il est sauvé par grâce et il est appelé à marcher dans la grâce ; et le caractère de justice que Dieu demande en lui est d'une tout autre nature ; ainsi qu'il est dit aux Philippiens : « Étant remplis du fruit de la justice qui est » – non par la loi, mais – « par Jésus Christ à (la) gloire et à (la) louange de Dieu » – par Christ sous la grâce et non sous la loi. Et ce n'est pas là seulement une question de justification. Je parle maintenant de la marche, de la responsabilité où est le Chrétien de faire la volonté de Dieu ; et je dis que c'est Christ – et non la loi – qui est la mesure de la marche du chrétien ; ce qui fait toute la différence possible.

On dira peut-être : Christ n'était-il pas sous la loi ? Oui, assurément, mais il était en même temps au-dessus de la loi. Le chrétien – le Gentil – ne fut jamais sous la loi ; et maintenant qu'il croit, ayant été placé en Christ, il se trouve placé sur un terrain différent, auquel la loi ne s'applique point. Pour cette raison, tout chrétien (peu importe qui il était ou ce qu'il était) est regardé par Dieu comme d'entre les morts étant fait vivant, afin de porter du fruit pour Dieu. La loi n'a à faire à l'homme qu'aussi longtemps qu'il vit ; jamais après qu'il est mort. Mais « vous *êtes* morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu ». Et il est à remarquer que ce n'est nullement là ce qui est dit de nous après une seconde bénédiction, l'extrême-onction, ou tout autre degré de perfection imaginaire. Nous commençons par là, et notre baptême le déclare. Ce que ce baptême annonce, c'est la mort de Christ et sa résurrection. Et s'il a pour moi quelque signification, il dit que je suis identifié avec Christ mort et ressuscité. Ce n'est plus la loi ayant à faire à moi, pour éprouver si elle peut tirer de moi quelque chose de bon. J'ai tout abandonné en recevant Christ, et je prends ma place en me fondant sur Christ, mort et ressuscité, et je suis baptisé pour son nom, comme d'entre les morts étant fait vivant, pour me livrer moi-même à Dieu.

Or ce n'est pas là quelque doctrine abstruse qui doive exiger une profonde connaissance de la Parole de Dieu. Elle n'est pas cachée sous quelque trope ou sous quelque figure dans un livre difficile, mais clairement présentée dans l'Épître aux Romains, et c'est là la doctrine invariable. Ainsi donc, partout où vous jetez les yeux, c'est là la vérité qui fait la base du christianisme, c'est que Dieu a cessé d'avoir simplement à faire à l'homme dans la chair. Il a un autre homme, voire même un homme nouveau : Christ ressuscité d'entre les morts ; et c'est *lui* que le chrétien a reçu ; c'est là pratiquement ce que Dieu veut réaliser dans le cœur du chrétien. « Marchez en lui ». Un jeune chrétien peut se trouver abattu après avoir reçu Christ, par le sentiment du mal qu'il découvre en lui-même. Il s'étonne comment cela peut être. Il sait combien Christ mérite qu'on le serve, et il sent en lui-même combien peu il le sert comme il le devrait ; il est rempli de douleur à l'égard de lui-même, et il commence peut-être à douter s'il est vraiment un chrétien ou non. Il n'a pas encore appris sa leçon. Il ne connaît pas même à fond, ce que son baptême proclamait, la valeur de la possession d'un Sauveur qui est mort et ressuscité. Il est encore occupé de quelque chose qui est du vieil homme ; il le considère, et il s'attend à devenir meilleur, espérant que son cœur n'aura pas tant de mauvaises pensées, etc, qu'il avait autrefois ; tandis que la seule force du chrétien, c'est d'être rempli de Christ, de tout ce qui est précieux en lui devant Dieu. Dans la proportion que le saint jouit de Christ, il vit au-dessus de lui-même. Il y a l'exercice de ce en vertu de quoi il est dit que le chrétien est mort et ressuscité – la nouvelle vie que le Saint Esprit communique à tous ceux qui croient. Seulement le croyant sent ce qui ne ressemble pas à Christ ; mais il se repose sur ce que Christ est à l'égard de Dieu, et cela le rend heureux. Quand il devient tout occupé de ce qui se passe au-dedans de lui, il est abattu. Ce n'est pas qu'il ne doive se juger pour tout ce qui est contraire à Christ ; mais il doit le traiter comme une chose vile et mauvaise, comme ce qui dérive de l'homme et non de Christ, et alors l'ayant confessé à Dieu, il doit s'en détourner résolument et s'attacher au Sauveur. Le croyant a acquis en Christ le droit de ne pas être abattu à cause de ce qu'il trouve au-dedans de lui ; de ne pas être découragé parce qu'il n'habite point de bien en sa chair. N'est-ce pas là ce que la Parole révélée de Dieu lui dit si constamment ? Et pourtant combien de personnes passent des mois et des années à attendre qu'il sorte quelque bien ! Je ne veux pas dire sans doute qu'ils ne sont pas nés de Dieu ; mais ils sont tellement sous l'effet de vieilles pensées et de vieilles notions, puisées dans des catéchismes, des livres de théologie et des sermons, qu'ils n'entrent pas dans la pleine liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant.

Rien ne peut être plus clair que la décision du Saint Esprit sur ce sujet. Il montre que si vous insistez – le plus faiblement que ce soit – sur la loi, cela vous place sous l'obligation d'accomplir toute la loi, et s'il en est ainsi, où en êtes-vous devant Dieu ? Vous êtes perdu et sans espoir, si vous avez une conscience. La question de la loi s'élève généralement maintenant comme liée à la sanctification. Dans le cas des Galates, elle fut soulevée avec insistance au sujet de la justification. Mais le chrétien n'a pas plus à faire avec elle sous une forme que sous une autre. Dans les versets 1 à 4, elle est liée à la justification. Dans la dernière partie du chapitre, elle se lie à la sanctification ; et c'est la connexion – et la seule connexion – dans Rom. 6, où l'apôtre ne touche pas à la justification, mais seulement à la marche du croyant. À ce sujet, il n'est pas sous la loi, mais sous la grâce. Quelle chose bénie que d'être placés dans cette grâce de Dieu qui est la véritable. Si je considère mon salut, il vient tout entier de la grâce ; et si je me demande ce qui peut donner de la force à ma marche et à mon service, c'est absolument la même chose. La grâce est la source d'un bout à l'autre. Maintenant que Dieu a révélé la plénitude de la grâce en Christ, il ne change pas. Lancé dans cet océan, il n'en reviendra pas à ce qui tendait à démasquer et châtier le vieil homme, quelque nécessaire qu'en fût la tâche. N'est-ce pas une joie pour lui d'en avoir fini avec ce qui ne produisit jamais d'autre résultat, en tant qu'il s'agissait de l'homme, que d'écraser seulement ceux qui avaient une conscience, et de donner à ceux qui n'en avaient point une occasion d'établir un système de propre justice ; ceux qui étaient consciencieux, gémissant et devenant misérables, et ceux qui ne l'étaient pas, devenant remplis d'eux-mêmes et de leur bonté imaginaire ? Combien est donc triste l'abandon de la vérité dont nous sommes avertis ici ! « Vous avez rompu vos liens avec Christ, vous tous qui vous justifiez par (la) loi ; vous êtes déchus de la grâce ». Par ces dernières paroles, il ne veut pas dire qu'ils fussent tombés dans l'immoralité ou qu'ils eussent ouvertement quitté Christ. Mais ils avaient joint la loi à Christ comme moyen de justification ; et du moment que vous l'avez fait, vous avez laissé échapper le seul principe sur lequel Dieu puisse vous tenir pour justes. Car Dieu justifie *des pécheurs.* Quelle gloire de Dieu ! « A celui qui ne fait pas des œuvres, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi (lui) est comptée pour justice ».

Comment se fait-il donc, demandera-t-on peut-être, qu'il y ait encore des incrédules qui ne soient pas justifiés ? Parce qu'ils ne croient pas que Dieu soit aussi bon qu'il l'est ; parce que le don de Christ est trop grand pour eux ; parce que leur confiance est en eux-mêmes ; ou du moins ils n'ont point de confiance en Dieu. Et la raison pour

laquelle ils n'en ont pas, c'est qu'ils ne croient pas ce que Christ est pour le pécheur. Lorsque je connais sa gloire et sa croix, lorsque je sais qu'il a mis tout cela dans la balance en faveur de la pauvre âme qui va à lui à cause de ses péchés, alors je vois qu'il est impossible que Dieu ne puisse sauver celui qui se place du même côté de la balance que Christ ; et c'est là ce que fait l'âme qui croit en Christ. Le pécheur peut être aussi léger que la plume, mais ce n'est pas sur son propre poids qu'il se repose, mais sur ce que Christ est, sur ce qu'il a fait. Dieu a confiance dans l'œuvre de son Fils, et *le pécheur* y a confiance ; c'est là la foi. Un homme est un croyant, lorsqu'il ne se confie plus en ses propres œuvres, ni en ses propres sentiments, mais dans l'estimation que fait Dieu de la croix de son Fils, Dieu étant non seulement plein de grâce, mais juste en cette chose même. J'ai besoin de savoir que j'ai, par le moyen de Christ, ce par quoi Dieu est glorifié en me bénissant ainsi. Et c'est pour cela qu'il est ce qu'il est – juste en justifiant mon âme. Si j'ai Christ, Dieu est tout aussi juste en me justifiant, qu'il le serait en me condamnant si je n'avais pas Christ. La justice de Dieu qui condamnerait le pécheur, est la chose même qui, en Christ, justifie le pécheur ; mais, alors, elle maintient aussi la sainteté. Ce n'est pas seulement une robe jetée sur lui, mais il y a en même temps une nouvelle vie ; et je reçois cette nouvelle vie en recevant Christ ; en un mot, nous avons la justification de vie en lui. Et quel est le caractère de cette vie ? Elle n'est pas la même que celle d'Adam. Cela ne ferait pas, parce qu'Adam tomba après qu'il eut reçu la vie. Mais Christ laissa sa vie afin qu'il la reprît en résurrection ; et dès lors nous ne perdons jamais la vie qu'il nous a donnée – une vie qui porte l'empreinte de sa victoire sur le tombeau : de fait, notre vie *c'est* Christ ressuscité d'entre les morts. Il n'est donc pas étonnant qu'elle soit éternelle et que nous ne puissions jamais périr. Elle est la vie de Celui qui est ressuscité, sur lequel la mort n'a plus d'empire. Et telle est, en conséquence, la position du croyant. Sans doute, comme fait physique, il se peut qu'il passe par la mort ; mais nous parlons ici de la vie devant Dieu, qui est communiquée à l'âme ; et cette vie, c'est la vie éternelle de Christ après qu'il eut ôté nos péchés sur la croix.

D'après cela, l'Apôtre conclut ainsi le sujet entier : « Nous, par l'Esprit, sur le principe de (la) foi, nous attendons l'espérance de la justice ». Ce n'est pas que nous, par l'Esprit, nous attendons d'être justifiés ; mais « nous, par l'Esprit, sur le principe de (la) foi, nous attendons l'espérance de la justice ». Et quelle est cette espérance ? C'est la gloire de Christ. Nous *avons* la justice, mais nous n'avons pas encore l'espérance de la justice. Nous avons Christ lui-même, mais l'espérance de la justice, c'est l'espérance à laquelle la justice en Christ me donne droit. Nous sommes devenus justice de Dieu en Christ. Mais quelle est l'espérance de la justice ? C'est « l'espérance de la gloire de Dieu », comme il est dit dans Rom. 5 : « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons eu accès aussi, par la foi, à cette faveur, dans laquelle nous sommes, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu ». Dans le premier verset, c'est la justice ; à la fin du second, c'est « l'espérance de la justice ». Et qu'est-ce que cela ? C'est que je serai avec Christ dans la même gloire qu'il a. C'est là ce que le croyant attend. Et dans l'intervalle, il a l'Esprit de Dieu, non seulement pour agir en son âme, mais afin que par lui nous attendions l'espérance de la justice. Nous n'avons pas encore cette espérance vue et possédée ; et par conséquent c'est entièrement une question de foi. Mais l'Esprit de Dieu qui habite en nous, nous donne à connaître que, possédant la justice, ayant déjà été justifiés, nous aurons une espérance en accord avec cette justice. De même que nous avons la justice de Dieu, nous aurons la gloire de Dieu. En sorte que rien ne saurait être plus béni que la position dans laquelle le croyant est placé ici par l'apôtre. Les Galates espéraient d'être justifiés ; mais il dit : « Vous êtes déjà justifiés ; et si vous pensez rendre les choses plus sûres par la circoncision, vous perdez tout, et vous vous placez dans l'obligation d'accomplir ce qui ne peut vous assurer qu'une malédiction : tandis que nous par l'Esprit, sur le principe de (la) foi, nous attendons l'espérance de la justice ». Nous attendons la gloire – l'espérance de la justice.

« Car, dans (le) Christ Jésus, ni circoncision, ni incirconcision, n'ont d'efficace, mais (la) foi opérante par (l') amour ». Maintenant il montre, en passant seulement, qu'il y a une bien grande réalité dans la condition morale du croyant. Ce n'est pas seulement qu'il a la justification, et qu'il aura bientôt une espérance en harmonie avec cette justification ; mais cette foi même qui lui fait connaître qu'il est justifié, et lui donne aussi de regarder en avant, attendant la gloire à laquelle il est destiné, cette foi dans l'intervalle opère par l'amour, et non par la loi. C'est ici qu'il va nous amener à la question de la sanctification pratique ; et il montre que le croyant n'a pas besoin de se mettre sous la loi ; parce que, si sa foi opère par l'amour, elle accomplit ce que la loi cherchait, mais qu'elle ne pouvait jamais ni effectuer ni recevoir. L'Apôtre ne veut pas dire du tout que, quoique le croyant soit ainsi justifié et qu'il attende la gloire, il n'y a rien en attendant qui opère en son âme. C'est une chose puissante et efficace ; mais, alors, elle opère par l'amour. Son origine et son repos sont dans l'amour de Dieu ; elle connaît le salut découlant de cet amour. L'amour de Dieu, manifesté en Christ, remplit le cœur du croyant. Il a une espérance qui ne rend point honteux. Et pourquoi ? Parce que l'amour de Dieu est répandu dans son cœur. Et je prends cet amour de Dieu dans sa signification la plus étendue possible : d'abord, comme l'amour de Dieu envers nous ; et ensuite, comme notre amour envers lui. C'est la plénitude du sentiment de l'amour de Dieu en nous ; et l'effet en est de nous rendre capables d'aimer Dieu et tout le monde aussi. Si des personnes sont complètement heureuses elles-mêmes, elles ne peuvent s'empêcher d'aimer les autres.

Voilà donc le principe sur lequel le croyant est placé – il est déjà justifié ; il attend la gloire ; et dans l'intervalle, il y a la foi opérante par l'amour. Ainsi donc, il ne s'agit aucunement de circoncision. Nous sommes chrétiens ; et par conséquent, toute la base de la loi et de toutes ces questions, a disparu. Comment cela se fait-il ? Par une raison bien bénie. « Car, dit l'Apôtre, dans (le) Christ Jésus, ni circoncision ni incirconcision, n'ont d'efficace, mais (la) foi opérante par l'amour ». La première servait beaucoup quant à la chair, et il y avait une importante leçon enseignée par elle. Mais il parle de ce qui est dans (le) Christ Jésus. C'est là la position d'un chrétien. Il n'est pas dans la chair : il l'était autrefois. Et « quand nous étions dans la chair, les passions des péchés, lesquelles sont

par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort » – expression qui montre de la manière la plus forte possible que nous ne sommes pas dans la chair maintenant. Ne comprenez-vous pas cela ? Si vous dites à une personne que vous étiez autrefois à la campagne, cela suppose que vous n'y êtes pas maintenant. Ainsi quand l'Apôtre dit : « Quand nous étions dans la chair », il veut dire qu'il était dans la chair avant de connaître Christ ; mais maintenant il n'est plus dans la chair, bien qu'il ait la chair en lui. Dieu nous envisage dans une autre condition. Nous avons la vieille nature, mais nous possédons une nouvelle nature, en vertu de laquelle Dieu dit : « Vous n'êtes *pas* dans la chair ». Quand nous *étions* dans la chair, nous n'étions pas délivrés : nous n'avions pas saisi Christ. Mais maintenant que nous sommes à lui, nous ne sommes plus dans la chair. Nous devrions tenir ferme cette vérité et nous réjouir en elle. Si une personne manque, c'est une raison de plus pour qu'elle ne cède pas aux nouvelles suggestions de l'ennemi. Nous devrions toujours tenir ferme cette vérité, que nous ne sommes pas dans la chair ; plus particulièrement encore, parce que ce n'est pas pour notre propre louange. Au contraire, c'est la chose même qui aggrave notre péché, et qui nous fait avoir encore plus honte de nous-mêmes. Si vous êtes dans la chair, il n'est nullement étonnant que vous agissiez selon la chair. Mais si vous n'êtes pas dans la chair, alors ayez honte lorsque vous agissez comme si vous l'étiez. Dieu insiste sur cette bénédiction en nous la présentant, dans le but exprès de nous faire sentir plus profondément nos manquements si nous venons à manquer. Nous ne sommes pas dans la chair, et c'est pour cela que nous ne devrions jamais céder à la chair. Mais quand nous le faisons, nous devrions le sentir, et le confesser avec humiliation devant Dieu, mais en même temps ne pas cesser de tenir ferme Christ et sa vérité. Cela est vrai de tout chrétien, quoique je sache bien qu'il y a beaucoup de chrétiens qui diraient qu'ils ne peuvent pas en recevoir un seul mot – que tout cela est du mysticisme, etc. ; mais c'est une consolation de savoir que *tout* ce que Dieu dit à ce sujet les concerne. Il est possible qu'ils ne puissent s'en appliquer la consolation ; mais que c'est une chose bénie que les chrétiens aient à faire à Dieu et non à eux-mêmes ! C'est pour cette raison qu'ils ne sont pas consumés. Nous prouvons que nous sommes tout aussi faibles et insensés que le fut Jacob, cédant si souvent à la chair, et permettant aussi à notre propre esprit d'agir ; mais nous sommes *Israël,* et cela dans un sens encore plus élevé. Nous avons prévalu, à cause de Celui en qui nous sommes devant Dieu.

« Vous couriez bien, qui est-ce donc qui vous a empêchés d'obéir à la vérité ? La persuasion ne (*vient*) pas de celui qui vous appelle ». Il leur reproche d'avoir prêté l'oreille à ces faux docteurs, qui avaient insisté sur la circoncision. « Un peu de levain fait lever toute la pâte ». N'est-il pas solennel de voir que l'expression même de « levain » qui est employée dans 1 Corinthiens pour décrire une horrible corruption morale, caractérise dans l'Épître aux Galates l'introduction du système légal parmi les enfants de Dieu ? Dieu la traite comme une chose des plus offensantes. De fait, le ton du Saint Esprit en écrivant aux Galates est même plus sévère qu'en s'adressant aux Corinthiens. En effet, quoique les Corinthiens fussent coupables de ce qui était beaucoup plus blâmable aux yeux des hommes, les Galates étaient tombés dans une erreur qui sapait plus profondément les fondements de la grâce de Dieu ; et un homme spirituel juge invariablement le péché, non d'après ce que l'homme en pense, mais d'après ce que le péché est aux yeux de Dieu. Après en avoir fait ressortir le caractère, il dit : « J'ai confiance à votre égard par le Seigneur, que vous n'aurez pas d'autre sentiment ». Il ne pouvait dire cela de chacun d'eux : il le dit d'une manière générale, et il ajoute : « Mais celui qui vous trouble, quel qu'il soit, en subira le jugement ». Il veut les séparer et donner un sentiment d'horreur à l'égard de ceux qui les avaient égarés. « (La) foi opérante par (l') amour » n'hésite pas à employer un langage fort, au sujet des corrupteurs de l'Église de Dieu – les dénonce de la manière la plus énergique, et comme un devoir envers Dieu et envers les hommes. « Je voudrais que ceux qui vous bouleversent se retranchassent même ». « Celui qui vous trouble, *quel qu'il soit,* en subira le jugement ». Il y en avait plusieurs qui s'occupaient à cette mauvaise œuvre. « Et pour moi, frères, si je prêche encore (la) circoncision, pourquoi suis-je encore persécuté ? ». Ils avaient fait de l'apôtre Paul une sorte de preuve en leur faveur. Ils peuvent avoir tiré avantage du fait qu'il avait circoncis Timothée, afin d'exposer publiquement une prétendue contradiction entre ses actes et sa prédication. Mais Paul n'avait pas agi contrairement à ces principes lorsqu'il circoncit Timothée. C'était l'élasticité d'un homme qui pouvait fermer la bouche aux objecteurs ; et Paul, pour réduire au silence les calomnies juives, trancha cette question d'une manière fort peu juive – en circoncisant Timothée. Mais il ne voulut point le souffrir dans le cas de Tite (qui était Grec), qu'il prit avec lui à Jérusalem. Cela pouvait paraître capricieux, mais la grâce connaît le moment pour être ferme aussi bien que pour prier. Il semble y avoir ici une allusion à cela, dans son argument avec les défenseurs de la loi. La chose exige la sagesse de l'Esprit de Dieu – nous donnant à connaître quand nous pouvons user de notre liberté, ou quand c'est un devoir de demeurer ferme comme un roc ; et Paul fit l'un et l'autre. Si Timothée avait été circoncis, c'était la grâce – arrêtant des questions purement charnelles – et non la loi, car son père était Grec. Mais quant à prêcher la circoncision, une telle chose était loin de son esprit. S'il avait jamais insisté sur la circoncision, il aurait joui de leur faveur et de leur appui dans tous les lieux qu'il visitait. Au contraire il était persécuté, parce qu'il ne voulait rien céder à la chair, ni reconnaître les droits de la circoncision.

La dernière portion du chapitre s'occupe de l'autre sujet, savoir la loi comme réglant la marche. Ce que nous avons vu jusqu'à présent, c'est la dénégation de la circoncision et de la loi, comme ayant une place quelconque dans la justification. Si vous en admettez le principe dans un seul détail, vous êtes dans l'obligation d'accomplir toute la loi.

Arrivé à cette division naturelle, l'Esprit de Dieu revient à la pensée de liberté par laquelle il avait ouvert le chapitre. Elle est présentée sous un double point de vue. Dans la première partie, nous avons eu la liberté comme liée à la question de justification ; maintenant nous avons la liberté, comme ce qui conduit à la sainteté pratique, et ce qui devrait toujours être lié avec elle. Car il faut nous rappeler que c'est ce qui forme le sujet du reste du

chapitre. Or il y a bien des personnes qui comprennent plus ou moins que Christ nous a apporté la liberté en matière de justice, ou quant à la position d'hommes justifiés aux yeux de Dieu ; mais ils ne connaissent pas la liberté dans la marche avec Dieu chaque jour. Et quand je dis « bien des personnes », je veux dire bien des chrétiens, beaucoup de ceux qui sont réellement des saints. Dans de tels cas, la sainteté pratique souffre invariablement. Lorsqu'avec cela, il y a beaucoup de conscience, la chose revêt nécessairement la forme légale d'ordonnances, de restrictions, ou quelque chose de semblable. Ou bien, quand les âmes n'ont point les mêmes exercices intérieurs, elle prend la forme de relâchement à un degré plus ou moins grand, c'est-à-dire qu'elles voient qu'elles sont délivrées par la grâce de Dieu, et elles se regardent comme libres d'user de ce monde et de laisser agir, dans une assez grande mesure, les inclinations de la nature ; parce que, comme ils disent, il y a du mal dans la nature, et ils supposent que Dieu, dans ses grandes compassions, y a égard. Or, ces deux choses sont totalement fausses. Une des causes de toute cette erreur se trouve dans le fait d'avoir mal saisi une vérité très importante – l'effet de la présence du Saint Esprit envoyé du ciel. Et pourtant dans les Actes et dans les Épîtres, toutes les exhortations, la marche qui y est présentée, le culte que le Nouveau Testament engendre, qui y est dépeint, et sur lequel il insiste, toute l'expérience des chrétiens, en un mot – tout est fondé sur la présence du Saint Esprit. Lorsqu'on n'entre pas dans ces choses, il en résulte nécessairement, ou que les enfants de Dieu supposent que Dieu leur permet une certaine latitude, ce qui n'est qu'un autre mot pour l'indifférence, ou qu'ils ont recours au juste frein que Dieu avait mis à notre nature, et ce n'est là qu'une autre expression pour la loi de Dieu. Or l'évangile suppose que, quelque bonne et sainte et parfaite que soit la loi de Dieu, elle est entièrement sans puissance, soit pour justifier, soit pour sanctifier. Elle ne saurait en aucune façon améliorer la vieille nature ; et elle n'est pas non plus la règle de la nouvelle nature. Le vieil homme ne s'y soumet pas, et le nouvel homme n'en a pas besoin. La nouvelle créature a devant elle un autre objet, et elle a une autre puissance qui agit sur elle, afin de produire ce qui est précieux et agréable aux yeux de Dieu – Christ étant l'objet, réalisé par la puissance du Saint Esprit. Et quoique l'Esprit puisse sans doute employer chaque portion de la Parole (qu'il ne m'arrive point de dire que la juste loi de Dieu fût placée en dehors de la sphère des choses que l'Esprit peut mettre en usage !) je maintiens que la loi ne donne ni la forme, ni la mesure, ni le caractère, pas plus que la puissance de la sainteté chrétienne. C'est mal comprendre le dessein de Dieu en donnant la loi, et l'usage légitime qu'on peut en faire aujourd'hui, que de supposer qu'elle renferme le moule dans lequel Dieu façonne maintenant les âmes des saints.

C'est là le sujet que l'Apôtre prend en main et qu'il traite désormais dans notre épître. Nous avons vu la question de la justification entièrement réglée ; nous avons maintenant la marche, ou la sainteté pratique. L'Apôtre insiste encore sur la liberté. Nous pourrions supposer qu'il en avait dit assez là-dessus, après les avoir sommés de se tenir fermes dans la liberté dans laquelle Christ les avait placés en les affranchissant, et de ne pas être de nouveau retenus sous un joug de servitude. Mais non. Dans le domaine de la sainteté, cette liberté est nécessaire, tout autant que pour la justification ; et par conséquent il dit : « Frères, vous avez été appelés à la liberté ». C'est-à-dire, cela caractérise notre appel. Seulement, dit-il, ce n'est pas la liberté comme une occasion pour la chair ; c'est-à-dire, vous ne pouvez pas vous livrer à la licence : « N'usez (pas) de la liberté comme d'une occasion pour la chair, mais servez-vous l'un l'autre avec amour ». Il avait montré plus haut qu'il y a une foi opérante par l'amour (comme il le dit quelques versets auparavant) ; de même maintenant il montre que l'objet de cet amour doit être de se servir l'un l'autre. Ce n'est pas dans le but de vous mettre sous la loi, mais afin que vous vous serviez l'un l'autre ; car toute la loi est accomplie dans cette seule parole, (savoir) en celle-ci : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Ne venaient-ils pas d'essayer la loi ? Et quel en avait été le résultat ? Il dit : Vous vous êtes mordus et vous vous êtes dévorés les uns les autres : ce n'est pas là accomplir la loi, mais les convoitises. Quand les personnes parlent de la loi, ou veulent être docteurs de loi, l'accomplissent-ils jamais ? Ils commencent par des paroles pleines d'assurance, et ils finissent sans action et sans vérité. Tandis qu'au contraire, quand Christ est l'objet de l'âme, bien que la loi n'occupe pas l'esprit, elle est pourtant accomplie. Christ est la puissance de Dieu ; la loi est la puissance du péché. J'ai précisément la même parole de Dieu pour me parler de Christ et de la loi ; et les deux passages sont dans la même épître (I Cor). Mais il importe peu où le sujet est traité. Le grand point sur lequel le Saint Esprit insiste, ce n'est pas que la loi n'était pas une bonne chose, mais que notre nature étant si horriblement mauvaise, aucun bien ne peut jamais être obtenu en appliquant l'action de la loi à notre mauvaise nature, sinon de la condamner. La question est : Qu'est-ce qui fortifiera mon âme pour ce qui est bon ? La réponse est : Non pas la loi, mais Christ. La loi est excellente, je l'admets. Mais vous venez de parler de la loi comme d'un moyen de bien marcher : quelle sorte de sainteté avez-vous donc produite ? Vous mordre et vous dévorer les uns les autres ! Ce n'est pas là de l'amour. Mais c'est l'effet de la loi dont vous vous vantez. « Mais si vous vous mordez et vous dévorez les uns les autres, prenez garde que vous ne soyez consumés l'un par l'autre ». Tel est le résultat. La loi est une puissance qui tue et détruit ; mais non parce qu'*elle* est mauvaise, mais parce que notre nature l'est. Et rappelez-vous que la loi porte sur notre nature. La loi fut donnée non au nouvel homme mais au vieil homme.

Nous voyons là la sagesse de Dieu. La loi fut donnée dans le but de provoquer le péché qui demeurait caché. Mais qu'est-ce qui devra donner de la force à la nouvelle vie, et mettre en jeu ses affections ? Qu'est-ce qui devra nourrir la nouvelle créature et l'amener à l'exercice de la vie ? Ce n'est pas la loi. Mais l'Apôtre nous dit plus. Il avait montré que l'amour était la somme et la substance de la loi. Si donc l'amour prévaut, la loi est accomplie ; mais parmi vous, il y a, au contraire, des disputes et des querelles et toutes sortes de mauvaises œuvres. Quel coup porté à leur vanité engendrée par le légalisme ! Maintenant il va plus loin et leur adresse des paroles positives : « Mais je dis : Marchez par (l') Esprit, et vous n'accomplirez pas la convoitise de (la) chair ». L'action du Saint Esprit n'est pas seulement en ceci, qu'il convainc de péché, ni en sa puissance pour régénérer ; tous les

chrétiens reconnaissent cela : quelque distance qui les sépare sur d'autres sujets, ils ne peuvent que reconnaître la même vérité fondamentale, que toute la puissance par laquelle une nouvelle nature nous est communiquée, est par le Saint Esprit. Quelques-uns peuvent recevoir la vérité d'une manière plus intelligente et avec plus de soin, quant à la forme ; mais tous nécessairement reconnaissent le Saint Esprit comme celui qui les convainc du mal qui est en eux, et leur donne cette nouvelle vie qui est de Dieu.

Mais ce n'est pas là la question discutée ici. Les Galates avaient la vie nouvelle ; mais quelle serait la puissance qui produirait la sainteté chrétienne ? Ils introduisaient la règle de la loi comme moyen de sainteté ; et l'Apôtre met la chose entièrement de côté. Il dit : « Marchez par (l') Esprit, et vous n'accomplirez pas la convoitise de (la) chair ». Nous avons là l'avertissement divin ; et même il y a plus ; ce n'est pas seulement une admonition contre tel ou tel mal, mais ce qui nous donnera une puissance réelle à l'égard de ce qui est bon. « Marchez par (l') Esprit ». Le Saint Esprit a été envoyé ici-bas pour habiter dans le croyant. Ce n'est pas cette vérité que nous sommes « édifiés ensemble, pour (être) une habitation de Dieu, par l'Esprit », comme dans l'Épître aux Éphésiens, où nous trouvons présenté aussi le corps de Christ, les relations des enfants de Dieu comme membres de ce corps. L'Épître aux Galates ne nous donne jamais ce qui a rapport au corps, mais toujours ce qui est individuel. Et comme la marche est une chose individuelle, ou ce qui concerne chaque âme, quand même il n'y en aurait aucune autre dans le monde, c'est là ce dont vous avez besoin. Il est dit : « Marchez par (l') Esprit » ; l'Apôtre ne dit pas : Marchez par la loi. Au contraire, il avait traité sévèrement les hommes qui étaient si zélés pour cette règle. « Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez pas la convoitise de la chair ». Vous avez besoin de puissance contre la convoitise de la chair : l'Esprit est cette puissance-là, et il n'y en a point d'autre. Car la chair convoite contre l'Esprit et l'Esprit contre la chair ; et ces choses sont opposées l'une à l'autre *afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez.* C'est là, je crois, ce que le Saint Esprit a écrit et ce qu'il a voulu dire. Ce que nous lisons dans plus d'une version est positivement faux, comme plusieurs d'entre nous le savent depuis longtemps. Je ne veux pas omettre la chose, ni l'introduire d'une manière cachée : mais partout où il y a quelque chose qui est évidemment pernicieux, dans les versions, qui ne sont après tout qu'une œuvre humaine, c'est un devoir chrétien d'y appeler l'attention ; et d'autant plus que je suis toujours prêt à maintenir l'excellence – en général – de la version anglaise qui est du nombre, et de la défendre contre les adversaires qui voudraient la déprécier. Mais ce n'est pas le rôle d'un ami que de justifier ce qui est réellement une erreur qui a pu s'y glisser par le moyen de la faiblesse humaine ou de quelque chose de pis.

C'est donc ici une des méprises les plus graves, pratiquement. Quand j'insiste là-dessus, c'est que ce n'est point une chose que je puisse admettre comme ouverte à la discussion ou sur laquelle il puisse rester le moindre doute. Aucune personne, ayant une connaissance tant soit peu intime de la langue dans laquelle le Saint Esprit a écrit, ne pourrait hésiter, à moins d'être sous l'effet de préjugés invétérés. Je désire faire remarquer que les hommes les plus pieux, les savants les plus compétents, qui diffèrent peut-être de mes propres vues sur bien des choses que je juge importantes – même des personnes qui sont dignitaires dans l'Église même qui eut la principale part dans l'introduction de cette version – admettent franchement et d'un commun accord que la version que je viens de donner est seule véritable. Il n'y a aucun doute là-dessus dans l'esprit d'hommes qui ont les sentiments les plus opposés sur d'autres sujets, à l'égard du vrai sens de ce verset. Le Saint Esprit dit donc : « Afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez ». C'est même là toute la force du verset. Il leur montrait pourquoi ils étaient appelés à marcher par l'Esprit, et quel était le meilleur préservatif contre la convoitise de la chair. Car ces deux choses sont totalement opposées : elles sont opposées l'une à l'autre en toute manière. Il n'est pas dit : Vous avez la loi afin que vous n'accomplissiez pas la convoitise de la chair, mais : Comme vous avez une nature qui sera toujours encline à faire sa propre volonté, ce n'est pas que vous ayez simplement la loi pour la réprimer, mais le Saint Esprit est donné ; ce n'est pas comme la loi, une chose en dehors de nous, mais le Saint Esprit est une puissance au-dedans ; il s'identifie avec les affections de l'âme, et il donne la force aux désirs qui recherchent ce qui est bon, et contre la convoitise naturelle, ou toutes les manières dans lesquelles la chair peut se montrer.

L'Apôtre admet entièrement qu'il y avait la chair à l'œuvre – l'orgueil, la vanité, tout ce qui est mauvais. Mais, comme chrétiens, vous avez le Saint Esprit, et en marchant par l'Esprit, « vous n'accomplirez *pas* la convoitise de (la) chair ». Bien que la convoitise de la chair soit là, vous avez en même temps le Saint Esprit, afin que vous n'accomplissiez pas cette convoitise. Si ce qu'on trouve dans bien des versions : « Tellement que vous ne faites point les choses que vous voudriez », était correct, ce serait comme souffler le chaud dans un verset et le froid dans l'autre. Il leur aurait dit, dans un verset, qu'ils doivent marcher par l'Esprit, et, dans le suivant, qu'après tout ils ne peuvent le faire. Une telle traduction porte évidemment en elle-même sa propre réfutation. J'insiste d'autant plus sur ce point, parce que c'est un point pratique pour les personnes chrétiennes. Sur des questions purement critiques, je ne songerais jamais à troubler l'esprit des personnes. Il y a tant de choses qui sont de la plus profonde importance pour nos âmes devant Dieu chaque jour, que moins nous nous occupons de points curieux et d'érudition, c'est le mieux. Mais lorsqu'on arrive à la question de corriger tout ce que l'homme érudit et chrétien a reconnu pour une erreur, il est évident que je serais coupable de maintenir une erreur grave, si je passais légèrement sur un point comme celui qui nous occupe.

Il y a une chose, je crois, qui a conduit à la confusion qui règne sur ce sujet ; c'est que bien des personnes ont tenu pour certain que la doctrine ici est la même que dans Rom. 7. Mais dans ce chapitre-là, après les six premiers versets, le Saint Esprit nous donne l'expérience d'une personne troublée sous la loi. En conséquence nous ne voyons pas que l'Esprit de Dieu y soit du tout introduit. C'est là un fait remarquable qui explique la différence

entre cette portion-là de l'Écriture et ce que nous avons ici. Là c'est un homme renouvelé – une âme réellement née de Dieu, mais un homme qui, tout en haïssant le péché comme nul homme inconverti ne le fait, aime la justice parce qu'elle est de Dieu, et a le mal en horreur ; et pourtant, malgré tout, le mal qu'il ne veut pas, il le fait ; et le bien qu'il désire ne se fait jamais. Il a appris le mal qui est dans le péché, et il voit le bien qui est dans la justice ; mais il est entièrement impuissant. Quelle en est la cause ? Le Saint Esprit montre que c'est ici la raison – il n'a que la loi devant lui. C'est un homme converti, mais luttant sous la loi ; et l'effet en est que l'homme est complètement abattu. Bien loin de lui donner du courage, et de faire ressortir ce qui est en Christ, la loi ne fait que le prendre sur le fait ici et là, d'un côté faisant pénétrer la sonde, et d'un autre le poignardant ; de sorte qu'il est tout troublé en découvrant en lui une somme de mal telle, qu'il n'aurait jamais pensé qu'elle pût exister dans le cœur d'une personne convertie. Nous en connaissons tous quelque chose. Il n'y a pas longtemps que nous suivons Christ, si nous n'avons pas connu quelques luttes amères. La conséquence est, que tout ce que cette pauvre âme peut dire, c'est : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? ». Nous aurions pu penser qu'un chrétien aurait dit : Il y a longtemps que j'ai été délivré. Mais remarquez bien ceci – qu'il ne se repose pas sur le Libérateur en tenant son œil fixé sur lui. Il est converti, mais il ne connaît pas la liberté. Il a la foi dans le Sauveur, mais il ne comprend pas l'application de la mort et de la résurrection de Christ à sa condition. Il ne sait pas qu'il n'est plus regardé comme étant dans la chair, mais dans l'Esprit – qu'il a le droit d'en avoir fini entièrement avec sa vieille nature et de se voir en Christ devant Dieu. Du moment qu'il arrive à cette découverte, que c'est une méprise d'appliquer la loi à son âme, il rend grâces. Avant cela, il s'écrie dans l'intensité de son agonie : « Misérable homme que je suis » ! Et pourtant, alors même se présente cette nouvelle pensée, venant de Dieu : « *Qui* me délivrera ? ». J'y suis maintenant ; je vois que ce n'est pas ma propre lutte avec la loi pour vaincre le mal ; je vois qu'il y en a *un autre* – un libérateur. – En conséquence, il peut se retourner vers Dieu avec reconnaissance même le moment après, et dire : « (Je rends) grâces à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur ». À partir de là, il est heureux, parfaitement heureux, en dépit du sentiment qu'il y a encore de la vieille nature au-dedans de lui. Qu'est-ce qui le rend heureux ? Il voit qu'il y a deux choses distinctes – la vieille nature, qui, si on lui permet d'agir, sert toujours la loi du péché, et la nouvelle nature qui cherche toujours la loi de Dieu, quelle qu'elle puisse être. Maintenant donc, il est à même d'entrer dans les grandes vérités du chap.8. « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans (le) Christ Jésus » ; et il le fait aussi d'une manière intelligente : « car la loi de l'Esprit de vie dans (le) Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort ». Il ne se contente pas de cette manière vague d'exprimer la chose : « Nous a *tous* affranchis », mais il dit : « *M'a affranchi* ». Ce n'est pas une confession de foi générale, mais la vérité est appliquée de la manière la plus positive aux besoins personnels de l'âme qui luttait naguère. Il n'y a plus aucune servitude, maintenant qu'il voit que Christ est ressuscité. Pourquoi est-il ressuscité ? Comme le chef d'une famille, il est ressuscité pour me donner entièrement un nouveau nom et une nouvelle position. Il est descendu sous l'océan de mes péchés, et il est ressuscité au-dessus d'eux. Ce qui était de moi le fit descendre ; et s'il est ressuscité et remonté, c'est pour me ressusciter aussi avec lui. La résurrection de Christ n'avait pas pour objet de *lui* donner une position, mais de *nous* donner, de *me* donner une position. La mort de Christ était pour nous, pour ôter notre péché ; la résurrection de Christ devait introduire une bénédiction que rien ne peut atteindre. L'effet de la première venue de Christ, c'est que nos âmes entrent dans cette bénédiction. L'effet de sa seconde venue sera que nos corps exempts de toute trace de péché, y entreront complètement, comme nos âmes le devraient maintenant. Si nous nous reposons sur lui, nous ne devons pas avoir un seul doute. Il n'est nullement question si je trouve de la chair en moi ; si je n'en trouvais pas, ce serait plutôt une preuve que je ne suis pas un chrétien. « Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous séduisons nous-mêmes et la vérité n'est point en nous ». Et encore : « Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons menteur et sa parole n'est pas en nous ». C'est ici un cas plus grave, parce qu'il y a une déclaration claire et positive contre la chose.

Ainsi donc, ce qui distingue un chrétien, ce n'est point qu'il n'a pas le péché au-dedans de lui, mais qu'il a une nouvelle nature que nul ne possède, sinon celui qui croit en Jésus par le Saint Esprit. En vertu de Christ, Dieu le regarde comme quelqu'un qui en a entièrement fini avec le péché, en tant qu'il est une cause du jugement de Dieu sur nous. Sous ce rapport, Dieu a entièrement terminé la question ; mais non dans ses voies avec nous jour par jour. C'est là que la confession de nos manquements trouve sa place ; et de cette manière, c'est une chose juste et bonne pour le chrétien de juger le mal qui est en lui et de le confesser. De ce que Dieu a entièrement pardonné à un homme toutes ses offenses, cela n'ôte ni la nécessité, ni le devoir, ni le privilège de confesser à Dieu, jour par jour, la vérité à l'égard de nous-mêmes. C'est une chose bien bénie que nous puissions le faire dans la confiance que Dieu s'intéresse à nous – que Dieu aime que nous allions à lui à l'égard de toutes choses. Nous devrions compter assez sur son propre amour pour déclarer tous nos manquements et les confesser devant lui.

La loi disait : « Tiens-toi loin ». Et si même une pauvre bête touchait la montagne, elle était lapidée ou percée d'une flèche. Ce que la loi disait à un, elle le disait à tous. Elle ne disait pas : S'il en est parmi vous qui soient des croyants, ils peuvent s'approcher. La loi n'établit point de distinction entre croyants et non croyants. Elle ne fait pas la part de l'infirmité humaine. Les hommes sont-ils pécheurs ? S'ils le sont, alors ils sont maudits. Voilà la sentence de la loi. Elle ne rendit jamais l'homme juste, pas plus qu'une loi humaine ne produit l'honnêteté. Depuis le commencement du monde il en est ainsi : jamais homme ne fut rendu honnête par un acte du parlement. Ce qui amène les personnes à obéir, c'est *Christ,* entièrement au-dessus de la loi. La juste terreur de la colère divine peut réveiller, mais elle ne donne aucune puissance. De même, dans les choses terrestres, il faut qu'il y ait un principe au-dessus de la crainte d'être envoyé à la maison de correction. S'il n'y a que cette terreur qui empêche un homme de voler, il est un fripon. Il en est précisément ainsi du croyant. Ce qui fait de l'homme un chrétien, le

fait marcher habituellement comme un chrétien. C'est la puissance de l'Esprit de Dieu, révélant Christ. Allez-vous retourner à la loi pour maintenir votre âme dans le devoir ?

Il aurait bien mieux valu que vous fussiez rempli de Christ, marchant par l'Esprit. Car, que fait l'Esprit ? Il glorifie Christ. C'est toujours là la vraie pierre de touche. La puissance d'une chose n'en est pas la pierre de touche. Si un homme parlait beaucoup de l'Esprit, et qu'en même temps il servît le péché, et non Christ, qui aurait confiance en la chose ? Il a pu se faire illusion. Un homme peut élever les prétentions les plus exorbitantes et dire qu'il a la puissance du Saint Esprit – agissant en lui ou dans le corps ; mais comment puis-je savoir si la chose est réelle ? Considérons les épîtres de Jean, qui nous dit d'éprouver les esprits. Le grand critérium est justement ceci – le Saint Esprit, invariablement, glorifie Christ. Son objet n'est pas d'agrandir l'Église ou un ministre. Toutes ces choses découlent du mauvais usage que l'homme a fait des choses de Dieu. Je ne nie pas ici que l'Église ait une place bien importante, mais c'est parce qu'elle est le vase de l'Esprit de Dieu, à qui elle est assujettie – la scène où le Saint Esprit présente Christ. Si les prétentions humaines sont tolérées, ou que le monde soit caressé, ce n'est pas l'Église de Dieu conduite par l'Esprit. Ce peut être l'Église de l'homme, ou l'Église-monde, mais ce n'est pas l'Église de Dieu. Ce qui caractérise l'Église, c'est la vérité de la présence du Saint Esprit confessée, reconnue et mise en pratique.

Il peut y avoir des manquements, comme il y en a dans un chrétien individuellement, qui peut montrer de l'humeur, de l'orgueil ou de la vanité ; toutefois il le sentira, après avoir été ramené à lui-même, quoique le Seigneur puisse quelquefois juger nécessaire de briser un homme entièrement, comme Job, pour lui faire connaître ce qu'il est. La véritable action du Saint Esprit, soit dans l'individu, soit dans le corps, c'est d'exalter Christ. Et qu'il s'agisse des manquements individuels, ou de ceux de l'Église, cela revient au même. Dieu ne permettra jamais qu'une assemblée qu'il avoue persévère dans le mal. Il sait comment châtier une assemblée chrétienne aussi bien qu'une personne chrétienne. Il agira à leur égard s'ils sont droits. Nous ne devrions nous inquiéter de rien, mais en toutes choses « exposer nos requêtes à Dieu, par des prières et des supplications ». Nous n'avons pas besoin d'être inquiets et éprouvés touchant ceci ou cela. Nous sommes souvent en faute en pensant à ce que *nous* pouvons faire en parlant aux personnes, tandis que, si nous parlions beaucoup plus à Dieu, et moins à l'homme, les autres n'y perdraient rien, et nous y gagnerions, et Dieu en serait beaucoup plus glorifié.

Quoiqu'il en soit, ce que nous trouvons ici, c'est que l'Esprit de vérité est la puissance de la sainteté – que c'est l'Esprit de Dieu qui rend un chrétien capable de bien marcher, et non la loi. C'est là le point auquel il les amène : et ainsi il conclut le sujet : « Si vous êtes conduits par (l') Esprit, vous n'êtes pas sous (la) loi ». Il est clair que si d'être sous la loi était un moyen de sainteté chrétienne, il aurait été dit : « Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous *êtes* sous la loi », plutôt que : « Vous n'êtes *pas* sous (la) loi ».

Mais les hommes sont aveuglés. Quoiqu'ils prennent constamment les commandements, qu'ils les répètent et les enseignent, ils disent pourtant qu'ils ne sont pas sous la loi ! Comment des personnes pourraient-elles être plus sous la loi, que quand ils adoptent le langage des dix commandements comme l'expression de leur propre relation devant Dieu ? La chose est faite de nos jours aussi littéralement et expressément par des personnes chrétiennes, qu'elle le fut jamais par les enfants d'Israël eux-mêmes. Si les gens disent que, tandis qu'ils agissent et parlent ainsi dans leur culte public, ils ne sont pourtant pas sous la loi, c'est évidemment tromper leur âme d'une manière bien terrible. Que signifie l'expression : Être sous la loi ? Que je reconnais que je suis sous cette règle, comme étant ce que Dieu m'a donné, la règle selon laquelle je dois vivre. Si quelqu'un usait de la loi dans le but de convaincre un homme impie de ses péchés, ce ne serait pas être sous la loi. Mais si je prends les dix commandements, et que je demande à Dieu de me rendre capable de garder chacun d'eux, *c'est* confesser que *je* suis sous la loi.

Puis-je donc violer la loi ? Qu'ainsi n'advienne ! Une telle alternative ne saurait émaner que de quelqu'un qui comprend bien peu de la grâce de Christ. Tous admettent que la loi est juste et bonne. La question est, si le Dieu qui donna la loi à Israël, a donné ou non cette même loi aux chrétiens, comme la règle selon laquelle ils doivent – nous devons – vivre. Je le nie. Il la donna à Israël. Ce qu'il a donné à l'Église, c'est Christ. Christ est donné à connaître dans toute la Parole de Dieu ; et la chose selon laquelle le chrétien doit marcher, c'est la Parole de Dieu tout entière ; et il doit être enseigné d'une telle manière qu'il manifeste Christ. Si vous prenez seulement la loi dans sa lettre, que dit l'Écriture ? « La lettre tue, mais l'Esprit vivifie ». On peut prendre Exode 20, et tirer d'une portion de ce chapitre une déclaration de la grâce de Dieu. Quand Dieu donna la loi, il leur dit qu'il était le Dieu qui les avait retirés du pays d'Égypte et de la maison de servitude. On pourrait montrer comment nous sommes, nous aussi, délivrés de notre servitude. Dans cette mesure-là, c'est entièrement la grâce. Mais du moment que vous mettez les chrétiens sous la loi, comme la règle selon laquelle ils doivent marcher, comme un Israélite jadis, vous tombez dans le mal même que l'Épître aux Galates était destinée à corriger, et ce dont le Saint Esprit dit, quant à ceux qui sont conduits par l'Esprit, qu'ils ne le font point. « Si vous êtes conduits par (l') Esprit, vous n'êtes pas sous (la) loi ». C'est là ce que les hommes font à présent – ils prennent le langage des commandements qui étaient destinés pour Israël, et cela non pour convaincre de péché seulement ; mais ils entreprennent de les garder comme renfermant les directions de leur propre obéissance envers Dieu tous les jours. Toutefois ils sont obligés de se débarrasser par des explications d'une bonne partie de la loi ; par exemple, le jour du sabbat. Ils gardent le jour du Seigneur, et ils font bien ; je le garde aussi. Mais je nie qu'il soit le jour du sabbat, et je maintiens que le premier jour et le septième jour ne sont pas la même chose. L'Écriture place toujours en contraste le premier jour à l'égard du septième. L'un est le premier jour de la semaine, l'autre le dernier. Le premier jour est une chose nouvelle, entièrement en dehors de la loi. Les gens croient que l'observation d'*un* septième jour est la

chose importante. Or ce n'est pas là ce que Dieu dit ; mais *le* septième jour ; et nous n'avons pas la liberté de changer les Écritures. Ce n'est pas là écouter la loi, mais la détruire. Qui a donné à l'homme la liberté de changer *le* en *un* ? – surtout puisque ce changement fait une différence qui est de toute importance. Gardons-nous seulement de la tradition et cherchons à comprendre la parole de Dieu.

Nier que la loi soit la règle de vie pour le chrétien, est bien loin de porter atteinte à la sainteté. Le Saint Esprit introduit un caractère plus profond de sainteté que ce qui était demandé dans les dix commandements. Quand notre Seigneur dit : « Si votre justice ne surpasse pas (celle) des Scribes et (des) Pharisiens », il ne voulait pas parler d'une justice qui nous serait imputée, mais d'une vraie justice, pratiquement. Le chrétien a une justice qui est réelle. Il est vrai que nous devenons « justice de Dieu en Christ » ; mais que ce soit là la seule justice du croyant, je le conteste. Le Saint Esprit produit une œuvre réelle en son âme, fondée sur l'œuvre du Christ – séparation du monde, dévouement à Dieu, obéissance et amour : et toutes ces choses, non pas simplement d'après les dix commandements, mais selon la volonté de Dieu telle qu'elle a été pleinement manifestée en Christ. Si quelqu'un soutient que parce que le Seigneur garda la loi, il ne fit rien d'autre, on le plaint. L'observation de la loi n'était qu'une faible portion de son obéissance ; et nous sommes appelés à être semblables à Christ dans son dévouement à Dieu à tout prix. Un premier principe du christianisme pratique est ainsi conçu : « Si en faisant bien, vous souffrez et que vous l'enduriez, cela est digne de louange devant Dieu ». C'est là une chose entièrement inconnue dans le système légal. Dans les dix commandements, nous trouvons que si un homme obéissait à ses parents, il jouirait d'une longue vie sur la terre. Il est de toute évidence que ce n'est pas là le principe sur lequel Dieu agit maintenant ; car nous avons tous vu les enfants les plus obéissants souvent enlevés dans leurs premières années. Est-ce que je nie par là qu'il y ait une vérité spirituelle importante que nous avons à recueillir de ce passage ? Tout le contraire. Paul lui-même fait allusion à cette promesse ; nullement, ce me semble, comme un motif pour qu'un enfant chrétien obéisse à ses parents, mais comme une indication générale de la pensée de Dieu. C'était « le premier commandement avec promesse ».

Je désire ajouter que les instincts spirituels des chrétiens vont au-delà de leur système ; et quoique sous le rapport de la doctrine ils soient sous la loi, ils désirent marcher par l'Esprit. Je n'ai pas un seul sentiment désobligeant contre ceux qui maintiennent un tel état de choses. Mais l'Esprit de Dieu en parle comme d'une bien grave erreur et d'un bien grand danger. Ce que nous avons donc à faire, c'est de comprendre la pensée de Dieu, de la proclamer et d'obéir. « Si vous êtes conduits par (l') Esprit, vous n'êtes pas sous la loi ». Les Juifs l'étaient. Partout où, dans l'Écriture, nous voyons le peuple de Dieu sous la loi, cela signifie toujours Israël. Si un homme se place dans une position juive, il prend sur lui cette responsabilité. Dans sa foi, il peut être un chrétien ; mais quant aux formes et ordonnances, il est au moins à moitié Juif. Nous devons chercher qu'ils soient chrétiens et rien de plus – afin d'en finir avec tout ce qui cache et obscurcit le caractère de Christ, avec ce qui leur coûte cher, puisqu'ils en portent la triste peine, soit dans une insouciance de vie, soit en ayant leurs cœurs abattus et pleins de doutes, au lieu de jouir de la liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant.

Après cela l'Apôtre trace le contraste entre les œuvres de la chair et les fruits de l'Esprit.

« Or les œuvres de la chair sont manifestes » – il n'y avait aucune difficulté à les discerner – « lesquelles sont (la) fornication, l'impureté, l'impudicité, l'idolâtrie, l'empoisonnement, les inimitiés, les querelles, les jalousies, les colères, les intrigues, les divisions, les sectes, les envies, les meurtres, les ivrogneries, les orgies et les choses semblables à celles-là ». Vous avez ici la corruption humaine et la violence humaine. Vous trouvez la mention de l'idolâtrie et de l'empoisonnement, et d'un autre côté les divisions et les sectes, qui se rapportent à l'esprit qui pourrait se trouver à l'œuvre même sous une profession extérieure de christianisme. Un enfant de Dieu peut tomber pour un temps dans l'un ou l'autre de toutes ces sortes de mal ; mais il y a une sentence solennelle prononcée sur tout cela : – « Au sujet desquelles je vous déclare d'avance, comme je l'ai déjà dit, que ceux qui commettent de telles choses, n'hériteront pas (du) royaume de Dieu ». Il les avertit maintenant, comme il l'avait fait quand il était avec eux, « que ceux qui commettent de telles choses n'hériteront pas (du) royaume de Dieu ». Quelle que puisse être la difficulté, puissions-nous ne jamais douter, mais recevoir et tenir ferme cette vérité que Christ est la puissance de Dieu pour tous ceux qui croient. Il est la puissance de Dieu non seulement pour la justification, mais pour le salut ; et le salut, tout en comprenant la justification, va bien au-delà, parce qu'il comprend toute la course d'un homme chrétien jusqu'à ce qu'il soit de fait dans l'état de résurrection, avec Christ. Voilà la signification de ce verset : « Travaillez à votre propre salut avec crainte et tremblement » – non pas à votre propre pardon, mais à votre propre salut. Cela est dit à ceux qui ont déjà reçu le pardon. Ainsi, le salut, dans le sens dont il est parlé ici, implique le conflit entier avec la puissance du mal, que nous traversons. Nous savons que nous avons à faire à l'ennemi commun ; mais Dieu est à l'œuvre en nous pour opérer « et le vouloir et le faire selon son bon plaisir ». Nous connaissons le profond intérêt que Dieu sent pour nous, et toute sa bienveillance, en tant que ce conflit nous est assigné. Nous combattons sous ses ordres – faisant sa volonté en cela aussi bien que dans toutes les autres choses. Dieu est si loin de nous laisser, en aucune manière, qu'il donne l'assurance à nos âmes qu'il s'engage à nous garder à travers ce conflit jusqu'au bout ; mais il veut que nous ayons un sentiment solennel de la guerre avec Satan, dans laquelle nous sommes engagés.

Ensuite nous avons, de l'autre côté : « Le fruit de l'Esprit est l'amour ». Il commence par l'amour – par ce qui est de Dieu, et qui découle directement de Dieu, et qui constitue la connaissance du caractère de Dieu plus que tout autre chose. « Le fruit de l'Esprit est l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité ». Tels sont les premiers et les plus importants effets produits par l'amour de Dieu. Puis il descend à ce qui touche plus particulièrement notre manière d'agir l'un avec l'autre : « La douceur, la tempérance », parce que celles-ci

supposent le frein mis à la vieille nature – l'empire sur soi-même que le Saint Esprit opère dans l'âme à cause du Seigneur, en tant qu'elle est évidemment placée dans ce monde pour être une épître de Christ, en sorte que nous ne donnions pas un faux caractère à Celui dont nous portons le nom. Mais toutes ces choses sont les fruits de *l'Esprit* ; et il ajoute : « Contre de telles choses, il n'y a pas de loi ». Quand la loi a-t-elle jamais produit ces choses ? De même la loi ne condamnera jamais ceux qui marchent dans ces choses, comme il dit aux saints de Rome, au chapitre 13 de son épître, en parlant des gouverneurs et des magistrats : « Or veux-tu ne pas craindre l'autorité ? Fais le bien, et tu recevras d'elle de la louange. Car (le magistrat) est serviteur de Dieu pour ton bien ». De même ici : « Contre de telles choses il n'y a pas de loi ». Si vous produisez réellement ces fruits de l'Esprit, il n'y a point de condamnation contre elles.

La vieille nature est-elle donc oubliée ? Ou bien la loi est-elle nécessaire pour la discipliner ? C'est ce qu'on pense, selon la croyance humaine ; mais la Parole dit, au contraire : « Or ceux qui sont de Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises ». Il montre que tous ceux qui sont de Christ ont passé par la grande question de ce qui n'était pas de lui : ils « ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises ». Ils se sont soumis, par la foi, à la sentence de mort sur toute leur nature – ils *ont* crucifié la chair. Nous savons, sans doute, que cela n'est réellement et pleinement fait qu'en Christ – que c'est à la croix de Christ qu'a eu lieu la crucifixion de la chair avec toutes ses convoitises. Dès lors aussi, cela est vrai de tout croyant. La chair, avec les passions et les convoitises, est une chose déjà mise de côté aux yeux de Dieu. S'il est vrai que nous soyons chrétiens, nous *avons* crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises. S'il s'agissait d'une personne récemment née de Dieu, elle pourrait dire qu'elle a « crucifié la chair avec les passions et les convoitises ».

Mais on peut demander : N'ai-je pas la chair à crucifier ? Je réponds : Cela est déjà fait ; vous avez à le croire, et à marcher dans la force que la foi vous donne. Quelle consolation de savoir que la chair est une chose jugée – que la sentence de mort a déjà été exécutée sur elle ! Qu'est-ce qui vous fortifiera plus que ceci, savoir que vous n'êtes pas vivants dans la chair maintenant, mais que vous êtes vivants dans l'Esprit ? Et « Si nous vivons par (l') Esprit, marchons aussi par (l') Esprit ». Que ce soit là la règle par laquelle vous désiriez d'être dirigé, savoir que vous avez le Saint Esprit qui habite en vous, et qui veut vous fortifier en Christ. Que votre but soit de marcher selon un tel état de choses !

Veuille le Seigneur nous accorder d'avoir la sagesse qui vient d'en haut, de savoir ce que nous sommes, et ce que nous ne sommes point ; afin que, quel que soit le mal, quelles que soient sa force, ou ses tendances, nous croyions qu'il y a la puissance du Saint Esprit pour nous fortifier contre toutes choses mauvaises, et nous élever au-dessus d'elles ! Mais le Saint Esprit ne déploiera pas sa puissance, sinon dans la mesure que Christ est devant nous. Si nous cherchons à nous complaire à nous-mêmes en quelque chose que ce soit, sous trouverons seulement que Dieu se servira, pour nous châtier, de la satisfaction de nous-mêmes que nous aurons cherchée. Et par conséquent, quel heureux privilège que, dans la soumission à Dieu, nous nous nous livrions, comme nous devrions le faire, à la gloire de Christ, en toutes choses !

Chapitre 6

La fin du dernier chapitre nous a montré les œuvres de la chair d'une part, et les fruits de l'Esprit de l'autre, avec l'injonction bien solennelle adressée aux enfants de Dieu, que, s'ils vivaient par l'Esprit (ce qui était nécessairement le cas, s'ils étaient enfants de Dieu) ils devaient aussi marcher par l'Esprit. C'était en vain qu'ils se vantaient de privilèges, s'il y avait indifférence quant à la marche pratique. Nous ne saurions avoir la vie par le Saint Esprit, sans être en même temps liés par les déclarations les plus solennelles, en sorte que le Saint Esprit soit aussi la grande force directrice de la marche. L'acte n'est que l'expression extérieure du principe au dedans. La vie ne peut être connue d'une manière absolue que de Dieu : la marche est ce qui est manifesté devant les hommes. Mais maintenant, outre qu'il exhorte à se garder de vaine gloire, quelque forme qu'elle pût revêtir, soit de se provoquer les uns des autres, soit de se porter envie les uns aux autres (ch.5:26), nous voyons qu'il prend un nouveau terrain au commencement du chapitre 6.

« Frères, quand même un homme s'est laissé surprendre par quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez un tel homme dans un esprit de douceur, prenant garde à toi-même, de peur que tu ne sois aussi tenté ». Supposons qu'un homme aille tout à fait mal, et se laisse positivement surprendre par ce qui est évidemment mauvais, que faire alors ? Encore le Saint Esprit insiste-t-il sur ceci, que ceux qui sont *spirituels* redressent « un tel homme dans un esprit de douceur ». Expression, en effet, d'une bien grande importance ! Car d'abord, en cas de chute par un manque de vigilance et de dépendance à l'égard de Dieu, nous apprenons quels sont ceux le plus à même de faire face à la nécessité. C'est l'obligation de tous d'une manière générale ; mais quels sont ceux que le Saint Esprit presse d'agir convenablement à l'égard d'un tel cas ? « Vous qui êtes spirituels ». Or, il ne s'ensuit pas que celui qui est né de Dieu, soit spirituel. *Vivre par l'Esprit* est une chose bien différente que *d'être spirituel.* Un homme spirituel ne vit pas seulement par l'Esprit, mais marche par l'Esprit. Sans doute il a les mêmes infirmités que les autres hommes, et il se peut que de temps à autre il montre ce qui est de la nature ; mais à tout prendre, et d'une manière manifeste, par la grâce de Dieu, il a appris à juger le moi, à ne pas l'épargner, à discerner surtout en lui-même tout éloignement du Seigneur, et à le confesser franchement et humblement devant Dieu. En conséquence de ce jugement habituel de soi-même, il y aura une bien plus grande tendresse en s'occupant du péché dans les autres. De tels chrétiens peuvent avoir un discernement pénétrant, mais lorsqu'il s'agit de ce qui est réel et très sérieux – quelque chose peut-être dont plusieurs cesseraient de s'occuper comme rendant le cas

sans espoir et qui les conduirait a penser que la personne n'est pas chrétienne du tout ils peuvent, parce qu'ils connaissent mieux la subtilité de la chair aussi bien que la grâce de Dieu, ils peuvent, dis-je, compter sur sa bonté ; et ce sont les personnes mêmes qui conviennent pour s'occuper du mal et pour rétablir cette âme. Ainsi donc vous trouverez toujours dans les cas qui demandent à être traités avec douceur, que c'est à ceux qui sont spirituels d'agir, et non à ceux qui sont eux-mêmes les plus habitués à broncher, ni à ceux qui sont sujets à satisfaire la chair et à s'éloigner du Seigneur. Quelques-uns pourraient penser que *de tels hommes* sont probablement ceux qui agiront avec compassion à l'égard de ceux qui bronchent ; mais au contraire, ceux-là conviennent qui marchent soigneusement et en se jugeant eux-mêmes, en règle générale, et qui sont ainsi gardés de chute parce qu'ils s'appuient habituellement sur un Seigneur fidèle, parce que la présence même qui les préserve de s'égarer, est ce qui leur fait comprendre la grâce de Dieu et à user de cette grâce pour d'autres. D'après cela, il est dit à ceux-là de redresser « un tel homme dans un esprit de douceur ».

Il ajoute encore : « Prenant garde à toi-même, de peur que tu ne sois aussi tenté ». Cela serait naturellement ce qui se présenterait moralement à l'œil d'un homme spirituel. Il a le plus profond sentiment de sa propre faiblesse ; et par conséquent il serait tout prêt à estimer les autres supérieurs à lui-même. Comment cela ? Ce n'est pas sans doute que celui qui a fait des progrès dans les voies de Dieu, doive regarder la connaissance d'un jeune enfant comme supérieure à la sienne. Ce n'est pas qu'il n'existe dans l'Église, d'une part, ceux qui sont peu estimés, et de l'autre, des hommes d'un jugement éprouvé et spirituel. Ce n'est pas que nous devions supposer que tous sont également sages, forts et honorables. Ce ne serait pas là de la foi, mais du fanatisme, quelque chose de contraire à toute pensée juste. Dans quel sens donc devons-nous estimer les autres supérieurs à nous-mêmes ? Lorsqu'une âme qui a quelque mesure de spiritualité pense à elle-même, ce qu'elle sent c'est combien elle est loin de réaliser Christ. Elle a habituellement devant elle combien ses manquements sont grands, même en ce qu'elle désire dans ses voies devant Dieu. Mais quand ce chrétien considère son frère, même le plus faible possible, et qu'il le voit comme un des bien-aimés de Christ, rendu pleinement agréable au Père et objet de ses tendres affections, cela réveille à la fois l'amour et le dégoût de soi-même ? Ainsi, si la grâce est à l'œuvre, ce qui, dans un autre saint, ressemble à Christ, se présente aussitôt devant le cœur ; et ce qui ne ressemble point à Christ dans soi-même. De sorte que la question n'est pas de s'efforcer à entretenir des sentiments élevés à l'égard de ses voisins, et à penser qu'ils sont ce qu'ils ne sont pas ; mais de croire réellement ce qui est vrai à leur égard, et d'avoir aussi des sentiments justes à l'égard de nous-mêmes. Si on pense à ce qu'est un saint en Christ et pour Christ, et à ce qu'il sera par le moyen de Christ, alors le cœur sent la merveille de son amour et de quel prix est un saint pour le Seigneur ; mais quand l'œil se retourne sur soi-même ? toute l'indignité de nos voies, de nos sentiments, de nos manquements s'offre à notre mémoire de manière à nous humilier. Il en est de même quand c'est : « prenant garde à toi-même, de peur que tu ne sois aussi tenté », avec cette différence, que ce n'est pas tant considérer ce que nous avons été, que ce que nous avons à craindre et contre quoi nous avons à veiller.

Mais il y a plus ; au verset suivant, il les exhorte à porter « les charges les uns des autres ». Il y a des difficultés, des épreuves, des sujets de tristesse ; il y a des choses qui ont la forme d'infirmités ; il y a des circonstances de la nature la plus variée et la plus pénible qui pèsent sur les enfants de Dieu. Et, si nous désirons montrer de quel prix un chrétien est à nos yeux, l'occasion peut être facilement trouvée. « Portez les charges les uns des autres, et ainsi accomplissez la loi du Christ ». Baissez-vous et portez la charge sous laquelle gémit votre frère. Les dix commandements peuvent ne pas l'exiger ; mais vous accomplirez ainsi la loi *de Christ.* C'est là la loi pour nous chrétiens. Il n'est pas question de la loi de Moïse ; parce que, quoique cette loi fût celle de Dieu et qu'elle soit toujours la mesure selon laquelle Dieu agit a l'égard de l'homme naturel « Dieu s'occupe ici de ceux qui vivent par l'Esprit ; or, à Sinaï la loi ne fut jamais donnée à l'homme spirituel, mais à un peuple charnel, savoir à Israël. La loi s'adresse à l'homme naturel, et par conséquent elle s'occupe de ce qui est mauvais en lui. Qui peut dire au nouvel homme : « Tu ne tueras pas » ; « Tu ne déroberas pas ? » Le nouvel homme convoite-t-il jamais, ou commet-il adultère ? L'idée même présente évidemment en elle-même la preuve que toute la théorie est fausse. La loi des dix commandements ne fut jamais, en aucune façon, adressée au nouvel homme. Le nouvel homme peut en faire usage ; mais c'est là une chose bien différente que de la prendre comme l'expression de sa propre responsabilité devant Dieu. Si nous sommes des saints, nous ne sommes pas occupés à faire, pour avoir la vie, mais nous sommes vivants, pour faire la volonté de notre Seigneur sans une telle pensée que la mort ou la malédiction.

Je vous le demande, à vous qui insistez en faveur d'une règle légale, qu'est-ce que cette « loi de Christ ? » Christ fut toujours occupé des autres. Il ne fit jamais sa propre volonté – pas dans un seul acte de sa vie. C'est là précisément être saint dans l'amour, et c'est ce que fut Christ : obéissant et vrai dans l'amour, c'est ce qui caractérise toute son existence ici-bas. Supposons que nous accomplissions quelque devoir, ou même tous nos devoirs, simplement parce que nous croyons que cela est juste, ce serait toujours mal. Comme chrétien, j'aurais manqué dans ce qui est le plus près de Dieu, et cela par cette raison bien simple : – c'est que faire simplement son devoir parce que c'est son devoir, ne place pas l'âme dans une attitude d'obéissance, et peut bien, au contraire, n'être qu'orgueil et satisfaction de soi-même, et un hommage rendu à l'idole la plus cachée du cœur. Faire ce que *je juge* être bien, peut donc n'être au fond rien de mieux qu'une rébellion subtile contre Dieu. Je n'ai aucun droit de choisir mon propre sentier. Je suis appelé à l'obéissance, si je prends la place d'être sa créature ; et encore plus, si je suis son enfant et que je me reconnaisse comme tel. La question est donc : Quelle est la volonté de mon père ? De quelle manière infiniment excellente notre Seigneur le manifesta, même avant qu'il fût entré dans la partie publique de son ministère ! Il eut toujours, et cela dans le sens le plus élevé, le sentiment de sa propre relation : « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ? » Et il en fut ainsi dans

chaque occasion. Considérez-le plus tard dans son ministère. Même dans une chose qui en appelait avec tant de force à ses affections comme homme, quand Lazare se mourait, pourquoi demeura-t-il encore deux jours au lieu où il était, après avoir appris qu'il était malade ? Il n'agit pas seulement sur le terrain de ce qui est simplement bon, ni même sur le terrain simplement de son amour envers celui qu'il aimait ; mais il lui fallait l'ordre de son Père avant d'aller.

C'est ce que nous avons besoin de nous rappeler. Si vous prenez la loi donnée à Sinaï, vous trouvez Dieu qui requiert ce qui condamne un pécheur. Dieu ne s'y révélait pas comme Père. Supposez encore la souveraine de ce pays ; elle envoie son armée au-dehors pour attaquer quelque ennemi étranger, ou une parole d'autorité pour agir à l'égard de quelque province rebelle. Qui voudrait soutenir qu'elle agit comme mère dans de tel cas ? Qui voudrait conclure que nous la voyons ainsi dans ses rapports avec ses enfants ? C'est comme souveraine qu'elle agit, et à l'égard de sujets rebelles. À Sinaï, il y avait une nation, des sujets rebelles de Dieu ; et il proclamait au milieu des tonnerres et des éclairs, et d'une voix plus terrible que tout cela, ce qu'il ne pouvait que demander d'Israël coupable. Mais lorsque Dieu, qui a autrefois parlé d'une manière si terrible, parle aujourd'hui, comment le fait-il ? Par son Fils. C'est le même Dieu, mais combien est différente sa voix ! Dieu maintient toujours son titre et son droit : non seulement pour donner effet à ce qu'il annonça par rapport à Israël jadis, mais pour introduire ce qui est nouveau. Que signifie une nouvelle alliance si elle ne fait pas vieillir ce qui précédait ?

De même ici, nous avons la loi de Christ en contraste marqué avec la loi de Moïse, laquelle avait affaire à une chair rebelle. La loi de Christ dirige ceux qui vivent par l'Esprit, et qui devraient être trouvés marchant par l'Esprit, mais qui néanmoins ont encore une nature mauvaise. Et comment seront-ils fortifiés dans la nouvelle nature, et pour vaincre la vieille ? Il dirige aussitôt leurs regards sur Christ, et il dit : « Portez, etc », Telle est la manière aimante et désintéressée – d'accomplir la loi de Christ. Que votre âme s'intéresse aux saints qui sont dans la nécessité et dans la détresse ; et quand même il y aurait ce qui est positivement mauvais, cela vous conduira à regarder à Dieu, vous attendant à lui pour qu'il présente quelque chose venant de Christ, capable de relever cette âme qui a glissé dans le bourbier. Il introduit d'abord le cas flagrant d'une personne qui tombe dans le péché, et ensuite il s'étend davantage. Si vous voulez savoir quel est le sentier de Christ maintenant, et quelle est la volonté de Dieu, voici ce que Christ faisait. Il vint dans un monde rempli de mal et d'opposition à Dieu – rempli d'orgueil et de vanité, et qu'y faisait-il ? Il passait « de lieu eu lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance, etc ». Quoique nous ne puissions pas faire des miracles, toutefois dans tout ce qui, en son esprit, ressemble à Christ, le principe moral de la vie de Christ ici-bas est précisément ce que tout croyant possède. Si vous avez réellement Christ, vous avez Christ non seulement quant à l'expiation, mais comme votre vie : « Qui croit au Fils a la vie éternelle » ; c'est Christ, tout aussi réellement que par le fait que je suis né d'Adam en ce monde, j'ai une vieille vie naturelle, qui aime le mal, et qui, comme elle augmente en force, augmente en capacité pour accomplir sa volonté propre. De même aussi, si je crois en Christ, il y a cette nouvelle vie qui est produite et qui se développe, en proportion que l'âme se nourrit de Christ et regarde à Christ et qu'elle médite sur les paroles et les voies de Christ.

Il y a une puissance d'assimilation communiquée ainsi au croyant par le Saint Esprit. Les paroles de notre Seigneur sont Esprit et vie. Ce n'est pas seulement qu'elles produisent la vie en premier lieu, mais elles soutiennent la vie et sont le moyen de lui donner vigueur. Et c'est ce que l'apôtre Pierre nous montre (1 Pier. 1). Il parle de la sentence incorruptible – « la Parole de Dieu vivante et permanente ». Mais ensuite il montre que cette même Parole de Dieu, qui est le moyen de communiquer d'abord la vie par la révélation de Christ, est aussi le moyen donné pour la fortifier et la rafraîchir. En conséquence, il les exhorte que, comme des enfants nouveau-nés, ils désirent ardemment le lait spirituel et pur. La Parole de Dieu, qui est d'abord employée pour introduire la vie dans l'âme, en faisant connaître Christ, est ce qui maintenant maintient la vie, l'amène à se manifester et à s'exercer d'une manière salutaire. Et voici un des moyens : « Portez les charges les uns des autres, et ainsi accomplissez la loi de Christ ». C'est là ce que Christ faisait, quand il était ici-bas. Il n'y chercha pas sa propre satisfaction. Il ne chercha jamais un sentier agréable et commode ; mais au contraire, tous les cas de misère, et de péché, et de douleur, c'était là ce qui occupait le Seigneur Jésus, pourvu que ce fût la volonté de Dieu. Quand il prit sa place comme homme sur la terre, il y eut un exercice continuel de communion entre le Seigneur Jésus et son Père, cet esprit de dépendance à l'égard du Dieu vivant, qui n'agissait jamais sans la direction de son Père. Et il devrait toujours en être ainsi de nos âmes. Si nous nous appliquons ainsi à porter les charges les uns des autres, nous avons besoin de regarder à Dieu à ce sujet afin de connaître quelle est la volonté du Seigneur. Il ne s'agit pas de la loi, ni d'ordonnances, mais : « Portez les charges les uns des autres, et ainsi accomplissez la loi de Christ ».

« Car si, n'étant rien, quelqu'un s'estime quelque chose, etc ». C'est là l'effet invariable de la loi, lorsqu'elle agit sur l'esprit. Elle suppose que l'homme a de la puissance – dans tous les cas, qu'il est encore en vie comme un homme dans le monde. – Or, c'est là la chose même à l'égard de laquelle nous déclarons, dans notre baptême, que telle n'est plus notre confession. Qu'est-ce, en effet, que le baptême d'un homme chrétien annonce ? C'est la confession du Christ qui est mort et ressuscité, et que dans la mort de Christ, je suis mort au péché et au monde, et au jugement de Dieu. J'ai passé hors de la scène d'hommes en vie sur la terre, et je suis introduit dans une nouvelle condition devant Dieu ; j'ai commencé une nouvelle vie ; je suis mort aux choses pour lesquelles je vivais autrefois, et je suis vivant quant à celles à l'égard desquelles j'étais mort. C'est en tout cela que Christ fait entrer celui qui croit.

Évidemment donc, « si, n'étant rien quelqu'un s'estime quelque chose, il se séduit lui-même ». La loi n'écrase jamais l'orgueil de l'homme ; et l'homme supportera tout ce qui suppose qu'il peut faire quelque chose. La loi agit

simplement sur la nature de l'homme, et elle l'enfle, à moins qu'elle ne soit employée par le Saint Esprit pour le tuer dans sa conscience. La nature pervertit la loi en y attachant l'idée qu'elle – la nature – peut faire quelque chose ; et les hommes aiment cela, et en sont d'autant plus satisfaits d'eux-mêmes. C'est là ce que l'évangile détruit en sa racine même. Et il en résulte que des personnes qui sont extrêmement satisfaites d'elles-mêmes lorsqu'on les place sur le terrain de faire de grandes choses pour Dieu, seraient profondément mortifiées et blessées si on leur disait nettement qu'elles ne sont pas capables de le servir. Combien peu il y en a qui souffraient qu'on leur dise qu'ils n'ont jamais adoré Dieu pendant toute leur vie, et qu'ils ne le peuvent jusqu'à ce qu'ils soient nés de Dieu. Ils sont blessés par une doctrine comme celle-ci, parce qu'elle fait que l'homme – le moi – n'est rien, et que Dieu est tout ; elle met devant eux à quel terrible péril ils sont exposés – qu'ils sont vraiment perdus. S'ils le croyaient, ils crieraient a Dieu à ce sujet, et ils regarderaient à Dieu pour qu'il leur donnât une nouvelle vie. Mais aussi longtemps qu'on s'adresse aux hommes sur les principes légaux, la distinction entre le premier homme et le second est tout à fait perdue. On s'adresse à *l'homme* comme tel, et on ne le traite pas entièrement comme un pécheur, ni comme un saint ; mais les deux choses sont confondues : en sorte que les âmes ne savent pas clairement si elles sont sauvées ou perdues, si elles sont passées de la mort à la vie, ou si elles sont encore sous la colère de Dieu. Voilà la raison pour laquelle nous en trouvons tant, quelques-uns même qui sont de vrais croyants, qui sont souvent éprouvés par des nuages et des éclipses. La racine de la chose est dans l'abus de la loi. C'est ce qui travaillait dans les Galates ; c'est ce qui a retenu et lié par les chaînes de leurs péchés, tant de milliers des enfants de Dieu depuis ce temps-là. Cela agissait donc sur leur chair et leur faisait penser qu'ils étaient quelque chose, tandis qu'à vrai dire ils n'étaient rien ; et quand il en est ainsi d'un homme, il est évident, comme l'Apôtre ajoute, que « il se séduit lui-même ». Rien ne peut être plus piquant que les paroles qu'il emploie ici.

Mais s'ils se soumettaient à la Parole, s'ils consentaient à ne rien être, mais à laisser agir *Dieu*, il ajoute : « Or, que chacun éprouve sa propre œuvre ». Dieu commence sur cette base que nous ne sommes rien ; qu'il faut que le sage devienne fou, pour qu'il apprenne à être sage. L'homme n'aime pas cela, et regimbe ; et la conséquence est qu'il demeure toujours dans sa propre impuissance. Au contraire, vous ne trouverez jamais un homme qui soit dans la vérité quant à sa propre ruine, sans trouver que Dieu est là, dans la réalité de son amour, lui donnant la vie éternelle en son Fils. Que dire ensuite ? Qu'il « éprouve sa propre œuvre », et alors il aura de quoi se glorifier, par rapport à lui-même seulement, et non par rapport aux autres. Ici l'Apôtre porte un coup qui va au cœur : qu'il la mette à l'épreuve. Sans doute le Seigneur reconnaîtra le vrai service ; mais toutes les fois qu'un homme examine et éprouve droitement son œuvre, ce n'est jamais un sujet de se glorifier, mais une chose humiliante en toute manière possible. Mais au moins quand la propre saison sera venue, il y aura la moisson, si nous ne défaillons pas.

L'Apôtre conclut cette partie de son sujet par une autre parole – et une parole qui pourrait sembler paradoxale si on la compare avec le verset 2. « Car chacun portera son propre fardeau ». De fait, nous avons les deux grands principes pratiques du christianisme : l'un est l'amour, actif et énergique, qui porte les charges des autres ; et l'autre est la responsabilité personnelle. « Chacun portera son propre fardeau ». Remarquez bien ; il n'est pas question ici du salut. Si un homme avait à porter son propre fardeau quand il s'agit de justification devant Dieu, ce serait détruire tout espoir « N'entre point en jugement avec ton serviteur », dit le Psalmiste : « car nul homme vivant ne sera justifié devant toi ». Si dans cette question Dieu entre en jugement avec moi, je suis perdu : Il est dit : « N'entre point en jugement », (il n'est pas dit avec un homme pécheur, mais, « avec ton serviteur ». C'est un homme converti : ou régénéré. C'est pour cela que notre Seigneur, dans la question si un homme ne sera pas laissé pour périr de sa propre mort, ou s'il sera délivré par la puissance de la vie de Christ, présente un principe totalement différent. « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et croit à celui qui m'a envoyé, a (la) vie éternelle et ne viendra pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie ». Vous remarquerez que dans ce passage j'ai employé le mot (jugement) a la place de (condamnation), qu'on trouve dans plusieurs versions, je l'ai fait avec réflexion, parce que c'est le seul vrai sens du mot. « Condamnation » est une méprise positive. Le mot qui est avec raison traduit par « condamnation » ailleurs, est totalement différent. Ainsi : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans (le) Christ Jésus » ; ce n'est pas du tout le même mot. Mais quelquefois, dans des endroits où notre Seigneur et le Saint Esprit disent « jugement » les traducteurs se sont hasardés à s'éloigner de la parole de Dieu, et ont introduit le mot « condamnation ».

Et la chose n'est pas limitée à un passage seulement. Dans la révélation remarquable à l'égard de la cène du Seigneur dans 1 Corinthiens 11, il se rencontre une méprise bien semblable. Les traducteurs ont introduit un mot et une idée qui leur sont propres et qui renferment une erreur non équivoque : ils se sont hasardés à dire que « celui qui mange et qui boit indignement, mange et boit sa condamnation ». Cela n'est pas vrai. Dieu dit qu'il « mange et boit un *jugement* contre lui-même ». Il n'y a pas un juge compétent, pas un homme chrétien qui connaisse le langage du Saint Esprit, pas un qui pourrait le nier, s'il examinait convenablement les preuves. La tradition humaine nous explique le penchant des personnes à mettre de coté des principes clairs de vérité. Car ce n'est pas tant une question qu'il faille décider d'après des bases critiques ; mais un tel changement contredit le but entier du Saint Esprit dans le passage. Qu'est-ce que l'Apôtre disait à ces Corinthiens ? Vous avez traité indignement la cène du Seigneur, en en faisant une chose ordinaire. Quelques-uns d'entre vous se sont même oubliés au point de commettre ouvertement un péché grossier. Il y a une solennité particulière dans la cène du Seigneur comme dans le jour du Seigneur. Celui qui prétend que le jour du Seigneur est le Sabbat, et que la cène du Seigneur ressemble à une ordonnance judaïque, ne sait pas ce que signifient les deux institutions chrétiennes les plus caractéristiques. Le jour du Seigneur diffère de tout autre jour ; c'est le jour de la grâce et de la résurrection

(le jour du Sabbat étant le signe relatif à la création et à la loi). Il en est de même de la cène du Seigneur : en elle le Seigneur place devant le chrétien sa parfaite délivrance, le sang et le corps rompu de Christ, et donne le témoignage à son âme qu'il est affranchi de toute condamnation. Or, dit l'Apôtre, vous avez mangé et bu comme à un repas ordinaire ; vous y avez participé indignement. Car il se pourrait qu'une personne convertie en mangeât et bût indignement. Ces saints de Corinthe la prenaient légèrement, et le diable avait pris de l'avantage sur eux, et quelques-uns même en étaient venus à s'enivrer. C'était là, dit l'Apôtre, manger et boire un jugement contre eux-mêmes, et non la cène du Seigneur. La conséquence était que quelques-uns d'entre eux étaient malades, et d'autres se mouraient. Il leur donne à connaître que le Seigneur les jugeait, et mettait sa main sur eux. Mais, bien indubitablement, c'était là un jugement, et non la condamnation ou damnation. Et quel était le but du Seigneur dans tout cela ? « Afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde ». Car si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. Mais quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, « afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde ». C'est afin que nous n'ayons *pas* la condamnation ; tandis que les versions ordinaires supposent que les Corinthiens étaient exposés à cette sentence même. Lisez le mot comme étant « jugement » et vous trouverez que cela jette une lumière toute nouvelle sur le passage. Introduisez l'expression impropre, et vous détruisez l'équilibre d'une manière tout à fait irréparable ; mais du moment que vous revenez au vrai sens, suggéré dans la marge de la version anglaise, tout est rendu clair. Ce qui auparavant, était obscur et troublait votre âme, vous le voyez maintenant comme étant simple et solennel, saint et en même temps consolant. Si vous avez traité légèrement ce qui rappelle le souvenir des souffrances du Seigneur, vous êtes en danger de vous trouver ainsi sous sa main. Quelques-uns avaient été ôtés de ce monde ; mais c'est « afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde » Ce qu'il donne à entendre, c'est qu'ils étaient de si méchants enfants, qu'ils ne pouvaient être laissés plus longtemps dans ce monde, c'est pourquoi Dieu leur avait envoyé des maladies, et les avait enlevés par la mort.

La signification du mot (κριμα) dans 1 Corinthiens 11, a un rapport intime avec celui du mot dans Jean 5 (κρισις). Ce que notre Seigneur enseigne dans l'évangile, c'est qu'il faut que les hommes reçoivent de Christ l'une de ces deux choses – ou la vie, ou le jugement. La principale différence, c'est que dans Jean 5, le jugement est l'acte de juger – final et éternel, tandis que 1 Corinthiens 11 parle de l'exercice de la discipline dans ce monde. Mais le mot propre c'est « jugement » et non « condamnation ». Notre Seigneur montre qu'il est lui-même celui qui donne la vie en communion avec le Père, et celui qui exclusivement exécutera le jugement. Maintenant il donne la vie : quiconque croit en lui, a la vie ; quiconque le refuse, doit venir en jugement. Car personne re saurait être à la fois l'objet et de la vie et du jugement. La raison pour laquelle il y en aura qui viendront en jugement, c'est qu'ils rejettent le Fils de Dieu et la vie éternelle en lui. « Celui qui a le Fils a la vie ». C'est là la force des paroles de notre Seigneur. Ils pouvaient demander : Comment cette vie éternelle peut-elle être obtenue ? Est-ce par l'obéissance ? Ou bien par une ordonnance ? Ni par l'une, ni par l'autre. « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et croit en celui qui m'a envoyé, a (la) vie éternelle ». Celui qui entend ainsi et qui croit ainsi, sait que Dieu s'intéresse aux âmes – qu'il désire les avoir heureuses et sans péché par le moyen du Seigneur Jésus Christ. Mais il y a plus : il « ne viendra pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie ». C'est absolument la même chose dans Hébreux 9:27. « Et comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela d'être jugés ». C'est le même mot. Telle est la portion de l'homme, et il ne peut y échapper. *L'homme,* comme tel, doit mourir, et doit être jugé. Mais, remarquez-le bien, c'est celui qui vit et qui meurt comme homme purement naturel. Il n'est pas dit qu'il soit ainsi réservé, pour *le chrétien.* Au contraire, il y a beaucoup de chrétiens qui ne mourront jamais : et il n'y a aucun saint qui sera jugé éternellement.

Je dois prouver ce que je dis ici, par d'autres passages. « Le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement ; et une voix d'archange, et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous les vivants qui demeurons, serons ravis ensemble, avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air. C'est-à-dire que les saints vivants seront ravis avec les morts qui sont déjà ressuscités. Mais prenez un autre passage. « Nous ne nous endormirons pas tous ». Il faut que *les hommes* meurent tous ; mais, *nous,* nous ne nous endormirons pas tous. Nous ne mourrons pas tous nécessairement ; « mais nous serons tous changés ». Qu'il s'agisse de chrétiens qui sont morts ou de chrétiens vivants, tous doivent être changés, rendus conformes à l'image du Premier-né, glorifiés dans leurs corps. Mais tous les saints n'auront pas quitté cette vie ; tous n'auront pas besoin d'être ressuscités ; car ceux d'entre les chrétiens qui seront trouvés vivants lorsque Christ viendra, seront ravis pour être avec Christ et transformés à son image glorieuse, sans du tout passer par la mort, comme autant d'Énochs, transformés aussitôt à la ressemblance de la gloire de Christ. C'est là ce que nous tous, comme chrétiens, nous devrions attendre constamment, sans savoir quand la chose pourra arriver. C'est pourquoi il est dit : « Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés ».

Mais que deviendront ceux qui ont refusé Christ ? Il faut qu'ils soient tous jugés. « Il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela d'être jugés ». Mais plus que cela : – « Et *comme* il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela d'être jugés, *ainsi* le Christ ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent ». Vous avez là les deux portions : celle de l'homme, la mort et le jugement ; celle des chrétiens, Christ, la seule offrande pour les péchés, et qui va revenir en gloire, pour leur salut final et complet, et non pour le jugement. La question du péché a été si complètement réglée à la première venue de Christ, qu'il ne peut plus jamais s'élever une seule question à cet égard. Quand il reviendra, « il apparaîtra une seconde fois sans péché », c'est-à-dire, sans question de péché, n'ayant rien à faire a ce sujet, à salut. Il a lui-même souffert pour le péché – il l'a ôté lui-même ; et la conséquence en est que tout croyant, peu importe où il est, peu importe ce que peut être son ignorance, a le droit d'attendre le Sei-

gneur, qui viendra pour lui, qui viendra pour tous ceux qui se sont endormis en Christ avant lui ; il a le droit de savoir que Christ ne l'appellera jamais en jugement, parce que, ayant été jugé pour lui, et ayant pour toujours ôté le péché par le sacrifice de lui-même, il apparaîtra une seconde fois à ceux qui sont tels, sans péché, à salut. Mais quant à ceux qui refusent Christ, bien loin de ne pas venir en jugement, ils seront expressément ressuscités d'entre les morts pour le jugement plus tard. C'est la « résurrection de jugement ». Son effet, sans doute, sera *la damnation,* mais sa désignation scripturaire c'est « le jugement ». C'est le même mot que plus haut. Le but en vue duquel les méchants seront ressuscités, c'est le jugement. Et quel est le caractère de la résurrection du croyant ? La vie – afin que la même vie qui est maintenant donnée à nos âmes ait son libre cours et son plein développement en nos corps – que nous soyons parfaitement remplis de la vie de Christ, corps et âme.

Telle est l'attente du chrétien. Ainsi donc, dans ce verset 5, « chacun portera son propre fardeau », il n'est pas du tout question de porter chacun notre fardeau en jugement. S'il en était ainsi, pas une seule âme ne pourrait être sauvée ; – pas une ne mérite de l'être. Car qui n'a pas été coupable de péchés, de péchés graves et mortels ? – des péchés qu'il n'eut pas été possible pour Dieu de pardonner, à moins d'avoir sa propre manière de le faire ; et c'est ce qu'il a fait. Mais ce plan lui coûta son Fils, et la croix de son Fils ; et la croix est le triomphe de Dieu. À la croix Christ a pour toujours ôté le péché pour toute âme qui croit en lui. C'est pourquoi quand il est dit : « chacun portera son propre fardeau », c'est simplement en vue des difficultés et des épreuves dans la vie pratique. Souvenez-vous, dit-il, de porter les charges les uns des autres ; – mais, après tout, il faut que chacun porte son propre fardeau. Il faut que chacun de nous ait affaire à Dieu pour lui-même. Nous ne pouvons trouver aucun autre qui réponde pour nous. Il y en a qui prétendent que les paroles de Hébreux 13:17 « ils veillent pour vos âmes, comme ayant à rendre compte », enseignent que les ministres répondent pour les âmes des autres ; mais c'est un non sens, ou quelque chose de pire. Le principe est faux. Il n'y a pas une telle chose qu'une personne rendant compte de l'âme d'une autre. « Chacun de nous rendra compte pour soi-même à Dieu ».

Il faut que le pécheur soit jugé ; mais chacun des saints, aussi bien que chaque pécheur, devra rendre compte pour tout à Dieu. Le Seigneur dit que le croyant ne viendra pas en jugement ; ce qui veut dire qu'un homme est mis en jugement pour qu'il soit décidé s'il sera sauvé ou non. Cela ne saurait jamais être le cas d'un homme qui est chrétien. Toutes choses seront manifestées devant le Seigneur – non seulement les péchés que nous avons pu commettre depuis que nous sommes des croyants, mais ce que nous avons commis quand nous étions inconvertis. Nous pourrions supposer que cela serait terrible au-delà de toute expression. Mais souvenons-nous que la condition dans laquelle le croyant rendra compte pour lui-même à Dieu, c'est après qu'il sera semblable à Christ – quand il n'aura pas un seul sentiment qui ne soit de Christ – pas un désir qui ne soit pour la gloire de Christ ; tout sentiment de honte aura disparu, et ce qui demeurera, c'est uniquement ce qui est selon Christ. La pensée que Christ nous établira tous parfaitement semblables à lui-même, dans la gloire, est aussitôt une réponse à toute anxiété de l'âme. Mais tandis que tout cela est vrai, il est important de se rappeler qu'il se poursuit maintenant un jugement très actif. Le Père observe nos voies et agit avec nous ; et nous devrions examiner nos voies jour par jour. Chacun, qu'il soit un saint ou un pécheur, devra rendre compte pour soi-même à Dieu : la puissance de Dieu l'accomplira dans l'un et dans l'autre ; dans l'un pour son entière condamnation, dans l'autre afin qu'il apprenne de quelle manière absolue il est redevable à la grâce de Dieu. Mais c'est là une chose bien différente du jugement. Nous ne pouvons trop insister sur ce point, qu'« être manifesté devant le tribunal de Christ », ce n'est pas nécessairement le jugement. Aucune parole de l'Écriture ne peut jamais mettre de côté cette vérité que « celui qui… croit… ne viendra *pas* en jugement ». Dieu ne se contredit jamais. Que chacun doive porter son propre fardeau, cela a rapport à notre responsabilité. Quelle chose merveilleuse que celle-ci ! – que nous en avons fini avec notre responsabilité comme hommes ; et que, maintenant que nous avons Christ, une nouvelle responsabilité commence pour nous. Nous avons maintenant à nous conduire comme ceux qui ont la vie éternelle, qui n'appartiennent pas à eux-mêmes, mais à « celui qui est mort et ressuscité pour eux ». Maintenant commence notre responsabilité de vivre pour Christ – de lui dévouer la nouvelle vie que Dieu nous a donnée, ayant en même temps le sentiment que le Seigneur sonde nos voies jour par jour.

Vient ensuite une autre chose, et il semblerait que ces saints l'avaient oubliée : « Que celui qui est enseigné dans la parole fasse participer celui qui enseigne à tous les biens (temporels) ». Je crois qu'il y a quelque danger pour nous-mêmes d'oublier cette sorte de relation avec tous ceux que le Seigneur a suscités pour le bien de l'Église. Il y a certains jalons qui ne doivent jamais s'oblitérer. De ce nombre est cette chose même – le privilège et l'obligation de la part de ceux qui sont enseignés de se souvenir des chrétiens qui enseignent dans l'amour. Il n'est pas dit : Celui qui l'enseigne ou les enseigne, mais « celui qui enseigne ». Quelle largeur bénie de sentiments nous voyons là ! Supposons que vous soyez exempts d'une telle nécessité dans la localité spéciale que vous habitez, devez vous tellement manquer de prévoyance que vous perdiez de vue les droits du Seigneur sur vous ailleurs ? Ce serait vraiment de l'égoïsme. Rien ne saurait être plus dégradant pour des chrétiens, après avoir abandonné le mal qui existe dans un lieu ou un autre, et qu'ils ne font plus ce qui est à peu près forcé, que de prendre avantage du nom du Seigneur pour avoir ce qu'on pourrait appeler une église à bon marché, oubliant qu'ils appartiennent à l'Église de Dieu comme un tout. « Que celui qui est enseigné dans la parole fasse participer celui qui enseigne à tous les biens (temporels) ». Que personne n'aille supposer que ceci n'était donné que pour les premiers temps ; ou qu'il y ait aucune circonstance qui puisse changer la responsabilité des saints à cet égard. Il est bon pour nous de rappeler les uns aux autres que nous sommes membres du corps de Christ. Prenez le cas des ouvriers qui travaillent à l'étranger : la chose n'a-t-elle pas une voix pour nous ? Quels droits à notre amour et à notre sympathie ! Le Seigneur attend maintenant un bien plus grand renoncement à soi et un

bien plus grand service d'amour, que lorsque c'était une question de loi. Ne nous contentons pas de cesser de mal faire ; mais apprenons aussi à bien faire.

« Ne vous séduisez pas ; on ne se moque pas de Dieu ; car ce que l'homme sème, il le moissonnera aussi. Car celui qui sème pour sa propre chair, moissonnera aussi de la chair (la) corruption ». Il y a évidemment ici une question de satisfaction de soi-même d'une manière ou d'une autre. S'il y a du cœur pour le Seigneur, on trouvera bien vite une manière de le servir pleinement ; mais cette manière demande souvent beaucoup de renoncement à soi-même. Il n'y a point de circonstances qui mettent de coté cette vérité. « On ne se moque pas de Dieu ; car ce que l'homme sème, il le moissonnera aussi. Car celui qui sème pour sa propre chair, moissonnera aussi de la chair la corruption ; mais celui qui sème pour l'Esprit, moissonnera de l'Esprit (la) vie éternelle ». Ceci est bien fort, mais c'est vrai. Quelqu'un pourrait me dire : J'avais compris que vous enseigniez que ceux qui croient ont déjà la vie éternelle ; mais ici il est dit que « celui qui sème pour l'Esprit moissonnera de l'Esprit (la) vie éternelle ». Les deux déclarations ont la plus grande valeur ; mais le point de vue est totalement différent. Si Dieu exhorte son peuple à une marche sainte, il montre que la vie éternelle est la couronne de cette marche, et qu'elle en est la fin. Quel que soit le salut que la grâce introduit, elle ne met jamais de côté la valeur d'un saint dévouement à Dieu. Et par conséquent, ceux qui ont la vraie foi, manifestent aussi une sainteté réelle ; et ceux-là seuls. Les deux choses se tiennent ensemble. Celui qui croit en Christ reçoit la vie éternelle. Quelle en est la conséquence ? C'est qu'il sème à l'Esprit et moissonne la vie éternelle. La vie éternelle ici est évidemment ce que nous aurons dans la gloire. La vie éternelle dont il est parlé par Jean est ce que le saint possède sur la terre. Les deux sont vrais. Dans la gloire, il trouvera la vie éternelle sans alliage. Je la reçois maintenant, comme croyant, de Christ, et je la trouverai dans le ciel, suivant le sentier de la sainte volonté de Dieu. La résurrection de vie des croyants se composera de ceux qui auront pratiqué le bien ici-bas. « Or ne nous relâchons pas en faisant le bien, car nous moissonnerons en la propre saison, si nous ne défaillons pas ». Il y a souvent un grand danger de devenir lâches dans la course. Un homme commence bien et montre de la bonté, mais après un certain temps il trouve que tant de personnes ont pris avantage sur lui, qu'il devient réservé et soupçonneux. C'est là se relâcher en faisant le bien, ou l'effet de ce relâchement. Il est décidé à ne plus se laisser duper. La vérité est que la chair a une grande part dans un tel genre de langage et de sentiments. Lorsque les âmes sont occupées de la grâce de Dieu, elles ne sont pas si aisément fatiguées. De ce qu'un autre a été égoïste, est-ce une raison pour un saint de devenir égoïste aussi ? L'état convenable pour un chrétien c'est d'avoir un cœur ouvert et généreux, et d'être actif à chercher des moyens convenables de faire le bien. Le Seigneur ne dit pas : Donnez *ce* qu'ils demandent, mais le principe demeure vrai, que le chrétien doit garder cet avantage béni de position, d'être celui qui donne. Si je suis sur le terrain de la loi, je ne ferai que marchander ; mais si je suis sur le terrain de la grâce et de la foi en Christ, j'aurai la place qui est plus bénie ; et « c'est plus heureux de donner que de recevoir ». Quand il est parlé ici de moissonner, il est clair que c'est dans la gloire. Nous ne devons pas nous y attendre ici. Nous pouvons rencontrer ce qui est doux et reconnaissant, mais nous ne devons pas être surpris s'il en est autrement, et s'il y a bien des choses qui sont pénibles de la part des hommes. Rappelons-nous que c'est au Seigneur que nous prêtons. Y a-t-il là quelque sujet de désappointement ? celui qui regarde au Seigneur n'en éprouve jamais. « Ainsi donc, comme nous (en) avons l'occasion, faisons du bien à tous ». C'est là l'affaire du chrétien – de faire du bien, « mais principalement à ceux de la maison de la foi ». Il y a une connexion spéciale avec les saints ; mais nous ne devons pas nous arrêter là. « Comme nous (en) avons l'occasion, faisons du bien à *tous,* mais principalement à ceux de la maison de la foi ».

Il est important de nous rappeler, en lisant toutes les parties de la Parole de Dieu, qu'il n'y a rien d'introduit sans l'inspiration directe du Saint Esprit. Il y a un passage spécial dans 1 Corinthiens 7, où l'Apôtre affirme expressément que ce n'est pas le Seigneur, mais lui-même qui donne un certain jugement quant aux relations naturelles des croyants. Mais l'Apôtre lui-même n'écrivait pas ainsi sans le Saint Esprit. Il était inspiré pour dire que ce n'était pas le Seigneur, mais lui-même. Dès lors il n'y a pas la moindre contradiction, même dans une manière de parler si exceptionnelle. Prenez encore le livre de Job, où vous trouvez Satan qui parle aussi bien qu'ailleurs. Mais alors, tandis qu'aucune personne intelligente ne voudrait soutenir que ce que Satan dit était inspiré, néanmoins l'écrivain du livre était inspiré pour nous le donner parfaitement ; l'écrivain était entièrement conduit par Dieu à nous présenter précisément assez, bon ou mauvais, de ce qu'avaient dit les personnes dont il s'agissait, l'homme, Satan, l'Éternel lui-même, pour accomplir l'objet divin dans cet écrit. Ainsi il n'y a pas une exception quelconque dans la Bible à la grande vérité que « toute Écriture (est) divinement inspirée ». Ce n'est pas là une déduction purement humaine, mais la doctrine positive de Dieu lui-même. Tout ce qui tombe sous cette désignation, « Écriture » (πασα γραφη) est inspiré de Dieu. Telle est la déclaration expresse de l'apôtre Paul dans sa dernière épître (2 Timothée) ; et il ne la limite pas, je crois, à ce qui existait déjà, mais laisse la place pour ce qui devait être écrit, comme pour l'Apocalypse. « *Toute* Écriture (est) divinement inspirée ». Etc. Que ce fût ce qui avait été donné, ou le peu qui restait pour clore le canon de la Bible, tout était également de Dieu ; non pas que tout fût également élevé dans son caractère, ni que tout revêtit la forme de doctrine, ni même que tout fût révélation, car révélation et inspiration sont deux choses différentes. En donnant le récit de la vie de notre Seigneur, les écrivains rapportaient sans doute occasionnellement ce qu'ils avaient eux-mêmes vu et entendu. Cela était inspiré ; mais une révélation est ce que l'homme n'a jamais connu. Lorsque l'apôtre Paul dit que c'est par la Parole du Seigneur qu'il déclare une chose : « Nous vous disons ceci par la Parole du Seigneur » Que « le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement descendra du ciel », ce n'est pas seulement une portion inspirée, mais une révélation. De même, sans doute, toute prophétie est nécessairement une révélation ; et c'était uniquement dans le cas d'une révélation positive qu'il y avait lieu d'arrêter une personne qui était en train de parler ; peu importe le degré

d'importance de ce qu'elle communiquait, si quelque chose était révélé à un autre qui était assis, il avait le droit d'arrêter celui qui parlait. Ceci a nécessairement, il me semble, cessé d'avoir lieu maintenant. La révélation étant complète, toute tentative d'agir sur ce pied là serait non seulement irrégulière et inconvenante, mais virtuellement une prétention à une nouvelle révélation, ce qui est positivement faux et un déshonneur fait à celle qui existe. Quand il restait encore à communiquer une partie de la pensée de Dieu, Dieu maintenait le droit souverain de son Esprit pour introduire une révélation. Mais quand toute la pensée de Dieu eut été entièrement révélée dans sa Parole, une telle manière d'agir a dû naturellement cesser. D'après cela, bien qu'une personne eût ce qui venait réellement de Dieu, son devoir serait d'attendre que le moment convenable fût venu ; la chair et Satan pourraient empêcher, mais Dieu est au-dessus de toutes les difficultés. Je fais ces remarques générales en rapport avec le verset que nous allons considérer.

Ce verset pourrait sembler un peu surprenant dans une épître si pleine de déclarations de doctrine et d'appels à la conscience et au cœur. Au milieu de tout cela, l'Apôtre dit : « Vous voyez quelle longue lettre je vous ai écrite de ma propre main ». Ou bien, si vous prenez la phrase comme elle peut très bien être prise : « Vous voyez avec quelles grosses lettres », etc, la chose est encore plus frappante. Écrire, était un peu inaccoutumé, même pour l'apôtre Paul. Écrire un document important ce n'était pas une chose ordinaire, si non par le moyen d'un secrétaire ; c'était un métier ou une occupation à part. En conséquence, c'était l'habitude de ceux qui étaient occupés activement et à une tâche difficile, d'employer quelqu'un à écrire pour eux. Cependant, dans le cas présent, l'Apôtre écrivit lui-même ; et comme il n'était pas habitué à écrire, il appela l'attention sur le gros caractère de l'épître. C'était une lettre comparativement courte, mais elle était toute écrite par lui ; et comme il n'était pas habitué à écrire ses propres compositions, les lettres paraissent avoir été écrites en ce gros caractère, et l'Apôtre avait probablement éprouvé une difficulté considérable à l'exécuter. Car il faut nous rappeler qu'il y avait une grande différence entre les facilités qu'on avait alors pour écrire et celles dont on jouit à présent. Mais il y avait dans ce simple fait quelque chose qui était en rapport avec la manière et la portée de l'épître entière. Ce n'est pas une circonstance purement isolée ; mais l'apôtre appuie là-dessus à cause de l'état et des dangers des Galates auxquels il s'adressait. Le Saint Esprit le conduisit à l'expression du plus fort et du plus ardent désir pour leur délivrance. Il met donc de côté toute pensée d'employer un intermédiaire entre eux et lui ; peu importe la difficulté, il leur écrira lui-même. Dans d'autres occasions, il pouvait employer Tertius ; mais le cas qu'il avait en main était si urgent, la question dont il s'agissait si saisissante et si importante, que tout autre tâche devait céder le pas. C'était un moment si plein de graves dangers, qu'il ne tient aucun compte ni du temps, ni de la peine, ni d'aucune autre chose. C'était un témoignage de l'intense intérêt qu'il prenait à ces saints de la Galatie, et un témoignage d'autant plus frappant, à cause de l'absence marquée de ses salutations accoutumées, selon sa bienveillance personnelle et fraternelle. Nous avons là une confirmation bien belle de la manière remarquable dont le Saint Esprit mentionne des faits qui portent l'empreinte de la pensée même de Dieu, de ses soins et de son amour pour son peuple, de sa profonde sollicitude pour eux. L'Apôtre lui-même appelle l'attention sur les circonstances de cette épître. Il avait écrit par d'autres, et à d'autres, beaucoup plus librement ; car, comme je l'ai dit auparavant, il n'y a pas une seule salutation dans l'épître. Ce n'est pas qu'il fût à l'étroit dans son désir devant Dieu, mais il ne pouvait donner l'essor à ses affections chrétiennes envers eux. Il y avait dans leur conduite ce qui était si désastreux et si contraire à la gloire de Christ, quoiqu'il pût y avoir un certain mélange de bien, qu'il était en perplexité à leur sujet ; il espérait à leur égard, et c'était là tout. Il avait confiance à leur égard par le Seigneur, mais s'il regardait à eux-mêmes – à ce qu'ils faisaient et disaient – il ne pouvait en avoir aucune.

Ces deux faits, donc – l'absence de salutations personnelles, et le fait qu'il écrit la lettre de sa propre main – fournissent l'un et l'autre un témoignage remarquable de la manière dont l'amour de Dieu agit par le moyen d'un cœur d'homme. Tout ce qui n'est qu'un échange d'aménité fraternelle a pris fin. On aurait pu dire : Quel manque d'affection de la part de Paul ! Mais l'affection fraternelle n'est pas l'amour, quoiqu'on les confonde souvent. Si l'Apôtre, dans l'état ou les choses étaient, avait envoyé un message bienveillant à l'un ou à l'autre, c'eût été une chose purement humaine, bien loin de venir de Dieu. Il pouvait le faire en écrivant aux Romains et même aux Corinthiens, mais non avec les Galates. Quelle idée cela donne de leur état ! Et pourtant il devait y avoir des abominations plus grandes encore que celles-ci : des choses incomparablement pires devaient s'introduire furtivement ; mais il était réservé à Jean d'en parler. Et quoique avant tous les autres (puis-je le dire ?) *Jean* fût le champion le plus éminent de l'amour, toutefois Jean lui-même, dans sa première épître, est si loin de faire des allusions personnelles, qu'il ne l'adresse pas du tout à une assemblée, mais cette épître se présente sans une adresse spéciale et dans la forme la plus générale ; et c'est pour cela qu'elle est communément appelée une épître catholique ou générale. Elle fut peut-être écrite ainsi, afin qu'elle fût d'une manière prééminente une sorte de circulaire pour l'Église entière. J'apprends par là que lorsqu'il y a quelque chose qui touche à l'œuvre de Christ, comme chez les Galates, où à la personne de Christ, comme dans Jean, il faut que toute considération personnelle cède la place. Comme le Seigneur, dans sa mission finale à Israël (les soixante-dix – Luc 10), défendit aux disciples de saluer personne en chemin, de même ici le Saint Esprit agit d'une manière un peu analogue, parce que la gloire de Christ était compromise, et que le fondement de toute bénédiction était menacé. Une autre chose à remarquer, c'est que les enfants de Dieu généralement ne comprennent pas comment le mélange de la loi avec Christ se trouve la racine de mille difficultés. C'est une chose rare maintenant que de trouver un chrétien qui ne soit pas en principe où les Galates en étaient. Dans l'état présent de la chrétienté, nous avons tous été élevés à cela, depuis notre enfance. Nous ne le trouverons pas seulement dans des localités particulières, ici et là ; mais, sous une forme ou une autre, c'est la maladie qui prévaut universellement, la maladie enracinée, chronique et fatale dans la chrétienté, et qui s'insinue dans les pensées et les voies des hommes, et en toutes choses.

L'apôtre, après avoir parlé de cette manière si remarquablement brusque qui distingue son caractère – car nous devons tous avoir observé cette excessive rapidité de transition d'un sujet à l'autre, qui caractérise si fréquemment les écrits de l'Apôtre – Paul, dis-je, revient au sujet qui agitait son esprit, et résume dans ces derniers versets et le danger et la bénédiction. « Tous ceux qui veulent avoir une belle apparence dans (la) chair, ceux-là vous contraignent d'être circoncis. Seulement afin qu'ils ne soient pas persécutés à cause de la croix de Christ ». Il ne s'arrête pas à ce qu'on pourra dire. On pourrait l'accuser d'imputer des motifs ; mais n'importe. On a beau nier que le légalisme fraternise avec le monde, qu'il aime ses aises, et qu'il aime une récompense présente, quelque parade qu'il fasse de piété ; il n'est, après tout, qu'un désir d'avoir « une belle apparence dans (la) chair ». Ceci est de toute importance ; car, je le demande, qu'est-ce que les hommes recherchent maintenant ? Qu'est-ce qui contenterait les hommes ? Si l'on voyait tout le monde fréquenter les églises et les chapelles – les personnes se conduisant d'ailleurs sobrement et d'une manière décente et régulière – quelles réjouissances universelles quant à l'amélioration dans l'état et la perspective de la chrétienté ! Et que serait tout cela aux yeux de Dieu ? Je n'hésite pas un instant à dire que, s'il n'y avait que cela, ce serait uniquement « une belle apparence dans (la) chair ». Ce que nous avons, comme chrétiens, le droit de chercher, et la chose sans laquelle nous ne devrions jamais demeurer satisfaits, c'est que les âmes passent de la mort à la vie – que les âmes soient délivrées de la puissance de Satan, et transportées dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu. Jusqu'à ce que les âmes aient passé les frontières, tirées des régions des hommes et amenées en la présence de Dieu, qu'y a-t-il eu de fait qui put fournir au chrétien un fondement positif de joie et de reconnaissance ? Il n'est pas seulement question maintenant de la société ni du monde. Nous savons que le monde est sous la condamnation, que depuis la croix de Christ le jugement le menace toujours – d'une manière aussi certaine que dans le cas d'un criminel qui a été jugé et trouvé coupable ; de même que, comme condamné, il attend dans sa cellule que sa sentence soit exécutée – telle est la condition de l'homme. Les chrétiens la réalisent-ils ? Bien imparfaitement. S'ils le faisaient, pourraient-ils occuper un terrain commun avec le monde ? Une personne pourrait-elle entrer dans la cellule du condamné et lui parler comme s'il n'y avait rien de particulier ? Nous penserions nécessairement que celui qui parlerait ainsi serait dénué de tout sentiment convenable. Et il en est de même, mais d'une manière bien plus terrible encore que l'exécution d'un seul criminel. Nous savons bien que dans le jour qui s'approche, les hommes ne pourront échapper ni dans le moment même, ni pour l'éternité. « Et comme il arriva aux jours de Noé, il en sera de même aux jours du Fils de l'homme aussi ; on mangeait, on buvait, on se mariait, on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche ; et le déluge vint et les fit tous périr. Et ainsi qu'il arriva aux jours de Lot : on mangeait, on buvait, on achetait, on vendait, on plantait, on bâtissait ; mais au jour où Lot sortit de Sodome, il plut du feu et du soufre du ciel qui les fit tous périr ; il en sera de même au jour où le Fils de l'homme sera manifesté ». Dieu demande de tous ses enfants qu'ils rendent leur témoignage dans le monde, savoir : qu'ils ont appris de Dieu lui-même que tout est incertain et ne tient qu'à un fil ; que le jugement est suspendu sur le monde ; que Christ « est prêt à juger les vivants et les morts ». Il attend la volonté de son Père. Tout dépend seulement te cela. Mais il nous est dit – et nous le savons – qu'il va venir, et qu'il vient bientôt ; et c'est là ce que nous attendons. Toutefois au milieu de cette scène d'un monde condamné, et en même temps qu'il est sur que le Seigneur va venir pour exécuter le jugement sur le monde, il y a une telle chose qu'un bon nombre d'âmes qui sont passées à la vie éternelle, par le moyen de la foi en Christ, et qui le savent – qui du moins devraient le savoir. Ils appartiennent à celui qui va juger, et non à la scène qui va être jugée.

Quel est l'effet de tout cela ? Ils ont en esprit abandonné les circonstances dans lesquelles les hommes s'efforcent de maintenir une belle apparence ; ils se sont repentis envers Dieu ; ils se sont inclinés devant le Sauveur, le Seigneur Jésus, et ils ont trouvé en lui la vie et la paix. Tout est réglé entre leurs âmes et Dieu. Devant Christ – la lumière, la vérité, la vie – la belle apparence a disparu. Et pendant que cette grande œuvre se poursuit, une grande partie du monde cherchent à être aussi religieux qu'ils le peuvent ; c'est-à-dire à réconcilier la religion avec le monde. Et beaucoup d'enfants de Dieu, par l'effet de cette stratégie de l'ennemi et de leur propre manque de vigilance, descendent au niveau du monde, parce qu'il y a là de grands noms, parce que les apparences sont là, et parce qu'on peut même citer la Parole de Dieu pour montrer qu'il est bien d'y marcher. C'est ce qu'on fait ordinairement en prenant ce que Dieu dit à Israël, qui était le peuple de Dieu selon la chair, gouverné par la loi, pour l'appliquer à ceux qui sont le peuple de Dieu maintenant, appelés à marcher sous la grâce et sous Christ seulement, qui ont le Saint Esprit afin qu'ils marchent par l'Esprit et qu'ils ne cèdent à rien de ce qui est de la chair. Le mélange de ces deux choses séduit les chrétiens et les entraîne dans ce qui n'est, après tout, que la religion de la chair. Ils pensent qu'un système terrestre de formes religieuses doit être bon maintenant, parce qu'il avait la sanction de Dieu dans l'Ancien Testament. Ils voient que Dieu reconnaissait autrefois « un sanctuaire terrestre », et ils en tirent un argument pour tous les temps et tous les lieux. Ainsi ils se trouvent entraînés dans « la belle apparence dans (la) chair » *;* et cela d'autant plus aisément qu'elle est habituellement accompagnée de l'absence de la persécution, et donne même de la considération dans le monde. Les hommes sentent bien que vous ne pouvez élever le monde jusqu'à marcher avec vous au-dessus de son propre niveau – ce qui frappe la vue et la raison. Mais du moment que vous vous abaissez à vous unir au monde, vous quittez le terrain chrétien. Il faut une nouvelle nature. La foi est indispensable. Le monde n'a rien de cela. Vous pouvez descendre à prendre le sentier du monde, si vous voulez agir de concert avec le monde. Ce n'est pas que le monde par là devienne chrétien mais que les chrétiens ainsi deviennent mondains. Tel est le seul résultat de cette tentative d'unir les chrétiens avec ceux qui ne sont pas chrétiens, dans le service et le culte de Dieu.

Écoutez la sentence solennelle : – « Tous ceux qui veulent avoir une belle apparence dans (la) chair, ceux-là vous contraignent d'être circoncis, seulement afin qu'ils ne soient pas persécutés à cause de la croix de Christ ».

Ils veulent vous soumettre à ces formes religieuses. La raison, c'est qu'ils craignent de souffrir pour Christ. La croix est la fin du vieux monde, où la chair était reconnue ; et l'introduction du nouvel état de choses où rien, sinon ce qui est du Saint Esprit, n'a de valeur aux yeux de Dieu. L'apôtre fait voir que l'égoïsme, après tout, est au fond de la chose. Quand les personnes marchent avec le monde, il n'y a jamais une conscience tranquille. Rien ne plaît tant au monde que d'amener les vrais chrétiens à marcher avec lui. Combien est humiliant le succès de Satan en ceci ! Le but pour lequel Dieu a appelé les chrétiens hors du monde, c'est de manifester un peuple, heureux en Christ, et pourtant n'ayant rien que la tribulation dans le monde. Je ne parle pas maintenant de nos épreuves ordinaires, de nos épreuves de chaque jour. Si les saints font des choses folles et qu'ils en souffrent, comme d'autres, ils ont leur part dans les résultats de leur propre folie. Mais il y a des épreuves qui tombent sur un chrétien parce qu'il est chrétien – être méprisé et rejeté, décrié et calomnié, parce qu'il marche avec Dieu, et qu'il s'est mis du côté de Dieu contre le monde ; parce qu'il a part à la croix de Christ, et qu'il attend sa gloire, refusant par conséquent non seulement les mauvaises choses du monde, mais ses meilleures : c'est là ce qui excite tant la colère du monde. Ils peuvent parler des fautes des chrétiens. Mais si les mêmes fautes étaient commises par le monde, avec quel empressement et quelle facilité on les oublierait ! Mais quand il s'agit d'un chrétien, il y a ce qui leur fait sentir que, quelle que soit la faiblesse et la folie de la personne, il y a quelque chose qui est au-dessus du monde ; et, en réalité, c'est là ce qui les trouble.

Si les chrétiens dont il s'agit ici avaient seulement voulu consentir à être circoncis ! Mais tout homme peut être circoncis, encore qu'il soit inconverti. Soumettez-vous seulement à prendre un engagement de tempérance, vous associant à des hommes du monde, et ils seront contents, parce que vous descendez à un niveau où ils peuvent se placer avec vous. Je ne me mêle pas aux efforts du monde pour réformer le monde ; mais j'ai beaucoup à dire sur le péché et la honte des chrétiens en s'associant avec le monde dans ses efforts pour arrêter la plaie par le moyen des promesses et des vœux de l'homme. C'est un terrain absolument faux et contraire à l'évangile, dont le point de départ est la corruption totale de la nature de l'homme. Tandis que du moment que vous faites une œuvre pour amender cette nature, ce que l'homme du monde peut également faire, (et il peut signer l'engagement aussi bien que vous) il est clair que vous vous êtes placé sur un terrain où le chrétien abandonne Christ comme la seule arme – d'une trempe divine – dont il puisse user envers l'homme dans la chair, et pour retourner à l'arc et à la flèche si je puis le dire, à la ressource de la contrainte morale. Et en vérité, je ne puis que le regarder comme une chose inférieure, même à la circoncision, qui était le type d'une vérité bien bénie – de l'entier dépouillement de la chair. Mais quand Christ mourut, toutes les choses qui n'étaient que des types, et qui avaient entièrement manqué en tant que remèdes efficaces, furent ensevelies dans son tombeau ; et maintenant il est ressuscité et il y a une nouvelle vie en résurrection, qui n'a rien à dire à la vieille vie, sinon de la mortifier. La réalité de la vie a été manifestée, et c'est avec elle que le chrétien a affaire maintenant. Christ est devenu sa vie et aussi son objet. C'est le grand but du diable que d'amener les chrétiens à inscrire sur les enfants de Dieu quelque autre nom avec Christ : ainsi donc, il importe peu ce que c'est, que vous preniez la circoncision comme type de bénédiction spirituelle, ou les restrictions purement morales de nos jours, c'est tout à fait une méprise quant à l'objet pour lequel Dieu nous a appelés hors de ce monde. Le chrétien est en dehors de cette sphère ; il a été introduit dans la sphère de la grâce. La place du magistrat n'est pas une place de grâce, mais de gouvernement, ce qui naturellement demande la punition du mal. Ce n'est pas la grâce. La grâce n'est pas la loi ; mais, « à celui que te frappe sur une joue, présente aussi l'autre ». Il n'y aurait plus de justice, si les magistrats essayaient d'agir ainsi. Mais si d'un côté le chrétien n'a rien à faire en dehors de la sphère de la grâce, il est tenu, de l'autre, de respecter le gouvernement, et de ne jamais parler avec mépris des dignités de ce monde. Plus il connaît ses propres privilèges, plus il est à même de maintenir l'honneur du magistrat. Il le reconnaît d'autant plus, qu'il ne le convoite pas lui-même. Il a lui-même une bien meilleure place ; mais s'il connaît le secret de sa propre joie et de sa propre liberté dans ce monde, qu'il reconnaisse en même temps les autorités qui sont au-dessus de lui, et que Dieu a ordonnées pour le gouvernement terrestre. Lorsque des personnes sont dans la même sphère, il peut y avoir plus ou moins de rivalité ; car les hommes aiment mieux gouverner les autres que d'être gouvernés eux-mêmes. Mais quand une âme est entièrement délivrée du monde, elle peut d'autant plus cordialement reconnaître ce qui est de Dieu ici-bas, et voir la sagesse de l'ordre qu'il y a établi. C'est sur ce fondement-là que le Saint Esprit insiste toujours sur l'obéissance du chrétien aux lois, et sur l'honneur qu'il doit rendre au roi ou à tout autre gouverneur auquel il peut se trouver assujetti.

Mais revenons à notre sujet. L'Apôtre fait voir de plus, qu'après tout ces zélateurs de la circoncision ne gardaient pas la loi. Ils ne l'observaient qu'en partie, avec une bonne mesure d'inconséquence, quelque vifs que fussent leurs sentiments contre les défenseurs de la liberté chrétienne. C'est toujours le cas. Ceux qui insistent sur la perpétuité du Sabbat, comment le gardent-ils ? Ce n'est pas seulement qu'ils ne distinguent jamais le vrai jour ; mais en supposant que le jour du Seigneur fût réellement le même que le Sabbat, l'observent-ils selon la loi ? Pas du tout. Ils vous diront que le christianisme, outre qu'il a changé le jour, a modifié le mode de l'observer, que l'évangile mitige la sévérité de la loi de Dieu, etc. Si ce n'est pas là annuler la loi par incrédulité, il est difficile de dire ce que ce serait. Je nie leurs faits, leurs doctrines et leur conclusions. Le Christianisme, bien loin d'atténuer la force de la loi, ou d'ôter quelque chose de ce qu'elle ordonne, est ce qui seul donne à la loi sa pleine valeur. – « Annulons-nous donc (la) loi par la foi ? Qu'ainsi n'advienne ! Au contraire nous établissons la loi » (Rom. 3. 31*).* La doctrine de la foi, au lieu d'affaiblir la force obligatoire de la loi, la prouve et la maintient au plus haut degré. Mais cet établissement de la loi, dont l'Apôtre parle dans Romains 3, n'a aucun rapport quelconque à la question d'une règle d'après laquelle le chrétien a à marcher. Le chapitre parle de la ruine de l'homme et de la justice de Dieu, non pas de ce qui est pratique, et il démontre que la foi maintient l'autorité de la loi dans la croix

de Christ, laquelle reconnaît la juste et totale condamnation des hommes, et devient la base de la justice divine qui justifie, qui est révélée au croyant et devient sa portion. La malédiction de la loi est tombée sur Christ ; et elle a ainsi été magnifiée au plus haut degré, sa pleine sentence ayant été complètement réalisée sur la tête du Fils de Dieu. Ainsi, que vous considériez Dieu, ou l'homme, ou le Sauveur, la foi établit la loi, comme aucune autre chose n'aurait pu le faire. Mais quant au jour du Seigneur, loin d'être le même que le Sabbat, c'est le premier jour de la semaine, et non le septième, et il repose sur des bases toutes différentes. Quand vous en venez à mettre à l'épreuve ces hommes qui voudraient être docteurs de la loi, on voit bientôt leur zèle succomber dans la pratique ; et il est aisé de les convaincre d'introduire des changements et des modifications afin que tout puisse convenir aux temps, aux lieux, aux climats et aux gens, c'est-à-dire les arranger *eux-mêmes* dans les choses de Dieu. Cette théorie de mitigation, et d'une loi flexible, ne peut soutenir un examen réel. De l'autre côté, ceux qui maintiennent que le jour du Seigneur est une chose nouvelle, qui ne se rattache en aucune manière ni à la création, ni à la loi, n'éprouvent aucune difficulté, parce qu'ils voient que le même Dieu, qui, dans l'origine, sanctifia le Sabbat, et qui donna la loi à Israël, a trouvé bon d'attacher un honneur spécial au premier jour de la semaine, en commémoration de la rédemption accomplie dans la mort et la résurrection de Christ ; mais ils voient ce jour comme ayant son propre caractère, et non comme étant confondu avec le Sabbat. Le jour du Seigneur ne demande pas un simple repos que vous pouvez partager avec votre bœuf ou votre âne ; et il est si loin d'être vrai que l'honneur qui lui est du consiste principalement dans le repos du corps, que je crois que, si un chrétien pouvait en ce jour-là marcher vingt fois le chemin d'un Sabbat pour accomplir un service spécial pour le Seigneur, il n'aurait pas seulement la liberté de faire cette œuvre, mais que ce serait une chose très agréable au Seigneur. Chacun de ces jours est séparé des autres jours par l'autorité divine ; mais sous tout autre rapport, ils diffèrent aussi positivement que la loi et la grâce, ou la vieille et la nouvelle création.

« Car ceux-là même qui sont circoncis, ne gardent pas (la) loi ; mais ils veulent que vous soyez circoncis, afin de se glorifier en votre chair ». Cela est de la plus grande vérité aujourd'hui. La vérité n'est pas la pierre de touche dans le monde religieux, ni Christ lui-même, ni son service. Si vous refusez leur parti ou leurs idoles, attendez-vous à l'opprobre, à la calomnie, au mépris et à la haine. Cédez à leur système judaïsant, et vous pouvez retenir impunément des doctrines blasphématoires pour ce qui les concerne. Touchez à leur abus de la loi, et il s'écrieront : « On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis ». La loi est leur seigneur, plus encore que Christ. Je fais allusion ici à un fait littéralement existant dans l'organe la plus populaire du parti soi-disant évangélique, mais, à vrai dire, légal, de nos jours.

Et maintenant l'Apôtre, après avoir parlé du mal, passe au côté béni du sujet : « Mais qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde ». Ils se glorifiaient dans ce qui pouvait exalter la nature humaine ; parce que de cette manière-là, ils amèneraient le monde et ses multitudes à s'unir avec eux. Dans le chapitre 3, la croix de Christ est envisagée comme délivrance de la loi, parce que Christ sur la croix est « devenu malédiction pour nous ». Si un homme croit en Christ, s'il le confesse comme le Fils de Dieu, nieriez-vous qu'il ait la vie éternelle ? Mais à moins qu'un tel homme ne reçoive la doctrine de la croix d'une manière intelligente, et ne l'applique à sa position, il est toujours plus ou moins sous la loi, et ne comprend pas qu'il est complètement retiré du vieil état de choses et placé sur un nouveau terrain.

Dans le chapitre 5 l'Apôtre applique la doctrine de la croix à la chair, et fait voir que « ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises ». Je trouve ici que ma chair est une chose que j'ai le droit de regarder, non moins que la loi, comme mise de côté devant Dieu.

Maintenant, dans le chapitre 6, se présente la troisième chose, le monde. Vous avez une gradation régulière. D'abord c'est l'affranchissement de la loi, qui affecterait la conscience d'une personne pieuse. Puis, quand un homme est affranchi de cette anxiété, se présente la question de la chair avec ses passions et ses convoitises. Mais il lui est dit que tout cela fut jugé à la croix de Christ. Ainsi donc comme une partie de la consolation que Dieu me donne, j'ai le droit, comme une affaire de foi, et non de simple sentiment, de savoir que « ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises ». Il n'est pas dit qu'ils la *crucifient ;* comme si c'était quelque chose qui se continuait, mais c'est une chose faite en recevant un Christ qui a été crucifié. Aux yeux de Dieu, et maintenant aussi pour la foi, leur nature avait été clouée au bois et, c'en est fait d'elle devant Dieu ; et maintenant il ont une nouvelle nature, comme dit Paul : « Je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi ». Sans doute, la vieille nature que nous avons existe toujours ; mais pour la foi, Dieu en a déjà fini avec elle à la croix de Christ ; en sorte que l'affaire d'un homme chrétien n'est pas de s'occuper simplement de restrictions, mais de Christ. C'est là ce qui, par l'énergie de l'Esprit, remplit l'âme de ce qui est bon, qui l'appelle en activité dans ce qui est aimable, de ce qui est, en un mot, la vraie puissance de sainteté chrétienne. Si un homme est occupé de ce qui est bon, il haïra sa chair ; mais c'est uniquement d'être occupé de Christ, qui donne une puissance à l'âme pour appliquer ainsi à la chair la sentence de Dieu. Maintenant arrive la troisième et dernière chose dans l'expérience chrétienne ; car vous trouverez des hommes qui savent un peu ce que c'est que d'être mort à la loi et à la chair, mais qui croient encore que c'est le devoir du chrétien dans ce monde, de servir Dieu dans sa génération. Mais comment Dieu veut-il qu'on le serve maintenant ? Jamais par aucune chose qui soit en contradiction avec la croix de Christ. Le service du chrétien doit être fondé sur la croix, et qu'est-ce que la croix déclare concernant le monde ? Qu'il est maintenant en guerre ouverte avec Dieu. Depuis la croix de Christ, Dieu n'a jamais eu aucune alliance avec le monde. Avant cela, le monde était toléré : et par conséquent il n'y avait pas de mal pour Joseph d'être gouverneur en Égypte, ni pour Daniel d'être assis a la porte du roi de Babylone. Mais c'est pure

ignorance que de raisonner d'après ce qui était toléré alors, pour en déduire ce qui est agréable à Dieu, Maintenant que la croix de son Fils est un fait.

Dieu n'ignore pas la croix, si les chrétiens l'ignorent. Cette même croix de Christ, qui est mon salut, ma délivrance de la loi et de la chair, me montre que je n'ai aucune part avec ce monde, sinon comme un étranger béni qui le traverse. Nous pouvons avoir des occupations, qui soient toutes bien convenables ; mais ce n'est pas là du tout ce que vous pouvez appeler une chose du monde. Le Seigneur vécut ici-bas ; il mourut ici, il ressuscita ici, mangea et but dans ce monde ; mais il ne fut jamais de ce monde, et il en est de même du chrétien, et il devrait en être ainsi. Notre Seigneur ne formait pas tellement une part et portion de ce monde, que son apparition dans le monde, ou son départ du monde, pût pour un moment en troubler le courant. On n'aurait pas senti son absence dans le monde ; et du moment que le chrétien devient une partie intégrante de la puissance d'action qui fait mouvoir les rouages du monde, tout est dérangé pour ce qui regarde sa subjection à Christ. Un chrétien devrait constamment être un moyen de bénédiction dans le monde. Mais comment ? Et quel est le caractère de son action ? Il rend témoignage à Christ, à son Sauveur ; mais Christ ne chercha jamais son intérêt particulier – faisait toujours du bien, mais le faisait pourtant comme étant la volonté de son Père – agissait toujours par des motifs qui n'étaient pas de ce monde, mais d'en haut – ne s'associant jamais aux plans des hommes pour améliorer la condition de l'homme, mais réalisant le fait que le monde était l'ennemi de Dieu, et pourtant que l'amour de Dieu l'avait envoyé dans ce monde pour lui faire du bien : tel était Christ, et il en devrait être de même du chrétien. L'affaire du chrétien, c'est d'être l'épître de Christ. Ainsi donc, voici le guide et la pierre de touche quant à tout ce qui se présente devant quelqu'un : en faisant ceci ou cela, sera-ce agir comme une épître de Christ ? Mais afin de savoir ce qui convient à une épître de Christ, il faut que je recherche ses voies dans les paroles du Saint Esprit. Il y a toujours de la lumière dans l'Écriture, pour montrer quelle est sa pensée pour le moment présent, et quelles sont les choses qui ont disparue avec les temps anciens – ce qui appartenait à la loi, et au monde, et à Israël, et qui constituait autrefois le témoignage de Dieu dans le monde. Mais aujourd'hui, le chrétien est le témoin de Christ, et il n'est pas du monde, quoiqu'il soit dans le monde. C'est là le grand moyen pour éprouver nos voies, et pour trouver ainsi jusqu'à quel point nous nous glorifions en la croix : c'est-à-dire que vous trouvez que le chrétien et le monde sont placés sur des principes totalement opposés. La croix de Christ est ce qui tout d'abord crucifie le chrétien au monde, le place entièrement en dehors du monde, comme quelqu'un qui est sauvé du monde : mais en même temps le monde lui est crucifié. Vous voyez là le monde avec toute sa culpabilité qui n'est pas ôtée, ne connaissant pas le Père malgré la venue du Fils. Ainsi, il ne saurait y avoir aucun terrain commun entre le chrétien et le monde ; pas plus que la chose serait possible dans ce pays, s'il était en guerre ouverte avec quelqu'un de ses voisins. Or si cela est vrai, cela ne montre-t-il pas combien peu les enfants de Dieu réalisent leur position chrétienne, telle que nous la voyons ainsi définie par la croix de Christ ?

On prêche plus ou moins que la paix est faite par le sang de la croix, mais quant à la puissance morale de la croix et ses effets quant à la loi, la chair et le monde, il y en a à peine un atome, sinon comme motif. La conséquence est que de tels chrétiens peuvent, en bonne conscience, parler de la croix, et en même temps maintenir encore ce que Dieu a déjà jugé et mis de côté pour toujours. Ainsi donc l'importance de la pleine délivrance du chrétien est inconnue – les vérités fondamentales qui devraient être comprises par les jeunes enfants. Car l'Épître aux Galates ne présente pas la branche la plus élevée de la vérité chrétienne, mais plutôt les fondements indispensables du christianisme.

L'Apôtre introduit maintenant un autre point. Ce n'eût pas été assez de parler simplement d'être crucifié au monde. Il y a plus que cela en Christ « car dans (le) Christ Jésus ni la circoncision, ni l'incirconcision ne sont rien, mais une nouvelle création ». Les gens peuvent se vanter de leurs formes, ou de ne pas avoir de formes ; mais, quoiqu'il en soit, tout est faux, à moins que vous n'ayez reçu de Dieu des bénédictions positives et substantielles, à moins que vous n'ayez la croix et la nouvelle création. Comme chrétien, j'appartiens à un système déjà établi en Christ, dans la présence de Dieu : Je sais ce qu'est la nouvelle nature, quand je pense à Christ. Je le vois ressuscité d'entre les morts et dans la gloire ; il fait, d'une manière parfaite, les délices de Dieu et de tous ceux qui entourent Dieu. Et c'est là que seront un jour tous les chrétiens ; et c'est là en substance ce qu'ils ont maintenant, le Saint Esprit lui-même étant les arrhes de la gloire. Car ce n'est pas seulement la gloire dans laquelle ils brilleront, mais ils ont la bénédiction avant que la bénédiction soit manifestée. Le chrétien possède en Christ la « nouvelle création » dans la perfection. « Celui qui a le Fils a la vie » Elle est appelée ici la « nouvelle création » ; parce qu'elle n'est pas seulement envisagée comme une vie acquise, mais elle est mise en contraste avec la vieille vie qui avait affaire avec le monde. Ceci implique non seulement la personne de Christ, mais son œuvre. La grande œuvre de la rédemption est accomplie ; la loi de Dieu a eu son libre cours, et la justice est établie ; la voix de la condamnation ne doit plus jamais être entendue en vertu de la croix du Juste, qui a souffert pour nous. Mais ensuite il est ressuscité d'entre les morts, et il est entré dans une existence nouvelle et bénie comme homme ressuscité devant Dieu. Et c'est là la nature qu'il nous communique. « A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt il porte beaucoup de fruit ». La conséquence est qu'étant mort et étant ressuscité, il communique cette même vie qui était en lui. En parlant de ses brebis, il dit : « Je suis venu afin qu'elles aient (la) vie, et qu'elles (l')aient en abondance ». La vie « en abondance », c'est cette « nouvelle création », ou la vie en résurrection.

« Et à l'égard de tous ceux qui marcheront selon cette règle, paix et miséricorde sur eux et sur l'Israël de Dieu ! » Dans la première expression, « tous ceux qui marcheront selon cette règle », il envisage spécialement, je crois, les croyants d'entre les Gentils, tels qu'étaient les Galates. Cette règle, c'est la règle de la nouvelle création

– Christ lui-même. Il ajoute. « Paix et miséricorde sur lui et sur l'Israël de Dieu ! » La seule portion d'Israël qui soit reconnue, se compose des Juifs qui étaient réellement des croyants. L'expression, « l'Israël de Dieu », semble être employée ici, non comme une phrase générale pour indiquer tous les saints, mais pour désigner les croyants qui étaient en Israël – ceux-là d'entre tes Juifs qui avaient répudie leurs propres œuvres, et trouvé leur refuge uniquement en Christ. Il est parlé de deux classes de personnes, et non d'une classe seulement « Tous ceux qui marcheront selon cette règle », sont plutôt les croyants d'entré les Gentils ; et « l'Israël de Dieu » désigne les saints d'entre les Juifs non pas l'Israël purement littéral, mais « l'Israël de Dieu » ceux qui étaient vraiment Israélites, dont la grâce avait disposé le cœur pour recevoir le Sauveur.

Il ajoute : « Désormais, que personne ne vienne me troubler, car je porte en mon corps les marques du Seigneur Jésus ». Leur sagesse charnelle avait introduit « du désordre et (toute espèce) de mauvaises actions », la loi au lieu de l'amour, des questions sur son ministère, etc. « Je porte en mon corps les marques du Seigneur Jésus ». Il avait été fouetté et mis en prison. De quelles marques d'indignité n'avait-il pas été flétri ? *Ce sont là* – et non la circoncision – « les marques du Seigneur Jésus ». Tout comme un esclave, dans les temps anciens, avait coutume de porter le nom de son maître empreint sur sa chair avec un fer chaud, Paul veut dire qu'il portait en son corps les marques du Seigneur Jésus. Comme s'il disait : que d'autres portent et cherchent ce qu'ils voudront, voilà les marques qui ont du prix pour moi. C'étaient les souffrances qu'il avait endurées pour l'amour de Christ et de l'évangile. Rien de plus doux, ni de plus touchant ; mais, en même temps, quelle condamnation complète de ces hommes qui s'élevaient eux-mêmes, qui prenaient leurs aises, en présence d'un homme dont la vie était une vie de souffrances pour Christ !

« Que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ soit avec votre esprit, frères ! Amen ! » Ceci est vraiment plein de grâce et de dignité ! Il ne demande pas qu'ils sentent les terreurs de cette loi sous laquelle ils désiraient se placer ; mais, dit-il, « que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ soit avec votre esprit » ; il montre combien il sentait complètement l'avantage de la position que la grâce lui donnait – de quelle manière il pouvait répondre aux attaques dont il était l'objet – comment il pouvait appeler leur attention sur les cicatrices de sa glorieuse guerre, si, de leur côté, ils voulaient parler de leur circoncision, bien qu'il ne voulut se glorifier en rien, sinon en la croix de Christ. Notre sagesse, c'est Christ, comme notre folie, c'est nous-mêmes. Que le Seigneur veuille nous accorder de mieux apprendre notre vraie sagesse, et d'y marcher ; et, tout en retenant fermement la vérité, de désirer ardemment la bénédiction de ceux qui lui sont opposés, et de chercher la délivrance de toute âme autour de nous. L'Épître aux Galates est le coup de mort pour le monde religieux – racine et branches – comme il l'est aussi pour le réveil ou la continuation du même système que l'Apôtre Paul dénonçait alors avec autant de force, et qu'il démasque comme étant l'ennemi, non des saints seulement, mais de la croix de Christ.

L'Écho du témoignage, vol.5, p.324-421, vol.6, p.70-89, 234-272, 365-399, 503-543,

vol.7, p.113-160 [111-158]

11 – L'Église, ou Il y a un seul corps et un seul Esprit – Éph. 4:4

Le Seigneur Jésus, avant sa mort comme après sa résurrection, avait déclaré à ses disciples la promesse du Père, savoir, celle de l'autre Consolateur qui devait venir – donné par le Père et envoyé par le Fils (Jean 14 ; 15 ; 16). « Il vous est avantageux que moi je m'en aille : car si je ne m'en vais le Consolateur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai ». Ils avaient abandonné toutes choses pour Jésus ; et Jésus avait été pour eux plus – beaucoup plus – que toutes choses. Et maintenant il était sur le point de s'en aller. Qu'y avait-il qui pût convertir une telle perte en un gain positif ? La présence, après ce moment-là, du Saint Esprit envoyé du ciel. Il est évidemment impossible d'appliquer cette portion des Écritures et d'autres passages de cette nature, à aucune autre chose que la présence personnelle du Saint Esprit. On trouve dans d'autres passages d'amples déclarations quant à des effets et des manifestations de sa puissance ; mais tel n'est point ici le sujet ; et on ne pourrait concevoir aucune puissance spirituelle qui pût l'emporter sur la consolation d'avoir Jésus avec eux. Mais l'Esprit fut promis personnellement ; non seulement la consolation, mais le Consolateur lui-même, celui qui pouvait être dépeint comme enseignant, rappelant à la mémoire, rendant témoignage, et convainquant ; celui qui désormais et pour toujours agirait dans les disciples et avec eux ; celui qui descendit du ciel après que le Seigneur y fut monté, et qui occupe la place de ce dernier, sur le fondement d'une rédemption accomplie, au milieu de ceux qui confessent le nom de Jésus et qui attendent son retour. Quand le Seigneur était ici-bas, lui seul pouvait parler de son corps comme étant le temple de Dieu (Jean 2). Mais maintenant après qu'il a porté la colère de Dieu, et annulé par la mort la puissance de Satan, il pouvait, avec justice, étant à la droite de Dieu, envoyer de là le Saint Esprit qui avait été promis, pour habiter dans les fidèles sur la terre. « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous » (1 Cor. 3:16) ?

Ainsi donc, *en principe*, la descente de l'Esprit promis devait suivre de près le départ de Jésus ; et *de fait,* ce fut lorsque Jésus prit sa place et s'assit, comme l'homme glorifié dans le ciel, que l'Esprit fut envoyé ici-bas. Le Seigneur, avant son ascension, étant assemblé avec les disciples, « leur commanda de ne point partir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, laquelle, (dit-il), vous avez ouïe de moi : car Jean a baptisé avec de l'eau ; mais vous serez baptisés de l'Esprit Saint dans peu de jours » (Act. 1:4, 5). Le chapitre suivant rapporte l'accom-

plissement de la promesse au jour de la Pentecôte. Le Consolateur fut donné ; la troisième personne de la Trinité était maintenant, d'une manière permanente, présente en eux, aussi réellement que la seconde personne avait été avec eux avant de monter au ciel. Le Saint Esprit était le grand témoin de la glorification de Jésus dans le ciel, comme sa présence dans les disciples en était le nouveau et merveilleux fruit.

Nions-nous les opérations de l'Esprit de Dieu depuis le commencement ? En aucune manière. La création, la providence et la rédemption, parlent toutes de lui. Sa puissance se déclare dans chaque sphère des voies de Dieu, et la pénètre. Qui est-ce qui se mouvait sur le dessus des eaux ? Qui est-ce qui plaidait avec les hommes avant le déluge ? Qui est-ce qui remplit Betsaleël d'intelligence et de science pour toute sorte d'ouvrage ? Qui est-ce qui rendit Moïse capable de porter le fardeau d'Israël, et d'autres, d'y participer avec lui ? Par qui Samson agit-il ? Par qui Saül prophétisa-t-il ? Ce fut par l'Esprit de l'Éternel. Et de même que, dans les premiers temps de l'histoire nationale d'Israël, son bon Esprit instruisit ce peuple, de même aussi le prophète put donner cette assurance au pauvre résidu qui était retourné : « la parole de (l'alliance) que je traitai avec vous, quand vous sortîtes d'Égypte, et mon Esprit demeurent au milieu de vous ». Y en avait-il qui fussent régénérés ? Ils étaient nés de l'Esprit ; et les actes saints et bénis de la foi, chez les anciens qui reçurent témoignage, étaient, sans contredit, les résultats de ses opérations. Sous ces rapports, les voies de Dieu sont encore et demeurent nécessairement les mêmes. Jésus ne mit nullement de côté la nécessité de l'intervention de l'Esprit. Il en proclame la nécessité comme une vérité fixe et immuable : – « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu ». Mais la vie, la paix et la relation d'enfant (bien qu'elles soient toutes communiquées et connues par l'opération efficace du Saint Esprit) ne sont, dans aucun sens, la présence du Consolateur. Les disciples possédaient ces privilèges avant l'ascension du Seigneur Jésus. Ces privilèges sont donc entièrement distincts de la promesse du Père, que les disciples *ne* possédaient *pas*, et que nul *ne* posséda *jamais,* ni ne pouvait posséder, jusqu'à ce que Jésus fût glorifié (Jean 7:39). La présence du Consolateur est évidemment la bénédiction distinctive depuis la Pentecôte. On n'en avait jamais joui avant, quoique l'Esprit eût agi, et eût agi à salut, pour ce qui concerne les croyants dans tous les temps.

Mais quand Jésus se fut assis dans le ciel prenant sa place comme le Chef haut élevé, le Saint Esprit fut envoyé ici-bas, non pas uniquement pour la bénédiction des croyants individuellement, mais dans le but de les assembler pour être un seul corps ici-bas. C'est là, et c'est uniquement là, ce que l'Écriture appelle « l'Église de Dieu » ; et son unité, qui dépend du baptême du Saint Esprit, est « l'unité de l'Esprit ». Matt. 16:18, est le premier passage du Nouveau Testament où l'on trouve le mot « Église » (c'est-à-dire assemblée). Il en est parlé là non seulement comme d'une chose non manifestée et non organisée, mais comme d'une chose qui n'existait point encore. Elle n'était pas bâtie, et ne se bâtissait pas encore[31]. « Sur ce rocher je *bâtirai* mon Église » ; et il faut observer que cette Église est mentionnée comme entièrement distincte du royaume des cieux, dont les clefs (et non celles de son Église) sont ce que le Seigneur promit de donner à Pierre.

Mais quoique l'unité de l'Église comme le corps de Christ, ne doive être parfaitement manifestée que dans l'administration de la plénitude des temps, quand Dieu réunira en un « toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre » (Éph. 1:10), toutefois l'intention de Dieu était qu'il y eût un témoignage rendu à cette unité, produit et manifesté par la puissance du Saint Esprit dans ce « seul corps » sur la terre. Quand l'apôtre parle des saints comme devant « être édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit », ce n'était pas une chose idéale, ni une chose future qui ne devait s'accomplir que dans le ciel. C'était un fait actuel, présent, effectué ici-bas par le Saint Esprit envoyé du ciel. D'après cela nous lisons : « afin que la sagesse de Dieu, si diversifiée dans ses formes, soit *maintenant* donnée à connaître aux principautés et aux autorités, dans les lieux célestes *par l'assemblée* » (Éph. 3:10). Et quant à « l'unité de l'Esprit », que les saints devaient s'appliquer à garder, où existait-elle, sinon sur la terre ? Les saints étaient là, et là aussi les apôtres, les prophètes, les évangélistes, les pasteurs et les docteurs, donnés par Christ lui-même qui était « monté au-dessus de tous les cieux » ; c'est là que se continuent le perfectionnement des saints, l'œuvre du service, et l'édification du corps de Christ. C'est sur la terre que nous rencontrons la tromperie des hommes, « (leur) habileté à user de voies détournées pour égarer » (Éph. 4:14) ; et c'est là que nous croissons « en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef, le Christ ; duquel *tout le corps* bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure de fournissement, produit l'accroissement du corps pour l'édification de soi-même en amour, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure » (Éph. 4:16). C'est dans ce monde, et dans ce monde seulement, que « tout le corps, fourni et bien

[31] Le savant évêque Pearson, dans son ouvrage bien connu « Exposition du Credo » (vol. 1, p.536, etc, Éd. D'Oxford, 1797), eut l'intelligence de discerner, et la candeur d'avouer, que notre Seigneur, quand il parle pour la première fois de l'Église, « la mentionne comme une chose qui n'existait pas encore, mais devait exister plus tard, comme dans les paroles qu'il adressa au grand apôtre : « Tu es Pierre, et sur ce rocher je bâtirai mon assemblée » ; mais quand le Seigneur fut monté au ciel, et que le Saint Esprit fut descendu ici-bas, quand Pierre eut converti trois mille âmes, qui furent ajoutées aux cent vingt disciples, alors il y eut une Église… car après cela nous lisons que « le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés. Notre Sauveur promit donc qu'une Église serait bâtie, et cela par une promesse faite avant sa mort ; après son ascension, et ensuite de la prédication de St Pierre, nous trouvons une Église bâtie ou constituée, laquelle était d'une nature capable d'un accroissement journalier ». Bien plus, à la page 508, il cite à la marge, Act. 7:38, et Héb. 2:12, comme des exemples de l'emploi qu'on rencontre quelquefois de ce mot, à peu près comme dans les Septante, pour désigner l'assemblée du peuple de Dieu sous la loi (c'est-à-dire d'Israël), et, par conséquent, comme devant réellement se traduire par la congrégation, ici comme dans l'Ancien Testament. Les efforts qu'on a faits, en s'appuyant sur un texte comme celui de Act. 7, pour montrer que « l'Église de Dieu », dans le sens propre et complet du mot, existait sous l'Ancien Testament, avant même que notre Sauveur l'eût promise, sont une preuve singulière des effets aveuglants du préjugé.

uni ensemble par des jointures et des liens, croît d'un accroissement de Dieu » (Col. 2:19) ; de même que c'est ici assurément que l'Esprit veut que la paix de Christ préside dans nos cœurs, « à laquelle aussi vous avez été appelés en un seul corps » (Col. 3:15).

De même, dans Rom. 12:4, 5, l'apôtre écrit à des saints, qui, comme les Colossiens, n'avaient jamais été visités par lui, et qui, par conséquent, à vue humaine, n'étaient liés avec lui d'aucune façon particulière : « Comme nous avons plusieurs membres en un seul corps, et que tous les membres n'ont pas la même action, ainsi nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps en Christ, et chacun réciproquement les membres l'un de l'autre ». Il s'agit évidemment non pas d'un lien qui allait être établi, mais d'une relation déjà existante. Les saints sont liés comme membres, non à *une* Église locale, mais à *l'*Église, *au* corps de Christ (Act. 2:47) ; bien que, d'un autre côté, si quelqu'un n'est pas en communion avec l'assemblée des membres de Christ, dans le lieu où il réside, il ne peut y avoir pour lui aucune communion avec eux dans aucune autre localité.

D'un autre côté, aucun langage ne peut être plus explicite que celui de 1 Cor. 12. « Mais un seul et même esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier (ces dons) comme il lui plaît. Car de même que le corps est un, et a plusieurs membres, mais que tous les membres de ce seul corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ. Car aussi nous avons tous été baptisés d'*un seul Esprit* pour (être) *un seul corps,* soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres, et nous avons tous été abreuvés pour l'unité (d')*un seul Esprit* ». La composition de ce « seul corps » dépend du baptême du Saint Esprit. Nous sommes baptisés de lui, pour être du corps de Christ, Juifs, Grecs, esclaves ou libres ; il n'y a point de différence. Jésus exerce ses droits célestes. Il baptise du Saint Esprit ; et ceux qui sont ainsi baptisés deviennent immédiatement et d'une manière spéciale le champ de la présence et des opérations de l'Esprit – le corps de Christ. Les diversités de dons, de services, et d'opérations, n'auront pas lieu dans le ciel. Leur province, c'est l'Église sur la terre. C'est ici que la manifestation de l'Esprit est donnée à chacun (c'est-à-dire dans l'Église) « en vue de l'utilité ». C'est le « seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant à chaque membre ses dons comme il lui plaît ». Car les membres qui sont plusieurs, ne constituent qu'un seul corps – « nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour (être) un seul corps ». L'importance de ces dernières paroles sera mieux appréciée, en leur comparant Act. 1:4, 5, et particulièrement la clause : « Vous serez baptisés de l'Esprit Saint dans peu de jours ». Les disciples étaient des croyants au moment où ces paroles furent prononcées. Ils avaient la vie, et ils l'avaient en abondance. Jésus, l'Esprit vivifiant, avait soufflé en eux et leur avait dit : « Recevez l'Esprit Saint » (Jean 20). Il leur avait aussi ouvert « l'intelligence pour entendre les Écritures » (Luc 24). Mais aucune de ces choses n'est le baptême du Saint Esprit. La Pentecôte fut premièrement témoin de l'accomplissement de la promesse du Père. Alors, et non auparavant, les croyants furent baptisés du Saint Esprit. Mais c'est ce baptême qui introduit dans le « seul corps » et qui le forme. C'est l'Esprit ainsi présent et baptisant – qui commença, qui organisa, et qui recrute le corps de Christ. De là vient que, comme une chose qui coïncide avec le baptême du Saint Esprit, nous trouvons une première mention dans la Parole de Dieu, de ce nouveau corps et de la relation de membre de ce corps. Quels que fussent les privilèges (et il y en avait beaucoup) qui existaient auparavant, ce qui est appelé d'une manière distinctive dans la Bible « l'Église de Dieu », apparut ici-bas, comme la conséquence du fait que le Saint Esprit envoyé du ciel, habitait dans les saints et les avait baptisés, Juifs ou Grecs, pour être un seul corps.

L'apôtre s'adresse, sans doute, à l'Église de Dieu qui était à Corinthe, et il est bien clair que le Nouveau Testament parle fréquemment d'assemblées dans telle ou telle localité, c'est-à-dire, d'Églises (comparez Rom. 16:1, 5 ; Gal. 1:2, 22 ; Col. 4:15, 16 ; 1 Thess. 1:1 ; 2:14, etc). Mais outre cela, Act. 2:47 ; 1 Cor. 10:32 ; 12:28 ; 15:9 ; Éph. 1 ; 2 ; 3, etc. ; Col. 1 ; 1 Tim. 3:15, sont des exemples d'un autre sens, qui a la portée la plus importante, comme on peut le voir dans les épîtres de Paul : c'est-à-dire que ces passages montrent l'Église, comme formant un corps ici-bas, d'une étendue aussi vaste que le baptême de l'Esprit. Ainsi, pour ne prendre qu'un seul des passages auxquels on vient de faire allusion, cette société ou corporation entière, dans laquelle l'Esprit demeurait et opérait, était l'assemblée en laquelle Dieu a placé des apôtres, des prophètes, des docteurs, etc. Certainement il était impossible de dire qu'il avait placé tous ceux-là dans l'assemblée de Corinthe ; et l'on ne soutiendra pas non plus qu'il doit les placer dans l'Église universelle, rassemblée dans le ciel. Il y a donc un sens étendu de l'expression « Église », dans lequel l'unité est affirmée quant à tous les membres de Christ existant à une même époque dans le monde, quelles que soient les distances qui séparent leurs corps ; et cela, en vertu du fait que le seul et même Esprit les a baptisés pour être un seul corps. Le corps de Christ, comme le corps naturel, est susceptible d'accroissement ; mais, comme dans le corps naturel l'identité subsiste lorsque les anciennes particules ont fait place à de nouvelles, ainsi le corps de Christ est toujours le corps, quels que soient les changements dans les membres en particulier. L'Esprit, qui, par sa présence, a communiqué l'unité au commencement, conserve l'unité par sa propre présence, en sa fidélité. Il fut donné pour demeurer avec les disciples à toujours.

Pour conclure, l'expression, « l'Église », ne signifie pas l'assemblage de diverses sociétés coordonnées (encore moins de sociétés opposées), mais un seul corps, le corps de Christ, un seul corps, possédant les mêmes privilèges, la même vocation et la même responsabilité sur la terre, et attendant la même gloire dans le ciel comme l'Épouse de Christ. Si un homme avait été baptisé de l'Esprit, il était rendu par là membre de l'Église de Dieu ; s'il avait un don, ce don devait être exercé selon la proportion de la foi, pour le bien de tout le corps : il s'agit de ministère et de membres, non pas appartenant à *une* Église, mais appartenant à l'Église ; chaque jointure appartenant au corps entier, et le corps entier à chaque jointure.

Comme Israël autrefois ne fut pas fidèle à sa vocation, il en est de même de la chrétienté maintenant. Le Gentil n'a pas persévéré dans la bonté de Dieu, et n'a, par conséquent, point d'autre perspective que d'être coupé,

quand le temps convenable en sera venu selon la sagesse de Dieu (Rom. 11). Mais, de même qu'autrefois ceux d'entre les Juifs qui craignaient Dieu, demeurèrent attachés aux anciens oracles révélés aux Juifs, la joie et l'obligation du croyant aujourd'hui sont tout à fait analogues. Si les Catholiques et les Protestants ont été, en diverses manières et dans diverses mesures, infidèles à la Parole et à l'Esprit Saint ; si de toutes parts on a perdu de vue la position scripturaire de l'Église de Dieu, quant au principe, et si on l'a reniée dans la pratique, il devient plus obligatoire encore, pour la gloire du Seigneur, que ceux qui le craignent et qui aiment son nom, cherchent aussitôt et sous tous les rapports, à éviter le mal dominant qui leur est connu, et à se soumettre sans aucune réserve à la volonté révélée de Dieu. Rien ne peut justifier la persévérance dans un péché connu. Et si Dieu a donné le nom du Seigneur Jésus, non seulement pour le salut, mais encore comme le centre de son assemblée sur la terre, en ce que la présence et les opérations de l'Esprit sont reconnues dans cette assemblée, comment qualifier tout autre base d'union, sinon comme une rivalité et une rébellion, que tout chrétien est tenu de désavouer ? Quelle est donc notre ressource, et quelle est la manière dont le Seigneur y a pourvu ? « Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux » (Matt. 18:20).

L'Écho du témoignage, vol.5, p.421-431

12 – Zacharie

Zacharie participa avec Aggée à cette énergie de l'Esprit dont les captifs de retour étaient animés pour la construction du temple. Mais, sous l'inspiration divine, Aggée s'occupe plus particulièrement de ce seul objet. Toutes les paroles qu'il prononce sont adressées aux captifs comme autant d'encouragements pour le travail qui se trouve devant eux. Le regard de Zacharie ne se borne pas là ; il anticipe des jours à venir dans l'histoire d'Israël et dans celle des nations, et se propose un autre but que celui d'encourager les ouvriers dans leur construction.

Ce livre s'ouvre par une sorte de préface dans laquelle le prophète, avant d'entrer dans les détails de sa vision, avertit solennellement le peuple, l'engageant à ne pas traiter la parole que le Seigneur lui adresse par son moyen, comme leurs frères avaient traité les paroles que le Seigneur leur avait fait annoncer par le moyen d'autres prophètes, et qui, néanmoins, avaient eu toutes leur accomplissement contre eux – « les avaient atteints », selon qu'il s'exprime (ch.1:1-6).

Il entreprend ensuite le récit de ses visions. Quant à Aggée, il n'eut point de visions ; tandis que Zacharie est presque uniquement instruit par ce moyen. Mais ils prophétisèrent tous deux la même année, la seconde de Darius le Perse.

Chap.1:1-17. Cette vision peut être appelée *la vision des chevaux entre les myrtes.* Le premier de ces chevaux était monté par un cavalier ; les autres formaient l'arrière-garde et paraissaient être sans conducteur[32].

Le prophète demande à l'ange envoyé de Dieu pour le servir ce que cela signifiait. Celui qui montait le premier cheval répond au prophète, que les chevaux qui le suivent sont les agents chargés d'exécuter le bon plaisir de l'Éternel sur la terre. À leur tour, les chevaux qui représentent les Gentils prennent la parole pour annoncer que toute la terre est habitée et en repos, c'est-à-dire, que son état répond à leurs désirs. Car, telle était assurément la pensée du cœur des nations que Dieu avait élevées sur l'abaissement et la ruine de Jérusalem : c'était là ce qu'elles voulaient, être élevées et exaltées sur la ruine du peuple de Dieu.

Là-dessus, l'ange qui tenait ferme pour Jérusalem prend aussitôt l'alarme et plaide en faveur de la cité du Seigneur et d'Israël. Le Seigneur ayant répondu à cet appel, l'ange semble communiquer la réponse au prophète, lui apprenant que le Seigneur était mécontent des Gentils qui étaient en repos quoiqu'ils eussent ajouté à l'affliction de Jérusalem, mais que Jérusalem serait restaurée, que le temple serait rebâti, et que les villes du pays seraient de nouveau occupées.

Vers. 18-21. Nous pouvons appeler la seconde vision, la vision *des quatre cornes* et *des quatre forgerons.* D'un côté, elle offrait au prophète le spectacle des adversaires Gentils qui avaient dispersé Juda ; de l'autre, elle lui montrait ceux qui allaient venger son peuple de ses adversaires Gentils.

Chap.2. La troisième vision est celle de *l'homme qui tient à la* main *un cordeau à mesurer.* Le prophète est maintenant en présence non seulement de l'ange qui parlait avec lui, mais aussi d'un autre ange et d'un homme qui tient une mesure à la main ; et, en outre, il entend la voix du Seigneur, ou du moins ses paroles lui sont rapportées. L'ensemble de tout cela a pour objet de lui faire connaître que Jérusalem reprendra sa place et qu'elle sera de nouveau établie et élevée en gloire ; et que, lorsque la gloire y habiterait de nouveau, un examen minutieux serait fait des nations qui avaient troublé l'Israël de Dieu au jour de sa calamité[33]. En ce jour-là Sion chante-

[32] Ils sont représentés sans cavaliers, je suppose, afin de figurer la force inintelligente et brutale des Gentils en dehors de la direction de l'Esprit de Dieu. Un homme était monté sur le premier cheval ; c'est là, je suppose, un symbole de l'énergie divine qui réglait les destinées d'Israël. Le cavalier n'était autre que « l'ange de l'Éternel ». Nebucadnetsar avait été comme un cavalier (Dan. 4). Tels étaient maintenant les trois autres puissances Gentiles (Voyez Ps. 49:20). Pareillement, dans la vision suivante, les Gentils sont des cornes, choses destituées d'intelligence ; les amis d'Israël sont « des forgerons ».

[33] La même chose nous est présentée en Matt. 25, lorsque le Fils de l'homme est assis sur le trône de sa gloire milléniale.

ra de joie, les nations aussi s'uniront au Dieu d'Israël, et toute chair verra le salut de Dieu et reconnaîtra positivement que la présence du Seigneur est de nouveau sur la terre.

Chap.3. La quatrième vision est celle de *Jéhosuah, le grand sacrificateur.* Ayant ainsi reçu un gage de la restauration de la cité, nous avons maintenant, dans une autre vision, le tableau de la justification du peuple ; et cette justification d'Israël amène comme résultat final l'acceptation et la position magnifique d'Israël aux jours du royaume, alors que le Messie, « le Berger et la Pierre d'Israël », sera exalté providentiellement en autorité sur toute la terre. Mais ce tableau est si vrai et si vivant que nous pouvons l'appliquer comme l'histoire de la justification de tout pécheur, ainsi que nous savons qu'il n'est qu'une seule et même justification pour chacun de nous comme pour tous ceux qui ont péché. Ce que nous avons sous les yeux, c'est le pécheur, le souillé, le Jéhosuah couvert de vêtements sales, élu, purifié, et revêtu de nouveaux vêtements ; et tout cela en grâce, dans une grâce qui agit d'elle-même en vertu du sang de Christ, tandis que nous demeurons ainsi que Jéhosuah silencieux devant elle.

Chap.4. La cinquième vision est celle « du chandelier d'or ». Si, dans la précédente vision nous avons considéré le grand fait de la justification et la valeur de Christ appliquée à l'état souillé d'Israël, ici nous trouvons la communication de la puissance et l'application du Saint Esprit aux circonstances de ce peuple. L'ordre dans lequel ceci nous est présenté est donc parfaitement celui qui convient. Mais si la puissance a été accordée, elle ne doit pas être retirée jusqu'à ce que la grâce ait eu tout son cours, et que l'œuvre déjà commencée ait été pleinement accomplie – jusqu'à ce que la restauration du jour de Zorobabel ait été complétée au jour de l'arrivée du Messie royal, le Zorobabel véritable, l'héritier et le soutien de l'honneur et de la force de la maison de David, le chef de l'ordre établi par toute la terre, comme ce doit être dans les jours du royaume.

Chap.5:1-4. La sixième vision est celle du « *rouleau volant* ». C'est l'exposé de la malédiction ou du jugement poursuivant et atteignant les pécheurs ; qu'ils se soient montrés pécheurs contre leur prochain par le vol, ou bien contre Dieu par de *faux serments*[34]. Les précédentes visions étaient toutes remplies de grâce à l'égard d'Israël, soit sous la providence de Dieu ou à cause du Messie, soit par le Saint Esprit ; mais maintenant il s'agit de visions de jugement.

Chap.5:5-11. La septième vision est celle de *l'Épha avec la femme assise au milieu.* C'est là le tableau de la méchanceté – anomia – l'iniquité. Elle est cachée ; – la femme est dans l'épha, et elle est transportée au pays de Shinhar qui est le lieu de sa base, l'endroit où elle commença sa course. C'est là une chose que nous savons, car Nemrod fut le premier grand représentant du méchant, de l'inique, qui doit être détruit au jour du Seigneur. Ce mal est ici enfoui dans un épha, comme en Matt. 13 il l'est dans *trois mesures de farine* – il est, si je puis m'exprimer ainsi, caché sous le masque d'une profession religieuse revêtue du nom de Judaïsme ou de christianisme. Mais que l'on considère la chose à son commencement ou à sa fin, c'est réellement Babylone, « le pays de Shinhar », comme nous le montrent le chap.17 de l'Apocalypse et une foule d'autres passages.

Chap.6:1-8. La huitième vision nous fait voir « quatre chariots » qui symbolisent les quatre grandes monarchies dont le prophète Daniel nous parle avec tant de détails. Ces chariots attelés de différents chevaux s'avancent sortant d'entre deux montagnes d'airain, et se dirigent respectivement vers le pays qui leur est assigné ; ceci rappelle, il me semble, la première vision ou « les chevaux entre les myrtes ». Cependant nous avons ici un fait nouveau, savoir, que le second chariot a réglé l'affaire que Dieu avait avec le premier – ou pour me servir du langage de la vision « ceux qui sortent vers le pays de l'Aquilon ont fait reposer mon Esprit dans le pays de l'Aquilon ». Le Perse avait, aux jours de Zacharie, renversé le Chaldéen.

Chap.6:9-15. Ces derniers versets du même chapitre semblent être une sorte d'appendice à la vision des quatre chariots[35]. Le prophète reçoit l'ordre de choisir certains enfants de ceux qui étaient de retour de la captivité, de mettre en leur présence des couronnes sur la tête de Jéhoshuah le grand sacrificateur, et de s'adresser à lui comme étant le type de Celui dont le nom est Germe et qui est destiné à rebâtir le temple de l'Éternel, à être revêtu de majesté, et sera à la fois, le Roi et le Sacrificateur, par lequel la paix sera établie d'une manière assurée aux jours prochains de son royaume. La cérémonie achevée, le prophète avait ordre de remettre les deux couronnes entre les mains de certaines personnes dont la charge était de les garder dans le temple de l'Éternel, comme un mémorial de cette gloire et de cette puissance que devait revêtir au temps de la fin, l'homme duquel le nom est Germe, c'est-à-dire, le Messie d'Israël, le Christ de Dieu.

Mais, nous pouvons remarquer maintenant, que les visions de Zacharie prennent fin avec le sixième chap. Observons aussi que nous sommes transportés dans une autre année, la quatrième du règne de Darius au lieu de la seconde. Mais je me propose de considérer ces chapitres comme je l'ai fait pour les précédents, c'est-à-dire, en distinguant l'une de l'autre les diverses parties dans lesquelles ils me paraissent devoir être divisés.

Chap.7 ; 8. Ces chapitres ne doivent pas, je crois, être isolés l'un de l'autre, car le dix-neuvième verset du chap.8 paraît faire une allusion directe au troisième verset du chap.7. Ils forment dans leur ensemble la communication faite par le Seigneur au prophète, en réponse à ce qui avait été demandé par les captifs de retour au sujet de la continuation des jeûnes. La réponse du prophète commence par une humiliante parole adressée à la

[34] La malédiction suit la loi (Gal. 3:10). De même que la loi avait ses deux tables, la malédiction a ses deux côtés correspondant, comme nous le voyons ici, aux deux tables.

[35] Ils font entrevoir, en effet, un cinquième royaume qui doit être établi en son temps, les royaumes gentils l'ayant précédé.

conscience. Ils avaient, il est vrai, observé un jeûne rigoureux durant les années de leur captivité, mais l'avaient-ils fait pour l'amour du Seigneur, voilà la question qu'ils devaient se poser à eux-mêmes.

Le caractère de la réponse que le prophète, sous l'inspiration du Saint Esprit, fait à la demande du peuple, est vraiment digne d'une attention sérieuse ; mais il serait trop long de la considérer maintenant dans ses détails. Je ne m'arrêterai donc qu'un instant sur ce sujet, pour faire observer que la parole de Zacharie rappelle la manière d'agir du Seigneur Jésus en un pareil cas. Jamais Il ne répondit à une question, sans chercher à mettre la conscience et le cœur en exercice. Son but était plutôt de mettre à découvert l'état moral de l'individu, que de satisfaire uniquement à ses interrogations. Il en est de même ici de Zacharie. Il humilie, il exhorte et enseigne, avant de répondre. Mais quand il en vient à donner la réponse, il le fait assurément d'une manière parfaite et bénie. Il leur déclare que leurs jeûnes seront changés en fêtes, et leur annonce, en outre, les jours glorieux et bénis réservés encore à Israël.

Les chap.9 et 10 lus et considérés ensemble forment encore une autre communication du prophète.

Il est d'abord annoncé que la Syrie, les Philistins, Tyr et Sidon devaient être humiliés (à l'exception peut-être d'un petit résidu), aux jours où Dieu se montrerait comme le protecteur et le vengeur d'Israël et où Il aurait l'œil sur les hommes. Après cela, l'apparition de la gloire royale du Messie est anticipée et offerte comme nous savons qu'elle le fut au jour de Matt. 21. Mais ayant été rejetée alors, elle est réservée pour le jour à venir où elle revendiquera sa place et fera valoir et triompher ses droits par le jugement, ainsi que notre prophète lui-même nous le déclare ici[36]. Mais après ces choses le royaume sera universellement établi dans toute sa puissance et dans la paix. Le prophète s'adresse ensuite au Messie lui-même et s'entretient avec Lui du résultat de son œuvre, disant que par le sang de son alliance les prisonniers de son peuple seraient mis en liberté. Puis il a quelques mots des plus opportuns pour Israël, lui présentant le Messie comme l'objet de sa confiance et la réalisation assurée de toutes ses espérances de victoire et d'honneur.

Les résultats infiniment bénis de la restauration d'Israël sont développés au chap.10.

Chap.11. Ce chapitre peut être lu isolément. Il nous présente, je crois, le tableau anticipé du ministère du Seigneur Jésus dans le caractère qu'il revêt dans l'Évangile de Matthieu – précédé toutefois de l'annonce de jugements solennels comme nous le voyons dans les versets 1-3.

Le Messie commence par nous parler de la mission dont Il est chargé par le Dieu d'Israël, qui l'envoyait pour paître les brebis exposées à toutes sortes de maux par le fait de leurs *possesseurs,* de leurs *vendeurs,* de leurs *bergers* – c'est-à-dire, de la part des gens tels que les Romains, les Hérodes et les Pharisiens.

Il nous fait savoir ensuite que pour remplir son mandat il avait pris deux verges. Ces verges avaient une signification ou étaient symboliques. À une autre époque Moïse eut aussi sa verge ; mais le Messie en avait deux maintenant : elles signifiaient force et beauté, deux choses que Christ devait apporter à Israël, pour l'affermir et l'enrichir, pour le placer dans une position assurée et l'y glorifier. Les habitants du pays, la grande masse de la nation juive, ne lui donnent que du mécompte dans son service, et il se voit obligé de séparer « les pauvres du troupeau », de la généralité du « troupeau exposé à la tuerie ».

Le premier service qu'Il remplit nous est alors rapporté. Après avoir commencé à paître les brebis d'Israël (comme nous le voyons dans les premiers chapitres de Matthieu), Il retranche trois des pasteurs qu'Il a trouvés dans le pays. C'est ce que nous voyons en Matt. 22 : les Pharisiens, les Hérodiens et les Sadducéens, chefs religieux du peuple, sont réduits au silence dans leur controverse avec le Seigneur Jésus.

Après avoir fait cela le Messie les désavoue. Il en donne le témoignage en brisant sa verge « beauté » ainsi que nous le voyons agir en Matt. 23. En se retirant comme Il le fait là, Il leur enlevait leur beauté : plus de gloire pour eux, en effet, du moment qu'ils Le perdent. Sans Lui ils n'étaient qu'une tête sans couronne ; et la chose étant ainsi, *tout* est perdu pour le moment.

Il nous dit alors que « les plus pauvres du troupeau » prirent garde à Lui comme étant la parole de l'Éternel, choses que nous voyons dans un ordre parfait en Matt. 24 et 25.

Il prophétise ensuite au sujet de la trahison et de la mort qu'il devait rencontrer et que nous décrivent Matt. 26 et 27. Notre prophète fait suivre cela, comme nous savons que ç'a été le cas historiquement, de la ruine et de la dispersion d'Israël. L'autre verge appelée « cordon » est aussi brisée[37].

Tout cela est une anticipation admirable du ministère de Christ ici-bas. Mais l'histoire du véritable et bon Berger et de ses rapports avec le troupeau nous ayant été ainsi représentée, nous avons ensuite l'histoire de ce troupeau et de ses rapports avec le pasteur inutile et insensé. Plusieurs passages des Écritures nous font connaître que l'apparition de l'Antichrist est un jugement infligé à Israël à cause de son rejet du Christ de Dieu, le véritable Messie du peuple. Mais tout cela est encore futur. Voyez les vers. 15-17[38].

[36] Le rejet qui a été fait du Roi lors de sa première venue, a rendu le jugement indispensable à l'établissement de la gloire en Israël. C'est ce que nous disent plusieurs prophéties, outre celle-ci de Zacharie, comme aussi le discours prophétique du Seigneur contenu en Matt. 24.

[37] La divinité du Seigneur Jésus est pleinement démontrée au vers. 13. C'est Jéhovah qui fut apprécié 30 pièces d'argent.

Chap.12-14. Ces chapitres complètent la prophétie de Zacharie. Ils nous parlent du « jour du Seigneur » ou de cette grande intervention qui doit introduire le royaume. Dieu est d'abord célébré sous trois différents caractères de gloire – comme étant Celui qui étend les cieux, qui pose les fondements de la terre, et qui forme l'esprit de l'homme : trois caractères que le royaume doit manifester. Car alors le Dieu de grâce et de gloire sera connu comme ayant étendu les cieux, comme ayant affermi la terre et renouvelé l'homme. Les détails qui suivent cette introduction témoignent de ces choses. Il s'agit ici, comme je l'ai dit plus haut, des traits qui caractérisent « les jours du Seigneur ».

Les ennemis confédérés de Jérusalem seront dispersés sous les murs mêmes de Jérusalem en ce jour-là, et tout cela aura lieu de manière à amener certains résultats moraux. Si, d'un côté, la *main* du Seigneur opère au milieu des circonstances de ce jour, l'*Esprit* de Dieu agira aussi dans le peuple en ce même jour.

Tout cela est décrit ici d'une manière infiniment bénie. L'Esprit commence son œuvre à leur égard en produisant dans leur cœur une profonde conviction de péché. Ils sont amenés à se souvenir du péché qu'ils ont commis contre la personne de Jésus et à le pleurer amèrement. Puis, ils découvrent par la foi que le remède pour ce péché se trouve en ce même Jésus que leurs mains iniques ont crucifié et mis à mort. Ils considèrent ensuite leurs voies, et se purifient avec un zèle vraiment lévitique. Conformément à Deut. 13, on n'épargne rien, de quelque cher lien de parenté qu'il s'agisse. Ils peuvent alors entrer en communion avec Jésus au sujet de ces blessures qu'ils Lui ont faites eux-mêmes[39].

La main du Seigneur opérera alors de concert avec son Esprit, le feu de la persécution ou de la discipline (appelé par Jean-Baptiste le nettoyage de l'aire) prenant son cours ; et alors le Seigneur reconnaîtra de nouveau Juda, et sera aussi reconnu de Juda à la manière de Deut. 26:17-19.

Cela nous amène à la fin du chap.13. Le chap.14 et dernier s'ouvre par le récit du grand combat qui se livre autour de la cité, événement qui avait été anticipé au commencement du chap.12, mais qui est décrit ici plus à fond et avec plus de détails, ainsi que l'intervention du Seigneur lui-même en faveur de la cité et les résultats de sa délivrance, qui sont la consécration de cette cité comme le centre des desseins terrestres de Dieu, et le siège de sa gloire terrestre ; puis vient le tableau de la joie milléniale des nations qui y célébreront leurs jours de fête, faisant ainsi de Jérusalem la scène de l'allégresse publique, des réjouissances universelles.

Au milieu de tout cela nous est présenté d'une façon bien solennelle le jugement de ceux qui ont combattu contre Jérusalem et aussi de ceux qui ne voudraient pas y monter pour adorer aux jours de sa gloire. Ce qui aurait dû être réalisé plus tôt et ne l'a pas été jusque-là, le sera alors. La *sainteté* sera ce qui caractérisera alors toute chose – la consécration à Dieu. Il n'y aura plus aucune tache, aucune exception, comme ç'a été le cas jusqu'à ce moment. Le Cananéen se trouvait dans le pays, il y avait été laissé après qu'Abraham y avait été introduit ; mais désormais « il n'y aura plus de Cananéen dans la maison de l'Éternel des armées » (Voyez Gen. 12:6 ; Zach. 14:21).

L'Écho du témoignage, vol.5, p.432-444

13 – Luc 7

Pour le moment je ne fais pas de remarque sur le chapitre 6[40]. Seulement nous pouvons noter que le Seigneur rassemble distinctement autour de lui-même, à part de la nation, et qu'il s'adresse à ses disciples en tant qu'ainsi séparés – comme à ceux qui sont déjà appelés à posséder le royaume. Mais dans le chap.7, le Seigneur est présenté dans un caractère beaucoup plus grand et il est révélé plus pleinement que comme celui qui accomplit la promesse. Il est parfaitement une personne divine, et, en conséquence, il dépasse le judaïsme et même la vie humaine, dans ce monde. Cependant les Juifs sont reconnus par le Gentil que bénit le Seigneur : et c'était juste. Le Seigneur faisait de même. C'était là l'humilité et la soumission aux voies de Dieu, que la connaissance de Dieu, la véritable foi, produit toujours. Remarquez encore ici un principe qui se montre tout le long des évangiles, savoir, que toutes les fois que Christ était manifesté comme Dieu, c'était impossible qu'il se renfermât dans sa relation avec les Juifs. Dieu *présent* dans sa propre nature, comme amour, ne saurait être limité à la relation spéciale qu'il a avec une nation à laquelle il a fait des promesses, quoiqu'il puisse les accomplir fidèlement, et sûrement il le fera, selon qu'il l'a promis.

[38] Le pasteur insensé, qui est ainsi suscité par voie de jugement ou de rétribution sur Israël à cause de son rejet du Messie, peut nous remettre en mémoire la royauté de Saül. Il traita le troupeau d'une manière très analogue à celle du berger insensé (1 Sam. 8) ; et si nous considérons son élévation au pouvoir, nous voyons qu'elle fut accordée au peuple parce qu'il avait rejeté le Seigneur dans la personne de son serviteur Samuel. Vous pouvez à ce sujet consulter Éz. 34. Mais je dois encore ajouter que si le bon Berger a été d'abord rejeté, et si en récompense d'une telle conduite le Berger insensé doit être suscité, il n'en est pas moins vrai qu'à la fin le troupeau paîtra sur les montagnes et près des fleuves d'Israël, et cela sous la conduite du Roi-Berger, du véritable David qui les conduira par la force de son bras et les nourrira selon l'intégrité de son cœur. Toutes les Écritures publient ces vérités.

[39] La communion peut être introduite (après le zèle du vers. 4) par le Seigneur Jésus Lui-même, lorsque par le Saint Esprit Il prononce ces paroles : « Je ne suis point prophète mais je suis un laboureur, car l'homme m'a acquis comme un esclave dès ma jeunesse », car c'est ainsi que le vers. 5 doit être traduit, paraît-il.

[40] Voyez pour les chapitres 4 et 5, page 132 du volume 4.

Ce point de vue est amplement et spécialement présenté en Jean, où à la vérité, cependant, le principe va plus loin, et par suite, revêt un autre caractère. Là, les Juifs sont considérés, déjà dans le premier chapitre, comme réprouvés, et traités comme tels, quoique dans tout le cours de l'évangile ils soient encore l'objet des voies de Dieu. « Il vint chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. » Le monde, aussi, est considéré comme aveugle : « Le monde ne l'a pas connu. » C'était ce phénomène connu seulement en sens moral, la lumière luisant dans les ténèbres. L'effet de cela est que le Seigneur se montre sous un double aspect dans cet évangile – premièrement, comme Dieu, comme lumière dans le monde, et à ce titre, quand il force la conscience de faire attention à lui, manifestant la terrible vérité que les hommes aiment mieux les ténèbres que la lumière, qu'ils ne veulent pas de Dieu tel qu'il est. Cela se voit particulièrement et d'une manière formelle dans le chapitre huitième, où la parole de Christ est rejetée comme son œuvre l'est dans le neuvième. Mais il en résulte un changement de sujet dans l'évangile après les trois premiers chapitres qui servent de préface. Le premier, Christ dans sa nature – Christ incarné – Christ dans l'œuvre de la bénédiction sur la terre – Christ (comme aussi Jean-Baptiste) appelant et rassemblant sur la terre ; ce qui va, par ses serviteurs, jusqu'à sa présence milléniale ici-bas : toutes choses dans lesquelles, remarquez-le, il n'y a rien du caractère ou de l'office céleste de Christ, comme c'est toujours le cas dans les écrits de Jean. Le second chapitre nous donne le royaume millénial : le troisième ce qui est indispensable pour le royaume et les choses célestes ; Jean y fait ressortir aussi pleinement la personne, et la gloire de Christ en grâce. Ensuite, Jésus étant repoussé de la Judée, le chapitre quatre fait entrevoir le nouvel ordre de choses d'après la nature de Dieu et l'amour du Père. Là-dessus, jusqu'à la fin du septième, Christ est successivement présenté – dans son caractère divin de Fils de Dieu qui vivifie – dans l'incarnation, et comme le Fils de l'homme qui vient mourir – comme celui qui donne l'Esprit, la fête des tabernacles, figure du repos terrestre, ne pouvant pas encore être observée par lui. Puis, sa parole étant rejetée dans le huitième, il donne la vue dans le neuvième, et cela introduit la grâce effective : tout rejeté qu'il est, il aura ses brebis. Ce qui nous est révélé ici ce n'est pas simplement Dieu qui est Lumière dans les ténèbres, mais c'est le Père envoyant le Fils en grâce. Jean observe toujours cette distinction. Lorsqu'il est parlé de la grâce, c'est le Père et le Fils, le Père envoyant le Fils. Tandis que s'il s'agit simplement de lumière, c'est Dieu. Mais cette expression de Père et de Fils a trait à la grâce révélée et effective, et non à l'amour de Dieu dans sa nature et son caractère. Dans les passages où il est question de ce dernier point, c'est encore Dieu qui est le terme employé : « Dieu a tant aimé le monde. »

Je pourrai une autre fois, si cela vous convient et si le Seigneur le veut, suivre plus en détail cet évangile et son caractère, mais ce que je viens de dire me ramène à la vérité générale que Christ, en tant que révélant Dieu, dépasse nécessairement les limites d'Israël. La femme syrophénicienne en est un bien frappant et magnifique exemple. Là, le Seigneur semble se tenir en arrière et se renfermer en Israël : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » « Il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. » « Oui, Seigneur », reprend la pauvre femme, « cependant les chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » Christ, pouvait-il dire, Dieu n'est pas aussi bon que vous supposez ? Il n'a pas de miette pour les misérables, qui même regardent à lui, par grâce ? C'était impossible : c'eût été nier, et non révéler, Dieu ; et sur le champ il est fait à cette femme selon sa foi. Remarquez encore ici comme la foi est humble, et comme elle se soumet à la volonté souveraine de Dieu ! Elle se reconnaît un chien, et elle reconnaît le privilège d'Israël,en tant que nation, d'être près de Dieu. Mais sa foi perce, avec le sentiment d'un besoin, à travers la difficulté, jusqu'à Celui qui révélait Dieu en amour ; et la bonté divine, qui lui avait enseigné à se fier à elle, répond, ne pouvait que répondre, à cette foi confiante.

Maintenant, dans le septième chapitre de Luc, le Seigneur prend pleinement la position divine. Il est reconnu par le Gentil comme Celui qui peut disposer de tout, ainsi qu'il donnait lui-même des ordres à ses soldats ; et le Seigneur reconnaît la foi de cet homme : « Je n'ai pas trouvé, même en Israël, une si grande foi. » Dans le fait rapporté après celui-là, Il va plus loin dans la manifestation de la puissance et de la bonté divines. « Et le Seigneur la voyant, fut ému de compassion envers elle. » Ce fut là sa première pensée ; et d'abord il parle à la pauvre veuve qui pleure sur son fils, et c'était aussi agir comme Dieu, quoique sympathisant comme homme à son affliction. Mais la puissance divine était là aussi ; et un mot de Christ rappela à la vie d'une manière consciente le jeune homme qu'on allait ensevelir. Mais la puissance la plus pleine, la divine puissance n'effaçait pas la bonté, elle ne saurait l'effacer. Dieu *use* de la puissance, mais Il *est* amour. Il le donna à sa mère.

Cela parvint aux oreilles de Jean. Les morts mêmes étaient ressuscités, et il restait, lui, en prison. Il envoie demander si le Messie promis est venu. Il croit à la parole de celui dont il a entendu dire de telles choses, mais il a besoin le savoir s'Il est celui qui devait venir. Jean doit croire en Christ, et Christ n'a pas à recevoir témoignage de la part des hommes. Mais Il est le Messie promis qui devait venir ; et Jean doit le recevoir, comme les autres, sur le témoignage qu'il donnait de lui-même, comme réparant tous les maux que le péché et Satan avaient amenés dans le monde, et comme s'occupant en grâce des pauvres. Mais cela était plus que la promesse, quoique ce fût un témoignage à celui qui était promis : cela démontrait la présence de Celui qui était amour et avait tout pouvoir. Mais parce qu'Il manifestait Dieu, Il était le rejeté ; et bienheureux était quiconque ne serait pas scandalisé en Lui. S'Il était venu dans les limites de la promesse, ainsi que l'homme l'attendait, ce n'aurait pas été dans la grâce de la puissance divine descendue en amour pour tous les besoins. Mais parce que c'est de cette manière qu'il est venu, quoique son bras ne fût pas raccourci « Il était le méprisé et le rejeté des hommes. » Cependant, lorsque les messagers de Jean s'en furent allés, le Seigneur rend témoignage au captif d'Hérode. Il était le messager de Jéhovah envoyé devant sa face pour préparer son chemin. Mais c'était réellement Jéhovah qui était venu. Toutefois, celui qui leur avait chanté des complaintes, et celui qui leur avait joué de la flûte étaient également rejetés par cette génération : une seule classe recevait le Seigneur, les pauvres pécheurs humiliés qui avaient reconnu et

confessé leur état. Ceux-là justifiaient avec intelligence les voies de Dieu soit en Jean soit en Christ. Mais tout cela allait beaucoup plus loin qu'un Messie, et c'est Dieu qu'ils avaient moralement rencontré. Ils reconnaissaient qu'ils avaient besoin de repentance, qu'ils avaient mérité la cognée, et combien la grâce leur convenait. Ce n'était pas simplement le Messie qu'ils recevaient. Peut-être, dans quelques cas des plus intéressants ce caractère de Jésus ne les occupe-t-il pas beaucoup, quoiqu'ils puissent l'avoir reçu comme tel. Ils avaient besoin d'une grâce compatissante, et ils l'avaient trouvée. Ils reconnaissaient la justice de Dieu dans leur condamnation et leur appel à la repentance ; ils connaissaient sa bonté souveraine de s'occuper ainsi de vils pécheurs et de les recevoir : ils justifiaient Dieu.

Ceux qui étaient dans leur propre justice, estimaient que la voie de Jean et celle de la grâce divine étaient également déplacées. La repentance allait très bien pour les autres ; quant à eux, ils étaient les héritiers du royaume. Or, c'est là ce qui caractérise l'Évangile de Luc. Le Messie promis était là sans doute : mais il y était en grâce envers les hommes, les amenant au sentiment profond de leur état moral : et c'est Dieu qu'ils rencontraient. Jean préparait la voie de Dieu, tel qu'Il était en vérité ; Christ révélait pleinement Dieu lui-même dans sa personne et dans ses voies ; Il était Dieu manifesté en chair, faisant en grâce face à la douleur, à la puissance de Satan, à la mort, au péché. Ceux qui avaient le sentiment de ces choses, trouvaient Dieu dans une grâce parfaite, en Christ ; Dieu, l'ami, non pas simplement du boiteux, de l'aveugle et du sourd, mais, chose plus merveilleuse encore, des publicains et des pécheurs. Oh ! comme ils justifiaient de bon cœur Dieu, dans ses voies, ainsi qu'ils l'avaient justifié sincèrement et justement dans ce qui les avait menés là, dans le témoignage lugubre de Jean, qui, venant dans la voie de la justice, était allé tout seul dans le désert (car il n'y avait point de juste, non, pas un seul) et qui, réclamant de bon fruit, n'avait trouvé que ce avec quoi des pécheurs peuvent venir par grâce – la confession qu'ils avaient porté de mauvais fruit.

Mais c'est là ce qui donnait l'intelligence. La conscience, reconnaissant l'état dans lequel se trouve celui qui l'a, trouve dans la manifestation de Dieu lui-même en grâce tout ce dont elle a besoin, et ce qui a pour le cœur un attrait infini. C'est par le moyen de la conscience et non par celui de l'intelligence, que s'acquiert la connaissance de Dieu. Celui qui a la conviction de ses péchés est l'enfant de la sagesse ; il se connaît *lui-même* – connaissance la plus difficile de toutes à acquérir. Et Dieu dans sa grâce, répond parfaitement à son état. Mais une pareille manifestation de Dieu ne convient point au Pharisien. Le bien et le mal, il les connaît, et il peut juger de la voie de Dieu en grâce ; mais il n'en entre pas le plus petit rayon dans son âme. Pourtant Dieu ne peut être révélé que de cette manière à l'homme qui est pécheur, si ce ne doit pas être en jugement éternel ; et même révélé de cette manière Il n'est point connu, car Il est amour. C'est-à-dire qu'il n'y a là absolument aucune connaissance de Dieu. L'intelligence ne connaît jamais la grâce ; la propre justice n'en sent pas le besoin. C'est ici qui se trouve l'enfant de la sagesse : l'histoire de la pauvre femme et du pharisien nous en offre un exemple. La pauvre pécheresse était l'enfant de la sagesse. Elle jugeait ses péchés avec Dieu : elle l'avait trouvé en grâce pour ses péchés. Elle n'avait pas la connaissance du pardon, mais elle avait goûté l'amour et il avait gagné sa confiance, la confiance sincère, donnée de Dieu, d'un cœur humilié. C'était là l'œuvre de Christ dans le monde. Au commencement Satan avait entraîné l'homme au mal et à la convoitise, en le portant d'abord à se défier de Dieu. Pourquoi Dieu avait-il interdit ce seul arbre ? L'homme serait comme Lui, s'il en mangeait. La confiance en Dieu s'en était allée, et alors la convoitise vint. Tout en venant certes pour ôter le péché, notre précieux Rédempteur avait néanmoins pour but dans sa vie, en tant qu'elle manifestait Dieu, de regagner la confiance du cœur de l'homme par l'amour parfait – la grâce au milieu du péché – s'abaissant au plus bas afin de l'apporter partout où se trouvait un besoin : il voulait regagner l'homme à Dieu par ses besoins et ses douleurs, et même par ses péchés, là, où, par l'effet de la grâce, s'en trouvait le véritable sentiment, afin qu'il pût se confier en Dieu, parce qu'il était Dieu en amour, quand il ne pouvait se confier en aucun autre, et ainsi, le connaître comme Dieu, dans la plus complète révélation de Lui-même – devenu enfant de Sa sagesse, ayant la vérité dans le cœur et connaissant Dieu. Telle était cette pauvre pécheresse : ayant un juste sentiment de ses péchés, mais sentant que les choses étaient ainsi, se sentant elle-même telle et ayant le sentiment qu'il y avait Quelqu'un à qui elle pouvait se fier. Si Jésus eût été moins que Dieu, elle ne l'eût pu ; elle n'aurait pas eu le droit de le faire, et l'eût-elle fait, ç'aurait été sans aucun profit : son besoin n'eût pas été satisfait. Ce que Dieu était, avait atteint son cœur ; elle eût été incapable de l'expliquer, mais cela avait répondu à son état. Combien tout cela est délicieux, et combien toutefois humiliant pour l'homme ! Dans le Pharisien nous trouvons une intelligence nette – l'intelligence du bien et du mal dans tout ce qui est du domaine de la conscience naturelle : mais pour tout ce qui était en Christ, pour tout ce qui était en Dieu manifesté en grâce, il n'en avait pas la moindre idée, il n'y voyait aucune beauté. Ses yeux étaient aveugles quant à Dieu : à son estime, Jésus n'était pas prophète, pour ne rien dire du Messie promis. Ceci le Seigneur fit voir qu'Il l'était, eu révélant ce qu'il y avait dans le cœur du Pharisien et lui rappelant l'état dans lequel il était : là-dessus, il le quitte lui et les raisonneurs qui l'entouraient. Son cœur était avec la pécheresse, la femme au cœur humilié. Ses péchés, Il l'avait déclaré à tous, étaient pardonnés ; mais à présent il se tourne vers elle pour manifester toute la grâce de Dieu, et donner le repos à son cœur fatigué – « Tes péchés te sont pardonnés. » Nulle idée de rien cacher, rien qui puisse gâter la droiture de son âme, en adoucissant les choses avec elle, tout en reconnaissant tout ce que la grâce avait opéré, (elle aimait beaucoup) et tout en se tenant près d'elle ; avec celle qui est sans force. Lorsqu'il signale ses péchés, elle n'aurait pas voulu qu'il ne l'eût pas fait. Nous ne le voulons jamais quand la grâce est réellement à l'œuvre. « Tes péchés » – mais il les signale comme Dieu, ce qu'il pouvait faire, et faire avec justice, par l'œuvre qu'il allait accomplir – « Tes péchés te sont pardonnés. » Les arguties de l'homme n'interrompent point son œuvre de grâce : « Va-t-en en paix ; ta foi t'a sauvée. » Quelles paroles d'un divin Rédempteur ! Les péchés pardonnés, la foi en l'amour divin reconnue, et le salut déclaré être obtenu par son

moyen : la paix, la paix parfaite, la paix donnée par Dieu même, devenue le partage de cette femme ! Elle ne s'était pas fiée en vain au cœur de Dieu. Il s'était révélé lui-même pour qu'elle s'y confiât. La grâce était plus grande que le péché quoiqu'elle n'en admette aucun. Elle opérait la conviction, la confession, la confiance ; mais elle donnait le pardon, le salut, la paix : car Dieu était là, Dieu qui avait restauré l'âme, et plus encore, par la révélation de Lui-même.

Outre ce cas individuel si profondément intéressant, il me semble instructif de voir comment dans cet évangile, tout en étant clairement manifesté comme le Messie promis, le Sauveur poursuit, par la manière dont il est manifesté, sa divine manifestation en grâce. Ici ce n'est pas suivi, comme en Matthieu qui parle des voies avec Israël, des malheurs à Chorazin et à Bethsaïda, quoique même là cela se termine en grâce, mais bien de la manifestation de Dieu en grâce et du tableau d'une pauvre pécheresse devenue l'enfant de la sagesse, comme l'avaient enseignée le besoin de son âme et la grâce de Dieu qui y voulait subvenir.

Notre chapitre nous donne donc le Dieu des Gentils, le Dieu qui délivre et ressuscite de la mort, le Dieu qui rencontre le pécheur en grâce lorsque tout péché est connu, et le renvoie en paix de la part de lui-même. Il est bon d'avoir à faire avec un Dieu pareil !

J. N. Darby

L'Écho du témoignage, vol.5, p.444-453

14 – Malachie

Malachie clôt les écrits des petits prophètes, comme on les appelle d'ordinaire, en même temps qu'il complète le volume de l'Ancien Testament. Cette circonstance suggère et autorise la pensée que nous y trouverons une courte revue de l'histoire antérieure d'Israël.

Dès le commencement, le Seigneur avait été occupé à mettre à l'épreuve, de diverses manières, ce peuple qu'Il avait pris pour être sien. Après l'avoir délivré de l'Égypte et l'avoir conduit à travers le désert, sous la direction de Josué, Dieu l'établit dans le pays qui avait été promis à ses pères. Et alors, dans un certain sens, Il recommença ses voies avec lui comme sur un nouveau pied. C'est ce qui se voit dans les jours des Juges qui succédèrent à Josué. Mais que fut l'histoire ? Le peuple se montra transgresseur ; le Seigneur dut intervenir par le châtiment : le peuple pleura sous les coups de la verge ; le Seigneur suscita un libérateur. Voilà ce qui eut lieu maintes et maintes fois.

Mais durant tout ce temps, Dieu garda Israël, devant Lui et sous sa direction. En ces jours, la captivité ne fut point connue et aucun étranger ne vint prendre possession du pays. Israël était encore chez lui. Le pays lui appartenait encore, et Jéhovah était son roi aussi bien que son Dieu.

Au temps convenable, le Seigneur éleva le trône et la maison de David. Le peuple prospéra comme royaume, mais le royaume devint infidèle comme l'avait été la nation. Le Seigneur usa d'un long support en faveur de la maison de David, comme Il l'avait fait à l'égard de la nation. Le livre des Juges et celui du deuxième des Chroniques nous font voir tout cela. Mais, à la fin, Israël perdit sa patrie, fut emmené en captivité, et, sous les rois d'Assyrie et de Babylone, eut à faire l'expérience d'une condition pire que celle qu'il avait jamais connue sous la verge des Philistins, des Madianites et des Cananéens. C'est maintenant que prennent place la dispersion du peuple parmi les Gentils et l'envahissement du pays aussi par les Gentils.

Tout cela était affreux. Cependant, une restauration s'effectue, et les captifs retournent de Babylone pour reposséder Jérusalem, pour la rebâtir et la repeupler. La maison de Dieu est édifiée de nouveau ; Son Nom y est encore adoré et le service de Son autel rétabli. Mais cet état de choses présentait un aspect tout nouveau. Israël n'était plus maintenant une nation établie dans son propre pays, comme il l'avait été du temps de Josué et des Juges ; il n'était pas non plus un royaume placé sous la domination d'un de ses propres enfants (seule royauté que la gloire pût accompagner), comme sous David et ses fils. Le peuple n'était maintenant qu'un vassal des Gentils. Il était redevable au Gentil de la faveur qui lui avait été accordée de pouvoir occuper le pays de ses pères et observer les lois et le service de son Dieu. Il était assujetti au Perse, dont son gouverneur n'était que le vice-roi.

C'était là, assurément, une condition nouvelle. Mais Israël y est placé pour être encore éprouvé par ce moyen, être éprouvé à fond, et pour être pleinement convaincu par là de son entière ruine morale. Car c'est ainsi que la chose a lieu en effet : lorsque le peuple est placé sous l'épreuve, dans ces nouvelles circonstances, il faillit comme toujours. Le livre des Juges avait déjà témoigné contre Israël comme *nation* ; le deuxième livre des Chroniques avait témoigné contre lui comme *royaume,* et maintenant Esdras, Néhémie et cette prophétie de Malachie témoignent contre lui comme *captifs de retour*.

Il me faut cependant aborder un autre ordre d'idées.

Les captifs de retour fournissent au commencement quelques magnifiques exemples de foi et de dévouement pratique ; mais Malachie les laisse, comme nous pouvons le voir ici, dans une condition morale des plus tristes. De plus beaux jours, cependant, avaient signalé d'abord leur retour. Des événements importants, plus importants

que tous ceux qui s'étaient accomplis en Israël depuis de longues années, venaient de se passer : nous voulons dire le voyage de Babylone à Jérusalem, la réédification du temple, la construction de la muraille et la purification répétée de toute la congrégation. Et cependant il ne se faisait pas de miracle : tout s'accomplissait par la force et l'énergie morales, par le travail de l'Esprit de Dieu dans le peuple, plutôt que par l'action de la main de Dieu, travaillant en sa faveur. Il n'y avait pas de colonne de nuée pour le conduire à travers ce second désert ; il avançait pourtant par la puissance de l'Esprit, dont la présence est rendue si évidente dans le jeune et la prière des bords de l'Ahava. Il refusa de contracter des alliances avec les Samaritains, dans la conscience de son Nazaréat.

Ces fidèles Israélites ne réglèrent en rien leur conduite sur les usages des nations, ni sur la tradition des anciens, non plus que leurs pensées ou leur sagesse propres. La parole de Dieu seule était leur loi. Nous voyons la grâce et les dons resplendir d'une manière admirable dans quelques individus, tels qu'Esdras et Néhémie. La lumière qui brillait en Esdras et le dévouement sincère qui caractérisait Néhémie purent conduire le peuple à travers les difficultés, alors que la verge de Moïse ne se trouvait plus au milieu du camp pour opérer des miracles à la vue de l'ennemi.

Je ne parle pas de Mardochée et d'Esther, nonobstant tout ce qu'il y a d'extraordinaire et d'admirable dans leur cas bien que sans l'intervention d'un miracle en leur faveur, par la raison qu'ils représentent Israël dans la dispersion et non en tant que de *retour de captivité.*[41]

Mais ces moments d'un plus grand éclat s'étaient évanouis désormais, et Malachie nous fournit le dernier tableau que contienne l'Ancien Testament de l'état d'Israël, état bien triste et bien humiliant en vérité.

Au temps convenable arrive l'heure du Nouveau Testament, et nous trouvons les choses juste dans l'état que Malachie nous avait promis qu'elles seraient. Le Messie, le Seigneur du Temple, apparaît introduit par Jean-Baptiste, le messager annoncé dans Malachie 3:1, et l'Élie de Mal. 4:5 (si le peuple eût voulu Le recevoir). La série d'épreuves commencée au jour de l'Exode et continuée jusqu'au jour du retour de la captivité est reprise maintenant. Le Messie est présenté[42], et il s'offre lui-même, sous des formes nombreuses et variées, à l'acceptation d'Israël. À la fin, l'Esprit est donné et les apôtres, remplis du Saint Esprit, appellent Israël à la repentance et à la foi, afin que viennent ces temps de rafraîchissement et du rétablissement de toutes les choses annoncées et promises par la bouche de tous les prophètes. Ce sont là les visitations les plus glorieuses et les plus riches, les dernières et pourtant les meilleures, celles qui forment la clôture et qui néanmoins promettent le plus ; mais, comme toutes les autres, elles demeurent sans résultats, et Israël n'est pas rassemblé.

En Égypte, dans le désert ou dans le pays, comme pèlerins ou comme captifs, comme nation ou comme royaume, en présence du Messie et de ses œuvres, ou visité par l'Esprit Saint et les effets de sa puissance, Israël est infidèle du commencement à la fin, et durant toutes les épreuves de la longue patience de la grâce et de la sagesse de Dieu. « Ils résistent toujours à l'Esprit Saint », comme le dit d'eux une voix inspirée ; et, selon une autre parole aussi inspirée : « Ils remplissent toujours la mesure de leurs iniquités. »

La nation avait été préservée, comme nous l'avons vu, et gardée dans le pays jusqu'à ce que le roi (la maison de David) eût été établi ; – et à présent, aux jours de Malachie, elle y est ramenée et maintenue jusqu'à ce que le Messie apparaisse et se présente à eux. « La verge de la tribu de Juda » est garantie ou préservée, afin que « le germe de la racine d'Isaï » puisse lui être offert.

À l'ouverture des évangiles, nous trouvons la citation de plusieurs passages de Malachie comme appartenant à ce moment-là des Évangélistes. C'est ainsi que la fin de l'Ancien Testament se lie au commencement du Nouveau. Et ces rapports simples et frappants témoignent de l'unité du divin Volume ; ils révèlent quelque chose de la gloire morale de ce Livre et nous font connaître ce que nous apprenons d'un autre témoin encore plus direct, c'est-à-dire d'un passage du Livre lui-même, que « De tout temps Dieu connaît toutes ses œuvres. »

Voici de quelle manière nous pouvons rapidement esquisser cette prophétie :

CHAPITRE 1er. – Ce chapitre s'ouvre par un exposé terrible de la condition morale des captifs de retour. L'état d'Israël fut-il jamais pire ? Si l'idolâtrie l'avait caractérisé jusque-là, c'est l'impiété qui le fait maintenant : l'esprit de moquerie, l'esprit qui se joue des droits de Dieu et les renie, et ne fait que se moquer des appels les plus tendres et des sollicitations les plus miséricordieuses ; de sorte que nous pouvons dire du temps où vivait Malachie, que si l'esprit immonde s'était retiré, il avait été remplacé par un esprit plus méchant encore. Nous ne pouvons pas dire que l'esprit immonde était revenu, amenant avec lui sept autres esprits ; car nous ne trouvons dans ce prophète aucun trait qui implique un retour du peuple à l'idolâtrie. Mais nous pouvons dire qu'un esprit plus méchant que l'ancien était venu occuper sa place.

Le mot *« en quoi avons-nous »* que nous trouvons si souvent répété dans ce chapitre en réponse aux appels et aux reproches du Seigneur, résonne d'une manière bien solennellement triste à nos oreilles.

[41] Les vertus qui eussent donné au Résidu d'Israël ou aux captifs de retour leur véritable caractère se montrèrent dans toute leur perfection dans la Personne du Seigneur Jésus, qui pouvons-nous dire, fut le résidu de son jour. Il voulait que ses disciples refusassent de traiter alliance avec les Samaritains et que cependant ils fussent soumis à la puissance gentile. « Rendre à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu » est bien comme le sommaire de la religion des captifs de retour.

[42] La parole : « Et si vous voulez recevoir ce que je vous dis, celui-ci est Élie, qui doit venir », dit assez clairement que le ministère de celui qui baptisa Christ était un temps d'épreuve.

Chapitre 2. – Le Seigneur, dans ce chapitre, adresse maintenant, par la bouche de son prophète, une parole de reproche aux sacrificateurs, comme Il l'avait fait auparavant envers le peuple. L'Esprit fait naître dans le cœur du prophète une parole de répréhension contre les abominations commises en Juda et en Jérusalem, parce que l'alliance faite avec la nation avait été violée. Le Seigneur fait en même temps connaître au peuple qu'ils n'étaient pas à l'étroit dans le Seigneur, qui avait, par-devers Lui-même, dans son Esprit, toutes les ressources, toutes les richesses nécessaires pour accomplir fidèlement sa part dans cette alliance, mais qu'ils avaient été leurs propres ennemis à eux-mêmes, en violant les engagements qu'ils avaient pris dans cette même alliance. L'alliance est envisagée sous l'emblème d'un contrat ou de promesses de mariage, et c'est conformément au style des prophètes en général, et selon une figure suggérée tout naturellement par le propre langage du Seigneur à l'égard de Lui-même et de son peuple d'Israël.

Chapitres 3, 4. – Le Seigneur, tout en poursuivant sa controverse au sujet de l'état de péché d'Israël, lui fait savoir d'une manière positive que le Seigneur du Temple va paraître précédé de son messager, mais que cette mission se trouverait être quelque chose qui serait toute différente de ce qu'ils attendaient. Ils pensaient, sans aucun doute, que cette venue leur assurerait du crédit et de l'honneur, et leur apporterait la délivrance et la gloire, c'est là ce qu'ils recherchaient – et ils prenaient leurs délices dans cette perspective (v.2). Mais le prophète s'applique à les désabuser et leur fait connaître que cette venue du Messie serait caractérisée par le *jugement* qu'appelait inévitablement leur mauvaise condition. En sorte que la seule chose dont il pouvait s'agir à présent pour eux était de savoir, Qui pourra soutenir le jour de la venue du Seigneur ? non pas, qui en racontera les gloires et les bénédictions, comme ils eussent pu le penser ; mais, qui soutiendra l'examen solennel dont il sera accompagné ?

Toutefois, malgré toutes les injures qui lui avaient été faites, Dieu était encore riche en patience. En eût-il été autrement, Dieu eût-il été semblable à l'homme, Israël aurait déjà été consumé, tandis que, même à présent, ils pouvaient faire l'expérience qu'Il était disposé à les bénir au-delà de leur attente, pourvu seulement qu'ils obéissent.

C'est au milieu de toute cette iniquité nationale que le résidu est manifesté. Le Seigneur déclare qu'Il les tient inscrits, eux et leurs voies, dans son livre de *mémoire*, dès à présent, et qu'Il les *manifestera comme ses précieux joyaux* au jour prochain où paraîtra le Soleil de justice, ayant pour les uns la santé dans ses ailes, mais étant pour les autres aussi ardent qu'un four ; – absolument comme les deux dont le Seigneur lui-même parle dans les évangiles, et qui seront ensemble, soit au lit, soit au moulin, soit aux champs.

Le prophète termine ensuite, en adressant au Résidu des exhortations et des promesses ; et l'Ancien Testament se ferme de la même manière que s'ouvre le Nouveau, car, au commencement de saint Luc, nous retrouvons ce résidu dans les personnes de Zacharie et d'Élisabeth, suivant le conseil que leur avait donné Malachie d'obéir à la loi de Moïse, dans ses statuts et ses jugements ; et nous les voyons aussi recevant l'Élie dans la personne de leur fils Jean, en conformité avec la promesse de Malachie.[43]

Il me reste encore quelques mots à ajouter sous forme de post-scriptum.

Le Jean Baptiste des évangiles est identifié (quant à l'office, non pas personnellement) avec l'Élie de Malachie (Matt. 11 ; Marc 1 ; Luc 1:7). Jean-Baptiste était prêt à remplir la promesse faite à Israël par le prophète. Il était comme le messager envoyé pour préparer la voie du Seigneur du Temple, et comme celui qui devait convertir le cœur des pères envers les enfants, et le cœur des enfants envers leurs pères. Mais Israël fut incrédule et comme l'ancien oracle est un oracle qui demeure vrai dans l'histoire de ce peuple : « Si vous ne croyez point, certainement vous ne serez point affermis » (És. 7:9.) – Israël demeura sans bénédiction.

Aux jours d'Achab, Élie, comme nous le voyons en 1 Rois 18, fut employé à une œuvre de restauration. Mais ce ne fut que pour un temps. Le peuple se réjouit momentanément à sa lumière, mais Jézabel l'obligea à se retirer de nouveau dans le désert. Il en fut de même de Jean : sa lumière aussi fut un sujet de joie, mais ce ne fut encore que pour un temps. La multitude se fit baptiser par lui ; mais les méchants le haïrent, et ce fut la Jézabel de son époque qui le fit décapiter. Israël fut laissé non affermi soit par Élie, soit par Jean.

Mais l'Élie promis apparaîtra encore, pour introduire réellement à la puissance royale du Messie : car Dieu est véritable, quoique tout homme soit menteur ; Ses dons et Sa vocation sont sans repentance. Il sera fidèle à Israël, quoique Israël ait toujours été trouvé infidèle, ainsi que nous avons pu le constater. Il accomplira Ses desseins de grâce, bien que l'iniquité et la perversion du monde, d'Israël, ou de l'homme individuellement, n'aient jamais été aussi profondes et aussi criantes. « Sa justice et Sa grâce demeurent éternellement. »

« Et ainsi tout Israël sera sauvé selon ce qui est écrit : Le libérateur viendra de Sion et détournera de Jacob l'impiété. » (Rom. 11:26.)

L'Écho du témoignage, vol.5, p.474-485

[43] J'ajouterai qu'il ne fut jamais promis au résidu une délivrance actuelle de la puissance gentile ; il fut enseigné à s'attacher à la parole, à attendre le jugement du méchant et l'introduction d'un nouvel état de choses au temps convenable. Il en est de même de nos épîtres, qui ne nous annoncent pas le retour de cette beauté que possédait autrefois l'Église, mais dirigent nos regards vers une chose nouvelle et meilleure ; et le retour du Seigneur nous trouvera dans l'état où nous ont laissés les épîtres – absolument comme la première venue du Seigneur trouva le résidu de Malachie dans l'état où il avait été laissé par Malachie.

15 – Méditation sur l'Épître aux Hébreux ou Les cieux ouverts[44]

Chapitres 1 et 2

Une des qualités du Livre de Dieu ressort avec force de l'étude de l'Épître aux Hébreux. On peut la lire sous des jours différents, et pourtant pas un rayon n'en contrarie un autre. Cette épître pourrait être lue de six ou sept manières avec la plus grande facilité. Examinons-en un peu maintenant les deux premiers chapitres. Elle vous y ouvre les cieux *tels qu'ils sont maintenant*. Combien un tel sujet n'est-il pas précieux pour le cœur ! Vous regardez en haut, et vous voyez au-dessus de vous les cieux matériels, mais ce ne sont que les cieux extérieurs que vous apercevez ; cette épître vous révèle les cieux intérieurs, non dans leur caractère *physique,* mais dans leur caractère *moral*. Elle déploie devant nous les gloires dévolues au Seigneur Jésus, maintenant accepté dans les cieux. Nous sommes ainsi rendus capables de voir les cieux dans lesquels il s'est assis, ce dont il s'occupe là, et ce qui succédera à ces cieux. Quand le Seigneur Jésus se trouvait ici-bas, les cieux, comme nous l'apprenons en Matt. 3, s'ouvrirent pour le contempler. Il y avait alors ici-bas un objet digne de l'attention des cieux. Il retourna en haut – et les cieux possédèrent un objet qu'auparavant ils n'avaient jamais connu – *un homme glorifié*. Et maintenant, c'est l'office de notre épître de nous montrer les cieux comme la place de cet homme glorifié. Et de même que Matt. 3 nous présente les cieux ouverts pour contempler le Christ *ici-bas*, de même, dans l'Épître aux Hébreux, nous trouvons les cieux ouverts afin que nous puissions contempler Christ *là-haut.*

Mais si vous me dites : « Est-ce là toute l'histoire des cieux ? En êtes-vous à la fin ? ». Certainement non, je n'ai pas fini leur histoire. Dans le quatrième et le cinquième chapitre de l'Apocalypse, nous trouvons les cieux se préparant pour le *jugement de la terre.* Puis, à la fin du volume, je trouve les cieux comme la résidence non seulement de l'homme glorifié, mais de *l'Église glorifiée*. Quel livre que celui qui peut nous offrir de pareils secrets ! C'est une bibliothèque divine. Vous prenez un volume sur vos rayons, et il vous entretient *des cieux* ; un autre volume traite de *l'homme dans son état de ruine*. Prenez-en un troisième, et c'est *Dieu dans sa grâce* qu'il vous présente ; et ainsi de suite, dans une précieuse, merveilleuse variété. Plaçons-nous maintenant en présence de nos deux chapitres.

« Ayant fait par lui-même la purification de nos péchés, il s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux ». C'est juste la preuve de ce que j'ai avancé, que l'Épître va nous ouvrir les cieux. Le Seigneur a été ici-bas faisant la purification de nos péchés, et Il est monté pour occuper les cieux *comme* celui qui a fait cette purification. Supposez que j'aie voyagé dans une contrée lointaine, je pourrais vous la décrire de manière à vous faire goûter un plaisir extrême et concevoir un ardent désir de la visiter. Mais quand le Saint Esprit vient et vous montre les cieux éloignés, il fait bien plus que cela : Il vous montre qu'on y veille à vos intérêts. C'est notre représentant qui est assis dans la place la plus élevée – et il y est assis dans ce caractère même. Est-ce possible d'avoir un lien plus intime avec ce lieu ? Et n'est-ce pas étrange que nous ne prenions pas tous notre vol pour être là aussitôt que nous le pourrons ? Penser qu'il est assis là-haut, parce qu'il est venu mourir pour nous d'une mort cruelle ! Je vous défie d'avoir dans les cieux un intérêt plus riche que celui que Dieu vous a donné.

Maintenant, dans le vers. 4, nous voyons que ce n'est pas seulement comme ayant fait la purification de nos péchés, mais dans la *vérité* de *son humanité*, qu'Il est là, assis au-dessus des armées angéliques. Nous avons vu déjà quel immense intérêt nous avons en lui comme celui qui nous purifie de nos péchés, et ici le chapitre nous le présente comme le *Fils de l'Homme* élevé au-dessus des *anges*. L'homme a été préféré aux anges dans la personne de Christ ; la nature humaine a été placée au-dessus de la nature angélique, que ce soit en Michel ou en Gabriel qu'elle se trouve. Tout le premier chapitre est ainsi consacré à vous donner deux aspects de Christ dans le ciel. Quels deux secrets ce sont là ! Le Purificateur de nos péchés est un homme, un véritable homme, semblable à nous-mêmes, assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux !

Je lis les quatre premiers versets du chap.2, comme une parenthèse. N'aimez-vous pas ces parenthèses ? Le Saint Esprit parle le langage de la nature. Souvent, en conversant ensemble, deux amis laissent de côté un instant le sujet de leur entretien pour converser un peu sur un autre. C'est de cette manière que l'Apôtre en use ici. « Je vous enseigne des choses merveilleuses : prenez garde qu'elles ne tombent pas dans des oreilles distraites et insouciantes ». Nous ne devons pas être simplement des écoliers, et si nous sommes véritablement, dans l'école de Dieu, des disciples d'un maître vivant, nous aurons notre conscience exercée pendant que nous apprendrons notre leçon. C'est ce que l'Apôtre cherche à faire ici : exercer notre conscience. Cette parenthèse sonne à l'oreille de la manière la plus douce et la plus agréable.

Mais, quoique ce soit une parenthèse, elle nous révèle une nouvelle gloire. Quelle abondance de fruits dans le champ de l'Écriture ! Ce n'est point un sol à cultiver laborieusement pour n'y recueillir qu'une maigre récolte. Cette parenthèse contient une autre gloire de Christ (Sûrement, nous ne devrions pas avoir besoin de l'exhortation !). Il est présenté là comme un apôtre – *mon* apôtre. Que veut dire cela ? Qu'il est un *prédicateur* pour moi. Dans les temps passés, Dieu a parlé par les Prophètes. Maintenant, Il nous parle par le Fils, et Christ dans les cieux est l'Apôtre du Christianisme. Et son sujet, qu'est-il ? *Le salut* : ce salut qu'il a opéré pour nous comme le

[44] J.G. Bellett

Purificateur de nos péchés, et qu'il nous fait connaître comme l'Apôtre de notre profession. Ne trouvez-vous pas là quelque chose de *plus* concernant les cieux ?

Puis, le verset 5 nous ramène au sujet du chapitre 1 : les gloires distinctives de Christ, comme ayant prééminence au-dessus des anges. « Car ce n'est point aux anges qu'il a assujetti le monde habitable à venir ». Qu'est-ce que le monde à venir ? C'est le siècle millénial dont traite le psaume 8.

Nous avons ici trois conditions du Fils de l'Homme : « un peu moindre que les anges » ; « couronné de gloire et d'honneur » ; et « établi dominateur sur les œuvres des mains de Dieu ». De sorte que ce n'est point aux anges, mais au Fils de l'Homme, que le monde à venir a été assujetti. Vous voyez par là que vous avez un intérêt dans cet Homme glorifié. Je disais tout à l'heure que si j'étais allé dans un pays lointain, et que je vous fisse la description de ses merveilleux paysages, vous éprouveriez le désir de jouir vous-mêmes de leur vue. Mais cette épître fait plus : elle vous montre que vous avez un intérêt personnel dans ces gloires qu'elle déploie devant vous. Y a-t-il un seul point où ait passé le Fils de l'Homme, dans lequel vous ne soyez pas intéressés ? L'Apôtre retrace ici pour vous le sentier qu'Il a parcouru. De sorte que, je le répète, cette épître découvre à votre vue les cieux éloignés, vous montre les gloires qui s'attachent à Christ, et vous apprend que vous avez un intérêt direct, personnel, dans ces gloires.

Dans le verset 10 apparaît une pensée nouvelle : « *Consommât* le chef de leur salut par les souffrances ». Arrêtons-nous ici un moment. Il était convenable pour la gloire de Dieu qu'il vous donnât un parfait Sauveur. Croyez-vous cela ? Oh ! quelles pensées, quand nous le voyons, cela fait naître dans l'âme ! Êtes-vous en possession de Christ, de telle manière que vous ne soyez jamais tentés, même par une seule pensée, de regarder au-delà de Lui ? Nous avons obtenu un salut qui ne saurait jamais être mis en question, un salut infaillible, et qui soutiendra le choc de quel jour que ce soit qui puisse venir.

Avec le verset 11, nous lisons plus avant dans l'intérêt que nous avons en l'Homme glorifié. « Car et celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un : c'est pourquoi il ne prend point à honte de les appeler frères ». Il n'a pas honte ! Publiez cela, pour que la terre et le ciel l'entendent ! Cet Homme glorifié est un Frère des élus de Dieu. Il ne prend point à honte, à cause de *leur dignité* : non pas simplement à cause de sa grâce, mais à cause de leur dignité personnelle. Il m'a assigné une part de son propre trône. Peut-il avoir honte de ses propres actes, de sa propre adoption ? Quand vous lisez l'Écriture, repoussez toute basse, toute froide pensée. Nos pensées sur Christ devraient être telles qu'elles captivassent notre être tout entier – nous portassent sur des ailes d'aigle. « Je chanterai tes louanges au milieu de l'assemblée ». Christ se levant et conduisant le chant des rachetés, et n'ayant pas honte de se trouver dans leur compagnie ! « Et encore : Je me confierai en lui ». Il fit cela quand il se trouvait ici-bas, et nous le faisons maintenant. « Et encore : Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés ». Voilà l'intérêt que nous avons dans l'Homme glorifié.

Ensuite nous revenons contempler ce qu'il fut en humiliation. « Il ne prend pas les anges, mais il prend la semence d'Abraham ». Il a laissé les anges où il les avait trouvés. Les anges excellaient en force, ils ont gardé leur premier état ; et il les y a laissés. L'homme excellait en faiblesse, et Il est venu et s'est associé avec l'homme. Puis, le vers. 17 nous initie à une autre gloire qui s'attache à Christ dans les cieux. Nous le voyons là comme notre Souverain Sacrificateur, toujours attentif à son service de réconciliation à l'égard des péchés, et de secours en vue de la souffrance et de la tentation. L'Épître abonde en gloires divines. Ce sont des masses de gloires et de pensées divines qui se pressent dans ses étroites limites.

Chapitres 3 et 4

Nous faisions la remarque, plus haut, que le trait caractéristique de cette Épître est qu'elle nous donne une vue du ciel tel qu'il est maintenant – non pas tel qu'il était en Gen. 1, ni tel qu'il sera au temps d'Apoc. 4 ou 21. Le ciel de Gen. 1 ne contenait pas d'Homme glorifié – ni d'Apôtre – ni de Souverain Sacrificateur. Le ciel de l'Épître aux Hébreux possède toutes ces choses. Tel étant le caractère général de l'Épître, nous avons considéré le Seigneur Jésus en tant que *dans* le ciel. Ensuite nous avons remarqué comme le Seigneur se trouve là, comme un homme glorifié – comme le Purificateur de nos péchés – comme notre Apôtre prêchant le salut, et comme le Souverain Sacrificateur faisant propitiation pour les péchés. Chaque page est fertile dans l'énumération des gloires du Seigneur Jésus, maintenant dans le ciel.

Nous prendrons à présent les chap.3 et 4. – Les deux chapitres précédents nous ayant introduits dans les cieux où est Christ, et présenté Christ qui est *dans* ces cieux, ceux que nous allons étudier s'adressent un peu à nous-mêmes, pour nous exhorter un peu sérieusement et nous dire de prendre garde *maintenant* que nous poursuivons le chemin de compagnie avec Lui. La première pensée est que nous devons le considérer dans sa fidélité. Cette exhortation est généralement mal comprise. *En vue de quoi* devons-nous considérer l'Apôtre et le Souverain Sacrificateur de notre profession ? Est-ce afin de l'imiter ? Le sentiment religieux dit oui ; mais telle n'est certainement pas la portée du passage. Je dois le considérer comme fidèle à Dieu, pour ce qui me concerne ; fidèle de telle sorte que je puisse être sauvé éternellement. Si je ne le considère pas ainsi, j'ai plus qu'émoussé la pointe du passage, et perdu le sentiment de la grâce. Ce qui nous est présenté ici, ce n'est pas la fidélité de Christ quand il marchait ici-bas, mais sa fidélité maintenant dans le ciel. Je regarde en haut, et je le vois s'acquittant de ces offices, fidèle à Celui qui l'a établi. Est-ce mon affaire de l'imiter dans sa Souveraine Sacrificature ? J'ai à le considérer *pour mon bonheur* et *mon encouragement*. Quelle richesse de grâce tout cela renferme ! La

grâce de Dieu qui a établi Christ, la grâce du Fils qui s'acquitte de l'œuvre, et la grâce qui ouvre le chap.3, sont d'une magnificence infinie. Où trouver une exhortation plus sublime, ou une plus divine doctrine ? Nous avons le Fils dans les plus hauts cieux – assis là comme le Purificateur de nos péchés – l'Apôtre et le Souverain Sacrificateur de notre profession – et pourrait-il y avoir une exhortation plus divine que celle qui me dit de m'asseoir *tranquillement*, et de regarder à Lui dans sa fidélité là-haut ?

Puis, dans les vers. 3, 4 et suivants, c'est en contraste avec Moïse que d'autres gloires de Christ sont révélées. La première dispensation est appelée ici une maison. C'était un serviteur pour le service d'un Christ qui venait – Moïse et la maison sont identiques. Tout l'organisme de cette dispensation, toutes les institutions qui y étaient en activité, étaient sans valeur si elles ne rendaient pas témoignage à un Christ qui devait venir. C'est pourquoi c'était un serviteur. D'un autre côté, quand le Seigneur vient, il vient comme Fils, pour réclamer ce qui est à lui comme sien. Et maintenant tout se résume en ceci : – *La maison sur laquelle il est établi lui sera-t-elle fidèle* ? En quoi votre fidélité consiste-t-elle ? À persévérer dans votre confiance, et à retenir ferme jusqu'à la fin la joie de l'espérance. « Christ pour moi – Christ pour moi » ! Je ne veux rien autre que ce Christ qui suffit à tout. Attachez-vous à lui jour après jour jusqu'à ce que le voyage du désert soit fini. Ainsi, vous faites partie, et partie intégrante, de cette maison sur laquelle il est établi comme Fils. Et il n'est pas seulement établi sur elle : mais, pensée bien plus chère, plus précieuse ! il la réclame comme sienne. C'est parfaitement juste de lui être soumis : mais il vous dit de reposer près de son cœur. La fidélité ne consiste pas simplement à être soumis à l'autorité souveraine de Christ. Si je demeure sur son sein, *alors* je suis fidèle. L'Esprit en venant à l'exhortation, dans les chap.3 et 4, n'a donc pas quitté le terrain élevé et merveilleux des chap.1 et 2. Puis, arrivé à ce point, il se tourne vers le Ps. 95. Si vous commencez de lire au Ps. 92, et que vous continuiez jusqu'à la fin du Ps. 101, vous verrez que cela fait un magnifique petit volume millénial. Ce sont des exhortations, des appels de l'Esprit de foi en Israël, l'invitant à regarder en avant au repos de Dieu. Comment se fait-il que cela est introduit ici ? Le voyage d'Israël à travers le désert est un vivant tableau de celui que le croyant accomplit maintenant du sang à la gloire. Quelquefois, à la lecture du commencement du chap.4, les gens se retournent sur eux-mêmes. Mais le repos de la conscience n'est en aucune manière la chose dont il s'agit dans ce passage : il nous assure que nous sommes sortis d'Égypte et que nous tendons vers Canaan. Le danger n'est point que le sang ne soit pas sur le linteau, mais que nous tombions en chemin. Jamais l'Apôtre ne vous appelle à réexaminer la question, si vous avez trouvé le repos dans le sang – mais à prendre garde de quelle manière vous cheminez le long de la route. Quand il parle de repos, c'est du repos du royaume – et non du repos de la conscience. Ensuite, le Saint Esprit appelle tout le siècle à travers lequel nous passons, *un jour* : « *Aujourd'hui* ». – C'était une courte journée pour le malfaiteur mourant – une courte journée pour le martyr Étienne, un jour plus long pour Paul, et un jour plus long encore pour Jean ; mais qu'il soit court ou long, le voyage du désert n'est qu'*un jour*, et vous avez à retenir Christ jusqu'à la fin. Si vous devez être participants de Christ, il vous faut tenir ferme jusqu'à la fin. Mais qu'est le Christ du vers. 14 ? Un Christ crucifié ? *Non* ; c'est Christ *glorifié.* Vous êtes participants de Christ dans le royaume, si vous retenez ferme Christ crucifié. Que ce mot « aujourd'hui » ne cesse pas un instant de retentir dans notre cœur et notre conscience. Retenir un Christ crucifié constitue mon droit au repos d'un Christ glorifié. Deux choses combattent contre vous pour vous frustrer de cette bénédiction – le *péché* et l'*incrédulité.* Ne reconnaissez-vous pas ces deux ennemis à mesure que vous avancez ? Continuerai-je de pécher ? Dois-je accueillir une seule mauvaise pensée ? Il est impossible que je sois pris à l'improviste, mais dois-je les traiter l'un et l'autre autrement que comme des ennemis ? Puis, l'incrédulité est une action de l'âme à l'égard de Dieu. Vous et moi, nous ignorons ce que c'est que la sainteté du caractère – ce que c'est que d'être entre l'Égypte et Canaan, si nous ne savons pas que ces deux choses tiennent bon pour s'opposer tous les jours à ce que nous avancions.

Le chapitre 4 poursuit encore ce sujet. Le *Christ* du chap.3:14, est le repos du chap.4 ; Christ glorifié – repos glorieux. Il nous a retirés d'Égypte. L'exhortation s'adresse à des gens qui sont hors d'Égypte. Nous avons laissé derrière nous le linteau aspergé de sang. Le pays de la gloire, Canaan, est devant nous. Prenez garde que vous ne l'atteigniez pas. « Nous avons été évangélisés, aussi bien que ceux-là ». – L'évangile, non pas du *sang* de Christ, mais de la *gloire* de Christ, prit une forme pour l'oreille des Israélites, et il en prend une autre pour nous ; mais à eux comme à nous, le repos fut prêché. L'Apôtre revient alors en arrière d'une manière pleine de beauté, au Sabbat de repos du Créateur. Dieu s'était ménagé un repos après l'œuvre de la création. Il s'était promis un repos en Canaan, après qu'Il aurait fait passer le désert à Israël. Mais Adam troubla son repos dans la création – et Israël troubla son repos en Canaan. Doit-il donc être frustré de son repos ? Non ; Il l'a trouvé en *Christ*. Dieu se retirant en Christ, après n'avoir jamais trouvé que déception en l'homme, tel est le secret de tout le livre de Dieu. Christ est celui qui a opéré ce repos, et qui le tient maintenant, et il reste avec lui, tant pour Dieu que pour ses saints. « Puis, donc, qu'il reste que quelques-uns y entrent ». Ce n'est plus une chose qui puisse manquer, dépendant d'Adam ou d'Israël ; – prenons donc garde de ne pas l'atteindre.

Maintenant, nous trouvons deux manières d'user de Christ. La fin du chap.3 nous a signalé deux ennemis – ici, à la fin du chap.4, ce sont deux usages à faire de Christ qui nous sont présentés. Nous devons nous servir de Lui comme étant la Parole de Dieu, et le Souverain Sacrificateur de notre profession. Est-ce de cette manière que je le prends et l'applique à mes nécessités ? Ces deux aspects de Christ font face au péché et à l'incrédulité. Que la Parole de Dieu juge des pensées et des intentions de votre cœur. Au lieu de donner libre carrière à vos convoitises et aux vanités, laissez pénétrer l'épée à deux tranchants, qui ne tolère pas un seul petit brin de péché ! Et, après avoir expulsé l'ennemi – avoir trouvé quelque convoitise favorite cachée dans *ce coin-ci*, et quelque vanité que vous ne soupçonniez point dans *celui-là* – que faut-il que vous en fassiez ? Portez-les à Christ, et que sa Souveraine Sacrificature en dispose selon la miséricorde et la grâce qui sont en elle.

Pour le moment, arrêtons-nous ici. Nous avons vu les cieux ouverts, nous avons regardé au-dedans, et nous y avons trouvé un homme revêtu de diverses gloires, dans chacune desquelles j'ai le plus grand intérêt. Vient ensuite l'exhortation. Deux ennemis vous pressent. – Prenez garde. – Au lieu de leur céder, usez de l'épée à deux tranchants ; et quand vous les avez repoussés, apportez-les à Jésus. Quelle admirable harmonie entre le Christ tel qu'il nous est dépeint en haut, dans les chap.1 et 2, et vous et moi tels que nous sommes présentés ici-bas dans tous les traits des chap.3 et 4.

Chapitres 5 et 6

Nous lisons maintenant jusqu'au vers. 10 du chap.5, et nous pouvons observer qu'à partir de là jusqu'à la fin du chap.6, l'Apôtre introduit une parenthèse pour donner quelques sérieux avertissements. Son style est plein de parenthèses ; nous en faisons aussi grand usage dans nos rapports les uns avec les autres, et de pareilles petites coupures et interruptions dans un discours nous sont toujours agréables. Les dix premiers versets (ch.5) offrent à nos pensées un sujet bien important. Dans le premier verset, nous trouvons l'idée générale de la sacrificature envisagée en elle-même. C'est cette chose qui est pour le service des hommes dans leurs relations avec Dieu. Puis vient la nature du service : « Afin qu'il offre des dons et des sacrifices pour les péchés » ; c'est-à-dire, afin qu'Il conduise devant Dieu tant les services eucharistiques et pénitentiaux que les services expiatoires. Il se tient debout pour prendre soin de nos intérêts auprès de Dieu, sous quelque forme que ce soit. Il est « pris d'entre les hommes » pour qu'il soit capable d'avoir de l'indulgence pour les ignorants et les errants. Il n'est point pris d'entre les anges. Aussi lisons-nous en Timothée : « l'homme, Christ Jésus ». En établissant un sacrificateur pour nous, Dieu a choisi quelqu'un qui puisse avoir de l'indulgence. Nous trouvons à la fin du chap.7 que le Seigneur Jésus était exempt d'infirmité ; mais, ici, le sacrificateur était un homme qui, *à cause de son infirmité,* pouvait éprouver de la sympathie. Le Seigneur Jésus eut à apprendre comment éprouver de la sympathie, aussi bien qu'à apprendre l'obéissance par les choses qu'il a souffertes.

Dans les Écritures de l'Ancien Testament, deux personnes sont distinctement établies dans l'office de la sacrificature : Aaron, aux chap.8 et 9 du Lévitique, et Phinées en Nomb. 25. Il y avait entre eux cette différence : Qu'Aaron fut simplement *appelé* à la sacrificature, et que Phinées y *acquit* un droit. Quand nous en venons au Seigneur Jésus, nous trouvons qu'il réunit en Lui l'un et l'autre de ces sacrificateurs. Il fut « appelé de Dieu, ainsi que le fut Aaron ». Aaron fut simplement un sacrificateur *appelé.* La sacrificature de Nomb. 25 est en contraste avec celle d'Aaron. Phinées ne fut point appelé comme le fut Aaron, mais il acquit son titre. De quelle manière l'acquit-il ? Il fit propitiation pour les enfants d'Israël au jour de leur grande chute au sujet des filles de Baal-Péor, en sorte que l'Éternel put de nouveau regarder avec satisfaction leur camp errant dans le désert. Il s'avança pour venger la querelle de la justice, et faire propitiation pour le péché du peuple. « Et l'Éternel parla à Moïse, en disant : Phinées a détourné ma colère de dessus les enfants d'Israël ; c'est pourquoi, dis-lui, voici, je lui donne mon alliance de paix, et l'alliance de sacrificature perpétuelle ». Rien ne peut être plus beau que cela. Vous ne sauriez lier le Christ de Dieu à une plus magnifique lumière que dans cet acte de Phinées. Aaron n'eut jamais un droit pareil à une alliance de paix. C'est donc à ces deux lumières que vous pouvez lier dans l'Ancien Testament la sacrificature du Seigneur Jésus[45]. Il fut, Lui, le véritable Aaron et le vrai Phinées, qui sont tous deux signalés ici. Jésus, notre précieux Sauveur, fut appelé au glorieux office de sacrificateur, ainsi que le fut Aaron, mais Il entra en charge *parce qu'il avait fait propitiation.* Cette terre était comme le parvis extérieur du temple où se trouvait l'autel d'airain. Et le Seigneur Jésus est assis maintenant dans le sanctuaire des cieux, que Dieu a dressé et non pas l'homme, parce qu'il a passé par l'autel d'airain sur la terre. Il a passé par l'autel et y a satisfait. Rien ne saurait être plus simple, et toutefois rien qui porte un pareil cachet de mystérieuse grandeur. De quelle manière Dieu rendit-il témoignage de la satisfaction que l'autel d'airain avait donnée à sa justice ? Par le déchirement du voile. C'est donc chose facile que d'entrer. Si Dieu a déchiré le voile, dois-je permettre qu'il ait été déchiré pour rien ? S'il est déchiré, maintenant j'ai autant le droit d'entrer que les Israélites étaient obligés, autrefois, de rester dehors. En satisfaisant à la justice divine à l'autel, Christ a passé, par le voile déchiré, dans le sanctuaire qui est dans les cieux. Le passage que nous méditons fait voir tout cela. Christ ne s'est pas glorifié lui-même pour être Souverain Sacrificateur. Pourquoi est-ce un honneur d'être Souverain Sacrificateur ? Vous me direz que rien ne saurait ajouter à la dignité du Fils de Dieu ; et je l'accorde pleinement. Mais laissez-moi vous demander si les hommes ne savent pas ce que c'est que posséder des dignités *acquises*, aussi bien que des dignités *héréditaires* ? Le fils d'un noble va à la guerre : est-ce qu'il ne peut pas *acquérir* des honneurs, des distinctions, qui viennent s'ajouter ainsi aux dignités héréditaires dans sa famille ? Et n'est-ce pas, à coup sûr, celles qu'il a acquises qu'il appréciera le plus ? Il sent, en effet, qu'elles l'honorent davantage, ses gloires héréditaires étant bien à lui sans doute, mais non pas grâce à lui ; tandis que les dignités qu'il a gagnées sont plus particulièrement siennes. Les choses humaines peuvent parfois jeter du jour sur les choses divines. Qui et quoi pourraient ajouter quelque chose à Celui qui est Dieu au-dessus de tout, béni éternellement ? Mais le Fils s'est trouvé à la bataille, et a acquis des honneurs qui n'eussent jamais été siens, s'il ne s'était pas chargé de la cause des pécheurs : et chers et précieux lui sont ces honneurs ! Ce mot « appelé » a une exquise douceur dans l'original. Dieu L'« a salué », L'« a accueilli » quand Il L'a fait asseoir dans le sanctuaire, comme Il L'« a accueilli » quand Il L'a fait asseoir sur le trône : « Assieds-toi à ma droite ». L'Épître aux Hébreux nous fait voir, dans les cieux ouverts, un trône aussi bien qu'un sanctuaire.

[45] Melchisédec en fut une troisième – Héb. 7.

Dans les versets 7, 8 et 9, nous trouvons quelques vérités fort importantes, dans lesquelles nous sommes intéressés. « Qui, durant les jours de sa chair » (remarquons cela avec une sainte révérence), « ayant offert avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications, à celui qui pouvait le sauver de la mort ». La scène de ce combat fut éminemment marquée en Gethsémané. Que se passa-t-il là ? Christ, pour ainsi dire, recula à la pensée de subir le jugement de Dieu contre le péché. « Et ayant été exaucé *à cause de sa piété* ». Il fut exaucé, parce que la mort, le salaire du péché, n'avait pas de droit sur Lui. Son droit à la délivrance fut reconnu, et au lieu du jugement de Dieu pour dessécher sa chair, il Lui est envoyé un ange pour Le fortifier.

Toutefois il souffrit la mort. Il aurait pu se prévaloir de son droit personnel à en être exempté ; néanmoins, il la subit. Il apprit l'obéissance à sa soumission en allant de Gethsémané au Calvaire, et maintenant Il se présente aux regards de tout pécheur sur la terre, comme l'auteur du salut éternel. En Gethsémané, nous voyons le Seigneur, s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte, faisant valoir son droit contre la mort. Son droit est reconnu, néanmoins, bien que la mort n'eût pas de prise sur Lui personnellement, Il dit : « Que ta volonté soit faite » ! Il eût pu de Gethsémané aller au ciel ; mais il préféra aller de Gethsémané au Calvaire, et ainsi, ayant été consommé là, Il est devenu l'Auteur du salut éternel pour tous ceux qui Le reçoivent. Puis, lorsque l'autel fut satisfait, le Sanctuaire Le reçut, et c'est là qu'Il est. Dans l'œuvre de la création, Dieu plaça un homme dans le jardin, dans l'innocence ; dans l'œuvre de la Rédemption, Dieu a placé un homme dans le ciel, dans la gloire. Il y a une gloire qui l'emporte de beaucoup. La gloire qui brille dans la Rédemption réduit à néant celle qui éclata jadis dans la création.

Nous sommes arrivés au vers. 10. Observez que le langage du vers. 10 est repris au vers. 20 du chap.6, et qu'à ce point l'argumentation n'a pas avancé au-delà de ce verset 10. Supposez donc que j'eusse à étudier avec vous les chap.1, 2 et 3 de 1 Cor., vous trouverez là l'Apôtre empêché dans son enseignement. « Vous êtes charnels ; je ne puis vous initier à la connaissance des riches trésors que je possède, et qui sont accumulés pour l'Église ». Il en est de même ici ; seulement, le mal qui faisait obstacle *là* était d'une nature *morale ;* ici, c'est un mal qui tient à la *doctrine*. Il était très difficile à un Hébreu de se détacher des choses dans lesquelles il avait été élevé. Il était « ignorant dans la parole de la justice ». L'esprit légal est enclin à prendre la justice ainsi que Moïse le faisait, comme une chose *demandée* de nous. Dieu la prend comme une chose qu'Il veut nous donner. Et dans le chapitre suivant, trouvant cet obstacle parmi eux, il pousse un cri d'alarme ; comme à l'ouverture du chap.2, il a fait retentir une parole d'exhortation. L'esprit *charnel* et l'esprit légal sont deux grands misérables. Ils sont l'un et l'autre de petits renards qui abîment la vendange de Dieu. « Or », dit l'Apôtre, « il vous faut quitter ces choses. Il faut que je vous mette à un autre volume, et ce volume c'est la *perfection* ». « Car il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés », etc. C'est-à-dire, « ce n'est pas en mon pouvoir de le faire ». Il nous faut laisser cela à Dieu, qu'ils soient ramenés ou non. L'assaut est entre Dieu et eux. C'est une chose terrible, après avoir connu Christ, de retourner aux ordonnances. Mais je n'ai pas d'autorité pour dire que ce ne sera pas pardonné dans la personne de plusieurs qui ont été ainsi séduits, mais qui sont revenus.

Chapitre 7

Il est important pour nos âmes de considérer attentivement la sacrificature de Christ selon l'ordre de Melchisédec. C'est pourquoi nous laisserons de côté, pour le moment, la parenthèse de la fin du chap.6, et nous lirons une partie du chap.5 et tout le chap.7. Nous avons considéré la sacrificature du Seigneur Jésus en tant qu'elle se réfléchissait dans Aaron et dans Phinées. Aaron, nous l'avons vu, fut simplement *appelé* à son office – Phinées *gagna* le sien. Examinons maintenant la phase de la même sacrificature selon l'ordre de Melchisédec.

Si je vous disais que ce monde n'est que la scène d'une vie déjà perdue – je serais compris de vous. La vie n'est qu'une mort différée. *Revenir à la vie, c'est revenir à Dieu*. Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. Le péché a opéré la perte de la vie ; par conséquent, si je puis effectuer un retour à la vie, j'effectue un retour à Dieu. Dieu visite ce monde dans un double caractère – comme *Celui qui vivifie*, et comme *Juge* ; et le chap.5 de Jean nous déclare que nous sommes tous intéressés dans l'une ou l'autre de ces visites. Or, cette épître a pour but de faire savoir à tout pauvre croyant en Jésus qu'il est revenu à la vie, et qu'il a affaire désormais avec le Dieu vivant, et avec Dieu comme Celui qui vivifie. « Le Dieu vivant » est une expression qui se rencontre fréquemment dans cette épître. « Abandonner le Dieu vivant » – « Servir le Dieu vivant » – « La cité du Dieu vivant ». C'est ainsi le Dieu vivant qui occupe le champ de ma vision, soit maintenant, soit dans la gloire. Je dois *maintenant ne pas* L'abandonner ; ce qui implique que je suis revenu à Lui. Je me suis échappé de la région de la mort, et suis revenu à la région de la vie ; et bientôt je trouverai dans la gloire la *cité* du Dieu vivant. La question est de quelle manière je suis revenu à Lui. Notre Épître révèle cela admirablement. Quel magnifique sujet moral que de suivre à travers les quatre évangiles le Seigneur Jésus dans son ministère, et de Le voir du commencement à la fin de son histoire se montrer comme le Dieu vivant dans ce monde – que de Le contempler à Gethsémané – Le contempler rendant l'esprit – puis comme le Dieu vivant ressuscitant de la tombe, et accordant le Saint Esprit ! En Lui nous voyons le Dieu vivant dans une scène toute remplie de la mort. C'est l'Épître aux Hébreux tout spécialement qui nous présente Christ comme le Dieu vivant. L'Apôtre est plein de la mort et de la Croix de Christ. Ce ne serait pas l'Épître aux Hébreux si elle ne prenait pas Christ dans son caractère de substitut. Mais quoique nous y voyions l'*Agneau sur l'Autel*, nous y voyons aussi *le sépulcre vide*. Nous avons remarqué antérieurement que le Seigneur lui-même rattache toujours à l'histoire de sa mort l'histoire de sa résurrection. « Le Fils de l'Homme sera livré aux principaux sacrificateurs et aux scribes, et ils le condamneront à mort… ; mais

le troisième jour *Il ressuscitera ».* Nous trouvons la même chose ici, seulement sous forme de doctrine, et non comme récit historique. La croix est souvent nommée, mais toujours en compagnie de l'ascension. Prenez le commencement de l'Épître : « Ayant fait par lui-même la purification de nos péchés ». Comment les a-t-il purifiés ? *Par la mort*. La mort vous est présentée dès l'ouverture de cette épître ; mais vous lisez aussitôt : « S'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux ». Nous lisons encore : « De sorte que par la grâce de Dieu il goûtât la mort pour tout ». Est-ce que l'histoire se termine là ? Non, Il est « couronné de gloire et d'honneur ». L'Épître aux Hébreux reprend comme doctrine ce qui se trouve comme histoire dans les évangiles. Le Saint Esprit considère le Dieu vivant dans la personne de Jésus, comme Jésus manifestait le Dieu vivant dans sa personne. Ainsi encore, au chap.2 : « Afin que par la mort » – la mort est de nouveau mise devant vous ; mais qu'est-ce qui suit ? « Il rendît impuissant celui qui avait la puissance de la mort ». N'ai-je pas là encore le Sépulcre vide aussi bien que l'Autel et l'Agneau ? Je vais, dans cette épître, trouver un tombeau vide ; mais ce n'est pas comme Marie de Magdala, et l'autre Marie. *Je m'attends à* le trouver vide. Leur erreur, chères femmes, était qu'elles s'attendaient à le trouver occupé. Pour moi, je vais, comptant le trouver vide, et je le trouve tel en effet. Quand je vois l'Agneau sur l'Autel et le Sépulcre vide, je me suis saisi de la vie victorieuse, qui ne saurait faillir. C'est là la pierre vive dont le Seigneur parlait à Pierre. Nous trouvons dans le chap.5, qu'en Gethsémané Il posa la question de son droit, et qu'Il fut exaucé à cause de sa piété. Il avait un droit moral à la vie. Puis il fit l'abandon de ce droit moral, et prit sa place comme substitut. De Gethsémané il marcha au Calvaire. Ce moment merveilleux, solennel, fut l'heure de Gethsémané ! Là fut réglée entre Dieu et Christ la grande question de la vie et de la mort ; et au lieu de prendre son chemin vers le ciel, selon qu'il en avait le droit, Christ poursuivit la route affreuse sur laquelle nos péchés L'avaient mis ici-bas. Tout cela est d'un immense et précieux intérêt. Au Calvaire, encore nous le trouvons dans la mort ; mais à l'instant où Il expira, tout sentit le pouvoir du Vainqueur. Il était descendu dans les plus sombres régions de la mort, mais du moment qu'Il y toucha, elles sentirent toutes le pouvoir du Vainqueur. La terre trembla – les rochers se fendirent – les sépulcres s'ouvrirent, et les corps des saints ressuscitèrent. Et si nous regardons au chap.20 de Jean, nous voyons, non pas seulement le tombeau vide, mais le tombeau jonché des signes de la victoire – les linges à terre, et le suaire qui n'était pas avec les linges, mais était plié en un lieu à part. Nous ne serons jamais en état de lire le mystère du Christ de Dieu, si nous ne nous souvenons pas de Lui comme du Dieu vivant au milieu de la mort, remportant des victoires dignes de Lui-même. Nous le voyons dans la mort déchirant le voile. Dans le Sépulcre, le suaire plié à part proclame qu'Il a vaincu. Il nous apparaît ensuite au milieu de ses disciples, et Il est exactement le Dieu vivant de Genèse 1. Si là, en effet, Dieu souffle la vie dans les narines de l'homme, et se montre ainsi le Principe et la Source de la vie, en Jean 20, le Seigneur brille sous nos yeux comme le Principe et la Source de la vie impérissable, quand Il souffle sur les disciples, leur disant : « Recevez le Saint Esprit ». Tel est le caractère dans lequel nous Le présente cette épître – comme ayant droit à la vie, et comme la tenant pour nous. C'est là sa Sacrificature selon l'ordre de Melchisédec. Il n'est pas simplement le Dieu vivant. Il eût pu être cela s'Il fût allé au ciel depuis *Gethsémané ;* mais Il alla au ciel depuis le *Calvaire,* et maintenant Il y est comme le Dieu vivant pour nous : et Dieu est pleinement satisfait – sûrement Il est satisfait. Comment ne le serait-il pas ? Le péché a été ôté, et le Dieu béni souffle l'élément de vie. C'est, pour ainsi dire (que ce soit avec des cœurs prosternés en adoration que nous tenions ce langage), son élément naturel, et Il est satisfait. De plus, Dieu a exprimé sa satisfaction. Quand et de quelle manière ? Lorsque Christ fut ressuscité, à la face du monde qui criait : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous », Dieu dit : « Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds ». Ce fut là sa satisfaction en un Christ *rejeté.* Et lorsque Christ monta dans les cieux dans un autre caractère, comme ayant fait propitiation, Il Le plaça dans les plus hauts cieux avec un serment, et bâtit pour Lui un sanctuaire – « Le vrai tabernacle que le Seigneur a dressé et non pas l'homme ». – Lui était-il possible de nous montrer sous une forme plus intéressante qu'Il est satisfait de ce que Christ a fait pour nous ?

Les services d'un tel Souverain Sacrificateur sont-ils suffisants pour moi ? Ils *doivent* l'être. Je suis en connexion avec la *vie,* et toute question est réglée entre moi et Dieu. Christ est Roi de Justice et Roi de Paix, et Il dispense tout ce dont vous avez besoin, en vertu de l'autorité royale de son propre nom.

Aussitôt que vous voyez le Dieu vivant se déployer dans cette épître, vous trouvez qu'Il communique, à tout ce qu'Il touche, la vie pour l'éternité. Le *trône* de Christ demeure au siècle des siècles – le chap.1 vous dit cela ; Sa *Maison* est aux siècles des siècles – le chap.3 vous dit cela ; Son *Salut* est éternel – le chap.5 vous dit cela ; Sa *Sacrificature* ne se transmet point – le chap.7 vous dit cela ; Son *Alliance* est éternelle – le chap.9 vous dit cela ; Son *Royaume* ne peut pas être ébranlé – le chap.12 vous dit cela ; Il ne touche rien qu'Il ne lui communique l'éternité. Pour désigner d'un mot l'Épître aux Hébreux, nous pourrions dire que c'est l'Autel Chargé et le Sépulcre Vide.

Christ s'est mis en possession de la vie, mais non pas pour la garder pour Lui-même. N'entendez-vous pas ce Jésus vivant dire dans les plus hauts cieux : « Maintenant que j'ai gagné la vie, je veux la partager avec vous ». Oh ! profondeur des richesses !

Chapitre 8

Dans notre méditation sur le chap.6, nous n'allâmes que jusqu'au vers. 7, et là nous prîmes le chap.7. Maintenant, nous lirons la fin du chap.6 et celle du chap.8. Mais, avant de poursuivre la doctrine de l'Épître, nous examinerons un peu ce que nous avons appelé la parenthèse d'exhortation du chap.6. Nous avons laissé la doctrine au

v. 10 du chap.5 ; et de là jusqu'à la fin du chap.6, c'est une parenthèse que nous trouvons. Nous avons remarqué qu'en s'interrompant pour les exhorter, la chose que l'Apôtre craignait de rencontrer dans les Hébreux, et contre laquelle il voulait les prémunir, ce n'était pas la corruption *morale*, comme dans les Corinthiens, mais la corruption de la *doctrine.* Et ne voyons-nous pas autour de nous, aujourd'hui, des variétés morales pareilles ? L'*un* a les dispositions corinthiennes ; – l'*autre* les dispositions galates. Ce qu'il craignait à l'égard des Hébreux, c'est qu'ils abandonnassent Christ comme l'objet de leur confiance.

Quelle est la culture que Dieu est occupé à donner à vos cœurs aujourd'hui (v. 7) ? Ce n'est pas celle de la Loi, mais celle de la grâce. Moïse était sur le principe de la Loi – le Seigneur Jésus était sur le principe de la Grâce, et des cœurs ouverts, heureux, reconnaissants, sont les herbes propres à une culture pareille. Comment votre âme est-elle devant Dieu ? Le voyez-vous prêt à vous juger, ou dans la riche effusion de sa grâce ? La communion de votre âme avec Dieu se passe-t-elle dans la liberté de la grâce, ou dans la crainte d'un jour prochain de jugement ? Si c'est ce dernier cas qui est le véritable, elle ne produit pas des herbes propres à ceux pour qui elle est labourée. Les épines et les chardons sont le produit de la nature. Elles sont le produit naturel d'une scène corrompue, que ce soit la terre que je foule ou le cœur que je porte au-dedans de moi. Si j'agis dans un esprit légal, dans un esprit de propre justice – que mes rapports avec Dieu soient des rapports comme avec un Juge – n'est-ce pas là une chose selon la nature ? Or, tout cela n'est que *chardons* et *épines.* Mais, si je marche au contraire dans la confiance filiale de quelqu'un qui a cru et se fie au salut de Dieu, voilà la terre qui porte des fruits propres à ceux pour qui elle est labourée.

Maintenant, sur quoi l'Apôtre se fonde-t-il pour être persuadé (v.10) de « meilleures choses » par rapport à eux ? Ce n'est pas qu'il se confie dans la simplicité de leur intelligence de la grâce, mais c'est parce que les fruits de la justice se voyaient parmi eux – magnifiques choses qui accompagnent le salut, mais ne le *constituent* jamais. Aussi, en voyant cette abondante fertilité, l'Apôtre dit-il : « Quoique je pousse un cri d'alarme, ce n'est pas pour vous que je crains ». S'étant placé sur ce terrain, il continue de s'y tenir jusqu'à la fin du chapitre, et ne revient au sujet de la doctrine qu'au chap.7. Il les exhorte à persévérer à servir les saints. Est-ce que la connaissance que vous avez de Christ produit chez vous ces deux résultats : communion secrète de l'âme avec Lui, et énergie pratique de marche chrétienne et de fertilité dans les fruits de l'Esprit ? « Maintenant », dit-il, « poursuivez dans cette belle activité pratique par laquelle vous avez commencé. Ne devenez pas paresseux, mais imitateurs de ceux qui, par la foi et par la patience, héritent des promesses. Puis, il présente Abraham comme quelqu'un qui ne se relâcha pas jusqu'au bout. Abraham n'obtint pas seulement la promesse en Gen. 15, mais il eut patience jusqu'à ce qu'elle lui fût confirmée par un serment en Gen. 22. Nous ne sommes pas appelés à la foi seulement, nous le sommes aussi à la patience de la foi. Ne pouvez-vous pas avoir une consolation, et cependant ne pas avoir une *ferme* consolation ? Nous voyons cela en Abraham. Il eut une *consolation* en Gen. 15, et une *ferme* consolation en Gen. 22. (Un saint me disait un jour : « Dans cette dernière maladie, le Seigneur m'a amené si près de Lui-même, que j'ai senti comme si je n'avais jamais cru auparavant ».) L'Apôtre voudrait qu'il en fût de nous comme d'Abraham (en Gen. 22), que « nous eussions une ferme consolation, nous qui nous sommes enfuis pour saisir l'espérance qui nous est proposée ». Ordinairement, on fait une fausse application de ce passage. Ce n'est pas le pécheur courant se réfugier sous le sang de Christ, qui nous y est présenté, mais bien le saint se précipitant de la ruine de toute perspective ici-bas vers l'espérance de la gloire. Nous trouvons-nous, vous et moi, sur la ruine de toute chose ici-bas ? Nourrissons-nous des espérances pour demain ? Abraham était un homme qui s'était enfui de toutes les perspectives terrestres pour se saisir de l'espérance de la gloire. L'Apôtre dit : « saisir l'*espérance,* non la *croix* ». La parole de Dieu a une force qui d'ordinaire nous échappe. Ensuite, il revient aux figures lévitiques. *Votre* espérance entre-t-elle au-dedans du voile ? N'avez-vous pas une espérance pour demain ? Quel est l'objet à l'attente duquel est suspendu votre cœur ? Est-ce l'espérance du retour de Christ, ou la promesse de demain ?

« Où Jésus est entré pour nous comme Précurseur ». Ici, le Seigneur Jésus nous apparaît sous un nouveau caractère. Nous le voyons dans le ciel, non seulement pour nous comme notre Souverain Sacrificateur, mais pour nous assurer une place avec Lui-même. Oh ! si nous étions capables d'exposer les gloires de la dispensation actuelle ! Elle est pleine de gloires. Jésus est à présent dans le ciel dans la gloire d'un *Précurseur* – d'un Souverain Sacrificateur – de Celui qui a fait la purification de nos péchés. Il y est assis, magnifiquement revêtu de gloires. Il en revêtira d'autres dans les cieux milléniaux. Il sera aussi Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs sur la terre millénial. Il n'est pas cela maintenant ; mais il y a des gloires dans lesquelles Il brille à l'œil de la foi. Allez et méditez avec des cœurs profondément pénétrés, sur les gloires de ces « derniers jours » comme ils sont appelés dans cette Épître.

Nous passons au chap.8. « Nous avons un tel Souverain Sacrificateur qui s'est assis à la droite de la Majesté, dans les cieux, ministre des lieux saints et du vrai tabernacle que le Seigneur a dressé et non pas l'homme ». Quelles paroles exquises ! De quelles gloires les cieux furent-ils *remplis* dans les jours de la création ? Le soleil, la lune et les étoiles y furent placés. Les doigts de Dieu les ornèrent. Mais pensez-vous qu'ils n'ont pas orné aussi les cieux actuels ? Si des gloires furent mises par les doigts de Dieu dans les cieux extérieurs, il en a été mis aussi dans les cieux intérieurs par la *grâce* de Dieu. L'une de ces gloires est un tabernacle que le Seigneur a dressé là. Christ était descendu du sein éternel, afin de glorifier Dieu sur la terre. Pouvait-il exister en fait de gloire quelque chose de trop brillant pour L'en revêtir ? Quelle vue ceci nous ouvre sur les rapports entre Dieu et son Christ – entre le Père et le Fils ! Et parmi les gloires qui l'attendaient là, était un Temple dressé par le Seigneur Lui-même. Le soleil sort de son cabinet nuptial pour fournir sa carrière ; le Créateur bâtit dans les cieux une de-

meure pour le soleil (Ps. 19) ; et dans la rédemption, Dieu a bâti une demeure pour le Souverain Sacrificateur, qui est assis là, à la place d'honneur la plus élevée. Christ ne pouvait pas être un Sacrificateur ici : la place était occupée selon l'institution divine. On a dit follement qu'Il ne pouvait pas entrer dans le lieu très-saint. Sûrement, Il ne pouvait pas, car Il sortait de la tribu de Juda ; et venait-Il pour enfreindre les ordonnances de Dieu, ou pour accomplir toute justice ? Qu'avait-il à faire dans le lieu très-saint ? Un sacrificateur de la tribu de Lévi, s'il l'eût trouvé là, aurait eu le droit de l'en faire sortir. Il avait droit à tout sans doute, mais Il était venu comme sujet, comme un serviteur entièrement vidé de lui-même. Est-ce qu'il s'imposa de force aux deux pauvres disciples, à Emmaüs ? Bien moins encore aurait-Il voulu, fils de Juda qu'Il était, s'introduire de force dans la maison de Dieu.

Ici, arrêtons-nous un peu. Dans cette Épître, nous trouvons une chose : du commencement à la fin, l'Esprit prend successivement une chose après l'autre, et les met toutes de côté pour faire place à Christ ; et quand Il a préparé la place pour Christ et a introduit Christ, Il Le fixe devant nous pour toujours. Il nous faut tous nous soumettre à cela. Dieu ne vous a-t-il pas mis de côté, et introduit Christ à votre place ? La foi se prosterne devant cela. C'est ce qu'Il a fait en toute âme qui croit. Dans le chap.1, Il met de côté les *Anges* : « Auquel des anges a-t-Il jamais dit : Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds ? ». Oh ! comme la foi consent à cela ! Comme les anges y consentent aussi ! Puis, c'est *Moïse* qui est mis de côté. « Moïse a bien été fidèle comme serviteur, mais Christ (est fidèle) comme Fils, sur sa propre maison ». Nous pouvons nous séparer de Moïse, parce que nous avons trouvé Christ – de même que le pauvre eunuque pouvait se séparer de Philippe, parce qu'il avait trouvé Christ. Puis, au chap.4, paraît *Josué :* mais il est mis de côté aussi. « Si Josué leur avait donné le repos, il n'eût pas parlé après ces choses d'un autre jour ». Christ est placé devant moi comme le vrai Josué, qui me donne réellement le repos. Ensuite, c'est le tour *d'Aaron* d'être mis de côté pour laisser entrer la sacrificature de Christ ; mais quand je l'ai devant moi, je l'ai *éternellement ;* Christ est l'administrateur d'une meilleure alliance. L'ancienne alliance disparaît, parce que le Seigneur n'a rien à faire avec elle. Et, à la fin, nous lisons cette magnifique parole qui pourrait être le texte de l'Épître : « Jésus Christ est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement ». Lui, aussitôt qu'Il est introduit, est « *le même éternellement* ». Quelle magnifique pensée, Dieu introduisant le bien-aimé Jésus en déplaçant, en mettant de côté toute chose ! C'est là la perfection, parce que Dieu se repose en Lui. C'est exactement le Sabbat de jadis, quand Dieu se reposa dans la création. Maintenant, Dieu se repose en Christ, et c'est la perfection ; et si nous comprenons réellement, vous et moi, où nous sommes, c'est l'atmosphère de la perfection que nous respirons – une œuvre accomplie – un Sabbat. Il n'est rien de plus riche en glorieux luminaires que l'Épître aux Hébreux. C'est une épître de gloires indicibles, et d'une valeur inestimable pour la conscience du pécheur réveillé. Elle est le titre de mon âme à respirer l'atmosphère du ciel lui-même ; et si je ne la respire pas, mettrai-je un nuage sur mon *titre*, parce que mon *expérience* est si pauvre ?

Maintenant à la fin du chap.8, nous voyons une autre chose mise de côté – la première alliance. L'alliance dont Christ est le ministre ne vieillit jamais : « Je pardonnerai vos péchés, je pardonnerai vos iniquités » : pas une ride sur son visage, pas de cheveux gris sur son front.

Le Seigneur touche toute chose, et la fixe devant Dieu pour toujours ; et Dieu se repose en elle. Il rend parfait tout ce qu'Il touche. Tandis que tout lui fait place, Il ne fait place à rien. Et n'auriez-vous pas voulu qu'il en fût ainsi ? Jean le Baptiseur n'aurait-il pas voulu qu'il en fût ainsi ? Quand on vint à lui et qu'on lui dit : « Rabbi, celui qui était avec toi au-delà du Jourdain, a qui tu as toi-même rendu témoignage, voilà, il baptise, et tous viennent à lui » ; il répondit : « Celui qui a l'épouse est l'époux ; mais l'ami de l'époux, qui assiste et l'entend, est tout réjoui à cause de la voix de l'époux ; cette joie-ci, qui est la mienne, est accomplie ». Telle doit être instinctivement l'expression de votre cœur et du mien. Si l'Esprit en a agi avec vous dans votre âme, vous devez dire : « Béni soit Dieu pour cela ! Il m'a mis de côté pour introduire Jésus ». Il y a une merveilleuse harmonie entre la découverte que nous faisons ici et l'expérience de nos propres âmes. Nous n'arriverons jamais à la fin de ces gloires, jusqu'à ce que nous soyons perdus bientôt dans leur océan – une mer sans rivage !

Chapitres 9 et 10:1-18

Nous nous sommes arrêtés au chap.8. Continuant l'étude de notre Épître, nous lirons maintenant le chap.9 et jusqu'au vers. 18 du chap.10. C'est la dernière section de la partie doctrinale ; ensuite, nous avons jusqu'à la fin des exhortations morales. Du commencement du chap.9 au vers. 18 du chap.10, ce n'est qu'un seul sujet.

Arrêtons-nous un moment à considérer la structure de l'Épître. Vous êtes-vous jamais représenté dans votre esprit d'une manière un peu distincte les gloires qui appartiennent au Seigneur Jésus ? Il y a trois sortes de gloires qui s'attachent à Lui : – la gloire *morale*, la gloire *personnelle* et la gloire *officielle*. Tout son sentier, de la crèche à la croix, fut la manifestation de ses gloires *morales.* Dans « ces derniers jours », le Seigneur manifeste quelques-unes de ses gloires *officielles,* et bientôt Il en manifestera davantage, comme, par exemple, dans le *millénium.* Les anciens prophètes parlèrent de ses souffrances, et des *gloires* qui devaient suivre – non pas, de *la gloire*. Mais sa gloire *personnelle* est le fondement de chacune d'elles. Voilà un grand sujet pour notre constante méditation – les gloires du Seigneur Jésus, du sein de la Vierge au trône de son pouvoir millénial. Dans tout le cours de sa vie, Il fit briller ses gloires morales. À présent, la scène de ces gloires-là est passée, et Il a pris son siège dans le ciel ; mais cela n'a fait que Lui fournir l'occasion de déployer les autres. Les quatre évangiles m'offrent le tableau de ses gloires morales ici-bas. Dans l'Épître aux Hébreux, je le vois assis maintenant dans le ciel, dans une constellation de gloires officielles. D'autres écrits nous présentent ses gloires prochaines. Partout

où vous le voyez, vous ne pouvez que le voir au milieu d'un système de gloires. Nos chapitres actuels (9 et 10) nous donnent ce qu'Il faisait sur la croix, le fondement de chacune de ses gloires présentes. Nous avons trouvé dans les huit premiers chapitres un tableau richement varié de la condition actuelle du Seigneur Jésus dans le ciel ; et maintenant, comme fondement de tout cela, nous avons, dans les chap.9 et 10, l'exposé de la perfection de l'Agneau sur l'autel.

Faites-vous jamais de « ces derniers jours » le sujet de vos pensées ? Pourquoi l'Esprit donne-t-il le nom de « derniers jours » à l'âge à travers lequel nous passons ? Nous verrons d'autres jours après ceux-ci ; pourquoi donc les appelle-t-il les *derniers* jours ? C'est de toute beauté qu'il les nomme ainsi – parce que Dieu se repose dans ce que le Seigneur Jésus a accompli, aussi complètement qu'il se reposa à la fin de la création, dans la perfection de sa propre œuvre. Ce n'est point que dans le déroulement de l'économie de Dieu, nous n'aurons pas d'autres âges ; néanmoins, nonobstant cela, l'Esprit n'hésite pas à appeler ceux-ci les « derniers jours ». En tout ce qu'Il a fait, le Seigneur a satisfait Dieu : Il rend parfait tout ce qu'il touche, et le fait éternel ; et Dieu ne regarde point au-delà. Tout est mis de côté jusqu'à ce que Christ soit introduit – mais il n'y a rien à voir au-delà de *Lui*. – « Jésus Christ, le même hier, aujourd'hui et éternellement ». Or, du moment que Dieu prend son repos en quelque chose, c'est la perfection ; et dès que c'est la perfection, ce sont les derniers jours. Dieu a trouvé sa pleine satisfaction, et moi aussi. Il peut y avoir un *déploiement,* une manifestation de Christ, dans les jours du millénium ; mais c'est parfaitement le même Christ que nous avons *à présent.* Trouverai-je alors *Moïse* ou *Josué* ? Ce sont tous (considérés à la lumière de Christ) « de misérables éléments ». Tous disparaissent l'un après l'autre ; mais aussitôt que Christ est là, Dieu se repose en Lui : et quand vous arrivez à voir où vous êtes, vous vous voyez dans le second sabbat de Dieu – et vous voyez aussi combien l'un surpasse l'autre ! Le repos du Rédempteur est une chose beaucoup plus bénie que le repos du Créateur. En Christ, vous avez trouvé la *perfection – le repos de Dieu* – et vous êtes dans les « derniers jours ». Maintenant, lorsque nous arrivons aux chap.9 et 10, nous voyons Christ, non pas proprement ou d'une manière caractéristique dans le ciel, mais sur l'autel. Les gloires qui l'environnent maintenant nous ont été présentées l'une après l'autre : – la gloire de la Sacrificature – la gloire du Purificateur de nos péchés – de l'Héritier prédestiné du monde à venir – de l'Apôtre du Salut – du Dispensateur de l'Alliance qui ne vieillit jamais – du Donateur de l'héritage éternel – ce sont là les gloires de « ces derniers jours. » Le chap.9, vers. 11, etc, nous montre la croix qui les soutient toutes. Qu'il est précieux de suivre de Matthieu à Jean un sentier de beauté morale ! Le Seigneur Jésus était-il en charge *ici-bas* ? Non ; il y était dans la condition de sujet. Et quand je l'ai contemplé ainsi, je suis invité à regarder en haut. Mais m'y apparaît-il comme Quelqu'un dont la marche, *là,* est *moralement* belle ? Non ; non pas cela particulièrement ; c'est Quelqu'un qui a été placé à la droite de la Majesté avec un serment, au milieu même des splendeurs glorieuses – Quelqu'un que le cœur satisfait, sans repentance de Dieu, y a fait asseoir. Ce fut le *dessein* de Dieu, *mettant à l'épreuve,* qui plaça Adam en Éden : c'est le *cœur sans repentance de Dieu* qui a fait asseoir Christ dans le ciel.

Et maintenant, nous venons lire la perfection de son œuvre en tant que l'Agneau de Dieu – comme le grand fondement de toutes ces gloires. Ses gloires morales qui devaient briller en Lui ici-bas n'auraient pas été parfaites, s'Il n'était pas allé à la croix et n'y fût pas mort. Il n'aurait pas eu dans le ciel ses gloires officielles, s'Il n'était pas allé à la croix et n'y fût pas mort. Quand le Seigneur Jésus était pendu comme l'Agneau de Dieu au bois maudit, et qu'on pouvait lire en toute langue, au-dessus de sa tête ensanglantée, cette inscription : « Celui-ci est le Roi des Juifs », on chercha à l'effacer – mais Dieu ne voulut pas qu'elle fût effacée. Il voulut que toute la création sût bien que la croix était le titre au royaume. L'inscription que Pilate écrivit sur la croix, et que Dieu y maintint, est extrêmement belle.

Supposez que la croix soit le fondement de la gloire, conformément à l'inscription, dites-moi maintenant ce qui soutient la croix elle-même. La croix ne repose-t-elle sur rien ? Le secret nous apparaît dans ces chapitres. *De même que la croix soutient vos espérances*, *c'est la personne qui soutient la croix.* La gloire *personnelle* de Christ est le soutien de la croix. S'il était moins que Dieu manifesté en chair, tout ce qu'Il a fait n'aurait pas plus de valeur que l'eau que vous répandez sur la terre. Tout cet immense mystère de gloires officielles, milléniales, éternelles, porte sur la *croix,* et la croix porte sur la *personne.* Il faut qu'Il soutienne sa propre œuvre, et que son œuvre supporte tout. Tel est précisément le sujet de ces chapitres. Il y avait un voile suspendu entre le lieu où servaient les sacrificateurs, et le lieu de la demeure mystique de Dieu. Ce voile signifiait que ce siècle-là ne donnait pas au pécheur accès auprès de Dieu. Est-ce qu'il n'y avait pas des sacrifices ? Oui, il y en avait ; et l'autel de Dieu les acceptait. Mais c'étaient « des dons et des sacrifices qui ne pouvaient pas rendre parfait, quant à la conscience, celui qui faisait le service ». Alors, en cet état de choses, Christ se présente d'une manière admirable à votre cœur, et en réclame un élan d'admiration. « Car si le sang des taureaux et des boucs… sanctifie pour la pureté de la chair, *combien plus* le sang de Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache, purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes pour servir le Dieu vivant ».

Supposez qu'après avoir examiné l'ancien tabernacle, et avoir vu la misère de tous ses éléments – que le sang des taureaux ne peut vous introduire dans la présence de Dieu – nous détournions nos regards de la misère de tout cela pour les fixer sur la suffisance parfaite du sang de Christ, ne vous écrierez-vous pas : « Combien plus purifiera-t-il nos consciences ! ». Voilà la manière dont vous devez venir à la croix – en laissant de côté tout doute, tout raisonnement, et vous perdant dans l'admiration. La chose que fait l'Esprit, c'est de vous prendre doucement par la main, de vous conduire à l'autel du Calvaire, et de vous dire quelle est la victime que vous trouvez là saignante. Personne que celui qui était personnellement libre, ne pouvait dire : « Je viens pour faire ta volonté ». Possédez-vous quelque droit à une volonté ? Michel ou Gabriel ont-ils le droit d'en avoir une ? Leur affaire

est de faire le bon plaisir de Dieu. – Mais il y en avait Un, ici, qui pouvait s'offrir à Dieu, sans tache. « Combien plus », donc, un tel sacrifice purifiera-t-il nos consciences et nous introduira-t-il aussitôt auprès du Dieu vivant ? C'est ce qui m'a autorisé à dire, que tout en considérant ses gloires, ses gloires officielles, nous voyons que la croix est leur soutien à elles toutes. Mais si l'âme ne connaît pas la gloire personnelle du Seigneur, positivement elle ne connaît rien ; c'est le secret que vous trouvez ici. Celui, pour lequel Dieu avait préparé un corps, a, par l'esprit éternel, satisfait l'autel : oui, a *satisfait* l'autel d'airain, avant d'entrer dans le saint sanctuaire, pour remplir l'office de Sacrificateur de Dieu. Et la propitiation découle de la satisfaction. Si je découvre que le sacrifice de Christ a répondu aux exigences de l'autel d'airain, je vois que la réconciliation est scellée et réglée pour l'éternité. L'Épître aux Éphésiens vous dit de vous tenir sur cette base, et de considérer de toutes parts les gloires de *votre* condition. L'Épître aux Hébreux vous montre les gloires de la condition de Christ, dans l'étendue d'environ 300 versets. Quel monde de merveilles y est révélé ! *Vous*, soutenus par ce que Christ a fait ; et, ce qu'Il a fait, soutenu par ce qu'Il est.

Chapitre 10:19-39

Nous voilà arrivés à une autre belle portion de l'Épître, et, comme nous l'avons donné à entendre, à une partie qui en forme une nouvelle division. Nous lirons depuis le v. 19 jusqu'à la fin du chap.10. Vous avez pu remarquer la structure générale des Épîtres. Prenez celle aux Éphésiens, par exemple. Les trois premiers chapitres traitent de la doctrine, et les trois derniers de son application morale. Il en est de même des Épîtres aux Colossiens, aux Galates, aux Romains, etc. Or, c'est la même chose dans l'Épître aux Hébreux, et nous abordons justement ici l'application pratique de ce que nous avons eu avant.

« Maintenant, les gloires de l'Agneau font l'ornement du trône du ciel », comme s'exprime une hymne fort belle du Dr. Watts. Dans tout le cours de cette Épître, nous avons regardé en haut, et avons vu cela. Mais, permettez-moi de vous le demander, voyez-vous quelque part, dans « ces derniers jours », des gloires qui ne se rattachent pas au Seigneur dans le ciel ? Vous me direz que toute gloire Lui appartient, et je l'accorde ; mais je vous dis que vous devez voir des gloires qui se rattachent à *vous-mêmes.* Telle est l'opération merveilleuse de Dieu, qu'Il a fait du pauvre pécheur une créature glorieuse. Ces mêmes derniers jours qui ont établi Christ en haut, au milieu des gloires, ont établi ici-bas, au milieu des gloires, le pauvre pécheur qui croit. Puissions-nous, vous et moi, être ceints pour les comprendre ! Nous n'attendons pas le royaume pour voir des gloires ! N'est-ce pas une gloire pour vous d'avoir la conscience purifiée ? N'est-ce pas une gloire d'avoir pleinement droit d'être dans la présence de Dieu sans avoir en rien à rougir ? N'est-ce pas une gloire d'appeler Dieu, Père ? d'avoir Christ comme votre précurseur dans les lieux célestes ? d'entrer dans le lieu très-saint sans un frisson de conscience ? d'être initiés aux secrets de Dieu ? Si nous pouvons élever en haut notre cœur et dire : « Abba, Père » ; si nous pouvons élever en haut notre cœur et nous écrier : « Qui condamnera ? » ou : « Qui nous séparera de l'amour de Christ ? » ; – si nous pouvons croire que nous sommes os de ses os, et chair de sa chair ; que nous faisons partie de la plénitude de Christ, quelqu'un dira-t-il qu'il n'y a pas de gloire dans tout cela ? De sorte que cette Épître nous conduit aux pensées les plus précieuses. Elle me dit de regarder en haut et de voir Christ qui fait l'ornement du trône, et de regarder en bas et de voir le pauvre pécheur qui brille sur le marchepied. Le monde n'aperçoit rien de ces gloires. Nous, nous les voyons seulement dans le miroir de la parole par la foi ; mais je dis hardiment, que je n'attends pas le royaume pour savoir ce qu'est la gloire. Je regarde en haut et je vois l'Agneau dans des gloires qu'Il a *acquises* : je regarde en bas et je vois le saint dans des gloires qui lui ont été *données.* Ici commence l'application morale.

« Ayant donc, frères, une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints, par le sang de Jésus ». Là, je me vois moi-même ; et quelqu'un dira-t-il qu'il n'y a pas de gloire dans une pareille condition ? C'est là mon droit. Maintenant l'exhortation est que vous devez jouir de votre droit. Jouir, c'est obéir. La première chose que vous devez à Dieu, c'est de jouir de ce qu'Il vous a fait être, et de ce qu'Il vous a donné. « Approchons ». Usez de votre privilège comme nous disons. C'est le premier grand devoir de la foi, et j'ose dire que c'est le devoir de la foi le plus agréable. De quelle étroitesse nous sommes quand il s'agit de jouir de ces gloires ! Vous êtes-vous jamais regardés dans le miroir de la Parole ? Nous sommes fort accoutumés à nous contempler dans le miroir des circonstances, dans le miroir de nos relations. Si, dans le secret de nos cœurs, nous nous écrions avec un transport d'allégresse spirituelle : « Je suis un enfant de Dieu ! » ; si avec un transport d'allégresse spirituelle, nous nous écrions : « Je suis un cohéritier de Christ ! » *alors* nous commençons à obéir. Ici, c'est précisément cela. « Approchons avec un cœur vrai, en pleine assurance de foi ». Nous devons nous considérer comme la sacrificature de Dieu. Les sacrificateurs d'autrefois étaient lavés quand ils entraient en charge ; ensuite, ils se lavaient tous les jours les pieds avant d'entrer dans le tabernacle pour servir l'Éternel. Le pavé du lieu de la présence mystique de Dieu n'était point souillé par le pied du sacrificateur. Il entrait d'une manière digne du lieu. Est-ce que vous vous tenez tout le long du jour en la présence de Dieu, dans la conscience que vous êtes dignes de son lieu ? Comment Lui serez-vous bientôt présentés ? Jude vous le dit : – « Irrépréhensibles devant sa gloire avec abondance de joie ». Il vous faut savoir que vous êtes en sa présence, *maintenant,* irrépréhensibles ou sans tache. Nous ne saurions nous placer trop bas dans la *chair,* et nous ne saurions nous placer trop haut en *Christ*. Nous trouvons beaucoup plus facile, si nous pouvons parler les uns pour les autres, de nous rabaisser dans la chair, que de nous magnifier en Christ. C'est cette dernière chose que l'Esprit fait ici. Il me dit, maintenant que je suis entré dans le lieu très-saint, ce que j'y dois faire. Si je connais mon droit d'être dans la présence de Dieu, que je sache aussi que je suis là comme héritier de la gloire promise ; j'y suis pour y être *gardé* jusqu'à ce que la gloire brille.

Nous sommes les témoins d'une catégorie de gloires, absolument comme le Seigneur Jésus est le témoin d'une autre catégorie. Nous sommes dans un lieu opulent : et, entrés là, nous devons retenir notre espérance sans tremblement. « Retenons la profession de notre espérance sans chanceler ». Si nous sommes entrés sans tremblement, nous devons retenir notre espérance sans tremblement. C'est à cela que Dieu nous a appelés. Nous sommes là avec une pleine liberté ; et, y étant, nous devons parler de notre espérance. Mais nous devons aussi parler de charité, « nous exciter à l'amour et aux bonnes œuvres ». Quel service exquis ! Qui peut dire la beauté de ces choses ? « N'abandonnant pas le rassemblement de nous-mêmes ; mais nous exhortant l'un l'autre ». Quand vous êtes dans la maison, que devez-vous faire ensemble ? Devez-vous être abattus dans la conscience d'une profonde ruine ? Non ; mais vous exhorter l'un l'autre à l'amour et aux bonnes œuvres. Voilà l'activité qui se déploie dans la maison. Nous habitons ensemble dans une maison heureuse, nous exhortant l'un l'autre et d'autant plus que nous montrons le ciel et disons : « Regardez ! l'aurore approche ; le ciel s'ouvre ». Nous avons beaucoup plus besoin de nous exhorter les uns les autres à connaître notre dignité en Christ, qu'à connaître notre abjection en nous-mêmes. C'est très bien de nous savoir de pauvres viles créatures. Faire confession est extrêmement convenable ; mais se ceindre l'esprit pour l'intelligence de notre dignité est une œuvre beaucoup plus acceptable et beaucoup plus sacerdotale que d'être toujours dans les lieux profonds. « Je t'invoque des lieux profonds ». Ici, nous nous voyons acceptés, retenant notre espérance sans chanceler, nous exhortant l'un l'autre, et disant en montrant l'Orient : « L'aurore vient ».

Puis, après nous avoir ainsi conduits au v. 25, l'Apôtre prononce une parole solennelle touchant le péché volontaire. La contrepartie de ceci se trouve en Nomb. 15 où le péché par fierté est considéré. Il y avait sous la loi deux sortes d'offenses. Il se pouvait qu'un homme trouvât une chose appartenant à son prochain et se comportât déloyalement à ce sujet, ou bien encore qu'il mentît à son prochain : il était pourvu aux péchés de ce genre par le sacrifice pour le délit. Mais si un homme ramassait du bois le jour du Sabbat, il devait être immédiatement lapidé. Il ne restait plus rien pour lui, si ce n'est « une certaine attente terrible de jugement et l'ardeur du feu ». C'était le péché commis par fierté, insultant au Législateur. Tel est le péché volontaire du Nouveau Testament. Il se donne carrière à la face du Dieu de cette dispensation, comme le ramasseur de bois commettait le sien à la face du Dieu de la loi. Nous ne devons pas être indifférents à l'égard du péché. Si nous commettons le moindre péché, nous devons en avoir le cœur contrit et brisé. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici : il s'agit de l'abandon du Christianisme.

Puis, arrivé au verset 32, il les exhorte à « rappeler dans leur mémoire les jours précédents ». Permettez-moi de vous demander si tous vous vous souvenez du jour où vous fûtes illuminés. Quelqu'un dira peut-être : « La lumière a rayonné sur moi d'une manière de plus en plus brillante ». Je crois que tel a pu être le cas de Timothée. J'ai souvent pensé que, sous l'éducation de sa pieuse mère, Timothée avait pu passer doucement dans le troupeau de Dieu. Mais la plupart des gens savent quel jour ils ont été illuminés ; et s'il se trouve dans l'histoire d'une âme un moment d'énergie morale, c'est le jour où elle reçut la vie. Pourquoi vous et moi ne portons-nous pas avec nous la force de ce moment ? Est-ce un Jésus différent que nous avons aujourd'hui ? Quand je sais qu'il y a eu un jour où tout fut fini entre Dieu et moi, et que maintenant ce jour est venu où tout est fini entre le monde et moi, c'est là le christianisme pratique. Qu'était ce jour dont il les incitait à se souvenir ? Le jour où, après avoir été illuminés, ils « acceptèrent avec joie l'enlèvement de leurs biens ». Pourquoi cela ? De quelle manière l'explique-t-il ? Leur regard était fixé sur un meilleur héritage. Que je saisisse le plus riche objet, et peu m'importe que le plus pauvre disparaisse. Nous pouvons expliquer la victoire sur le monde aussi aisément que nous pouvons expliquer l'accès auprès de Dieu. C'est là précisément le nœud que fait cette Épître. Elle vous place en dedans du voile, hors du camp. Dans le Christianisme, avec son merveilleux, divin caractère moral, la grâce et le sang de Christ opèrent d'une façon parfaitement contraire au mensonge du serpent. Le mensonge du serpent rendit Adam étranger à Dieu et lui fit prendre pour patrie ce monde souillé – dans le camp et hors du voile. Le Christianisme renverse cela. Il nous rétablit dans notre bourgeoisie dans la présence de Dieu, et nous restitue notre caractère d'étrangers dans le monde ; et le verset 35 de ce chapitre est le verset de cette Épître qui lie ces choses ensemble.

Retenez ferme votre confiance, et ce sera le secret de votre force. Où trouvons-nous la victoire sur le monde ? Chez ceux qui sont les plus heureux en Christ. Pourquoi sommes-nous, vous et moi, si misérablement bas dans le trafic du monde ? Parce que nous ne sommes pas aussi heureux en Christ que nous devrions l'être. Donnez-moi une âme qui ait pleine liberté et joie dans la présence de Dieu, et je vous en montrerai une victorieuse du monde.

Maintenant, l'Apôtre nous annonce qu'entre le jour où nous fûmes illuminés et celui où nous serons glorifiés, doit s'écouler une vie de patience. Je ne dois point compter sur un sentier de plaisirs – un sentier d'aises – un sentier de prospérité – m'attendre à être plus riche, plus distingué demain qu'aujourd'hui ; mais je dois compter sur un sentier de *patience*. Et n'y a-t-il pas de gloire en cela ? Oui ; il y a la compagnie de Christ. Il n'y a ni ne peut y avoir pour nous de gloire plus grande que d'être les compagnons de notre Maître rejeté. Voilà notre sentier. « Si quelqu'un se retire, mon âme ne prend pas plaisir en lui ». Il n'eut point honte d'être le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Ils étaient étrangers ici. Mais si nous devenons ici citoyens, au lieu d'y être étrangers – si nous faisons alliance avec le monde – Celui qui pouvait dire : « Je suis le Dieu de mes étrangers », peut dire du citoyen du monde : « Je ne prends pas plaisir en lui ».

Puissions-nous, vous et moi, nous exhorter l'un l'autre à l'amour et aux bonnes œuvres, et montrant le ciel vers l'Orient, dire : Le jour va poindre ! Amen.

Chapitre 11

Nous sommes arrivés au chap.11. Je pense que nous avons remarqué que le chapitre 10, vers. 35, était un lien qui rattachait l'une à l'autre les deux grandes pensées de l'Épître – que le christianisme vous place *en dedans* du voile et *hors* du camp : c'est-à-dire qu'il détruit l'œuvre de Satan qui vous rendit étrangers à Dieu et vous fit citoyens d'un monde corrompu. La religion de Jésus vient juste pour renverser l'œuvre de Satan. Rien de plus beau que cette antithèse qui se montre ainsi d'elle-même entre le serpent et Celui qui le brise.

La « grande récompense » se montre dans la vie de la foi, qui va nous occuper maintenant. Nous sommes appelés, comme dit Bunyan, « à faire l'homme ». Si nous sommes heureux *dedans,* nous devons combattre *dehors*. Ce chapitre 11 nous montre les élus de tous les âges « faisant l'homme » dans la puissance de ce principe de confiance. « Ne rejetez pas loin de vous votre confiance », car il est ainsi manifesté qu'elle « a une grande récompense ». La foi est un principe qui saisit en Dieu deux choses différentes. Elle Le voit comme Celui qui justifie l'impie, comme, par exemple, en Rom. 4 ; mais *ici* elle comprend Dieu comme « le rémunérateur de ceux qui le cherchent ». Du moment que vous saisissez Dieu par une foi qui *ne* fait *pas* des œuvres, vous entrez dans une foi qui *fait* des œuvres. Et tandis que nous chérissons justement une foi qui sauve nos âmes, ne soyons pas indifférents à une foi qui sert notre Sauveur. Comme nous *affirmons* quelquefois *hardiment notre titre* à l'héritage ! Mais *apprécions-nous notre héritage lui-même* ? C'est une pauvre chose de nous glorifier de notre titre, et de montrer avec cela que l'espérance de l'héritage agit peu sur notre cœur. Si je me glorifie d'une foi justifiante, c'est une pauvre chose d'être indifférent à la foi que nous avons ici, au chap.11. « Or, la foi est *l'assurance* des choses qu'on espère et la démonstration de celles qu'on ne voit pas ». Il vous est dit ensuite qu'elle faisait la force de tous les hommes illustres des temps anciens, qui par elle « ont reçu témoignage ». C'est une preuve de plus que, comme nous l'avons dit, toutes choses sont mises de côté, dans cette épître, pour introduire Christ. Ici, la foi arrive pour mettre de côté la loi. Si je prends la loi comme la puissance secrète de mon âme pour faire quelque chose pour Dieu, je ne le fais pas pour *Dieu*, mais pour *moi-même.* La loi peut me châtier, me flageller, et me sommer de gagner le droit à la vie : mais ce serait là me servir moi-même. La Foi met la Loi de côté. Ensuite, après avoir ainsi établi la foi comme un principe qui travaille, l'Apôtre commence à nous en développer les phases diverses depuis le commencement. Je pense que le verset 3 peut être une allusion à Adam. Si Adam fut un adorateur dans le jardin, ce fut par la foi. Il peut avoir regardé derrière toutes les merveilles qui l'entouraient, et saisi le Grand Ouvrier.

Il y en a qui disent qu'ils peuvent adorer Dieu dans la nature ; mais quand nous avons perdu l'innocence, nous avons perdu la création comme Temple, et nous ne pouvons y revenir. La nature était un temple pour Adam ; mais, si j'y retourne, je retourne à Caïn. Ici, nous arrivons à Abel et à la révélation. Nous sommes pécheurs, et la révélation qui manifeste la Rédemption doit nous bâtir un Temple. Il faut que vous preniez votre place comme adorateur dans le Temple que Dieu en Christ a bâti pour vous.

Nous voici à Énoch. La vie d'Énoch fut une vie ordinaire ; mais il la passa avec Dieu.

La Genèse nous apprend qu'il marcha avec Dieu, et nous apprenons ici qu'il plut à Dieu. Comme s'exprime l'Apôtre en 1 Thess. 4 : « Vous avez reçu de nous de quelle manière il vous faut marcher et plaire à Dieu ». Marcher avec Dieu, c'est lui plaire. Peut-il y avoir quelque chose de plus agréable, de plus cher pour nous, que la pensée que nous pouvons donner de la satisfaction à Dieu ? La vie d'Énoch n'a pas fourni de quoi faire une histoire ; mais, quelle que soit la condition de la nôtre, notre affaire est d'y marcher avec Dieu. C'est beau de voir ainsi une vie que rien n'a distingué, précéder une vie pleine de grands événements. On peut entendre quelquefois des paroles comme celles-ci : « Je suis une pauvre chose inaperçue, comparé à d'autres qui ont été distingués dans le service du Seigneur ». – « Eh bien ! vous êtes un Énoch ! » telle est ma réponse.

La vie de Noé fut, par contre, très distinguée. La foi saisit l'avertissement. La foi n'attend pas le jour de la gloire ou le jour du jugement pour voir la gloire ou le jugement. La foi, dans le prophète, ne demandait pas que ses yeux fussent ouverts. Ici, la foi, pendant cent vingt ans, semblait de la folie. Noé construisait un vaisseau pour la terre ferme, et il peut bien avoir été la moquerie de ses voisins : mais il voyait la chose qui était invisible. Quel reproche pour nous ! Supposez que la gloire qui vient, eût sur notre vie, à vous et à moi, toute son autorité, toute son efficacité puissante : quels fous nous serions !…

Mais je ne dois pas laisser la parole que j'ai prise pour mon texte : « Il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent ». Je le répète hardiment, vous n'auriez pas voulu trouver cette définition de la foi en Rom. 4 : « Le rémunérateur de ceux qui le cherchent ». – « Quel langage légal ! » diraient quelques-uns, s'ils le lisaient dans un livre. Ah ! mais à sa place il est de toute beauté. La foi d'un *Saint* est une chose qui travaille vigoureusement. Dieu sera-t-il redevable à qui que ce soit ? Non. Il rendra à ceux qui sèment, *avec une entière libéralité*.

La vie d'Abraham est la suivante, et nous présente le tableau des exercices divers de la foi. Il y avait dans la foi de Christ de la magnificence, un air victorieux, une belle et délicate conception : toutes ces qualités de la foi ressortent dans la vie d'Abraham. Il partit les yeux fermés ; mais le Dieu de gloire le conduisait par la main. C'est de cette manière qu'il arriva au pays ; mais il ne lui en fut pas donné un pied. Il dut avoir la *patience* de la foi ; mais, *quoi que ce fût* qui tombât des lèvres de Dieu, c'était le bienvenu auprès d'Abraham. Il marcha toute sa vie dans la puissance du souvenir de ce qu'il avait vu quand il était sous la main du Dieu de gloire. Supposez maintenant que je vous dise que la vision d'Étienne a passé devant chacun de vous : vous n'avez pas besoin d'attendre la

même vision que contempla Étienne, car vous l'avez vue *en lui*. On peut vous traîner au bûcher ; mais vous pouvez dire : « J'ai vu les cieux ouverts sur moi, et Jésus se tenant à la droite de Dieu ». Si nous sommes, vous et moi, des cœurs simples, des cœurs sincères, nous avancerons, juste comme fit Abraham quand il eut vu le Dieu de gloire.

Ensuite, la foi de Sara fut d'une autre espèce. Il *faut* que nous voyions Dieu comme Celui qui vivifie les morts. Noé comprit Dieu de cette manière. Les Israélites, sous le linteau arrosé de sang, Le reçurent dans le même caractère. La mort était là, et s'attachait à chaque maison dans le pays ; mais les Israélites connaissaient Dieu comme Celui qui vivifie les morts. C'est ce que Noé, Abraham et Sara, comprirent de Dieu. Si je fais de Dieu quelque chose de moins que Celui qui vivifie les morts, je fais de moi-même quelque chose de plus qu'un pécheur mort. C'est comme Celui qui vivifie les morts qu'il me faut Le rencontrer.

Le verset 13 est extrêmement beau. La première chose à faire à l'égard d'une promesse, c'est de la *saisir* – puis, d'exercer la foi à son sujet, et enfin de la recevoir par le cœur. Les ayant « embrassées » *(v.Angl.),* leurs cœurs les serrèrent étroitement. Jusqu'à quel point mon cœur a-t-il serré étroitement les promesses ? Chacun connaît sa propre « maigreur ». Mais, certainement, plus nous les serrerons étroitement, plus nous consentirons avec bonheur à être étrangers et pèlerins dans ce monde. C'est là un admirable tableau d'un cœur fixé dans la foi. Est-ce parce qu'ils avaient quitté la Mésopotamie, qu'ils parlaient d'eux comme étrangers ? Non ; mais parce qu'ils n'étaient pas arrivés au ciel. Ils eussent pu trouver le chemin pour s'en retourner ; Abraham put l'indiquer à Éliézer ; mais cela n'eût pas remédié à leur caractère d'étrangers.

Supposez qu'il survînt un changement dans vos circonstances ; *cela* remédierait-il à votre position d'étrangers ? Non, si vous faites partie du peuple de Dieu. La Mésopotamie n'était point la guérison. Rien ne pouvait remédier, ou mettre fin à leur caractère d'étrangers, si ce n'est l'héritage. Ils poursuivent la route vers le ciel, et Dieu n'a pas eu honte d'être appelé leur Dieu.

Nous lisons dans le chap.2 que Christ ne prend pas à honte de nous appeler frères ; et ici, que Dieu n'a pas eu honte d'appeler siens ces étrangers. Pour quelle raison Christ ne prend-il pas à honte de les appeler frères ? Parce qu'ils sont compris avec Lui dans le même plan divin, éternel. La famille embrasse les élus et Christ. Comment pourrait-Il avoir honte d'un tel peuple ? Et si vous avez rompu avec le monde, Dieu n'a pas honte de *vous,* car Dieu lui-même a rompu avec lui, et Il ne peut avoir honte de vous, parce que vous êtes une même pensée avec lui. Aussi, quand ils se disaient étrangers, Dieu s'appelait-il lui-même leur Dieu. Quels terribles reproches il y a en tout ceci pour nos cœurs, toujours si lents, si paresseux à en finir avec toute alliance, toute amitié avec le monde !… Abraham nous apparaît ensuite sous un autre jour. Toutes ses espérances se rattachaient à Isaac. Abandonner Isaac semblait non seulement faire banqueroute au monde, mais même faire banqueroute à Dieu. Il aurait pu dire : Dois-je faire banqueroute à *Dieu* et à la *Mésopotamie* ? Il ne saurait y avoir de plus haute portée dans le principe de la foi. Avez-vous jamais craint que Dieu vous fît faire banqueroute à Lui-même ? S'est-il éloigné pour ne jamais revenir ?

Bien ; Abraham reçut Isaac en figure, scellé comme un nouveau témoin de la résurrection. Avons-nous jamais perdu quelque chose pour nous être confiés à Dieu en aveugles ? Si quelqu'un s'est jamais confié en Dieu en aveugle, c'est Abraham.

Après lui, nous trouvons Isaac. Isaac montra sa foi en bénissant Ésaü et Jacob à l'égard des choses à venir. C'est là le seul petit moment de sa vie que l'Esprit considère. Si nous parcourons sa vie, nous trouverons que ce fut là en effet en elle l'œuvre éminente de la foi. Cet acte brille sous l'œil de Dieu.

Jacob est plus remarquable, comme Noé avait été plus remarquable qu'Énoch. Sa vie fut pleine d'événements ; mais la seule chose qui soit signalée ici – c'est que « par la foi il bénit chacun des fils de Joseph ». Ceci est extrêmement beau. Nous y apprenons combien la vie chrétienne peut contenir de rebut. Je ne crois pas que la vie de Jacob nous présente un serviteur de Dieu ; elle est le tableau d'un saint qui s'égara, et dont toute la vie fut occupée à revenir ; et nous ne trouvons cet acte de foi que lorsque nous sommes arrivés à la fin, quand il « bénit chacun des fils de Joseph ». Là, il entra en contact avec les choses invisibles, et avec les choses qui contrariaient le cours de la nature. Sa vie fut la vie d'un homme qui se rétablit ; et, précisément à la fin, il accomplit ce beau service de la foi envers Dieu, malgré tout ce que ressentait son cœur, et la réclamation de son fils Joseph.

Mais quelle aimable vie que celle de Joseph ! une vie de foi dès le commencement. Joseph fut constamment un saint homme ; mais c'est à la fin que sa foi brilla magnifiquement d'un éclat suprême. Il avait eu sa main sur les trésors de l'Égypte, et son pied sur le trône de ce puissant royaume ; néanmoins, au milieu de tout cela, il parla du départ de ses frères. C'était voir les choses invisibles, et c'est aussi la seule chose que l'Esprit ait signalée comme un acte de foi. Pourquoi parla-t-il de cette manière ? Il aurait pu dire : « Ah ! je ne marche point par la vue ; je sais ce qui va arriver, et, je vous le déclare, vous sortirez de ce pays, et quand vous partirez, prenez-moi avec vous ».

Le cours général de sa vie fut irréprochable ; toutefois, c'est dans les paroles qu'il prononça au moment de déloger, que nous trouvons la plus belle expression de la foi. Et maintenant, quelle est la chose dont vous et moi avons besoin ? Avez-vous besoin seulement d'être justes ? Il *faut* que vous le soyez ; mais cela constituera-t-il une vie de foi ? Il vous faut chercher à être sous la puissance des choses qu'on espère – des choses qu'on ne voit pas – de l'attente du retour du Seigneur ; et jusqu'à ce que vous fassiez cela avec quelque énergie, vous pouvez être irrépréhensibles, mais vous ne marchez point dans cette voie de la foi par laquelle « les anciens ont

reçu témoignage ». Ainsi, jusque-là nous voyons la foi comme un principe qui travaille. Ce n'est pas la foi du pécheur qui est une foi qui ne travaille point. Au moment que la foi qui *ne travaille point* a fait de moi un saint, il me faut saisir la foi *qui travaille* et vivre dans l'efficace de sa puissance.

Mais nous devons poursuivre. Nous ne voulons pas oublier ce que nous avons fait entendre – que tout ce chapitre 11 se rattache au verset 35 du chapitre 10, et en est comme l'illustration. Plus notre foi est forte, plus notre âme est en possession d'une puissante énergie morale. Ce chapitre montre comment le principe de la foi remportait la victoire. Ne le lisez pas comme si c'étaient les louanges de Noé, d'Abraham, de Moïse et d'autres saints de Dieu : ce sont les louanges de la *foi*, comme elle se déployait en ces saints. Quelle chose simple, bénie, est le Christianisme ! J'en suis dans l'admiration quand je vois comment le Diable a effectué un double mal en nous mettant hors du voile – dans le camp ; et comment Christ a effectué un double remède correspondant. Me réjouirai-je dans la pensée que j'ai gagné Dieu, quoique avec la perte du monde ? Voilà le Christianisme.

« Par la foi, Moïse, étant né, fut caché trois mois par ses parents, parce qu'ils virent que *l'enfant était beau* ». Que signifie cela ? Cela veut dire que, lorsqu'il fut né, il y avait sur son visage une expression que la foi sut lire. « Beau pour Dieu », tel est le sens du terme original (Act. 7:20). Il y avait en lui une certaine beauté qui réveilla la foi d'Hamram et de Jokébed ; et ils lui obéirent. N'y avait-il pas de la beauté sur le visage d'Étienne mourant ? Ses meurtriers n'auraient-ils pas dû aussi lui obéir ? Quel contraste moral ils font avec les parents de Moïse ! Sous le doigt de Dieu, ils virent le dessein de Dieu, et cachèrent l'enfant.

Maintenant, nous remarquons en Moïse une belle puissance de la foi. Elle remporta une triple victoire – trois brillantes victoires, et les victoires mêmes auxquelles vous êtes appelés. D'abord sa foi remporta la victoire sur le monde. C'était un enfant trouvé, retiré du Nil, et adopté comme fils de la fille de Pharaon. D'une condition personnelle abjecte, il avait été transporté dans les magnificences d'une royale adoption. Que fit-il de cela ? Il « *refusa* d'être appelé fils de la fille de Pharaon ». Quelle victoire ce fut là sur le monde ! Nous aimons ce qui nous met en honneur dans le monde. Moïse n'en voulut pas ; et je suis assuré qu'au jour actuel, la foi se trouve engagée dans le même combat, et est appelée à remporter la même victoire. Ensuite, nous voyons Moïse remportant la victoire au milieu des épreuves et des alarmes de la vie. « Par la foi, il quitta l'Égypte, ne craignant pas la colère du roi ». Quelle terrible chose est pour la nature la vie de la foi ! Vous avez gagné une victoire aujourd'hui – il vous faut encore tenir ferme demain. « Afin que… vous puissiez résister et, après avoir tout surmonté, *tenir ferme* ». Ici, c'étaient les souffrances de la vie qui fondaient sur Moïse, après que les *douceurs* de la vie avaient reçu leur réponse. Puis dans le troisième cas, Moïse eut une réponse pour les droits de Dieu. C'est magnifique de voir une âme serrée des puissantes étreintes d'une foi comme celle-ci. « Par la foi, il fit la Pâque ». L'ange destructeur allait par le pays, mais le sang était sur le linteau. Dès le premier moment, la grâce a pourvu le pécheur d'une réponse aux droits de Dieu, et tout ce que la foi a à faire, c'est de mettre en avant cette réponse. Dieu a procuré le sang, et la foi en use. Christ est la provision de Dieu pour le pécheur. Il est la grande ordonnance de Dieu pour le salut ; et la foi chemine avec Lui de la croix aux royaumes de gloire.

Ensuite, « par la foi, ils traversèrent la mer Rouge – par la foi, les murs de Jéricho tombèrent – par la foi, Rahab la prostituée ne périt pas avec ceux qui n'ont pas cru ». Et, que dirons-nous encore ? Le temps manque – nous ne pouvons pas parcourir l'histoire. C'est l'histoire qui anime toute l'Écriture. L'histoire de la grâce et de la foi – la grâce du côté de Dieu et la foi de notre côté – donne la vie à tout le livre de Dieu. Nous ne sommes jamais appelés hors du camp jusqu'à ce que nous soyons en dedans du voile. Les premiers chapitres de cette Épître montrent au pécheur son titre à une *demeure* en la présence de Dieu ; et puis, vous devez vous avancer de cette demeure et faire connaître au monde que vous êtes un étranger au milieu de lui. Telle est la structure de cette belle Épître. Elle nous dit notre droit à être en la présence de Dieu, avant d'ouvrir devant nous la voie dans laquelle nous sommes appelés à marcher. Avant qu'Abraham fût appelé à sortir pour marcher vers un pays qu'il ne connaissait pas, le « Dieu de gloire » lui apparut. Envoie-t-il jamais un homme à la guerre à ses propres dépens ? Vous envoie-t-il jamais combattre avec le monde avant que vous soyez en paix avec Lui-même ? Tout est *pour* moi, du moment que je retourne à Dieu. Je suis appelé en Dieu à tout ce qui est pour moi. Je suis venu « à la Montagne de Sion, et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste », etc. C'est là le chapitre 12. Avant que David fût pourchassé comme une perdrix, il avait sur lui l'huile de l'onction de Dieu.

Il faut nous arrêter un peu sur les deux derniers versets. Ils sont très importants, très précieux, tout pleins de richesses. Ces anciens, dont nous venons de contempler la vie de foi, ont reçu témoignage ; mais avec le témoignage, ils n'ont pas reçu l'effet de la promesse. Cela me rappelle Malachie. « Et on a écrit un livre de mémoires devant lui pour ceux qui craignent l'Éternel et qui pensent à son nom ; et ils *seront* miens, a dit l'Éternel des armées, lorsque je mettrai à part mes plus précieux joyaux ». Ils ne sont pas encore Ses joyaux mis à part, mais Il a leurs noms dans Son livre, et bientôt Il les mettra à part et les manifestera comme ses précieux joyaux. Il en est de même pour ces anciens. Pourquoi n'ont-il pas encore reçu l'effet de la promesse ? Parce qu'il faut que *nous* entrions d'abord dans le riche ameublement de cette dispensation évangélique, ou bien tout ce qu'ils avaient dans leur *misérable* dispensation ne leur aurait jamais été utile. Le mot « meilleur » se rencontre constamment dans cette Épître. « Un *meilleur* testament » – « une *meilleure* alliance » – « quelque chose de *meilleur* pour nous » – « qui prononce de *meilleures* choses que celui d'Abel ». Le terme « parfait » y est aussi d'un emploi constant, parce que tout est parfait maintenant. Tout ce en quoi Dieu trouve son repos est parfait, comme nous l'avons dit déjà, et Dieu n'attend de satisfaction que de ce que Christ lui donne. Il a son droit satisfait – sa gloire maintenue – son caractère révélé – et tout cela en Christ. Maintenant, en quoi consiste ce « quelque chose de meilleur » dont parle le dernier verset ? Si *nous* n'avions pas introduit *notre Christ,* pour ainsi dire, rien n'eût été

fait. Dieu ayant introduit Christ dans cette dispensation, tous les Saints anciens qui en dépendaient sont rendus parfaits. Car, à sa lumière, nous considérons cette Épître (en quelques mots et d'une manière rapide) *comme un traité sur la perfection*. – Ainsi, nous lisons au chapitre 2, qu'il convenait à la gloire de Dieu qu'Il nous donnât un Sauveur *parfait* ; ce n'est pas simplement ma nécessité extrême, mais la gloire de Dieu qui le demandait. – « Il était *convenable* pour Lui » – prenant conseil de Sa propre gloire. Il était convenable pour Lui qu'Il donnât au pécheur un auteur pour *commencer* le salut, et un capitaine pour *l'achever.* La différence entre un auteur et un capitaine est précisément la différence qu'il y a entre Moïse et Josué. Moïse fut l'*auteur* du salut quand il retira d'Égypte les pauvres captifs ; Josué fut le *capitaine* du salut quand il les conduisit, à travers le Jourdain, droit dans la terre promise. Christ est Celui qui nous conduit à la fois à travers la mer Rouge et à travers le Jourdain – Celui qui a fait l'œuvre de Moïse et l'œuvre de Josué : l'Auteur et le Consommateur du salut.

Nous lisons encore au chapitre 5, « ayant été consommé (*rendu parfait*) Il est devenu l'auteur du salut éternel ». Il ne s'agit pas de perfection *morale* – nous savons tous qu'Il était *moralement* sans tache – mais de perfection comme « auteur du salut ». Il n'eût jamais été parfait *dans ce sens,* s'il ne fût pas allé à la mort ; mais comme il convenait à Dieu de nous *donner* un parfait Sauveur, de même il convenait à Christ de se faire un parfait Sauveur. Puis, au chapitre 6 : « Avançons vers *l'état d'hommes faits* » (*perfection*), dit l'Apôtre : c'est-à-dire, « *apprenons notre leçon sur ce sujet* ». Quelques-uns comprennent cette parole, comme s'ils devaient poursuivre jusqu'à ce qu'ils ne trouvent plus le péché en eux. Ce n'est pas ce dont il s'agit ici. C'est comme si l'Apôtre disait : « Je vais vous lire un traité sur la perfection, et il vous faut venir et apprendre avec moi ». Puis, il continue ce sujet dans le chapitre 7. Vous ne pouvez, dit-il, trouver cette perfection dans la *Loi* : « La Loi n'a rien amené à la perfection » ; il vous faut regarder ailleurs. La Loi ne signifie pas ici les dix commandements, mais les ordonnances lévitiques. Au milieu de ces misérables éléments vous devez regarder ailleurs pour la perfection. En conséquence, le chapitre 9 vous montre qu'elle est *en Christ* et vous déclare que du moment que la foi a touché le sang, la conscience est purifiée ; et le chap.10, que du moment que Christ *vous* touche, vous êtes *rendus parfaits à perpétuité.* Il ne s'agit pas d'un état moral sans tache dans la chair – il n'y a rien de pareil ici. Aussitôt que Christ touche à l'*Apostolat,* il le rend parfait. Aussitôt qu'Il touche à la *Sacrificature,* il la rend parfaite. Aussitôt qu'il touche à l'*Autel,* il le rend parfait. Aussitôt qu'il touche au *trône,* il le rend parfait. Et s'Il rend ces choses parfaites, il vous rendra aussi, *vous, pauvre pécheur,* parfait pour ce qui est de votre conscience. De sorte que cette Épître est, d'une manière éclatante, un traité sur la perfection. Dieu vous *a donné* un parfait Sauveur – Christ *s'est fait lui-même* un parfait Sauveur. Laissez-moi *avancer* vers la perfection. Si je la cherche dans la *Loi,* je suis dans un monde d'ombres. Lorsque je viens à Christ, je me trouve au milieu de la perfection « et je me tiens là, pauvre ver », comme dit Gambold.

Ces Saints ne pouvaient donc obtenir l'héritage jusqu'à ce que nous fussions entrés, chargés de toutes les gloires de cette dispensation. Mais maintenant ils peuvent partager l'héritage avec nous, quand le temps sera accompli. Quelles gloires brillent dans cette Épître ! Quelles gloires remplissent le ciel, parce que *Christ* y est ! Quelles gloires s'attachent à nous, parce que *Christ* nous a touchés ! N'est-ce pas de la gloire, que d'avoir une conscience purifiée – que d'entrer dans les lieux saints avec une pleine liberté – que de dire à Satan : « Qui êtes-vous pour toucher le trésor de Dieu ? ». Nous rampons et nous nous traînons, quand nous devrions être au milieu de ces gloires et encourager nos cœurs.

Chapitre 12

Nous lirons maintenant le chap.12. Nous avons étudié la doctrine de l'Épître. Ici, nous nous trouvons éminemment dans sa partie pratique, quoique la bénédiction de la doctrine y brille aussi. Je voudrais d'abord dire ceci. – Nous avons considéré les divers caractères dans lesquels le Seigneur est entré dans le ciel, maintenant, au vers. 1, nous Le voyons dans le ciel dans un autre caractère. Est-ce que plusieurs diadèmes ne Lui appartiennent pas ? N'êtes-vous pas habitués à mettre sur sa tête une couronne *royale* – une couronne *sacerdotale* ? Pouvez-vous y en mettre trop ? Quel groupe de gloires remplit l'œil, quand nous contemplons Christ dans le ciel à la lumière de cette magnifique Épître ! Maintenant, entre autres caractères, nous Le voyons là comme Quelqu'un qui a accompli une vie de foi sur la terre – « le Chef et le Consommateur de la foi ». Le conseil de Dieu est occupé à couronner Jésus. Ce sont les délices du conseil de Dieu de Le *couronner* – ce sont les délices de l'Esprit de Dieu de Le *produire* comme couronné – et ce sont les délices de la foi de Le *voir* couronné. Dieu, l'Esprit et la foi du pauvre pécheur croyant s'assemblent tous autour de Lui, soit pour Le couronner, soit pour se réjouir en Le voyant couronné.

Ici, nous Le voyons reconnu dans le ciel comme Celui qui a accompli la vie de la foi. Il l'a parcourue dans la perfection, de la Crèche à la Croix, et il est accepté ainsi dans les plus hauts cieux. Une vie pareille Le mit naturellement en collision avec *l'homme*. « Celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même » : – déclaration magnifique, toute pleine de la pensée qu'Il était *« séparé* des pécheurs ». Vous n'oseriez pas prendre pour vous ce langage. C'est un ton trop élevé pour qu'il convienne à quelque autre qu'au Fils de Dieu. A-t-il été dit quelque chose de pareil d'Abraham ou de Moïse ? Non ; le Saint Esprit n'eût pas parlé ainsi d'aucun d'eux. Lors donc, que vous placez le Seigneur dans les souffrances de la vie, dans la compagnie des martyrs, vous le voyez, comme en tout le reste, prendre la prééminence. C'est si *naturel* pour l'Esprit de glorifier Christ ! S'il L'envisage dans ses offices, ainsi qu'Il fait dans la première partie de cette épître, il est facile de Le voir avec beaucoup, beaucoup de diadèmes sur son front. Ou, s'Il Le contemple ici, c'est chose aisée pour l'Esprit

de placer sur Sa tête cette couronne d'une beauté particulière ; « Celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même ». C'est un portrait que vous ne sauriez vous appliquer à vous-mêmes sans que votre propre cœur vous condamnât, lors même que vous seriez appelé au bûcher.

Sous un rapport, la croix était un martyre. Jésus fut autant un martyr de la main de l'homme, qu'il fut une victime de la main de Dieu. C'est comme martyr que nous le voyons ici – et comme tel nous sommes mis en compagnie avec lui. « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché ». Entre tous les ennemis contre lesquels vous ayez à combattre, il n'en est pas de plus acharné que votre propre cœur. Ce fut le péché dans les Pharisiens – le péché dans la multitude – le péché dans les principaux sacrificateurs – qui conduisit le Seigneur Jésus à la croix. Mais il n'eut jamais en Lui-même la plus légère trace de péché à combattre. Ce qu'il eut à combattre, c'est le péché dans les autres. L'Apôtre continue en vous plaçant, comme souffrant sous le châtiment, en compagnie avec le *Père.* Ici nous laissons la compagnie de Christ, car Il ne se trouva jamais, *Lui*, sous le châtiment du Père. Du moment que je suis sous le fouet et la discipline du Père, je suis sorti de la compagnie de Christ. Je suis profondément *dans* sa compagnie quand je marche sur le sentier du martyre. Je ne fais pas un pas de compagnie avec Lui quand je suis sous le châtiment du *Père.*

Ainsi, du vers. 5 en avant, vous êtes dans la compagnie de votre Père céleste. Oh ! les touches sacrées ! les touches divines ! – qui savent quand introduire Christ, et quand Le laisser disparaître ! quand, ou sous quelle forme d'excellence et de gloire Le révéler, et comment L'ôter de devant les yeux ! Quelle gloire, quelle perfection aussi dans la manière même dont le Saint Esprit remplit sa tâche ! *Christ* marche à travers la vie endurant la contradiction de la part des pécheurs. *Je* la traverse, *moi,* en combattant contre le péché. Alors je suis dans la compagnie du châtiment du Père – tout cela aboutissant pour moi à une participation bénie à Sa sainteté, mais Christ n'est point *là* avec moi. Quand même vous mettriez ensemble tout l'esprit de toutes les intelligences réunies, pourrait-il vous donner ces touches qui brillent dans le Livre de Dieu ?

Au verset 12, nous sommes exhortés à ne pas laisser nos mains se lasser. Il n'y a pas de raison pour qu'il en soit ainsi. Bien que vous soyez sous le fouet, il n'y a pas un seul motif pour que vos mains se lassent, ou que vos genoux se déjoignent ; car l'Esprit vous a montré vous-mêmes d'abord dans la compagnie de Christ, et ensuite dans celle de votre Père qui vous aime. Y a-t-il quelque raison pour que vous marchiez comme si vous ne connaissiez pas la route ? C'est là une bien belle conclusion. Nous savons tous comment les mains se lasseront ; mais je mets mon sceau à chacune de ses paroles, et je dis : « C'est vrai, Seigneur ». Il n'y a pas de motif pour que nous perdions courage. Arrivé là, il regarde autour de lui. Ne laissez pas faiblir vos mains ; et, à l'égard des autres, poursuivez la paix ; – à l'égard de Dieu, poursuivez la sainteté. « Quelle communion y a-t-il entre la lumière et les ténèbres – et quel accord de Christ avec Bélial ? ». « Veillant de peur que quelqu'un ne manque de la grâce de Dieu, et que quelque racine d'amertume bourgeonnant en haut ne vous trouble ». Si vous consultez, à votre loisir, Deut. 29, vous y trouverez mentionnée (v.18) une racine d'amertume. Mais c'est une espèce différente de celle-ci. *Là*, elle provenait de quelque homme qui prenait les faux dieux – ici, elle vient de ce que l'on manque de la *grâce* de Dieu. Toute l'Épître a comme pour but de clouer votre oreille (pour nous servir du langage de l'Écriture) à la porte de Celui qui parle de *grâce.* Ce n'est pas un *Législateur* que l'on entend, mais Quelqu'un qui publie le salut du haut des cieux. Les Anges, les Autorités et les Puissances sont assujettis au Purificateur de nos péchés ; et le Purificateur de nos péchés a pris notre conscience avec Lui dans les plus hauts cieux, et toute langue qui intenterait accusation contre nous est réduite au silence, ainsi que nous lisons en Rom. 8 (Voyez aussi 1 Pierre 3:21-22). Maintenant, prenez garde que vous ne manquiez de la grâce ainsi publiée. Cela peut aboutir au caractère profane d'Ésaü. Un autre a dit que cette allusion à Ésaü doit avoir extrêmement frappé l'esprit d'un Juif. « Si vous manquez de la grâce de Dieu, vous serez laissés dans la position d'un homme que votre nation a répudié ». Je ne m'occupe pas de ce que vous prenez à la place de Christ ; si vous vous détournez de Lui, vous pouvez être demain dans la position du réprouvé Ésaü. Comment considérez-vous Ésaü ? Comme le type de cette génération qui bientôt dira : « Seigneur, Seigneur, ouvre-nous ». Mais leurs larmes seront aussi vaines que le furent celles d'Ésaü au chevet du lit de son père mourant. Il vint trop tard. De même, lorsque Dieu se sera levé et aura fermé la porte, ils ne trouveront pas lieu à la repentance. Ce verset 17 est très solennel. Il me dit que cette action d'Ésaü est la présentation à nos pensées de ce qui a encore à se réaliser dans une génération animée de l'esprit d'Ésaü – et dans une pareille génération *seulement*. – « Voyez, *contempteurs,* et vous étonnez, et soyez anéantis ». Ésaü méprisa son droit d'aînesse, et cette génération a refusé la grâce de Dieu, et méprisé le Christ qui a passé à travers le monde et est mort pour les pécheurs.

Après cela, dans le dix-huitième verset, nous trouvons un magnifique tableau des deux dispensations. C'est comme si l'Apôtre avait dit : « Je vous ai montré une voie de martyre, mais à présent je vous dis que du moment que vous regardez à Dieu, tout est *pour* vous ». Le chemin du martyre et le châtiment du Père ne sont que de nouvelles preuves d'amour. Maintenant, laissant *Christ* et le *Père*, nous venons à *Dieu* ; et vous voyez que tous les conseils éternels de Dieu se sont réunis pour faire de vous quelqu'un dont on dise : le béni, comme ils se sont réunis pour faire de Christ Quelqu'un dont on dise : Le *glorieux*. N'ayez point peur. Vous *n*'êtes *pas* venus à la montagne qui se peut toucher, et qui était tout en feu. Tournez-lui le dos. Plus je lui ai tourné le dos résolument – plus aussi j'ai résolument rencontré la grâce et la sagesse de Dieu, y ai répondu et ai rendu l'obéissance de la foi. Dois-je tourner la tête de tous côtés – regarder par-dessus mon épaule – lui donner quelques coups d'œil ? Est-ce *là* l'obéissance de la foi ? Ensuite, quant à ma face. Vers quoi est-elle tournée ? Vers un entassement de bénédictions. Je fus conduit à la Loi par ma propre confiance en moi-même, et je ne trouvai pas *une chose pour moi.* Maintenant j'ai tourné ma face d'un tout autre côté et je vois toute chose pour moi. « Vous êtes venus à la

montagne de Sion ; et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste ; et à des myriades d'anges, l'assemblée universelle ; et à l'assemblée des premiers-nés ; et à Dieu juge de tous ». Le Seigneur, même dans le jugement, est pour nous ; car c'est l'affaire d'un juge de venger les opprimés. Ensuite, « aux esprits des justes consommés ; et à Jésus, médiateur de la nouvelle alliance ; et au sang d'aspersion ». Tout est pour vous. Voilà la direction dans laquelle vous devez toujours tenir votre face tournée, sans vous en laisser jamais détourner. Que votre face soit parfaitement tournée vers l'une des deux montagnes, et votre dos sera parfaitement tourné vers l'autre.

Mais ici, à ce passage même, dans le chapitre 12, vous vous retrouvez au commencement de l'Épître. Nous lisions au chap.2 : « Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut, qui ayant commencé d'être annoncé par le Seigneur ». Et maintenant nous lisons : « Prenez garde que vous ne refusiez pas celui qui parle ». Du commencement à la fin, l'Esprit cloue votre oreille à la porte de la maison du maître de la grâce.

Puis il se termine d'une manière fort solennelle : « Notre Dieu est un feu consumant », c'est-à-dire, le Dieu de cette dispensation. Depuis le feu brûlant de Sinaï il y a eu délivrance, en se convertissant et se réfugiant en Christ ; mais il n'y a pas de délivrance si la délivrance de Dieu est méprisée ! Si vous vous détournez de la délivrance apportée par cette dispensation, il n'y a plus de délivrance. « Notre Dieu est un feu consumant ».

Qu'est-ce qui vous place, je vous le demande, dans la compagnie de Dieu, comme la simplicité de la foi ? Ainsi que nous le disions précédemment, le dessein des plans éternels, et la joie de l'Esprit, c'est de poser des couronnes sur la tête de Christ ; et quand je suis simple dans la foi, je prends mes délices à remplir de ces gloires le champ de ma vision. Je me trouve par là dans la compagnie la plus illustre dans laquelle je puisse être – celle de Dieu et du Saint Esprit. – Que le Seigneur nous accorde d'y être à vous et à moi. Si nous savons ces choses, heureux, trois fois heureux sommes-nous si nous nous y tenons !

Chapitre 13

Nous arrivons à la fin de l'Épître, et nous y trouvons ce qui est commun à toutes les Épîtres – quelques petits détails. – C'est éminemment la méthode de Paul, de commencer par la doctrine et de terminer par des exhortations. C'est ce qu'il fait ici : « Que l'amour fraternel demeure ». Puis, un frère peut être un étranger : « N'oubliez pas l'hospitalité ». Et pour les encourager dans l'accomplissement de ce devoir, il leur rappelle que quelques-uns, dans leur propre histoire, ont logé des anges à leur insu. Vient ensuite un autre devoir : « Souvenez-vous des prisonniers », et l'encouragement avec « comme si vous étiez liés avec eux ». Prenez votre place dans le corps de Christ comme Ses prisonniers, non pas prisonniers *quant au corps,* mais *d'une manière mystique.* Quand il parle des souffrances endurées pour l'amour de Christ, il vous fait appel dans votre position mystique ; mais quand il s'agit des souffrances de l'adversité (v.3), dans le sens ordinaire, il fait appel à la vie naturelle, « comme étant vous-mêmes dans le corps ».

Après cela, nous trouvons les divins devoirs de la pureté, et d'un train de vie qui tranche avec celui du monde. Ce caractère de la conduite du chrétien est exprimé dans les paroles, « contents de ce que vous avez présentement », ne cherchant pas à être plus riches demain qu'aujourd'hui. Ensuite le Seigneur parle dans le vers. 5, et vous Lui répondez au vers. 6. C'est la réponse de la foi à la grâce – la réponse du cœur du croyant au cœur de l'Éternel Dieu. Puis vient le devoir de la soumission : – « Souvenez-vous de vos conducteurs ». Il ne s'agit pas de les suivre en aveugles, comme lorsqu'ils étaient païens (1 Cor. 12, 12) entraînés après des idoles muettes. Devez-vous être conduits comme des aveugles ? Non ; vous devez l'être d'une manière intelligente : « Nul ne peut dire : Seigneur Jésus si ce n'est par l'Esprit Saint ». Nous sommes le peuple vivant d'un temple vivant. Aussi est-il ajouté : « Considérant l'issue de leur foi ». Ils *moururent* dans la foi, comme ils *prêchèrent* dans la foi[46].

Maintenant il laisse tout cela, et part au verset 8 d'un autre point ; et on peut fort bien appeler ce verset 8 la devise de l'Épître : à *un* point de vue seulement, je l'accorde. Ce que je veux dire, c'est que, comme nous l'avons vu auparavant, l'Esprit de Dieu, dans cette Épître, considère une chose après l'autre – jetant un coup d'œil rapide sur les anges, sur Moïse, sur Josué, sur Aaron, sur l'ancienne alliance, sur les autels avec leurs offrandes, et les met tous de côté pour introduire Christ. Et vous ne le voudriez pas autrement. De tout votre cœur et de toute votre âme vous mettez votre sceau à cela. Que tout parle pour faire place à Christ : et lorsque Christ est introduit, ne Le lâchez point pour quoi que ce soit. C'est là ce que vous avez dans le verset 8. Paul considère un moment le but de l'Épître : « J'ai », dit-il, « déplacé tout pour introduire Christ, et maintenant gardez-Le devant vous ». C'est une très précieuse péroraison de tout l'enseignement de l'Épître.

Mais cela a une conséquence. « Ne soyez pas séduits par des doctrines diverses et étrangères », des doctrines étrangères à Christ. Vous avez tout trouvé en Christ ; prenez garde de vous tenir fermement à Lui. Puis, si Christ est ma religion, j'ai la grâce. « Il est bon que le cœur soit affermi par la grâce ». Le Seigneur est établi devant vous et devant moi comme résumant en Lui toute notre religion, et cette religion est une religion qui respire la grâce pour le pauvre pécheur. Gardez-vous de lire le verset 9 comme si vous pouviez, en quelque mesure, affermir vos cœurs par les viandes. Remarquez la ponctuation. Un point et virgule après « grâce » *(v.Angl.)* la sépare de la fin du verset. Les viandes ne vous profitent de rien ; comme il vous dit dans un autre passage : – « Ne prends, ne goûte, ne touche pas ». Elles ne vous apportent ni profit, ni honneur. Supposez que vous entassez les observances religieuses charnelles. Si le chap.2 de l'Épître aux Colossiens me déclare qu'il n'y a pas d'*honneur* à

[46] Comme quelqu'un a dit un peu avant de mourir : « J'ai prêché Jésus – j'ai vécu Jésus – et il me tarde d'être avec Jésus ».

marcher dans ces choses, celui-ci m'apprend qu'on y marche sans *profit*. Si on les met à l'épreuve et qu'on les scrute soigneusement, on voit qu'elles sont toutes pour la satisfaction de la chair. Aussitôt que j'ai trouvé le Seigneur, mon cœur est affermi par la grâce. Avez-vous jamais entendu faire la remarque qu'entre toutes les religions professées sur la terre, il n'y a que la seule religion divine qui prenne la *grâce* comme son secret ? Chercher à apaiser Dieu, si c'est possible, voilà ce qu'elles font toutes. La religion de Dieu est la seule religion connue qui ait pour fondement la grâce. C'est précisément ce qui nous est présenté ici. Ne soyez pas séduits par des doctrines étrangères à Christ. « Nous avons un autel ». Quel est l'autel de cette dispensation ? C'est un autel exclusivement pour des holocaustes – des services eucharistiques. Les Juifs avaient un autel pour le sacrifice expiatoire. Nous n'avons *pas* d'autel semblable. *Christ* a été sur l'autel d'expiation, et maintenant, nous, comme sacrificateurs, nous servons à un autel de services eucharistiques. Nous nous souvenons que le Fils de Dieu a versé son sang, et nous servons à un autel où nous savons que le péché a été effacé, ôté, et jeté derrière le dos ; et là, à votre autel, vous remplissez constamment un service d'actions de grâces. Mais ceux qui retournent aux services du tabernacle n'ont pas le droit ni le pouvoir de se tenir comme sacrificateurs à l'autel de cette dispensation. Bien des âmes aimées et aimantes sont en lutte avec l'esprit légal ; mais c'est une chose tout autre que de déplacer Christ pour quoi que ce soit, comme faisaient les Galates qui lui donnaient une béquille. Dans cette Épître, l'Esprit ne dispute pas avec les pauvres âmes en lutte ; mais si vous cherchez à offrir des sacrifices expiatoires et ne retenez pas d'un cœur jaloux votre autel pour les services eucharistiques, vous blasphémez le sang du Fils de Dieu.

Maintenant, après vous avoir placés à votre autel, et aussi dans les lieux saints, il vous montre votre place hors du camp. Jésus fut accepté dans les lieux saints par Dieu, et Il fut mis hors du camp par les hommes. Vous devez être exactement avec Christ dans l'une et l'autre de ces positions. C'est là que vous place la dispensation actuelle ; et si jamais la gloire morale s'est attachée à une créature de Dieu, c'est celle qui s'attache à vous au moment présent. Appelés hors du camp avec Christ, pour porter son opprobre ! Les anges sont-ils dans de pareilles conditions ? Christ leur a-t-il jamais dit : « Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations » ? Les anges ne sont pas invités à être les compagnons de ses douleurs. Il n'a jamais conféré aux anges un honneur pareil à celui dont il vous a revêtus. Aussi, bientôt, l'Église sera-t-elle plus près du trône que les anges. « Nous n'avons pas ici de cité permanente ». Christ n'en a pas eu. Mais continuons :

Le verset 16 nous présente une autre chose bien belle ; une autre sorte de service pour votre autel. « N'oubliez pas la bienfaisance, et de faire part de vos biens ». Nous voyons dans divers passages, que plus nous aurons de la joie en Dieu, plus aussi nous aurons le cœur large les uns pour les autres. Il est de la nature même de la joie d'élargir le cœur. Comme en Néhémie, chap.8, où le prophète dit au peuple : « Allez, mangez du plus gras, et buvez du plus doux ; *et envoyez-en des portions à ceux qui n'ont rien de prêt ;* car ce jour est saint à notre Seigneur ; ne soyez donc point tristes, puisque la joie de l'Éternel est votre force. Ainsi le peuple s'en alla *pour envoyer des présents*, et pour faire une grande réjouissance ». Un homme qui est heureux lui-même a de quoi regarder autour de lui et faire participer les autres à son bonheur.

Après cela, l'Apôtre arrive aux conducteurs *actuels.* Ceux du verset 7 sont ceux qui étaient morts. Est-ce là, je le demande encore, une soumission aveugle ? Non ; vous devez prendre connaissance d'eux. « Ils veillent pour vos âmes ». L'office sans la puissance, sans l'onction du Saint Esprit, est une chose inconnue dans la dispensation actuelle ; et si nous la connaissons, nous sommes entrés dans son élément corrompu, et sommes sortis de l'élément de Dieu. C'est une partie de votre fidélité à Dieu, que vous reteniez la dispensation dans sa pureté ; et une autorité simplement officielle est une idole.

Ce vase du Saint Esprit, ce serviteur le plus puissant de tous ceux qui ont jamais servi au nom de Dieu, s'abaisse jusqu'au niveau du saint le plus faible : « Priez pour nous », et il le demande au nom d'une bonne conscience. Pouvez-vous demander à un autre de prier pour vous si vous vous proposez de vous égarer ? Je répondrai que vous ne le pouvez pas. Et ici c'est sur le fondement d'une bonne conscience que l'Apôtre demande des prières. Puis il leur donne un sujet de prières. Quel esprit de familiarité intime respire dans l'Écriture ! Elle ne vous fait pas sortir de votre propre monde d'affections et de sympathies. Puis l'Apôtre répand son cœur dans une doxologie tout particulièrement solennelle.

Maintenant, si nous nous rappelons ce que nous disions un jour, nous trouverons ici quelque chose de nouveau et d'étrange. Ce verset 20 nous présente le Seigneur dans sa résurrection, non dans son ascension. Le grand but de l'Épître, comme nous l'avons vu depuis le commencement jusqu'ici, est de nous *montrer Christ dans le ciel avec les divers caractères dans lesquels il s'y trouve* ; mais dans le verset qui nous occupe, l'Apôtre ne va pas au-delà de la résurrection. Pourquoi, en terminant, fait-il descendre Christ du ciel ? A-t-il tenu nos regards constamment fixés sur Lui dans le ciel, pour, à la fin, Le faire descendre précisément sur la terre ? Oui ; car il est très doux de savoir que nous n'avons pas besoin d'attendre la mort et la résurrection pour entrer en rapport avec le Dieu de paix. Vous avez atteint le Dieu de paix quand vous avez atteint le Dieu de résurrection. La résurrection prouve que la mort est abolie. Or, la mort étant le salaire du péché, si la mort est abolie, le péché est aussi aboli, parce que la mort suit le péché comme l'ombre le corps. L'alliance est appelée « éternelle », parce qu'elle ne doit jamais disparaître. L'ancienne alliance a disparu. La nouvelle est toujours nouvelle et ne sera jamais abrogée. Le sang est aussi frais aujourd'hui pour parler de paix à la conscience que lorsqu'il déchira le voile. Ainsi, quand nous en venons à la vie journalière, nous sommes ramenés en bas pour nous voir en toute simplicité dans la compagnie du Dieu de paix qui a ramené d'entre les morts le Grand Pasteur des brebis, dans la puissance du sang qui a scellé la rémission de nos péchés pour toujours. Vous pouvez donc oublier le péché. Dans un sens

élevé, nous nous en souviendrons toujours ; mais quant à ce qui constitue votre condition devant Dieu, vous pouvez l'oublier pour toujours. Il prie ensuite pour que Dieu nous forme, nous façonne, pour faire sa volonté. Quel pauvre résultat a eu en vous et en moi cette œuvre de notre façonnement, si nous le comparons avec ce verset. Nous sommes maladroits dans notre affaire, comme si nous n'y étions pas chez nous. Et puis, à la fin, il termine par quelques paroles ordinaires adressées aux frères. « La grâce soit avec vous tous. Amen ».

Conclusion

Nous pouvons nous souvenir que j'ai observé plusieurs lignes distinctes de pensées se déroulant dans cette Épître. En la quittant, nous pouvons examiner cela, et voir de quelle manière ces diverses lignes sont toutes en harmonie et nous donnent, en résultat, une conclusion infiniment divine.

Voici les lignes de pensées :

1° L'Esprit met de côté une chose après l'autre pour introduire Christ ;

2° Après avoir introduit Christ, l'Esprit Le présente dans les gloires diverses dans lesquelles Il remplit les cieux maintenant ;

3° L'Esprit fait voir comment, une fois introduit, Christ agit sur tout pour le rendre parfait ; il fait voir que quoi que ce soit que touche un Christ glorifié, Il le rend parfait ; et, qu'entre autres choses, Il rend nos consciences parfaites ;

4° Cela étant ainsi, sur le principe de ma réconciliation comme pécheur, je suis introduit dans le temple de louange.

Ces quatre suites de pensées peuvent être considérées séparément ; toutefois, il est très précieux de voir qu'elles acquièrent une gloire nouvelle lorsqu'on les voit en rapport les unes avec les autres. Or, je dis qu'il y a dans un écrit divin pareil une magnificence qui dit par elle-même sa gloire. Je m'y trouve en contact avec quelque chose qui est infiniment la pensée de Dieu, avec quelques-unes des plus merveilleuses révélations que Dieu puisse me donner de lui-même.

Mais avant de quitter notre douce et heureuse tache, nous examinerons un peu particulièrement ces quatre choses, que l'Esprit met de côté pour introduire Christ : D'abord, dans les chap.1 et 2, les anges. Dans les chap.3 et 4, Moïse et Josué. Dans les chap.5, 6 et 7, Aaron ; enfin, au chap.8, il met de côté l'ancienne alliance avec laquelle Christ n'a rien à faire. Au chap.9, il met de côté les ordonnances du vieux sanctuaire avec ses autels et ses services, pour introduire l'autel où Jésus se trouve comme l'Agneau de Dieu. Il prend et met de côté une chose après l'autre pour faire place à Jésus. C'est une tâche délicieuse pour l'Esprit. Dieu connaît ses propres délices. Si l'Esprit peut être contristé, il peut aussi être réjoui. Puis, après avoir introduit Christ, que fait-Il de Lui ? Il Le garde là pour toujours. Christ n'a pas de successeur. Quand l'Esprit a fait entrer Christ, Il Le contemple. Et qu'est-ce que c'est qu'être spirituel ? C'est avoir la pensée du Saint Esprit. Avez-*vous* jamais pris vos délices à sortir de la maison pour faire place à Christ ? L'Esprit parle des choses que nous venons de voir, comme de « misérables éléments ». Les avez-*vous* jamais traitées de cette manière ? L'Esprit ne voit pas de successeur à Christ. Dans les conseils de Dieu, il n'y a personne après Lui. En est-il ainsi dans les conseils et les pensées de nos âmes ?

Ainsi, après L'avoir fait entrer, Il Le contemple. Et que voit-il en lui ? Il voit gloire sur gloire. Dans le chap.1, il Le voit assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux, comme le Purificateur de nos péchés, et entend une voix qui dit : « Ton trône, ô Dieu ! demeure aux siècles des siècles ». Il regarde dans le chap.2, et Le voit comme notre Apôtre qui nous parle du salut. Puis il Le trouve comme le Propriétaire d'une maison permanente, comme le Donateur du repos éternel, et Le voit dans le sanctuaire céleste, placé là avec un serment et entend Dieu L'accueillir de cette glorieuse salutation : « Tu es sacrificateur éternellement selon l'ordre de Melchisédec ». C'est de ces diverses manières que l'Esprit prend ses délices en Christ. Puis, dans le chap.9, nous Le voyons considéré dans les cieux comme le Dispensateur de l'héritage éternel, après avoir d'abord obtenu une rédemption éternelle. Dans le chap.10, nous Le voyons assis là dans un autre caractère, accueilli avec cette salutation : « Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds ». Avez-vous jamais suivi Christ en esprit jusqu'au ciel, et entendu ces voix lui parlant. Nous avons besoin de donner la *personnalité* à la vérité. Nous sommes terriblement enclins à en faire simplement un dogme. Je redoute extrêmement de l'avoir devant moi comme une chose que je puis apprendre d'une façon intellectuelle. Dans cette Épître, c'est la *Personne* qui est gardée devant vous ; c'est avec Quelqu'un de vivant que vous avez à faire. Voilà les réalités célestes. Moïse dressa un temple dans le désert ; Salomon dressa un temple dans le pays ; Dieu a dressé un temple dans le ciel. Et, comme cela fait voir le profond intérêt que Dieu porte au pécheur, puisqu'Il a bâti un sanctuaire pour notre Sacrificateur, et cela *parce* qu'il est *notre Sacrificateur*, et traite de nos intérêts. Puis, au chap.12, lorsqu'Il fut monté, Il fut reçu et s'assit dans le ciel comme l'Auteur et le Consommateur de la foi.

Voilà la seconde ligne de pensées et nous voyons comme elle se rattache à la première. Après avoir fixé Christ devant nous, l'Esprit en déploie devant nous toutes les gloires.

La troisième chose que nous trouvons dans cette Épître, c'est la *perfection.* Si je vois Christ parfait comme *Sauveur*, je me vois parfait moi-même comme *sauvé*. Si je ne suis pas sauvé, Christ n'est pas un Sauveur. Je ne parle pas maintenant d'une âme aux prises avec l'esprit légal, mais de mon *titre* – et je n'ai pas plus de doute

quant au *droit* que j'ai de me regarder, comme un pécheur sauvé, que quant au droit qu'a Christ de se regarder lui-même comme un parfait Sauveur. Le salut est une chose relative. Si je viens à Christ comme pécheur, et que je doute que je sois sauvé, il faut que j'aie quelque doute quant à la perfection de son œuvre. Mais nous avons déjà envisagé l'Épître comme un traité sur la perfection. Il était convenable pour Dieu qu'Il ne me donnât rien de moins qu'un parfait Sauveur. C'est merveilleux ! Il a rattaché sa gloire à la perfection de ma conscience devant lui ! Il a daigné me faire savoir que cela était *convenable* pour lui ! Est-ce *convenable* pour vous que vous veniez et que vous me serviez dans quelque mesure ? Vous pourriez le faire par bonté, mais je n'aurais point la pensée de parler ainsi. Tel est pourtant le langage dont Dieu se sert.

Nous trouvons donc, en troisième lieu, que cette Épître est un traité de perfection. Non pas, cependant, la perfection de la période *milléniale.* Christ sera le Réparateur de *toutes* les brèches. Mais la plus grande de toutes les brèches était dans la *conscience du pécheur.* Le mal et la confusion règnent encore dans la création. Le mal règne dans la maison d'Israël. Christ n'a pas encore mis la main à la réparation de *cela*. Il y a une brèche au trône de David – Christ ne s'est pas encore mis à la réparer. Mais la brèche la plus énorme de toutes se trouvait entre vous et Dieu. Bientôt Il changera en chants de louanges les gémissements de la création ; mais Il a débuté dans son caractère de Réparateur, en se mettant à réparer la brèche qui vous séparait de Dieu ; et maintenant nous avons pleine liberté pour entrer dans les lieux saints.

Ensuite, en quatrième lieu, nous trouvons dans cette Épître l'Esprit ne faisant rien moins que bâtir un Temple pour la louange. S'occupe-t-il à rattacher de nouveau le voile que le sang de l'Agneau de Dieu déchira en deux ? Va-t-il faire revivre les choses qu'il a traitées comme de « misérables éléments » ? Que cette quatrième et dernière chose est ineffablement glorieuse ! L'Esprit de Dieu vous a bâti un Temple pour louer Dieu pour le fruit de vos lèvres bénissant Son nom. Que n'avons-nous pas dans cette Épître ! Quoique nous puissions considérer séparément chacune de ces lignes de pensées, elles reçoivent l'une de l'autre un redoublement de gloire exquise. L'Esprit fait, pour ainsi dire, un fouet de petites cordes, et ordonne à tout de s'en aller pour faire place à Jésus. Naturellement, je sais qu'ils s'en allaient tous *volontiers* et d'un cœur joyeux. Jean le Baptiseur exprimait leurs sentiments à tous, quand il dit : « Celui qui a l'épouse est l'Époux ; mais l'ami de l'Époux, qui assiste et l'entend, est tout réjoui à cause de la voix de l'Époux. Cette joie-ci, qui est la mienne, est accomplie ». Moïse, Aaron, les Anges – *tous* étaient heureux d'être mis hors de la maison pour faire place à Christ.

Ces choses coopèrent ensemble pour le service de votre âme en vous amenant à une intelligence plus profonde du Christ de Dieu. Quel serviteur le Saint Esprit est pour nos âmes dans cette dispensation ! – comme le Seigneur Jésus fut serviteur, de la crèche au Calvaire.

Je crois que nous avons besoin, chacun individuellement, d'être fortifiés dans la vérité. Nous ne savons pas jusqu'où peuvent aller l'Incrédulité et le Romanisme. Si nous n'avons pas la vérité, nous pouvons être demain le jouet de Satan. Je vous en citerai un exemple. Les Galates étaient un peuple ardent, prompt à s'exciter ; – ils se seraient arraché les yeux pour l'Apôtre ; mais le jour vint où il eut de nouveau à commencer avec eux par le tout premier commencement. « Mes petits enfants, pour l'enfantement desquels je travaille de nouveau jusqu'à ce que Christ soit formé en vous ! ». Il y avait de l'excitation sans le fondement solide de la vérité, et quand le mal entra, les pauvres Galates furent sur le point de faire naufrage – et cette épître-ci témoigne de la même chose. Les saints Hébreux étaient ignorants dans la Parole. Mais nous devons être fortifiés par la vérité. Un état d'excitation a besoin de l'affermissement que donne la vérité de Dieu.

Et maintenant que dirons-nous ? O profondeur des richesses ! Hauteur de la gloire ! – Immensité de la grâce ! Merveille des Merveilles ! – Dieu se révélant d'une telle manière que nous pouvons bien couvrir nos faces, tout en nous confiant en Lui dans le silence, et L'aimant avec les plus profondes émotions de nos âmes ! Mais sûrement quelques-uns de nous peuvent dire : « Maigreur sur moi, maigreur sur moi » !

–

L'article ci-dessus se compose de notes prises à des réunions, et qui n'ont pu être corrigées par celui qui les avait tenues.

Il en est qui, parce que l'Épître ne parle pas de nous en tant que l'Église, n'y voient rien pour nous. Et véritablement, elle ne traite pas *de nous ;* elle ne s'occupe que de Christ.

L'Écho du témoignage, vol.5, p.486-578

16 – Esquisse de l'Épître aux Romains au point de vue de l'ordre suivi dans la tractation du sujet principal

Je vous envoie, cher frère, une petite esquisse de l'ordre que suit l'Épître aux Romains en traitant le sujet principal qu'elle renferme. Cet exposé de l'ordre de l'Épître implique nécessairement un développement de sa doctrine sur le sujet de notre justification et de notre position devant Dieu. Cette esquisse, tout en signalant la forme de l'Épître et la distribution des sujets qu'elle traite, sera, il me semble, utile à vos lecteurs pour le fonds. Au moins, ai-je trouvé moi-même ce point de vue et utile et intéressant. Ce que j'ai à dire sera très simple, bien que se liant,

en même temps, pour une partie, aux expériences parfois compliquées des chrétiens ; mais aussi les explique-t-il.

Les sept premiers versets du 1er chapitre contiennent l'adresse de l'Épître ; seulement ils renferment, en donnant le titre que possède l'Apôtre à l'attention des chrétiens de Rome, le contenu de l'évangile qui fait le sujet de son apostolat, l'accomplissement des promesses faites à l'égard du Fils de David, et le témoignage rendu par la résurrection que ce même Être béni est aussi Fils de Dieu selon l'Esprit de sainteté. Puis, suivent, jusqu'à la fin du vers. 17, quelques explications à l'égard de cet qui l'avait empêché de les voir plus tôt, explications qui se terminent par une déclaration que ce n'était pas qu'il eût honte de l'évangile ; car dans cet évangile, la justice de Dieu lui-même était révélée sur le principe de la foi pour la foi.

Ceci introduit naturellement son sujet. Mais il expose premièrement la nécessité qu'il y avait pour cet évangile, vu l'état où l'homme se trouvait. La colère de Dieu pesait sur les hommes, colère que l'état de péché où l'homme se trouvait avait allumée. Mais ce n'était plus simplement une colère qui s'embrasait à la vue des rébellions d'un peuple qu'Il avait pris pour lui-même sur la terre, du milieu des nations qui se répandaient sur sa surface, colère qui s'exécutait et s'apaisait par des punitions qui, dans leur sphère, ne dépassaient pas le monde où le gouvernement visible de Dieu s'exerçait et se manifestait ; mais c'était la colère de Dieu qui se *révélait* du *ciel* contre toute impiété et injustice des hommes qui voient la vérité en marchant dans l'injustice, c'est-à-dire contre tout le monde Gentil et Juif. Il développe sa thèse depuis le vers. 19 jusqu'à la fin du chapitre. L'état épouvantable du monde des Gentils est exposé (v.19 et 20). Ils sont coupables à cause du témoignage de la création (v.21 et suivants) ; ils ont abandonné la connaissance de Dieu quand ils la possédaient.

Chap.2. – L'Apôtre condamne les philosophes qui moralisaient et n'étaient pas meilleurs que la masse, et ainsi amassaient la colère pour le jour de la colère. Car Dieu voulait de la réalité. La forme de la loi me profiterait de rien. Tous seraient jugés selon leurs œuvres, Juif ou Gentil, et le Gentil qui, poussé par sa conscience naturelle, accomplirait ce que la loi demandait, serait en meilleur cas que le Juif qui possédait cette loi et la violait. Ceux qui avaient péché sans loi, périraient sans loi, et ceux qui avaient péché sous la loi, seraient jugés par la loi au jour que Dieu jugerait les *secrets* des cœurs (non la conduite de la nation par des jugements terrestres) selon l'évangile confié à l'Apôtre.

Voilà l'exposé général des voies de Dieu en jugement sur toute âme d'homme, jugement fondé sur le témoignage de la création, la connaissance que l'homme (en Noé) avait eue de Dieu, le témoignage de la conscience naturelle, le témoignage positif de la loi, en ajoutant qu'on méprisait la bonté de Dieu qui conviait l'homme à la repentance. Mais les Juifs, qui prétendaient à des privilèges spéciaux, exigeaient quelques paroles de plus. L'Apôtre les montre coupables par la loi même. Le Juif se vantait auprès des Gentils, de la loi, de ses lumières, de son instruction divine, puis faisait tout le contraire de ce que cette lumière et cette loi demandaient de sa part. Encore une fois, Dieu veut ce qui est réel et vrai, et le Gentil qui sans loi faisait ce que la loi demandait, serait mieux placé que le Juif qui avait la loi et la violait. Le Juif n'avait-il donc pas des avantages sur le Gentil ? Il en avait sans aucun doute et de toute manière. En particulier, il possédait les oracles de Dieu. Voyons, dit l'apôtre, ce qu'ils disent. Ils sont, disait le Juif, pour nous seuls ; les Gentils n'ont rien à y voir. D'accord, dit l'Apôtre. Ce que la loi dit, elle le dit à ceux qui sont sous la loi. Elle vous montrera donc à vous mêmes. Vous voici : Personne de juste, personne qui recherche Dieu, personne qui me comprenne. – Voilà ce qu'elle dit, de votre propre aveu, de vous-mêmes. Les Gentils n'ont rien à y voir. En dehors de toute justice et esclaves du péché, il n'en est pas question ici. Voilà donc le tableau que Dieu fait de votre état, et toute bouche fermée, et le monde entier coupable devant Dieu.

J'arrive à ce qui m'a conduit à vous envoyer ces lignes, le remède que Dieu lui-même a préparé et qu'il nous présente, pour l'état de misère où le péché nous a plongés.

Depuis le vers. 21 du chap.3 jusqu'à la fin du 11e vers. Du chap.5, l'Apôtre traite la question des péchés ; et depuis le vers. 12 de ce dernier chapitre jusqu'à la fin du chap.8 la question du péché. Dans les deux cas, il fait voir la bénédiction qui est le résultat de l'intervention de Dieu en grâce. À la fin du chap.3, le sang de Jésus nous est présenté comme le moyen de notre justification. Dieu lui-même nous a présenté Jésus comme propitiation par la foi en son sang. La Justice de Dieu dans la rémission des péchés des fidèles de l'Ancien Testament est manifestée ; justice qui sert de fondement pour nos espérances, dès le temps présent, c'est-à-dire depuis l'accomplissement de l'œuvre du Christ. Au chap.4, il parle de l'effet de la résurrection du Christ sur cette question. Il a été livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. L'efficace de la mort de Christ a été démontrée par la résurrection, ainsi que la puissance d'une vie nouvelle pour nous, la vie de Jésus ressuscité, qui a sa place quand tous nos péchés ont été expiés par Christ. Mais tout ceci se rapporte aux péchés, à ce qui a été commis. Il a été livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. Les onze premiers versets du chap.5 nous montrent les bénédictions qui en découlent, paix et grâce à présent, gloire en espérance et connaissance de l'amour de Dieu par le Saint Esprit qui nous a été donné ; de sorte que nous nous glorifions aussi dans les tribulations, étant rendus capables, par cet amour, de les interpréter ; ensuite, nous nous glorifions en Dieu Lui-même. Ce chapitre dépasse même le huitième en ceci, que le cinquième nous présente davantage Dieu dans sa grâce souveraine et notre joie en Lui-même, tandis que le chap.8 représente davantage notre position devant Lui et ce qu'Il est pour nous. Toutefois, dans ce dernier, il y a des *expériences* plus profondes.

Au verset 12 du chap.5 commence l'instruction de l'Apôtre à l'égard du péché. La différence est évidente. S'il s'agit des péchés, vous, mon lecteur, vous avez les vôtres, moi j'ai les miens. S'il s'agit de notre nature, de notre

chair, nous ne sommes qu'un, une seule nature, une seule masse. Aussi, l'Apôtre se tourne vers les chefs et les sources de notre nature, soit en bien soit en mal : Adam et Christ.

Maintenant, jusqu'à la fin du chap.8, il s'agit du péché et non des péchés. Le péché n'aura pas de domination sur vous – le péché prenant occasion par la Loi. Ici, Christ est mort au péché, non pour nos péchés. J'apprends non ce que j'ai fait, mais ce que je suis ; je sais qu'en moi, c'est-à-dire dans ma chair, il n'existe pas de bien. Ainsi, l'expérience est plus profonde, souvent, aussi, faite après avoir compris le pardon de nos péchés, et jetant, par conséquent, l'âme dans l'embarras et dans l'incertitude. Mais la paix aussi est beaucoup plus profonde, une fois qu'elle est fondée sur la vérité qui est enseignée ici ; mais elle s'apprend d'une manière expérimentale. Ma foi, ici, ne se repose pas sur le fait que Christ est mort pour mes péchés, mais sur la vérité que, Lui étant mort, je suis mort avec Lui. Aussi, remarquez-le bien, il ne s'agit pas de pardon ici. Je pardonne à mon enfant ses fautes, je ne pardonne pas la mauvaise disposition qui les a produites. Je cherche à la corriger. La correction du péché dans la chair, c'est la mort. Or, nous sommes morts en Christ. L'Apôtre commence cette instruction en faisant voir que, par l'obéissance de Christ seul, ceux qui sont attachés à Lui aux yeux de Dieu sont constitués justes ; que, de même que la désobéissance d'Adam plaçait dans la position de pécheurs devant Dieu tous ceux qui se rattachaient à Adam par la descendance, ainsi l'obéissance du Christ plaçait tous ceux qui se trouveraient rattachés à Lui par la grâce dans la position de personnes justes, et ceci en contraste avec la loi qui tuait chaque pécheur coupable pour ses propres fautes. Sans doute, chacun d'entre nous, nous avons commis nos propres péchés, complétant le mal chacun pour son propre compte. Mais il n'en est pas moins vrai que, si la désobéissance d'Adam nous a constitués pécheurs, l'obéissance du Christ nous a constitués justes, nous qui croyons en Jésus.

L'objection faite à la doctrine de la justification par l'obéissance du Christ se présente d'abord à l'Apôtre. La valeur de l'œuvre du Christ ne s'arrête pas en Lui qui l'a accomplie, et s'étend à d'autres. Donc, peu importe s'ils continuent à vivre dans le péché. – Voici la réponse : Comment vivre quand nous sommes *morts* ? C'est une chose bien simple. Nous sommes baptisés pour sa mort, plantés dans la ressemblance de sa mort. Notre part en ce qu'il est mort au péché une fois, et qu'il vit à (pour) Dieu, est de faire notre compte que nous sommes morts, et vivants à (pour) Dieu par Jésus Christ notre Seigneur. Nous obéissons ainsi à Dieu selon la nouvelle vie à laquelle nous participons. Cette même vérité de la mort s'applique (ch.7) à la loi, car elle a pouvoir sur un homme aussi longtemps qu'il vit. Mais nous sommes morts ; la nature, le vieil homme auquel la loi s'appliquait, n'existe plus pour la foi. Nous *étions* dans la chair, nous ne le sommes pas, c'est-à-dire non pas dans l'Adam, mais dans le Christ. La fin du chap.7 est l'expérience faite de l'effet de la loi sur l'âme de l'homme renouvelé encore sous la loi, connue maintenant pour être spirituelle.

Dans ces expériences, l'âme apprend, par l'enseignement de Dieu, que le péché n'est pas le vrai moi, qui, en effet, déteste le péché, mais le péché qui demeure en moi ; ensuite, que le péché domine sur le moi, bien que celui-ci veuille le bien. Elle apprend qu'en elle, dans le moi, c'est-à-dire dans la chair, il n'existe pas de bien. Voilà la leçon si nécessaire, mais si humiliante : on est arrivé à la fin de ce qu'est l'homme en tant qu'enfant d'Adam, inimitié contre Dieu ; mais celui qui, ne le voulant pas, avait été esclave, est délivré par la rédemption. Il est en Christ, mort au péché et vivant à Dieu par Lui. Il rend grâce à Dieu ; il n'est pas dans la chair du tout. Ce n'est pas, nous l'avons dit, Christ mort, en tant que portant nos péchés en son corps sur le bois, que le fidèle reconnaît pour libérateur, quelque précieuse et nécessaire que soit cette vérité : mais Christ mort au péché, et le fidèle mort avec Lui. Notre résurrection avec Lui est moins en évidence ici ; mais nous devons nous tenir pour morts au péché et vivants à (pour) Dieu par Lui.

Ainsi, cette seconde partie de l'instruction de l'Épître nous montre morts en tant que vieil homme, quant à la chair, pour la foi, c'est-à-dire, quant à notre position comme enfants d'Adam, et vivants à (pour) Dieu par Christ. L'effet des désirs du nouvel homme, quand nous sommes placés sous la loi, est de nous rendre malheureux ; mais nous apprenons, par cette discipline morale, à en finir avec la chair pour la foi, en distinguant entre moi et la chair, et ayant appris que la chair est trop forte pour moi. Mais alors la rédemption intervient, et nous sommes en Christ ressuscité, et non dans la chair ; au second mari, Christ ressuscité, et pas au premier. Mais nous apprenons que, la chair a été, non pas pardonnée, mais condamnée. Quand ? Lorsque Christ a été (sacrifice) pour le péché. La chair est morte et condamnée déjà, quand je suis à Lui qui est ressuscité ; mais je ne suis pas dans la chair, je suis en Christ.

Dans cette seconde partie de la doctrine, nous trouvons donc notre place en Christ, devant Dieu, comme nous avons vu dans la première que Dieu a effacé nos péchés, en tant qu'êtres responsables dans la chair, par la mort de Christ.

Je ne développe pas les conséquences heureuses qu'en tire l'Apôtre au chapitre 8. Enfants, le Saint Esprit demeure en nous, nous montre notre héritage et nous aide dans nos infirmités, tandis que tout est sûr ; vu que Dieu est pour nous comme Celui qui donne et Celui qui justifie, et que son amour en Christ, qui a passé en grâce par toutes nos misères, et est maintenant à la droite de Dieu, nous garde quand nous en faisons l'expérience.

Les chap.9, 10, 11 concilient la non-différence du Juif et du Gentil avec les privilèges spéciaux des Juifs : c'est un supplément ajouté à la doctrine principale de l'Épître. Mais mon but est atteint si j'ai présenté clairement au chrétien la différence de l'œuvre de Christ pour nos péchés, 3:21 à 5:11, et de Christ mort au péché, et nous morts avec Lui, de sorte que, pour la foi, nous en avons fini avec le péché, 5:12 – à la fin du chap.8, le péché ayant été condamné quand Christ est mort sur la croix, et nous, en tant qu'ayant part à sa mort, morts avec Lui à

ce qui a été condamné, étant aussi au second mari, Christ ressuscité. Nous avons la paix par le pardon, la délivrance par l'Esprit de vie, en ce que nous sommes en Lui et vivants par Lui à la suite de la rédemption accomplie.

Mort pour le péché, mort au péché ; et nous en Lui à la suite de la rédemption : voilà la doctrine de l'Épître aux Romains, qui en distingue nettement les deux parties.

J. N. Darby (Dublin)

L'Écho du témoignage, vol.5, p.579-588

17 – Fragments et pensées

Quand on marche avec le monde, on peut dire, je ne veux pas avoir de rapports avec un tel ; il est querelleur, désagréable, vain, orgueilleux, ou rapporteur. Mais si l'on vit avec des chrétiens, il n'y a pas moyen de leur tourner ainsi le dos. On s'aime encore comme formant ensemble une seule famille la famille de Dieu, et il faut de la patience, du support, etc. C'est là ce qui fait la grande difficulté des saints qui demeurent dans la même maison.

~~~~~

Ecclésiaste 3:1-8

La clé de ce passage, et du livre tout entier, se trouve, croyons-nous, dans l'expression « *sous le soleil. »* L'Esprit de Dieu nous a donné, dans cet intéressant petit livre, un commentaire sur tout ce qui se passe sous le soleil, un brillant tableau de la vieille création et de l'homme au milieu d'elle. « Sous le soleil », il y a un temps pour tout. Dieu a fait une chose à l'opposite de l'autre. S'il y a la naissance, il y a la mort ; s'il y a le rire, il y a les larmes ; la souffrance fait face à la joie. Il en est ainsi « sous le soleil » : c'est la loi de la vieille création. Mais regardez Paul en Philippiens 3. Avait-il « un temps pour toute chose ? » Non. « Je fais *une chose »,* dit-il. Et pourquoi ? Parce qu'il avait trouvé sa vie, sa sphère et son objet, « au-dessus du soleil » – dans cette « nouvelle création » dont Christ est la Tête, le Centre, et dans laquelle « toutes choses sont de Dieu. » Il n'arrive que trop fréquemment qu'on se sert de ce passage pour justifier la poursuite des choses terrestres, mais cela est fait invariablement par ceux dont le cœur est à ce présent siècle mauvais, et qui sont assez audacieux pour citer l'Écriture en défense de leur mondanité. Plaignons de telles personnes et prions pour elles.

– L'histoire de la Bible est l'histoire du péché originel : la doctrine de la Bible est la doctrine relative à la manière dont Dieu l'ôte pour toujours.

– Vous ne verrez jamais un chrétien dans un bon état, qui ne garde son corps comme un sacrifice vivant pour Dieu

~~~~~

La mesure de mon privilège, c'est que je suis en Christ ; la mesure de ma responsabilité, c'est que Christ est en moi.

~~~~~

Il est difficile de lire, dans l'Hébreu, quelques passages dans lesquels se rencontre une série de noms propres, sans être frappé du sens qu'ils présentent, si on considère les mots, non comme des noms propres, mais comme ayant une signification, et, en conséquence, formant ensemble une phrase.

C'est ainsi que le passage 1 Chron. 1:1-4 (les dix premiers noms) a été traduit de cette manière :

Adam homme, Seth *étant devenu, ou constitué,* Énosh *misérable,* Kénan *pleureur,* Mahalaleël *le béni-Dieu,* Jéred *descendu,* Hénoc *consacre,* Métusélah *sa mort envoyer,* Lémec au *pauvre,* Noé *consolation.*

L'homme (étant) placé comme un misérable pleureur, le Dieu-béni descendit : – (lorsqu'il y eut été) consacré, sa mort envoya consolation au pauvre.

~~~~~

Si la vie de l'âme ne répond pas aux dons, l'exercice de la puissance ne fait qu'être le précurseur de la chute. C'est ainsi que nous voyons Élie fuir devant Jésabel, après avoir opéré de si grandes choses en présence de tout Israël.

~~~~~

L'idée première de l'habitation, ou de la maison de Dieu – c'est la présence du Saint Esprit sur la terre, avec un peuple, en témoignage de la seigneurie de Christ dans le ciel.

Il descendit, ainsi, à la Pentecôte, et demeure encore – dans quelque mesure que la possession de la vérité ait pu changer le caractère de notre position. Nous avons cette position en commun avec les églises, romaine, grecque, de Prusse, d'Angleterre, etc. Les Dissidents et les Non-Conformistes n'en sont pas en dehors. Dieu seul peut nous en retirer – pour nous prendre au ciel.
~~~~~

L'idée première de l'assemblée est celle de l'association des Fils de Dieu avec Lui, et par là les uns avec les autres, dans la vérité et par l'Esprit. Je désire – et j'estime que c'est un désir légitime, être associé d'une manière manifeste avec Dieu et avec Christ dans le ciel, et sur la terre avec tous ceux qui sont associés avec Lui dans l'Esprit et dans la vérité ; et non seulement cela, mais aussi être associé avec cette œuvre, quelle qu'elle soit, par laquelle Dieu est à l'œuvre en ce temps-ci à l'effet de préparer une Maison et une Épouse pour son Fils, le Seigneur Jésus Christ.

« L'Esprit et l'Épouse disent – viens ».

« Oui, je viens bientôt ».

« Amen, viens, Seigneur Jésus » !

Nous avons grandement besoin de sagesse et de sainte crainte pour tenir les versets 3 et 13 de Jacques 1, comme une balance par laquelle nous appréciions toutes les sortes d'épreuves. Dieu conduit les siens à travers des eaux *profondes,* et souvent les amène en des lieux où ils ne trouvent pas à poser leurs pieds ; mais ce sont toujours des eaux qui purifient. Ses saints peuvent aller eux-mêmes à des eaux souillées qui ne peuvent ni purifier ni être purifiées, *savoir,* les vagues furieuses et les flots *de Dieu ;* mais ces eaux mêmes deviennent à son commandement « des eaux de purification ». Ses saints vivants *reposent* auprès des eaux tranquilles ; cela ne saurait jamais être avec les eaux impures de la chair. Le désir du cœur de l'homme finit seulement à la mort.

Quel bonheur de connaître Dieu comme Père, au milieu de toute la confusion qui nous environne !

Les souffrances et les épreuves de l'Apôtre, outre qu'elles étaient en ce moment-là sa gloire comme trait de conformité avec les souffrances de son Maître comme serviteur maintenant, étaient aussi l'école de sa propre âme en vue de l'éternité.

L'Écho du témoignage, vol.5, p.60, 142, 336, 241, 431, 453-455

18 – Poésies et cantiques

O Seigneur ! quand sera-ce

1
O Seigneur ! quand sera-ce
Que de nos propres yeux
Nous irons voir Ta Face
Dans le séjour des cieux ?
2
O Seigneur ! quand sera-ce
Que tous nous partirons
Pour la brillante place
Où sont déjà nos noms ?
3
(Là, rien que jouissance,
Rien qu'unité, que paix ;
Pour tous Ta ressemblance
Et Toi-même à jamais !)
4
Mais, Sauveur adorable,
Lorsque nous disons : Viens !
Ne sont-ils pas semblables
Nos désirs et les Tiens ?
5
Oh oui ! grâce infinie,
Ce qui fait notre espoir,
En divine harmonie,
Fait aussi Ton vouloir !

P. C.

L'Écho du témoignage, vol.5, p.143

La délivrance de l'Église

1
Dans la paix, Dieu Sauveur ! fermes dans l'espérance,

Nous attendons le jour de notre délivrance
Ton amour en nos cœurs nous soutient par la foi ;
Et tes soins paternels nous donnent l'assurance
Que nous pouvons toujours nous confier en toi.

2

Ce jour-là, transmués, comme enfants de lumières,
Nous irons dans ton sein ; ô Seigneur, notre Père !
Les pécheurs endurcis, préférant le sommeil,
Resteront endormis sur la froide poussière ;
Mais pour nous, fils du jour, brillera le soleil.

3

De ce monde ravis, nous aurons en partage,
Au séjour éternel, le céleste héritage :
Ici-bas nous goûtons de ses fruits précieux ;
Par le Consolateur nous en avons le gage,
Attendant le moment de l'avoir dans les cieux.

4

Viens, Jésus ! délivrer ton Église chérie ;
Viens te la présenter dans la gloire infinie.
Nous voici déjà prêts, nous attendons encor :
Viens jouir du travail qui t'a coûté la vie,
Toi l'Époux, le Sauveur, et la Tête du corps.

L'Écho du témoignage, vol.5, p.144

C'est Moi ! ou la voix de Jésus dans la tempête

Matt. 14:22-33

1

Pour aller sur le Mont, ton départ approchait :
La mer paraissait calme ; et sur une nacelle,
Ceux qui t'avaient suivi, ceux que ton cœur aimait,
Sont contraints de monter ; leur faible cœur tremblait :
Sur vous, dis-tu, Je veille.

2

Au-delà de la mer tes disciples s'en vont,
La foule reste encore, mais tu la congédies ;
Sur ces cœurs endurcis, tes paroles ne font
Aucun sensible effet ; et tu gravis le Mont
Où pour les tiens tu pries.

3

Mais bientôt sur la mer, la tempête en furie
Fait entendre sa voix, et chaque cœur frémit ;
Comment soutiendront-ils le combat de la vie,
Comment le pourraient-ils, sans la grâce infinie
De Celui qui bénit ?

4

Après avoir prié, tu redescends vers l'onde
Et marches à grands pas pour rejoindre les tiens :
Tu veux de ton amour, de ta grâce profonde,
En versant dans leurs cœurs ta paix qui les inonde,
Resserrer les liens.

5

Et marchant sur la mer, car grande est ta puissance,
Arrivant tout près d'eux pour soutenir leur foi,
De leurs cœurs agités tu juges l'inconstance,
Et parlant en amour, selon ta bienveillance,
Tu leur as dit : « C'est Moi ».

6

Si je suis fatigué sur la mer de ce monde,
Si parfois mon esquif menace d'enfoncer,
Je trouve, ô mon Sauveur, sur qui seul je me fonde,
Dans ton puissant secours, ta bonté sans seconde,
De quoi me délasser.

7

Bientôt tu reviendras : au son de la trompette,
Mon corps, ressuscité s'il est dans le tombeau,
Ou, sinon, transmué, pour célébrer la fête,
Se verra, glorieux, la couronne en sa tête,
Pour te bénir, Agneau.

8

Hâte donc, mon Sauveur, le jour de délivrance ;
Réponds à ce désir que t'adresse mon cœur ;
Et que sous peu de temps, hors de toute souffrance,
Introduit dans ta gloire, avec reconnaissance,
Je te loue, Seigneur.

C. F.

L'Écho du témoignage, vol.5, p.455-456